

Quels scénarios pour l'histoire du paysage?

Orientations de recherche pour l'archéogéographie



Essai

Gérard Chouquer

CNRS

Préface de Bruno Latour

I
IMPRESA DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS
U

Coimbra • 2013

(Página deixada propositadamente em branco)

Quels scénarios pour l'histoire du paysage?

Orientations de recherche pour l'archéogéographie

Essai

Gérard Chouquer
CNRS

Préface de Bruno Latour

Coimbra • Porto • 2007

EDIÇÃO

Imprensa da Universidade de Coimbra
Email: imprensauc@ci.uc.pt
URL: http://www.uc.pt/imprensa_uc
Vendas online: <https://lojas.ci.uc.pt/imprensa/>

TÍTULO

Quels scénarios pour l'histoire du paysage?

ISBN

978-989-26-0678-1 (IUC)

DEPÓSITO LEGAL

361131/13

1ª EDIÇÃO

2007 • CEAUCP

1ª EDIÇÃO DIGITAL

2013 • Imprensa da Universidade de Coimbra

Index

Présentation de Jorge de Alrção	
Porquê um título interrogativo?	17
Préface de Bruno Latour	
Ad Circumcolens Exponendum.	21
Avant-propos	
Itinéraires d'un essai	25
Introduction	
La crise des «objets»	29
Des représentations? Mais non! des ontologies différentes.	31
Le dernier verrou vient de sauter.	33
Les objets d'abord, la théorie ensuite.	36

Première Partie

TROIS CONSTATS: L'ESPACE, LE TEMPS, LES OBJETS

Chapitre 1	
L'évidence archéogéographique	41
Les leçons du terrain	41
· <i>La prospection aérienne et au sol</i>	41
· <i>L'analyse des formes et l'archéologie préventive.</i>	43
· <i>L'analyse des corpus de microtoponymes.</i>	49
· <i>Une Antiquité vraiment durable, mais pas inoxydable!</i>	51
Transition: deux archéologies étroitement liées	51
Médiance et transmission	55
· <i>L'archéogéographie est médiale et écouménale</i>	55
· <i>De quoi sont faites les logiques de sujet?</i>	56
Chapitre 2	
Des origines ou des héritages?	59
L'obsession de la reconstitution datée	59
La recherche de l'origine des choses	63
On ne transmet ni ne décrit fidèlement le passé, on le termine!	63
· <i>Un récit pour poser les termes du débat</i>	66
Faire de l'histoire, c'est faire une archéologie de la formation de la mémoire.	75

Chapitre 3

“Dénationaliser” ce qui l’a été sans raison	81
La crise des objets «nationalitaires»	81
· <i>La géographie historique</i>	83
Quand la res publica produisait un espace social inégalitaire et communautariste	91
Ce qu’est le nationalisme méthodologique	99
L’époque moderne et contemporaine aussi...	102

Chapitre 4

Un processus ambigu: naturaliser	103
Pourquoi les disciplines «échouent» partiellement	104
· <i>L’archéologie</i>	104
Une explication: la naturalisation ou épistémisation des objets	107
· <i>L’exemple du paysage</i>	109
· <i>Les modes de naturalisation</i>	112
Conclusion Les effets de la crise de la Modernité	113

Deuxième Partie

DES COLLECTEURS HYPERTROPHIÉS, USÉS PAR LEUR MILITANTISME

Chapitre 5

Les collecteurs	117
La nation et ses ethnotypes	117
· <i>À la base, une curieuse géo-anthropologie</i>	118
· <i>Ethnies, races et “cultures” archéologiques</i>	121
«La Nature n’est plus ce qu’elle était...»	124
· <i>Les raisons de prendre acte de la fin de «la» nature</i>	125
...la Société non plus!	126
· <i>Les conventions du social «déjà là»</i>	126
· <i>Un collecteur devenu militant</i>	128
Quand la Politique fait la leçon à la matière	129
· <i>La notion de temporalité morphologique</i>	129
· <i>Un nouveau “matérialisme historique”</i>	132

Chapitre 6

Le nationalisme méthodologique, entre positivité et militantisme	135
Un centre, des marges	135
La militance des objets	138
La fabrique de dualités nouvelles	140
· <i>L’exemple des terres noires en archéologie</i>	141
L’interprétation moderne	142
La réduction des temporalités au temps légal	143
La réduction des héritages géographiques	146
· <i>La ratio antique au risque du dualisme</i>	147
Les caractères originaux militants de l’espace-temps moderne	150

Chapitre 7

Les “nouveaux” collecteurs hypertrophiés: l’exemple de l’environnement	155
L’environnement, ou comment une représentation devient un objet	156
L’instabilité conceptuelle du terme	159

Troisième Partie

DU «POUVOIR» AUX RÉSEAUX D'ACTEURS

Chapitre 8

Dialectique de la disparité et de la diversité: la transformission	167
Pourquoi il nous faut une théorie de la formation des objets	167
La fragmentation des disciplines n'est pas une réponse, mais un indice de la crise	168
Théorie de la transformission: son double contenu	173
· <i>La forme héritée</i>	173
· <i>Réinvention de la diversité</i>	177
· <i>La transformission théorise des éléments instables</i>	180
· <i>La «boîte noire» de l'espace-temps écouménal</i>	183

Chapitre 9

Des collectifs en lieu et place des collecteurs	189
Un exemple: la société rurale en Gaule du centre et du nord à la fin de l'âge du Fer	189
· <i>Les paysans gaulois à l'image des collecteurs</i>	190
· <i>Les paysans gaulois issus des collectifs</i>	193
Comment cosmopolitiser? Nouvelles démarches	197
· <i>Revisiter les catégorisations</i>	197
· <i>L'intérêt de l'histoire comparée</i>	198
· <i>Entrer de plain-pied dans la matérialité des choses</i>	201

Chapitre 10

Local et global, autonome et déterminé	203
Où en sommes-nous de la question des échelles?	203
Global et local: une affaire de mise à plat	206
Global et local, ou les impossibles du nationalisme méthodologique	213
Conclusion de la troisième partie	214

Quatrième Partie

DES PRATIQUES DIFFÉRENTES POUR L'INTERDISCIPLINARITÉ

Chapitre 11

Les "sources", ça n'existe pas	217
Pas de sources, mais des documents	217
Disparité, diversité et contingence documentaires	219
Trente ans de recherche ont modifié les sources!	221
Comment créer une "source"?	222
· <i>Cartes de compilation</i>	222
Des objets indisciplinés	223
Comment "s'exprime" une <i>villa</i> romaine	224

Chapitre 12

L'historicité et le tuilage des épistémologies	227
La boussole des épistémologies	227
La contradiction profonde de la Modernité naturaliste	231
· <i>Une dualité bloquante: ruptures et permanences</i>	234

Chapitre 13

Cartographier les réseaux pour dire le social	237
Le parlement des objets écouménaux	237
· <i>Des sciences à protocoles, mais une Science (souvent) sans procédures</i>	241
La "cartographie" des réseaux d'acteurs	242
Les procédures, c'est de la proximité, les protocoles, du très lointain	246

Chapitre 14

Des bases pour concevoir l'espace-temps	251
Logiques, opérateurs et trajectoires composant l'asynchronie de base	252
· <i>Un exemple archéogéographique: la fouille des Bartras à Bollène</i>	253
· <i>Le double processus de transmission et de transformation</i>	255
· <i>Des concepts pour dire les dynamiques locales: isoclinie/anisoclinie, isotopie/anisotropie, isoaxialité/anisoaxialité</i>	256
· <i>Les morphogènes et le style parcellaire hérité</i>	259
· <i>Stratigraphie et transmission: il n'y a pas de contradiction</i>	263
Nouvelles logiques spatiotemporelles: approche empirico-théorique	265
· <i>Un mot pour dire la potentialité: uchronie</i>	266
· <i>Un mot pour dire le décalage: hystéréchronie</i>	268
· <i>Un mot pour dire la mise en résonance: la prochronie</i>	269
· <i>Un mot pour dire la rupture: taphochronie</i>	269
L'asynchronie de base et les chronologies relatives	270
· <i>Critiquer une certaine façon de faire de la morphologie régressive</i>	271

Chapitre 15

Les outils pour associer le spatial et le temporel	277
Un préalable: la continuité non linéaire de l'espace-temps	278
Une construction consciente des représentations scientifiques	280
Les niveaux de réalisation des formes écuménales	284
· <i>Une spatiotemporalité d'héritage</i>	284
· <i>Une spatiotemporalité d'émergence</i>	285
· <i>Une spatiotemporalité de projet ou de planification</i>	286
· <i>Une spatiotemporalité d'organisation</i>	289
· <i>Une spatiotemporalité de représentation</i>	290
· <i>Un niveau d'auto-organisation dans la longue durée</i>	290
Un même lieu, plusieurs temporalités	291

Cinquième partie

VERS QUELLE HISTOIRE DE L'ÉCOUMÈNE?

Chapitre 16

La dynamique des dynamiques	299
Plusieurs entreprises parallèles définissent les bases d'une archéogéographie de sens large	299
· <i>Histoire de la morphogenèse hydrosédimentaire pendant l'holocène, histoire des paléo-environnements et histoire du climat</i>	300
· <i>La dynamique de la biodiversité animale et végétale</i>	300
· <i>Histoire des interactions sociétés/milieus</i>	301
· <i>L'archéologie du champ</i>	301
· <i>L'histoire des systèmes agraires</i>	302
· <i>La dynamique des réseaux d'habitat</i>	302
· <i>La dynamique des formes planimétriques</i>	302
· <i>Le nouveau récit cadastral et fiscal</i>	303
· <i>La représentation de leur espace par les sociétés anciennes</i>	303
· <i>Un récit de la constitution des territoires</i>	304
Des récits parallèles aux scénarios	304
La double perspective est constante	305
· <i>La perspective naturaliste: la connaissance par l'éloignement</i>	306
· <i>La perspective archéogéographique: un objet changeant</i>	308
Identifier des échelles jusqu'ici inconnues: la dynamique des dynamiques	309

La dynamique des schèmes	311
· <i>Un espace-temps principalement analogique</i>	311
· <i>Composer les ontologies entre elles</i>	312
L'anthropologique et l'historique: l'exemple des communautés médiévales	314
Chapitre 17	
Déplier la mémoire des formes	317
Plis, défaillances et scénarios	317
Histoire et mémoire	321
· <i>Les modalités de la transmission</i>	321
· <i>La transmission dérange les catégories</i>	322
· <i>La transmission, c'est du social qui prend souvent un véhicule inhabituel</i>	324
Entre nature et sociétés: une frontière toujours plus mouvante	325
Chapitre 18	
Réévaluer l'espace des sociétés antiques	331
L'émergence: aujourd'hui, «tout se joue à l'âge du Fer»	332
Une hybridation majeure: les grandes tendances	335
· <i>La question de l'eau est centrale</i>	335
· <i>Le champ pour recomposer les campagnes...</i>	340
L'occupation et la division sont un mouvement de fond des sociétés dites protohistoriques	341
· <i>Rome participe au mouvement</i>	344
· <i>Formes et territoires</i>	345
Chapitre 19	
«Mille ans» d'évolutions capitales	347
Au lieu de la révolution de l'an mille, l'évolution de 1000 ans	347
La question des centuriations ouvre sur la diversité régionale des dynamiques	348
La question du territoire et du rapport aux lieux est également centrale	350
La question de l'hybridation des dynamiques est majeure	355
La dynamique de l'habitat donne sa respiration à l'espace-temps antique et médiéval	357
Chapitre 20	
Les dynamiques médiévales	361
L'espace médiéval: un transmetteur	361
La création de territoires intersécants	366
De nouveaux modèles pour la planification	368
· <i>Le changement de paradigme</i>	368
· <i>Un modèle quasi millénaire</i>	374
En guise de "conclusion": des ouvertures	377
Orientation bibliographique	

Index des illustrations

Gérard Chouquer:

Fig.s 1, 2, 3, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 36, 37, 38, 40, 43, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 60, 63, 64, 65, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 78, 81

**Service Regional de l'Archéologie
de Franche Comté:**

Fig. 4

ICN:

Fig.s 6, 24, 42, 62, 66, 83

Carte Technique Régionale (Italie):

Fig. 14

Google Earth:

Fig.s 15, 81, 84

ICN (Florence):

Fig. 17

Cédric Lavigne:

Fig.s 34, 35, 79, 80

Hélène Noizet:

Fig. 39

Mélanie Foucault:

Fig.s 41, 44, 45

Magali Watteaux:

Fig.s 52, 76

François Favory:

Fig. 58

Cyril Castanet:

Fig. 59

Thomas Vigneau:

Fig. 61

Jan Vanmoerkerke:

Fig. 67

Samuel Leturcq:

Fig. 77

Robin Brigand:

Fig. 82

Je dédie cet essai
à mon fils aîné Matthias,
à Pascale, pour sa complicité de tous les instants.
à Maria da Conceição Lopes, pour sa courageuse amitié.
ainsi qu'aux jeunes chercheurs qui ont, dans les années 1990-2000, étroitement participé, par
leurs travaux, à la naissance de cette discipline:
Sandrine Robert, Cédric Lavigne, Claire Marchand, Ricardo Gonzalez Villaescusa,
Cécile Jung, Thierry Odiot, Magali Watteaux.

(Página deixada propositadamente em branco)

Je remercie

Bruno Latour, tout d'abord, pour sa préface et son amitié, qui m'honorent infiniment. Sa présence, à mes côtés, me dit que je ne fais pas complètement fausse route.

Maria da Conceição Lopes, qui m'a ouvert des horizons nouveaux, m'a posé des questions stimulantes et m'a proposé une aventure comme on peut en souhaiter à tout chercheur: enseigner, à Coimbra, cette discipline dont je tente la formalisation.

Le Professeur Jorge de Alarcão, avec lequel j'ai eu plusieurs fois l'opportunité de m'entretenir, pour mon plus grand profit, et qui a bien voulu relire cet essai.

Joëlle Burnouf, qui m'a fait l'amitié de relire cet essai la plume à la main et m'a fait bénéficier de nombreuses remarques pertinentes.

Cédric Lavigne, avec lequel j'entretiens une correspondance électronique soutenue depuis pas mal de temps déjà, et qui répond à mes sollicitations avec sérénité et intelligence. Il m'a aussi fait l'amitié de me relire.

Augustin Berque de m'avoir adressé plusieurs textes, dont certains encore inédits, lors de l'échange que nous avons eu à propos de l'écoumène, du paysage et de l'environnement.

Sander van der Leeuw, qui m'a proposé de rejoindre l'équipe qu'il dirigeait à Paris I-Nanterre et qui m'a encouragé dans la voie d'une formalisation de l'archéogéographie.

Laurent Olivier, pour les échanges très fructueux que nous avons sur des points importants de la mémoire et de l'identité. Grâce à lui, j'ai un peu mieux compris l'originalité de l'archéologie.

Mes collègues de l'équipe "archéologie environnementale", pour les discussions que nous avons en séminaire, et notamment Marie-Christine Marinval qui m'a donné de très utiles informations sur la genèse de l'option d'archéogéographie dans cette équipe.

Stéphanie Thiébault, qui m'a passé commande, en 2004, d'un rapport sur la théorie de l'environnement, ce qui m'a ouvert des perspectives très neuves.

Monique Mosser, qui chaque année m'offre carte blanche à l'École d'Architecture de Versailles pour traiter de l'avancée de ma réflexion. Cet essai lui doit ainsi plus qu'elle ne pense.

Arnaud Chevalier de m'avoir autorisé à reproduire le schéma du double cône qu'il a élaboré à partir de sa lecture de Stephen Jay Gould. Je l'ai prolongé à partir de mon analyse des effets spéculaires de la connaissance.

Thomas Vigneau, qui a bien voulu me donner la matière d'un encart portant sur ses recherches.

Pierre Ouzoulias, de m'avoir adressé sa thèse, avant qu'elle soit publiée et de m'avoir fait ainsi bénéficier d'analyses originales et fondamentales.

Philippe Leveau qui, à travers nos débats, m'honore de son amitié et de ses remarques constructives.

Sandrine Robert, Hélène Noizet, Magali Watteaux, Robin Brigand, Mélanie Foucault, qui m'ont autorisé à puiser dans leurs travaux plusieurs exemples présentés dans cet essai.

Enfin, j'adresse des remerciements particuliers à José Luís Madeira qui a donné à cette publication la forme élégante qu'on peut observer.

(Página deixada propositadamente em branco)

Présentation

Porquê um título interrogativo?

Por que razão deu o autor à sua obra um título interrogativo na forma?

A orientação nova que G. Chouquer tem dado à arqueologia das paisagens (agora rebaptizada de *Arqueogeografia*) resultou do reconhecimento de que os conceitos e paradigmas com que a disciplina vinha a ser praticada eram inadequados ou incapazes de explicar cabalmente as paisagens que pretendíamos entender.

Os arqueólogos ou historiadores do mundo antigo e da Idade Média procuravam sobretudo reconstituir cadastros, fundamentalmente no mundo rural, ainda que não esquecendo o urbano.

No que concerne ao mundo antigo, o cadastro era entendido (ou assumido) como um planeamento realizado pelos poderes públicos de uma forma excessivamente “cartesiana”, isto é, sem atenção a cadastros anteriores eventualmente existentes ou a factores geográficos, sociais, económicos ou culturais intervenientes.

Procurava-se, por filtragem óptica, ir apagando, das representações cartográficas actuais, as linhas consideradas “modernas” (incluindo as que poderiam ser medievais) até se recuperar uma perfeita planimetria de linhas rectas e malhas regulares. Múltiplas linhas visíveis nas cartas, nas fotografias aéreas ou no terreno eram assim deitadas ao lixo, como se não tivessem história ou não fossem importantes para entender a evolução das paisagens.

No novo paradigma que G. Chouquer partilha com outros investigadores, o *objecto* de estudo não são as centuriacões romanas ou os cadastros medievais; o *objecto* de estudo é a *paisagem* como fenómeno de longa duração e dinâmico, isto é, em contínua transformação — o novo integrando ou acomodando o antigo (mesmo quando o que inicialmente era um fosso se tornou depois um renque de árvores).

Para a Arqueogeografia, não há importante e desprezível, não há o que interessa e o que se pode ou deve ignorar. Tudo é importante, porque o objecto de estudo não é uma centurição romana ou um planeamento medieval, mas a *paisagem*, que se foi configurando e reconfigurando através dos séculos.

O leitor menos atento, talvez até iludido por algumas afirmações do autor nesta sua obra, pode ficar com a ideia de que datar as planimetrias é algo que não interessa (ou interessa menos) aos novos arqueogeógrafos. Mas talvez as dúvidas expressas por G. Chouquer quanto à possibilidade de datação das linhas (ou de algumas linhas) planimétricas em certos casos identificadas devam entender-se antes como rejeição do paradigma de que cada época teve a sua planimetria própria e exclusiva — e que, por isso, é fácil datar como romana ou medieval uma determinada planimetria observada ou reconstituída.

A insistência com que nestas linhas falamos de *planimetria* poderá suscitar, de imediato, uma dúvida: afinal, os arqueogeógrafos estudam planimetrias ou paisagens?

A planimetria é apenas um elemento da paisagem, ou é uma paisagem cartografada ou, dito ainda de outro modo, é uma paisagem conceptualizada. Mas G. Chouquer é demasiadamente sensível às paisagens na sua realidade e complexidade para fazer delas simples linhas. E mesmo quando identifica uma linha como um caminho antigo, não esquece que o que confere sentido à linha é essa sua dimensão de “caminho” por onde iam e vinham os homens entre duas localidades; ou o que confere sentido a uma outra linha é a sua função de fosso, seja como elemento separador, seja como solução de drenagem.

A pergunta “O que são estas linhas?”, embora formulada no tempo verbal do presente, corresponde, de facto, à interrogação “O que eram estas linhas no tempo passado?”. Se não podemos pensar o passado senão no presente que é o nosso, devemos ao menos tentar reconstituir o passado recuperando os conceitos e os termos de quem viveu essas (ou nessas) paisagens, ou, como diz G. Chouquer, “au moyen des mots par lesquels ces sociétés nommaient ces réalités”. O pensamento do arqueogeógrafo integra aqui, sem o explicitar, a filosofia da linguagem, que considera ser através desta que se forja a nossa representação do mundo em que vivemos. O termo antigo, porém, corresponde a um conceito e não necessariamente à realidade. O conceito exprime ou define o ideal, mas a realidade resultou de uma negociação entre os homens ou entre estes e a natureza — e a realidade histórica pode ser o que os homens conseguiram fazer e não exactamente aquilo que gostariam de ter feito. G. Chouquer adverte claramente para a necessidade de não tomarmos o ideal como real, o modelo teórico pelo plano concretizado, e de investigarmos os *contextos históricos* ou as contingências em que os projectos foram executados. Pela sua atenção aos contextos, a nova Arqueogeografia corrige a tendência anterior de minimizar a importância das especificidades de cada caso, que é sempre (ou quase sempre) complexo por virtude de entrecruzamento de múltiplos factores. Os estudos de casos que nesta obra se apresentam são modelares como

atenção à concretude e às diferenças. Estas derivam das heranças históricas e das especificidades ambientais, que a Arqueogeografia devidamente valoriza. O diálogo entre a Arqueogeografia e a Arqueologia do Ambiente é essencial.

Não sabendo resumir o conteúdo desta obra tão rica de perspectivas novas, afiançamos que é indispensável lê-la, embora nem sempre seja fácil entendê-la devidamente, viciados como muitos de nós estamos por ideias feitas que julgávamos correctas, objectivas, comprovadas. Mas a leitura é estimulante, porque o autor não pretende ensinar-nos a verdade, mas convida-nos a participar na discussão do que devem ser a teoria e os métodos da Arqueogeografia. G. Chouquer tem problemas, dúvidas, incertezas, ou tem a clara noção de que teoria e métodos da disciplina carecem ainda de discussão e aprofundamento. Mesmo quando sabe por onde se não deve ir ou considera errados caminhos por onde se tem andado, apela à nossa colaboração na definição do que devem ser, não só os caminhos, mas a própria meta da Arqueogeografia, isto é, o *objecto*, que considera em crise, desta disciplina em que se cruzam caminhantes de diversas formações académicas. A interrogação do título exprime, não um desnorte ou perplexidade do investigador, mas um apelo à discussão e à crítica (que, naturalmente, não cabem no formato deste nosso prefácio). Ao mesmo tempo, o plural *cenários* convoca a ideia de que há várias formas de fazer a história das paisagens e de que esta obra é também, de certo modo, uma autobiografia intelectual: vamos seguindo o trajecto científico de um investigador cujo pensamento se foi elaborando através de sucessivos estudos de casos que lhe foram demonstrando a insuficiência de um anterior paradigma.

Publicando esta obra, o Centro de Estudos Arqueológicos das Universidades de Coimbra e do Porto fica honrado pelo privilégio que o autor lhe concedeu ao confiar-lhe a edição.

Jorge de Alarcão

(Página deixada propositadamente em branco)

Préface

Ad Circumcolens Exponendum

BRUNO LATOUR

Professeur à l'Institut d'Études Politiques de Paris

Une phrase particulièrement éclairante résumé le livre qu'on va lire: «Il convient de retirer de cette expérience l'idée que la reconstitution des spatiotemporalités et leur organisation en unités écouménales d'un type nouveau, passe par un examen attentif des modes d'articulation de plusieurs plans complexes, touchant aussi bien aux matérialités elles-mêmes» (p. 184)

Voici un livre de combat. L'auteur lutte à la fois à l'intérieur de la géographie et contre elle pour définir une nouvelle façon d'établir des connexions entre le passé et le présent, entre le local et le global, entre les natures et les cultures. Le résultat est étourdissant dans tous les sens du mot: inutile de le cacher il donne aussi le tournis!... Non seulement par l'érudition qu'il suppose, mais aussi par le nombre de points soulevés simultanément qui vont d'une remise en cause d'arguments savants sur les traces de la colonisation romaine jusqu'à des propos théoriques sur l'aventure de la modernité en passant par une critique, souvent impitoyable, de l'épistémologie des disciplines canoniques.

Le préfacier que je suis n'a nullement la compétence pour présenter tous les tours et détours d'un projet qui vous transporte tantôt dans les dédales de l'âge du fer, tantôt dans la manière dont César a distribué des terres à ses légions, tantôt dans la disparition rapide et morcelée, en tous cas hétérogène, d'une voie de chemin de fer dans la région de Gray en Haute-Saône... avant de vous précipiter dans une critique de la notion d'*open field* chez Marc Bloch. Je n'ai pas d'autre prétention que de souligner d'avance un certains nombres de points au cas peu probable où

le lecteur risquerait de ne pas saisir d'emblée tout l'intérêt d'une entreprise quelque peu excentrique -au sens étymologique d'excentré.

L'axe de ce travail porte d'abord, me semble-t-il, sur le rejet de tout ce qui risquerait de transporter des influences du passé vers le présent, du matériel vers le symbolique, de la nature vers les cultures, en quelque sorte automatiquement et sans qu'on se préoccupe de la nature exacte du véhicule capable de réaliser cet étonnant voyage. Une villa romaine, pour continuer à être visible dans le parcellaire d'une ville actuelle, a besoin d'un moyen de transport. On ne peut, montre l'auteur, ni supposer qu'elle persiste dans l'être à travers l'espace et le temps, ni non plus que sa survivance passe par l'intermédiaire de grands ensembles explicatifs comme la «culture» ou la «civilisation agraire». Pour chaque villa, pour chaque fossé, chaque mur, chaque pratique antique, dit Chouquer, il faut une trajectoire *ad hoc* qui tantôt rompt la continuité, tantôt la reprend en l'approfondissant, tantôt, au contraire, l'ignore tout à fait -mais même dans ce cas elle est souvent obligée d'en maintenir certains éléments, brisés, disjoints et néanmoins relancés dans l'histoire. C'est ce qu'il met sous le vocable pas très heureux de «transformission». Ce que cherche l'auteur, c'est à inciter les géographes et les archéologues à ne plus utiliser comme véhicule du transport dans le temps, les explications fournies par les disciplines. Il voudrait que nous subissions tous, en quelque sorte, une cure d'amaigrissement explicatif...

L'opérateur principal dont il se sert est une critique systématique, parfois difficile à suivre pour ceux qui n'ont pas son érudition pluridisciplinaire, des catégories *a priori* de temps et d'espace. C'est là, pour le philosophe aussi bien que pour le géographe ou l'historien, l'aspect le plus original de ce travail. La tentation est grande, en effet, pour tous ceux qui se situent au carrefour de l'histoire (ou de l'archéologie) et de la géographie, de prendre le temps -la série des discontinuités- et l'espace -la série des coexistences- pour les deux fils directeurs auxquels on va accrocher, au fur et à mesure des découvertes de terrain, les étapes successives ou les lieux qui se superposent les uns aux autres. Chouquer voudrait nous empêcher d'attacher quoi que ce soit à ces fils suspendus dans le vide; il voudrait que nous fissions du temps et de l'espace (faudrait-il dire *des temps* et *des espaces*?) le résultat provisoire et toujours contingent des études de cas. Autrement dit, qu'il s'agisse d'un corridor fluvial, d'une villa romaine, d'une voie de chemin de fer, d'un centre urbain, d'un bocage, ou d'un site métallurgique, sa projection sur une carte ou son insertion dans un récit chronologique doit produire sa propre continuité, sa propre discontinuité et sa propre coexistence. Tout se passe comme si le temps et l'espace se morcelaient et se courbaient autour des singularités repérées par l'enquête archéologique ou géographique.

Cette hétérogénéité me paraît d'une grande utilité pour défaire la tentation d'aligner sur les cadres *a priori* du temps et de l'espace, une autre grande dichotomie qui paralyse souvent aussi bien l'archéologie que la géographie ou l'histoire: la distinction des éléments collectés par la notion de «nature» et ceux collectés par la notion de «société». Je ne partage pas toujours le goût de l'auteur pour les schémas

conceptuels (je préfère de beaucoup ses superpositions éclairantes de cartes et d'études de cas), mais il faut bien reconnaître que l'on ne trouve jamais dans cet ouvrage le gradient si fastidieux qui ferait des éléments du «contexte matériel» ou du «climat» ou du «cadre géographique» la première couche sur laquelle les autres couches viendraient ensuite progressivement s'aligner. Certes Chouquer n'est pas le seul à mettre en cause la division de la nature et des cultures (il cite souvent aussi bien Augustin Berque que Philippe Descola), mais par les montages qu'il effectue, il permet d'entrevoir les avantages pratiques et intellectuels qu'il y aurait à ne plus pratiquer cette césure. On peut donc abandonner cette distinction, sans pour autant perdre le bénéfice empirique de ces sciences hybrides qui ont la chance de se situer en plein milieu: la géographie bien sûr, mais aussi l'archéologie.

Pour finir, c'est un point apparemment très technique que j'ai trouvé le plus éclairant dans l'ouvrage qu'on va lire: comment sortir de la projection cartographique qui voudrait que la métrique euclidienne soit le seul fond de carte possible pour y projeter ensuite les lieux et les événements? On aura compris que l'auteur souhaite invalider le cadre a priori de l'espace et du temps, mais alors, demandera-t-on, comment dessiner une carte quelconque? L'espace, y est par définition, le cadre absolument vide et parfaitement isotrope du papier blanc? A moins, montre l'auteur à la fin de son ouvrage, que l'on parvienne à perturber la métrique euclidienne et à remplacer par les relations qui passionnent tant les spécialistes des réseaux même cet espace qui obsède tellement les géographes. Il existe de nombreuses projections qui utilisent la notion de graphes, mais il est bien intéressant d'essayer de mêler la forme du graphe et celle du territoire conçu comme une surface –surtout lorsque ces graphes enregistrent l'historicité des entités dont on veut qualifier la persistance.

Un ouvrage comme celui ci participe au fond de cette vaste refonte de la notion de territoire à laquelle la troisième grande globalisation oblige toutes les sciences humaines –ou du moins celle des sciences humaines qui ont la chance de s'intéresser aux non-humains. Si la première globalisation nous a donné le globe et la cartographie –pour reprendre la périodisation de Peter Sloterdijk–; si la deuxième globalisation nous a donné le découpage des nations et des frontières; c'est de la troisième, celle qui nous donne la terre –et non plus seulement le globe– qu'il faut attendre la reprise complète de la notion clef de territoire. Il est rassurant de savoir que des géographes et des archéologues se mêlent aux historiens et aux sociologues pour nous aider à sortir de la modernité et à entrer dans «l'âge de la Terre». Chouquer permet ainsi de donner une prise empirique neuve à la grande question de la *cosmopolitique*.

(Página deixada propositadamente em branco)

Avant-propos

Itinéraires d'un essai

L'opportunité de l'écriture de cet essai revient à Maria da Conceição Lopes, professeur à l'Institut d'Archéologie de l'Université de Coimbra, que dirige le Professeur Domingos de Jesus da Cruz et aux personnalités de cette Université qu'elle m'a fait rencontrer, au premier rang desquelles je place le Professeur Jorge de Alarcão. Depuis quelques années, cet Institut Universitaire m'honore en m'invitant régulièrement pour des enseignements, des séminaires universitaires, des conférences publiques, à Coimbra, ou à Beja en lien avec son programme d'archéologie des paysages et du territoire sur l'Alentejo. Tout récemment, ces collègues m'ont fait l'honneur de me solliciter pour ouvrir le premier forum d'archéologie que l'Université de Coimbra a co-organisé à Salvador de Bahia avec l'Université de cette ville en juillet 2006. Nous avons profité de ce séjour pour discuter de cet essai et des projets de recherche qui nous réunissent. L'archéogéographie étant désormais un enseignement officiel de l'Université de Coimbra, avec Paris I-Sorbonne, il a paru nécessaire de lui assigner quelques orientations. C'est le but de cet essai que d'en suggérer quelques-unes, le plus librement possible.

C'est une incongruité, presque une impolitesse, que de répondre à cette sollicitation en produisant une analyse largement appuyée sur la situation intellectuelle française. Quelques précieuses recherches personnelles dans les pays méditerranéens (Italie surtout, Portugal depuis peu) et la connaissance de situations archéologiques et géohistoriques d'autres pays m'ont beaucoup appris et je puiserai autant que possible dans ce champ d'expériences, tout au moins des idées. Mais mon propos repose aussi sur la prise en compte de l'exceptionnalité française, parce que nombre

des concepts que je vais examiner, critiquer et recomposer sont nés chez nous. Je sais bien que la France n'a pas le monopole du nationalisme et du naturalisme méthodologiques, mais je crois que c'est chez nous que la recombinaison doit être entreprise, parce que nous avons souvent versé dans l'arrogance en donnant, sur ce terrain, des leçons au reste du monde.

En raison de ce que je viens de dire, mes collègues portugais ne m'en voudront pas de rappeler que cet essai a aussi pris naissance dans le travail que j'élabore depuis quelques années dans des univers différents.

Au sein de mon équipe de recherche, la vaste UMR 7041 *Archéologie et sciences de l'Antiquité* et son équipe *Archéologies environnementales*, Sander van der Leeuw puis Joëlle Burnouf m'ont confié la tâche d'animer des débats théoriques et épistémologiques et j'abreuve régulièrement mes collègues, et surtout les plus jeunes, de notes de lecture, dans lesquelles j'attire leur attention sur des ouvrages récents majeurs. Ils ont la patience de me lire, et je retrouve dans leurs travaux ou dans les thèses que je dirige, le transfert, souvent opportun, de notions que je me réjouis de leur avoir signalées. Ils n'ignorent ainsi plus rien des arcanes de la pensée de Bruno Latour depuis ses *Politiques de la Nature* jusqu'à son dernier ouvrage *Changer la société*. Ils suivent, comme moi, les travaux des anthropologues, Philippe Descola ou Jacques Testart, ceux des sociologues, comme Ulrich Beck, des géographes comme Augustin Berque ou Emmanuel Lézy, des philosophes comme Frédéric Couston. D'autres encore, sans oublier les maîtres habituels de nos disciplines, Jacques Le Goff, Jacques Revel, François Hartog, Reinhardt Koselleck, Christian Goudineau, Jean Guilaine, Marcel Roncayolo, Georges Bertrand, etc.

Grâce à un Groupe de Recherches du CNRS (Tesora = Traité de l'Espace des SOciétés Rurales Anciennes, GDR 2137), nous nous réunissons régulièrement pour faire le point de nos avancées et délibérer d'orientations nouvelles. Le séminaire de Dijon, en 2004, nous a permis d'avancer sur la question de l'environnement, et celle de la géographie physique. En novembre 2006, un nouveau séminaire, placé dans le sillage du livre de Philippe Descola, nous a permis de dégager des perspectives pour l'étude du territoire et de l'espace des sociétés médiévales, et d'une meilleure prise en compte des analogies.

Au sein de la revue *Études rurales*, l'archéogéographie a gagné un statut, celui de nouvelle discipline dynamique et propositionnelle. Depuis le numéro que Jean Guilaine avait dirigé en 2000 sur *La très longue durée*, et auquel il m'avait demandé de participer, j'ai publié deux dossiers d'archéogéographie (2003 et 2005), des à-propos, des comptes-rendus et une chronique. La revue est donc devenue le lieu d'élaboration des objets archéogéographiques et du débat avec les disciplines voisines. Mais la variété des thématiques et l'horizon international de la revue m'ont ouvert de grandes perspectives dont je remercie mes collègues du comité de rédaction.

Nous devons, cependant, prendre grand soin des relations avec les historiens, afin que la recherche archéogéographique ne soit pas mal comprise et reçue comme une négation de l'histoire et de l'historicité. À tous ceux qui expriment ces hésitations (c'est la place de la théorie de l'intentionnalité qui est en jeu ainsi que le sens que doit avoir le concept d'auto-organisation), je rappelle toujours que, tout en menant l'archéogéographie sur les fonts baptismaux avec ses nouveaux objets et ses perspectives, je n'oublie jamais de publier, dans ma spécialité profonde (l'arpentage romain et les questions agraires dans l'Antiquité), des ouvrages de pure érudition historique. Mais cela ne suffit pas toujours à lever le doute. J'espère que cet essai y contribuera.

Enfin, au sein de la revue *Cosmopolitiques*, entreprise à laquelle Dominique Boullier et Bruno Latour m'ont fait l'honneur de m'associer, j'ai trouvé une respiration intellectuelle nouvelle. Par la diversité des thématiques que nous y abordons, j'ai pu apprendre à situer la question de la place du passé des sociétés par rapport au présent. C'était pour moi, et cela reste encore, une question difficile, au point que plus d'une fois je me suis demandé si ce que je faisais servait à quelque chose, non par désabusement, sentiment qui m'est étranger, mais parce que les signes de fermeture existent quant à la place du passé et des disciplines qui en rendent compte. Cette place est problématique parce que le passé est coincé entre le patrimoine, où on le stabilise pour le préserver (en quoi, par ailleurs, on a raison car sans cette protection, les érosions seraient plus grandes encore), et l'aménagement où on l'enjambe pour avancer. Avancer, est-ce donc toujours ou bien faire table rase ou bien figer? Notre époque a-t-elle coupé tout lien avec l'écoumène, la géographie, les lieux, qu'il faille se situer désormais dans un espace dualiste inconfortable, soit mutilé, soit sanctuarisé?

Cosmopolitiques m'a aidé à planter des balises. Grâce à Dominique Boullier et à sa boussole, je n'ai pas perdu le Nord. De numéro en numéro, j'ai trouvé des raisons de conforter mon choix de dépasser la Modernité sans en rejeter les multiples acquis, bref à tenir compte des héritages. En quelque sorte, j'ai appris et développé une posture épistémologique comparable au réformisme assez radical que la revue défend, en évitant de rêver au grand soir qui rompt et ne débouche sur rien, mais, en revanche, en explorant tous les liens qui pourraient nous aider à redonner du sens à des objets en crise. Ainsi quand je réfléchis à la *res publica* antique et à ses caractères profondément inégalitaires et communautaires dans l'Antiquité, je ne perds pas de vue que nos sociétés se demandent comment reconstruire la République actuelle et que cela reste un objectif digne et légitime. Il ne s'agit pas de donner des arguments à ceux qui voudraient se passer, aujourd'hui, de la république. Ni d'être verrouillé dans une modernité de stricte observance, sous prétexte «qu'il ne faut pas donner d'armes à l'ennemi». Ainsi, ma critique du nationalisme méthodologique ne me fait pas oublier que la nation, comme chacun sait, est à réinventer et non pas à saborder négligemment; ma critique du naturalisme de notre épistémologie, que la question de

la nature n'est pas pour autant réglée, comme le rappelle avec raison Bruno Villalba. Quand je critique la pratique scientifique, je m'élève contre l'accumulation aveugle, mais je n'oublie pas pour autant de lire les travaux et d'y puiser les excellentes choses qu'on y trouve. Je me situe donc pleinement, malgré l'inconfort, dans cette idée d'un dépassement de la Modernité qui ne fasse pas l'impasse sur les héritages qu'elle nous a légués, la démocratie, le sens du bien commun, la science et ses protocoles, bref, des lumières, mais non aveuglantes, afin de voir les contrastes.

Saligney
16 février 2007

Introduction

La crise des «objets»

Cet essai rassemble les idées générales qui motivent la démarche archéogéographique, dans mes travaux depuis quelques années et dans ceux de l'équipe informelle de jeunes chercheurs que j'anime. Nous travaillons sur ce qu'on appelait jadis la géographie historique ou encore la géohistoire ou même l'archéologie des paysages et nous nous efforçons d'apporter des matériaux à une histoire des paysages et des territoires. Nous avons convenu de nous fixer sur le terme composé d'archéogéographie que l'historien médiéviste Robert Fossier paraît être le premier à avoir utilisé (1982), mais qui est aussi apparu de façon indépendante au sein de l'équipe d'archéologie environnementale (M.-C. Marival en 1991; voir p. 168-169). Ce point de terminologie n'est pas, au début de ce livre, le plus important.

L'aspect central est celui de la crise des objets. Notre expérience est celle de chercheurs qui, lors de l'approfondissement de leurs pratiques, en viennent au constat de l'inadaptation de concepts, d'objets et de paradigmes employés couramment dans la littérature historique et archéologique. Il y a crise parce que, contrairement à la plupart de nos collègues qui font avec le désordre des mots et des idées, nous avons choisi de rendre visible ce désordre et d'en tirer quelques conséquences que nous jugeons importantes. Il y a crise parce que nous éprouvons les difficultés du rangement dans les catégories existantes et que nous concevons notre pratique comme «un espace hybride en cours de constitution», ainsi que le relève à notre propos Jean-Louis Fabiani dans un ouvrage récent (Fabiani 2006, 26).

Il y a donc crise parce que nous l'installons. Peut-être certains lecteurs refermeront-ils immédiatement ce livre en disant: «on connaît ses lubies, il est

quasiment le seul à croire à la crise, cela ne me concerne donc pas». Si l'on pense ainsi, je n'entends pas, en effet, m'immiscer dans de telles certitudes. Le livre est au contraire écrit pour ceux qui, comme moi, ont des interrogations et qui souhaiteraient savoir comment un collègue s'y prend pour y faire face.

Ce désordre peut être exprimé simplement: c'est l'emploi de catégories et d'outils modernes et même contemporains dans l'étude de sociétés à la fois du passé et en même temps dynamiques et évolutives. Ma collègue Joëlle Burnouf, dit souvent qu'il nous faut apprendre aux jeunes chercheurs à «ouvrir les cuisines». Le désordre, c'est le constat que, chacun ayant fait sa cuisine dans le secret de son laboratoire, non seulement les cuisines ne sont pas souvent ouvertes, mais, pire, il n'y a pas vraiment d'instance où composer le menu. C'est ainsi que alors qu'untel étudie des haies indatables par les pollens, un autre des fossés de l'âge du Fer par la fouille, un troisième des comfronts au moyen d'un plan terrier du XVIIIe s., un quatrième un parcellaire par la carte et le plan, tout le monde se retrouve en colloque pour parler de «bocage», sans que jamais on ait l'opportunité de discuter du saut, ce qui a permis et justifié cette amplification, pourquoi il semble y avoir accord tacite sur ce terme et sur une aussi longue période. Alors, quand nous ne voyons que des haies, du pollen ou du parcellaire là où tout le monde parle de bocage, nous avons envie de réfléchir au processus et d'ouvrir une controverse. Car le désordre actuel, c'est la poursuite de cette interdisciplinarité brouillardeuse qui se contente de faux-semblants. Or on fait tous les jours des colloques sur de tels objets consensuels, sur le grand domaine, sur la romanisation, sur la ville antique, sur les élites sociales, etc., sans passer du temps à se demander si l'objet est recevable.

Les archéogéographes sont des chercheurs qui espèrent l'instauration d'un parlement des objets, parce qu'ils ont de nombreux candidats à présenter à l'assemblée des constituants déjà rassemblés, et parce qu'ils pensent que ces nouveaux venus peuvent, au terme d'une délibération bien conduite, faire bouger des limites et changer la nature de certains objets. Le public non-scientifique doit savoir que, dans la cité savante, les choses pèchent encore beaucoup de ce côté. On ne sait pas organiser procéduralement une controverse, éviter une polémique et faire autrement que se défier de la nouveauté. Les plus désabusés (ou les plus clairvoyants?) nous disent alors: «inutile d'insister, nous n'avons pas la masse critique» ce qui veut dire que tant qu'on est minoritaire, l'idée est irrecevable. Et si nous adoptions cette idée de Bruno Latour selon laquelle on devrait collectivement mettre dans la discussion des idées et des opinions le même soin que chaque scientifique met dans l'élaboration de ses protocoles scientifiques? Ce qu'on fait au micron près pour préparer une expérience, ne devrait-on pas le faire pour la politique des idées, c'est-à-dire pour arrêter la liste et le contenu des objets, les mettre en récit et... en changer de temps en temps?

Pour nous, voilà au moins un point acquis. Les objets de la recherche, ceux créés par les chercheurs, ne sont pas des objets intangibles. On le sait, mais mieux

vaut le rappeler afin qu'on s'en souvienne. La question devient alors: pourquoi faut-il en changer en ce moment?

Des représentations? Mais non! des ontologies différentes

Il est intéressant de commencer par le récent livre de Philippe Descola (2005). En nous expliquant la diversité des ontologies qui gouvernent les cosmologies, en nous montrant les différents modes d'associations entre les êtres qui se pratiquent de par le monde, il nous donne à voir et à prendre en compte une gamme incroyablement variée. Or il se trouve que nous, historiens, archéologues, archéogéographes, nous avons à faire avec des sociétés anciennes et très anciennes qui précèdent notre ontologie naturaliste. Nous devrions donc, en bonne logique, faire correctement la part entre deux attitudes. La première, reconstituer des données physiques et sociales avec les outils de la science, c'est-à-dire ceux du naturalisme méthodologique, parce qu'on ne peut pas faire autrement, mais tout en sachant que nous restituons ainsi des réalités anciennes inconcevables pour les populations que nous étudions dans les termes qui sont les nôtres. La seconde, tenter de comprendre quel était le champ de l'expérience de ces populations, et, quand c'est possible, au moyen des mots par lesquels ces sociétés nommaient ces réalités.

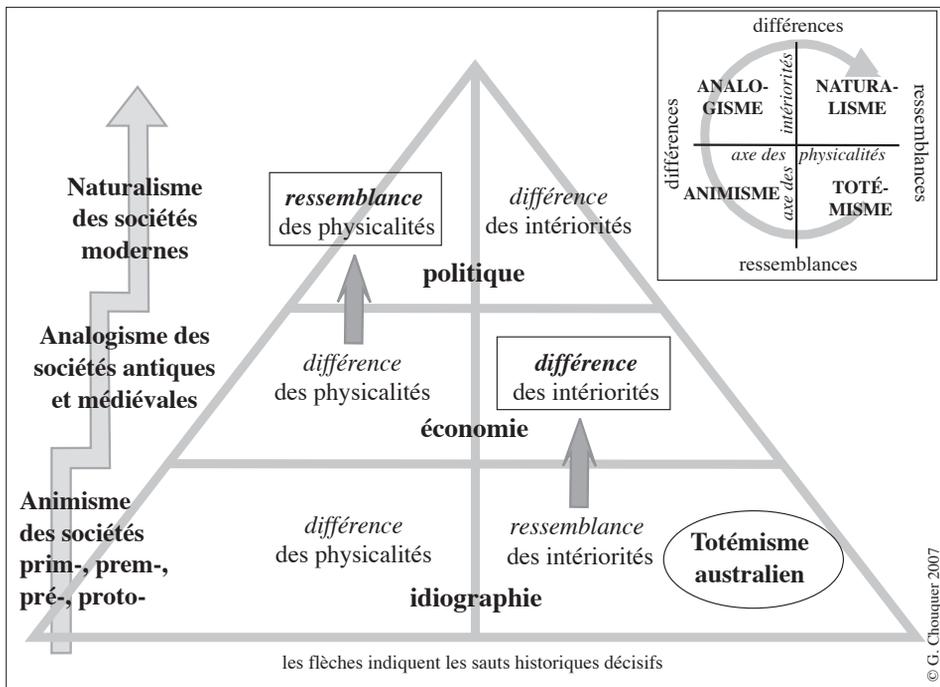
Mais une paresseuse habitude s'est installée chez nous. Celle qui consiste à valoriser la première attitude et à marginaliser la seconde. C'est-à-dire que, de façon coutumière depuis que le dualisme exerce son effet recteur sur la cité savante, on a hiérarchisé entre des faits valables et des représentations contingentes. Comme si les concepts, les mots, les calculs par lesquels les savants décrivent les réalités anciennes n'étaient pas non plus des représentations. Comme si les représentations des sociétés anciennes n'étaient pas des faits. Mais pour compliquer le tout, à ce dualisme de base on a adjoint des dualismes de second niveau. Ainsi, les représentations européennes valent mieux que les représentations non-européennes; les représentations modernes valent mieux que les représentations prémodernes.

Le relativisme nous a fait sortir des grands récits idéologiques qui emballaient l'histoire du monde dans des téléologies indiscutables, et qui, néanmoins, furent discutées. Mais, et c'est une thèse centrale de ce livre, curieusement, on a sauvé le principal récit, celui de la fondation de la Modernité et de son aiguillon la Science. Or sans réduire les sciences à une idéologie parmi d'autres ce qui serait déplacé, leur hypostase, c'est-à-dire «la» Science, n'en porte pas moins un récit du monde, avec un avant, un pendant et un après, et elle n'est donc pas neutre quant à la façon dont les objets sont composés.

Un des premiers objectifs de l'archéogéographie est de desserrer ces différents nœuds en pratiquant une archéologie du savoir (M. Foucault) et en analysant les notions que nous véhiculons. Le but est d'échapper au verdict de l'épistémologie et à ses dualismes en cascade. Nous ne sommes pas en présence de représentations

mais d'ontologies, c'est-à-dire de visions du monde, et il convient de cesser d'avoir vis-à-vis de l'anthropologie qui nous les fait mieux connaître, des moues prudentes et distancées, comme en ont souvent les historiens.

Mais nous devons, de même, affronter la possible clôture de la pratique sur elle-même, c'est-à-dire le caractère apparemment «indépassable» du naturalisme. C'est ce que j'entends suggérer dans une lecture historique possible du récit des ontologies qui traverse l'ouvrage de Philippe Descola et dont j'ai rendu compte dans *Études rurales* (2006). L'ontologie naturaliste développe assez facilement des idées fixistes: le caractère définitif de la posture centrale de la science; la fin de l'histoire (comprise comme la fin des idéologies historicistes); le caractère indépassable du dualisme de la Modernité.



► FIG. 1

La pyramide des ontologies dans une lecture historique des travaux de l'anthropologie sociale.

Eh bien non! L'analyse du naturalisme ne clôt pas l'histoire et l'épistémologie, et la critique de la Modernité n'est pas achevée. Si Philippe Descola, par exemple, nous donne les moyens d'envisager une recombinaison des ontologies, d'autres chercheurs ouvrent également d'autres fructueux champs critiques. Il existe, en effet, un second cadenas, encore plus solidement verrouillé, tout à fait central pour la formation des objets géohistoriques.

Le dernier verrou vient de sauter

Les historiens n'ont pas été en reste dans la déconstruction. Ils ont souligné, à maintes reprises, l'inadaptation des concepts et des paradigmes. Mais, si la somme des retouches est grande, l'édifice semble pouvoir résister dans ses bases fondamentales. Or, du côté des sciences humaines et surtout des sciences sociales, en raison de notre dualisme assez radical, notre culturalisme nous souffle l'idée que c'est l'hypernaturalisme des autres qui ne conviendrait pas: ils ne comprendraient rien au social! C'est possible, au moins chez certains, mais la principale raison est chez nous. C'est notre définition du social qui présente de graves signes de faiblesse.

Le verrou est là. Et il vient de sauter ou est en passe de l'être.

Dans un texte de Bruno Latour paru dans la revue philosophique *Rue Descartes* (n° 41, 2003, p. 70) j'avais lu ceci:

«Les esprits restent bloqués sur ce que j'appelle le national-rationalisme, dont Durkheim a donné en 1914 une expression fulgurante dans son cours sur les pragmatistes, et qui n'a pas bougé d'un iota depuis près de 100 ans: si la France, dit-il, devait un jour changer sa conception rationaliste de la science, elle disparaîtrait! Quel pays a jamais construit son idée nationale sur une telle conception? Voilà le grand sujet anthropologique que j'aimerais aborder: la France fille aînée de la Science.»

Puisse l'auteur poursuivre ce projet! Dans l'attente, ma théorie de l'archéogéographie est largement influencée par cette vision: nous avons à "dénationaliser" les objets du lointain passé parce que ceux-ci ont été produits au moment où se construisaient les nations européennes, et ont été largement détournés pour servir ce but. Une pratique scientifique qui, nonobstant l'excellence de ses protocoles, ne poserait pas la question de la nature nationaliste et historiciste de ses objets, resterait une pratique aveugle.

Or viennent de paraître en traduction française les derniers ouvrages d'Ulrich Beck (*Pouvoir et contre-pouvoir à l'heure de la mondialisation*, en 2003 et *Qu'est-ce que le cosmopolitisme?* en 2006) dans lequel celui-ci nomme également l'épistémologie de la modernité par son nom: le nationalisme méthodologique. Ulrich Beck et Bruno Latour désignent enfin ce qui, jusqu'ici, n'avait pas de nom. Cette expression me semble marquer un temps fort. En nommant un aspect majeur d'une épistémologie qui allait de soi et n'avait donc pas même besoin d'être dite (puisqu'il s'agissait de la raison même, de la science, et de la tradition philosophique depuis les Grecs, en passant par Descartes et Comte, etc.), ils la font basculer dans le camp de l'historicité. Puisqu'elle a un nom, puisqu'elle devient objet d'étude, elle caractérise donc une période, une contingence. Si l'épistémologie qui a produit nos catégories et créé la Science peut être nommée, et d'un nom aussi précis, c'est qu'elle n'a pas ce

caractère ontologique hors du temps et de l'espace qu'on lui attribuait et c'est que les objets qu'elle a produits peuvent être interrogés.

En précisant l'analyse, je distinguerai les trois composantes de cette épistémologie: un naturalisme méthodologique pour asseoir les dualismes; un nationalisme méthodologique pour tirer les objets des passés, même les plus lointains, dans le sens de la construction identitaire nationale; un historicisme méthodologique pour rendre compte des changements par des ruptures et des refondations systématiques, en termes toujours plus révolutionnaires que jamais.

Voilà pourquoi, sans doute, le dernier verrou est en train de sauter. Il sera désormais de plus en plus difficile de continuer à faire comme si cette concaténation allait de soi, comme si l'épistémologie naturaliste était universelle, comme si la science était extérieure aux choses dont elle rend compte, parlait un langage dégagé de tout réseau de relations à des choses diverses, comme si les mêmes mots, les mêmes concepts et les mêmes façons de compter étaient valables pour les populations du Bronze ancien en Scandinavie, celles de la monarchie de Juillet en France, de l'Amérique du Nord de 2006 ou les populations intemporelles d'une île du Pacifique, etc. Il faut, au contraire, faire le choix d'étude des effets recteurs — directeurs et correcteurs — que possèdent les outils et les objets nés du nationalisme méthodologique et en élaborer d'autres.

Les archéologues ont pris, dans d'intéressantes publications récentes, le chemin de l'analyse des mythes fondateurs de leur discipline, et au-delà des mythes, des modes de construction du rapport au passé (Goudineau 1998; *Constructions identitaires* 2002). C'est une archéologie de la question identitaire et de la question des nations qui se trouve excellemment posée par ces travaux. L'archéogéographie souhaite y contribuer, mais de façon spécifique. Plutôt que de chercher des exemples exacerbés de récupération nationaliste et de construction de mythes anciens autour de Vercingétorix, Agrippa ou Jeanne d'Arc, c'est dans les objets plus communs des paysages et des territoires que j'entends mesurer l'effet du nationalisme méthodologique, ceux de l'espace et du temps.

Le nationalisme méthodologique a, en effet, créé, par l'entremise de la géographie historique puis de la géohistoire, des catégories et des objets à bords francs qui peuplent nos histoires du paysage, de la campagne et de la ville. L'archéogéographie c'est, dans un premier temps, l'examen des composants de ces objets et la mise à nu des relations forcées, des amplifications infondées par lesquelles il a fallu passer pour dessiner les contours des objets. Cela revient à dresser, objet par objet, la carte des relations et à pointer les forces et les faiblesses. Et c'est là que le travail scientifique trouve sa pleine justification. Car depuis longtemps les chercheurs accumulent des études et des notations plus ou moins grandes, mais toutes utiles pour ce travail. C'est en mobilisant ce savoir que la reconstruction est possible. L'archéogéographie n'intervient pas sur du vide, encore moins n'agit de façon isolée, comme si ses

Degrés et objectifs d'une archéologie des mémoires nationales

1. Au XIXe s., au temps de la construction des nationalités et de leur rivalité, l'espace et le temps des sociétés anciennes ont été convoqués pour servir des causes qui leur étaient souvent étrangères: justifier une ethnie, une frontière, un espace vital, une fixité, etc. Les disciplines qui en rendent compte devaient contribuer à cette aventure nationale. Dès lors la pression était forte et les objets créés n'échappaient que difficilement à cet effet téléologique.
2. Une riche tradition historiographique a travaillé sur l'idée, plus juste, de la compréhension de la genèse de l'État-nation, y compris en cherchant dans l'Antiquité des traits caractéristiques qui auraient pu constituer des héritages pour les territoires nationaux modernes.
3. La post-modernité a installé un discours critique plus radical. De nombreuses analyses ont été produites sur cette collusion entre la construction nationale et la manipulation des objets antiques et médiévaux. Il y a, sur cette question, une bibliographie abondante. Les chercheurs ont surtout travaillé sur des mythes fondateurs, sur des personnages emblématiques, sur l'exploitation du passé à travers la notion de patrimoine.
4. Une nouvelle phase s'amorce aujourd'hui, qui consiste à se placer à un niveau plus direct avec la matière archéologique et historique, y compris la plus modeste ou la plus neutre, et à envisager les effets de la méthodologie nationaliste sur la construction des objets de l'écoumène et de ses paysages. En parallèle avec l'étude des effets du dualisme méthodologique, c'est à une archéologie assez profonde des concepts et des objets qu'il convient de procéder.

chercheurs avaient seuls trouvé la bonne voie. Elle se fonde sur de nombreux travaux en plus de ceux qu'elle produit elle-même. L'archéogéographie, c'est seulement la tentation d'en réaliser la connexion, dans notre domaine s'entend.

Si lecteur est familier des analyses produites par la sociologie des sciences, s'il connaît les travaux récents des anthropologues, il aura rapidement une idée des pistes sur lesquelles je me propose de le conduire. Mais s'il a d'autres horizons, peut-être ne sera-t-il pas inutile de consacrer quelques pages, dès le premier chapitre, à rappeler pourquoi il y a crise des objets et lesquels sont en crise. Autrement dit, de lui suggérer d'accepter cette idée, très positive, de crise, alors qu'elle n'a peut-être pas pour lui ce caractère d'évidence. Parce que ce n'est pas une évidence et qu'une démonstration reste nécessaire.

Les objets d'abord, la théorie ensuite

L'aventure archéogéographique, ce n'est pas une théorie préalable qui chercherait ensuite ses objets. C'est exactement l'inverse. C'est une série de travaux de terrain portant sur des objets précis, une recherche qui rencontre des difficultés et qui veut en comprendre les raisons par le recours à l'épistémologie et à la théorie.

Les terrains dont cet essai est l'aboutissement sont nombreux:

- l'étude des centuriations romaines, en France, Italie, Espagne, Portugal, qui a conduit, dans les années 80 et 90, à prendre conscience de la faiblesse des reconstitutions et à en chercher les raisons. D'où la diversification des objets, la fixation d'une méthode, et, plus récemment, un renversement de la perspective sur les textes des *gromatici veteres* (Chouquer et Favory 2001).
- l'étude et la modélisation des planifications agraires médiévales, entreprise conduite depuis une quinzaine d'années par Cédric Lavigne et qui a donné lieu à la publication d'un essai fondateur (Lavigne 2002), et qui s'enrichit aujourd'hui de nouveaux travaux en France et dans les pays méditerranéens (Abbé 2006).
- l'étude des formes spécifiques du territoire ibérique, ainsi qu'un programme d'études comparées entre l'Espagne, le Maroc et la France méridionale, qui a donné lieu à un ouvrage de Ricardo Gonzales Villaescusa, publié à l'Université de Jaén (2002).
- une décennie de collaborations entre les archéogéographes — du temps où nous nous nommions "archéomorphologues" — et les archéologues sur le terrain de l'archéologie préventive. Cette collaboration s'est traduite par la production d'une abondante littérature grise, presque totalement restée inédite en tant que telle, mais qui a donné lieu à de nombreuses allusions ou des citations explicites dans diverses publications dont les trois tomes de la série «Les formes du paysage». Sandrine Robert en exploite les résultats dans un fascicule du *Traité d'Archéogéographie*.
- l'entreprise de recherches originale que conduit Éric Vion sur les réseaux routiers et l'archéologie du territoire en Suisse romande, et qui a donné lieu à des publications importantes dans les années 80 et 90 (*Paysages Découverts*, 1989, 1993, 1998), et à une collaboration suivie entre nous. Cette entreprise est, selon moi, d'esprit archéogéographique, même si elle n'en porte pas le nom. Mais, encore une fois, la question de terminologie n'est pas première.
- diverses collaborations de recherche à l'étranger, soit par la participation volontaire et momentanée de chercheurs étrangers à l'entreprise archéogéographique (Ricardo Gonzalez Villaescusa; Josep M. Palet Martinez) qui ont fait bénéficier l'entreprise d'une ouverture précieuse, soit par la mise en place de véritables collaborations institutionnelles, comme c'est le cas avec l'Institut d'archéologie de l'Université de Coimbra depuis quelques années (Prof. Maria da Conceição Lopes).

Ces divers travaux ont rencontré partout des objets installés et les chercheurs ont fait des propositions pour les rénover. Le déplacement des frontières a provoqué un véritable processus de requalification des objets qui, chaque jour, s'étend un peu plus. La raison est que l'abandon d'une perspective uniquement périodisée, au profit d'une perspective mixte (périodes installées et nouvelles propositions) et la reconnaissance du processus de constitution de la mémoire des formes a fait transiter les questions d'une période à l'autre, d'une pratique (la reconstitution historique) à l'autre (la transmission de la mémoire). Je l'explique par un exemple. Il y a trente ans, lorsque je commençais mes recherches, on me demandait de trouver des centuriations qui prendraient place dans des synthèses historiques. Aujourd'hui, la question est de savoir pourquoi, dans des situations estimées identiques au départ, ici on en trouve et de fort «belles» (il en sera question ci-dessous), et ailleurs on n'en trouve pas (cas de la péninsule ibérique où les assignations sont attestées, mais les centuriations très rarement visibles). Le processus d'évolution du paysage depuis vingt siècles m'apparaît ainsi au centre du propos.

Un dernier mot avant d'entrer directement dans le vif du sujet. Cet essai est inséparable d'un ouvrage de fond, le *Traité d'archéogéographie*, dont je poursuis la publication en même temps que je rédige cet essai. Le lecteur sera régulièrement invité à s'y référer pour trouver des développements simplement suggérés ou résumés ici.

Le traité est une œuvre progressive. Le premier tome en 3 fascicules capitalise tout ce que nous avons appris en matière de théorie et d'épistémologie. Le second, porte sur la méthodologie d'étude des trames et des réseaux planimétriques, ruraux et urbains. Deux premiers fascicules paraîtront en 2007 ou début 2008.

(Página deixada propositadamente em branco)

Première Partie

TROIS CONSTATS: L'ESPACE, LE TEMPS, LES OBJETS

Cette partie est consacrée à l'examen des trois catégories les plus importantes de notre discours: l'espace géographique, le temps historique et les objets territoriaux identitaires, à travers ce que nos disciplines en ont fait. Je propose l'argumentation suivante.

Il existe une évidence archéogéographique, celle qui consiste à reconnaître que l'espace porte non seulement les traces d'une histoire, c'est-à-dire des différentes interventions que les hommes y ont développées, mais aussi et surtout d'une mémoire. L'archéogéographie travaille ainsi principalement sur la formation et les processus de cette mémoire dans le temps. Où trouver les bons outils pour travailler sur cette mémoire? Le constat est fait que les disciplines installées ne disposent pas des concepts et des méthodes pour prendre en compte ce type de processus.

Approfondissant cette question de la mémoire, je chercherai à dire ensuite que nous devons nous défaire de cette habitude que l'histoire nous a apprise qui consiste à vouloir chercher les origines de toutes choses. En substituant les héritages aux origines, il y a possibilité d'ouvrir un champ archéologique original: celui du mode de fabrication des objets historiques par les historiens et les archéologues. On arrivera ainsi à la constatation du rôle médiateur de l'espace géographique.

Un troisième chapitre me permettra de rassembler les matériaux pour une critique du nationalisme méthodologique et donc d'approfondir le processus téléologique de récupération de l'ancien par le présent, des réalités passées par les États modernes. Ce sera se situer au cœur de la militance qu'instaure l'époque moderne, dans sa volonté de ramener toutes les dynamiques à sa propre mesure.

Enfin, un quatrième chapitre me permettra de qualifier le processus moderne du point de vue des disciplines elles-mêmes. Je montrerai que la fabrication des objets du passé par les savants passe par une naturalisation.

Chapitre 1

L'évidence archéogéographique

L'archéogéographie n'est pas née d'une spéculation, mais elle vient du terrain, comme une évidence qui s'est imposée à nous. L'étude des formes planimétriques anciennes, dans l'espoir d'aboutir à une géographie des espaces disparus, nous a appris une réalité qui n'était pas du tout évidente au début: les vestiges ne sont pas des témoins fidèles des temps où ils ont été produits, parce qu'ils sont ce que le temps a fait d'eux, en les transformant.

Les leçons du terrain

Sur le dossier du Finage jurassien, pris comme exemple, il me paraît intéressant de réfléchir à ce que trente années de renouvellement des informations nous ont appris. Cet espace géographique a été, avec le Tricastin et Orange, le premier terrain sur lequel je me suis investi. C'est une plaine bien circonscrite à l'ouest et au nord par une forêt faisant frontière (entre la Bourgogne et la Franche-Comté), et à l'est et au sud par le Doubs. Elle a été au cœur des prospections aériennes que j'ai menées de 1976 à 1992, au centre de mes nombreux dépouillements de photo-interprétation à l'IGN, et elle a servi de terrain d'expérimentation pour le traitement des images aériennes par filtrage optique. D'autres chercheurs y ont aussi travaillé, archéologues et historiens, géographes et paléo-environmentalistes. Elle ne cesse, encore aujourd'hui, d'être un laboratoire des idées.

La prospection aérienne et au sol

Ici comme ailleurs, le renouvellement de la carte archéologique est majeur. Comme dans la Picardie longuement survolée par Roger Agache, comme dans les grands programmes de prospection archéologique aérienne ou pédestre qui

ont été réalisés depuis les années 70, nous avons accumulé une masse vraiment considérable d'informations qui ont changé la base documentaire. En témoigne le volume de la carte archéologique du Jura (l'un des plus gros de la collection, Rothé 2001, 840 p.) et de nombreuses autres publications.

Un peu comme partout, l'Antiquité romaine et préromaine a pris le dessus, avec des découvertes d'enclos entourant des fermes gauloises, de *villae* gallo-romaines, de bâtiments collectifs, de voies et de chemins, d'une agglomération secondaire à Saint-Aubin, de temples, etc. Les découvertes sur le Moyen Âge ne sont pas absentes, mais décalées: des habitats probables du haut-Moyen Âge, puis des mottes castrales ou de véritables châteaux... comme si l'habitat rural du moyen Âge féodal, lui, n'existait pas, parce que masqué par les villages actuels.



► FIG. 2
Saint-Aubin (Jura): un grand bâtiment romain, aux fonctions incertaines (entrepôt? basilique publique?).

La connaissance archéologique a donc fait ici un bond comparable à ce qui s'est produit dans d'assez nombreuses autres régions, au point qu'on a pu penser que l'histoire du paysage et de l'occupation du sol en serait facilitée. Or cette impression a rapidement rencontré ses limites. La connaissance était largement renouvelée, mais le récit historique n'était possible que si l'on restait au stade du tableau un peu statique des campagnes. Au contraire, dès qu'on voulait interroger les vestiges nouvellement portés à la connaissance, pour les intégrer dans une dynamique historique, des



► FIG. 3

Choisey (Jura): la partie résidentielle d'une très grande villa romaine située en bordure du Doubs, dont le plan est transmis par la coloration des céréales. Une partie des vestiges a déjà subi l'érosion du Doubs, dont on voit un méandre fossile à droite du cliché.

difficultés nouvelles apparaissaient. Plus la connaissance se développait, plus il y avait de liens à faire, et plus l'objectif du récit s'éloignait car le décalage entre les faits nouveaux et le récit ancien devenait flagrant.

L'analyse des formes et l'archéologie préventive

On se prit alors à penser que l'insertion de ces vestiges — c'est-à-dire des points sur une carte — dans une trame de lignes et de formes planimétriques rendrait les plus grands services. On espérait qu'une telle trame offre le cadre dans lequel les découvertes isolées prendraient du sens, selon les aphorismes de l'époque.

J'ai conduit cette analyse avec méthode supposant que les formes plus récentes étaient chargées d'héritages et que les formes anciennes pouvaient être extraites des morphologies actuelles, à condition d'avoir une claire conscience de ce qu'il fallait chercher. Pour l'Antiquité, le modèle était celui de la centuriation géométrique qui quadrille les campagnes. J'en recherchai donc les traces et, comme la géométrie n'est pas absente des interventions romaines dans ce secteur, je crus pouvoir identifier deux puis trois centuriations imbriquées, répondant aux orientations dominantes que la technique du filtrage optique des clichés verticaux avait mises en évidence.

Mais cette interprétation rencontrait trop souvent d'autres formes, fossiles ou encore actives dans les parcellaires, et il fallut bien se demander ce que cela signifiait. Sans entrer dans le détail des interrogations que je formulai dans les années 90,

j'indique que je fis évoluer le modèle de la façon suivante. Au lieu d'interpréter les régularités géométriques comme les signes de centuriations avérées et étudiées à l'échelle régionale (de Chalon-sur-Saône au Finage), je fis valoir des réalités plus locales, en lien avec les grandes *villae* romaines. Mais l'obstacle était l'impossibilité de conduire une analyse du moindre domaine agraire, faute d'enquêtes agronomiques. L'étude des formes, après avoir donné beaucoup d'espoirs, tournait un peu court sur le terrain de la reconstitution historique. En revanche, l'idée d'une transmission de l'ancien et même du très ancien dans les formes actuelles, avait pris corps. Nous ne savions pas encore tout à fait que c'était là l'objet intéressant.



► FIG. 4

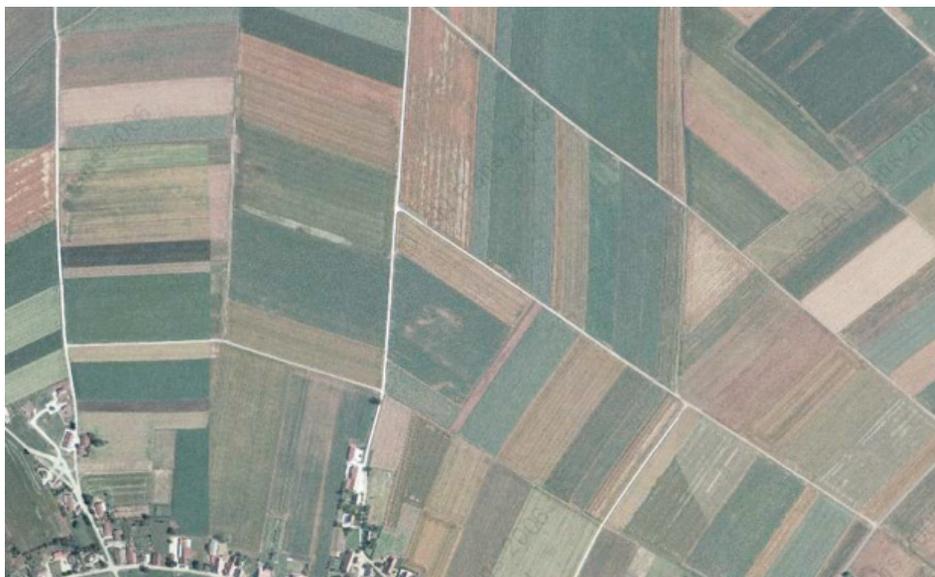
Au sud du village de Tavaux (Jura), les fouilles archéologiques ont mis en évidence un carrefour entre une voie romaine et une voie vicinale. La fouille retrouve la trace des fossés latéraux de ces routes et chemins, et discerne la présence d'un habitat.

J'ai alors orienté l'analyse des formes vers la compréhension des relations que les sociétés ont construites avec les milieux, encouragé en cela par les premiers résultats de l'archéologie préventive, dans les années 90. En exploitant les moindres données des fouilles (notamment les paléochenaux), et en les corrélant aux observations faites sur les clichés aériens, j'ai été conduit à cartographier un autre Finage que celui, monotone, plat, sec, et géométrique, que les images et les premières interprétations m'avaient amené à proposer.



► FIG. 5

Sud de la plaine du Finage. Une mince pellicule neigeuse sur un sol détrempé par des pluies prolongées, fait ressortir des formes curvilignes et désordonnées des anciens chenaux.



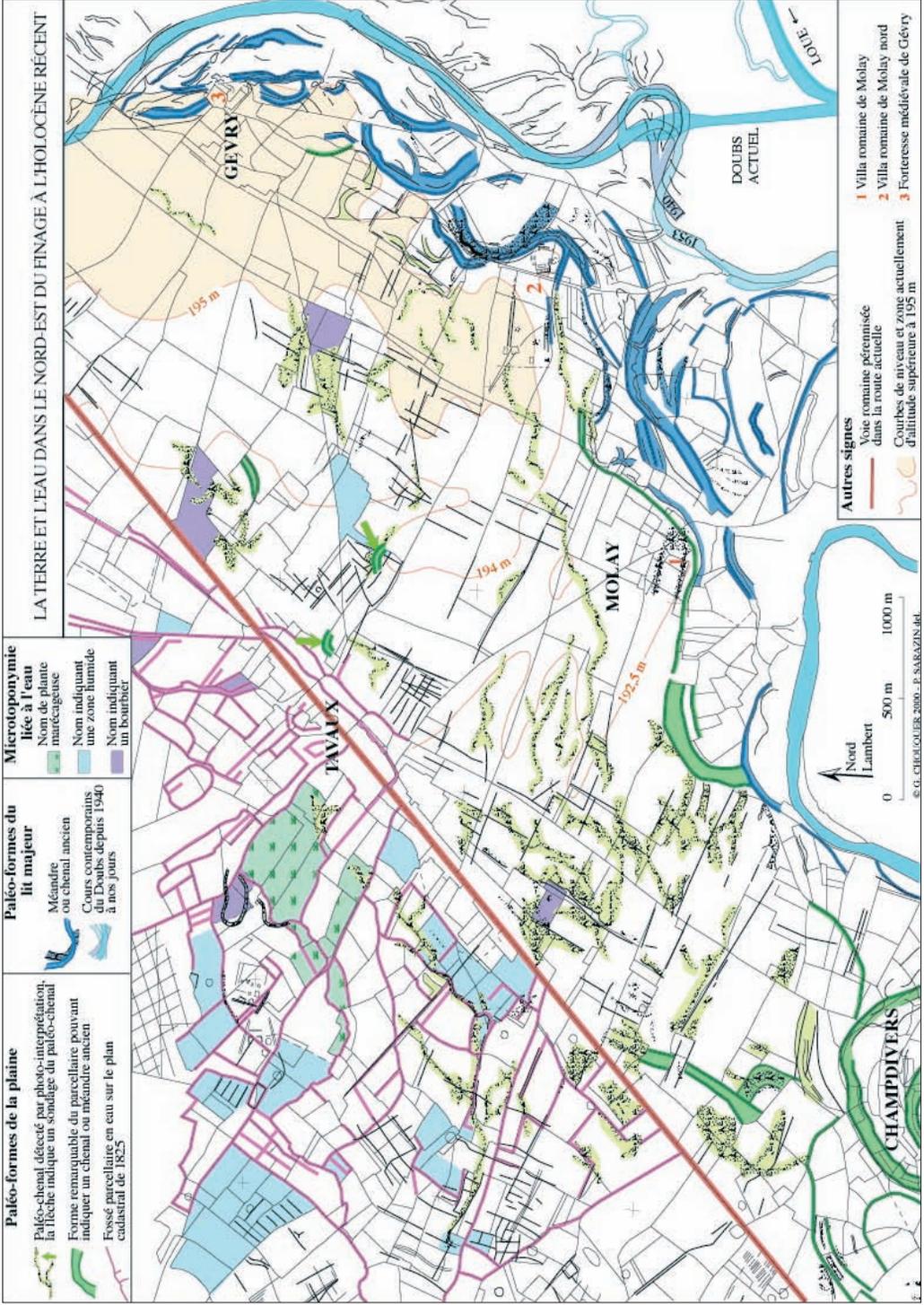
► FIG. 6

Une autre image que celle des parcelles géométriques à la surface lisse et uniforme de certaines missions.

Ce n'est pas le lieu d'entrer dans le détail de cette analyse. Mais la cartographie élaborée a changé la physionomie de cette plaine en évoquant, par exemple, des phases anciennes où l'eau circulait partout en surface. On ne peut guère dater les nombreux paléochenaux si ce n'est de façon vague: antérieurs à l'époque romaine, car la fouille de l'un d'eux, à l'est du village de Tavaux, a prouvé qu'il avait été définitivement comblé à l'époque romaine. Mais on peut imaginer sans trop de difficultés qu'il y a trois ou quatre mille ans, l'eau circulait partout en surface dans cette plaine.

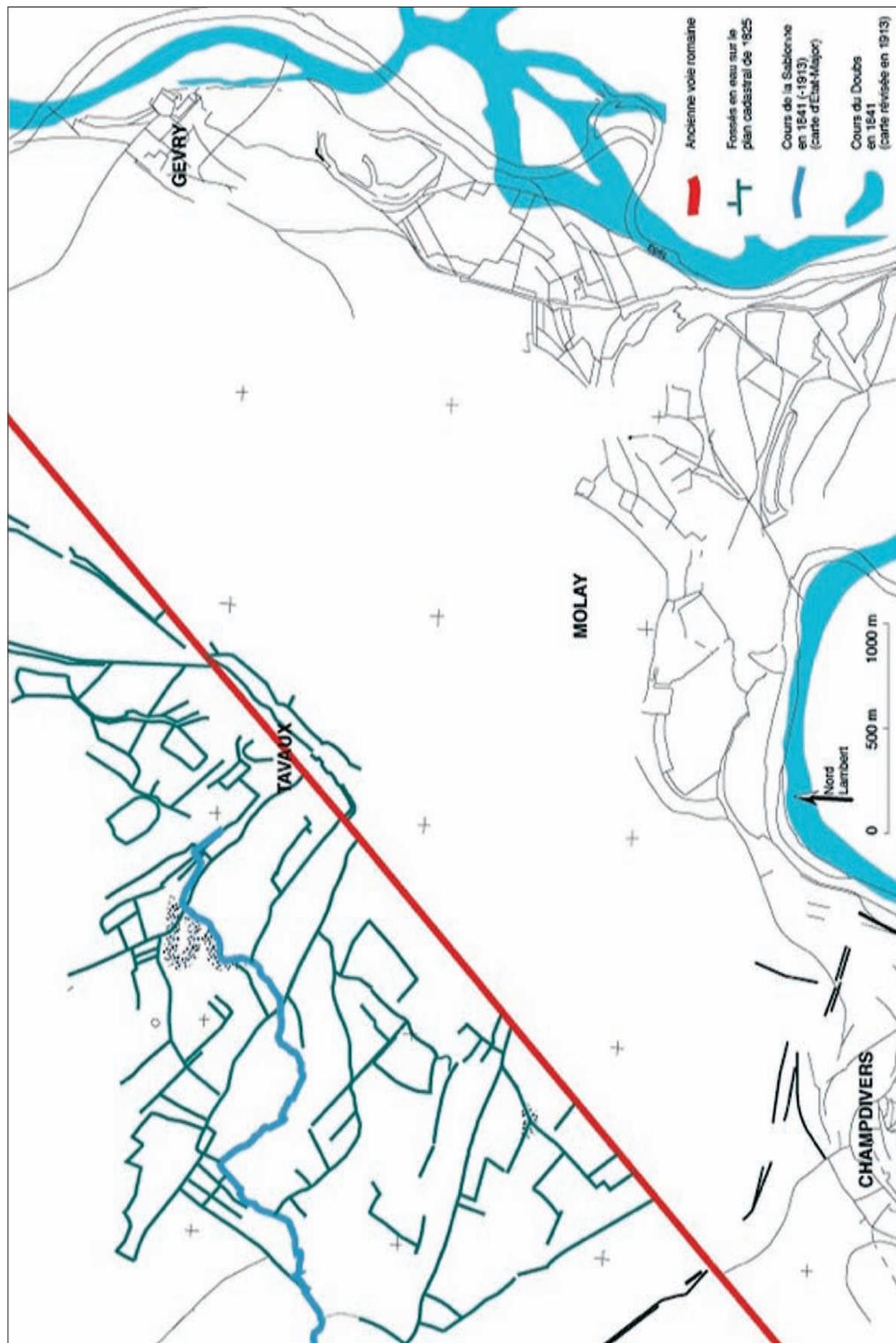
Le plan cadastral napoléonien de la commune de Tavaux cartographie soigneusement les fossés en eau. Leur localisation surprend: à l'est de la route nationale (laquelle se trouve sur le tracé exact d'une ancienne voie romaine) il n'y en a aucun; à l'ouest, il y en a beaucoup. Donc un Finage sec et un Finage ruisselant (fig. 7 et 8). Comment ne pas être tenté de mettre cette inversion sur le compte de la radicalité des aménagements romains, puisque ces derniers sont prouvés: le tracé de la voie rectiligne, la fin du comblement des chenaux, la construction de grands parcelles géométriques à l'est de la voie, là où les grandes *villae* existent (quatre à cinq cas repérés dans la même situation en bordure du Doubs)?

Cette lecture attire l'attention sur le fait que les projets d'époque romaine ont changé la planimétrie et l'hydrographie superficielle de cette plaine de façon irréversible. Ce résultat est historiquement majeur pour la plaine, quoique inclassable en termes de reconstitution historique périodisée. En effet, dans une histoire classique, procédant par chapitres autonomes, où placerait-on cette information capitale pour qu'elle soit reçue et comprise pour ce qu'elle est, et non comme une information anecdotique?



► FIG. 7

Compilation de tous les indices d'anciennes circulations de l'eau à la surface du sol dans le nord de la plaine du Finage.



► FIG. 8

L'effet de barrière de l'ancienne voie romaine pérennisée dans la circulation de l'eau au XIXes.

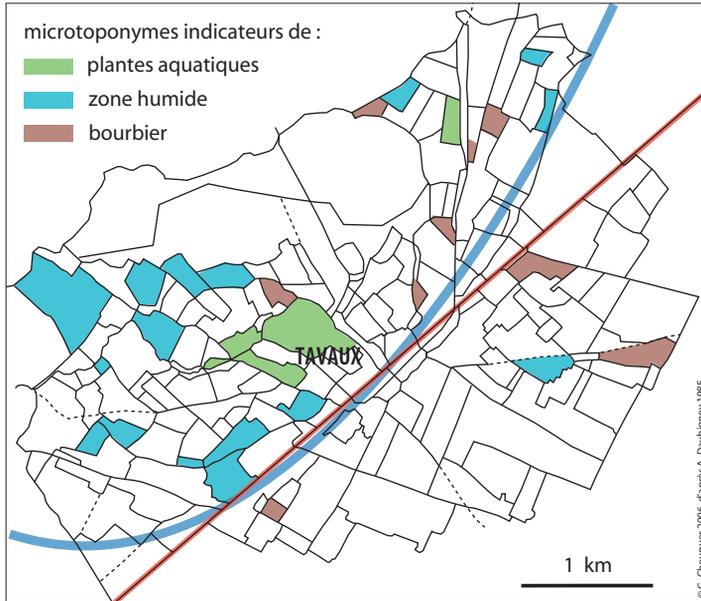
L'analyse des corpus de microtoponymes

Le travail sur les noms de lieux a été conduit par Alain Daubigney, sur les communes de Saint-Aubin et de Tavaux (Daubigney 1983 et 1985). Sur la première commune, ce chercheur a d'abord tenté une classification linguistique des étymons de tous les noms de lieux dans le but de les classer par périodes et d'obtenir ainsi une idée de l'occupation du sol. La méthode était dangereuse, car un nom peut bien être d'origine latine ou même gauloise, sans que pour autant le nom de lieu qui le reprend ait été fixé pour cette raison et à cette époque-là. Ainsi dans un lieudit «la Boutière» la linguistique conduit peut-être à reconnaître un *betu* gaulois ou un *betulus* latin, mais il est impossible de dire 1. que le nom a été donné à ce lieu en raison de la présence d'un bois de bouleaux (on peut au contraire l'avoir nommé ainsi en raison de la rareté d'une espèce par rapport aux autres arbres, etc.), 2. que le nom a été donné à l'époque gauloise ou romaine. On a donc beaucoup critiqué le travail d'Alain Daubigney, non sans raison car la tentative était téméraire.

Il était donc risqué de poursuivre dans cette voie et de tenter, comme cela a été fait également sur Saint-Aubin, une corrélation entre les données d'un sondage pollinique et les strates de microtoponymes (Daubigney et Richard 1986). L'étude, très sommaire, reste au niveau des parentés les plus globales de l'histoire qu'on peut tirer de l'une et l'autre documentations. Elle s'inscrit bien dans les derniers temps d'une époque où la recherche interdisciplinaire reposait sur une confiance excessive dans la possibilité d'apparier les protocoles. On pensait pouvoir marier fort civilement le pollen et le microtoponyme sous la bienveillante autorité municipale de l'historien, avec sa chronologie et ses périodes. Or on mariait, dans cette étude, le très localisé (le sondage palynologique n'est informatif que pour la zone immédiate entourant le piège à pollen et pas du tout pour toute la commune) et le trop périodisé (des données microtoponymiques classées par périodes sur des bases improbables).

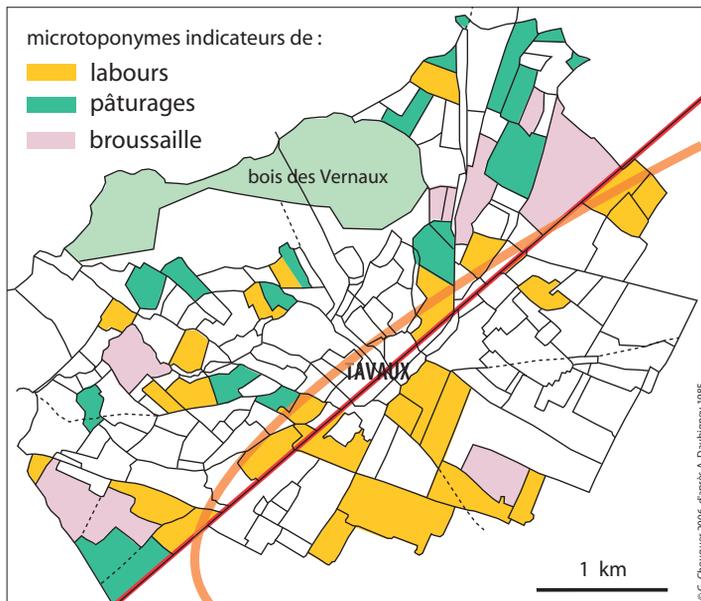
Cependant l'étude qu'Alain Daubigney a conduite sur la commune voisine de Tavaux, publiée à peine deux ans après la précédente (Daubigney 1985), témoigne de ses propres interrogations et évolutions. Dans cette nouvelle étude, il renonce, en effet, à tenter le classement périodisé des microtoponymes. Il préfère mettre en avant le fait suivant: le corpus microtoponymique «fonctionne comme un système de relation entre l'homme et la nature, comme un système de représentation du monde, construit et rationnel» (p. 16). Son étude ressortit donc d'une véritable «archéologie du paysage», c'est-à-dire une approche archéologique de la formation de la représentation paysagère que les populations locales ont de leur milieu.

Il est alors d'autant plus intéressant de noter qu'il trouvait, dans cette documentation, cette partition que j'établissais de mon côté par l'analyse des formes, entre un Finage sec et un Finage humide, et que la limite entre les deux était bien la voie géométrique exerçant un effet de barrière. J'ai repris ci-dessous et schématisé quelques-unes des données cartographiques qu'il a publiées, afin d'exposer cette différence. Les unités de base des deux cartes sont les masses parcellaires désignées par un microtoponyme.



► FIG. 9

Tavaux (Jura). Microtoponymie liée à la présence de l'eau (d'après A. Daubigny).



► FIG. 10

Tavaux (Jura). Microtoponymie indiquant les formes principales de l'occupation du sol (d'après A. Daubigny).

Une Antiquité vraiment durable, mais pas inoxydable!

Une autre conclusion, passablement déroutante, concernait le poids de l'Antiquité (âge du fer et époque romaine) dans la formation des éléments durables de la planimétrie. Ce que montre la carte ci-dessous (fig. 11), c'est l'origine antique des éléments qui structurent le parcellaire jusque dans les années 1970: sur cinq axes antiques prouvés, un seul (le n° 5) n'a pas eu de pérennité, les quatre autres, si.

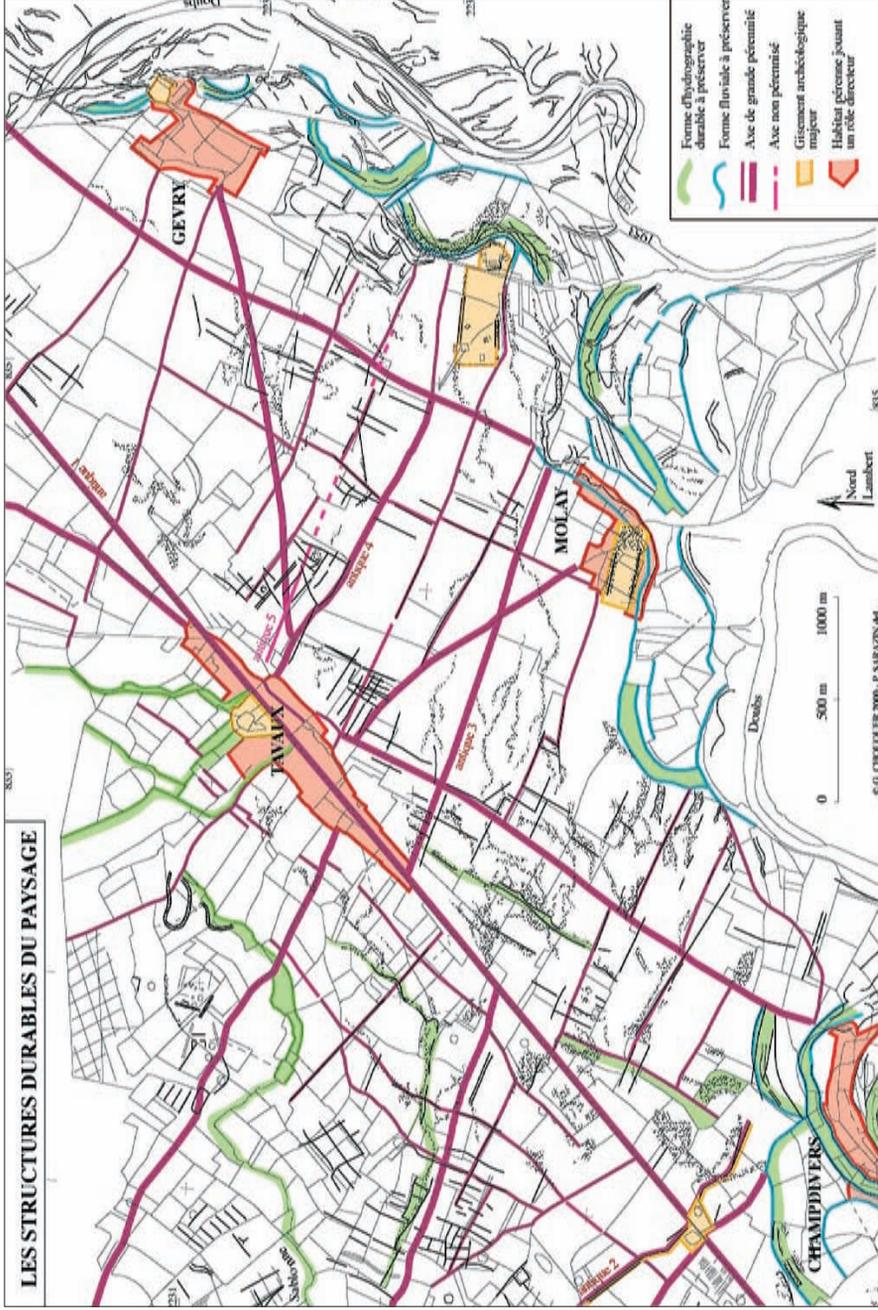
Mais, dans le même temps, et notamment à des échelles différentes, des exemples très nets de rupture dans la continuité des orientations et des formes étaient relevés. Parmi les modalités dynamiques que nous avons à étudier, la discontinuité serait aussi prégnante que la transmission et cela expliquait pourquoi il n'y avait pas possibilité d'effectuer une lecture des formes sans éléments de connaissance archéologique.

On était donc en présence du processus suivant: durabilité mais dans le changement et même l'érosion des formes.

J'illustre cette érosion avec un relevé d'un ensemble de fermes gauloises à enclos (fig. 12) dont la principale est devenue une ferme «gallo-romaine» avec des bâtiments en dur (ce site est localisé à l'ouest du village de Tavaux dans la figure 11). Les fossés des enclos, les bâtiments, les chemins et même les formes paléohydrographiques ont très peu influencé l'orientation et la forme du parcellaire récent. Ici la mobilité a été la règle. Mais, perçue à grande échelle (fig. 11), elle n'est pas contradictoire avec une certaine forme de transmission à petite échelle.

Transition: deux archéologies étroitement liées

Tout cela était intéressant, même si nous n'en avons pas compris tout de suite la portée. Il y avait donc deux archéologies en train de se dérouler. L'une, de type positif, tentait légitimement de sérier des matériaux par toutes sortes de réductions pour reconstituer des phases cohérentes et chronologiquement bornées de l'histoire de cette plaine, avec des succès inégaux (c'est-à-dire importants pour l'Antiquité préromaine et romaine, plus faibles pour le millénaire médiéval; importants pour l'habitat, plus faibles pour les autres formes de l'occupation du sol). L'autre, de type réflexif, mettait en évidence le fait que la connaissance portait plus sur ce que les vestiges étaient devenus que sur ce qu'ils avaient été. Autrement dit elle portait plus sur la transmission de la mémoire du sol que sur la connaissance historique précise d'une phase ou d'une autre. Pour faire de l'archéologie périodisée, c'est-à-dire pour espérer trouver des éléments positifs des anciennes concrétudes, il fallait donc en passer par une archéologie de la dynamique des vestiges. Comprendre ce qu'ils étaient devenus, pour, peut-être, espérer entrapercevoir ce qu'ils avaient été. L'archéologie était sous l'archéologie du devenir.



► FIG. 11

Tavaux (Jura). Les structures durables de la planimétrie viaire et agraire.



► FIG. 12
 Tavaux (Jura). Compilation d'informations archéologiques et morphologiques à l'ouest du village. L'archéogéographie de ce site suggère des ruptures très nettes dans les modalités d'occupation. La transmission des formes antiques est, ici, très faible.

Voilà pourquoi l'analyse des formes ne fonctionnait pas aussi bien qu'on l'avait espéré. Les formes n'étaient pas que la compilation des traces des anciennes strates, comme si on avait espéré que chacune portât son étiquette dans un empilement bien rangé, mais elle était aussi leur dynamique, leur évolution, leur transformation. Et les classer en typologies faisait courir le risque de les réduire à des patrons incertains. Voilà pourquoi l'archéologie préventive ne répondait qu'imparfaitement à la question. Lors des fouilles on ne cessait de trouver emmêlées des traces apparemment incommensurables (des sillons recouverts par une voie; un paléochenal comblé traversé par un grand fossé rectiligne; des vignes du XVIIIe s. dans une *villa* gallo-romaine; etc.), qu'on s'empressait, en bonne méthode, de distinguer pour les reclasser autrement, alors que c'était la succession et la rencontre, voire le télescopage de faits divers qui étaient l'objet de la recherche.

Voilà pourquoi l'analyse des microtoponymes ne pouvait aboutir à Saint-Aubin. Ce qu'ils racontent ce n'est pas la succession des phases de l'histoire de cet espace géographique, mais c'est la façon dont la mémoire des habitants a recomposé les vestiges de cette histoire dans une perception paysagère tout à fait nouvelle. On avait un espace, un milieu habité et transformé depuis fort longtemps. La mémoire médiévale et moderne en a fait un paysage de mots, en grande partie devenus incompréhensibles par les effets déformants de la transmission.

On partait dans le dessein de faire de l'histoire et tout nous ramenait à la géographicit  de cet espace et à l'originalité de son fonctionnement dynamique. Il n'y avait pas un seul temps, celui de l'histoire périodisée, mais aussi un autre, celui de la formation dans le temps long d'autres réalités. D'abord, des réalités taphonomiques, c'est-à-dire les conditions particulières de l'ensevelissement des matérialités, pour élargir le concept de taphonomie, venu de l'archéologie funéraire. Il fallait donc faire le lien avec les réalités géoarchéologiques, celles du sédiment. Venaient ensuite des réalités liées aux représentations, elles-mêmes issues de la recombinaison des vestiges par la mémoire des habitants ou par l'outillage des savants (les cartes et autres représentations savantes de l'espace). Puis des réalités morphologiques responsables de la planimétrie complexe qu'on avait sous les yeux et dont il fallait admettre le caractère en partie ind chiffable puisqu'on ne statuerait pas sur chaque chemin, sur chaque limite parcellaire, sur chaque habitat, etc. sur son devenir, sa dynamique et les effets de sa dynamique dans un fonctionnement en réseau des éléments.

On avait eu raison, dès les premières expériences de filtrage optique (fin des années 70) de postuler les héritages de l'ancien dans l'actuel. Mais la méthode ne permettait que des avancées limitées, parce que l'objet à modéliser était d'une complexité dont nous n'avons pas idée. Il fallait affronter, cette fois sur le plan théorique, la question des héritages si l'on voulait mieux dire les choses et mieux éprouver les méthodes. Le Finage nous apprend deux choses concernant les héritages. La première est que lorsqu'on transforme un milieu par un aménagement, on le fait pour bien plus longtemps qu'on ne le pense. Que des transformations de l'époque

romaine aient créé des situations irréversibles aux effets encore visibles aujourd'hui suggère une dynamique de longue et même de très longue durée. La seconde c'est qu'un héritage ce n'est pas une survivance à l'identique, ce n'est pas du fixisme ou de la pérennité, c'est autre chose dont il faut qualifier le contenu.

L'évidence archéogéographique est tout entière contenue dans ce constat. C'est une belle aventure dont on verra qu'elle nous conduira en des lieux lointains, et par des détours improbables a priori. Elle nous amènera à solliciter des témoins inattendus dont certains ne savent pas encore tout le bien qu'ils font à l'archéogéographie naissante.

Médiance et transformission

L'archéogéographie est médiale et écouménale

L'archéogéographie valorise la complète dimension géographique de l'être humain, ce que le géographe Augustin Berque appelle la géographicité (Berque 2000). Nous proposons de contribuer à restaurer le récit de la terre, par des formes qui ne soient pas uniquement des mots d'historien, des lois d'économistes ou de naturalistes, mais qui soient aussi des cartes et des formes de géographes. Les travaux d'Augustin Berque nous y convient.

Le concept de médiance offre un cadre approprié pour poser les bases de cette relation, et il est enrichi par ce que nous apprennent les dynamiques spatio-temporelles. L'idée est qu'entre les êtres humains que nous sommes et les choses géographiques, il n'y a pas une relation univoque de projection (le psychique décidant de l'intervention physique sur les lieux pour les transformer), mais une relation bivalente de trajection. Cette relation bivalente est plus complexe que la dualité entre un sujet et un ou des objets.

Pour la comprendre, il est nécessaire de dire ce que sont les choses géographiques. En premier lieu, elles sont des formes et des modelés, c'est-à-dire des contours qui nous paraissent immobiles, figés sur la carte ou la photographie aérienne. La haie ou le fossé, l'îlot ou la rue, la route ou la voie ferrée, sont des *topoi* dont on peut dire les constituants, le dessin, la mesure, l'apparence, les limites, etc., comme autant d'éléments qui font leur identité. La variété des *topoi* est immense, comme sont diverses les réalités de la géographie. Le terme *topos* est riche de divers sens: c'est le lieu, l'endroit, la place des choses, donc le pays, le territoire ou s'exprime cette qualité qu'est leur localité (qualité d'une chose d'être en un lieu et non ailleurs); c'est encore la distance ou la portée; ensuite le point d'une démonstration, le sujet ou matière d'un développement, et même l'occasion qui est donnée de le faire. Le *topos* des choses géographiques ce sera donc leur forme, au sens le plus large du terme, ce que la géométrie cartésienne a réduit principalement à des mesures, dont

les coordonnées, et la géographie la plus positiviste à quelques éléments descriptifs de la chose et du lieu où elle se trouve.

On pourrait, cependant, observer que les êtres géographiques ont des dimensions supplémentaires qui prolongent leur sens bien au-delà de leur forme topique. Dans la haie, l'historien, le géographe, le paléo-écologue, l'ethnologue voient-ils seulement le *topos* qui leur est donné à voir, ou bien ne sont-ils pas conviés à voir aussi toute une série de liens possibles, les pratiques, le bocage, la biodiversité, les flux, l'individualité et l'individualisme de la clôture, etc.? Bref, au-delà de la chose elle-même, ne voient-ils pas une série de relations que la chose entretient avec les lieux et les milieux, avec le temps, avec les hommes, avec les mots, avec tout ce qui peut être rassemblé dans le mot *écoumène*?

Augustin Berque propose d'intituler du mot grec *chora* ce milieu qui est aussi nécessaire à la chose pour exister que son propre *topos*. Il appelle réalité ce mode d'existence des choses qui a besoin de la topicité comme de la chorésie, et il nomme cette relation trajectivité.

La complexité des trajectivités est telle qu'elle suppose un nouveau paradigme d'ensemble, celui de médiance. La médiance sous-entend des relations s'établissant entre matériel et immatériel, entre subjectif et objectif et entre passé, présent et avenir. La somme des trajets que les êtres réalisent, et portent en eux implicitement, est grande.

De quoi sont faites les logiques de sujet?

Pour donner corps à la notion de médiance, Augustin Berque a développé le contenu de cette trajectivité. Il a proposé d'intituler logique de sujet l'observation de la nature des choses telles qu'elles s'imposent à nous dans leur topicité, et logique de prédicat la façon dont nous disons le monde, c'est-à-dire sa chorésie ou encore la façon dont nous disons que le monde fait *chora* pour nous.

Revenons un instant à ce que le terrain du Finage nous a appris. En nous disant que la lecture des diverses morphologies renvoyait à des héritages d'une grande complexité, le terrain nous apprend que les choses géographiques de ce lieu sont ainsi parce qu'elles ont été produites par une situation de concrétude, c'est-à-dire de pluralité des sens. Or nous pouvons discerner quelques-uns des contenus de cette concrétude: des dynamiques qui s'installent dans la pluralité des temps, c'est-à-dire des changements quelquefois rapides, mais aux effets pouvant être plurimillénaires; des façons de nommer les lieux qui témoignent des matérialités vécues par les habitants, mais qui, à leur tour, construisent les réalités sociales du passé en installant des modalités originales de déploiement. On ne peut donc plus se situer, pour rendre compte des choses, dans ce déterminisme de jadis selon lequel la nature impose, ni dans ce possibilisme qui prétendait que la nature propose et que l'homme dispose, car c'était toujours une relation univoque.

Une des orientations majeures pour l'archéogéographie est de considérer que les logiques de sujet sont faites d'héritages dont il nous revient de dresser, à chaque instant, la cartographie. Ainsi la dynamique se trouve définie comme la rencontre entre des projets qui entendent changer les choses, et des héritages qui imposent une logique différente, et des objets spatio-temporels qui portent la marque constante des transmissions et des transformations dont ils sont le lieu. Il nous appartient de bien souligner que, dans cette notion d'héritages, nous ne plaçons pas seulement du physique, mais aussi du social, pas seulement des inerties, mais aussi des dynamiques toujours actives. C'est la concrétude.

Concrétude et déploiement dans l'écoumène

Suivant Augustin Berque, on nommera concrétude la capacité d'une chose géographique à faire tenir ensemble la pluralité des sens et des trajections qu'elle comporte, et non pas la partie matérielle d'une chose par opposition à sa représentation, ce qui serait persister dans la vision moderne séparant faits et représentations, concret et abstrait. Tous les êtres géographiques rassemblent des éléments et renvoient, par ces éléments, à des domaines aussi divers que le matériel, l'immatériel, l'écologique, le technique, le symbolique. *Concrescere*, c'est, étymologiquement, "grandir ensemble". Voilà pourquoi la concrétude ne doit pas être assimilée à la seule consistance matérielle et spatiale des choses (ce qui ne serait que son *topos*), mais à la forme des choses, à ce qui fait tenir ensemble, le mot forme étant pris au sens le plus large du terme. La raison est que la représentation ne vient pas après la chose, mais est constitutive de la chose et de sa concrétude. Seule l'illusion moderne prétend que la chose représentée est détachable.

La qualité de la concrétude est son déploiement, c'est-à-dire un ensemble complexe de processus par lesquels l'homme ne se contente pas de son corps pour être, mais vit sa corporéité dans le monde par toute une série d'artifices qui sont autant de liens avec l'écoumène. C'est le corps médial dont parle Augustin Berque (2000, 98), avec ses trois dimensions: écologique, technique, sociale ou symbolique.

En raison de cette relation, il est possible de dire que l'écoumène est une création humaine qui rassemble les formes que prennent les processus d'hominisation (la transformation physique de l'animal en homme), d'anthropisation (la transformation objective des choses par la technique), et d'humanisation (la transformation subjective des choses par le symbole). Mais si le premier processus s'est stabilisé depuis longtemps, les deux autres ont connu une forte accélération, et il est possible d'observer que l'élaboration historique de l'écoumène est due au développement de plus en plus poussé de nos appareils symboliques et techniques. Notre structure ontologique fondamentale, notre géographicit , ce serait donc, comme l'exprime A. Berque, l'extension de notre corps médial jusqu'au bout du monde.

Pouvons-nous mieux qualifier ces logiques de sujet? J'y reviendrai plus longuement dans la suite de cet essai. Mais on peut, dès maintenant, observer que l'héritage est lui-même le lieu d'un processus: il n'y a héritage ou transmission que parce que les choses ont été transformées. Si les formes de l'époque laténienne ou romaine avaient été occultées par une sédimentation, et qu'on n'ait plus occupé le lieu, il y aurait ensevelissement, sans mémoire, sans concrétude. Rien ne serait transmis et l'ancien ne serait accessible que par la fouille archéologique, dans une démarche de type funéraire.

Or le Finage prouve, dans ses formes planimétriques, dans les noms des lieux, même dans les formes fugaces d'un ruissellement lors de pluies intenses, etc., que la mémoire du lieu ne cesse de se transmettre. Il a donc fallu que les hommes, en changeant les morphologies, véhiculent de l'ancien, voire du très ancien, pour que ces états disparus «survivent» sous ou dans des formes qu'il nous appartient de comptabiliser.

Je propose donc de nommer "transformission", mot créé sur transformation et transmission, le processus original par lequel c'est le fait de transformer un lieu (et donc de croire qu'on efface le passé) qui transmet en partie des éléments de celui-ci. La transformission donne à la médiance d'Augustin Berque la dimension spatiotemporelle qui lui manquait. Elle démontre le lien entre l'historique et le géographique, prenant complètement à défaut toutes les thèses qui, selon la séparation moderne, ont cherché à opposer la dynamique des faits historiques et sociaux, face au statisme des choses de l'espace géographique (en dernier lieu, la pyramide braudélienne des temporalités).

Chapitre 2

Des origines ou des héritages?

L'obsession de la reconstitution datée

Ce chapitre porte sur la crise de l'histoire, appliquée aux objets du "paysage". Mais il est aussi le prolongement du chapitre précédent. Les historiens ont toujours eu une difficulté avec les planimétries et les objets géographiques en général, parce que ces derniers se laissent mal dater. Même les objets qui sont créations des hommes et des sociétés sont souvent rebelles à la datation. Vous observez une route ou un chemin sur une photographie aérienne ou un plan ancien. Comment la dater? À quelle phase historique en rapporter l'initiative? Vous cherchez des textes qui en parleraient et, si, par chance, vous en trouvez, vous hésitez: la mention d'un chemin ne prouve pas sa création. La mention d'un usage, voilà une balise datée, mais errante, une précision chronologique, mais un peu vaine. Parce qu'entre usage et initiative, vous n'hésitez pas: l'usage est trivial, la création, noble.

Les historiens ont donc, traditionnellement, un problème avec le temps des planimétries parce qu'ils ne veulent pas reconnaître la nature de cette temporalité. Les géographes ont délaissé ces choses qu'on décrit et, comme l'a écrit imprudemment Roger Brunet, pour lesquelles «on peut se demander s'il est réellement possible de mener une telle analyse avec succès, et de dépasser une simple typologie formelle (de l'habitat rural ou des "paysages agraires")» (Brunet 1974 [1995, 13]). Les historiens leur ont emboîté le pas en ajoutant une circonstance aggravante. L'absence de datation prive le professionnel de la possibilité de les exploiter.

Une première réponse est de dire que la datation a fait d'immenses progrès. C'est un fait. On en trouve la description dans les manuels d'archéologie et de sciences paléonaturalistes. Je souligne, simplement, et parce que j'en ferai quelque chose

plus avant dans mon propos, l'exceptionnelle inventivité de la recherche en matière de datation, qui renvoie à une inventivité plus générale des disciplines scientifiques, que je trouve, évidemment, assez sympathique.

L'archéologie à protocoles

Il faut le dire une fois pour toutes. S'il y a bien un domaine où la notion de progrès peut être employée sans réserves, c'est bien celui de cette archéologie à *protocoles*. En outre, l'effet de surprise est, à chaque fois, garanti, et je n'ouvre plus la revue professionnelle *Le journal du CNRS* sans jeter un œil à la rubrique archéologie, où je suis certain de trouver ce choc des échelles qui assouvit mon besoin d'aventures et de merveilleux. Dans le numéro du mois (Haït 2006, p. 10), on nous apprend que la découverte d'un parasite (qui a laissé des œufs de quelques dizaines de microns) trouvé dans une tombe princière scythe du plateau de l'Altai au Kazakhstan, datée du III^e s. av. J.-C., prouve que la phrase d'Hérodote est juste, lorsqu'il dit que «leurs princes se font enterrer loin de l'endroit où ils habitent». En effet, pense le médecin anthropobiologiste, un tel parasite n'aurait pu être disséminé par le commerce et les rapports de proche en proche, et le retrouver là signifie donc un déplacement volontaire, intentionnel. Et puisque Hérodote le confirme, la vie est belle! Mais pour que la vie soit vraiment belle, l'auteur a l'astuce de renverser la proposition: «une assertion (celle d'Hérodote) impossible à vérifier jusqu'à l'avènement des méthodes modernes». Et voilà Hérodote captif, obligé de faire l'apologie des sciences modernes. En outre, comme le cycle parasitaire a repris dans l'œuf, preuve est donnée qu'un cadavre est un milieu favorable, ce qui ouvre des perspectives nouvelles à la médecine légale. La vie n'est pas seulement belle, elle est formidable! L'anthropologie moderne, un vrai polar, conclut l'article. Et en plus c'est socialement utile, commente le chercheur. Ouf! Résiste-t-on à une telle force de démonstration, aux enchaînements impeccables et aux rouages huilés? Quel commercial saurait faire aussi bien que ce scientifique dans la présentation de son produit? Si je fais cas de cette expérience, c'est pour attirer l'attention sur le caractère de cette science à protocoles, dans laquelle, précisément, les protocoles importent toujours plus que la construction de l'objet, comme avec l'historien chez lequel la datation l'emporte sur la qualification de l'objet.

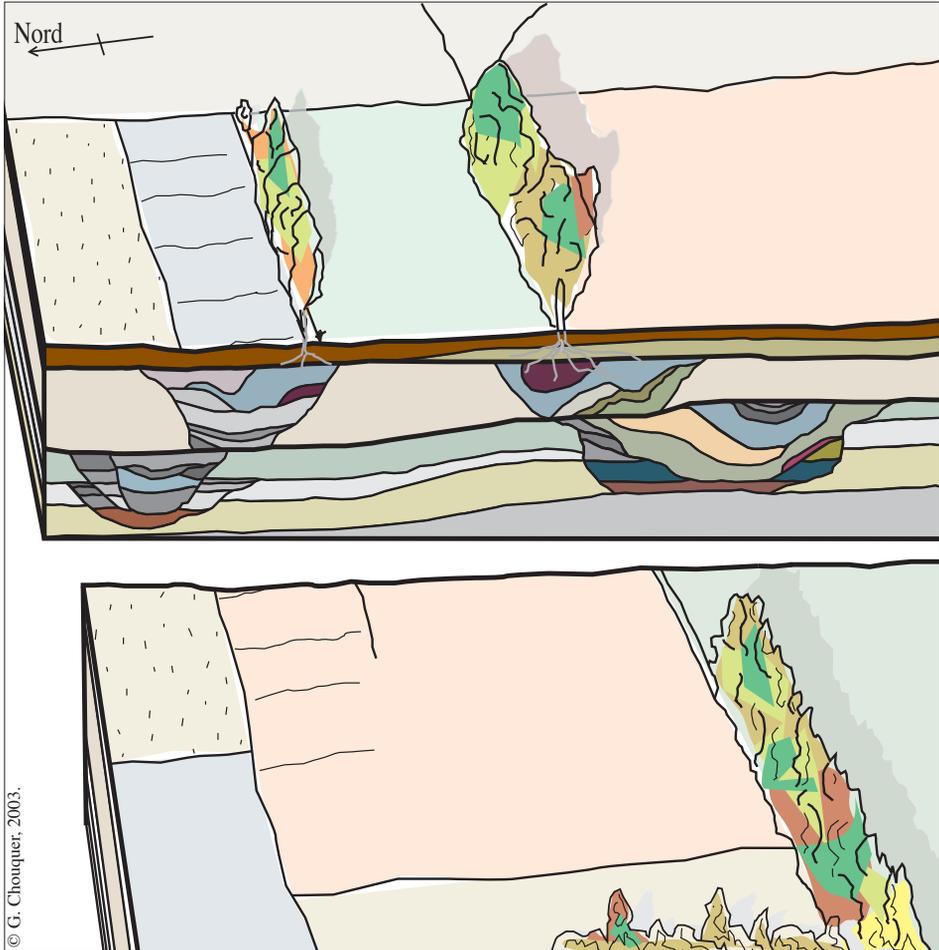
Les protocoles scientifiques, justement parce qu'ils sont inventifs et efficaces (personne n'en doute), emportent tout sur leur passage. Or la construction du raisonnement et la production d'un objet de recherche ne sont pas uniquement affaires de protocoles. Les progrès de la datation n'expliquent pas tout.

Une seconde réponse, plus riche de sens, paraît préférable. En effet, répondre par le progrès des méthodes de datation revient à dire aux historiens: «vous avez raison de nous rappeler l'impératif de la date, et voyez comme nous progressons en ce

domaine». C'est rester dans la périodisation dont les cadres sont fournis par l'histoire, celle qui s'élabore, grâce aux textes, avec des institutions, de la politique, du social et, en définitive, du nationalisme méthodologique. C'est accepter, globalement, que les choses géographiques ne soient que le signe des institutions et de la politique, qu'elles n'aient pas d'autre logique que celle-ci, qu'elles ne puissent porter aucune autre histoire que celle dont parlent les documents écrits. C'est rester dans une pratique du dévoilement et de l'interprétation: montrez-nous les formes, nous vous dirons qui elles sont, à quels ensembles plus vastes et plus valorisants elles appartiennent. C'est rester dans une approche hiérarchique, certaines disciplines élaborant les dossiers documentaires, d'autres disposant des clés pour l'interprétation, avec, sur ce terrain de la datation, une compétition sympathique entre le texte, le sédiment et l'isotope.

Or cet impératif des historiens a, jusqu'ici, totalement empêché l'émergence d'une autre façon de voir. Il a interdit, de fait, la discussion sur l'objet. Celui-ci est "donné", c'est-à-dire fabriqué par les historiens et donné aux autres.

J'ai traité de ce problème dans *Études rurales*, à propos du fossé fouillé par J.-F. Berger et C. Jung à Pierrelatte, au lieu dit «les Malalones» (Berger et Jung 1996; Chouquer 2000). Ce fossé raconte la transmission, sur deux millénaires, d'une information installée dans le sol à un moment quelconque de l'Antiquité qui ne peut être daté en l'occurrence. Cette intervention antique se voit encore aujourd'hui par une haie d'arbres, à l'emplacement et dans l'orientation même de la plus ancienne incision. Entre ces deux termes, la coupe met en évidence des phases d'abandon et de transformation de l'occupation du sol, et des phases de reprise. Mais c'est la permanence du phénomène sur deux mille ans qui m'intéressait, et non le possible délitage de l'objet en phases chronostratigraphiques, offrant à chaque spécialiste sa couche, indépendamment des autres. Et je n'étais pas loin de trouver un peu illusoire voire douteuse la précision chirurgicale du phasage de J.-F. Berger et C. Jung, si ce phasage ne s'accompagnait pas d'une description de l'objet principal: la transmission sur une longue durée. Illusoire car elle continuait à ne pas mettre en évidence l'objet principal, douteuse car elle laissait entendre que si on n'arrivait pas à dater selon des méthodes archéologiques conventionnelles (par des poteries ou de la monnaie), on finirait bien par y arriver du fait de la capacité du géoarchéologue à lire les phases sédimentaires. Ce qu'on pouvait trouver particulièrement regrettable, c'était que la géoarchéologie nous reconduise sagement, malgré la qualité et l'inventivité de ses protocoles, vers une histoire stratifiée, passant finalement à côté de l'objet transmis dans la longue durée. Preuve que les sciences à protocoles ne construisent pas obligatoirement des objets nouveaux, et qu'il convient, ensuite, de passer à d'autres élaborations.



© G. Chouquer, 2003.

► FIG. 13

Pierrelatte, "les Malalones" (Drôme) Schématisation de l'observation stratigraphique réalisée par Jean-François Berger et Cécile Jung, lors des fouilles archéologiques liées au TGV Méditerranée. Dans ces coupes, quel est l'objet principal? Selon moi, c'est la transmission de l'information antique (représentée ici par les incisions les plus profondes) à la surface du sol par la transformation incessante de l'occupation de cette portion d'espace tout au long des 2000 ans. Cette transmission explique que l'emplacement et l'orientation des fossés antiques sont toujours ceux des limites agraires arborées actuelles.

Bien entendu, la coupe renseigne aussi sur d'autres objets, notamment chrono-phasés.

La recherche de l'origine des choses

Marc Bloch l'a écrit de façon simple et convaincante (Bloch 1993, 86). La discipline historique, en France, est dominée par "l'idole des origines", quête "embryogénétique", écrit-il, qu'elle a reçue du Romantisme allemand. Au XIXe s., alors que les sciences naturalistes étaient en plein évolutionnisme, les historiens s'évertuaient à pister les causes et les commencements, avec un raisonnement circulaire dangereux entre les deux notions: «pour le vocabulaire courant, les origines sont un commencement qui explique. Pis encore: qui suffit à expliquer».

Pour Marc Bloch, l'intérêt de cette analyse était de lui permettre de contester l'extension à l'histoire d'explications qui ont cours dans les analyses religieuses. Ce n'était pas mal vu, et le propos a repris, ces temps-ci, une dramatique actualité avec la recrudescence des fondamentalismes. Mais l'analyse doit s'ouvrir à un nouveau chapitre, totalement absent de l'œuvre de M. Bloch, celui de l'extension à l'histoire de la quête des origines nationales, avec tous les effets déformants qu'on devine. Un tel chapitre, Marc Bloch ne pouvait l'écrire, en raison de ses convictions et en raison de l'incompréhension qu'il aurait suscitée en temps de crise.

Échappons-nous à ce défaut? Non, puisque la principale modalité de l'histoire des formes planimétriques, jusqu'ici, a été de chercher la planification qui pourrait rendre compte de l'origine des trames et réseaux et de se contenter du modèle de forme que cette planification établit pour l'espace d'étude. L'une des orientations de recherche de l'archéogéographie est, précisément, de refuser la réduction que constitue cette approche. Comment s'y prendre? D'abord en connaissant mieux les planifications, leurs conditions de réalisation, leur chronologie. Ensuite en prenant conscience qu'on ne les connaît jamais pour ce qu'elles ont été à un moment originel de leur existence, mais pour ce qu'elles sont devenues. La connaissance du temps, du temps périodisé, passe par une archéologie de la durée.

On ne transmet ni ne décrit fidèlement le passé, on le termine!

De nos jours, nous faisons une autre distinction entre histoire et mémoire que celle qu'on faisait à l'époque de Marc Bloch. Ce sens nouveau est également différent de celui que lui donne Jacques Le Goff. Dans le recueil des articles qu'il a écrits pour l'Encyclopédie italienne Einaudi de 1977 à 1981 et qui ont été regroupés sous le titre *Histoire et Mémoire* (éd. 1988), cet auteur donne à la mémoire, en plus de son sens coutumier de remémoration des choses, le sens de constitution de la documentation historique. Comme André Leroi-Gourhan, il périodise la mémoire, allant de la mémoire ethnique des peuples sans écriture, aux débordements actuels de la mémoire (Le Goff 1988, 110).

Pour aborder cet autre sens du mot et la complémentarité entre histoire et mémoire, il faut se pencher sur le mode de constitution des objets, et développer,

jusqu'à leur terme, les conséquences du rejet de la quête des origines. C'est ici que la double expérience de l'archéologie et de l'archéogéographie enseigne que cette posture de rejet ne concerne pas seulement les objets abstraits et paradigmatiques, comme «les origines du christianisme» ou «les origines de l'État», mais aussi les objets concrets. Je vais le faire en développant un exemple fondé sur l'expérience archéogéographique.

Mais auparavant, il peut être utile de commencer par une citation de Viollet-le-Duc: «Restaurer un édifice, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné» (Viollet-le-Duc, cité par Fr. Choay, *L'Allégorie du Patrimoine*, Seuil, Paris 1992, ed. de 1999, p. 116). Il se trouve que cette phrase décrit fort bien un processus que je propose de transférer comme suit: écrire l'histoire d'un objet spatial ancien, c'est le rapporter à un état d'aboutissement (ou à une succession d'états aboutis) qui peut n'avoir ou même n'a jamais existé à un moment donné du passé. Ce processus est connu des historiens et des archéologues mais ils repoussent toujours l'examen de ses conséquences. J'observe que les objets dont les historiens, les archéologues, les géographes, peuplent les strates historiques de l'espace géographique sont fictivement achevés dans les descriptions qu'ils en font, alors que les objets historiques réels, ceux qu'ils devraient décrire, apparaissent souvent inachevés et évolutifs. Ils n'ont jamais été, dans le passé, tels que les décrivent les chercheurs. Ce constat suppose d'envisager d'assez lourdes conséquences en termes d'épistémologie, en distinguant, sur un mode nouveau, histoire et mémoire.

En histoire et en archéologie, les objets géohistoriques paraissent, le plus souvent, aller de soi, alors que les spécialistes passent, par ailleurs, un temps infini à discuter des protocoles qui permettent de les établir, des modalités de la restitution (récit ou modèle) et, au plus profond, des rapports que les objets entretiennent avec les idéologies ou grands récits organisateurs des représentations du monde. Ainsi, chez les antiquisants, on disputera le nombre et la date des centuriations, sans, par ailleurs, s'interroger sur l'objet qu'on date, sa nature, sa représentation cartographique, sa dynamique. Entre historiens et archéologues médiévistes, un riche débat se développera pour savoir ce qu'est le village des uns et des autres, autrement dit pour discuter des formes de sa représentation, mais pas pour savoir si la mise en récit qu'on en propose («le village naît au Moyen Âge, et plus précisément aux alentours de l'an mil») repose sur des bases suffisamment établies. Aussi, dès qu'apparaît un ensemble de faits nouveaux, comme la découverte par l'archéologie de nombreux villages du haut Moyen Âge et plus encore de villages gallo-romains, protohistoriques, voire néolithiques, une difficulté s'installe. La forme groupée en village était donc connue depuis si longtemps?

La modalité d'établissement et le statut de l'objet historique redeviennent des préoccupations centrales, parce que les pratiques sociales ultérieures puis les pratiques historiennes, n'en finissent pas d'achever ou de transformer des objets que les sociétés du passé n'ont pas réellement connus sous cette forme. Comme l'architecte achève

plus les châteaux historiques qu'il ne les restaure, on ne transmet ni ne décrit fidèlement l'histoire, on la termine! On ne réduit pas seulement les objets en les coupant des contextes qui leur donnent sens, selon la pratique même de l'épistémologie, mais on se permet d'en achever l'histoire afin de disposer du plus bel ou du plus probant objet possible. Finalement, l'historien croit périodiser, or il oublie de relever que les objets qu'il rapporte à une période, sont, dans l'état où il les restaure, des objets également fabriqués par d'autres périodes. Sa périodisation s'avère, dans certains cas, une forme de son impérialisme, et cette pratique qui devait contribuer à mettre de l'ordre, crée des tensions redoutables. La temporalité des objets spatiaux devient une difficulté de fond et doit faire l'objet de recherches approfondies.

Cependant, si le processus est général, il est, en effet, à double détente. L'historien n'est pas seul en cause, ni même le premier à intervenir sur cette restauration. Sur le terrain, ce sont les héritiers, d'abord, qui transforment l'héritage et engagent le processus d'achèvement des objets que de précédents occupants leur ont transmis. Ensuite, au niveau de l'étude, l'historien, leur emboitant le pas, décrit comme objets historiques périodisés des objets historiques dynamiques, c'est-à-dire qu'il prend l'objet transformé par les héritiers pour l'objet initial transmis et lui apporte cette touche supplémentaire de restauration qui est le propre de l'entreprise historique. On sait que cette touche c'est une essentialisation qui fait que le lieu parle pour tout l'espace, l'objet pour le concept, et ainsi de suite. Qu'on se rappelle l'exemple fameux de la vignette du moine défricheur et du rôle amplificateur qu'on lui fait jouer pour rendre compte des "grands défrichements" médiévaux. Or ces grands défrichements, aujourd'hui mieux connus et évalués, pas toujours aussi "grands" que les récits nous le disent, sont un excellent exemple de monument achevé par les historiens.

L'émergence de la notion d'héritage en archéologie environnementale

La réévaluation du passé et l'affirmation de la part des héritages dans les élaborations écouménales est une affaire récente. Son terrain d'élection aura été le champ de l'étude des milieux, par la médiation de l'archéologie environnementale.

L'installation de ce concept suppose l'abandon de deux notions étroitement liées. La première est l'idée de fixité des situations, la seconde est celle de dégradation des situations d'origine. L'une et l'autre produisent un récit linéaire, mécanique, où les enchaînements sont déduits des situations précédentes. Les héritages, ce n'est pas cela.

Joëlle Burnouf, qui a très largement animé cette recherche et installé le concept, en a tracé les étapes.

1. Poser la question de la dynamique en lieu et place de celle de dégradation. C'est le sens qu'il faut donner à la succession des colloques d'Antibes: en 1995, en plein essor du programme *Archaeomedes* (financé par le programme Environnement

de la DG XII de l'Union européenne), l'accent était mis sur le rôle de l'homme dans la dégradation de l'environnement (Van der Leeuw 1995). Dans la publication de 1997, c'est la dynamique qui est placée au premier plan (Burnouf *et al.* 1997).

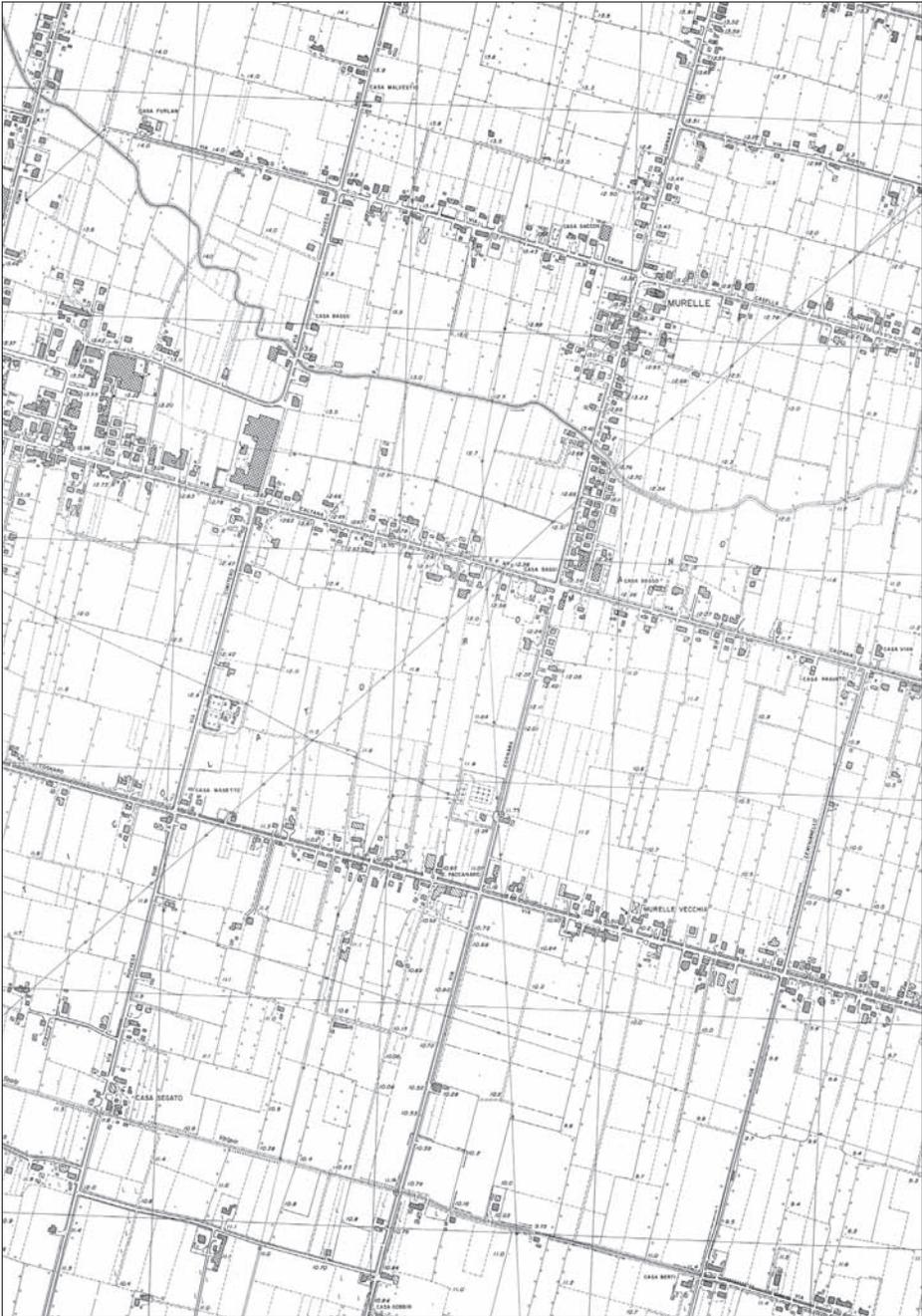
2. Revisiter les concepts de nature, d'environnement et de paysage tels que les emploient les différentes corporations d'historiens, en raison de la place des paradigmes instaurateurs dans leur définition des périodes (ex. type des grands défrichements du Moyen Âge). C'est le sens de l'interrogation sur «la nature des médiévistes» (Burnouf 2003).

3. Développer un thème d'étude sur les interactions sociétés/milieus, qui fasse la part des hybridations, des héritages et des mobilités. Ce thème a abouti à des formulations majeures telles que celle d'anthroposystème (Burnouf *et al.* 2003; Lévêque et Van der Leeuw 2003), celle de la mobilité de la nature à travers l'idée que les fleuves ont (aussi) une histoire, celle des anthroposystèmes hérités (Bravard et Magny 2002; Burnouf et Leveau 2004, 486).

Ce que change la notion d'héritage est fondamental. Elle installe une dynamique d'un autre type que la dynamique historique à coup d'intentionnalités sociales unilatérales (l'histoire comme récit des dégradations ou des planifications successives, sans interactions et sans récursivité). Elle insiste sur la part de mémoire dans la formation des hybrides. Elle débouche sur une *théorie des scénarios* (dite aussi histoire contrefactuelle) qu'il faut comprendre non pas comme le pouvoir de prévoir l'avenir, ce qui est une utopie, mais le fait de dégager les différentes histoires qui ont ou auraient été possibles, celle qui est retenue par les chercheurs en fonction de l'état de l'art, et la possibilité de réexaminer l'ensemble. Une espèce de contingence historique généralisée, y compris aux outils et aux concepts.

Un récit pour poser les termes du débat

Voici donc l'exemple annoncé. C'est l'histoire d'une centuriation située dans la région du *graticolato romano* (le mot signifie le réticulé, le quadrillage romain) entendu comme nom commun pour une région où la centuriation est une réalité planimétrique quasi-parfaite, et qui pourrait donc être Padoue, Cesena, Forlì, Bologne, Modène ou encore Bergame. Les exemples cartographiques proposés sont ceux de la région étendue au nord de Padoue et de Cesena en Romagne orientale, là où la forme géographique héritée atteint une espèce de perfection géométrique.



► FIG. 14

La centuriation au nord de Padoue, sur la récente carte technique régionale. Le cadre est dominé par les carrés des centuries "romaines" et donne son nom à cette région: *graticolato romano* (quadrillage romain). Mais tout ce qui les constitue est actuel.



► FIG. 15

La centuriation de Cesena, sur Google maps. Le dessin des centuries est tout aussi reconnaissable. Chaque centurie carrée représente une distance d'environ 706 à 710 m.

Cette planimétrie commence par être un projet d'arpenteur romain, prenant la forme d'un quadrillage conçu comme parfait, aux coordonnées arithmétiques progressives et logiques. C'est l'épure de l'architecte, le schéma de l'œuvre à produire. Cette histoire se prolonge par l'intervention de ce même arpenteur sur le terrain parce qu'il a reçu mission de réaliser une assignation coloniale: il devra repérer les lots à tirer au sort au moyen de cet arpentage quadrillé. Dans cet espace où on l'envoie préparer l'arrivée et la prise de possession des colons, il rencontre immédiatement des héritages complexes: des rivières qu'il faut dompter, des gens qu'il faut chasser ou maintenir selon les ordres qu'il a reçus, de la planimétrie en place et datant de quelques années ou au contraire très ancienne, de la végétation qu'il faut abattre pour viser et arpenter. Or, ces héritages, nous ne les connaissons pas ou très peu, parce qu'il faudrait de nombreuses fouilles archéologiques pour les mettre en évidence, et, en outre, il faudrait que ces fouilles aient lieu en des points où l'information est visible par l'archéologue. Nous voici donc, pour l'instant, en situation d'imaginer ces héritages plus que de les connaître. Malgré cette difficulté, avançons.

Nous imaginons que notre arpenteur, en faisant son métier, annule des héritages, en préserve d'autres, en transforme quelques-uns. Il installe sa nouvelle trame quadrillée. Comment le fait-il? Il arpente, c'est-à-dire qu'il plante dans cet espace géographique des lignes fictives (des lignes de visée nommées *rigores*) dont il désigne l'emprise par des témoins (pieux, bornes, jalons). Mais il ne construit pas la matérialité du paysage agraire, cela va sans dire, car fabriquer des chemins, creuser des fossés, élever des haies, implanter des clôtures, etc., cela prend de longues années. En arpentant, il réactive, consciemment ou non, des lignes plus anciennes. Dans une situation aux héritages déjà complexes et disparates, il augmente, finalement et dans un premier temps, la confusion, par l'ajout d'un nouveau système de repérage, dont lui seul saisit, intellectuellement, la perfection géométrique, parce qu'elle renvoie à un projet d'arpentage. C'est ainsi que, lorsqu'il quitte le terrain et que l'arpentage n'est encore matérialisé au sol que par des repères et des saignées à travers bois et champs, le paysage n'a pas fondamentalement changé, mais il est devenu un peu plus confus.

Commence alors le temps de l'installation des colons et des premiers travaux de réification de cet arpentage, puis celui de la pérennisation de cette occupation par des lignées d'agriculteurs. De génération en génération, les voilà qui échangent, qui vendent, qui achètent, qui se ruinent ou font fortune, qui créent ou laissent à l'abandon. Les uns organisent la subdivision parcellaire qu'il leur faut, d'autres irriguent pour favoriser des cultures spéculatives, d'autres encore drainent des zones humides, certains même désertent et abandonnent leur lot, suscitant les convoitises des voisins et la tentation de déplacer les bornes pour s'approprier des terres vacantes. Le dessin planimétrique prend progressivement forme et comme il se réfère à la structure foncière et cadastrale mise en place par l'arpentage, codifiée par la *forma* (plan cadastral) affichée au chef lieu de la cité, il diffuse peu à peu cette structure et la développe. La géométrie de l'arpenteur prend alors forme. Le processus ne se fait

pas obligatoirement selon l'épure pensée par l'arpenteur de jadis, c'est-à-dire qu'il peut y avoir localement des raisons pratiques de faire autrement, mais, au niveau global, il se fait dans le respect de la forme et de l'orientation qu'il avait données à son arpentage. C'est ainsi que la centuriation, d'abord en situation de compétition avec des formes antérieures, met plusieurs générations, et même quelques siècles à s'imposer et à devenir, ensuite, la forme de référence de cette planimétrie. Alors, selon des rythmes que nous ignorons, elle efface la disparité initiale (qu'elle avait contribué à accroître dans un premier temps) au profit d'une monotone survivance, elle qui a su capter les aménagements, petits ou grands qu'on a cru nécessaire de faire dans cet espace, et, ce faisant, d'effacer tel ou tel héritage. La centuriation donne alors sa forme à la plaine et impose son étonnant quadrillage. Parce qu'elle est un réseau gigantesque qu'il faut du temps pour réifier, l'arpenteur qui l'a projetée ne la voit jamais comme la voient des agriculteurs bien postérieurs à lui. L'un la conçoit sans la construire, les autres, peu à peu, la construisent sans la concevoir. Plus tard encore, d'autres l'achèvent sans même la comprendre.

Imaginons qu'un archéologue actuel soit conduit à fouiller une portion de cet espace et qu'il tombe sur un aménagement agraire dont la forme respecte le cadre centurié, mais dont la date soit bien postérieure à celle de la décision de colonisation et d'assignation des terres. Dans un tel cas de figure l'archéologue aura daté un aménagement agraire local (un réseau de fossés de drainage, la transformation d'un habitat pour une raison économique, etc.) qui peut différer de ce qu'il trouverait s'il était conduit à fouiller à côté. Il n'aura évidemment pas daté l'initiative d'assigner, laquelle est mieux connue par un document épigraphique ou une mention de Tite Live ou de Tacite, mais un fait plus local de l'histoire agraire ultérieure. Or cette histoire ultérieure est celle qui, précisément, réifie le projet de l'arpenteur, construit l'objet planimétrique et le rend visible à l'archéologue.

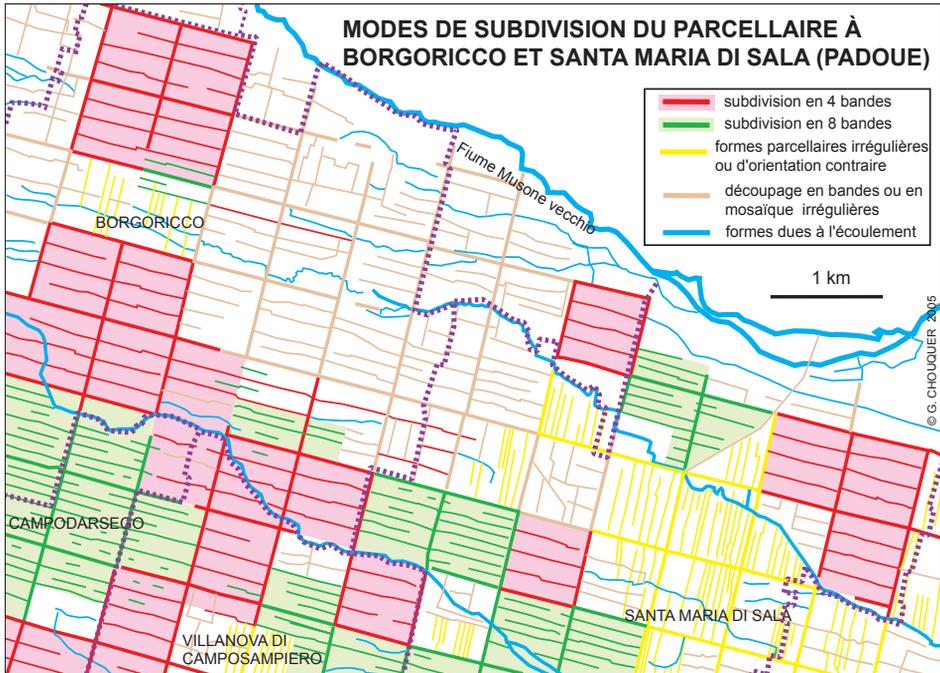
Mais il existe des situations archéologiques beaucoup plus tendues. On a pu relever des cas où tel ou tel axe d'une centuriation romaine n'avait pas été matérialisé dans l'Antiquité ou le Moyen Âge, mais avait, en quelque sorte, "attendu" l'époque moderne pour l'être. C'est le cas du *kardo maximus* de la centuriation B d'Orange, fouillé à Bollène, sans matérialisation antique visible (dans l'Antiquité on peut se douter qu'il était signalé par un alignement de repères légers, pieux, poteaux ou bornes), mais, en revanche, parfaitement souligné par une limite parcellaire fossoyée d'époque moderne, notée sur le plan cadastral napoléonien et les documents actuels. Cette absence ne permettait pas de conclure que la restitution de la centuriation était compromise pour autant. Elle indiquait, plus simplement, que l'invisibilité archéologique locale ne faisait pas la preuve de l'absence d'une forme plus globale.

On arrive donc, par retournement de la logique, à cette situation épistémologique originale où, dans le cadre d'une forme centuriée qui nous apparaît parfaite aujourd'hui sur la carte, il se pourrait très bien que la fouille nous montre des situations locales sans la moindre trace matérielle de la centuriation dans l'Antiquité!

Mais l'histoire agraire ne s'arrête pas là et les transformations se succèdent, petites ou grandes là encore. Au chapitre des petites, il y a les infimes et innombrables mutations de l'occupation du sol, faites souvent de longs abandons, ou de transformations de l'usage du sol, par exemple un fossé qui s'est comblé et qu'on n'a pas curé pour entretenir le passage de l'eau. Ailleurs, ces modestes changements seront, au contraire, des initiatives: ce bout de chemin qu'on a créé en prolongeant un axe existant ou cet autre remplaçant une limite parcellaire par un espace de circulation. Au chapitre des grandes, il y a ces moments majeurs d'aménagement de portions entières de l'espace concerné par la centuriation. Ici, au XIIe s., les consuls de la ville voisine décident d'opérer l'assainissement d'un vaste marécage, nommé Palud, et d'y installer des colons (c'est le cas à Vérone). Là, à la même époque ou peut-être un ou deux siècles après, un seigneur projette la fondation d'une ville nouvelle, qu'il nomme *villanova*, *villafanica*, *massa*, *citadella*, *castello*, pour y installer des colons et augmenter ses ressources (au centre du *graticolato romano* padouan, on trouve, par exemple, une bien curieuse Villanova di Camposampiero) et assigne des terres à des colons. L'arpenteur qu'il envoie sur le terrain, constatant ici la géométrie des formes en place, décide de l'exploiter (alors qu'ailleurs il peut faire œuvre totalement neuve). Qu'il sache ou non l'histoire de ces réalisations dues à ses lointains devanciers d'époque romaine est un autre chapitre, fort intéressant au demeurant, celui de la transmission intellectuelle des pratiques d'arpentage. Comprenant le parti qu'il peut en tirer, il s'appuie sur lui et découpe ses lots dans les bandes déjà en place, introduisant une métrologie originale médiévale dans la métrologie agraire romaine survivante ou qu'il restaure pour l'occasion, voire prolonge ou achève ici ou là. Voici qu'il renforce la géométrie de la structure.

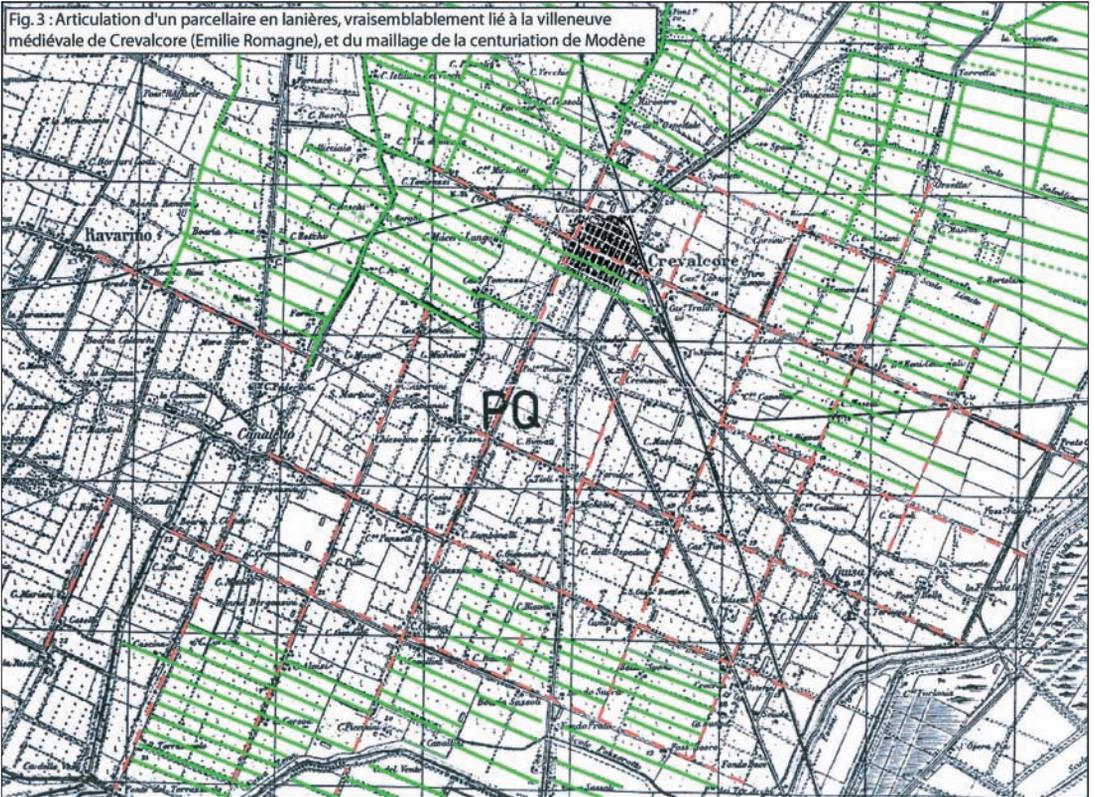
Dans ce second exemple pris en Émilie-Romagne, à Crevalcore, Cédric Lavigne a repéré les divisions en bandes qui pourraient avoir servi à assigner des terres lors de la création de cette villeneuve. Le lien avec la centuriation de Modène est intéressant à observer en raison de la transmission de cette dernière dans la planimétrie actuelle.

Plus tard, par exemple lorsque Venise choisit de rééquilibrer ses ressources jusqu'ici exclusivement maritimes et commerciales et organise le contrôle et l'exploitation de la Terre ferme, les *villae* patriciennes deviennent les points avancés d'une vaste entreprise d'aménagement. De nouveaux parcellaires irrigués ou drainés parcourent la campagne et rencontrent, eux aussi, le *graticolato romano* déjà transmis et transformé par les initiatives petites et grandes qui viennent d'être décrites. Quelle n'est pas notre surprise de constater que, là encore, leurs formes peuvent, quelquefois, revivifier les formes héritées, parce que le quadrillage du *graticolato* est, à nouveau, un cadre tout trouvé pour la réinvention parcellaire. En comparant des cartes précises de la fin du XVIIIe s. à des cartes de la fin du XXe, on peut constater avec étonnement que des axes géométriques qui correspondent à des *kardines* ou à des *decumani*



► FIG. 16

Santa Maria di Sala (Padoue). Dans cette centuriation héritée, on a l'habitude de considérer que les centurions romains subdivisés en quatre bandes seraient l'image du *quadrifinium* romain, et celles en huit bandes, une subdivision supplémentaire de ce mode. Mais peut-on accepter l'attendu que des lots romains se soient transmis sans changements sur 2000 ans et qu'on soit en présence d'une totale inertie? On préfère suggérer l'hypothèse que ce haut niveau de géométrie peut être dû également à des interventions ultérieures, par exemple des planifications médiévales ou modernes, exploitant ce potentiel.



► FIG. 17

Crevalcore (Emilie-Romagne). Un parcellaire en lanières, lié à la villeneuve de Crevalcore, qui respecte l'orientation inscrite dans la planimétrie par la centuriation romaine de Modène. Document Cédric Lavigne.

de la centuriation sont apparus en deux siècles. La centuriation continue donc à se construire et on comprend qu'elle puisse être «plus belle que jamais», pour reprendre l'heureuse expression de Claire Marchand (2003). Pas obligatoirement plus belle, mais pas dégradée, selon la façon traditionnelle de poser le problème.

En quelques siècles, la centuriation romaine qui avait exercé un effet d'absorption de la disparité et même de résorption des héritages préromains à travers la construction d'une très monotone forme héritée, a changé et est devenue le cadre de la réinvention d'une nouvelle diversité des formes. Car il ne fait pas de doute que l'arpenteur médiéval ou l'arpenteur moderne qui interviennent dans le *graticolato romano*, tout en durcissant le cadre géométrique hérité des arpenteurs romains, font aussi oeuvre originale: les mesures en témoignent, qui montrent des modules spécifiques. Nos arpenteurs médiévaux et modernes ne sont pas des archéologues! Dans ces conditions l'étude de la centuriation qu'on n'ose plus qualifier de "romaine" ne nous appauvrit pas. Elle nous enrichit, pour peu que nous ne cédions pas à la tentation de verser toute la forme quadrillée lisible sur les cartes actuelles au crédit de l'arpenteur romain et du pouvoir qui le commandite, et d'eux seuls, pour peu que nous sachions lire, dans la forme héritée, les effets d'une réinvention permanente et de longue durée de la diversité.

Le récit change ici de plan, car la suite, c'est-à-dire le fait de lire dans les formes planimétriques des cartes et des photographies aériennes des situations d'origine et non des situations construites, est le fait des historiens et des archéologues: c'est ce que nous avons fait tous les jours, et avec bonne conscience, dans le strict respect de la méthode historique. On n'était pas le moins du monde ébranlé par le fait que prétendre que le *graticolato romano*, si parfait sur les cartes, soit romain supposait qu'on annulât toute histoire et toute transformation postérieures, ce qui est, du coup, une parfaite achronie. Des lieux occupés et qui n'auraient jamais changé de formes pendant 20 à 22 siècles? Des lots attribués à des colons romains selon le mode du *trifinium* ou du *quadrifinium* et qu'on pourrait encore lire tels quels sur les cartes et les images de satellite? Il fallait toute la certitude de la primauté du projet historique daté sur la réalité des dynamiques de l'espace géographique pour nous convaincre d'une telle approximation. Nous fabriquions un passé de l'espace qui eût fait sourire les arpenteurs et les occupants de jadis.

Bien entendu, d'autres récits doivent être envisagés. Il faut, par exemple, se demander, pourquoi, dans d'autres régions où les arpentages antiques n'ont pas été moins réels, ils n'ont pas donné naissance à un tel cadre de survivance, pourquoi la centuriation n'y a pas continué à se construire dans le temps comme elle l'a fait dans le *graticolato romano*. Il ne s'agissait que d'un exemple, un support pour la réflexion.

Observons une dernière fois, avant de les abandonner, les centuriations de Padoue et de Cesena et imaginons la légende de la figure. Il n'y a pas si longtemps nous aurions, et moi le premier, parlé d'extraordinaires exemples de conservation de la centuriation romaine (sous entendu: parce que partout ailleurs on ne rencontre

que des situations dégradées), présupposant une forme initiale parfaite suivie d'un processus de dégradation. Aujourd'hui, attentifs à la dynamique des formes dans le temps, nous allons légèrer ainsi la figure: ce que nous voyons, c'est ce que vingt siècles de dynamique ont fait d'un projet d'arpentage radical de l'espace. La légende a beaucoup changé. Identifions bien ce que nous croyons savoir de l'état romain. Nous savons que le projet a été radical, puisqu'il a installé l'arpentage dans tout l'espace concerné. Mais nous ne savons pas quel est le point de départ des réalités planimétriques. Nous ne pourrions sans doute jamais faire la carte de cet espace au moment de l'arpentage, puis cinq, dix, vingt ou cinquante ans plus tard, dans l'ignorance où nous sommes du degré de transformation initié dès cette époque et des possibilités momentanées de construire le paysage agraire. Il y a donc bien plusieurs objets historiques au moins dans cette forme que notre historicisme méthodologique nous faisait rapporter à la seule Antiquité: un projet antique radical et ayant constitué un point de bifurcation décisif dans l'histoire du lieu; un objet agraire de dynamique longue et complexe; des projets médiévaux et modernes à identifier, et ayant renforcé la résilience de la forme héritée de l'Antiquité, et expliquant sa prégnance actuelle.

Faire de l'histoire, c'est faire une archéologie de la formation de la mémoire

S'il y a une affirmation archéogéographique forte en ce moment (on pourra se reporter au manifeste paru dans les *Études Rurales*, juillet-décembre 2003), c'est parce que le processus critique décrit ci-dessus peut être étendu à la plupart des objets morphologiques académiques à partir desquels sont écrites les histoires de la campagne, du paysage, de la ville, des milieux et autres paléo-environnements. Ce qui ne résiste pas à l'analyse des dynamiques spatio-temporelles, ce sont les planimétries qu'on a voulu faire entrer de force dans des définitions historicistes, dans des périodisations fixées, dans des paradigmes fermés, sans se donner l'objectif de comprendre leur propre régime d'historicité, pour reprendre un excellent concept actuel dont je ferai usage plus avant. Par exemple, une chose est de décrire l'encellulement des campagnes médiévales, réalité sociale forte; une autre serait de subordonner obligatoirement les formes du paysage à ce paradigme.

Plus on fait l'archéologie (au sens que Michel Foucault donne à ce terme) de la constitution des objets les plus évidents de la géohistoire, plus on constate qu'ils s'affaiblissent et conduisent à des expressions lourdes d'impasses. On nous a appris que les bocages et les openfields étaient les formes correspondant à des régimes agraires, et leur enseignement figure dans le bagage que tout médiéviste transmet à ses étudiants pour fixer les bases d'une description des campagnes médiévales. Or l'une comme l'autre de ces formations n'existent pas, c'est-à-dire, n'existent pas dans la formalisation qui nous est présentée parce que celle-ci n'est que l'achèvement à l'époque moderne et contemporaine, par les paysans, d'abord, et par

les géographes et les historiens ensuite, de réalités plus mobiles et entrecroisées. Ainsi, les morphologies médiévales n'ont jamais correspondu au schéma de M. Bloch et de R. Dion, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y aurait rien d'intéressant dans leurs travaux, on s'en doute. Mais, en tant que formes devenues quasi ontologiques, l'openfield et le bocage sont les Pierrefonds de la ruralité médiévale, et leurs Viollet-le-Duc sont les nombreux médiévistes qui, depuis Bloch et Dion, ont installé, académisé et même commémoré ces objets, comme la centuriation ou le *latifundium* sont les Pierrefonds de la campagne romaine, objets ossifiés par des générations d'historiens.

Dès lors le débat installé entre historiens et archéologues pour dater l'apparition de l'openfield comme planification médiévale caractéristique, perd de son sens: de quoi débat-on? Certainement pas de l'openfield! De la naissance du dessin parcellaire par quartier? Peut être. Mais dans ce cas il faut changer d'échelle et envisager la dynamique antique et post-antique, car la structure du parcellaire médiéval est un héritage antique, transmis et transformé certes, mais pas une création ex nihilo de la période médiévale (Chouquer 2006). De la mise en place de la communauté villageoise? Sans doute. Mais dans ce cas il faudrait démontrer que cette installation a impliqué une refonte du parcellaire, ce qui n'est pas le cas. De la pratique des assolements obligatoires qui, eux, imposeraient l'architecture d'ensemble du terroir et le dessin des parcelles? Voire. Mais on a démontré que, pour le Moyen Âge, l'assolement est pratiqué au sein de l'exploitation, pas au niveau de l'ensemble du finage (Derville 1988).

Bien entendu, au delà du constat de l'inadéquation des objets anciens, il faut nommer les objets par lesquels on les remplace. Cédric Lavigne l'a fait pour la question de la planification médiévale. En montrant la réalité de celle-ci, selon des formes que ne reconnaissent pas certains médiévistes mais qu'appellent plus intelligemment de leurs vœux d'autres historiens (lire Pierre Toubert), il a proposé de recentrer l'enquête: la planification médiévale est un objet nouveau qu'il vient de faire entrer dans le paysage du médiéviste, et, dans le même temps, l'openfield est un objet qu'il invite, avec quelques autres, à requalifier (Lavigne 2003). Ce que nous appelons openfield est une représentation spéculaire en forme de collecteur, qui cache divers objets à réévaluer, dont l'un, la formation du dessin parcellaire par quartier, intéresse directement les archéogéographes en raison de leurs compétences en analyse des formes.

On ferait la même démonstration avec le bocage médiéval, à savoir que c'est une forme résultante, issue de la représentation qu'en donnent les campagnes modernes et contemporaines, et largement rétroprojetée sur le passé prémoderne, de façon induite (Watteaux 2005).

Suggérons une possible reconstruction. Les connaissances s'amoncèlent, grâce à l'archéologie et à l'archéogéographie, pour permettre de dire que la forme des trames viaires et parcellaires médiévales sont grandement redevables des orientations et des lignes principales des trames plus anciennes, laténiennes et romaines. La formation du dessin parcellaire par quartier est le phénomène historique majeur, d'une réelle longue durée. On doit l'étudier sous l'angle agronomique (rapport entre

les pratiques et les formes), fiscal (pourquoi et dans quelles conditions est-on passé à un mode différent de désignation de la parcelle à imposer), géographique (quels sont les déterminants et les potentialités des milieux), institutionnel et politique (rapport entre les pouvoirs, les territoires, les formes, et selon quelle stabilité ou mobilité?), etc. Au XIIe s., par exemple, on appelle campagne ou champagne des régions où le couvert boisé est déjà rejeté aux marges du terroir, voire au très lointain, et bocages, celles où le boisement interfère encore largement avec les champs et les pâturages, que ces champs et pâturages soient clos ou même “ouverts”. Ces réalités paraissent mobiles et telle ou telle région n’est pas, statutairement et définitivement rangée dans l’une ou l’autre de ces catégories, lesquelles n’ont peut-être, d’ailleurs, qu’une faible valeur taxinomique.

Mais on discernerait mal un acte de naissance pour fixer la date et le contexte social de genèse de ce dessin. Qui peut, actuellement, dire quand le système de référencement cadastral romain a cédé du terrain et a rendu nécessaire la pratique d’un autre système? Qui peut avancer des connaissances assurées sur la chronologie des quartiers et celle des lanières ou autres formes de marqueterie de champs qui les “remplissent”? Qui peut avancer un dossier probant pour dire qu’un seigneur ou un pouvoir quelconque a rendu obligatoire l’évolution d’une forme antique vers une forme nouvelle? L’évidence s’impose, au contraire: il n’y a que très rarement acte de naissance, mais plus souvent émergence, selon des rythmes et des modalités dynamiques variables.

On est donc en présence d’un objet agraire complexe, dont la forme et la pratique agronomique modernes, c’est-à-dire seulement bien documentées à l’époque moderne, sont le produit de dynamiques ressortissant d’échelles spatiotemporelles variées. Si l’on entend par openfield, une forme agraire et surtout un régime agraire collectif, c’est au XVIIIe et au XIXe s. qu’il faut les chercher, au moment de leur aboutissement et plus encore de leur formalisation par les chercheurs.

Ce n’est qu’au XVIIIe siècle qu’un terme anglais s’impose en France pour désigner la forme de dessin parcellaire par quartier qui existe dans le centre, le nord et l’est du pays. “*Openfield*” est une espèce d’insémination artificielle due à Arthur Young, car ce qui inquiétait cet observateur, c’était la résistance à la clôture que pouvaient présenter les lanières, les billons, les mosaïques de champs détenus par des communautés paysannes. On ne saurait mieux relever le caractère idéologique du terme choisi. La France n’avait pas la même histoire agraire que l’Angleterre des *enclosures*, et Young le soulignait du fait même de nommer. Le terme est conjoncturel et, en outre, incroyablement particulier: si Arthur Young n’avait pas été anglais et si son nom avait été Giovanni ou encore Jung, il aurait été attiré par ce que sa tradition l’aurait conduit à repérer et l’openfield se serait appelé *campagna*, *graticolato*, *Acker*, *Dorf* ou *Gruppensiedlungen*.

Du terme *openfield*, traduit par champs ouverts, notre tradition savante a fait un usage particulier. D’une part elle l’a chargé jusqu’à la gueule de tous les liens avec les autres formes modernes: habitat, modelé, soles et quartiers, pratiques agricoles.

Ces liens sont devenus modèle, celui d'un fonctionnement collectif, coercitif, du régime agraire, imposant et expliquant la forme. D'autre part, elle l'a rétroprojeté sur le passé, en envisageant dans un premier temps qu'il puisse s'agir d'une forme dite primaire, donc d'origine (néolithique), puis, avec plus de prudence mais, hélas, pas moins d'erreur, en en faisant, toujours sous cet aspect compact — une forme également régime agraire et complexe social communautaire à assolement obligé — une création seulement médiévale. Les corporations se sont alors mises à l'œuvre pour en dater la genèse, les hypothèses oscillant entre le VIII^e et le XIII^e s. Ensuite, et parce qu'il s'agissait d'une création médiévale succédant à une phase antique révolue, on a pensé qu'il s'agissait d'une planification d'envergure, d'un remodelage radical du sol.

Le processus épistémologique est frappant parce qu'il est général. Nous faisons sans doute de même en ce moment et on relèvera, plus tard, nos propres rétroprojections à caractère spéculaire. Aussi on ne voit pas pourquoi Jacques Revel, parlant de certaines entreprises historiennes comme les *Lieux de mémoire* coordonnés par Simon Nora, *l'Identité de la France* de Braudel, ou encore de certains exercices biographiques, parle «de genres historiographiques canoniques dont on altère expérimentalement les conventions» (Revel 2001, 72) comme si, dans tous les autres genres, on n'altérerait rien. Le processus d'altération est constitutif de la représentation historique et de son régime d'épistémisation, dès qu'il s'agit de catégoriser l'espace-temps, parce que l'historien périodise et se prend ensuite les pieds dans les clôtures du temps qu'il a fermement installées. L'historien, dès qu'il institue un objet géohistorique, bloque le temps autant que l'espace, car la fluidité des dynamiques réelles lui interdirait, c'est une évidence, de dire quoi que ce soit qui soit strictement de sa période.

Mais si l'openfield et le bocage des médiévistes entrent en crise, que reste-t-il du tableau ou du récit des campagnes médiévales? Si le *graticolato romano* est autant médiéval, moderne et contemporain, que reste-t-il du tableau des campagnes romaines?

Il est temps d'aller vers la conclusion de ce chapitre. Suivons Laurent Olivier, qui vient de rédiger une synthèse d'habilitation sur le thème de la mémoire des vestiges archéologiques (Olivier 2004). Lui aussi observe la réduction du propos des archéologues, lesquels s'obstinent à ne chercher que du temps causal dans des objets qui ne parlent pas principalement ou même pas du tout des circonstances qui les ont produites, alors qu'il faudrait chercher du temps résilient, en raison de la transmission dont ils sont l'objet. Lui aussi interroge la temporalité des vestiges, refusant de la limiter à la datation habituelle dont ils font l'objet, au profit d'un temps-processus beaucoup plus riche.

Le «dérangement du passé»: effet secondaire ou effet principal?

J'emprunte cette expression de «dérangement du passé» à Laurent Olivier (2004, p. 24). Dans l'ensemble de ses travaux, ce chercheur pose la question de fond de l'archéologie.

On n'apprendra rien à personne en disant que les restes des sociétés anciennes ne se retrouvent jamais dans une situation de conservation figée.

C'est l'expérience d'Oradour-sur-Glane qui permet de comprendre le processus. Pour conserver le site martyr en l'état où il se trouvait juste après le passage des troupes nazies, il faut sans cesse le restaurer car tout évolue: les murs calcinés s'effritent, les jardins s'ensauvent, la voiture du docteur Desourteaux rouille et perd des pièces, etc. Alors, pour qu'Oradour ressemble toujours assez à l'image que la mémoire nationale entend garder et commémorer, il faut enrayer le processus de fabrication sur place des vestiges archéologiques! La voiture, justement, n'a plus beaucoup de pièces d'origine, le caoutchouc des pneus n'a pas résisté, les vitres et les garnitures des sièges ont disparu. Faible recours contre le temps qui transforme, la voiture est couverte de vernis anticorrosion. Ailleurs on remplace un linteau de porte ou on consolide un mur qui s'effondre. Même un chicot de mur doit être restauré pour garder son aspect de ruine!

On n'apprendra donc rien à personne, ni surtout à un archéologue, en disant que les vestiges archéologiques connaissent le même processus. Mais c'est à partir de là que les conceptions divergent. Pour la grande majorité, cet effet du temps est une gêne dont il faut chercher à s'affranchir afin de pouvoir restituer le vestige dans son contexte de l'époque. Pour Laurent Olivier — comme pour nous archéogéographes — la transmission est le processus principal à étudier.

«C'est une autre logique que celle de l'enchaînement des événements qui commande la succession de ces faits: une logique de la matière, une filiation de la forme, une production de la mémoire» (Laurent Olivier, 2004, p. 26).

La fouille de cet inconscient du temps offre d'assez passionnantes pistes. On peut l'assimiler à une archéologie de la mémoire entendue comme la reconnaissance d'une série de "traductions". Cette mémoire, contrairement à l'opinion courante en archéologie, n'est pas un simple stock de traces ou de témoins qui seraient autant de "souvenirs" directs du passé révolu. Cela ne se produit que dans des cas exceptionnels: il faut le brutal et irréversible ennoiment de la ville de Pompéi sous les cendres et les pierres pour pouvoir retrouver un vestige qui n'a plus vécu depuis. Dans toutes les autres situations archéologiques ordinaires, cela ne se passe pas ainsi. Dès lors, la connaissance de cette temporalité particulière de formation des vestiges archéologiques nous rappelle à tout instant que «le système est dépositaire non seulement du passé, mais de l'organisation préformatrice du présent» comme le relève André Green (*La diachronie en psychanalyse*, 2000; cité par L. Olivier 2004, p. 123).

Il y a crise de l'histoire, parce que les objets des synthèses historiques ne font pas la part de la mémoire. Les historiens et les archéologues prennent pour historiques des objets planimétriques dont le temps a transformé la forme, et dont ils ont achevé la formation pour pouvoir disposer de types. Ne devrait-on pas convenir que ce que deviennent les choses est au moins aussi important que ce qu'elles ont été? Que l'accès aux choses du lointain passé ne peut se faire sans cette archéologie des objets? Bien entendu, cela change la forme de l'histoire et celle de l'archéologie. De disciplines positivistes, qui travaillent sur des chaînes logiques infaillibles dans la définition des étapes ("sources", "métier", typologies, synthèse), elles deviennent des disciplines différentes dont je caractériserai plus avant la nature et les processus. Cependant, comme on ne change pas les choses, notamment les institutions et les corporations, et qu'il est préférable de changer soi-même si l'on veut espérer faire bouger quelques frontières, je crois que l'installation d'une archéogéographie est nécessaire.

Je lui propose de réaliser cette archéologie de la mémoire de choses matérielles des formes et des planimétries. Avec, dans notre domaine s'entend, l'objectif second de dénouer la question des relations entre histoire et mémoire, c'est-à-dire de créer et de recréer des objets entre planifications sociales et auto-organisation des formes.

Chapitre 3

“Dénationaliser” ce qui l’a été sans raison

La crise des objets «nationalitaires»

On appelle ainsi des objets géographiques chargés d’héritage qui ont été récupérés par l’idéologie nationale pour la construction de son identité. Il y a crise des objets parce que les historiens et les archéologues ont fabriqué le passé en ayant en permanence à l’esprit l’émergence puis la consolidation des États-nations, et parce que les chercheurs ont, consciemment ou non, cherché dans les différents passés des raisons de justifier leurs choix présents. La crise des objets n’est donc pas un phénomène marginal mais central, pas un phénomène passager mais fondamental, quasiment constitutif de l’histoire, de la géographie historique et de l’archéologie en tant que disciplines. Seule une conception naïve de l’objectivité pourrait laisser penser que ce n’est pas le cas. Tout historien et tout archéologue sait bien que l’histoire de sa discipline est celle-ci. La différence porte sur le choix d’en tirer ou non les conséquences. Celui de l’archéogéographie est de refonder ce genre d’objets.

On a coutume de nommer ceci historicisme et de critiquer cette position comme faisant partie des idéologies. Or, puisque nous sommes devenus très sensibles aux idéologies, puisqu’on a su se libérer du poids des grands récits, la page est estimée tournée. Il suffirait, pense-t-on, de bien faire son travail et le risque serait évité. Sans doute. Mais j’observe que des travaux estimables et novateurs continuent d’être amplifiés par des objets inadaptés. Plus contradictoirement encore, des analyses épistémologiques très profondes restent méconnues car elles ne franchissent pas le seuil de la rénovation des objets. En écrivant ceci, je pense, par exemple, au travail que font des chercheurs comme Jacques Le Goff ou encore Alain Guerreau et Joseph Morsel pour réfléchir aux fondements du Moyen Âge, mais que la corporation

des médiévistes n’exploite pas suffisamment en pratique. Or si leurs analyses du transfert des notions modernes sur des réalités médiévales sont justes, ce qui est aussi mon sentiment, il faut s’en emparer et en faire les opérateurs d’une nouvelle histoire médiévale.

Il se trouve, ensuite, que notre époque est marquée par un profond actualisme des postures. En gros le débat est posé de façon assez caricaturale comme une opposition entre *ou bien* rester modernes et nationalitaire et approfondir le sillon tracé par la science et dans l’indiscutabilité de ses paradigmes, *ou bien* revenir à la tradition prémoderne avec tout ce que cela comporte de ringardise. Il n’y aurait pas d’autre voie possible. Lorsqu’on engage la critique de la modernité des objets on risque donc l’accusation d’être le fourrier de toute une série d’erreurs et de monstruosité. Pourra-t-on, un jour prochain, discuter sereinement d’idées importantes et proposer des changements, sans pour autant être accusé de perversion et autres gentillesse? Autrement dit, pourra-t-on engager une critique approfondie du nationalisme méthodologique sans être accusé d’être un mauvais citoyen?

Est-il besoin de préciser ici que ma critique du nationalisme méthodologique dans la fabrique des objets de géohistoire ne signifie pas que la nation n’a pas joué un rôle majeur dans le processus historique, y compris pour conformer l’espace-temps? C’est l’évidence même! C’est l’abus rétrospectif que je guette. Elle ne signifie pas non plus que l’idée de nation serait condamnable en elle-même, notamment aujourd’hui où elle est en difficulté, prise entre la régionalisation et la mondialisation. Le processus identitaire est nécessaire, mieux vaut le construire sur des bases plus respectueuses des héritages.

Les travaux d’Ulrich Beck et ceux de Bruno Latour nous permettent de mieux comprendre comment envisager la posture. La question est de sortir de cette dialectique pernicieuse du choix (*ou bien*, *ou bien*), et de refuser de devoir se situer *ou bien* par rapport aux attachements de la tradition prémoderne, *ou bien* par rapport à l’émancipation moderne, dans des versions exclusives et antagonistes. Aujourd’hui, attachement et émancipation sont toutes deux devant nous et nous devons «simultanément cultiver les passions de l’émancipation et les passions de l’attachement»; en même temps, il y a bien nécessité de remodernisation réflexive puisque nous devons accepter et effectuer «un retour sur les conséquences inattendues de nos actions sur l’origine de nos actions» (B. Latour, *Êtes-vous monogéistes?*, inédit, aimablement communiqué par l’auteur).

Ne sommes-nous pas, dans nos domaines, pris par la nécessité d’effectuer une remodernisation réflexive qui nous dise comment aborder les réalités du passé, à la fois dans les termes de l’attachement, lorsqu’il s’agit de retrouver par une démarche anthropogéographique le rapport que les sociétés anciennes ont eu avec leur milieu, et dans les termes du détachement, lorsqu’il s’agit d’exploiter les possibilités nouvelles que les protocoles scientifiques mettent à notre disposition pour mieux connaître ce passé?

Au palmarès du nationalisme méthodologique français

«Le but de mon ministère a été de rendre à la Gaule les frontières que lui a destinées la nature, de rendre aux Gaulois un roi gaulois, de confondre la Gaule avec la France, et partout où fut l'ancienne Gaule d'y rétablir la nouvelle»

(*Testament de Richelieu*”, cité par Christian Goudineau, colloque de l'INRAP, centre G. Pompidou, Paris novembre 2006)

«Les Français sont accusés de ne savoir que perfectionner et non inventer, d'être avortons en génie. S'ils tenaient à laver leur nation de ce reproche, ils seraient flattés de voir qu'un des leurs jette le gant au monde savant, prétend que les Newton, les Kepler, qui croient avoir découvert les lois du Mouvement, n'en ont mis au jour que la cinquième branche, et qu'un Français va dévoiler les quatre autres»

(Charles Fourier, *Œuvres complètes*, I (1808), «Introduction de 1818» (Presses du Réel, 1999: p. 546)

«Qui réussirait à mettre en pleine lumière les aspects politiques de la marchandise du vin, sur lesquels les actes officiels répandent malheureusement, la plupart du temps, une obscurité voulue, verrait s'y refléter sans doute une histoire ayant d'étroits rapports avec celle de la formation de l'unité française.»

(R. Dion, *Histoire de la vigne et du vin en France*, 1959, p. 414)

«Toute notre culture française est à base essentiellement rationaliste. Ici le XVIIIe s. prolonge le Cartésianisme. Une négation totale du Rationalisme constituerait donc un danger: ce serait un bouleversement de toute notre culture nationale. C'est tout l'esprit français qui devrait être transformé si cette forme de l'irrationalisme que représente le pragmatisme (américain) devait être admise.»

(E. Durkheim, *Pragmatisme et sociologie*, cours de 1913-1914 édité par Armand Cuvillier, Paris)

La géographie historique

Ce détour par la géographie historique s'explique parce que cette discipline revendique explicitement la construction de l'objet national, ce qui est parfaitement légitime en tant qu'objet d'histoire. Ce faisant, elle a mobilisé les phénomènes au-delà du raisonnable, en proposant à toutes les périodes du passé ses objets inusables et des enchaînements contraints. C'est uniquement sur cet aspect que porte ma critique.

À la différence de l'archéologie des paysages, de l'archéologie du peuplement, ou même de la géohistoire, la géographie historique de la France peut être considérée comme une discipline académique dotée d'une réelle cohérence. Elle possède un

corps de doctrine, un projet, des objets caractérisés, des méthodes. Son corps de doctrine, c’est de transférer à l’histoire du territoire et des paysages les objectifs et les méthodes de la géographie. Son projet, c’est le récit de la mise en ordre et de l’organisation de l’espace français, dans le sens d’une unité prédéterminée, mais, malgré cela, chèrement conquise et maintenue. Ses objets caractérisés ce sont des territoires (la France et ses subdivisions ou circonscriptions), des frontières, une mosaïque paysagère, des noms de lieux, etc. Elle développe deux méthodes principales. L’une est la comparaison à échelle quasi uniforme, celle de la France, de la répartition de multiples phénomènes grands ou petits, afin de dégager des constantes, des tendances, des anomalies révélatrices, et de comprendre la ou les lois qui président à la partition de cet espace. L’autre est la recherche d’une origine lointaine et une filiation pour tous les territoires de même taille ou censés être de même taille, et, par conséquent, le choix de critères permettant cette définition.

Cependant, malgré des critiques qui ont souvent été exprimées à l’égard de ses auteurs, la géographie historique est et reste une discipline active, productrice de synthèses. Après la période brillante marquée par Roger Dion, la fin du XXe siècle voit l’aboutissement de travaux dont certains ambitionnent la synthèse. En quelques années sont publiées *l’Histoire du paysage français* de Jean-Robert Pitte (1983), *l’Identité de la France* de Fernand Braudel (1986), le *Pré carré* d’Alfred Fierro-Domenech (1986), et la grande synthèse de Xavier de Planhol, *Géographie historique de la France* (1988), sans oublier le “Que sais-je?” de Jean-René Trochet, *La géographie historique de la France* (1997).

De ce fait ses chercheurs ont hérité de deux postures épistémologiques contradictoires, qu’ils n’ont pas vraiment discutées: celle des historiens qui est de périodiser, de rendre le temps anguleux ou discontinu, et d’adapter les objets aux périodes, et non l’inverse; celle des géographes qui est de privilégier la forme observée, de lisser le temps et de chercher des objets typologiques, donc intemporels.

Les chercheurs s’en sont sortis en installant des objets périodisés, ayant une faible évolution au sein de la période, mais fortement affiliés entre eux d’une période à l’autre. Les filiations «régressives» sont bien connues, celle du diocèse par rapport à la cité antique, celle de la commune par rapport à la paroisse médiévale et au grand domaine antique. C’est en cela qu’il y a nationalisme méthodologique, car il s’agit, à travers ces filiations, de mobiliser des faits anciens à forte valeur identitaire pour justifier ce que le territoire national est devenu. Ces faits anciens ce sont des lieux emblématiques du récit historique comme une bataille (*Alesia*), mais ce sont aussi des territoires, des paysages, des sites et des monuments historiques. La notion de civilisation traditionnelle a servi cette confusion. Elle a été évoquée au chapitre précédent, avec les exemples du village, du bocage ou de l’openfield.

Il est cependant intéressant de relever que les géographes-historiens se sentent mal compris des historiens en raison des «problématiques bien balisées» et des «périodes déterminées» de ceux-ci. Ils entendent prouver qu’à l’inverse des critiques qui leur sont faites, selon lesquelles la géographie historique n’aurait pas de méthode,

ils continuent à suivre des directions de recherches précises. Jean-René Trochet, en introduction de son ouvrage, formule la question et apporte la réponse.

«Le parti essentiel était de trouver un fil directeur de longue durée dans les relations entre l'homme et son environnement en France. Pour cela, nous sommes partis du concept de *société traditionnelle*, surtout utilisé par les ethnologues pour désigner la période qui précède les bouleversements de la période contemporaine en France et en Europe. [...]

À partir de quelle époque peut-on parler de société rurale traditionnelle? [...] À la période carolingienne, ou pour simplifier autour de l'an mille, la fixation du cadre paroissial fournit l'unité territoriale de base de la *société rurale traditionnelle*. Cette fixation est contemporaine d'importantes transformations dans de nombreux domaines de la vie rurale, dont l'héritage traversera toute la période étudiée. [...]

La plupart des thèmes qui intéressent la géographie historique appartiennent de nos jours au vaste et expansif domaine du patrimoine: les unités territoriales et les paysages, les productions animales et végétales, l'outillage et les techniques, le bâti mobilier et immobilier, les mentalités, les comportements culturels.»

(J.-R. Trochet, *La géographie historique en France*, PUF, Paris 1997, 4-5)

C'est le lien avec le patrimoine qui est intellectuellement problématique, car la notion porte en elle la fixité. La géographie historique, ainsi définie, se résume à être un collage, toujours injustifié sur le plan épistémologique, entre la formation de la circonscription "France" d'une part, et les diverses réalités de la vie agraire et rurale traditionnelle. Quel est le lien entre les trois domaines de matérialités géographiques suivants: les cartes des évêchés, des *pagi* carolingiens, du domaine royal, des départements d'une part; les cartes des zones d'openfield et de bocage, des jachères, des zones de battage et autres pratiques agraires ensuite; des réseaux de communication routier ou ferroviaire, enfin? Quel est ce lien, sinon que, dans ce genre d'ouvrages, ces cartes ont le même fond, l'isthme français, et qu'elles participent toutes d'une même vision, celle de la double primauté de la forme géographique et du politique dans la constitution de l'espace français?

La géographie historique s'avère une tentative de qualification des objets géographiques dans la durée et la profondeur historiques. La modernité de sa posture a été celle-ci: elle a exporté aux périodes prémodernes des préoccupations et des formes modernes, notamment le territoire administratif. Quelques objets emblématiques de l'histoire ont subi ce traitement moderne: la cité antique, le grand domaine antique et médiéval, la paroisse, la commune, le domaine royal. Ces objets ont été les embrayeurs privilégiés du discours de la discipline car ils développent tous la même notion, celle du territoire emboîté, notion centrale pour comprendre la formation de l'unité française.

Les géographes historiens ont fait du territoire et de ses frontières nationales leur objet fétiche. Mais ils ont commencé par transformer le sens antique du terme en concevant le territoire dans la perspective, anachronique, de la création de l’entité unifiée et totalisée qu’est l’état territorial moderne. Le territoire c’est le prolongement du corps du prince (puis de la nation, après la rupture révolutionnaire), ce qui implique la domination, l’aire cohérente d’exercice du pouvoir, les limites franches, chèrement conquises, l’adossement aux autres territoires pour former un pavage sans chevauchement. La géographie historique a été la mobilisation des faits d’histoire de l’espace-temps prémoderne et moderne pour qu’ils contribuent à ce récit des origines et du développement de l’unité française.

On ne comprend pas les caractéristiques des objets de la géographie historique si on oublie que cette discipline a été une géographie académique, avec l’important déterminisme qui convenait. L’ambiguïté des travaux de géographie historique venait de ce que leurs auteurs prétendaient trouver les origines et reconstituer l’histoire des faits de peuplement et d’occupation du sol, alors qu’ils ne réussissaient qu’à faire le tableau de la civilisation agraire traditionnelle, c’est-à-dire celle des sociétés de la fin du Moyen Âge et de l’époque moderne, ou à retracer l’histoire des frontières et des territoires de la France d’Ancien Régime sur la base de la conception de l’état territorial. Bloquée par l’historicisme des catégories qu’elle exploitait, la géographie historique actuelle ne se remet pas aisément de l’évolution récente provoquée par le renouvellement des connaissances archéologiques, parce qu’elle hérite d’une forme d’articulation entre le passé d’avant l’an Mil et la société rurale traditionnelle de l’État français (l’expression, rassemblée, est de moi) qui est devenue son objet et ne souhaite pas la remettre en cause. Cette relation est une “genèse” sur la base d’une espèce d’exception culturelle de l’histoire française, selon laquelle existait une forme idéale que l’histoire aurait remplie.

L’argumentation est la suivante (d’après Planhol 1988): 1. Il existe un isthme gaulois puis français qui crée les termes d’un déterminisme hors du commun, sanctionné dès l’Antiquité par les termes flatteurs de Strabon (IV, 1, 14): “harmonieux arrangement” et “excellence des régions”. Ces mots du géographe grec expliquent sans doute la place que lui donne le géographe Marcel Dubois, contemporain de Vidal de La Blache, qui en fait une espèce de précurseur de la géographie française, le fondateur de l’idée de *région naturelle* (Dubois 1891, 364, cité d’après Bergevin 1992, 52); 2. Ce sont des courants commerciaux qui vont mettre en valeur cette situation géographique; 3. Dès cette époque préromaine, cet espace privilégié est découpé en *pagi* qui vont se fixer en *pays*, doté de frontières extérieures et intérieures, et «il aurait pu servir de support à un État centralisé, maîtrisant un territoire délimité et polarisé» (Planhol, 39). 4. Sur ces bases, Rome instaure des formes supérieures d’organisation territoriale: elle fixe les frontières en ajoutant aux frontières naturelles de la Gaule la seule qui ne soit pas «absolument naturelle», celle du Rhin; elle installe le maillage routier; elle crée l’unité politique et morale. 5. Les siècles troublés et obscurs du haut

Moyen Âge sont décisifs: derniers apports de peuplement et derniers remaniements des groupes ethnolinguistiques; fixation du centre de gravité par les Francs.

En quelque sorte, ce long prélude a pour fonction de préparer les acteurs à la dramaturgie qui va occuper le millénaire suivant. Retenons l'essentiel: l'organisation du discours de la géographie historique est à la fois déterministe, en ce qu'il fixe une région naturelle de rang supérieur, la Gaule puis la France, et téléologique parce qu'il installe les éléments d'un récit dont le moteur est l'unité et la centralité tardo-médiévale et moderne, moteur bien ultérieur aux lointaines étapes d'origine décrites. Cela n'est pas dit. Qu'il faille faire le récit des raisons qui ont fait que la France a fini par avoir la forme, la partition et les caractères qu'on lui connaît, est une évidence. Que les représentations aient contribué à créer cette réalité est également une évidence. Mais l'usage spéculaire de la forme aboutie dans l'explication des origines et plus encore des filiations pose réellement un problème.

L'analyse épistémologique des conditions de formation des objets de la géographie historique commence seulement à être faite. C'est une oeuvre assez gigantesque qui nécessite la mobilisation d'une production historiographique immense (dernier exemple en date, la thèse de Pierre Ouzoulias sur l'économie rurale de la Gaule, 2006). Il s'agit de comprendre comment sont apparues, sous la plume des savants, les «articulations majeures» (Planhol 1988, 147 sq.) ou les «partages de l'espace-temps» (Nora 1997, 2719 sq.).

Roger Chartier, analysant le poncif qu'est la ligne Saint-Malo-Genève, découvre ainsi un balancement explicatif des plus intéressants (Chartier dans Nora 1997, 2817 sq.). Deux visions se sont affrontées, de la seconde moitié du XVIIIe au XXe siècle, à propos du mode de partition de l'espace français. L'une était de rechercher un découpage régional, d'abord en identifiant des régions naturelles échappant le plus possible à la contingence des faits historiques, modèle qui culmine dans la géographie vidalienne, puis en traitant la matière historique selon un mode régional (grandes thèses régionales françaises d'histoire antique, médiévale et moderne). L'autre était de rechercher des principes de partition étrangers à cette régionalisation et répondant à des effets de structure d'un autre type, et ouvrant sur la connaissance de lois spatiales originales. Dans cette seconde voie, Roger Chartier raconte comment l'idée d'une séparation entre France du Nord et du Nord-Est et France méridionale et occidentale est apparue dans les années 1820, avec l'italien Adrien Balbi et le danois Konrad Malte-Brun, avant d'être reprise et développée par de nombreux chercheurs français (Charles Dupin, A. M. Guerry). La ligne Saint-Malo-Genève sépare alors la France éclairée de la France obscure (en termes d'éducation), la France prospère et la France pauvre, enfin la France policée de la France criminelle. Des études ont beau apporter des contre-épreuves flagrantes, comme celles de l'avocat Guerry qui démontre qu'il n'y a pas à faire de lien entre le progrès de l'instruction et le recul de la criminalité, la statistique scientifique et morale installe cette partition au cœur de la recherche au XIX^es.

Roger Chartier décèle les prémisses de cette partition générale dans les travaux des physiocrates, lorsque ceux-ci font le constat (militant) de l’insuffisante extension des pays de grande culture, modèle dont ils voudraient que les pays de petite culture s’inspirent. On voit ainsi comment la France du Nord et du Nord-Est — celle qui correspond à l’openfield, le régime agraire le plus noble — se voit accorder un privilège historiographique majeur, sur le thème du modèle. Cette idée de modèle est importante à relever. Elle fonde une espèce de domination de l’intérieur qu’illustre cet appel de Charles Dupin :

«Compatriotes du Midi, c’est à vous que je dédie la description de la France du Nord. Je présente à votre émulation généreuse, à votre imitation raisonnée, le modèle d’une partie du royaume.»

(Charles Dupin, *Forces productives et commerciales de la France*, Paris 1827, p. 1, cité par Roger Chartier, dans Nora 1997, 2823)

En fait, dans ces oppositions de géographie historique se décèlent deux modèles politiques qui s’opposent dans la France de la Restauration et de la Monarchie de Juillet : une idéologie chrétienne, aristocratique et agrarienne, qui voit dans les villes un enfer, et une autre, protestante, philosophique et industrielle qui fait de l’Angleterre son modèle. Tenant de la première, les théoriciens Bigot de Morogues et Villeneuve-Bargemont mettent en avant d’autres valeurs que celles du modèle septentrional. C’est alors que le thème de la sociabilité méridionale, promu à un bel avenir chez les médiévistes et modernistes français, fait son apparition.

Mais les tenants du modèle de la grande culture peuvent exploiter les anciennes idées de Quesnay et Butré sur la structuration de l’espace selon des cercles concentriques autour des villes, puis la formalisation de Von Thünen, lequel publie en 1826 une étude du rôle de la ville-centre isolée sur la configuration de son espace environnant, en fonction de lois économiques. Ainsi, à la charnière des XVIIIe-XIXe s., s’installe l’idée que la ville peut modeler son espace, lequel ne doit rien à la contingence historique et aux héritages. Dans ces conditions, la région est laissée, selon l’expression de Roger Chartier, à la curiosité archéologique des sociétés savantes!

Pourtant, cette idée s’efface devant le succès du régionalisme de la seconde moitié du XIXe et de la première moitié du XXe s., lorsque la géographie vidalienne impose le modèle régional comme mode de division principal et justificatif des différences. Au modèle économique, fondateur d’une vision économiciste de l’histoire, succède un modèle néo-naturaliste, fondateur d’une vision naturiciste de l’espace-temps, dont je viens de parler à propos de la géologie.

C’est l’excès de physiographie et de déterminisme qui justifie l’interpellation forte de François Simiand, au début du XXe siècle, lorsqu’il invite les chercheurs à renoncer à la monographie régionale pour mettre au jour des relations plus concluantes entre les faits que le simple groupement sur un même territoire et donc l’intelligence même des phénomènes spatiaux (Simiand 1903 et 1909). On sait les destinées

exceptionnelles de ce programme, avec l'École des Annales, tout orientée vers la découverte des lois structurelles de l'espace, puis de la géographie, après que celle-ci eut découvert dans la production anglaise, les fondements d'une nouvelle géographie. La redécouverte des vertus de la ligne Saint-Malo-Genève par les historiens dans les années 70-80, participe du même mouvement intellectuel profondément anti-régionaliste et anti-particulariste: la mise en évidence «de régularités massives et de corrélations majeures» de l'espace-temps français (R. Chartier, p. 2846).

Notre travail archéogéographique tentera d'échapper aux effets de balancier que cette histoire raconte. La restauration d'un intérêt pour les lieux ne sera pas le rejet des lois de l'espace, lorsqu'elles existent, ni la promotion du localisme. Nous préférons les associations et les conflits d'échelle.

On peut pousser l'analyse encore plus loin et suivre les indications de Serge Lewuillon, lorsqu'il observe que le tableau de l'agriculture et celui du territoire rural de la Gaule romaine et préromaine légués par les chercheurs du XVIIIe au XXe s. est imaginaire, en ce sens qu'il se fonde sur l'exploitation univoque de textes dont la logique n'est pas comprise (Lewuillon 2003). Par exemple, pour la Gaule, les grandes partitions de l'espace agraire, les zones de répartition des phénomènes, les types agraires restitués, le sont sur la base des textes de Jules César et renvoient à un modèle devenu sans âge, par l'emploi et le réemploi dont il fait l'objet. Prenant quelques exemples, Serge Lewuillon observe que la carte de l'élevage gaulois n'est autre que celle des besoins de la cavalerie césarienne et que les travaux archéozoologiques la périssent rapidement. De même il relève le privilège historiographique excessif du texte césarien dans la caractérisation des paysages ruraux, ce qui conduit, là encore, à une vision utilitariste des informations qui ne s'accorde pas avec les réalités archéologiques. Il n'est pas impossible de retrouver, dans ces descriptions insensibles au statut des documents qu'elles exploitent, des tableaux fortement marqués par des références culturelles modernes. Ainsi l'opposition entre une Gaule du centre, du Nord et du Nord-Est et une Gaule du Sud et du Sud-Ouest n'est pas étrangère à l'opposition des deux France dont il a été question au paragraphe précédent.

La géographie historique a pour but, ce qui est en soi un objectif parfaitement légitime, de rechercher l'assiette des territoires historiques. Mais elle l'a fait en simplifiant les réalités spatio-temporelles au profit d'une surdétermination politique de catégories en réalité plus polymorphes. Le processus est moderne en ce qu'il ne retient pas les réalités existantes pour ce qu'elles sont, préférant une interprétation territoriale unique et emboîtée des phénomènes décrits. Sur le plan cartographique, ce processus conduit à représenter des territoires limités, cohérents, disposant d'une surface nettement connue, et qu'on adosse les uns aux autres pour former un pavage. Sont ainsi réduits les effets de réseaux, les interférences non autosimilaires entre territoires, la porosité des marges et des frontières, et la dynamique de formation ainsi que les modifications historiques des territoires.

La géographie historique se situe à la rencontre de plusieurs idées, longtemps posées en termes de lois essentielles, qui consistent à articuler la géographie et la

politique. En quelque sorte à offrir les éléments d’une échelle unifiée conduisant du terroir au territoire, via le nationalisme méthodologique.

— La première idée est que chaque communauté paysanne sédentaire à taille humaine définirait son territoire à partir de son lieu d’approvisionnement. La première définition du territoire serait donc vivrière. Il s’agirait d’une loi essentielle, intemporelle, qui expliquerait que de la Préhistoire à nos jours, la communauté agraire traditionnelle de base soit à taille quasi constante, celle de la commune rurale, ou même de la section de commune rurale (je reviendrai sur les travaux critiques de J. Morsel dans le chapitre 16, p. 314). Le fait que les communautés, au départ autarciques, s’intègrent plus ou moins dans une économie d’échanges et dans des réseaux de communications, ne changerait rien de fondamental à ce besoin premier de définir un cadre local de référence.

— Greffé sur cette première idée, on pose ensuite l’attendu que ce “territoire d’approvisionnement” prend une forme circulaire ou proche de la forme circulaire. Les protohistoriens ont ainsi défini le territoire circulaire des premières communautés paysannes (Leroi-Ghouran 1964, 228 et 233; 1965, 157). Ensuite, une rhétorique géographique bien connue a installé le principe des zones concentriques qui doivent constituer, depuis le village central, les auréoles successives composant la figure du territoire agraire: village, *hortus*, *ager*, *saltus*, *sylva*. L’opposition fondamentale entre le cultivé (*ager*) et l’inculte (*saltus*) est quelquefois différemment nommée, lorsque les auteurs parlent d’*infield* (*ager*) et d’*outfield* (*saltus*).

— Un troisième principe est que cette définition autarcique et concentrique créerait un modèle qu’on serait en droit d’exporter à plus petite échelle. Ainsi les territoires plus vastes fonctionneraient, eux aussi, avec les mêmes notions de circularité (relative), de concentricité des éléments composants, et enfin de fermeture par des frontières principalement boisées. L’importance de la forêt dans la définition des frontières territoriales explique le succès de la notion de “frontières naturelles”.

«Les frontières naturelles, ce sont les chaînes de montagne, ce sont tous les terrains qui repoussent naturellement l’homme, en particulier les forêts et les marécages [...] Les solitudes sont les seules et vraies frontières naturelles»

(Albert GRENIER, *Manuel d’archéologie gallo-romaine*, I, 1, 179-180).

— Ensuite, on cherche à démontrer que les unités territoriales de rang supérieur, c’est-à-dire celles qui dépassent la communauté de base, reposent généralement sur une adéquation aux terroirs et aux unités de paysage de l’ancienne géographie, définis à travers la notion de “pays”. C’est ainsi que se met en place, principalement au XIXe siècle, une rhétorique qui conduit à affirmer le rapport existant entre régions historiques et pays naturels. Puis cette vision déterministe est affinée par le modèle possibiliste, selon lequel la nature propose (des possibles) et les sociétés disposent (par leurs choix historiques).

— Une autre idée est que les cadres territoriaux, une fois définis, connaissent une stabilité telle que la démarche continuiste est possible. Ce phénomène serait indépendant de l'échelle, et jouerait aussi bien pour les communautés locales que pour les territoires administratifs de plus grande taille. On peut donc, selon ce principe, rechercher l'héritage d'un cadre plus ancien dans le territoire plus récent: par exemple, rechercher les limites de la cité antique dans celles de l'évêché médiéval.

Pour réfléchir à cette logique, aux enchaînements fortement déterministes et gouvernés par le résultat final, je vais introduire un exemple profondément déstructurant qui jouera à la fois sur le plan territorial et sur le plan social. Il me servira à montrer combien l'extension de la nation moderne sur les réalités anciennes peut fausser celles-ci.

Quand la *res publica* produisait un espace social inégalitaire et communautariste

En contexte colonial romain, *res publica* signifie "collectivité de citoyens". Or cette réalité politique et sociale antique produit un espace communautariste, et la mise en œuvre de ce concept participe de la construction d'un espace hétérogène, caractéristique principale de l'espace antique. Or le concept de cité antique et celui de république, dans l'usage nationaliste et rétroprojeté qui en est fait, condamnent à ne pas prendre en compte ces réalités. Je ne mésestime pas, bien entendu, les autres significations de cette expression antique, particulièrement riche, et qu'on ne saurait, en effet, réduire à ce seul sens. Je ne l'envisage que sous l'angle territorial. Cependant, il faut bien noter que les modernes ont plus volontiers exploité les faces "positives" du concept antique, celles qui se rapprochaient du sens universaliste qu'ils étaient eux-mêmes en train de produire avec la notion moderne de République, issue des Lumières, alors qu'ils ont toujours laissé dans l'ombre et même méconnu ces autres significations.

Le sens colonial vient du mécanisme juridique d'expropriation et de transfert des terres que représente la constitution de l'*ager publicus populi Romani*. La terre prise à l'ennemi (voire acquise plus pacifiquement par expropriation avec indemnités, si le peuple concerné n'est pas un ennemi) devient *ager publicus*. Elle est ensuite en partie assignée nominativement à des colons dotés de la citoyenneté romaine de plein droit (dans le cas des colonies de droit romain), ou d'une forme réduite de citoyenneté, dite latine. Historiquement, les bénéficiaires furent d'abord des citoyens pauvres de la plèbe puis, à partir du I^{er} siècle avant J.-C., des vétérans de l'armée. Le fait colonial fut de plus en plus vif entre le IV^e et le I^{er} siècle av. J.-C., ralenti ou stoppé ensuite en Italie et dans les plus anciennes provinces et ne concernant plus que des zones nouvellement entrées dans l'Empire.

Après l'assignation de lots aux colons, il reste de la terre publique non assignée, et elle est globalement concédée à la collectivité des colons, pour devenir ce que nous

appellerions aujourd’hui son “domaine public”. De ces terres publiques indivises, le pouvoir romain ou les collectivités territoriales tirent bénéfice en les affermant à des *possessores*. Mais, avec le temps, ces terres publiques en réserve furent accaparées et ce qu’on appelle la “question agraire” à Rome n’est rien d’autre que l’histoire des tensions nées autour de la possession de cet *ager publicus*. Les notables voulaient l’accaparer en profitant du mécanisme de la possession de très longue durée ou en dépassant les quotas de terres autorisés par contractant. Les tribuns de la plèbe voulaient au contraire le protéger pour qu’il serve aux distributions de terre aux citoyens pauvres (les Gracques défendirent ce point de vue en tentant de limiter l’appropriation de la terre publique par les riches à 200 jugères par personne). Les *imperatores* (Marius, Sylla, César, etc.) voulaient toujours plus le réserver à leurs clientèles militaires et présentèrent au Sénat des projets provocateurs de lotissement de l’*ager publicus* non seulement dans les provinces, mais surtout dans les cités de l’Italie où la classe sénatoriale avait ses domaines (Campanie, environs de Rome, etc.) et où elle avait l’habitude de les agrandir par cette captation de la terre publique.

Un exemple, celui des vétérans d’Orange, fera comprendre les aspects inégalitaires et communautaristes de la *res publica*. En 36 ou 35 avant J.-C., les légionnaires de la Deuxième Légion *Gallica* sont démobilisés et installés comme colons dans la moyenne vallée du Rhône, autour de la colonie fondée pour eux, Orange. La titulature est précieuse pour situer le problème: la colonie porte le titre de *Colonia Iulia Firma Secundanorum Arausio*. Les Seconds, ce sont les colons, vétérans de la IIe légion *Gallica*, ainsi appelés du fait du numéro de la légion. On leur assigne des terres dans une vaste région autour d’Orange. On y reviendra.

Lorsque le cadastre de cette assignation est révisé en 77 après J.-C., le gouverneur de la province fait placer au-dessus des plans révisés une inscription explicative dans laquelle il est dit:

«L’imperator César Vespasien Auguste, souverain pontife, en sa huitième puissance tribunicienne, salué imperator pour la dix-huitième fois, père de la patrie, consul pour la huitième fois, censeur, pour la restitution des (lieux) publics que le divin Auguste avait donnés aux soldats de la légion II *Gallica* et qui ont été possédés par des particuliers pendant quelques années, a fait afficher les plans, après avoir fixé par jugères le vectigal, par les soins de L. Valerius Ummidius Bassus, proconsul de la province de Narbonnaise.»

(Piganiol, 1962, p. 81; trad. L. Lerat, modifiée par nous)

L’objet de la révision est donc de restituer aux soldats de la IIe légion (en fait à leurs lointains descendants formant la collectivité des citoyens) des terres ou lieux publics, parce que ceux-ci avaient été accaparés par des particuliers. Cette disposition cadastrale renforce donc l’information contenue dans le titre de la colonie. À Orange, les colons (*Secundani*) ou leurs descendants ou héritiers sont au cœur de la définition civique.

Il n'est pas difficile de savoir ce que signifient ces *Secundani* sur le plan juridique. Ils constituent une *res publica secundanorum*, c'est-à-dire une "collectivité publique des anciens de la deuxième (légion)". À ce titre, leur collectivité a reçu, lors de la fondation de la colonie, des surplus de terres et autres lieux publics (par exemple des emplacements "en ville"), qui lui ont été concédés pour qu'elle en tire des revenus. Le sigle RP apparaît d'ailleurs sur des fragments du plan cadastral A d'Orange, et il renvoie à des terres dites publiques concédées. Mais d'autres terres ou biens publics sont notés dans les documents d'archive sous d'autres formes, par exemple avec l'expression *REL COL*, ce qui signifie *reliqua coloniae*, "[terres] restant à la colonie" sous entendu une fois faite la distribution des lots aux colons. La collectivité reçoit aussi des "chutes" issues de l'arpentage, classées sous le nom technique de *subsecivum* ou encore d'*ager extra clusus*, ce qu'indique un passage du texte de Frontin sur "les catégories de terres".

«Il y a aussi une catégorie de terres dont la condition est semblable à celle des subsécives, c'est le territoire exclu (*ager extra clusus* = hors de la zone close) et non assigné; si ces terres ne sont données ni à la *res publica* du peuple romain, ni à celle de la colonie elle-même, dont la frontière l'entoure, ni à celle d'une ville étrangère, ni à des lieux sacrés ou religieux, ou ni à des lieux qui appartiennent au peuple romain, elles restent au pouvoir de celui qui aura pu assigner, avec le régime juridique des subsécives (fig. 10 La/Th).»

(Frontin, 3, 6-12 Th; 7, 8, 1-6 La; trad. H. Marchand)

On observera, et c'est l'intérêt de cette citation technique, que le texte parle de diverses formes de *res publica*: la *res publica* des Romains (comprendre: du peuple Romain dans son ensemble, l'*ager publicus*), mais aussi celle de la colonie, celle d'une ville pérégrine, celle d'un lieu sacré ou religieux. On donne ou concède des terres à ces collectivités, et on est donc dans une modalité communautaire. Il y a plusieurs républiques mais c'est évidemment le cas colonial qui nous intéresse ici.

À Orange, les colons de la Deuxième légion ont formé la collectivité, et lorsqu'il est question de lieux ou de terres publiques dans les documents les concernant, c'est à leur profit exclusif. C'est pour eux que l'assignation avait eu lieu; c'est dans leur intérêt qu'on révisé le cadastre cent douze ans plus tard, pour veiller à ce que les terres publiques (non assignées et non rendues à la population indigène), celles qui ont été concédées à la colonie pour constituer leur domaine public, leur soient bien attribuées et non pas accaparées. En fait il s'agit de veiller à la bonne rentrée du loyer contractuel que la colonie passe avec des *possessores* ou des *mancipes* pour leur exploitation. Cet impôt ou cette taxe s'appelle le *vectigal*, et il est perçu jugère par jugère. Pour ces terres publiques, on pratiquait quelquefois une espèce de concession de très longue durée, proche de la notion moderne d'emphytéose.

Le lien entre les collectivités de colons et les terres publiques est significatif d'une tension assez fondamentale dans l'histoire de certaines colonies romaines. Au

sein même du territoire colonial, la diversité des statuts personnels (citoyens romains, citoyens de droit latin, *vicani*, pérégrins, esclaves) se trouvait renforcée par la hiérarchie (non rigoureusement parallèle) entre les terres et leur statut juridique et fiscal.

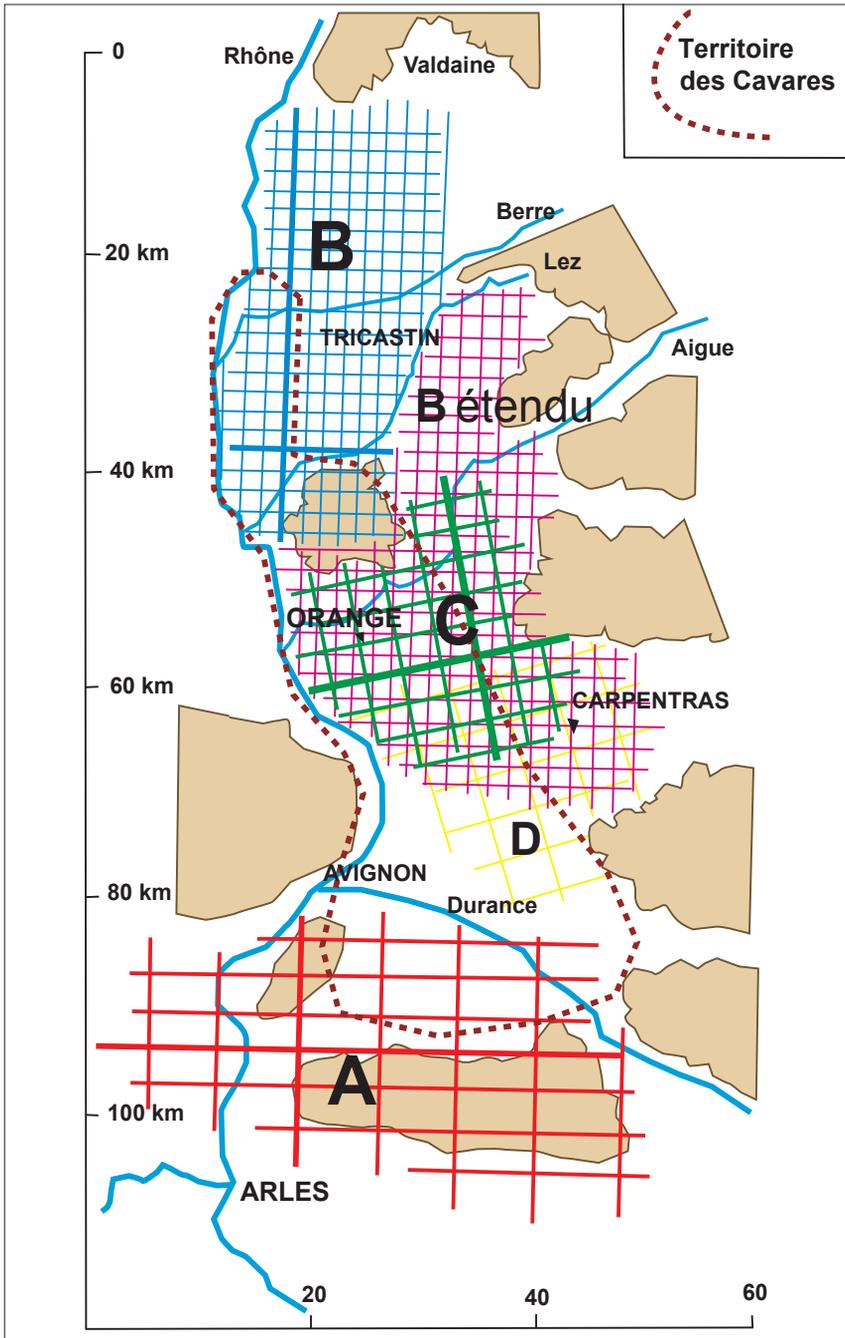
Mais l'hétérogénéité ne s'arrêtait pas là. Elle débordait sur les cités voisines chaque fois qu'il y avait eu des confiscations supplémentaires. Les textes des arpenteurs évoquent le cas des *agri sumpti*, ces terres qu'on avait dû prendre un peu partout sur le territoire d'autres cités, lorsque la colonie n'en possédait pas suffisamment (ou même pas du tout) pour satisfaire les besoins de l'assignation et constituer des surplus publics.

On arrivait même à des situations drastiques. À une extrémité du spectre des statuts, il y avait le cas de ces colonies fondées en zone montagneuse et dont le territoire ne renfermait aucune terre cultivable prête à être assignée. Il fallait assigner des terres entièrement prises aux territoires voisins. C'est ce qui se fit à *Hispellum* (l'actuelle Spello), colonie julienne, à laquelle il fallut attribuer des terres dans les vallées du Tinia et du Ghiascio qui appartenaient à d'autres cités. À l'autre extrémité du spectre des statuts, il y avait le cas de ces municipes ou *oppida* indigènes dont tout le territoire avait été confisqué, jusqu'au pied de leur muraille urbaine, pour servir d'assiette à l'assignation. C'est ce qui se fit, par exemple, à *Caudium*, en Campanie. Les indigènes n'avaient plus aucune juridiction sur leur territoire.

Cette pratique crée des situations vraiment originales puisque les colons constituant la *res publica* d'une colonie, vont recevoir des terres dans le territoire du municeps ou de l'oppidum voisin, alors que ce municeps ou cet oppidum n'a, évidemment, pas le même statut juridique que la colonie. Voilà donc des vétérans, dotés de la citoyenneté de plein droit (*optimo iure*), exemptés du paiement du tribut, effectuant les actes de leur vie civique dans la colonie, mais qui résident et possèdent dans une autre cité, parce que le lot de terre qu'on leur a affecté s'y trouve. Là, ils sont voisins de populations de statut différent, soit des citoyens latins, si le municeps ou l'oppidum a reçu le droit latin, soit des indigènes n'ayant pas encore accédé au droit latin, sans parler des pérégrins sans droits.

On imagine les conflits de juridiction qui devaient alors se poser. Ces colons, citoyens installés dans ces terres prises, étaient jugés par les institutions de leur colonie. Ils bénéficiaient donc d'un privilège d'exterritorialité.

Les assignations d'Orange donnent un exemple particulièrement frappant de cette hétérogénéité territoriale et cadastrale. L'assiette des trois centuriations destinées à lotir les colons de la Deuxième légion est, en effet, extraordinaire. De Montélimar, au nord, à Arles au sud, les *Secundani* ont été répartis dans tout ou partie du territoire des peuples (et des cités) suivants: Cavares (Orange, Avignon, Cavaillon), Voconces (Vaison), Tricastins (*Augusta Tricastinorum*), *Memini* (Carpentras), Volques (Nîmes, *Ugernum*), Salyens (Arles, *Glanum*, *Ernaginum*, *Caenica*). Trois quadrillages géants furent dessinés par les arpenteurs pour réaliser cette assignation et couvrir un espace de plus de cent kilomètres du nord au sud.



► FIG. 18

Extension des divisions agraires opérées dans les plaines rhodaniennes pour l'assignation des terres aux colons d'Orange.

Imagine-t-on l’hétérogénéité locale des situations foncières et fiscales? Pouvaient se côtoyer: des terres publiques assignées, immunes, transmissibles et de statut inaliénable; des terres publiques concédées à la *res publica*, inaliénables, mais susceptibles d’affermage de très longue durée à des preneurs contre le versement du vectigal, et qui avaient tendance à devenir des terres accaparées; des terres rendues à la population locale, cultivables ou incultes, qui devaient le *tributum*, si on était dans le cas d’une population soumise à cet impôt reconnaissant sa sujétion; des terres exceptées; des terres de statut particulier (des temples, de l’armée); des concessions à des “bien méritants”, enfin, pour récompenser ceux qui s’étaient bien comportés pendant la conquête, soldats s’étant bien battus, ou indigènes ayant collaboré.

Cette grille de statuts juridiques et fonciers rencontrait ensuite cette autre diversité fondamentale de l’Antiquité, qu’était la juxtaposition, dans un même espace régional, des divers statuts territoriaux et civiques: cités coloniales, de droit romain ou de droit latin, cités stipendiaires, cités alliées et fédérées, municipales sans suffrage. On sait que la diversité de ces statuts territoriaux et civiques venait de l’histoire, c’est-à-dire du rapport, pacifique ou guerrier, collaborateur ou résistant, que les peuples conquis avaient eus avec Rome.

Avec les transformations dues au temps — la perte de l’archive, le manque d’entretien du sol, la mort du propriétaire ou du possesseur sans héritiers, la transformation du sol en bordure d’un fleuve par alluvionnement, etc. — on peut imaginer les sources considérables de conflit que de telles situations devaient occasionner. Les textes des arpenteurs et l’épigraphie romaine donnent plusieurs exemples de procès entre cités, survenus pour régler de tels litiges de juridiction. Ils ont parfois duré plusieurs décennies! Il n’est pas difficile d’imaginer que, malgré telle ou telle précision juridique (évidemment Auguste, qui a mis ou tenté de mettre de l’ordre ici comme dans d’autres domaines!), les situations d’héritage provoquées avec le temps ont dû favoriser les contestations entre cités. La colonie qui possédait des terres dans un territoire voisin ou étranger ne souhaitait pas perdre son droit de juridiction sur l’*ager publicus* qui lui avait été attribué et avait tendance à réclamer le droit d’agir dans le territoire en question. Mais, de façon contradictoire, elle avait intérêt à limiter ses prétentions afin que les citoyens de cette cité amoindrie n’en profitent pas pour réclamer l’accession à la citoyenneté romaine (si c’étaient des citoyens de droit latin), ou encore des droits sur les terres publiques.

La *res publica*, quand il s’agit d’une communauté de citoyens agissant comme colons, provoque un surplus d’inégalités et de disparité dans une situation spatiale déjà marquée par des différences notables. La définition territoriale de cette communauté brouille les circonscriptions en place puisque la logique coloniale ne se réfère à aucun héritage si la nécessité le commande, traversant les frontières établies, réduisant les espaces à l’habitat urbain dans une expropriation qui peut être globale et radicale, pratiquant le mitage colonial et non la définition homogène et cohérente des espaces.

Tout cela, nous ne pouvons le comprendre et le dire en ces termes tant que primait le rôle référent que l'Antiquité devait tenir dans la fabrication de notre concept moderne de "république" et tant que primait la représentation cohérente et unitaire du territoire national à construire. Les historiens avaient fait de la république antique une forme fixe, analogue à la centuriation parfaite de Padoue, et ils avaient, comme Viollet-le-Duc, pris la forme restaurée de la "république" (c'est-à-dire la forme moderne) pour la forme initiale (la forme antique). Il est donc possible de paraphraser l'architecte cité au chapitre précédent et dire: «Instaurer la République moderne, c'est réinterpréter la *res publica* antique dans un état présumé complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné du passé antique».

Ce que les Romains appellent «république», c'est, notamment, une réalité communautariste, qu'on appellerait, nous, ghetto ou même apartheid territorial, juridique et social. C'est, évidemment, totalement contraire à nos valeurs. On comprend alors pourquoi notre conception moderne de la République empêche l'adoption du schéma antique réel par l'historien! Il faudrait, pour cela, critiquer quelque chose dont nous avons fait un modèle dans le récit de notre évolution vers la République et la démocratie.

Dans le même temps, la mise en évidence de ces réalités ne doit pas conduire à une interprétation culturaliste des réalités matérielles. Il n'y a aucune chance que les matériaux archéologiques, les formes des exploitations agricoles, l'ordre des vignobles ou la taille des pressoirs soient d'un quelconque apport pour parler de ces inégalités ethno-politiques.

Une histoire de mur, des Grecs jusqu'à aujourd'hui!

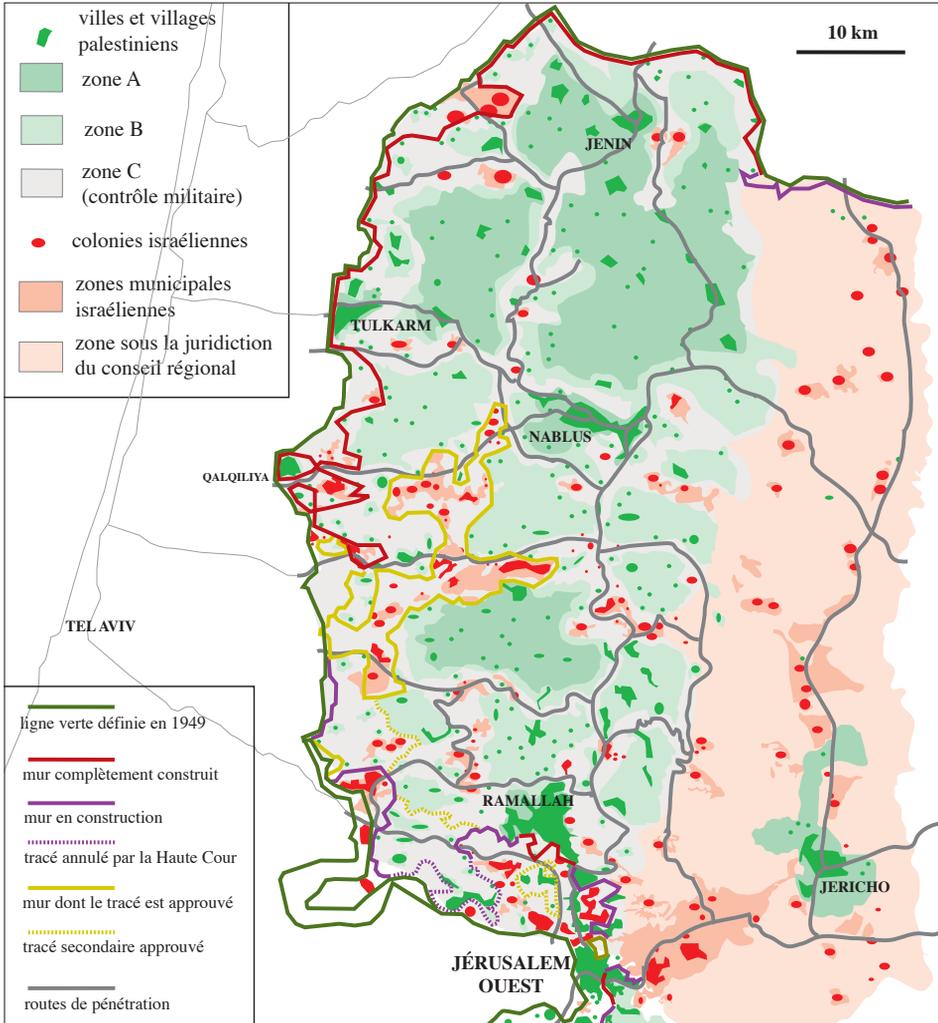
Voici comment Strabon décrit le site de la colonie d'Emporion, sur le rivage oriental de la péninsule ibérique.

«La ville se divise en deux parties séparées par une muraille. En effet, elle jouxait autrefois un habitat des tribus indicètes qui, tout en formant une communauté politique distincte, voulaient avoir une enceinte commune avec les Grecs pour assurer leur sécurité. Celle-ci fut alors construite avec deux compartiments séparés par un mur mitoyen.»

(Strab., III, 4, 8; trad. F. Lasserre).

Strabon dit que cette division s'affaiblit avec le temps et qu'ensuite, une seule entité politique rassembla Grecs et Barbares. Autrement dit, s'il y a bien eu un projet politique d'apartheid, la réalité qui s'installa avec le temps fut bien plus «emmêlée», selon le mot récent de Philippe Boissinot (2005), et interdit qu'on fasse des matériaux archéologiques le reflet mécanique de cette séparation.

De nos jours, l'exemple cisjordanien donne une illustration de ce compartimentage en milieu colonial.



► FIG. 19

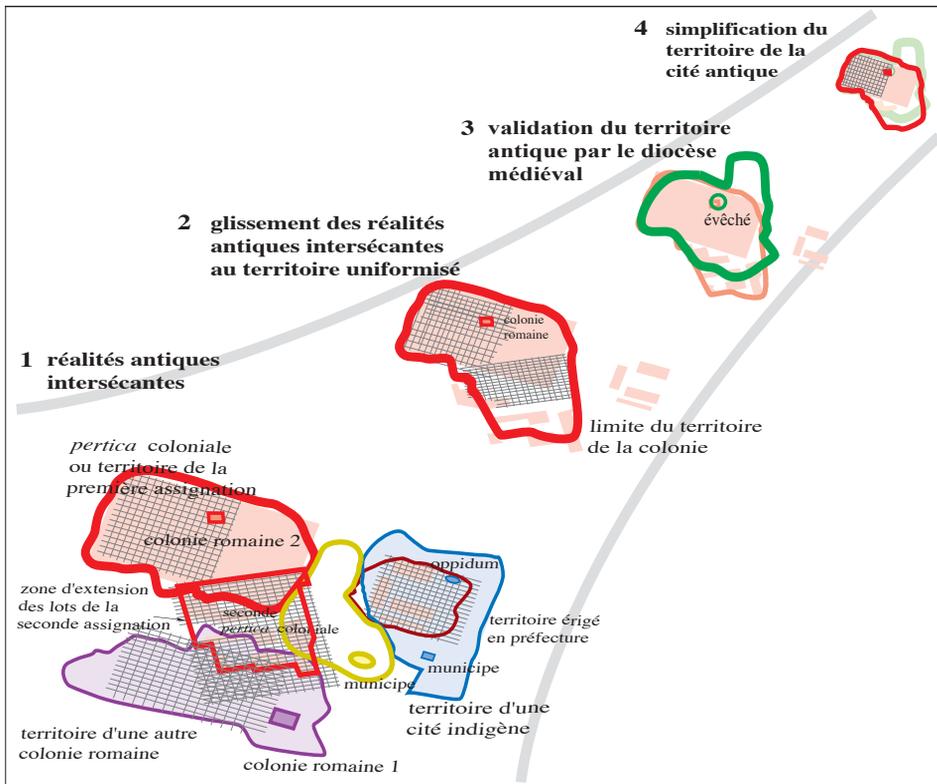
La fragmentation du territoire de la Cisjordanie palestinienne par les installations coloniales israéliennes.

Si des historiens craignaient que l’archéogéographie ne conduise à d’amollissantes naturalisations de l’espace, à la perte du sens historique, les voilà sans doute rassurés? Nous sommes sur des objets forts. Mais nous suivront-ils dans toutes les réflexions historiques que cet exemple suscite? Car à observer l’épistémologie de la notion de *res publica*, il s’ensuit que la recomposition de l’idée ouvre sur des perspectives historiques assez différentes de celle qu’enseigne la doxa: des territoires enchevêtrés et même intersécants, des espaces communautaristes, des inégalités profondes, des dynamiques inédites. Que devient, dans ces conditions, la figure homogène de “la” cité antique? L’histoire de l’espace antique risque fort de changer dans les années qui viennent.

Ce qu'est le nationalisme méthodologique

Installer la notion de crise des objets, c'est le fait de dépolitiser et de dénationaliser les objets institués de l'histoire et de l'archéologie de l'espace pour mieux tenter une politique des objets ayant réellement existé. Cette recomposition des objets par leur politique, c'est-à-dire leurs liens, est ce qui permettra de produire le social ancien. Ce sera faire pièce à ces embarrassants génies des anciens classements que sont le "général", le "national", le "rationnel", etc.

L'illustration suivante donne un exemple de la façon dont les réalités d'Orange, décrites au paragraphe précédent, sont comprises par le nationalisme méthodologique.



► FIG. 20

Les réalités antiques intéressantes finissent, au terme de réductions successives, par devenir un territoire antique homogène. À noter le rôle médiateur du diocèse médiéval, censé transmettre la situation antique.

Pour aller au fond des choses en suivant l'analyse d'Ulrich Beck, le nationalisme méthodologique est à la fois une époque et une posture où la Politique était ce qui

organise et, par définition, ce qui ne pouvait pas être l’objet d’une politique. Comme le relèvent chacun de leur côté B. Latour et U. Beck, on pouvait faire une politique de tout sauf de la Politique. Le nationalisme méthodologique dont nous héritons, c’est une théorie élitiste de la valeur des catégories organisatrices fondées sur les définitions exclusives, par opposition à la trivialité des latences non exclusives, à la banalité des liens, à la passivité des situations réelles. C’est une théorie territoriale de l’identité, fondée sur la reconnaissance de catégories exclusives: ethnies, nations, religions, classes, familles. En créant une définition exclusive de l’identité, cette posture supposait des territoires délimités de frontières multiples, avec toutes sortes de corollaires: conscience de soi, intégration sociale, droit du sang, etc. Or cette théorie, délicate sur le plan empirique en raison des brassages, des fragmentations et des intersections de toutes sortes, a été érigée en universalisme à l’époque de la formation des États-nations par l’élaboration des catégories du social et du politique. Bien entendu, cette théorie a été historiquement fondamentale, puisque c’est en passant par elle qu’ont pu naître la démocratie et, aujourd’hui, les «droits de l’homme». Il faut le rappeler afin que la critique soit très précisément circonscrite.

Ce qui est en question, c’est une théorie de la distinction exclusive, fondée sur une posture «ou bien ou bien». Cette posture épistémologique n’a pas de lien logique avec l’optique nationale des agents sociaux modernes, mais elle a un lien historique avec eux, puisque c’est à l’époque de la construction des États-nations que se sont constituées les disciplines, histoire, sociologie, anthropologie, etc. C’est en naturalisant les catégories, celles de l’État, de la nation et de la société, que le lien s’est fait. La succession est la suivante: les frontières sociales coïncident avec les frontières nationales des États, donc les frontières de la recherche peuvent et doivent se fonder sur les frontières nationales (Beck 2006, p. 48). La science a épistémisé et naturalisé ces catégories et en a déduit ses objets. D’où la possibilité inverse: on peut réhistoriciser ce rapport et proposer d’autres liens.

Observons que le nationalisme méthodologique ne peut pas fonctionner s’il n’y a qu’un État, car il n’y a rien pour s’opposer. La théorie postule des unités territoriales nationales délimitées, adossées, voire antagonistes et propose une définition du niveau global comme étant une amplification des relations exclusives entre États. Traduit en termes épistémologiques, cela revient à dire que le comparatisme méthodologique jusqu’ici pratiqué en sociologie, en géographie et en histoire s’est fait, le plus souvent, par des comparaisons d’États à États qui réduisent le problème. Quant à la conception des relations dans l’Antiquité et le Moyen Âge sur le modèle des actuelles relations inter-nationales (le tiret étant nécessaire pour rendre le sens nationaliste du mot), elle est un contresens de plus.

Inversement et symétriquement, c’est une théorie qui pense le local sur la base exclusive de la pièce du puzzle. Le local n’a pas d’existence propre, mais une aptitude à être réuni, par une fonction d’assemblage qui lui est supérieure.

Batailles autour de l'Antiquité et militantisme historique

Voici comment François Lenormant, membre de l'Institut, exploite, en 1883 l'inscription de C. Popilius Laenas, dans laquelle ce préteur se vante d'avoir aménagé l'Italie du sud en construisant des routes, des édifices et une ville portant son nom *Forum Popillii*, et, par-dessus tout, d'avoir fait reculer l'occupation des terres publiques par les éleveurs au profit des agriculteurs (par «terres publiques» comprendre les terres confisquées par Rome aux populations locales).

«Les formes de langue y sont des plus anciennes, et le type paléographique de l'écriture des plus intéressants par son caractère archaïque. C'est l'inscription dans laquelle C. Popilius Laenas raconte la construction de la voie qu'il a fait exécuter de Capoue à Regium avec ses ponts, ses bornes milliaires et son service de courriers [...] Enfin, dans une phrase très remarquable il se vante d'avoir été le premier à forcer les pasteurs à céder le terrain aux laboureurs sur les domaines publics, *eidemque primus feci ut de agro poplico aratoribus dederent paastores*.

Voici bien le principe de politique économique et agraire qui inspirait les actes de l'administration romaine aux temps où la République était encore florissante et son administration forte, restreindre par des mesures énergiques la vaine pâture pour y substituer la culture du sol. C'est le vrai principe, celui qu'il faut appliquer aujourd'hui de nouveau et qui seul peut rendre à la contrée la vie et la prospérité, en amener le repeuplement. Au moyen âge, sous le régime féodal, c'est le contraire qui avait prévalu. Lorsque Francesco Sanseverino, comte de Marsico, en 1335, assura à la commune de Diano la jouissance d'une partie du territoire de la vallée il le fit en interdisant «que personne osât mettre en culture les biens communaux, y bâtir ou y exécuter un travail d'amélioration quelconque», ce qui fut confirmé dans les mêmes termes par le roi Ladislas en 1404, par Jeanne II en 1430, par Ferdinand d'Aragon en 1465, et par Charles-Quint en 1536. Au XV^e siècle, la passion de l'antiquité était universelle; c'est par son exemple qu'on voulait tout justifier. On prétendit donc faire remonter à l'administration romaine la préférence accordée au pâturage sur le labourage; et pour y arriver on inventa des soi-disant documents épigraphiques. Marino Freccia, dans son traité *De suffendis*, affirme ce qui suit: «Lorsque j'étais dans le Val di Diano pour inspecter les limites des domaines de cette ville et du seigneur baron de San Pietro, je trouvai une pierre de marbre où l'on pouvait encore lire quelques paroles: *Et Vallis rationis nuncupatur, dum inter pastores et aratores quaestio esset quod eorum in agro potior esset in pascendo vel arando, destinato a Romanis consule decretum fuit ut pastoribus cederent aratores.*» Ce passage a échappé à M. Mommsen, qui n'a pas compris le texte en question dans la partie des fausses [inscriptions] de son grand recueil. Il est pourtant d'une réelle importance pour la question de la date, jusqu'à présent ignorée, où fut découvert le marbre de Popilius Laenas. Il était, en effet, nécessaire que l'inscription de Polla fut connue pour que l'on pût inventer la prétendue inscription de Diano, imaginée pour en faire la contrepartie.»

(François LENORMANT, *À travers l’Apulie et la Lucanie: notes de voyage*, tome II, Paris 1883, p. 80-82).

François Lenormant repère avec raison une fausse inscription romaine et vitupère contre cet archaïsme qui va jusqu’à mobiliser l’Antiquité pour défendre des vues inadéquates sur le maintien des biens communaux. Mais, à la réserve près qu’il n’invente aucune inscription pour défendre son point de vue, il fait de même avec l’inscription de Popilius Laenas, et la mobilise sans vergogne pour défendre le bien fondé de l’aménagement du territoire et de l’agriculture militante.

L’époque moderne et contemporaine aussi...

La dénationalisation peut aussi concerner l’histoire moderne et même l’histoire contemporaine. Pourquoi? Parce que tout n’a pas changé avec les Lumières, le développement du positivisme et de la Science. Je n’installe pas une fracture, entre un avant prémoderne tout empreint d’autres valeurs et un après radicalement différent. On a continué et on continue à tisser des hybrides. On connaît la thèse de Bruno Latour, selon laquelle, justement, les Modernes ne font pas ce qu’ils disent: ainsi «nous n’avons jamais été modernes» (Latour 1991).

On peut donc concevoir que l’étude des réalités de ce qu’on appelle en France l’époque contemporaine (et qui correspond à l’affermisssement des bases de la Modernité) confirme cette expression théorique.

Voici un ouvrage récent qui en fait une belle démonstration. Une juriste, Caroline Gau-Cabée, a étudié le sort des droits d’usage aux XIXe et XXe s (Gau-Cabée 2006). On sait qu’avant la Révolution, les paysans disposaient de droits d’usage variés, dans les forêts notamment. Or les rédacteurs du Code Napoléon omirent de régler le sort de ces droits, pensant sans doute qu’en ne les réglementant pas ils disparaîtraient. Ce silence provoqua de nombreux contentieux dont furent saisis les juges, conflits opposant une tradition au nouveau principe de propriété. En inventant une jurisprudence pour ce régime particulier du droit d’usage, les juges du XIXe s. créèrent un véritable “hybride juridique” qui emprunte ses caractères à deux types d’institution, l’usufruit, l’usage et l’habitation (CC art. 578 et sv.) et les servitudes ou services fonciers (art. 637 et sv.). Bref, parce que les juges, bien que sensibles au droit des propriétaires, n’eurent pas en cette affaire une attitude dogmatique, la survie des droits d’usage fut autorisée.

Comme l’écrit Caroline Gau-Cabée en tête de son ouvrage, «le passé commande le présent», et l’actuel compose avec divers héritages. Ces héritages, dans ce cas, peuvent être explicites. C’est ainsi que différents tribunaux civils et la cour de cassation discutent encore aujourd’hui de droits concédés au XIIIe s., voire au XIIe s. comme dans ce jugement de la cour d’Aix-en-Provence rendu en 1997 et examiné en cassation en 1998.

Chapitre 4

Un processus ambigu: naturaliser

Voici l'autre volet de la crise des objets, leur naturalisation. Il faut s'interroger sur ce qui produit un objet scientifique dans les sciences humaines et sociales. C'est la transformation d'une question sociale en objet de recherches, après que cette question soit passée par le filtre du dualisme et par diverses réductions qui fragmentent un objet social réel en plusieurs objets scientifiques, mais sans que soit posée la méthodologie de recombinaison de la totalité. En bonne logique, puisqu'on a des disciplines pour fragmenter des objets réels, on devrait avoir des disciplines tout aussi positives pour les recomposer. Or cette seconde activité est, finalement, laissée à la libre initiative de ceux qui veulent s'y astreindre. Pour le dire simplement, on appelle science le mouvement de réduction et de séparation des éléments, créant par nécessité de vrais faux objets, et on laisse aux idéologies et aux philosophies de toutes sortes les essais de recombinaison, quitte à se dédouaner de ces tentatives par de vertueuses condamnations au nom de l'objectivité outragée. En effet, l'absence de méthodologie de recombinaison fait qu'on s'en remet à des collecteurs plutôt qu'à des collectifs, à des essences plutôt qu'à des hybrides. L'interdisciplinarité n'est donc pas possible sur de telles bases.

La crise des objets, c'est le dualisme plus les collecteurs hypertrophiés!

Mais cette situation recèle une nouvelle ambiguïté. Elle n'est qu'une apparence. Il y a une proximité entre le dualisme des pratiques scientifiques et le nationalisme méthodologique. Parce qu'un scientifique qui s'est débarrassé de la partie humaine ou politique des choses en ne s'intéressant qu'à la part légale (en raison des "lois" de la nature), ne sera jamais en position de réclamer quoi que ce soit sur la façon de recomposer cette partie. S'il voulait des objets politiques aussi légaux que les objets scientifiques, il montrerait un intérêt pour la politique des objets que son dualisme condamne. Et s'il voulait installer dans le monde de la politique des régularités aussi légales que celles qu'il cherche et trouve dans la nature, ce n'est pas une politique

qu'il décrirait, mais une mécanique, exactement comme celles qui gouvernent les utopies.

D'où mon propos: les disciplines s'autonomisent, s'isolent, manifestant ainsi une indépendance farouche, gage de leur productivité. Mais elles n'hésitent pas à loger leurs objets dans des collecteurs qui sont le contraire de ce qu'elles ont tendu à faire en s'autonomisant. Elles échouent donc partiellement.

Pourquoi les disciplines «échouent» partiellement

Il existe dans la vie scientifique une puissante contradiction historique, et dans notre domaine de recherches tout particulièrement. On peut l'exprimer par une question: pourquoi les disciplines scientifiques qui se créent sur d'ambitieux programmes de libération par rapport aux carcans que représentent des situations historiques précises, "échouent"-elles à le faire, au moins partiellement? Comme j'ai donné la description du problème au chapitre précédent, je peux le formuler en ces termes: pourquoi ces disciplines qui prennent acte de la contingence des sociétés, des malheurs des temps et qui veulent s'affranchir de tout cela finissent-elles par replacer leurs objets dans le cadre du nationalisme méthodologique? Pourquoi donc y a-t-il une si troublante proximité entre leur épistémologie et le nationalisme méthodologique? Pourquoi les savants sont-ils naturalistes quand il faut réduire, et nationalistes quand il faut recomposer?

Cette affaire n'est pas secondaire, puisque c'est le statut même que la science se donne qui est en cause. Historiquement, on le sait, les sciences veulent échapper aux effets des idéologies, au point que scientifique signifierait quasiment le contraire d'idéologique. Acceptons cette posture et voyons comment les sciences la mettent en œuvre, à partir de l'exemple de l'archéologie.

L'archéologie

Cette discipline porte en elle une redoutable contradiction. Elle ne peut assumer les conséquences de sa propre découverte, celle de la temporalité particulière des vestiges matériels, ce qui la conduit à faiblir et à composer à plusieurs occasions. C'est ce que Laurent Olivier appelle "les révolutions manquées de l'archéologie" (Olivier 2004, 12-14). Je résume son propos.

Cette discipline œuvre sur des corpus incomplets et travaille dans des contextes incertains, et des objets largement inconnus. Elle est donc une démarche confrontée à l'invention permanente de son propre discours. Et c'est là que les archéologues balancent entre deux pôles contradictoires: soit s'engager résolument vers l'inconnu et en tirer toutes sortes de conséquences, soit intégrer le nouveau dans le déjà connu qui est un «déjà reconnu». Cette oscillation est le champ de tension propre à la discipline, et le passage de l'un à l'autre est un *travail de médiation* (Latour 1989

et 1995). Mais le bilan de cette tension est singulièrement déséquilibré, l'archéologie n'ayant finalement pas réussi à sortir de son rapport de culpabilité avec l'historicisme. «Ainsi, par trois fois, la démarche archéologique a failli sortir du sillon qu'elle traçait, pour finalement y retourner (Olivier 2001)».

Aus XVIII^e et XIX^e siècles, l'archéologie découvre successivement les Antiquités gauloises puis la préhistoire. Cette découverte plaçait les chercheurs devant des vestiges matériels de plus en plus abondants avec l'augmentation des découvertes, qui constituaient une matière originale et originelle nouvelle en ce sens qu'elle n'était pas documentée par la conscience historique. Ces découvertes imposaient un changement de paradigme majeur: le passé échappait au monopole de l'Histoire; celle-ci n'était plus tout le passé; elle n'était plus que la représentation consciente du passé, représentation fragmentaire et limitée dans le temps, puisqu'à côté d'elle une gigantesque mémoire matérielle enfouie témoignait d'autre chose. Or ces changements ont été "normalisés", c'est-à-dire qu'ils ont été intégrés au discours normatif de l'histoire, et la préhistoire, puis la protohistoire, dans leur intitulé même, devenaient des sous-disciplines historiques, dont l'objet était de faire une «sous-histoire des civilisations du passé élaborée non pas au moyen de textes, mais plus prosaïquement des restes matériels» (*ib.* p. 13). Elles devenaient des disciplines par défaut, marquées d'une forme d'incomplétude qui devait se traduire par une sujétion.

On retrouve là un premier processus d'épistémisation de la discipline, avec la réaffirmation du centre (l'histoire) et des marges (les sciences auxiliaires de l'histoire dans lesquelles l'archéologie vient prendre place).

Au XIX^e s., les premières esquisses de typologie, notamment chez des auteurs peu marqués par le poids de l'histoire gréco-romaine (chez l'archéologue suédois Hans Hildebrand, par exemple), font apercevoir le fait majeur que le temps des vestiges est spécifique, différent du temps des historiens. En France, la naissance de la notion d'Antiquités nationales, dans les années 1860, autour du programme de fouille des sites de la Guerre des Gaules voulu par Napoléon III, ouvre une nouvelle possibilité, puisque ces fouilles vont permettre la découverte de vestiges pré- et protohistoriques. Or, par effet du nationalisme méthodologique, l'obsession des chercheurs à vouloir "césariser" tout ce qu'ils découvrent est ahurissante: tout ce qui est trouvé doit prouver le récit de César dans la Guerre des Gaules et c'est ainsi que des objets de l'âge du Bronze furent employés à démontrer le récit du conquérant romain. Le matériel accumulé, qui servira plus tard à définir les âges du Bronze et du Fer, n'apparaît donc pas pour ce qu'il est, mais de façon contrariée, récupéré par une vision précise de l'histoire, et même par une histoire directement issue de la volonté politique. L'historicisme et le nationalisme ont prévalu.

Dans la seconde moitié du XX^e s., une troisième opportunité d'émancipation est donnée à l'archéologie avec l'invention des protocoles scientifiques de datation, ce qu'on appelle les datations absolues. L'apparition de ces datations remettait en cause les schémas chronologiques et culturels habituels, ceux qui avaient été établis

sur une base dite “diffusionniste” dans laquelle on définit un centre ou lieu d’origine (le plus souvent méditerranéen) et des aires de diffusion et donc de datation des vestiges. Mais les archéologues ont alors estimé que ces chronologies culturelles qu’ils employaient n’étaient pas fondamentalement remises en cause par ces datations absolues, et qu’il suffisait de les amender pour les adapter aux écarts, pourtant considérables quelquefois, qui apparaissaient.

Il y avait pourtant matière à réfléchir: que signifiait l’apparition de ce temps «absolu», sinon une remise en cause des scénarios historiques traditionnels, dans lesquels on n’avait pas pris en compte la nature du temps des vestiges, c’est-à-dire une nature fondamentalement probabiliste de l’information contenue dans les vestiges du passé. Le processus d’abdication n’est pas achevé. On assiste, en ce moment, à une normalisation: on tente d’intégrer ces datations absolues aux schémas chronoculturels conventionnels, et on recourt à de nombreuses microchronologies locales.

Il faut, évidemment, nuancer cette analyse, en ceci que l’évidence, qui ne s’impose pas dans un premier temps, finit, néanmoins, par advenir. Si les âges du Bronze et du Fer n’ont pas été reconnus sous le second Empire, ils l’ont été ensuite et ont acquis une force archéologique que chacun peut mesurer. Ce que nous devons faire, c’est mesurer les effets persistants de cette distorsion initiale sur les objets d’étude.

L’archéologie, ni culturelle ni environnementale, mais écouménale

Depuis toujours, l’archéologie est définie comme le récit de l’affranchissement des hommes de l’état de nature. C’est une discipline culturelle et même culturaliste en lien avec la notion de patrimoine, ce qui explique son rangement actuel au sein du Ministère de la Culture (et non celui de la Recherche ou celui de l’Environnement), et, à l’intérieur de celui-ci, dans la Direction du Patrimoine. Son cadre juridique est présenté, par les commentateurs, comme ressortissant du Droit de la Culture (Pontier, Ricci et Bourdon, *Droit de la culture*, précis Dalloz, 1996).

Dans des articles récents (Chouquer 2000; 2006), j’ai attiré l’attention sur le fait que l’archéologie, ainsi définie, marchait doublement sur la tête.

1. Alors que ses chercheurs en ont une représentation culturaliste, leur pratique quotidienne les place dans le droit de l’environnement, par application des principes de celui-ci (surtout le principe d’action préventive, et celui d’aménageur-payeur équivalent du pollueur-payeur). Christian Goudineau avait souligné cet ancrage environnemental dès 1990, dans son rapport sur l’archéologie. Pour un aménageur, l’archéologie fait partie du lot environnemental, à prendre en compte dans les corrections des effets dus à l’impact. Mais si cette contradiction se perpétue, c’est parce que culturalisme et environnementalisme sont les deux faces d’un même naturalisme ontologique.

2. En raison de cette pratique située dans les effets d'impact, le savoir archéologique n'intervient pas sur le choix d'aménagement lui-même. Celui-ci se décide sur des bases autres (économiques et territoriales) dans l'ignorance totale des héritages. Ce qui revient à placer le passé des systèmes après leur présent et leur futur. On décide d'abord du futur, puis on voit ce qu'il y avait jadis au même lieu.

La Modernité est décidément subtile et inventive. Quel est donc ce plaisantin qui prétend que «nous n'avons jamais été modernes»? En tout cas, dans la relation entre aménagement et archéologie, nous le sommes plutôt deux fois qu'une!

Ni culturaliste, ni environnementale, l'archéologie aurait avantage à devenir une discipline écouménale. Elle peut contribuer à refaire du lien avec les milieux géographiques, et non pas dans l'indifférence par rapport à eux.

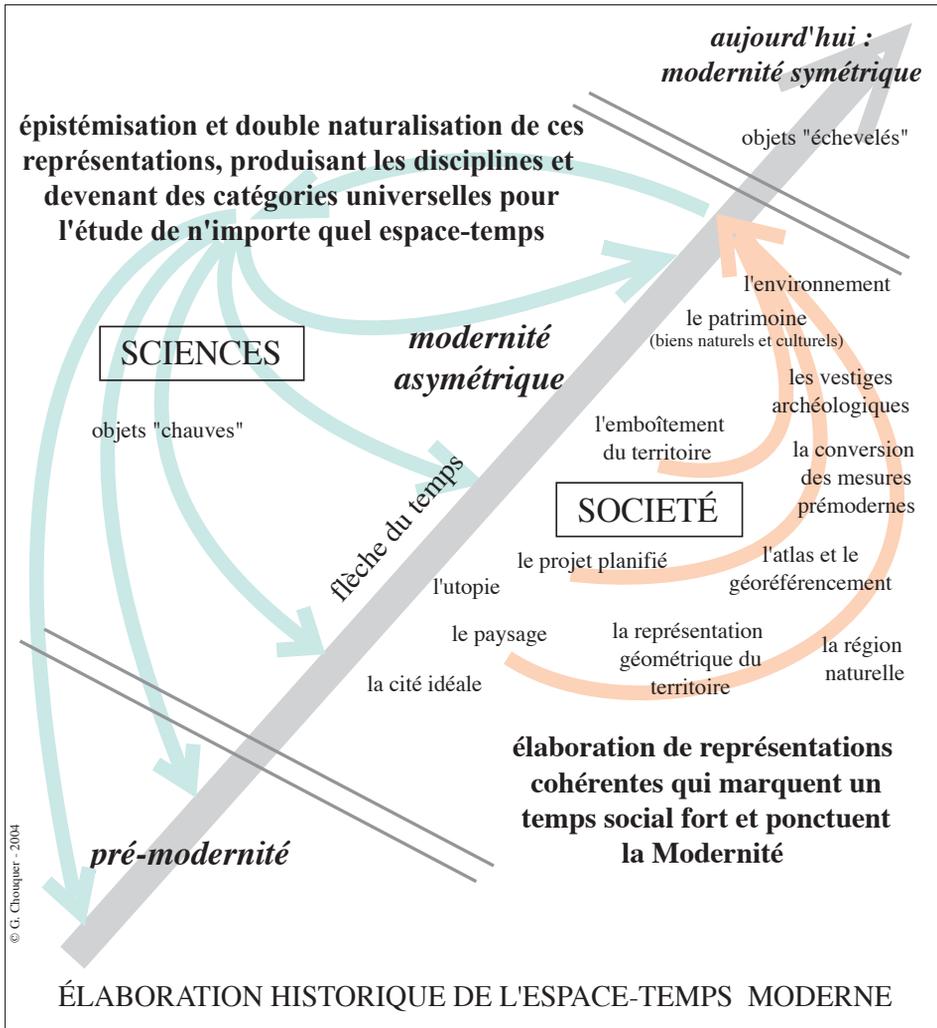
Une explication: la naturalisation ou épistémisation des objets

Que s'agit-il de démontrer avec l'exemple de l'archéologie? Qu'en vertu du dualisme fondateur de l'ontologie naturaliste, les disciplines errent soit entre le culturalisme strict qui reconduit au nationalisme méthodologique, soit entre un naturalisme strict qui conduit à cette utopie d'une nature sans l'homme.

Ensuite, on le sait, les disciplines s'opposent nettement et sont traversées de conflits tranchés, puisqu'il y a des disciplines naturalistes et des disciplines historiques. Mais, en réalité, ce conflit, bien que violent, n'existe pas autant qu'on le croit puisqu'à chaque fois se trouve confirmé l'accord intime de chacun au schéma dualiste. La Modernité est cette philosophie qui réussit à amuser la galerie avec un conflit second entre nature et sociétés, pour mieux masquer son unité profonde, son ontologie naturaliste première. C'est cette philosophie qui met en avant la domination de la nature, seule source de la légalité, face au bricolage nationaliste et exceptionnaliste de son développement historique. Ce qui compte, c'est qu'à travers la définition des pays de la géologie, des filiations de la géographie historique et des chronologies de l'archéologie, etc., soit mis en œuvre le nationalisme méthodologique et le grand partage avec lequel il a partie liée. Car on aurait compris l'exigence d'indépendance de la géologie par rapport à l'histoire si celle-ci avait critiqué la notion de pays au lieu de la reprendre. On aurait compris l'intérêt de la géographie historique si elle avait raconté la transformation des choses et la nature différente des choses du passé, au lieu de vouloir à tout prix raconter des filiations qui ne sont que des récupérations identitaires. On aurait compris le propos de l'archéologie si elle avait mis en avant la qualité originale du temps des vestiges matériels, au lieu de commencer par ranger docilement ses avancées dans les chronologies, chronostratigraphies et chronotypologies qui lui sont dictées par l'historicisme, avant d'entamer ensuite un laborieux effort pour en sortir.

«Voici pour la diatribe, direz-vous peut-être, mais dans le concret, comment cela se passe-t-il?»

Eh bien, le processus est toujours le même, depuis au moins deux cents ans. Des représentations sociales fortes émergent, parce que le besoin s'en fait sentir. Ce sont des concepts datés, originaux, chargés d'héritages réinterprétés. En eux-mêmes, ils n'expriment pas le partage entre nature et sociétés, mais la nouveauté d'un lien répondant à une circonstance historique majeure dans la modalité du rapport au



► FIG. 21

Ce schéma explique comment une série de représentations sociales modernes et militantes concernant l'espace-temps sont devenues le socle de la constitution de disciplines, et comment ces disciplines ont ensuite étendu à l'ensemble de l'histoire les objets "chauves" qu'elles ont créés, que ceux-ci soient naturels ou culturels. C'est le principe d'asymétrie de la modernité.

monde, soit un enchantement (par exemple avec l'invention du paysage), soit une angoisse (le patrimoine pour protéger les vestiges menacés; l'environnement parce que la nature se dégrade), soit une espérance (l'utopie), soit une promesse d'identité (la nation). Ce sont de nouveaux hybrides qui disent le monde.

Après un temps de latence plus ou moins long, la représentation devient la base d'une discipline et le travail des chercheurs consiste alors à naturaliser le concept, à l'épistémiser. Cette étape est majeure puisqu'elle détermine les objets de la discipline, ceux sur lesquels on va travailler.

Mais parce qu'il s'agit à l'origine de représentations hybrides, le processus devient un partage entre deux ou plusieurs disciplines, l'une naturaliste au sens strict, l'autre culturaliste, qui développent éventuellement entre elles des relations frontales, mais plus souvent encore une espèce de paix armée. Cette question n'est pas secondaire et mérite un détour. Le riche concept de paysage me servira d'exemple.

L'exemple du paysage

La notion émerge, en Europe, à la fin du Moyen Âge. Le mot désigne un genre pictural. Et, à travers le tableau, il désigne une relation, un motif écouménal qui lie un état donné de l'espace géographique (ce qu'en géographie on appelle un milieu) et une représentation. Réduire le paysage à l'un ou l'autre de ces deux termes est risquer de ne pas comprendre la notion. C'est pour cela que la notion ressortit d'une épistémisation modérée, c'est-à-dire d'une épistémisation qui respecte le lien. C'est une notion culturelle (esthétique même), mais pas une rupture du lien entre les matérialités et la représentation qu'on s'en fait. Telle est encore la position d'un Girardin au XVIIIe s. lorsqu'il réclame que le paysage imite la nature et, par la mise en scène (donc un artifice), s'en rapproche. Ce qu'il regrette, c'est que des aménagements inconvenants selon lui (des routes droites, bordées d'arbres uniformément taillés) ne transforment le paysage en «pays» géométrique, qu'au lieu d'un artifice imitant la nature, on ait un artifice qui s'en éloigne. On est toujours dans le champ d'une tension culturaliste modérée, puisque le paysage est toujours pensé en tant que relation.

La géographie s'empare du mot au XIXe s. et le paysage acquiert alors un autre sens. Le mot désigne l'organisation des formes à la surface de la terre, et la géographie se définit comme une discipline décrivant des paysages. Il y a bien naturalisation, parce que la géographie donne une grande importance à la description des socles, des structures géomorphologiques, à l'érosion et à ses modelés. Mais l'épistémisation reste modérée. La géographie rurale, par exemple, fait des paysages des composés de nature et de sociétés. Un géographe est d'ailleurs, à cette époque, quelqu'un qui fait de la géographie physique et de la géographie humaine.

Beaucoup plus récemment, dans les années 1970, alors que la géographie désertait le terrain de la géographie descriptive, une fraction de l'écologie, celle qui se souciait de l'inscription des phénomènes dans l'espace, prenait le titre de

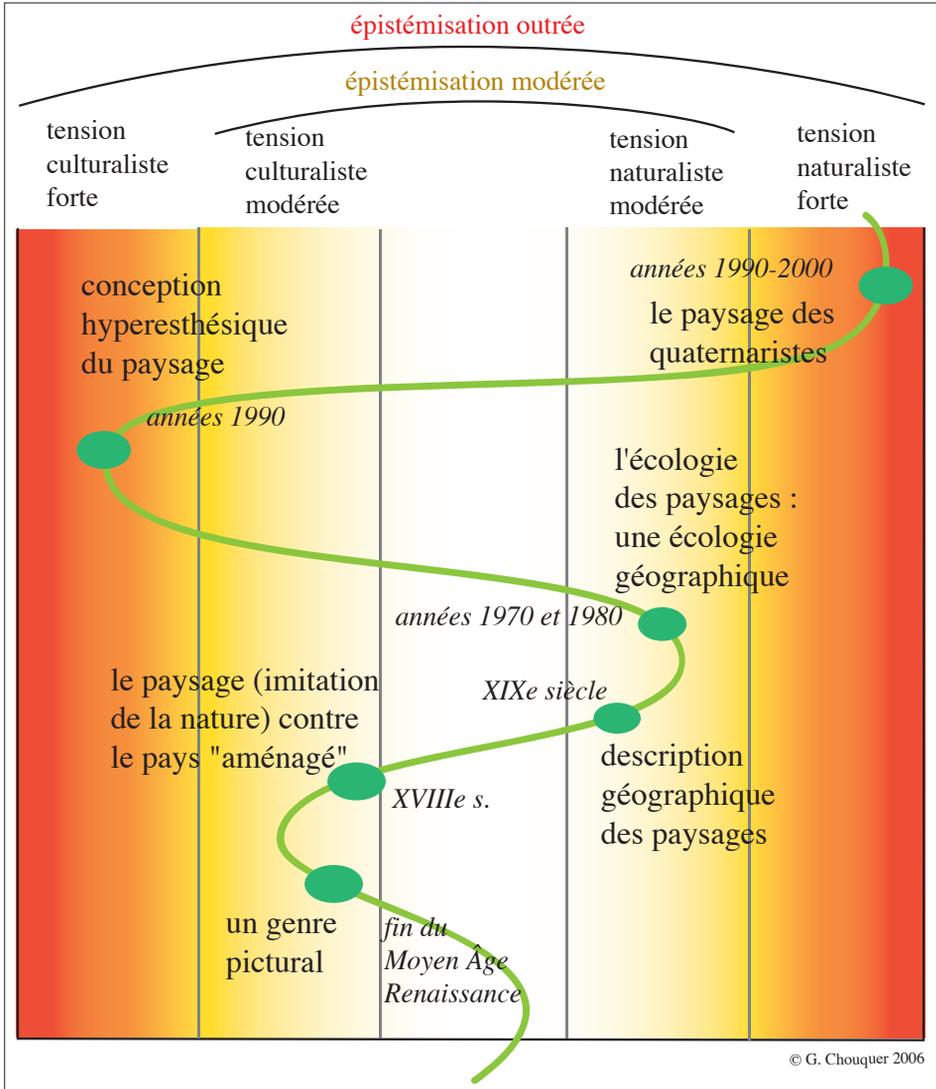
landscape ecology, ou écologie du paysage. Lorsqu'on lit les préoccupations de ses chercheurs, à savoir sortir d'une écologie scientifique qui avait fait de la notion de niche écologique l'abstraction que l'on sait (un pur calcul de flux d'énergie), on comprend que l'écologie du paysage ait choisi ce titre. Sans doute le mot "paysage" n'était-il pas le meilleur et "écologie géographique" aurait peut-être mieux valu. Mais on reste, néanmoins, dans le champ d'une épistémisation modérée.

La réouverture de la tension épistémologique est récente. Les philosophes et les historiens de l'art ont réclamé avec force l'usage exclusif du terme, renvoyant les naturalistes dans le champ de l'environnement. Autour de Jean-Pierre Le Dantec et d'Alain Roger, le paysage fait l'objet d'une élaboration théorique qui vise à rappeler qu'il est un objet culturel, et qu'il ne peut donc être question que des disciplines naturalistes s'en réclament. Sont ainsi critiquées des expressions qui l'emploient au sens naturaliste, comme «écologie du paysage» dont Alain Roger dit qu'il s'agit d'un «monstre conceptuel». Dirait-il la même chose de l'expression "archéologie du paysage", s'il s'y intéressait? Mais que devient le paysage dans cette vision? Un pur jeu d'esthète, la capacité de certains, assez rares, à mobiliser toutes sortes d'héritages et de connaissances, pour que ces représentations puissent organiser leur perception et leur faire prendre des brouillards pour des Turner. Ces hyperesthésies sont une réalité et il n'est pas douteux que, maîtrisées par des créateurs doués, elles ne produisent des objets et du sens. Mais la tension culturaliste extrême qu'elles installent, avec une désagréable police épistémologique («vous n'avez pas le droit de...»), égarent plutôt qu'éclairent tous ceux qui cherchent à être mieux dans l'écoumène.

Les naturalistes ne sont pas en reste et, chez eux aussi, des tendances à l'épistémisation outrée existent. Chez des quaternaristes ou des paléo-environmentalistes, le terme paysage se résume de plus en plus à la part physique (à peine corrigée par un importun facteur anthropique). C'est ainsi qu'il faut comprendre les propositions récentes de définir un holocène qui irait quasiment jusqu'en 1950 (voir ci-dessous p. 160) et une archéologie d'un paysage qui ne serait que minéral et végétal.

L'exemple du paysage permet de dire une caractéristique du naturalisme, la crispation croissante provoquée par l'affirmation et l'approfondissement du dualisme. Avec la revendication des philosophes et des historiens de l'art, comme avec la définition des paléo-environmentalistes, on assiste au contraire à un raidissement récent, et à des naturalisations quasiment fondamentalistes. Dans une version accusée du grand partage, les uns développent un culturalisme de stricte observance (le paysage est une pure représentation, une "hyperesthésie" et nul autre qu'eux n'a le droit d'en parler), les autres un naturalisme aveugle (le paysage est un hypernaturalisme). N'est-ce pas un signe de plus de la crise profonde de l'ontologie naturaliste et de sa difficulté à assumer la fonction rectrice qu'on attend d'elle?

D'où la définition de l'acte de naturalisation: c'est faire passer un hybride, exprimant en soi une vision non partagée du monde, dans l'un des deux pôles du naturalisme, là où se fabriquent les objets détachés de leurs réseaux. L'un de ces pôles est le domaine culturaliste ou historiciste, l'autre celui du naturicisme. Pourquoi,



► FIG. 22
Le processus d' "épistémisation" de la notion de paysage

cependant, cette ontologie à deux pôles doit-elle être nommée naturalisme, de l'un des deux termes qui la composent? Parce que la nature y est ce qui unifie, en vertu du partage déséquilibré entre la nature et les sociétés, entre l'unité du monde des lois de la nature et la prolifération et la variation des représentations de cette nature par les hommes et les sociétés (Latour 1991; Descola 2005).

Jusqu'ici, on avait nommé anthropologie la recherche d'autres ontologies organisant le rapport au monde, et épistémologie l'exploration des modes de la

connaissance scientifique, c'est-à-dire de la seule ontologie naturaliste. Il y avait ainsi un jugement de valeur implicite ou même explicite, car cela signifiait que si on reconnaissait bien que d'autres ontologies existaient, une seule était vraiment digne, celle issue du processus de modernisation, le naturalisme.

Les modes de naturalisation

Comment met-on en œuvre le naturalisme dans nos domaines? Il y a plusieurs façons de le faire.

1. Nommer d'un mot et habiller d'un concept modernes une réalité ancienne non-moderne. En suggérant ou en installant une équivalence, le chercheur réduit la notion ancienne à la notion moderne. De multiples exemples peuvent être donnés. C'est le travail qu'Alain Guerreau a entrepris autour de notions comme *dominium* et *ecclesia* pour dire combien elles étaient trahies par leur traduction en "propriété" et "église". Ou encore celui qu'Alain Testart effectue autour de notions comme l'"État", la "complexification sociale" et la "communauté primitive", en critiquant l'usage qu'en font les archéologues et les anthropologues (Testart 2005). De ces remarquables intuitions, on tirera sans doute, à l'avenir, des études et des recompositions d'objets de la médiévisitique ou de l'archéologie de la protohistoire.

2. Appliquer la rationalité moderne à des séries d'informations anciennes non gouvernées par cette forme de rationalité. C'est une opération qui implique de passer par une transformation de la nature de l'information, ce qui n'est pas neutre.

Prenez l'exemple d'une série de noms de lieux dans son état médiéval, à partir du moment où on dispose de documents pour nous les faire connaître. C'est une réalité fondamentalement analogique, puisqu'elle applique à des réalités locales (la planimétrie, l'histoire, le milieu géographique) un mode de connaissance par équivalence qui n'est pas scientifique. Pour comprendre cet ensemble de noms, il faut déployer la chaîne des liens que les noms entretiennent avec d'autres réalités et comprendre, si possible, ce que les populations entendent en faire. Sur cet ensemble qui fonctionne bien plus en lien avec la mémoire qu'avec l'histoire, quel est le meilleur concept (contemporain des mots eux-mêmes) à utiliser, celui qu'il convient de leur appliquer? N'est-ce pas ceux de convenance, de similitude, d'analogie, de sympathie, d'identité, pour reprendre quelques-uns des mots par lesquels Michel Foucault (1966) a dessiné le champ d'investigation prémoderne?

Or, à travers cet ensemble de noms, les savants modernes ont paru moins intéressés à pénétrer la logique et le sens des noms de lieux pour une communauté, qu'à poursuivre leur propre projet de construction identitaire et historique du territoire. C'est ainsi que l'épistémisation des noms de lieux s'est produite, ceux-ci devenant des toponymes et des microtoponymes, et même des anthroponymes, des hodonymes et des hydronymes, etc. dans les analyses des savants, et des lieudits dans les archives des services cadastraux et fiscaux. On allait ensuite les étudier en les réduisant, une

nouvelle fois, à une partie d'eux-mêmes, les étymons, auxquels on appliquerait une loi linguistique dans une périodisation historique. La critique a démontré, depuis, combien on s'était trompé en croyant pouvoir tirer des enseignements séquencés et historiques datés d'informations qui ne le sont pas.

Or de quoi la science tire-t-elle sa force politique? Du fait qu'il y a toujours pire qu'elle et qu'elle peut sans cesse faire valoir un repoussoir pour masquer ses propres hésitations. Tout le discours sur la toponymie et la microtoponymie tient parce qu'une approche populaire, folklorique, particulièrement vivante, crée du sens, mais en disant encore plus de sottises que les savants. En effet, cette approche populaire part à la recherche de supposées origines, avec des divagations sur les Celtes, les Romains, des étymologies fantaisistes, etc. Elle crée des liens dont la fiabilité historique est à peu près partout prise en défaut.

L'une et l'autre approches participent, néanmoins, de la même épistémologie: le nationalisme méthodologique. L'une et l'autre recherchent la part d'histoire mobilisable pour mieux comprendre le présent et procèdent d'une récupération de faits au service du présent. Ni l'approche folklorique, ni l'approche scientifique n'ont abouti, car l'une et l'autre ont présupposé que les noms de lieux racontaient l'histoire, soit celle des origines (populaire), soit celle des strates (linguistiques et historiques). Selon deux modes et expressions différents, les noms de lieux étaient filtrés par la même idéologie nationaliste et par l'importance des origines et de l'histoire dans la construction d'une identité nationale. On était bien dans les deux versions d'un même naturalisme: c'est-à-dire ne pas voir l'objet pour ce qu'il est, mais le réduire, pour les uns à un résidu de mythe des origines, pour les autres à un objet "étymo / logique".

Or l'état de l'art ne peut être celui-ci. Les savants, aujourd'hui, se défendent en rejetant le caractère scientifique du corpus, et s'en débarrassent en l'abandonnant à l'ethnologie, cette espèce de science des résidus qui s'obstine à étudier ce dont les autres ne veulent plus. Il est possible de changer d'opinion et de dire qu'un ensemble de toponymes et de microtoponymes est un groupe d'objets transmis et transformés, qui qualifie plus la mémoire que les habitants ont de leur milieu que l'histoire nationale. Dès lors, le schéma naturaliste et la réduction épistémologique ne conviennent pas pour l'étudier. Ce n'est pas un ensemble gouverné par une légalité dualiste.

Conclusion

Les effets de la crise de la Modernité

Au terme de cette première partie, voici donc trois constats de crise: un espace dévalorisé par l'oubli de sa dimension géographique ou morphologique hybride; une histoire qui entend reconstituer des phases bornées de limites tangibles et ignore le rôle de la mémoire dans la durée; des objets tellement réduits par le dualisme moderne et politisés par le nationalisme méthodologique qu'ils en sont devenus impossibles.

L'épistémologie de cette phase constitutive de la Modernité, celle qui va de Descartes et des Lumières à Durkheim, apparaît donc comme une phase militante particulièrement importante, puisqu'elle fonde les trois piliers de la méthodologie: un naturalisme, un nationalisme et un historicisme méthodologiques. Aujourd'hui l'actualité n'est pas le constat de la crise de ces trois dimensions. Il y a longtemps que c'est fait. C'est le constat de la difficulté d'en propager les effets dans nos disciplines, tant les conditions d'institution des objets modernes sont oubliées au profit d'un universalisme de bon aloi.

L'ampleur de la crise de la Modernité est due à cette situation de partage entre la voie scientifique qui a proposé avec régularité de réduire les représentations sociales en objets scientifiques, et la voie politique qui récupère les objets scientifiques et les représentations dans sa construction nationale toujours plus tendue. Mais ce partage a fonctionné à la fois comme une tension réelle et comme un faux-semblant. Cette contradiction s'est dissipée lorsqu'on les a réunies. On verra dans la partie suivante que ce lien a été l'œuvre de la sociologie durkheimienne.

Pourquoi en sommes-nous arrivés là? Une première réponse a été de comprendre comment on avait naturalisé des représentations hybrides, pour en changer le sens et pour en réduire la portée. La partie suivante continue d'explorer cette interrogation en développant une nouvelle idée: les notions qui fondent l'arrière-plan onto-philosophique de nos travaux sont des collecteurs hypertrophiés, devenus impuissants par leur militantisme.

Deuxième Partie

DES COLLECTEURS HYPERTROPHIÉS, USÉS PAR LEUR MILITANTISME

Quel est le problème à poser et à expliquer? C'est le caractère infondé du passage entre des éléments scientifiques issus de pratiques réductionnistes très raffinées et des objets d'histoire ou de géographie historique hypertrophiés et attrape-tout. Je ferai, dans ce chapitre et le suivant, le constat de la vacuité de ces objets dans leur définition moderne, parce qu'ils sont devenus des collecteurs hypertrophiés, de véritables auberges espagnoles. L'explication tient à la façon dont les modernes composent leurs objets et envisagent les relations. Parce qu'ils se fondent sur le dualisme, il faut des relations sur le mode du face à face, ce qui conduit à la composition d'armées rassembleuses et niveleuses des différences réelles. Ainsi, quand on vous prie de choisir votre camp pour entrer dans des relations entre sociétés ou milieux, vous tombez vraiment mal si vous dites que vous représentez une espèce d'objet hybride qui appartient un peu à chaque camp. Et si vous insistez, alors on vous fait remarquer de façon péremptoire que vous ne pouvez pas être spécialiste de tout! C'est vrai, mais, ce faisant on évite de répondre à la question. C'est l'état actuel de l'épistémologie: gloser à perte de vue sur la perte de sens, mais ne jamais organiser le parlement où on pourrait en parler.

Ensuite, parce qu'ils l'orientent vers le résultat téléologique qu'est l'unité nationale chèrement conquise, il faut rassembler dans une dynamique commune des forces éparses qui disent chacune quelque chose d'autre et de précis. Or cette dynamique n'est pas fédératrice et respectueuse des différences de chacun, mais au contraire militante. C'est pour elle que les chercheurs déterminent une grille de valeurs hiérarchisées qui place toujours la Politique et la Société au sommet, les formes et les matérialités au-dessous.

Le résultat est que nos objets historiques sont devenus un vrai capharnaüm dans lequel il faut trier et réorganiser.

Un intermède nous divertira avant de prolonger notre voyage: les noms des disciplines. Nous ferons un tour en cuisine, pour voir comment se prépare le repas. Et nous constaterons que la confusion règne: il n'y a plus un chef et des exécutants,

mais trente ou quarante chefs ayant décidé, chacun, non seulement de faire la cuisine à sa façon, mais en plus de se mêler de recomposer le menu. Si les clients savaient l'aventure à laquelle ils vont être conviés... Cette métaphore, c'est la situation des disciplines dans notre domaine: autant de chefs qu'il y a de disciplines pour parler de l'espace géographique et de sa dynamique. En effet, alors que les collecteurs connaissent cette amplification par rassemblement forcé, les disciplines s'émiettent et se fragmentent. Ce tableau épistémologique constitue la preuve par l'inverse de la boursoufflure des collecteurs. Pour faire avec ceux-ci, il faut spécialiser toujours un peu plus. Mais le paradoxe de la Modernité devenue relativiste est que, pour ne pas toucher aux paradigmes, on préfère s'en prendre aux disciplines et les fragmenter toujours un peu plus, alors que c'est l'inverse qu'il faudrait faire.

La fin de cette partie sera consacrée à la description du caractère militant des objets et des outils de la Modernité. C'est ce qui me conduira à proposer une théorie de la formation des objets géohistoriques, fondées sur l'association paradoxale de la décimation de l'information antérieure et la réinvention en interne de la diversité des situations du monde réel. Nous serons alors parvenus au point où nous pourrons plus facilement recomposer ces éléments, ce qui sera le propos des parties suivantes.

Chapitre 5

Les collecteurs

Quels contenus mettons-nous dans les concepts de nation, nature, matière, sociétés, pouvoirs, politique, planification, lorsque nous les employons pour parler de la dynamique de l'espace et du temps? Voilà des concepts forts, universels, mais dont le sens ne réunit plus, soit parce que leur puissance récupératrice en obère l'emploi (nation), soit parce que la définition qu'on en donne éclate en significations divergentes (nature, société). Dès lors que l'emploi de tels mots ne rassemble plus et qu'il faut, si on les utilise, dire à quel sens on le fait, à quelle discipline on se réfère, et à quels objets on prétend, la crise est là.

La nation et ses ethnotypes

La nation est, avec la nature, le principal collecteur organisant la matière, notamment historique. La question est difficile parce que le mouvement d'émergence et d'affirmation des nationalités est une réalité historique profonde, et non pas une vue de l'esprit (Thiesse 1999). Dans ces conditions il s'agit de cerner le propos. Mon objectif est d'observer comment s'y prennent les théoriciens de l'idée de nation depuis quelques siècles, afin de repérer les amalgames qu'ils opèrent, et de mieux comprendre comment les historiens, baignant dans ces amalgames, en ont déduit des objets "nationalitaires" pour des périodes prémodernes, et pour des niveaux de réalités, y compris modernes, qui auraient dû échapper à ce type d'explication. Ce travail est grandement facilité par des travaux d'historiens modernistes qui commencent à travailler sur la fabrique des idées de la Modernité (ex. Garnier 2005). Par exemple, la récente publication de la somme de François Walter (2004), intitulée «les figures paysagères de la nation», fournit une base développée et argumentée pour ce travail. Je lui emprunte l'essentiel des lignes qui suivent, tout en précisant, cela va de soi,

que les commentaires que j'ajoute ne l'engagent pas. Toute cette histoire porte sur la tentative réussie de mobiliser des caractères n'ayant rien à voir avec la nation pour définir celle-ci. Or le principal d'entre eux, la race, n'a émergé que lentement d'un ensemble d'autres caractères avant de s'affirmer comme on sait aux XIXe et XXe s. Depuis soixante ans, ce caractère fait l'objet d'une condamnation unanime. Mais il n'est pas difficile de montrer que la méthodologie qui l'a produit reste la méthodologie courante. Autrement dit, le nationalisme méthodologique reste l'horizon épistémologique pour des pratiques historiques, archéologiques, géographiques et ethno-anthropologiques toujours à l'œuvre. N'y a-t-il pas contradiction? L'archéologie me servira d'exemple pour faire la démonstration de l'ampleur des influences que ce nationalisme exerce au niveau du travail et de la logique scientifiques.

À la base, une curieuse géo-anthropologie

Dès la fin du Moyen Âge, on croit pouvoir établir une série de correspondances entre les réalités géographiques et les caractères anthropologiques, afin de répondre à la question de la diversité des peuples et des lieux. Ces géocaractères mettent en avant un lien entre le caractère et la nation, c'est-à-dire le peuple représentatif du lieu. Ce sont des ethnotypes. Si l'idée d'attribuer des caractères à un peuple est ancienne (voir la description des Germains par Tacite ou celle des Gaulois par César), la reprise de cette idée se fait sur une base nouvelle, qui associe la nation (dont l'indice premier est la langue), les caractères et le lieu territorialisé. Cet enracinement des ethnotypes dans un espace circonscrit, adossé aux autres espaces nationaux, installe une espèce d'anthropogéographie qui domine la pensée entre les XVe et XXe siècle. Ses effets, particulièrement hystéréchroniques, culminent aux XIXe et XXe s., à l'époque de crispation violente de l'idée nationale.

Les historiens repèrent l'émergence de cette association entre la nation et le peuple lors d'événements importants, tel ces conciles de Constance et de Bâle, au début du XVe s. au cours desquels les participants ont été réunis par nations, selon leur langue, par exemple la *natio germanica*; telle encore cette manière de classer les marchands étrangers à la douane de Lyon; ou la division de l'Université de Paris en quatre nations, France, Picardie, Normandie, Allemagne (Delumeau 1973, p. 48; Walter 2004, 43). On se met à rechercher et à mettre en valeur les différences existant d'un peuple à l'autre: des particularités physiques des personnes, des modes d'habitat, des traits de la topographie. On vante l'unité qui relie les gens au sein d'un territoire national (exemple des Suisses). Les cas de géocaractères sont innombrables et on les trouve décrits et référencés dans l'ouvrage de François Walter.

C'est aussi l'époque où on redécouvre dans les écrits des auteurs antiques des éléments mobilisables pour cette promotion des nations. En Allemagne, par exemple, la Germanie de Tacite devient un mythe national parce qu'il se trouve que le chroniqueur romain avait choisi, non pas de faire un récit de l'écrasement des Germains par la puissance de Rome, mais celui de l'altérité des Germains. Prenant le contre-

pieu de ce qui devait être la propagande courante à Rome à son époque, il décrit et valorise les Germains, en les opposant aux Latins et en installant divers stéréotypes qui serviront, à partir de la Renaissance, de «formidable dépôt d'arguments» pour le nationalisme allemand, selon l'expression de M. Werner (1994).

L'une des caractéristiques de cette époque est la recherche d'une explication des différences géographiques au moyen d'une exploitation des faits anciens très peu respectueuse de la temporalité, puisqu'on mêle, sans y voir de problème, des observations antiques et des préoccupations actuelles. La première modernité n'est pas une découverte respectueuse et distante de l'Antiquité, mais une captation de tout ce qui peut servir le projet contemporain.

À cette époque prémoderne (au sens de préscientifique), les modes intellectuels exploités pour classer et différencier les nations sont des ensembles de correspondances analogiques qui reposent sur deux espèces de liens: soit un lien entre le milieu physique et les hommes, à travers le climat et le relief; soit un lien entre les animaux et les ethnies. Ces tableaux ne sont pas seulement fournisseurs de symboles et d'emblèmes (tels le lynx italien, le loup hongrois ou l'aigle français) mais aussi des théories qui connaîtront une longue exploitation à l'époque moderne.

La plus connue est la théorie des climats, dont la résurgence date des XIVe et XVe s. On lui doit les ceintures parallèles qui divisent le globe (ardent, tempéré, froid, selon les termes de Jean Bodin en 1576), mais, tout aussi fondamentalement, deux idées conjointes promises à un bel avenir: l'ethnocentrisme des Européens et l'exceptionnalité de certains territoires. Malgré le raffinement de quelques théoriciens (F. Walter note, par exemple p. 56, des subtilités du raisonnement de Jean Bodin lorsqu'il rejette un déterminisme strict) l'idée déterministe s'impose: c'est le territoire et le climat qui font ou non les républiques.

Il est, en effet, intéressant d'observer combien la théorie des climats, qui prétendait fournir une explication générale des différentes nations, devient un fondement pour la thèse de l'exceptionnalité. Avec Montesquieu, la théorie des climats devient, par exemple, une théorie principalement française, source d'une construction politique.

Une autre théorie émerge et vient concurrencer et ruiner la théorie des climats: celle du «caractère des peuples», thèse ethnique et biologique exprimée par Johann Gottlieb Herder à la fin du XVIIIe s. Ce qui fonde le caractère national, ce n'est pas principalement le climat, c'est l'hérédité et le sang. Au siècle suivant, on globalisera l'explication en parlant de la race. Ce saut d'une théorie française géodéterministe à une théorie germanique biodéterministe ou organique est permis parce que l'idée de détachement est désormais possible: on peut oser penser, sur la base des travaux scientifiques émergents, que l'homme dépasse les forces de la nature. Mais la pensée de Herder reste universaliste: en raison même de l'enracinement local de cette organicité, il ne pense pas, par exemple, qu'on puisse transformer n'importe quelle

autre partie du monde en Europe (Walter p. 65). On oubliera complètement cette idée au temps du colonialisme.

On sait combien le culturalisme allemand au XIXe s. donnera de force à cette idée, à travers les mythes romantiques.

La particularité logique de cette nouvelle pensée est de garder l'apparence d'un raisonnement analogique, tout en fondant la thèse sur une prémisse naturaliste. Reste analogique le mode de classement des caractères, par nations, par territoires, par peuple. On continue, par exemple, à associer les Germains à la forêt, et, par correspondance, à la profondeur, à l'ombre, à l'irrationnel. Si le ballon a été inventé en France, c'est parce que les français sont légers, etc. Comme le souligne François Walter, on persiste ainsi à utiliser les processus discursifs que sont la symbolisation, la métaphore, la métonymie, la synecdoque (p. 67). Mais la base a changé, puisqu'en séparant l'homme du sol, la culture de la nature, la thèse herdérienne s'installe dans le dualisme moderne.

L'épistémisation de ces ethnotypes conduit à la définition de deux disciplines, l'anthropologie et l'ethnologie. Puisque les hommes sont différents, le pasteur vaudois Alexandre César Chavannes propose, en 1787 et 1788, de nommer anthropologie une science qui en ferait la description et qui serait une «science générale de l'homme». Cette discipline classerait le naturel physique des individus, extérieur et intérieur, leur genre de vie, leur climat, leur éducation, leur alimentation. Il suggère d'utiliser la «physionomique». Mais puisque les nations sont différentes, il propose de nommer ethnologie l'étude des différences nationales (Walter 2004, 85).

L'idée de physionomie se développe à travers plusieurs projets: celui de phrénologie de l'allemand Franz Joseph Gall; de physiognomonie de Johann-Kaspar Lavater; celui de géopsyché et d'opographie de Hellpach (sur tout ceci, on se reportera aux pages 114-125 de Fr. Walter). C'est à la même époque que s'instaure la division des peuples en cinq races (Blumenbach). L'évolution revient donc à remplacer un processus d'analogies par des disciplines normatives ou pseudonormatives qui substituent au déterminisme physique de la théorie des climats, le déterminisme biologique. Et par un effet classique de transfert, on se met à imaginer une physiognomonie des montagnes, ou encore des paysages géognostiques. Il faut dire, néanmoins, que le XIXe s. voit l'affirmation d'un déterminisme géologique qui, lui aussi, s'est substitué à la théorie des climats. Cette double évolution, biologique et géologique, fait du XIXe s. le siècle par excellence de la naturalisation *stricto sensu*. Dès cette époque, l'emploi du terme paysage est tiré vers la part physique de celui-ci.

Le concept de race progresse sous des apparences variées. On le retrouve sous-jacent à la "psychologie des peuples" (ou de génie des peuples) qui s'épanouit au XIXe s. et dont les représentants les plus connus sont en France H. Taine, en Angleterre Stuart Mill. Mais on le retrouve encore plus fermement dans la *Volkskunde* allemande qui, selon François Walter, «développe une vision optimiste et triomphante de la race associée à la nation». Le mot est synonyme d'ethnologie. Le théoricien

Wilhelm Heinrich Riehl explique, par exemple, que la différence entre les Français, les Anglais, les Italiens et les Allemands vient de leur attitude envers les forêts et les champs cultivés: les trois premiers, peuples précocement défricheurs, ont perdu leur énergie vitale, tandis que les Allemands l'ont conservée à travers leur forêt (Walter 2004, p. 115). Le succès de cette forme d'ethnologie s'affirme dans les années 1920-1930, avec la création de chaires universitaires et la récupération de cette discipline par les nazis, au moyen de la *Reichsgemeinschaft für deutsche Volksforschung*, qui regroupe la préhistoire, le folklore, l'étude de l'habitat (*Siedlung*), la dialectologie et l'ethnologie. À ce propos, on a fait remarquer que «s'il est une science où le national-socialisme ne s'est pas introduit par effraction mais où il en a été une conséquence interne, c'est bien la *Volkskunde*» (Hermann Bausinger, cité par F. Walter, 2004, 116).

Ethnies, races et "cultures" archéologiques

C'est ici que se fait le lien entre ces considérations générales sur les ethnotypes nationaux et les travaux archéologiques sur le territoire. Le transfert des idées de la *Volkskunde* en archéologie est l'œuvre de l'archéologue allemand Gustav Kossina, mort en 1931. J'emprunte à Laurent Olivier (2003 et 2003a) la démonstration suivante.

L'archéologie de la pré- et de la protohistoire a été fondée sur la notion de *cultures* ou de *groupes culturels* ou encore de *civilisations*. Gordon Childe, qui suit Kossina, définit le groupe culturel comme étant l'association entre des assemblages de vestiges matériels, de répertoires stylistiques et de pratiques spécifiques (notamment funéraires). Ces associations forment une structure d'attributs et leur observation permet de définir un temps et un espace appropriés. Une hiérarchie distingue ensuite les structures d'attributs de longue durée (cultures, civilisations) de celles qui ont une durée plus courte (groupes culturels, faciès culturels). Pour Kossina et Childe, ces catégories permettent de caractériser un peuple, car est posée l'hypothèse que les vestiges sont l'expression directe de l'identité ethnique des communautés du passé. Pourquoi? Parce que les attributs archéologiques sont une espèce de réification de l'identité propre des peuples du passé.

Or nous connaissons très mal ceux-ci et nous répercutons même des "erreurs" déjà signalées dès l'Antiquité. Par exemple, Diodore de Sicile ou encore Strabon disent bien à leurs lecteurs qu'on ne doit appeler Celtes que les peuples situés en Narbonnaise et non pas ceux situés en Gaule intérieure. Or l'archéologie ne cesse depuis deux siècles d'amplifier cette imprécision en diffusant une autre définition des Celtes, et en étendant leur territoire à une bonne partie de l'Europe occidentale. On a ainsi parlé ainsi de champs celtiques en Angleterre (*celtic fields*), en Scandinavie, en Allemagne même, c'est-à-dire qu'on les a "nationalisés" et qu'on l'a fait sur une base erronée. Les archéologues ont attribué aux Celtes ainsi étendus, les productions stylistiques de La Tène (second âge du Fer), tandis que celles du Hallstatt (premier âge du Fer) se voyaient qualifiés de protoceltiques (*frühkeltisch*). Puis on a précisé en

désignant les vestiges hallstattiens de celtiques et les vestiges laténiens de gaulois. On continue donc à faire des amalgames et à fragiliser encore un peu plus le mode de raisonnement qui associe des vestiges et un peuple antique, mode déjà contestable en lui-même. Le passage des structures d'attributs aux peuples se fait par le biais de cartes de répartition qui sont caractéristiques des atlas et des synthèses (ex.: *Grosser Historischer Weltatlas*, tome I, cartes des pages 1-6, 13, 32) et qui sont d'ailleurs étendues au haut Moyen Âge pour les peuples dits barbares. Ainsi la carte de répartition des artefacts est censée donner le territoire des peuples.

En 1933 et 1934, Gordon Childe fait paraître des articles pour dire combien les nazis falsifient la science archéologique pour construire leur système totalitaire. Or il rencontre une difficulté. Car, une fois dites les outrances et les falsifications que la propagande nazie opère, en effet, sur les résultats anthropologiques et archéologiques, il a beaucoup de mal à dire en quoi les archéologues adhérant au nazisme et mobilisés dans le projet *Ahnenerbe* («héritage des ancêtres») pratiqueraient une mauvaise archéologie. Travaillant avec soin, ils ne manquent pas de professionnalisme. Ces scientifiques nazis ne sont pas «non scientifiques», pas moins scientifiques que Gordon Childe et Kossina puisqu'ils appliquent leurs théories et leurs méthodes. Childe est doublement piégé: non seulement parce qu'on trouve chez lui des préjugés racistes sur les Aryens, sur l'existence de civilisations antiques avancées, mais surtout parce que la seule réponse, celle qu'il ne peut pas faire, aurait été de contester la notion de culture et par conséquent tout le système intellectuel sur lequel l'archéologie occidentale est fondée.

Ce schéma intellectuel accepte divers postulats. La cartographie des attributs archéologiques dessine le territoire du peuple en question. La continuité temporelle des attributs calibre les périodes archéologiques. C'est l'unité des pratiques dans l'espace et le temps qui fonde la culture et tout élément différent est interprété comme étant exogène. Les éléments étrangers sont dus soit à des migrations, soit à la diffusion des phénomènes. Cette interprétation renforce la conception — qui n'est pas une invention des archéologues mais un héritage des ethnotypes modernes depuis Herder et Klemm jusqu'à la géographie de Ratzel — selon laquelle les peuples sont destinés à se développer dans un territoire qui leur est fondamentalement propre, ainsi que les êtres vivants.

Laurent Olivier, dans un autre article (2003a), fait cette démonstration à propos du concept de *résidences princières* qui a fait les beaux jours de l'archéologie du premier âge du Fer en Allemagne et en France. Depuis le milieu du XIXe s., on a fouillé, en Bourgogne, en Franche-Comté et en Allemagne méridionale, des tumulus princiers qu'on a vite associés à des résidences voisines comme la Heuneburg en Bade-Wurtemberg. L'interprétation princière était encouragée par la comparaison avec la fouille des sites royaux de Mycènes. Cependant, jusque dans les années 1930, les explications n'étaient pas stabilisées: en France, par exemple, les chercheurs ne considéraient pas les *oppida* comme des résidences, mais comme des lieux de marché, places d'échange drainant des produits d'origine lointaine. C'est le

développement des recherches archéologiques à l'époque nazie qui installe le concept. Des archéologues militants cherchent à établir la germanité des populations celtiques et à définir leur territoire à partir de l'aire de diffusion du phénomène princier. Le constat du phénomène dans le nord est de la France est pour eux le signe d'une extension du phénomène germanique. L'existence de ce mode princier est un caractère de la race germanique. Sur de telles bases, le schéma historiciste peut être établi et peu à peu verrouillé: les tombes à char sont des tombes princières; les *oppida* voisins sont les résidences de ces princes; les princes règnent sur des territoires situés à proximité; le centre du phénomène est l'Allemagne du sud; les Celtes sont donc originaires de l'Allemagne, avant de conquérir la France méridionale et l'Espagne.

Après 1945, on ne procède pas à une analyse critique des concepts qui fondent cette archéologie du premier âge du Fer. C'est ainsi que la découverte de Vix est interprétée comme la pièce manquante d'un puzzle, faisant du phénomène princier un phénomène directement en prise avec l'aire de la culture hallstattienne. On estime que cette découverte vient confirmer les vues de deux archéologues allemands, Wolfgang Dehn et Wolfgang Kimmig, tous deux anciens archéologues du projet nazi et qui avaient retrouvé leurs fonctions universitaires et dirigé le chantier de la Heuneburg entre 1951 et 1977. Le schéma d'une société hallstattienne dominée par des résidences princières trouve une formulation aboutie dans les années 60 et 70 et connaît un grand succès encore dans les années 80 auprès des archéologues.

Or la succession des travaux et des réflexions montre l'inadaptation d'un schéma dont on aurait pu faire l'archéologie du savoir dès 1945. Désormais, on pense pouvoir démontrer que les fameux princes — dont la puissance n'est cependant pas un mythe! — n'habitaient pas les *Fürstensitze* ou résidences princières, mais de grands habitats ruraux. On a pu démontrer que les liens avec les cités méditerranéennes (d'où vient le mobilier de luxe trouvé à Vix, par exemple) ne signifiaient pas un commerce régulier, mais des formes d'échange plus sporadiques: les résidences princières ne seraient pas des places centrales redistribuant les richesses. On a mis en évidence des décalages chronologiques fort gênants pour l'idée d'une culture homogène allant de l'Allemagne à la France. On a mis en évidence des différences de niveau entre les sites. Tout cela conduit à abandonner le schéma unique qui fondait la vue archéologique antérieure. Le lien avec les Celtes n'y résiste pas. Mais, à un moindre degré, les présentations actuelles encore marquées par une vision unitaire non plus.

Qu'il soit clair, cependant, qu'une analyse comme celle que je viens d'emprunter à Laurent Olivier ne signifie pas que quiconque a travaillé avec tel ou tel concept hérité d'un état du savoir serait coupable de complaisance avec telle ou telle idéologie totalitaire. Pour plusieurs raisons. Quel que soit l'héritage intellectuel dont on vient ou auquel on se rattache, on trouve toujours une dérive en lien avec des pratiques nocives: les lumières ont eu leur despotisme éclairé; les libéraux doivent faire avec le panoptisme ou avec l'utilitarisme; les marxistes avec les dérives staliniennes ou autres; les tenants de l'écologie politique avec le fondamentalisme vert et l'écofascisme; et ainsi de suite. Mais il y a d'autres raisons. Si les protohistoriens ont employé, dans les

années 1930 et même après 1945, les mêmes concepts que les archéologues nazis, ce n'est pas pour imiter ceux-ci, mais c'est parce que les sources épistémologiques et méthodologiques des uns et des autres sont les mêmes. Elles se situent au XIXe s. dans les thèses déterministes, notamment biologiques et raciales.

Ce n'est pas ici le lieu pour décrire toutes les réorientations que l'étude suggère ni les hypothèses de travail que les auteurs développent. Ce qui m'intéresse c'est de constater combien le nationalisme méthodologique a diffusé ses modèles et l'ampleur du travail de recomposition des objets qu'il faut faire pour y échapper.

«La Nature n'est plus ce qu'elle était...»

Changeons de sphère et observons, plus rapidement, un autre collecteur. La Nature, c'est une affaire de lien, de médiance. Or le concept ne réunit plus, car il comporte, aujourd'hui, trop de définitions. La nature a changé et n'est plus ce qu'elle était (*Cosmopolitiques* 2002). Un bref détour historique n'est pas inutile. On y découvre l'inversion principale du sens de la notion.

L'individualisation de la nature par exclusion est constitutive du processus de "modernisation". Antérieurement, tant qu'il n'y a pas de rupture de la relation de médiance, que le corps animal et le corps médial de l'homme restent en prise avec le milieu de vie, il n'est pas besoin de se représenter la nature comme extérieure à soi. Dans ce schéma, c'est la nature sauvage qui est l'autre de l'homme: l'ermite va s'y réfugier pour échapper aux plaisirs du monde. Ce qui est normal, central, c'est la nature dans laquelle on vit, celle qu'on respecte même si on la transforme un peu. Ce qui est périphérique, exceptionnel, ce qui fait peur, c'est la nature hors normes, la forêt, le désert, la montagne, les marges inconnues de l'écoumène.

Pour une citadine de l'Amazonie, la forêt équatoriale n'est pas la nature; pour elle, la nature ce sera plutôt le parc de la ville de Belem (anecdote dans Descola 2005, 58).

Le processus historique d'extériorisation de la nature est fait d'évolutions variées. Un premier processus est l'invention, en miroir, de la "sauvagerie". On appellera ainsi l'évolution qui fait prendre conscience de l'existence d'un autre du monde, qu'est la nature non aménagée. Les espaces naturels, surtout ceux qu'on se représente comme étant sauvages (*wild, wilderness*), deviennent un référent positif, poumon sinon réel, du moins existentiel, dont les sociétés modernes ont besoin pour vivre. Dès lors, ce qui était l'autre du monde, change de statut et devient l'aménité la plus grande (Berque 2000). La forêt équatoriale, la haute montagne, le désert, la calotte glaciaire, exemples de milieux extrêmes, deviennent les représentants de la nature, l'idée que l'homme moderne s'en fait. On les conquiert et on les envahit, ou, au contraire, on les patrimonialise. L'inversion a lieu. Mais cette inversion est le fait de groupes sociaux ou de classes particuliers. Ce sont également ces personnes

qui importent dans le monde rural des valeurs qui, jusque là, lui étaient étrangères (Hervieu-Léger et Hervieu 2005).

Cette variation historique est précisément ce qui fait dire aux naturalistes: vous voyez bien que la nature existe, antérieurement et à part des représentations, puisque vous la construisez en une série de représentations changeantes. Mais, comme le souligne Philippe Descola, «si l'idée inverse d'une "construction culturelle de la nature" connaît à présent une certaine faveur, c'est au prix de l'ignorance désinvolte du paradoxe régressif qu'une telle opinion implique: pour construire la nature en culture, il faut une nature préculturelle susceptible de se plier à cette construction» (Descola 2005, 279).

Veut-on avoir une preuve supplémentaire de la contradiction inhérente à la définition naturaliste de la nature? Quand le mouvement écologiste se fait un peu trop pressant, comme ce fut le cas dans les années 1980 et 1990, on lui répond, pour le faire taire: mais vous savez bien que la nature n'existe plus, qu'il y a longtemps qu'elle est maîtrisée! Dans ce cas, on n'hésite plus sur le choix d'une autre définition de la nature que celle du naturalisme parce qu'on a besoin de polémiquer. C'est cette situation originale qui a donné à Catherine et Raphaël Larrère l'occasion d'écrire un livre important sur le bon usage de la nature (1997), dans lequel ils font valoir le devenir de cette notion.

Les raisons de prendre acte de la fin de «la» nature

Nous avons de nombreuses raisons de prendre acte de la fin de «la» nature, celle postulée par le naturalisme. Plusieurs auteurs nous y invitent, dont les travaux forment une des lignées généalogiques de ce livre (Larrère et Larrère 1997, Latour 1999, Berque 2000, Descola 2005, Couston 2005).

Nous devons considérer que la nature n'est plus l'autre de la politique, autrement dit revisiter notre rapport entre le problème et le référent, entre l'intérieur et l'extérieur. Je décrirai dans le chapitre suivant le jeu de rôle que jouent les concepts parents de nature et d'environnement, au point que l'un, la nature, se recycle une nouvelle fois comme réservoir de naturalité profonde, tandis que l'autre se charge d'endosser la part problématique de notre rapport aux milieux géographiques. Chacun sait que la nature est belle, alors que nous avons des problèmes d'environnement, quand ce n'est pas un problème avec l'environnement.

Nous devons alors considérer que la nature ne peut plus être le principe de totalisation, ce qui était son rôle dans la pensée moderne et scientifique. Autrement dit, nous ne posons plus comme principe l'idée que la nature est un ensemble déjà constitué. Nous préférons la définir en fonction de notre expérience des choses.

L'expérience acquise par les archéologues, les archéogéographes et les historiens dans les sociétés anciennes prémodernes et par les anthropologues, les ethnologues et les géographes dans les sociétés non modernes peut nous aider à dessiner le tableau des différentes natures dont le monde se compose. Nous

savons bien que des cosmologies différentes existent, qui ne se satisfont pas du rapport nature/culture ou nature/sociétés qui domine la pensée occidentale. Toutes ces sociétés ont une autre définition de la nature, et nous devons dire laquelle. Mais nous n’y arriverons pas si nous postulons que la nature c’est celle du naturalisme et seulement celle-ci, et si nous posons cette définition comme préalable indiscutable de nos travaux.

La nature est devenue un collecteur aux définitions changeantes.

...la Société non plus!

Après la nature, voici la société. Il s’agit ici de ce social que nous opposons aux milieux dans des relations de face à face, même si nous faisons évoluer ces dernières vers des interactions moins tendues que les affrontements de jadis. Dans la pratique dualiste qui est la nôtre, le social, c’est un niveau d’explication qui existe à part des choses, un réservoir d’interprétations auquel des spécialistes (sociologues, historiens, etc.) doivent aller puiser pour rendre compte.

Les conventions du social «déjà là»

De ce fait, l’explication sociale se voit dotée d’une fixité due à sa définition. Comprendre ce caractère «déjà là» du social est faire la plus grande partie du chemin épistémologique.

Entrons dans un peu plus de détail, avec l’aide de Bruno Latour (2006). Lorsqu’on met en œuvre l’explication sociale, on constate une accélération soudaine de la description. La «société», le «pouvoir», la «structure», le «contexte» se mettent à relier de vastes pans de la vie et de l’histoire, mobilisent des forces titanesques, et chaque cas illustre alors de façon typique des structures cachées. Des entités déjà constituées (classes, stades, pouvoirs, stratifications, formes d’inégalité, etc) se mettent à fondre sur les réalités qu’on observe pour les expliquer, les contextualiser, dire leur cadre, nommer leur généalogie.

Or, dans nos disciplines, ce social «déjà là» repose sur de nombreuses conventions qu’il faut nommer.

La première est de ne pas attirer l’attention sur le fait que dans le monde historique qui est le nôtre, il n’existe aucun agrégat qui n’ait pour appendice quelque instrument, document, généalogie, observation, liés à telle ou telle science sociale. Et même à plusieurs, car le social est fait de concaténations voilées. Plusieurs thèses récentes ont éprouvé cette difficulté dans la définition du social et le dévoilement des liens. L’exemple du travail de Pierre Ouzoulias (2005) est le plus récent. Voici un chercheur qui se lance dans l’étude du domaine rural antique, problème classique de l’historiographie, et concept qui entre en résonance avec des idées majeures: place de la grande propriété dans l’Antiquité, mode de classification sociale, statut

des dépendants, type d'économie agraire, dynamique latifondiaire, rôle de la grande propriété extensive dans le déclin de Rome, etc. Or, et c'est là le caractère profondément novateur du travail, Pierre Ouzoulias ne nous paie pas de mots et nous offre, pour notre plus grand bien, une fine description de la généalogie des idées sur le grand domaine antique et de sa construction historique, depuis le XVIIIe s. principalement. Au point que l'étude du domaine antique proprement dite est renvoyée à une dernière partie et pèse d'un moindre poids dans l'équilibre général de la thèse. Le grand domaine antique ne sortira pas indemne de ce travail de cartographie des nombreux liens qui l'ont, jusqu'ici, fait tenir, et dont chaque lecteur pourra éprouver la solidité toute relative!

Une seconde convention du social est de considérer que «l'ordre constitue la règle, tandis que le déclin, le changement ou la création sont l'exception». Qui, dans cette phrase de Bruno Latour (2006, p. 53), ne reconnaît la problématique habituelle de nos disciplines, et faisant autorité en matière d'explication, sur le déclin des sociétés ou la dégradation des formes qu'elles ont projetées sur le sol?

Une troisième convention a été de construire des objets historiques sociaux bien à soi, en occultant le rôle que la croissance de l'État ou le processus de modernisation jouaient dans cette construction. Cette question est centrale. Nos maîtres ont adoré construire les objets sociaux à la place des acteurs que sont les êtres du passé. Prenant appui sur l'affirmation sociologique selon laquelle il faut considérer les objets sociaux comme des choses (première des règles de la méthode sociologique de Durkheim), et sur la prétention des sciences sociales à construire leurs objets (extension aux sciences sociales de prétentions comparables dans la physique du XIXe et début du XXe s.), les chercheurs de nos disciplines ont ainsi installé des objets sociaux originaux qui fonctionnent comme des moteurs ou, mieux encore, comme des réservoirs d'intentionnalité. L'archéologie protohistorique est ainsi dominée par le moteur de la croissance vers l'État à travers des stades intermédiaires, par une certaine conception de la hiérarchie sociale, etc. L'histoire ancienne est ainsi dominée par des objets sociaux longtemps indiscutables: la romanisation des provinces, le *latifundium*, le rôle du concept de cité-État dans la formation des sociétés antiques, la modernité de la question de la citoyenneté en Grèce et à Rome, etc. L'histoire médiévale a construit des objets sociaux spécifiques, le principal étant la féodalisation, le plus récent l'encellulement.

Une quatrième convention du social «déjà-là» a été de traiter différemment les groupes. Soit on pouvait leur appliquer ces objets forgés par la sociologie historique, et, dans ce cas, ils bénéficiaient de la dignité du traitement par les voies ordinaires de la modernité. Les sociétés en question avaient alors leurs institutions, leur stratification sociale, leurs processus de concentration foncière, leurs moments de débordement colonial, leurs modalités d'aménagement, leur urbanisme, etc. Bref, elles devenaient dignes des objets des disciplines positives car elles avaient franchi le troisième stade comtien, et même un quatrième, l'étage durkheimien. Soit, au contraire, dans le cas des sociétés exotiques, elles pratiquaient des modes différents d'association

et on ne pouvait pas leur appliquer les objets en question. Fonctionnant sur la base d'analogies ou d'identifications étranges, ces sociétés construisaient un social bien à elles, mais alors — condescendance naturaliste! — il ne pouvait s'agir que de représentations.

Une cinquième convention est que les objets matériels et plus généralement les êtres non-humains, ne peuvent pas participer à la définition du social. De la même façon que l'outillage du savant n'a pas supplanté l'abstraction, même s'il est de bonne méthode de dire comment on fait, de même le réseau formé des êtres de toutes sortes n'a pas à dire, en tant que tel, le social à la place du social lui-même. Le social, c'est le privilège des humains. Est social ce qui répond à une intentionnalité. Sinon, c'est du déterminisme.

Un collecteur devenu militant

La notion de social que nous employons encore si fréquemment dans nos analyses est une entité créée à partir du XVII^e siècle. Progressivement, elle se charge de valeurs et devient militante. Le pas décisif est franchi lorsque Durkheim choisit de définir la sociologie contre le pragmatisme et décide de faire le lien entre la forme de rationalité sociologique et la défense de la culture logique européenne, de l'Antiquité à nos jours ainsi qu'avec le rationalisme cartésien et des Lumières. Le passage suivant, cité par B. Latour, mérite d'être repris et médité. Il s'agit d'un cours de Durkheim en 1913-1914.

«Le problème soulevé par le Pragmatisme [américain] est en effet fort grave. Nous assistons de nos jours à un assaut contre la Raison, à une véritable lutte à main armée. De sorte que l'intérêt du problème est triple:

1° C'est d'abord un intérêt général. Mieux que tout autre doctrine, le Pragmatisme est capable de nous faire sentir la nécessité de rénover le Rationalisme traditionnel; car il nous montre ce que celui-ci a d'insuffisant.

2° C'est ensuite un intérêt national. Toute notre culture française est à base essentiellement rationaliste. Ici le XVIII^e siècle prolonge le Cartésianisme. Une négation totale du Rationalisme constituerait donc un danger: ce serait un bouleversement de toute notre culture nationale. C'est tout l'esprit français qui devrait être transformé si cette forme de l'irrationalisme que représente le Pragmatisme devait être admise.

3° C'est enfin un intérêt proprement philosophique. Ce n'est pas seulement notre culture, c'est tout l'ensemble de la tradition philosophique, et cela dès les premiers temps de la spéculation des philosophes, qui [...] est à tendance rationaliste. Ce serait donc aussi à un renversement de toute cette tradition qu'il faudrait procéder si le Pragmatisme était valable.»

(E. Durkheim, *Pragmatisme et Sociologie*, cours inédit prononcé à la Sorbonne en 1913-1914, restitué par Armand Cuvillier, Paris 1955, p. 27-29).

Ce texte fait le lien entre la discipline qu'est la sociologie et le nationalisme méthodologique. Ce collecteur a longtemps cheminé en parallèle avec la science, contredit qu'il était par l'universalisme issu des Lumières: entre la nation à base déterministe et ethnique et le cosmopolitisme des Lumières, il y avait incompatibilité. Mais cette absence de lien est comblée à la fin du XIXe et au début du XXe s., probablement sous l'effet du durcissement extraordinaire que connaît le nationalisme, et Durkheim en exprime la nature.

Quand la Politique fait la leçon à la matière

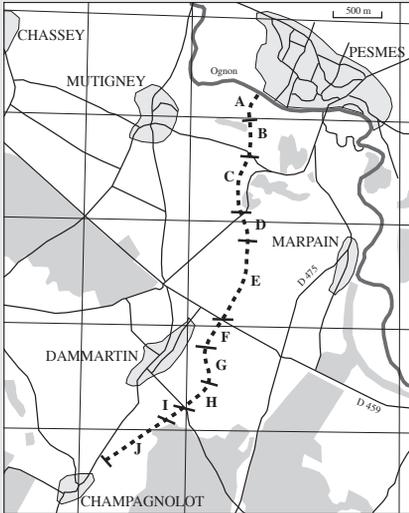
La notion de temporalité morphologique

Pour cartographier les réseaux qui font les objets de l'archéogéographie, il nous faut entrer dans une difficulté de fond de notre entreprise: l'existence d'un temps des formes et des choses de la matière qui ne soit pas le temps social habituel des historiens. Difficulté, car ce point est généralement relevé comme irrecevable tant on craint de voir se profiler, derrière cette notion, on ne sait quelle génération spontanée.

Voici une expérience utile pour comprendre l'asynchronie de base des situations et la spécificité de la forme et de ses dynamiques. En archéogéographie, nous soutenons l'idée qu'il existe un temps morphologique interne ou intrinsèque, c'est-à-dire qui ne se cale pas avec fidélité sur le temps des sociétés.

Le temps des objets écroulés

Pour apprécier la mobilité des dynamiques morphologiques et définir cette notion, j'ai demandé à Natacha Jean d'appliquer cette notion à un objet paysager des plus simples, une ancienne voie ferrée désaffectée du nord du département du Jura, dans son parcours sur la commune de Dammartin. La voie ferrée a été en service de 1900 à 1937. L'objectif a été d'étudier comment a évolué cette voie depuis son abandon jusqu'à aujourd'hui, sur une période de 60 ans. Par chance, en effet, la plus ancienne mission aérienne de l'IGN (alors Service topographique de l'armée) a été réalisée en juin 1940, soit au tout début du processus d'abandon et de transformation de la voie. Les différentes missions verticales, échelonnées de 1940 à 1998, permettent un suivi très fin de ce processus en huit phases, selon les dates des missions.



► FIG. 23

Dammartin (Jura) Carte des tronçons étudiés.



► FIG. 24

Dammartin (Jura) Photographie aérienne récente de l'IGN des secteurs F à J de la carte.

Natacha Jean a alors défini une série de temps morphologiques internes (intitulés *tm_i*), c'est-à-dire propres à la forme et non pas définis par des événements sociaux contemporains. Son choix d'échelonnement a été de se fonder sur la notion d'évolution progressive des fonctions et des modelés du vestige, en allant de *tm₀*, état non encore transformé, vers *tm_n*, état tellement transformé qu'il est devenu invisible. L'expérience est donc une espèce d'évaluation de la linéarité ou non du processus de transformation d'un même objet, nommé voie ferrée désaffectée.

Ces temps définis par Natacha Jean sont dépendants des différents degrés de l'évolution de l'objet.

- ***tm₀*** : le remblai de la voie juste après l'enlèvement des rails, sans aucun processus d'érosion particulier;
- ***tm₁*** : pérennisation sous forme de chemin entretenu et utilisé, donc maintien du modelé avec évolution de la fonction de communication, puisque de voie ferrée elle est devenue chemin rural;
- ***tm₂*** : chemin non entretenu, donc un processus de pérennisation mais avec un changement de fonction: la voie ferrée n'est plus voie mais limite (entre champs, ou entre propriétés) ou même obstacle (quand elle traverse un même champ);

- **tm** 3: la ligne et le remblai, détruits, à l'état de trace fossile, visibles par certains indices, donc à l'état de palimpseste archéologique lorsque des conditions particulières en permettent la lecture "en transparence";
- **tm** 4: la ligne et le remblai à l'état de vestige enfoui, donc à l'état de strate archéologique, sans aucune matérialisation au sol.

Le tableau suivant montre, et c'est là l'enseignement de cette recherche, que les différents tronçons de la voie n'ont pas la même "histoire", et que, dans la même durée (une soixantaine d'années), ils évoluent différemment. L'asynchronie est donc largement le produit de dynamiques complexes, hyper locales mais reliées à des amplifications qu'il serait aisé de déplier pour les mettre à plat. Certains tronçons passent du stade 0 au stade 3, sans passer de façon visible (ou en passant très vite) par 1 et 2. Alors que certains évoluent dans le sens d'une transformation régulière, d'autres connaissent un phénomène d'aller-retour et "reviennent" à des états moins transformés que le précédent.

Le temps morphologique est donc autre que le temps chronologique linéaire, parce que c'est un temps de contenu dynamique, non de simple référence. Il suppose des trajectoires formelles diverses: linéaires, brisées, récursives, cycliques, etc.

	1937	1940	1953	1962	1969	1972	1978	1984	1998
tronçon A	t0	t1	t1	t1	?	t2	t3 ?	t3 ?	t2
tronçon B	t0	t3	t1	t2	?	t2	t2	t2	t2
tronçon C	t0	t1	t1	t2	t2	t2	t2	t2	t2
tronçon D	t0	t1	t1	t2	t3	t3	t3	t3	t3
tronçon E	t0	t1	t1	t2	t2	t1	t1	t1	t1
tronçon F	t0	t3	t4	t3	t4	t4	t4	t4	t4
tronçon G	t0	t3	t3	t2 ?	t3	t3	t3	t3	t3
tronçon H	t0	t1	t1	t2	t2	t2	t2	t2	t1
tronçon I	t0	t3	t3	t4	t4	t3	t4	t3	t4
tronçon J	t0	t1	t1	t3	t3	t3	t3	t3	t3

► FIG. 25

Tableau des dynamiques de l'objet «ancienne voie ferrée», tronçon par tronçon.

Cependant, soixante ans après le début de ce processus, le tracé global de la voie reste perceptible dans le paysage. Paradoxalement, cette stabilité du tracé a donc été nourrie de la somme des mutations asynchroniques de détail qui l'affectent et devraient, en

principe, en rendre la perception brouillée, voire impossible. Les nombreuses différences dans l'évolution de détail ne sont en rien l'image réduite du cas global, parce qu'entre les tronçons locaux (modelés) et le tracé pérenne (une ligne), on a changé d'objet. Bien entendu, cet exemple n'existerait pas sans les mutations économiques correspondantes. Pour que le vestige de la voie ferrée évolue, il n'a pas suffi d'une érosion physique. Il a fallu aussi et surtout les transformations du parcellaire, notamment lors du remembrement des années 70, avec leur arrière-plan économique et foncier. Mais ce déterminisme social ne provoque pas, au niveau des formes, une incidence linéaire. Tous les tronçons du vestige n'évoluent pas rigoureusement en même temps ni de la même manière, ni au même rythme.

On pourrait dire que l'objet étudié connaît la même histoire (la désaffectation de la voie, comme le remembrement parcellaire concernent l'ensemble de l'objet), mais que cette même histoire ne provoque pas, en raison des liens locaux, une seule dynamique, mais des dynamiques diversifiées.

Cet exemple suggère que c'est en raison de la résilience, c'est-à-dire la capacité de la forme à absorber les transformations sociales, que la lecture de formes plus anciennes est rendue possible. Il suggère que la dynamique est bien l'articulation entre cette permanence de fond et la masse des événements successifs qui changent ou tentent de changer la forme.

Il suggère encore que l'objectif, si souvent espéré, de faire une histoire du paysage, sur la base d'une reconstitution précise et chronologique, est un impossible de la recherche. Il n'est pas difficile de penser que si, pour une soixantaine d'années, bien documentées grâce à la régularité des prises de vues de l'IGN, nous constatons de telles variations, pour des durées plus grandes et de moins en moins bien documentées dans le temps, l'exercice est vain. Qui pourrait faire la chronique, précise et argumentée, des transformations de détail des multiples éléments qui composent un paysage dans la longue durée?

Pour autant, nous ne baissons pas les bras et n'en déduisons pas qu'il ne reste plus qu'à se réfugier dans ceux de l'histoire politique et des sources écrites.

Un nouveau "matérialisme historique"

Laurent Olivier (2005, 126) propose l'idée que l'abandon de la pratique historiciste du passé au profit d'une étude de la temporalité propre aux choses matérielles et aux formes puisse constituer la base d'un nouveau matérialisme historique, prenant le mot "matérialisme" au sens le plus strict. En effet, la temporalité des choses de l'espace et de l'écoumène est différente de la temporalité des actes et des événements, qu'étudient les historiens. Parce que les vestiges sont inclus dans des processus dynamiques, ils participent d'autres formes de temporalités, qui changent non seulement d'échelle, mais aussi de nature. Nous instituons donc une distinction

à caractère heuristique entre le domaine de la reconstitution des phases historiques de la planimétrie, et celui de la transmission de la mémoire des formes dans la durée, le second étant, en quelque sorte, le passage obligé pour atteindre le premier. Nombre d'objets de l'archéogéographie appartiennent à ce second champ. Mieux, la prise en compte de cette dimension nouvelle de la recherche conduit à affecter ou réaffecter les objets, selon qu'ils sont nouveaux ou non, selon les perspectives de l'une et/ou l'autre pratique.

(Página deixada propositadamente em branco)

Chapitre 6

Le nationalisme méthodologique, entre positivité et militance

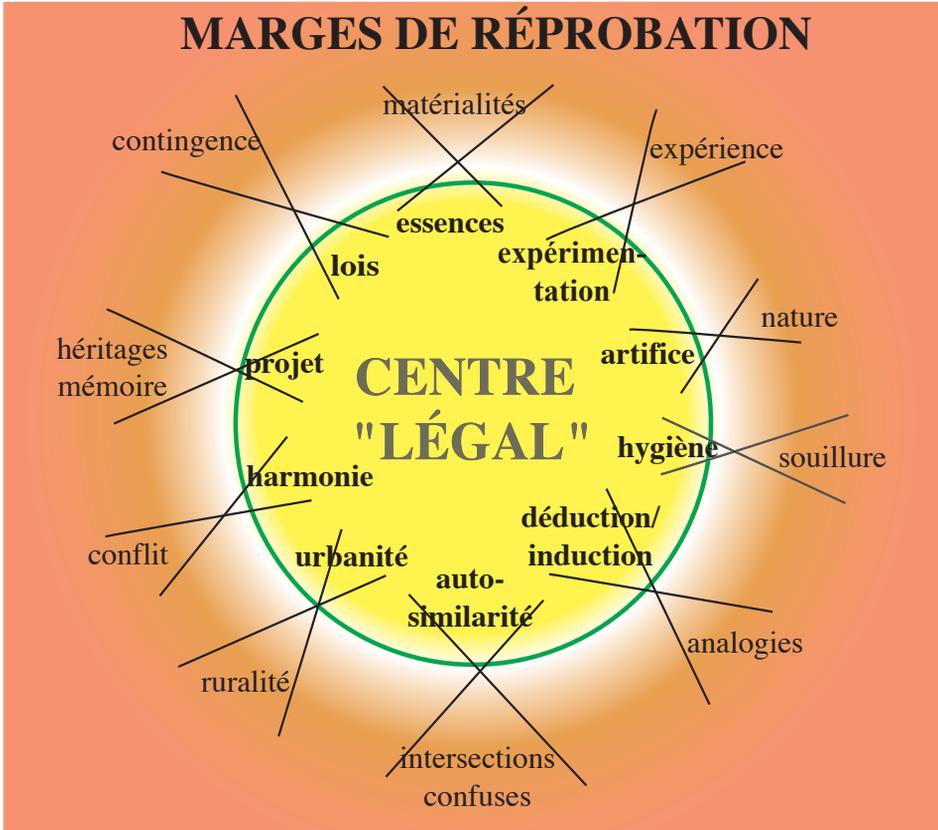
L'idée de ce chapitre est la suivante. Puisque les Modernes ont progressivement installé des collecteurs identitaires pour faire l'histoire nouvelle des nations et pour interpréter l'histoire précédente à la lumière de cette rupture, comment s'y sont-ils pris pour ranger la masse des réalités héritées dans cette vision? Autrement dit, quels outils ont-ils utilisés pour discipliner cette matière et pour réduire les réalités et les dynamiques passées au récit qu'ils comptaient en faire et, en quelque sorte, souligner ou/et effacer leur encombrant héritage? Ce qui est en jeu dans ce développement, ce sont les procédés de transformation des représentations sociales en objets de science. Mais, parce que cela ne se fait pas dans un néant épistémologique mais en référence à une tendance de fond, le nationalisme méthodologique, ces outils provoquent à la fois une série de jugements de valeurs rétrospectifs sur les sociétés prémodernes et une transformation de leur passé par l'emploi de ces outils.

Pour reprendre un terme qu'affectionnent beaucoup les historiens, c'est à la fabrique du nationalisme et du naturalisme méthodologiques que ce chapitre est consacré, et principalement à ses effets sur l'histoire de l'espace-temps prémoderne. Il trouve sa justification en se situant en permanence dans la tension existant entre l'invention de diverses positivités et la militance. Du côté de la positivité, se trouve le développement de ce que Philippe Descola appelle la «fonction rectrice» du dualisme moderne, du côté de la militance, le lourd processus de polémisation des objets.

Un centre, des marges

Une des raisons majeures de l'efficacité du schéma mis en place par la Modernité est l'existence de liens historiques très forts qui ont uni trois éléments pour produire l'espace-temps: un schéma anthropologique centre/marges hérité de l'utopie ou de

type utopique; la promotion d'une méthodologie du "ou bien/ou bien"; la position des temps historiques sur une échelle de valeurs avant/après, articulée par la rupture.



► FIG. 26

Le schéma dual de la Modernité, centre/marges.

Quel est le rapport avec l'utopie et en quoi y a-t-il instauration d'un schéma fondamental, fonctionnant comme une structure anthropologique? À la suite de Françoise Choay, j'incline à penser que l'utopie, revue et dualisée par More, a un caractère fondateur. Mais à condition d'y lire une double dualité, c'est-à-dire de dépasser l'évidence première pour dire l'évidence profonde. À première vue, chacun le sait, le couple qui articule l'Utopie est l'opposition entre l'île d'Angleterre et ses problèmes historiques et l'île d'Utopie et son univers radieux anhistorique. Mais je ne pense pas que ce soit l'articulation la plus intéressante car elle ne débouche sur rien, et fait de l'utopie un geste sans lendemain. L'utopie, chacun à nouveau le sait très bien, c'est précisément ce qui n'arrive jamais, sauf dans les rêves des idéologues et des visionnaires.

L'évidence profonde de l'utopie est donc autre. C'est un schéma centre-marges qui fait de l'Utopie une anticipation assez extraordinaire du fonctionnement réel de la Modernité. Au centre d'Utopie, More a installé l'ordre, la transparence, l'uniformité, la duplication, l'harmonie imposée, la paix, la propreté, la géométrie, la science, et la méfiance envers les représentations (les idées secondes). Mais, et c'est là le fait principal que les descriptions habituelles omettent de souligner, le centre ne peut fonctionner que s'il existe des marges de réprobation qui s'organisent autour de quatre pôles: la Nature, excellente tant qu'il s'agit d'en parler en général, mais épouvantable dès qu'on en parle en détail, au point qu'il faut la raturer, l'aménager, la faire disparaître sous l'artificiel; la souillure, qui conduit à rejeter à l'extérieur les abattoirs, les cimetières, les marais, etc.; la violence et le conflit, parce que la paix des utopiens n'existe que parce qu'ils portent la guerre chez les autres, avec un cynisme étonnant; enfin l'histoire et les héritages, parce que les Utopiens ont décidé, une fois pour toutes, ce qui constituait héritage et ont effacé tout autre mémoire. Chez eux, rien ne se transforme et ne se transmet. Au reste, l'histoire de l'Utopie, en 1760 ans, n'a pas produit plus de deux ou trois faits marquants, même pas une demi page. En Utopie, on trouve de quoi entretenir des savants (Francis Bacon contribuera à ancrer cette idée un peu mieux encore que More), mais pas des historiens ou des archéologues!

Cette relation entre science et utopie, ce privilège d'insularité qui les rapproche malgré des différences évidentes, est le thème de mon intervention au colloque célébrant Claude-Nicolas Ledoux, à l'occasion du bicentenaire de sa mort (Chouquer 2007).

Ce schéma exprime très bien la structure fondamentale de l'espace-temps moderne et il gouverne, au-delà du raisonnable, l'ensemble du phénomène d'épistémisation. Il régit, par exemple, les représentations des administrateurs et des politiques dès qu'ils pensent l'espace qu'ils doivent gérer. Les lieux, rejetés en raison de l'expérience des populations, deviennent terre de mission pour les technologies sociales, c'est-à-dire des lieux d'expérimentation de modèles et de géométries. Dans cette abstraction, le projet l'emporte toujours sur les sujétions, et la médiance n'est pas possible puisque les héritages y sont polémisés et dévalorisés. Voilà pourquoi le rôle des disciplines que sont l'histoire, l'archéologie et la géographie est, précisément, de tenir le mieux possible l'équilibre entre expérience et expérimentation, entre lieux et espace, entre héritages et projets. Sans tomber dans une posture d'opposition qui les verrait s'affronter aux disciplines naturalistes et fondamentales, ce qui serait rester prisonnier du schéma, elles doivent sans cesse repenser l'équilibre.



► FIG. 27

Structure anthropologique de l'espace-temps hérité de l'époque moderne.

La militance des objets

Notre travail consiste à prendre conscience à tout moment de la militance des objets d'histoire, d'archéologie et de géographie dès qu'il s'agit d'étudier des espaces-temps du passé. C'est pour cette raison que j'ai consacré, dans le *Traité d'archéogéographie*, un volume à décrire les processus de fabrication des objets des disciplines géohistoriques. J'ai été conduit à envisager une distinction commode entre les collecteurs et les outils ou processus historiques de réduction.

Le lecteur est déjà familiarisé avec les collecteurs, puisque j'en ai parlé dans le chapitre précédent. Il comprendra aisément que j'identifie des collecteurs centraux,

ceux chargés de rendre compte des vertus du centre (la ville, la nation, la propriété, la société), et des collecteurs marginaux, ceux qui sont chargés de rendre compte des formes réprouvées (la nature, l'environnement, le patrimoine, la ruralité). Bien entendu ce classement est heuristique et ne saurait être figé. Avec le temps, les représentations changent. Par exemple, dans le chapitre suivant, on verra comment la Nature a tendance, depuis quelque temps, à se parer des vertus du centre, en reléguant l'environnement à la marge.

J'introduis ensuite la notion d'outils de réduction des réalités de l'espace et du temps. Mon propos est de constater que la Modernité ne s'est pas contentée d'inventer les outils dont elle avait besoin pour produire son futur, mais qu'elle a fait porter sur les différents passés (à l'exception de l'Antiquité gréco-romaine dont elle avait besoin de sauvegarder l'image pour des raisons idéologiques, parce que celle-ci a inventé les notions de démocratie et de *res publica*, même si elle mettait d'autres réalités dans la démocratie et la république) le reflet négatif de ses ruptures. Ses propres outils d'invention sont ainsi devenus des outils de dévalorisation des espaces et des temps du passé.

Caractérisation de l'espace-temps historique dans le nationalisme et le naturalisme méthodologiques

Les collecteurs hypertrophiés

Les ***ethnotypes nationaux***

Le récit de la formation du ***territoire national***

La découverte du ***paysage***

L'espace-temps bivalent des ***utopies***

L'espace-temps de l'objet architectural et urbain et la création de la ***ville***

L'invention puis l'épuisement de la ***ruralité***

L'invention de la ***grande propriété antique***

L'inversion du rapport au passé et l'invention du ***patrimoine***

L'exclusion de la ***nature*** et la création du concept d'***environnement***

Les outils de réduction des réalités géohistoriques

Le ***géo-référencement*** ouvrant sur la mise en cartes et en atlas du monde

La ***conversion des mesures***

La ***naturalisation des pays*** par la géologie

Le processus de ***complexification sociale*** pour passer de la communauté à l'État

La ***réduction des noms des lieux*** en toponymes et lieudits

La fixation d'une ***typologie agraire rigide***

La formation d'une ***méthode géométrique d'analyse de l'espace***

La transformation du passé en objets par ***l'invention du vestige archéologique***

Le ***privilège exorbitant des objets romains***; centuriation, *villa*, voie.

L'exemple des mesures est flagrant. En instituant un système normatif de poids et de mesures qui allait permettre les progrès que l'on sait, la Modernité a créé de toutes pièces le négatif de cette idée: la représentation des sociétés anciennes comme étant des sociétés de désordre, incapables de connaître l'angle droit, l'autosimilarité des mesures, l'unité des références. Le Moyen Âge ne se remet toujours pas de cette condamnation. Non pas que le Moyen Âge n'ait pas connu des approximations nombreuses. Je veux bien suivre mes collègues médiévistes lorsqu'ils font la démonstration de l'imperfection de ceci ou de cela, cela va de soi. Mais il y a effet négatif lorsqu'on refuse de considérer le progrès de la mesure et de l'ordre au Moyen Âge, parce que l'idée même n'en serait pas recevable. Le refus est un effet anthropologique: il est la résistance du schéma de la Modernité.

Les outils de réduction sont nombreux, et chacun appelle un long travail de reconstruction critique. C'est toute la fabrique des objets. Heureusement, nos collègues historiens modernistes et contemporanéistes font un énorme travail d'étude de la Modernité et de ses représentations, et nous devons nous fonder sur eux pour déconstruire et reconstruire autrement les objets de nos travaux. Qu'on se plonge, par exemple, dans l'étude de Guillaume Garnier (2005) sur l'espace dans le caméralisme allemand et l'économie politique aux XVIIIe et XIXe s., ou encore dans celle de François Walter (2004) sur les figures paysagères de la nation en Europe du XVIe au XXe s. On y trouvera le matériau pour comprendre la formation de nos objets, et pour en entreprendre la critique raisonnée.

La fabrique de dualités nouvelles

«Ou bien, ou bien», telle est la logique conjointe du dualisme et du nationalisme méthodologiques (Beck 2006). Quelques lignes de tension principales traversent la fabrique historique et organisent les ateliers de production d'objets. Il s'agit en premier lieu d'installer des dualités nouvelles dérivées de la dualité principale entre nature et sociétés. Nos objets géohistoriques dépendent ainsi d'une série d'oppositions conceptuelles qui nous forcent, à chaque fois, à choisir «ou bien ceci, ou bien cela». Parmi ces lignes de partage, relèvons les plus importantes: la tension entre présent et passé; celle entre le centre ou les marges; celle entre l'urbain ou le rural; celle entre le projet historique intentionnel et la matière géographique neutre ou passive.

Un exemple permettra de comprendre le rapport étroit entre ces idées générales et la fabrique des objets. Je le choisis dans l'opposition existant entre rural et urbain, pour démontrer l'effet perturbant de cette distinction moderne sur des objets anciens.

L'exemple des terres noires en archéologie

Les archéologues qui fouillent les villes anciennes connaissent bien un ensemble de couches organiques de sol noirâtre, appelées «terres noires» pour cette raison, situées au-dessus des couches antiques et sous les couches médiévales. Ce sont des horizons sédimentaires hybrides, qui ne correspondent à rien de compatible avec l'idée qu'on se fait d'une ville, et qui caractérisent le haut Moyen Âge. Ce qui dérange, c'est de rencontrer ce qu'on croit être du rural dans de la ville, et le nom même, imprécis et matériel, dit le malaise. J'emprunte à Henri Galinié (2004) les termes de l'analyse qui suit.

L'expression, qui semble exister depuis 1912, n'est vraiment définie que dans les années 1980 en Angleterre, puis seulement en 1995 en France. Son succès résulte de sa capacité à dire tout ce qui est irrésolu dans les horizons de la ville du haut Moyen Âge, entre les niveaux de la ville antique et ceux de la ville médiévale: «tout ce qui est sombre, épais, peu stratifié et incertain devient terres noires» (Galinié 2004). Au pire, les terres noires sont sans intérêt, au mieux, elles sont une énigme: elles s'accordent au schéma historique dominant, celui d'un effacement de la ville entre l'empire romain et les monarchies féodales. Elles sont donc préinterprétées par les conceptions modernes et duales qui opposent le bâti et le non-bâti, l'urbain et le rural. Or les terres noires sont une «possible production de sol spécifique, correspondant à un fonctionnement particulier de la société à un moment donné [...] Cela signifie une expression, voire plusieurs, de l'urbain, ou un usage des zones préalablement urbanisées, propres à la période multiséculaire, près d'un millénaire parfois, qui sépare la ville classique de la ville médiévale.» (*ibid.*).

En traitant cet objet selon le concept finaliste de transition, exploité en macro-analyse pour exprimer le passage de l'Antiquité au Moyen Âge, on commet ainsi une erreur. Les terres noires ne sont pas un abandon (une non-ville), mais un autre usage, une autre modalité de la fabrique de l'urbain. Il faut, au contraire, «émettre l'hypothèse que la production des terres noires peut s'apparenter à un fait social total ou autrement dit à un révélateur» (*ibid.*). Il faut, de même, se libérer de la notion de transition: «pour que la connaissance progresse, il est utile que l'on postule qu'existe un temps des sociétés spécifique, un entre-deux aujourd'hui sans nom» (*ibid.*). Il importe aussi de se libérer du poids qu'exerce l'écrit: pas de texte, pas d'archéologie! Ce qui revient à se défaire de l'idée insidieuse de "moyen âge" comme âge intermédiaire entre deux phases nobles de l'histoire de la ville. J'ajouterai, qu'au sein de cet âge intermédiaire, il faut se défaire de l'idée d'un haut Moyen Âge lui-même dévalorisé par rapport à des phases plus dignes de l'histoire médiévale.

C'est donc l'appellation de «terres noires» qui est une forme de transition, un concept d'attente, provisoire avant que l'on nomme, un jour prochain, l'objet qu'il montre et qui ne se satisfait pas d'une définition tranchée, ou bien la ville, ou bien le rural.

Par rapport au propos de l'archéogéographie, les terres noires me paraissent être un excellent exemple de ce que nous nommons un "nouvel objet", même si, pour l'instant, il s'agit d'un ensemble de matérialités (provisoirement) mal situées et mal nommées, pour lesquelles on ne dispose pas encore de la représentation adéquate. Il s'agit d'un nouvel objet archéologique, même si la démonstration d'Henri Galinié revient à dire que ce nouvel objet a encore du mal à se dégager des cadres interprétatifs de la Modernité historique.

Que signifie cet exemple? Que la ville n'est pas tout l'urbain, mais un état contingent de l'urbain, une des formes que prend l'urbain (Galinié 2000). Mais, selon un processus que j'ai longuement analysé dans le *Traité d'archéogéographie*, cette représentation, la ville, est devenue l'objet même d'étude, par épistémisation ou naturalisation du concept, et s'est imposée pour dire quelles informations sur la ville étaient recevables et quelles ne l'étaient pas. Ainsi, à la suite de ce renversement, les informations sur des aspects conjoncturels du mode urbain d'habiter sont devenues les sources à partir desquelles on pouvait qualifier l'espace en question. Le bâti "en dur" qui n'était qu'une des formes de l'urbain, est devenu la source qui permet de reconnaître la ville. La ville qui n'était qu'une des modalités de la fabrique urbaine est devenue l'objet référent. Les modernes ont fait leur travail et ont projeté sur le passé leur définition des choses. La ville, représentation datée, invention de la Modernité, parle désormais pour tout l'espace urbain.

Séparer la ville de l'espace urbain présenterait l'énorme avantage de nous éviter à avoir à inventer les catégories factices de liaison. Nous sommes tellement habitués à un récit de la continuité entre la ville antique et la ville médiévale, à partir du moment où celle-ci retrouve le chemin du bâti et les outils du maçon, que nous avons du mal à reconnaître que la ville, en tant que concept, est une représentation, une invention de la Modernité. *L'urbs* latine n'équivaut pas à la ville moderne, sauf par une convention moderne, et l'opposition entre urbain et rural n'est pas ontologique mais historique. En revanche, il existe un espace qu'on nomme urbain, dont les planimétries et les modelés ont adopté différentes formes, désignées par différentes représentations. Et entre *l'urbs* antique et la ville moderne, une forme reste sans nom, celle qui produit les terres noires des archéologues. Cependant elle n'est pas une parenthèse, elle n'est pas du rural reprenant un temps possession de la ville dans une phase de déclin de la référence urbaine. D'ailleurs, comme on la trouve aussi en milieu dit rural (dès l'Antiquité tardive), la démonstration est faite que la dualité ville-campagne n'est pas opératoire.

L'interprétation moderne

Une seconde modalité de la modernisation est l'interprétation. La métaphore, empruntée au monde de la linguistique et à celui des arts vivants, dit le sens de la notion. Il s'agit bien de porter au sein d'un ensemble différent une grille de valeurs

établie dans un autre ensemble et d'établir une espèce de liste d'équivalences. Telle notion ainsi nommée dans les temps anciens, mais aussi telle pratique sans nom, doivent correspondre à ce que nous, modernes, nous appelons ceci ou cela. L'opération de transfert est doublement ambiguë. D'abord parce que les savants savent ce qu'ils font: l'interprétation repose sur une aporie, et le problème est, en grande partie, sans issue. Ensuite parce qu'il peut favoriser le maintien du partage des tâches entre ceux qui établissent les équivalences (la science historique et anthropologique) et ceux qui les appliquent (les disciplines auxiliaires).

L'interprétation moderne de notions plus anciennes est une sorte de raisonnement par des équivalences systématiques. C'est ainsi que le couple propriété éminente et propriété utile devient un équivalent de *dominium* et *possessio*, que droit équivaut à *ius*, que nation se substitue à *polis* et *civitas*, que ville traduit *urbs*, et ainsi de suite. Cette persistance de l'analogie dans un schéma intellectuel entièrement dominé par la rationalité naturaliste ne manque pas de surprendre.

Cette interprétation se comprend et même trouve sa justification parce qu'elle rend compte d'une véritable difficulté. Si on traduit les notions anciennes, le piège se referme, quelle que soit la solution retenue. Faut-il, par exemple, traduire *fundus*, par "fonds", par "domaine", par "propriété"? Aucun des termes ne lève l'hypothèque, si on me permet cette image fiscale, car le sens de ces trois mots modernes est lui-même à ce point chargé de notions qu'il déborde sur la notion antique à traduire. Sera-t-on séduit par la proximité linguistique entre fonds et *fundus*, par la touche vieillotte du mot français? Mais le fonds de terre est un immeuble au sens de l'article 518 du code civil, et non pas l'ensemble d'un domaine ou d'une "propriété". Dans nos textes juridiques modernes et contemporains, propriété, immeuble et fonds sont synonymes, et aucun n'a le sens qu'on suppose être celui de *fundus*. Si on ne traduit pas les notions anciennes, on ne résout pas le problème car on alourdit le texte de mots latins incompréhensibles, et on n'échappe pas à la nécessité de développer des périphrases pour préciser le sens. Nous sommes en présence d'une aporie, soit. Mais ce n'est pas une raison pour faire prévaloir, sans discussion, une interprétation moderne.

La réduction des temporalités au temps légal

Viennent ensuite deux réductions parallèles. La première est la réduction des temporalités au temps légal. Le temps des lois de l'histoire (avec ses successions obligées, ses stades et ses périodes) et celui, deux fois plus légal encore, du temps comptable; bref, l'oubli du contenu des temporalités au profit de la mesure du temps.

Le naturalisme et le nationalisme méthodologiques ne peuvent se satisfaire des temporalités anciennes. La fabrique consiste ici à promouvoir conjointement un temps métrologique, pour compter et répartir les êtres dans des ordres de rangement, et

une temporalité linéaire et progressive qui donne un sens et une fin aux œuvres des hommes. L'un et l'autre conduisent à la fermeture du temps en époques, sur la base de l'homogénéité interne des périodes historiques.

Cette question des stades ou phases est centrale. L'époque moderne a accordé un privilège considérable à la définition de ces grandes périodes qui nomment les parties de l'histoire, et à leur interprétation par des théories de la succession, légitime et inévitable, de phases dans le développement des sociétés humaines. Sans remonter à toutes les tentatives, il suffit de rappeler ces interprétations que sont la loi des trois états d'Auguste Comte, ou encore la succession logique des modes de production chez Marx.

Plus intéressante pour le propos archéogéographique, parce qu'encore directement appliquée par les archéologues dans leur reconstitution du progrès historique des sociétés, est la loi de complexification croissante des sociétés, qui est une variation sur le thème de la loi des différents états successifs.

Alain Testart, dans un essai vigoureux et inventif, vient d'en faire le tour (Testart 2005). Cette théorie repose sur les classifications de l'anthropologie américaine. Leur matrice commune est l'ouvrage Julian H. Steward (*Theory of culture change*, 1955), qui classe les sociétés selon leur niveau d'intégration, dans une gradation allant dans le sens suivant: famille, bande, tribu, chefferie, État. Cette progression à cinq stades est censée aller du simple vers le "complexe". Le présupposé est le suivant: les sociétés primitives, parce qu'elles disposeraient de techniques simples, seraient elles-mêmes des sociétés simples. Cette idée vient de la philosophie des Lumières. Pourtant, depuis Morgan, on sait que ces sociétés ne sont pas primitives et simples mais tout aussi complexes que les nôtres. C'est la différence du mode d'organisation, lequel n'est pas reconnu comme tel, qui conduit au contresens. Par conséquent, dans un tel classement, il n'y a pas d'évolution du tout, mais une hiérarchie ordonnée en fonction d'une intégration des niveaux, d'une intensification de la production, d'une concentration du pouvoir, d'une croissance démographique, enfin, d'une complexification sociale. Mais en quoi cela prédéterminerait-il l'ordre historique?

L'idée de complexification croissante se fonde sur quelques erreurs d'appréciation. On juge rudimentaire ce qui est éloigné de nous. On méconnaît la différence entre l'évolution technique et l'évolution sociale: il y a sans doute une complexification croissante des infrastructures matérielles des sociétés, mais pas des structures sociales. Ensuite on abuse de la métaphore biologique, par exemple en comparant les sociétés étatiques avec le système nerveux central des animaux supérieurs.

Au terme du processus, on trouve un autre attendu également banal, celui qui revient à penser que l'État est le signe de la complexité la plus grande. À ce sujet, Alain Testart suggère de changer d'appréciation parce qu'on confond la complexité croissante des rouages de l'État, qui est une réalité historique bien connue, avec cette autre évidence que l'État simplifie, unifie et homogénéise. En effet, il simplifie la vie sociale puisqu'il existe désormais des organes spécialisés destinés à régler les

conflits. Or rien n'est plus complexe que de maintenir l'équilibre politique dans une société sans État, par exemple une société lignagère.

Dans le fond, l'idée de complexification sociale butte sur deux formes d'invisibilité: celle de l'archéologie et celle de l'absence d'écrit. On a coutume de réputer simples des sociétés qui ne laissent ni traces archéologiques ni écrits par rapport à celles qui en laissent. Mais on a tort pour autant. Ce qui est plus juste, c'est de partir du niveau de complexification technique et de constater les effets sociaux de la division du travail que ce niveau autorise. Globalement, la notion de différenciation ne peut être transférée en termes de hiérarchies. C'est ce qui conduit Alain Testart à écrire: «Le monde romain, avec ses statuts de libres, d'ingénus, de citoyens, etc., avec ses ordres, etc., plus encore le monde médiéval, avec les innombrables nuances qu'il apporte aux catégories romaines sans parler des catégories propres qu'il ajoute, étaient des mondes très fortement différenciés: le monde moderne, à côté, paraît l'être bien peu» (2006, p. 21).

La généalogie de ces idées vient d'être retracée dans l'ouvrage de Guillaume Garnier (2005), et dans celui d'Anthony Vidler, sur «l'espace des Lumières», à propos de l'origine des typologies (1995).

Guillaume Garnier sert, ici, de guide. Dans les thèses évolutionnistes et progressives, on va de l'unité simple vers les ensembles complexes, des unités de petite taille vers des systèmes macroscopiques. La base est économique et renvoie à de plus anciens schémas élaborés au XVIIIe s., comme ceux de l'école caméraliste allemande. Tel est le cas de J. H. Jung-Stilling qui propose une histoire de l'échange fondée sur les stades suivants: troc, extension spatiale du commerce, utilisation des métaux précieux, apparition des villes, formation des États, apparition de la monnaie, de la lettre de change. Mais c'est chez Karl Bücher que la thèse prend le plus de force, tout en se réduisant à un critère de taille: petit, moyen et grand. On doit à ce professeur d'économie politique, né en 1847 et mort en 1930, l'élaboration d'une vision évolutionniste de l'histoire des systèmes économiques, dans laquelle le développement est un continuum. À l'origine de sa fresque historiciste, il définit la notion d'économie primitive qui allait connaître un grand succès, sous la forme de l'économie familiale, ou encore de l'économie autarcique, idée qui séduit nombre d'archéologues sans qu'elle soit toujours bien démontrée, y compris pour des périodes comme l'Âge du Fer. La caractéristique de l'économie primitive est qu'elle empêcherait la formation des liens de dépendance sociale, lesquels ne se conçoivent que dans des systèmes économiques plus évolués. En fait, sa thèse entend s'opposer à la thèse diffusionniste, pour préférer l'idée d'un développement endogène. Il y a donc, dans l'adoption de ces schémas, des implicites qu'il est bon de relever.

Ce sont des réflexions de ce genre ainsi que la critique des chronotypologies, qui m'ont conduit à penser qu'il fallait élaborer une théorie de la formation des objets géohistoriques et que cette théorie devrait être fondée sur un principe non réducteur de la complexité et de la non-linéarité des processus. Ce sera l'objet du chapitre 8.

Un des aspects de la légalisation du temps historique est le rangement des formes dans des typonologies. On sait qu'on nomme ainsi des définitions à la fois typologiques (telle forme, caractérisée par tel ou tel élément remarquable servant à l'identification) et chronologiques (date d'apparition et durée d'utilisation de la forme en question). Cela vaut pour les céramiques comme pour les parcellaires. Portées à un haut degré de référence, les typonologies peuvent définir des cultures ou des périodes. À une échelle temporelle encore plus vaste, elles peuvent servir à établir des chronologies relatives. C'est ainsi que, de façon sommaire, on a souvent classé des planimétries en diverses époques selon qu'elles étaient à base quadrangulaire ou circulaire, et élaboré des successions à partir de la position des éléments entre eux.

La critique détaillée de ce point figure dans le *Traité d'archéogéographie*, à laquelle je renvoie le lecteur désireux d'entrer dans le détail. Je reprends ici la conclusion. En me fondant sur les travaux des meilleurs chercheurs ayant œuvré en ce domaine (Max Guy et Bernard Liger), on se doit d'observer que ces essais de création d'un langage morphologique autonome, par l'axiomatique et le calcul statistique, ont présenté une avancée intéressante. C'est une voie qu'il conviendrait de reprendre et de suivre, parce qu'il est important de dégager les spatiotemporalités des formes. Mais parce que les chercheurs n'ont pas pu s'empêcher de conclure en termes historiques, ils n'ont pas su s'affranchir du contexte interprétatif du morphohistoricisme, et les bases de leurs axiomatiques ne sont pas toutes recevables. Leurs conclusions — mais pas leurs travaux qu'il faut observer à part — se sont alors plus ou moins vite rangées dans les boîtes classées de la géographie historique. Ils ont buté sur les objets, ne voyant pas qu'ils étaient en présence de processus et d'objets nouveaux. Ils ont réintroduit des planifications hasardeuses pour expliquer ce qu'ils observaient. L'arrachement au rail morphohistoriciste reste la vraie difficulté.

La réduction des héritages géographiques

La seconde réduction est celle de la nature des héritages géographiques. En inventant diverses positivités, les pratiques scientifiques modernes avaient choisi le terrain exaltant de la conquête d'espaces intellectuels nouveaux, dans un processus d'émergence et de foisonnement de concepts et d'outils destinés à lire le monde. Parce qu'ils changeaient les lieux, les savants se lançaient dans une mise en ordre normative à effet rétrospectif. Comme les anciens temps, les anciens lieux devaient montrer les marques de leur incomplétude, voire de leur étrangeté, toujours dans le but de justifier leur transformation en cours. C'est ainsi que le géoréférencement, réduisant le monde à la carte et à l'atlas, rendit étranges et distants les mondes qui ne possédaient pas de tels outils. C'est ainsi que la conversion des mesures fit ressortir le désordre des espaces-temps non modernes et prémodernes, dans leur incapacité à répéter et à emboîter des mesures rationnelles. Le terme ancien de *ratio* changea

de sens. C'est ainsi que les pays furent naturalisés par la géologie, leur donnant une explication qui leur manquait. C'est encore ainsi que les typologies agraires fixèrent des paysages emblématiques, contre-types des exploitations agricoles nouvelles qu'on voulait voir se répandre. C'est ainsi que les pavages emboîtèrent les circonscriptions.

Rares seront les réalités anciennes qui, parce qu'elles présentent déjà certains caractères, trouveront place dans cette grille d'outils contraignants. La plupart sortiront transformées et, finalement, incomprises.

La ratio antique au risque du dualisme

C'est dans ma spécialité que je choisis l'exemple suivant, parce que l'étude de ce qu'il est convenu d'appeler le "paysage rural" romain a connu ces dernières années un développement sans précédent. Or ce développement de la connaissance et précisément ce raffinement des analyses ne vont pas sans poser une question de fond qui, pour l'instant, n'affleure pas à la surface. Indépendamment de leur nombre, de leur excellence et de leur nouveauté, toutes les études ont évité, jusqu'ici, de réfléchir à l'outillage intellectuel qu'il convient de mettre en œuvre pour comprendre et décrire sans trop les trahir, les informations anciennes. Je souhaite le tenter ici, à propos des informations particulièrement riches que proposent les textes gromaticques (*gromaticus*, c'est l'arpenteur) et leurs illustrations.

Quel a été le sens du travail collectif entrepris depuis quelques années sur le corpus des textes d'arpentage antique? Différentes dimensions ont été explorées. La géométrie a été privilégiée en raison de l'impact visuel très spectaculaire de la centuriation dans les paysages où elle a été initiée et se voit encore. Mais la réduction, jusqu'à il y a peu, de l'œuvre des arpenteurs à son aspect géométrique est une sérieuse déformation des contenus du corpus. Le bornage territorial et foncier a attiré l'attention des chercheurs, en raison de l'intérêt historique particulier qui s'attache à la constitution des territoires et de leurs frontières, et en raison de l'intérêt très vif des juristes pour les questions de propriété. La didactique, enfin, a été exploitée, parce qu'on a pensé que ces textes étaient des manuels.

Qu'en ressort-il? Bien entendu un ensemble de vues modernes à la fois précieuses pour le commentaire de cet ensemble difficile, mais décevantes aussi. Il y a déception puisque nous délaissions certaines parties des textes alors que d'autres sont privilégiées, puisque nous procédons à une évaluation de la précision géométrique des réalisations antiques, puisque nous séparons les matérialités agraires de leur représentation par des vignettes didactiques, puisque nous désignons ce qui est norme, loi et logique de l'espace par rapport à ce qui est incompréhensible voire étrange.

La connaissance des textes gromaticques exerce un effet insidieux indirect en renforçant une lecture normative là où il faudrait diversifier. Par exemple, dans un

article développé et savant sur les divers sens du mot *limes*, trois chercheurs de l'école de Besançon font le tour de tous les emplois normatifs du mot, dans le sens d'axe d'une limitation quadrillée (Clavel-Lévêque, Conso et Gonzalès 2004). Or ils oublient, parce qu'ils n'ont apparemment pas conscience du problème, que le mot *limes* est un mot également utilisé dans textes des arpenteurs romains pour désigner le segment de ligne, droite ou non, qui va d'une borne à l'autre dans l'arpentage de terres qui n'ont jamais été divisées par un quadrillage géométrique. On appelle cette ligne un *limes finalis*. Ce qui renvoie à un problème administratif et fiscal important: comment enregistrait-on la terre non divisée par le quadrillage? Comment comprendre cet oubli, si ce n'est par la volonté de promouvoir le «territoire colonial, normé et normatif», «la rupture socio-économique» que représente la géométrie, «les processus d'unification», le «système gigogne [...] qui donne naissance à un compromis entre la *ratio pulcherrima* et la *ratio proxima*», etc. (Clavel-Lévêque et al. 2004; Clavel-Lévêque 2005).

L'évidence des informations antiques s'installe progressivement et la connaissance relève, néanmoins, les différences. Elle commence globalement à rééquilibrer la compréhension du corpus. Mais tout ceci conduit encore à restituer une logique imparfaite de l'espace antique. La rationalité que nous prêtons à cet espace est de type moderne, juridique, esthétique et géométrique à la fois. Ainsi, nous évaluons la pertinence des notions du droit, quitte à verser dans le bac des artefacts religieux, les résidus de cette lecture. Nous lisons des «paysages» agraires, selon un code «esthétique» qui n'est pas celui des auteurs grammatiques. Nous traitons des objets paysagers, la plaine, l'arbre, la montagne, le cours d'eau, comme s'il s'agissait d'objets extérieurs, dont nous étudions la mise en scène, dont nous apprécions le discours sémiologique. Nous jugeons des réalisations géométriques, et nous les amplifions par la puissance de nos instruments actuels de mesure agissant comme évaluateurs des possibilités antiques.

Nous proposons ainsi une *ratio* antique faite de légalité géométrique et juridique, dont nous ne voyons pas qu'elle réduit les réalités planimétriques plus que ne l'ont fait les administrateurs de l'Antiquité eux-mêmes. Nous proposons une conception naturaliste de la *ratio* antique qui nous conduit à hiérarchiser les informations des textes différemment de ce qu'elles donnent à voir. C'est pour cela qu'une édition thématique s'avérerait nécessaire, tout artificielle qu'elle soit, pour rééquilibrer l'intérêt, malgré les délicates questions philologiques sur lesquelles on continue à se perdre en conjecture en l'attente d'une édition critique complète des textes grammatiques. En dépit des efforts considérables qui ont été faits ces dernières années pour les traduire et les commenter, on continuera encore assez longtemps à considérer comme secondaires les textes dits tardifs, qui correspondent, en gros, aux 200 dernières pages de l'édition de 1848.

Or tel n'est pas le mode que nous exposent les auteurs grammatiques. Ils ne cessent de nous parler de proportions, c'est-à-dire de rapports (c'est le sens du mot *ratio*) mais non pas uniquement et même pas principalement de proportions

géométriques. Les proportions, ce sont des analogies multiples qui leur permettent de comprendre le monde tel qu'il se présente à eux, dans toute sa diversité régionale et dans la part considérable des héritages. Ce sont des analogies dont le système n'a jamais été décrit en tant que tel par les commentateurs.

La «raison» des analogies dans l'arpentage antique

Analogies métrologiques = établir des tables de correspondances de mesures

Analogies corporelles = mesures désignées par les parties du corps

Analogies de termes = équivalence des *peregrina vocabula* avec des mesures romaines

Analogies alphabétiques = les maisons des lettres, les lettres des bornes

Analogies naturelles = considérer les éléments de la nature comme des bornes

Analogies iconographiques = les marques des bornes



► FIG. 28

Extrait du livre de Latinus sur les bornes

Le texte dit, au début: «Si la borne a un sommet en forme de tête d'aigle, elle traverse la montagne transpercée et conduit jusqu'à un petit olivier sauvage. S'il y a trois oliviers sauvages, ils marquent un carrefour de trois limites.» etc. (trad. F. Favory, A. Gonzales et Ph. Robin). La suite du texte développe d'autres analogies de ce type, dont le caractère n'est pas évident pour nous.

On voit l'évolution possible dans cette autre façon de lire. Au lieu d'imaginer nos arpenteurs uniquement comme les propagateurs d'un système normatif naturaliste, à base de rigueur géométrique et d'emboîtements autosimilaires, nous y voyons aussi les commentateurs d'un monde divers, éclaté, pour lequel il faut des tableaux et des diagrammes analogiques pour établir les nécessaires correspondances. L'appréciation la plus équilibrée possible entre la tendance normative, bien réelle, et la prise en compte de réalités qu'on ne peut réduire et pour lesquelles on pose des systèmes d'équivalences, doit devenir notre préoccupation.

La conséquence est que la nouveauté que forment les divisions agraires rigides — car il y en a! — peut être mieux appréciée, puisqu'elle n'est pas le modèle s'imposant aveuglément comme norme à tous les lieux. Sa "modernité" peut être alors légitimement envisagée, sans qu'il y ait risque de l'étendre à l'ensemble du monde antique. Le jugement contemporain sur les centuriations peut alors s'apaiser: plus besoin d'adhésion aveugle et dogmatique au modèle, ni de rejet radical: on peut sortir du "ou bien/ou bien" du nationalisme méthodologique. Nous quittons la fausse tension dont la Modernité a habillé les objets prémodernes.

Mais là ne s'arrête pas la recherche des significations. Dans la description de cette recherche des proportions, le rapport avec la langue (les analogies que commente Varron) et les noms des lieux doit être envisagé pour ce qu'il apprend sur le mode de représentation des espaces antiques par les contemporains. C'est aussi s'intéresser au rôle de la nature, cette fois comme représentation de l'origine des choses, ou encore de la coutume, si fréquemment mentionnée par les textes d'arpentage. Autre piste, ouvrant sur une autre cartographie de liens, la relation avec le cosmos, puisque la proportion dérive de la façon de se représenter le système du monde et son origine.

Les caractères originaux militants de l'espace-temps moderne

On aura remarqué ce titre évoquant la notion de "caractères originaux" de Marc Bloch, mais appliquée à l'espace-temps moderne. Il faut proposer l'analyse que c'est leur universalisation qui est la difficulté majeure de la recherche sur les dynamiques de l'espace-temps, alors qu'on n'y voit, au contraire, que de la militance. Il n'y a pas de «caractères originaux de l'histoire rurale française» si l'on entendait par là une série de caractérisations invariantes applicables à l'ensemble de l'histoire rurale. Il n'y a qu'une interprétation le plus souvent naturaliste, nationaliste et historiciste des informations.

En revanche, dans un panorama qui reste à dresser, il est vraisemblable qu'on pourrait discerner des différences significatives entre tel ensemble régional et tel autre. La dynamique d'ensemble des formes dans la péninsule Ibérique n'est pas la même que celle de la France méditerranéenne, laquelle diffère de la plaine du Pô, ou encore des petites plaines côtières ou intérieures de l'Italie péninsulaire, des grandes plaines de la France du Nord, des mosaïques de la France du Centre-Est, etc. En ce

sens il pourrait y avoir intérêt à dégager des spécificités dynamiques, en évitant de leur donner l'aspect de caractères, parce que cette notion ne coupe pas assez les ponts avec les thèses fondées sur la notion de culture ou de civilisation.

Des Caractères originaux de l'histoire rurale française?

Malgré l'immense estime que j'ai, comme chacun, pour Marc Bloch, tout au long de cet essai je ferai la démonstration qu'il n'y a pas, a priori, de *caractères originaux de l'histoire rurale française*, pour reprendre son plus fameux titre (Bloch, édition originale à Oslo en 1931; réédition de 1988). Au mieux, ce titre en forme de puissante concaténation de représentations est une invention de type moderne, une représentation spéculaire du passé pour servir l'idée de nation. Et si, d'aventure, quelqu'un voulait s'atteler à la tâche d'écrire les «nouveaux caractères originaux», il aurait fort à faire, car chacun des termes du titre pose un problème. Des caractères? Ce ne sont pas des traits d'identité que nous cherchons, mais la compréhension des processus, notamment ceux qui gouvernent les formes planimétriques et la matière archéologique. Originaux? Allons donc! les autres caractères le seraient-ils moins, les autres périodes, les autres pays, les autres dynamiques seraient-elles moins spécifiques? L'histoire? Les disciplines de référence sont autant l'archéogéographie, l'archéologie, l'anthropologie, l'écologie que l'histoire proprement dite. Rurale? La dualité ville-campagne est moderne et cette opposition ne convient pas pour les situations antiques et médiévales qu'elle réduit à un schéma centre-marges, à une typologie contestable de l'habitat rural. Française? Le nationalisme nous guette, à rester dans le cadre français, sans parler de la vision téléologique du territoire, conduisant de façon linéaire de la Gaule à la France: l'échelle de "la" France ne peut être une échelle constante.

En définitive le schéma anthropologique de l'espace-temps moderne, qui fonde les catégories de la géographie historique, est marqué par les caractères suivants.

1. Le détachement par rapport au lieu et à sa concrétude conduit à penser des sphères autonomes: celle de la nature, celle de l'homme et des sociétés. La forme la plus courante de ce refus de concrétude est d'utiliser des hybrides mais de ne pas les nommer pour ce qu'ils sont. Dans un hybride, le culturaliste ne voit que la transformation par l'homme de la nature, le naturaliste ne voit que la nature perturbée par l'homme.
2. Primauté est donnée à la liste, à l'inventaire, à la recension exhaustive des lieux nommés et nommables. La modernité est amorphologique parce qu'elle part de la taxinomie et non pas de la réalité géographique. La modernité est anhistorique, parce qu'elle conçoit, au début, l'histoire naturelle comme un classement et non comme une dynamique.
3. La transparence permet d'accéder à l'abstraction essentialiste, à ce que Berque appelle l'universon. Une autre raison du caractère amorphologique

de la Modernité est que les Modernes préfèrent l'abstrait, le modèle à la forme concrète, en parfaite contradiction, d'ailleurs, avec l'essor du géoréférencement et de la carte, des moyens et des méthodes d'enregistrement spectral et multispectral des réalités terrestres qui par ailleurs rendent possible cette étude.

4. La prétention à l'exhaustivité, issue de la pratique de la collection et de la taxinomie conduit à l'idée d'une thésaurisation des choses afin de mieux les posséder.
5. L'utilitarisme et le fonctionnalisme des catégories et des objectifs assignés à la vie individuelle et sociale. La Modernité promeut la quantification comme moyen universel.
6. La géométrie devient le principal moyen de caractériser des objets scientifiques. Les scientifiques le font par leur commensuration métrologique, cartographique et statistique.
7. La continuité et l'autosimilarité des rapports prennent diverses formes. D'où l'intérêt pour la cartographie de territoires continus, pour les pavages emboîtés, les limites inscrites, les cartes centrées sur ces territoires administratifs ou religieux; corollaire: le rôle décisif de la cartographie des diocèses. D'où également la conception dite "générale et particulière" qui crée la relation couverture/coupure, comme mise en forme géométrique des représentations. La géographie historique est bien une invention de la science moderne en ce qu'elle est réduite aux seuls territoires. Elle ne voit jamais les réseaux de points. Elle voit encore moins les réseaux associant des natures et des cultures diverses, c'est-à-dire les objets hybrides.
8. L'espace-temps moderne a été marqué par un principe d'organisation linéaire, emboîté, qui conduit à la méthode du "chausse-pied", décrite par Gould pour la géologie et la paléontologie mais qui est générale. Il s'agit de faire entrer les observations dans des linéarités et des rapports d'échelle progressifs et déterministes, excluant tout événement de type loterie ou hasard. La contingence est exclue, aussi bien dans l'historicisme et son produit la géographie historique, que dans le naturicisme. On va du plus petit au plus grand, du simple au complexe, du primitif à l'évolué, de l'individuel au collectif.
9. Le découpage de l'espace-temps en périodes détermine la hiérarchie du temps sur l'espace. La période est plus organisatrice que la forme en elle-même et la période dit la forme correspondante.
10. La conception linéaire et stratigraphique du déroulement de l'espace-temps fait que les périodes se succèdent sans se télescoper, que la posture est toujours celle d'une histoire et d'une archéologie de chaque strate individualisée, et jamais celle d'une mémoire par hybridations dans l'espace et le temps. L'espace-temps moderne fonctionne comme une succession de morphostases autonomes entre elles. Ainsi, l'histoire du rapport des sociétés

à leur espace a d'abord été une succession d'espace-temps périodisés, totalement incommensurables entre eux, et pensés sans liens historiques.

11. La conception d'une hiérarchie fixiste des temps, fondée sur l'application à la matière et aux formes des lois de l'économie. S'il n'y a rien à dire sur le fait que les savants ont pris progressivement conscience de la diversité des échelles de temps, il faut réaliser le fait que ces temporalités ont été organisées dans une espèce de théorie de la hiérarchie fondée sur la découverte, par l'économie, des emboîtements de cycles de variations. En outre, après avoir comptabilisé les temporalités, on a oublié de dire le temps qu'elles produisent.
12. L'irréductibilité des objets, qu'on a rendus à bords francs, à toute relation entre eux, autre que la domination d'un objet sur l'autre, et donc d'une discipline sur l'autre.
13. La forte contradiction exprimée par la majorité des chercheurs qui étudient patiemment des objets spatio-temporels souvent très réduits, mais qui les inscrivent dans des méta-objets et des cadres spatio-temporels disproportionnés.
14. L'idée qu'à la constatation d'effets spatio-temporels estimés majeurs (mais fréquemment surdéterminés), il faut obligatoirement rechercher des causes de même proportion. Le corrélat de cette idée est que seuls des cataclysmes physiques d'une part, et des pouvoirs politiques forts d'autre part, sont capables de rendre compte des effets constatés. La géographie historique «moderne» ne peut concevoir que des formes observées (une organisation agraire par exemple) ne puissent pas être expliquées autrement que par de puissantes interventions politiques, par des planifications correspondant à des décisions du pouvoir central, alors qu'elles sont complexes, auto-organisées et mises en œuvre quelquefois par des bifurcations mineures mais aux effets incommensurables.
15. L'espace est suffisamment caractérisé lorsqu'il l'est par le schéma de représentation des élites, celles du passé ou celles d'aujourd'hui. Selon cette idée, la connaissance du projet géopolitique est plus intéressante que son devenir sur le terrain, parce que ce qu'il devient est du domaine des trivialisés géographiques.
16. La conception géométrique de l'idéologie sociale elle-même (qui se traduit par une technologie sociale) met en place, sur le plan métaphorique et souvent aussi topographique, un centre de certitude (la pensée de l'élite, laquelle domine les outils d'extension et de géomaîtrisation du monde sensible) et des marges réprouvées (les lieux des expériences irréductibles).
17. La violence fondatrice de la "table rase" revient à traiter le pays étudié comme on traite un pays conquis ou un pays neuf, à concevoir quasiment une espèce de colonisation de l'intérieur, par la rupture volontaire et assumée avec tous les héritages des époques précédentes.

18. Une vaste opposition de valeurs entre les lieux, qui sont barbares, plus affaire de géographes, et l'espace administré, territorialisé, qui est affaire d'historiens parce que forgé par les épreuves.

En définitive, l'espace moderne qui se substitue progressivement à l'espace d'Ancien Régime, est un espace qui se veut universaliste, légal et contractuel remplaçant un espace des expériences, des communautés et des enchevêtrements. Cette notion d'espace contractuel est majeure. La contractualisation de chaque chose dans l'espace et de chaque relation des hommes avec l'espace devient la norme. Je vois là le moteur de la création d'une série de formes survivantes, issues de réalités anciennes prémodernes, non pas inventées à l'époque moderne mais surdéterminées à cette époque et destinées à contractualiser la relation à l'espace et donc à masquer les autres réalités. Le choix de principe de la géographie historique a été de ne pas admettre que pour étudier l'espace-temps de la société traditionnelle, c'est-à-dire assez largement la société prémoderne, il fallait en passer par une analyse critique des processus de production des objets historiques et de leurs effets paradigmatiques.

La formation de l'espace-temps moderne se fait en un long processus de forclusion de l'être, qui occupe plusieurs siècles et montre d'intéressants phénomènes d'hystérechronie. Par exemple, la conception cartésienne de la *res extensa* met plus de deux siècles avant de pénétrer véritablement les théories de l'urbanisme (Cerdá 1867) et trois avant de concerner la géographie dans les années 1950 (Berque 2000). La figure du paysage résiste longtemps avant de céder à l'hyperesthésie qui la détache de toute concrétude.

Ce caractère tardif du durcissement moderne en géographie est plus qu'intéressant. L'atterrissage de la géométrie en géographie (pour reprendre l'expression d'Augustin Berque) étant récent, cette modernisation rencontre très rapidement les interrogations de la post-modernité et du relativisme, et va devoir affronter désormais la remodelation en cours. Les débats de cette discipline qui montre une grande appétence pour les interrogations épistémologiques, rendent bien compte de cette situation tout à fait originale, celle de la rencontre des postures. Le phénomène existe en histoire, mais il est moins net, moins assumé, rendu secondaire par la bonne conscience générale qui traverse une corporation d'artisans connaisseurs de leur "métier" et des règles de production de la belle ouvrage.

Ce qui peut être retenu c'est la progression parallèle des figures types, et leur réunion finalement assez tardive, lors de la modernité du XIXe et du XXe siècles, dans de grands paradigmes organisateurs.

En définissant ses caractères originaux, la Modernité a fixé des représentations qui restent très présentes dans l'esprit de chacun. Elles agissent d'une double façon: 1. en produisant des formes nouvelles issues de ces schémas; 2. en réalisant de façon rétrospective une modernisation des espaces-temps prémodernes.

Chapitre 7

Les “nouveaux” collecteurs hypertrophiés: l'exemple de l'environnement

L'installation de nouveaux concepts collecteurs peut-elle permettre de résoudre la question des anciens concepts devenus obèses par excès de significations? Les nouveaux concepts sont-ils maintenus dans des limites raisonnables? Avec l'exemple de l'environnement, on constatera que ce n'est pas le cas et que ce concept, bien que récent par rapport à ses aînés nature et paysage, est déjà hypertrophié.

Le problème est quotidien. Lors du dernier colloque de la section française de l'*International Association for Landscape Ecology* (IALE-France), à Rennes en novembre 2006, j'ai relevé à maintes reprises combien la distinction entre nature, paysage, environnement, milieu, était devenue impossible dans la langue courante. J'étais, par exemple, étonné qu'une communication qui portait sur l'actuel était dite d'"écologie du paysage", tandis qu'une autre, de même contenu écologique, mais qui portait sur le passé, était dite de "paléo-environnement". Les fondements et les référents des deux communications étaient les sciences naturalistes. On sait, en outre, que le choix du terme paysage par cette discipline signifie leur intérêt pour les problématiques sociales et les pratiques des sciences sociales. Mais la définition du terme est encore plus politique puisqu'elle exprime le choix d'une échelle spatiale: dans cette discipline on appelle "paysage" un échelon intermédiaire entre les grandes échelles (biotope) et les petites échelles (biome), un échelon peu occupé et qui permet à la discipline d'exister entre des consœurs plus anciennement établies. Ces flottements sémantiques expliquent le fait que les termes soient devenus synonymes. Dès qu'une discipline (jeune et ouverte comme l'est l'écologie du paysage) abandonne le strict dualisme, l'absence d'analyse de son épistémologie s'avère gênante.

L'environnement, ou comment une représentation devient un objet

La notion d'environnement n'est possible que si l'homme a conscience de sa supériorité sur la nature, et des aménagements qu'il a imposés à l'espace géographique et de leurs effets. La notion d'environnement est un point de vue dans lequel la nature est extérieure à l'homme. De la même façon que les sociétés deviennent des sociétés à paysage, de même on peut proposer de dire que les sociétés deviennent des sociétés à *environnement*. Elles signent là un détachement qu'elles croient définitif avec la nature. L'environnement est donc prêt à devenir un nouveau motif dans les nombreuses médiations que l'homme met entre lui et la nature.

L'emploi actuel de la notion d'environnement est contradictoire. Le même terme est partagé puisqu'il désigne, aujourd'hui, aussi bien une représentation nouvelle du rapport aux milieux (sens réflexif), que les milieux eux-mêmes (sens objectif).

«La notion d'environnement est réflexive et ne dissocie jamais la réalité du monde des acteurs qui la portent, [monde] dont la caractérisation n'est cependant jamais aussi importante que le rapport à cette réalité» (Charles 2001, 27). Autrement dit, sous l'influence évidente de l'environnementalisme, la notion est une représentation nouvelle qui impose la conception d'un monde ouvert, en évolution permanente, dans laquelle il est de plus en plus difficile de créer des externalités pour se débarrasser de problèmes ou de parties de problèmes que la science ne saurait pas traiter. L'environnement désigne donc aujourd'hui, dans un des sens du terme, la problématique générale du rapport de l'homme au monde, dans le cadre de sociétés techniquement très évoluées, et traversées par une revendication de démocratie participative. Cette notion marque une rupture par rapport à la notion moderne de milieu.

Les sociétés sont entrées dans l'ère des aménagements de la nature depuis des millénaires, mais elles ne sont entrées dans l'ère de la prise de distance par rapport à la nature que depuis environ deux siècles ou à peine plus (valorisation de représentations «à paysages», ou «à milieux sauvages») et dans celle de la représentation de la nature en environnement que depuis moins longtemps encore, à peine un demi-siècle.

La médiation environnementale récente est donc une étape et un caractère du processus global de transformation de la nature en écoumène, étape fortement encouragée par les changements modernes.

Mais pourquoi les scientifiques qui étudient les milieux anciens, à l'aide des sédiments, des restes animaux et végétaux, ont-ils récemment choisi de nommer leur science paléo-environnement et non pas paléo-écologie ou archéo-écologie pour le niveau général, paléosédimentologie, paléozoologie ou paléobotanique pour les niveaux spécialisés? Plus généralement, pourquoi les sciences naturalistes ont-elles retenu ce concept pour se faire connaître? On a compris qu'on est ici en présence d'un acte majeur, constitutif d'un collecteur nouveau, dont on charge soudain le sens. Jusqu'ici, dans les années 60 et 70, l'environnement était ce chiffon rouge qu'agitait une toute petite minorité de gens inquiets de l'avenir de la planète, une représentation

de cet avenir sur le mode angoissé et catastrophiste. Or des corporations naturalistes, en s'emparant du terme, ont décidé de remplir le collecteur de leurs protocoles, de leurs définitions et de leurs objets. Observons de plus près cette opération et voyons en quoi il y a inversion du sens.

Une réponse tombe sous le sens: à partir du moment où des législations nationales et européennes adoptent une politique environnementale et décident de faire procéder à des études pour mesurer l'impact sur l'environnement des projets d'aménagement (en France, à partir de 1976 et 1977), il est compréhensible que les naturalistes soient tentés de rebaptiser «environnement» cette nature qui est leur objet, pour coller aux politiques publiques. Puisque les politiques agissent sur des milieux en grande partie physiques, l'impact sur l'environnement c'est l'impact de l'artifice sur la nature, donc environnement = nature physique. On oublie ainsi que l'environnement désignait la représentation de ce lien entre artifice et nature et on annexe le terme. De représentation d'un lien on lui donne le sens d'objet physique. C'est le processus d'épistémisation.

Les incidences épistémologiques ne sont pas secondaires. Au XIXe siècle, une première inversion du sens des mots avait été la prise de conscience que la nature, tellement transformée par l'aménagement, n'était justement plus "naturelle", au point qu'il avait fallu inventer la sauvagerie, le désert ou la montagne pour pouvoir se représenter encore un peu un "vrai" milieu naturel. Dans ce cas, la nature avait changé de lieu: elle n'était déjà plus là où elle était. Alors que dans les sociétés traditionnelles elle était pas autant au centre qu'à la périphérie, qu'elle était là où on vivait et même qu'elle n'était pas dissociée de la vie, avec la modernisation elle avait pérégriné à la périphérie, là où on ne vit pas mais où l'on va en excursion à la rencontre de la nature, représentée par des milieux extrêmes (haute montagne, désert, forêt tropicale, calottes glaciaires).

Le concept d'environnement est une seconde inversion: le mot environnement en vient à désigner la nature première, extérieure et ou antérieure, par rapport à l'action de l'homme sur les espaces, le milieu naturel par rapport à l'aménagement, la périphérie par rapport au centre aménagé, transformé et dégradé. Il est ce sur quoi l'action d'aménager a un impact. Il existe donc antérieurement à l'action de l'homme et on se pense donc en droit de parler d'environnement pour des périodes très hautes comme la préhistoire. À la limite on pourra donc étudier l'environnement pour des natures sans hommes, en parfaite contradiction avec ce que le mot sous-entend.

Dès lors, le glissement s'étant fait, le terme environnement peut être appliqué à toute nature, dans l'espace et le temps, y compris à des natures bien antérieures à l'apparition du terme, du moment qu'il y a eu naturalisation. Selon un processus de transfert rétroactif que j'ai plusieurs fois décrit, la représentation datée vaut pour toute l'histoire et même la préhistoire. Parce qu'il a été naturalisé, le mot environnement peut en venir à désigner la nature des paléonaturalistes: le concept de paléo-environnementalisme est donc un concept issu d'une hypernaturalisation, et d'une

prise de distance (détachement) sociale intervenue entre les XVIII^e et XX^es, suivi d'une rétro-extension du concept à des époques où il est impensable. On se met à parler de l'environnement des sociétés préhistoriques ou antiques, à condition d'importer dans ces hautes époques la relation typiquement moderne entre un centre transformé par l'homme et une périphérie encore vierge.

Le paléo-environnementalisme repose donc, sans le réaliser, sur une conception moderne, c'est-à-dire sur un transfert à des périodes prémodernes de la conception moderne de l'exclusion de la nature et de son cantonnement à des marges, ce qui est un anachronisme assez complet. Or on ne pourrait le proposer que si on démontrait qu'il y a eu des périodes de l'Antiquité ou du Moyen Âge pendant lesquelles on aurait connu ce type de rapport, même si on n'en avait pas le mot.

Si les sciences naturalistes continuaient à ne pas s'en soucier, cela prouverait qu'elles n'ont pas besoin des résultats des travaux des sciences humaines et sociales. Pour elles, la question est sociale, la réponse est physique ou scientifique.

Une boutade instructive dans *Le courrier de l'environnement de l'INRA*

Sur le site d'édition électronique de cette revue agronomique, les rédacteurs ont pris l'habitude de traduire le sommaire dans le plus grand nombre possible de langues. Alors, se demande un jour le responsable de la revue, pourquoi ne le traduirait-on pas en latin? Ce qui est, au départ, un jeu pose très vite une question intéressante. En effet, comment traduire en latin des mots ou expressions tels que “développement durable”, “Agenda 21”, “École Nationale Supérieure du Paysage de Versailles”, et, surtout, le mot “environnement”?

Sous cette forme ludique et facétieuse, se cache un intéressant problème épistémologique. Le mot “environnement” a retenu toute l'attention du traducteur, et cela nous vaut une notice d'archéologie du savoir des plus intéressantes, où l'on rappelle que la notion, d'origine sociale, est impensable jusqu'à date très récente.

De latinæ linguæ usu ad circumcolens exponendum

De l'utilisation du latin pour parler d'environnement

Par Jean-Pierre Nicol

La traduction du sommaire détaillé du *Courrier de l'Environnement* en latin, c'est une blague de khâgneux, la réponse à un défi amical qui m'a été lancé par Patrick Legrand et l'équipe du *Courrier*. En *introit*, je sollicite l'indulgence *quia peccavi – mea maxima culpa*.

[...]

Environnement

Mission impossible: l'environnement n'existe pas. Le concept reste flou et inaccessible à toute définition en extension. Les Romains l'ont ignoré en tant que tel, les auteurs

médiévaux ne l'ont pas connu, les Modernes ne l'ont pas mieux senti que leurs prédécesseurs et nos contemporains sont bien en peine de l'expliquer correctement. Même si ce mot est maintenant utilisé à la va-vite ou à l'emporte-pièce, le nombre de définitions avoisine le nombre d'utilisateurs. Il n'est que de lire la littérature spécialisée, il n'est que de suivre les hésitations du législateur, il n'est que d'écouter les discours pour se rendre compte combien l'environnement emporte avec lui de connotations diverses, combien de domaines sont touchés, combien il contient de notions incompatibles entre elles: bref, un mot-valise dans l'acception la plus fondée de ce néologisme.

Le terme adopté, *circumcolens*, apportera peut-être d'autres éléments. L'idée qui m'a guidé dans l'exploration du dictionnaire repose sur deux points: l'environnement est relié à ce qui entoure – le préfixe *circum* (cercle) a été préféré à *ambi* (de part et d'autre) -, et aux habitats des espèces – d'où le choix du verbe *colere* habiter en latin -. Les riverains sont désignés comme *circumcolentes*. Le verbe retenu présente d'autres "avantages": lui sont rattachés étymologiquement les termes de *colonus* (fermier, colon), de *cultura* (aux deux sens que nous lui connaissons encore) et de *cultus* (culte rendu au sacré, quelle qu'en soit la représentation). On retrouve ce mot dans *agricola* (paysan), *silvicola* (forestier), *coelicola* (habitant céleste) et peut-être dans *domicilium*. Le concept "habiter" associé à la racine **kwel* est particulier au latin. Cette racine signifie dans d'autres idiomes "circuler autour, tourner autour". La notion aurait été fixée à partir de l'idée que le dieu protecteur "habite" ce qu'il entoure. «Les autres langues ont des formes nominales de la racine, notamment des formes signifiant cercle, roue, sans redoublement dans la forme de type archaïque [avec redoublement *kuklos*, cycle en grec]» affirment Ernout et Meillet. Selon eux la spécialisation aurait été opérée dans les mots associés au gardiennage des troupeaux (grec archaïque), ce qui pourrait fournir une clé pour comprendre le système agro-pastoral antique. Notons encore que cette racine explique *colus* (la quenouille) et *polos* (pivot, pôle).

En fait, cette excursion philologique éloigne l'environnement de la notion de nature qui lui est souvent accolée. Cette liaison me semble d'ailleurs pauvre et peu opératoire en ce qu'elle repose sur une conception dualiste du monde et des rapports de l'homme au monde. Elle sépare l'Homme de son milieu. Elle est peu opératoire parce qu'elle tend à diviniser soit l'Homme, soit la Nature et à réduire leurs interrelations, interférences et interpénétrations à des rapports de domination ou d'utilité.

L'instabilité conceptuelle du terme

Les sciences qui se réclament de l'environnement conçoivent donc leur propos comme une posture de recherche limitée à la partie «socle naturel» des milieux écouménéaux, laissant à la géographie historique et à la géographie tout court l'étude de l'aménagement de ces milieux occupés. Les effets de cette naturalisation

sont lourds de conséquences. La tendance est en effet d'envisager: 1. une étude déshybridant les ensembles liés, allant jusqu'au point de considérer l'homme comme un élément perturbateur des entités naturelles ou physiques; le schéma est utopique puisqu'il conçoit, selon le schéma anthropologique de l'espace-temps moderne, un centre légal (la démarche naturalisante) et des marges de réprobation illégales (les perturbations sociales aux bons fonctionnements des lois de la nature); 2. une extension de l'holocène (dernier âge géologique) jusqu'à une date très récente (1950 selon J.-Fr. Pastre), ce qui revient à considérer 5 à 6 000 ans d'histoire comme une perturbation non déterminante du cours normal des choses de la nature. Il y a ainsi dans les thèses environnementalistes scientifiques un propos de type fondamentaliste qui est l'exact pendant du radicalisme des écologistes profonds et qui en est même la source.

Cette situation s'est installée à un point tel que pour y faire face, il a fallu inventer des problématiques d'articulation entre nature et culture, entre sociétés et milieux. Ces thématiques de réintroduction du loup social dans la bergerie idyllique des naturalistes, qui sont un pis-aller très timide devant l'évidence des hybridations d'espace et de temps dont sont faites les choses de l'écoumène, représentent malgré tout un passage obligé et un «progrès», en outre jugé audacieux, face à un état de l'art marqué par l'utopie de la surnaturalisation de la recherche en environnement.

Mais si passer des frontières ce devait être aller d'un territoire académique à un autre, je doute que les changements soient au rendez-vous. Il reste du chemin à faire!

Cependant, il est possible de proposer un nouveau cadre de réflexion en posant l'idée que la notion d'environnement est consubstantielle à la crise de la modernité, comme vient de le faire Frédéric Couston, et que cette crise annonce sa mort, au moins sur le plan de la logique (Couston 2005).

L'intérêt de cette analyse est qu'elle fournit les bases pour expliquer le choix du terme environnement par les sciences naturalistes. La notion suppose en effet deux termes: la conception moderne des lois physiques de la nature, et celle tout aussi moderne des dégradations catastrophiques des conditions de vie des hommes.

«L'idée d'environnement ne peut voir le jour dans la culture moderne fondée sur la séparation de l'objet et du sujet que par l'intrusion des éléments naturels ou artificiels dans la sphère sociale (catastrophe), ou par l'idée que les liens de bonne entente qui existaient dans nos campagnes, entre nature et culture sont en voie d'être rompus (pollutions, pouvant à leur tour engendrer des catastrophes). Cette parenté fait que nous lions consciemment ou non la notion d'environnement à celle de pollution, faisant que le mot lui-même devient porteur d'une condamnation implicite de l'activité humaine et de culpabilité. Mais paradoxalement, tout attachée à l'idée de crise, la notion d'environnement n'est pourtant pas compréhensible

si on la détache de l'idée de progrès: l'environnement, c'est avant tout, et contrairement à la nature, l'espace lié au progrès, et le progrès est à la fois ce qui défait (catastrophes, dégradations), et ce qui refait (réparation, meilleure gestion des ressources) ou crée (hybridation). Paradoxalement, l'étude de l'émergence de la notion d'environnement nous invite à inverser nos définitions des termes: la nature n'est plus ce dont l'homme est absent, mais au contraire un lieu investi de sens et de symbolique, tandis que l'environnement que l'on voudrait penser comme le milieu de l'homme se trouve purifié par son objectivation.»

(Frédéric COUSTON, *L'écologisme est-il un humanisme?*, L'Harmattan 2005, p. 52.)

Poursuivant l'analyse, Frédéric Couston note que le concept d'environnement se charge de significations beaucoup trop complexes et contradictoires: la société et son expression politique appellent ainsi la demande sociale, sur la base de la notion de crise, ce qui favorise la recherche des liens; les scientifiques voient dans ce terme «un nouveau nom pour les anciens objets des sciences naturelles» et le font sur la base d'une exclusion de l'homme, d'une purification des objets, et, en définitive, d'une «peur de l'interdisciplinarité». On arrive ainsi à désigner l'ensemble des relations entre la sphère humaine et la sphère naturelle par un terme qui, à l'origine, ne désigne que l'extériorité.

L'instabilité conceptuelle étant devenue complète, le concept d'environnement est rien moins qu'affermi, au moment où celui de nature se trouve fragilisé. Par exemple, lorsqu'on passe, sur le plan des représentations, du paysage rural traditionnel travaillé par l'homme à la valorisation d'une nature aussi proche que possible de l'état sauvage, il y a reconstruction des valeurs autour de la nature. Dès lors,

«Le concept d'environnement a donc le mérite, en se chargeant des basses œuvres de la modernité, de permettre à la notion traditionnelle de la nature de revivre et d'être de nouveau ressentie comme un réservoir immatériel et imaginaire de valeurs.»

(*Ibid.*, p. 63)

Disons-le autrement: l'environnement est la notion qui permet de conserver une conception non historique de la nature, celle d'une nature dont on ne veut pas savoir l'histoire. L'environnement est la notion qui, aujourd'hui, permet de maintenir la même idée de nature que celle qui se trouvait déjà dans l'expression "histoire naturelle", laquelle n'est qu'une taxinomie et non une dynamique, c'est-à-dire une *historia* au sens aristotélicien, un rassemblement de documents (Couston, p. 63). Or, bien entendu, selon un processus bien connu, ce n'est pas la réalité.

Les deux concepts sont devenus totalement inappropriés et Frédéric Couston pense qu'ils sont les obstacles à tout projet de réconciliation de la nature et de la culture. Il faut les dépasser. Selon lui, «ce qu'il faut annoncer, c'est la mort de la nature, mais aussi, plus paradoxalement, celle de l'environnement» (*Ibid.* p. 65).

Puisque nul écosystème ne peut plus être défini en dehors de l'homme, puisque le scientifique ne peut plus prétendre être totalement extérieur à son objet d'étude et doit admettre la contingence de ses catégories, la notion extérieure d'environnement n'a plus lieu d'être. On peut présager, au moins sur le plan de la logique, la mort de l'environnement par l'absorption de l'homme en lui.

On sait que, dans le traitement des problèmes dits de l'environnement, on procède par “internalisation”, parce que ce qui se passe à l'extérieur du système conditionne sa survie. On doit donc rapatrier l'extériorité à l'intérieur pour en contrôler les effets néfastes. On arrive donc à cette conclusion logique que «la suppression des problèmes d'environnement semble passer par la suppression de l'environnement lui-même». L'environnement est une catégorie en voie d'absorption généralisée. Comme le pressent Frédéric Couston, cette absorption est le passage obligé d'un accouchement, celui de l'écosphère en son entier, de l'écoumène (au sens berquien).

Au lieu de passer son temps à internaliser un extérieur qu'on ne sait plus comment nommer, mieux vaudrait prendre à bras le corps la question de l'écoumène. Au lieu de réduire cet environnement à la question des “ressources”, mieux vaudrait prendre en charge l'ensemble de nos relations avec la nature. La voie scientifique, mais lointaine, celle d'une réintégration de l'homme dans l'écosphère, pourrait être le contrepoids de la voie économique, en cours, qui promeut au contraire l'intégration de l'écosphère dans la sphère humaine en lui donnant une valeur marchande et un poids politique.

Les sciences à protocoles adorent les îles...

Lorsque des scientifiques, naturalistes en l'occurrence, proposent d'étendre l'holocène jusqu'au milieu du XXe s, il s'agit pour eux de s'affranchir le plus possible du «facteur humain». Autrement dit, pour découvrir des mécanismes, il faut purifier l'objet d'éléments parasites et créer un isolat. On doit accepter ce processus nécessaire à la science, si les chercheurs prennent soin de dire qu'il s'agit d'une altération expérimentale de la réalité, et qu'il convient, ensuite, de délibérer des objets avec d'autres sciences, etc. autrement dit de recomposer les liens. Or ce n'est pas ce qui se passe. On oublie la nature de cette opération de réduction et on passe souvent à des interprétations. Or l'holocène des quaternaristes, étendu jusqu'à nos jours, est un isolat qui ne rend pas compte des situations d'enchevêtrement.

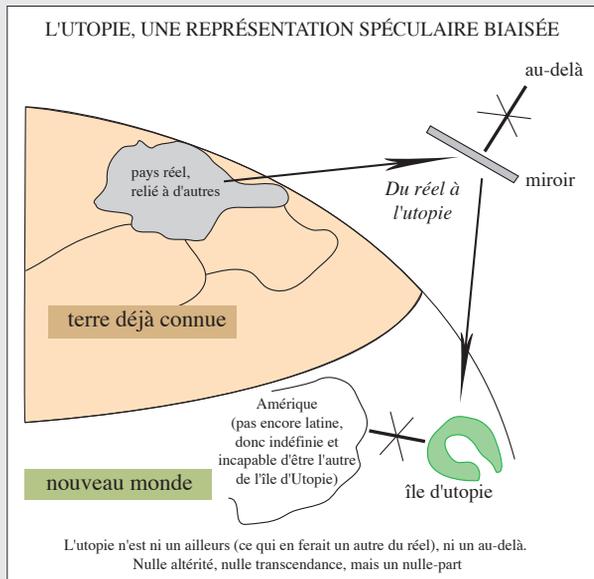
Ce tropisme des îles, cette quête de l'utopie expérimentale est partout à l'œuvre dans les sciences expérimentales, comme dans les disciplines sociales. L'insularité se fait théorie et l'isolat expérimental, parfaitement compréhensible, devient un isolat paradigmatique bien moins justifié.

Voici deux autres exemples.

Quand Johann Heinrich von Thünen expose, en 1826, son modèle théorique d'organisation de l'espace économique, conception qui va devenir une source majeure

de la géographie spatialiste, il définit une ville centre *isolée*, entourée d'une plaine agricole *homogène*, dans un système de communications *isotrope*. Le titre de son ouvrage l'indique: *L'État isolé, dans ses relations avec l'agriculture et l'économie nationale*. Le mot clé est "isolé". Cela signifie que l'application du modèle ne peut être légitime que si on reconstitue ensuite l'écheveau de la réalité non isolée... Qui le fait? En archéologie, on nous propose souvent des cartes à la Thünen, dans lesquelles les résultats du modèle ne sont pas remis en corrélation avec les liens qu'on avait préalablement coupés pour l'expérimenter.

En écologie et en biogéographie, nos collègues utilisent beaucoup *la théorie des îles* (Mac Arthur et Wilson 1967). Le modélisateur part à la recherche d'une île lointaine, suffisamment isolée dans un vaste océan, où les phénomènes sont purs, afin d'établir les lois qui les gouvernent. Il finit par la découvrir, petite, éloignée, idéale donc, mais la réalité fuit entre ses doigts: plus l'île est petite, moins il y a de diversité. Et cette île est tellement rarissime qu'elle finit par n'être pas représentative. Puisque nos milieux sont des continents, partout lieux d'osmose, de telles modélisations ne peuvent être valables que si leur objet est soigneusement circonscrit. Elles ne sont en tout cas pas le lieu de composition du monde commun.



► FIG. 29

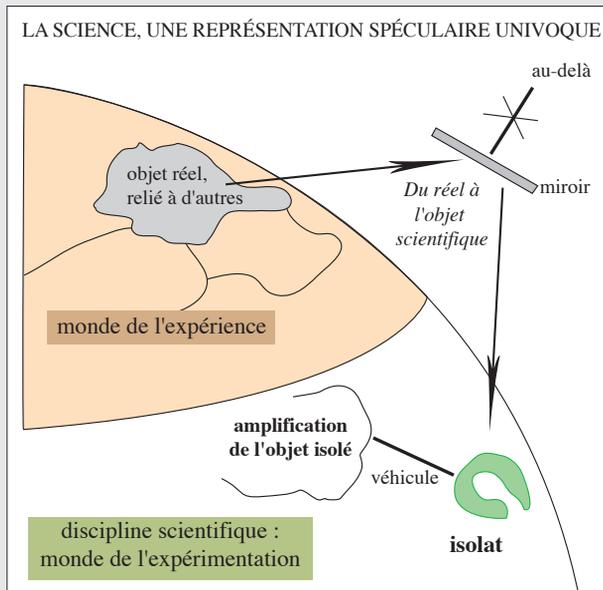
L'insularité utopique.

L'isolat scientifique est directement issu de la représentation utopique. Il renvoie à un processus paradoxal où l'on réussit à comprendre et à changer le réel (efficacité de la science) en altérant le monde tel qu'il est.

Changeons les termes de la figure: «la science, une représentation spéculaire univoque biaisée».

Dans le monde déjà connu, il faut extraire un isolat, nommé objet, et le situer dans un nouveau monde, nommé discipline, où existe, en référence, un continent inconnu qui pourrait être l'amplification de l'île. Hélas, les scientifiques explorateurs des îles, ne découvrent presque jamais cette Amérique. Si, d'aventure, ils le font, ils s'empressent alors de transformer le continent en (super)île en exterminant tous les êtres qui s'y trouvent (ex.: naturalisme sans humains; culturalisme sans matière ou sans héritages).

On appelle «passage de frontières», les premières tentatives pour créer une diplomatie entre les îles et le continent. Cependant, cette diplomatie est dans sa préhistoire puisqu'elle se limite à être le dialogue entre isolats ou entre disciplines (interdisciplinarité) et pas une co-élaboration. En outre, au temps du nationalisme méthodologique, notre interdisciplinarité possède à peu près autant de pouvoir que l'ONU en a vis-à-vis des États, c'est-à-dire très peu.



► FIG. 30

L'insularité scientifique.

Troisième Partie

DU «POUVOIR» AUX RÉSEAUX D'ACTEURS

J'ai passé beaucoup de temps, dans les pages qui précèdent, à dire combien il n'était pas possible de travailler avec des notions devenues des collecteurs surdimensionnés, eux-mêmes en contradiction avec des pratiques réductionnistes, et qu'il ne suffisait plus d'en promouvoir de nouveaux pour remplacer les anciens si c'était pour les enfler aussitôt et les rendre impraticables. La modernité et surtout la post-modernité nous ont légué une bien curieuse attitude de fuite en avant: dès qu'elle constatait la vacuité d'une catégorie, devenue obèse et immobile, elle quittait ce navire en perdition et s'empressait d'ouvrir un nouveau collectif, vite rendu obèse puisque tout le monde suivait. C'est ainsi qu'on a dû quitter le gigantesque voilier *nature* qui avait fait le charme des croisières au XVIIIe s., pour embarquer, vers le XIXe s., dans un autre paquebot, vite en surcharge, nommé *rural*. Mais prenant l'eau, coulé par les changements contemporains de la ruralité, il a fallu quitter ce Titanic à partir des années 1960 et se réfugier dans un tout nouveau supertanker nommé *environnement*. Las, des réflexions sensées pronostiquent la mort de l'environnement et il faudra peut-être abandonner ce supertanker, jumboisé par ajout de caissons étanches, et devenu bien trop lourd. Quelle nouvelle citadelle flottante nous demandera-t-on alors de fréquenter?

Pourtant, et là est l'observation importante, ni la question de la nature, ni celle de la ruralité, ne sont réglées parce que les savants ont quitté tour à tour chacun de ces navires pour un autre! Celle de l'environnement ne le sera pas simplement parce qu'on choisirait un autre terme. La société, tous les jours, s'en préoccupe et découvre même la difficulté qu'il y a à le faire. Je pourrais filer une métaphore identique avec la succession des collectifs de nation, territoire, politique, qui sombrent eux aussi par surcharge. Or pourtant, ni la question du territoire, ni celle de la nation, ni celle de la politique ne sont closes, c'est le moins qu'on puisse dire. La république est tous les jours à réinventer, et la nation doit, elle aussi, être refondée. Chacun sait bien et

sent bien qu'il nous faut inventer des formes et des contenus nouveaux, qu'il nous faut changer la politique face au discrédit dont elle fait l'objet.

Il en va de même des questions et des objets historiques. Ce n'est pas parce qu'on change de collecteur qu'on résout un problème. C'est à la fois en ouvrant de nouveaux champs d'investigation, bien entendu, mais aussi en rénovant les objets du champ précédent et en évitant l'enflure des collecteurs.

Voilà pourquoi il nous faut cosmopolitiser. Nous le ferons d'abord en disposant d'une théorie de la formation des objets, pour comprendre pourquoi et comment nous en sommes arrivés là et comment inventer des objets nouveaux que chacun pressent. L'archéologie et l'archéogéographie peuvent y contribuer, sur la base de leur expérience respective (Marchand 2000; Lavigne 2002; Robert 2003 pour l'archéogéographie; Olivier 2005 pour l'archéologie).

Nous le ferons ensuite en remplaçant les collecteurs — réducteurs des différences — par des collectifs ouverts à de nouveaux candidats et de nouveaux liens.

Nous le ferons, enfin, par une redéfinition des échelles qui ne fasse pas du local un modèle réduit du global, emboîté dans celui-ci, mais qui les associe en les mettant à plat.

Chapitre 8

Dialectique de la disparité et de la diversité: la transformission

Pourquoi il nous faut une théorie de la formation des objets

La question nouvelle qui est posée au seuil de cette troisième partie est simple: dans les collecteurs on trouve rassemblés et cimentés en des nœuds devenus inextricables, des masses considérables d'informations, de faits, de notions, de généalogies, etc. Pour cosmopolitiser, il faut pouvoir dévider ces pelotes trop nouées. Et pour le faire, il faut avoir une idée de la façon dont les collecteurs agglomèrent et réduisent les réalités qui les composent. Une théorie de la formation des objets repose sur un double mouvement contradictoire. Le premier est une réduction des disparités (initiales ou héritées) produisant un collecteur, le second, une réinvention des différences au sein du collecteur, la disparité étant réduite à une figure de la diversité.

Ce faisant, je vais aussi dépolémiser mon propre discours en ce qu'il a pu, jusqu'ici, paraître ambigu, avec un avant contesté (la Modernité) et un futur espéré (son dépassement). Il s'agit de dire que le processus de formation des objets par le naturalisme, le nationalisme et l'historicisme méthodologiques est un processus normal, parce qu'ayant eu lieu et parce qu'il a été d'une ampleur telle qu'il est tout sauf une particularité de l'histoire.

Mais avant d'exposer cette possible théorie de la formation des objets, il convient de dire un mot de l'envers des collecteurs. En effet, chacun aura remarqué que parallèlement à la croissance, par résilience, des collecteurs, on assiste à la pulvérisation disciplinaire. Dans notre domaine, celle-ci a atteint un point de non-retour. Que signifie-t-elle?

La fragmentation des disciplines n'est pas une réponse, mais un indice de la crise

Dans la perspective du *Traité d'archéogéographie*, j'ai demandé à Magali Watteaux d'engager une recherche sur ce thème. Elle a présenté ses premières observations lors de la réunion du Groupe de Recherches *Tesora* à Dijon en 2004. Je m'appuie, avec son accord, sur les résultats de son enquête (qui seront développés dans sa thèse et repris dans un fascicule du *Traité*) pour le résumé qui suit.

Mais d'abord une anecdote, à peine plus ancienne. Lors de la préparation du numéro de la revue *Géomètre* consacré à «l'archéologie des paysages au service de l'aménagement» (*Géomètre* 2000), le vice-président de l'ordre des géomètres qui me recevait m'avait fait remarquer que le corps de doctrine qui sous-tendait le dossier souffrait de n'avoir pas de nom. Il nous manquait un intitulé! Cette remarque n'a pas été vaine: nous avons adopté le terme "archéogéographie", terme qui existait déjà, et engagé en même temps une réflexion épistémologique sur les raisons de ne pas en choisir un autre dans ceux qui étaient disponibles. Nous avons alors connu des problèmes de voisinage, de définition, d'inconfort, d'insatisfaction. Le terme est contingent et, finalement, discutable. L'adoption d'une identité (ici disciplinaire) c'est bien le compromis entre des aspects souvent inconciliables. Avec l'archéogéographie, terme composé qui apparaît sous la plume de Robert Fossier en 1982 et que nous reprenons, nous ne faisons pas exception. Nous ne sommes pas sur Sirius!

L'archéogéographie, une discipline nommée dès 1982, mais définie dans les années 2000

Le mot archéogéographie apparaît, à ma connaissance, sous la plume de Robert Fossier, dans un ouvrage publié en 1982. L'historien médiéviste appelle ainsi une étude des espaces géographiques anciens, le préfixe "archéo" désignant plus le passé et la nature des objets concernés que la méthode d'acquisition des données.

Au début des années 1990, de façon indépendante, Marie-Christine Marinval, paléonaturaliste, chargée d'organiser les options du DEA "Archéologies environnementales" de l'Université de Paris I - Sorbonne que dirigeait Sander van der Leeuw, crée le terme archéogéographie pour faire le pendant avec trois autres options: archéozoologie, archéobotanique et "archéogéologie" qu'on n'appelle pas ainsi mais géoarchéologie. Elle précise, ci-dessous, comment cela s'est passé:

«L'expression "archéologie du paysage" ne me convenait pas par rapport à l'ensemble des noms des trois autres options d'une part et, d'autre part, me semblait un peu restrictive (*je voulais trouver un terme qui fasse rentrer davantage les problématiques que recouvre la géographie*), et j'avais d'ailleurs acheté et lu à l'époque les livres qui redéfinissaient la géographie). Il me semblait que cette option devait arriver à faire «de la géographie portant sur des périodes anciennes en liaison étroite avec les socié-

tés. J'avais donc d'un côté les termes employés par les communautés "naturalistes" notamment travaillant sur l'actuel: botanique, zoologie, géologie avec leur pendant archéobotanique, archéozoologie et géoarchéologie et, de l'autre, quelque chose qui n'était pas encore nommée.»

Lors de mon arrivée dans cette équipe en 2001, il a été convenu que mon travail serait de donner un corps de doctrine à cette archéogéographie qui manquait à la fois d'identité et de contenu et que certains confondaient avec la géoarchéologie.

Lorsque Magali Watteaux commença ses travaux, notre surprise devint grande en réalisant que nous avons à notre disposition plus d'une trentaine d'intitulés, voisins, quelquefois tuilés voire franchement recouverts, et que le rythme d'apparition augmentait avec le temps, au point qu'en moyenne, sur les 60 dernières années nous avons presque un intitulé nouveau tous les deux ans. Bien entendu, ces appellations sans cesse renouvelées signifient quelque chose: l'insatisfaction face aux anciens contenus, mais sans l'analyse de cette insatisfaction; la promotion de dimensions nouvelles de l'enquête avec la fragmentation qui en découle, mais sans la recomposition globale qui devrait s'ensuivre; et aussi un besoin d'identité de la part des groupes de recherches.

Le tableau suivant recense les intitulés et propose un classement sommaire.

ÉVOLUTION DES INTITULÉS OU DES NOMS DE DISCIPLINES GÉO-HISTORIQUES

Les disciplines (surtout anciennes) issues des relations entre histoire et géographie

1. Géographie historique (De Planhol 1988)
2. Géohistoire (Higounet 1961)
3. Histoire géographique (Higounet 1985)
4. Géographie humaine rétrospective (Dion 1949)
5. Cartographie historique (Marquette 1982)
6. Géohistoire systématique (Grataloup 1996)
7. Étude historique du paysage rural (Verhulst 1995)
8. Métrologie historique (Garnier *et al.* 1989; Hocquet 1995; Berriman 1957)
9. Toponymie, onomastique (Vincent 1937; Dauzat 1939)
10. Topographie historique (Berty et Legrand 1886-1897)
11. Topographie antique (Castagnoli 1957)

Les intitulés ou disciplines issues de l'archéologie

12. Prospection archéologique (Ferdrière et Zadora Rio 1982)
13. Archéologie du paysage (Chevallier (ed) 1978; Ariño-Gil *et al.* 2004)

14. Archéologie extensive (Noyé 1988)
15. Archéologie de peuplement (De Meulemeester 1998)
16. Archéologie du terroir (Buchsenschutz 1982)
17. Archéologie du territoire (Paysages Découverts 1989, 1993, 1998)
18. Archéologie aérienne (Chevallier 1963; Dassié 1978; Ceraudo et Piccarreta 2004)
19. Archéologie agraire (Guilaine 1991; Verhulst 1995)

Les intitulés ou disciplines naturalistes

20. Paléogéographie (Furon 1941; Pomerol 1973, 1975)
21. Biogéographie historique (Dubois 1991)
22. Paléo-environnement (Colardelle, dir. 1996)
23. Archéologie de l'environnement (Environmental archaeology, revue)
24. Histoire de l'environnement (Beck et Delort 1993)
25. Géoarchéologie (Bravard et Prestreau 1997)
26. Géochronologie (De Geer 1912)
27. Paléobotanique, archéobotanique (Leroyer *et al.* 1999)
28. Archéozoologie (Chaix et Méniel 1996)
29. Paléoclimatologie (Magny 1995)
30. Chrono-écologie (Bidault *et al.* 1991)

Les intitulés ou disciplines influencées par les méthodologies de la géographie

31. Photo-interprétation archéologique (Chevallier 1966)
32. Télédétection archéologique (Barisano *et al.* 1984)
33. Archéologie spatiale ou spatialiste (Renfrew 1969; Clarke 1977)
34. Archéologie des espaces (Van der Leeuw et Fiches 1990)
35. Chorématique historique (Grataloup 1996)
36. Chrono-chorématique (Dufaÿ *et al.* 2005; Rodier et Galinié 2006)
37. Paléochorématique (Théry 1990)
38. Archéomorphologie (Chouquer 1989)
39. Morphologie urbaine (Borie *et al.* 1984; Merlin 1988)
40. Parcellographie historique (Loyer 1998)
41. Archéogéographie (Fossier 1982; Marinval 1990; Chouquer (dir) 2003)

Quelques intitulés étrangers (et équivalent en français s'il y a lieu)

42. Field Archaeology (Bradford 1957) = 31. Photointerprétation archéologique
43. Aerial Reconnaissance for Archaeology (Wilson 1976) = 18 Archéologie aérienne
44. Archaeological Survey (Banning 2002) = 12. Prospection archéologique
45. Off-site archaeology (Foley 1981) = 33. Archéologie spatiale
46. Alluvial geoarcheology (Brown 1997) = 25. Géoarchéologie
47. Rückschreibungsmethode (Kippel 1961; Krenzlín et Reusch 1961; Marten 1969)
48. Aerotopografia archeologica (Ceraudo et Piccarreta 2004) = 9/10. Topographie

Y a-t-il donc désordre et que signifie-t-il? Cette effervescence disciplinaire traduit la difficulté de discuter des objets. Comme on ne dispose pas des instances où en délibérer (mais je rappelle, pour qu'on ne l'oublie pas, l'expérience des *Passeurs de frontières*, dans les années 80 et 90; elle est relayée aujourd'hui par quelques opérations interdisciplinaires majeures comme le programme *Archaeomedes* et la *Zone Atelier de la Loire*), la solution empirique a été de sectoriser toujours plus. Sans rénover les objets usés, on a créé des objets nouveaux, réduits, s'ajoutant à ceux des paradigmes en place, et pour les étudier, on a créé autant de disciplines. La confusion s'en est mêlée, parce qu'on a traité des techniques comme s'il s'agissait de disciplines, accusant la perte de sens des objets.

Mais cette situation en elle-même, pour manquer de référents et d'ordre, ne manque pas de sens. Elle indique, par sa profusion, que les objets classiques sont entrés en crise, une crise bénéfique et elle indique, à travers une série inépuisable d'"objets" nouveaux, les éléments sur lesquels se fonder. La crise des objets, c'est une situation d'émergence documentaire absolument renouvelée, provoquant une situation de *disparité* qui rompt avec la situation monodocumentaire antérieure. Il y a, au niveau de la recherche et comme cela se produit au niveau des faits historiques eux-mêmes, émergence de projets nouveaux, compétition, recomposition immédiate. Bien que ce soit difficile à vivre, c'est un excellent signe. Cette question sera évoquée plus en détail dans le chapitre n° 12. C'est une raison de plus de s'intéresser à la fabrique des objets d'étude.

Un point de débat avec Philippe Leveau

Dans une contribution récente (Leveau 2005), Philippe Leveau plaide pour le terme de paysage et considère que l'expression "archéologie du paysage" doit rassembler les différentes approches qui ont récemment renouvelé l'archéologie. Pour argumenter ce choix plutôt classique mais tout à fait défendable, il déclare: «paysage désigne une entité parfaitement claire». L'argument est, selon moi, celui qu'il ne fallait pas employer.

Reconnaissons à Philippe Leveau le fait qu'il exprime là un souhait légitime et que je partage, celui d'une mise en ordre, d'une stabilisation.

Mais le chemin qui le conduit à cette affirmation ne me convainc pas. Précisément, il prononce cette phrase après avoir très consciencieusement brossé le portrait historiographique de l'éclatement des concepts, des écoles et des objets. Au terme de son étude, on aurait attendu exactement l'opinion inverse: le paysage est devenu un concept tellement étendu et éclaté qu'il ne rassemble plus (un collecteur hypertrophié).

La raison pour laquelle Philippe Leveau conclut son analyse en contradiction avec le constat est dite: il ne souhaite pas voir l'archéologie actuelle évoluer vers des "indéterminés", comme de désigner maison par habitat, ou *vicus* par agglomération

secondaire, site par entité archéologique. D'où la déclaration: paysage désigne un entité parfaitement claire, parce qu'elle renvoie à des objets définis par les disciplines classiques. Il a sans doute raison dans sa critique mais la solution proposée n'est-elle pas pire?

Cette position est un conservatisme. Voilà plusieurs années que Philippe Leveau dit ne pas être intéressé par l'évolution des concepts (ce qui ne l'empêche pas de nous lire et de rendre compte très honnêtement des évolutions en cours, je m'empresse de le souligner). Déjà en 1993 il affirmait que les concepts établis par la géographie humaniste (c'est-à-dire les paysages agraires de la géographie descriptive et la géographie historique) convenaient. Mais dans ce cas, on doit faire avec la naissance du village au Moyen Âge, avec les typologies agraires des années 30, avec le paysage romain réduit à la centuriation, avec une dichotomie ville/campagne, etc., bref, avec toutes sortes d'objets et de paradigmes en crise. Veut-il laisser penser qu'on va pouvoir organiser les rénovations en profondeur acquises sur les différents terrains de la recherche tout en restant dans une architecture d'un autre âge? C'est un renoncement.

Poussons la critique au plus serré. Si les objets institués par la géographie classique sont les bons et qu'il n'en faut pas changer, alors pourquoi se ranger à l'expression intermédiaire d'archéologie du paysage et ne pas lui préférer géohistoire, voire géographie historique?

La position défendue devient encore plus difficile lorsqu'il ajoute: «L'étude du paysage est donc la forme actuelle d'une approche qu'impose la place de l'environnement dans les préoccupations de nos sociétés. On y retrouve d'ailleurs les problèmes que connaît la définition de l'environnement». On avait déjà un collecteur hypertrophié. Faut-il en plus verser l'environnement dans le paysage et rendre celui-ci encore plus obèse? Ou l'inverse? Verser le paysage dans l'environnement? Aller «du paysage à l'environnement»?

Il est utile de rappeler, encore une fois, que paysage et environnement sont deux représentations historiques et qui ne sont devenues "objectives" (au sens du naturalisme méthodologique), c'est-à-dire épistémisées, que par une opération de transfert et de réduction. Conserver ces deux notions, malgré l'évidence du sens commun actuel, c'est conserver le dualisme méthodologique et s'interdire de pouvoir faire évoluer les objets. Si l'on emploie aujourd'hui abondamment le terme de paysage, c'est en raison de la forte résilience du terme. Mais le paysage, découverte de la Modernité, est impensable dans les termes où nous le pensons pour les époques prémodernes. Ce dont nous faisons l'histoire, c'est bien un objet changeant (voir ci-dessous chapitre 16).

Ne serait-il pas plus judicieux de convenir que le débat sur les intitulés est second parce qu'insoluble, et que ce qui importe ce sont les objets?

Théorie de la transmission: son double contenu

La forme héritée

La Modernité méconnaît la situation initiale de disparité des formes, parce qu'elle ne possède pas les moyens de la connaître. En effet, le processus historique, du fait de l'auto-organisation progressive de la planimétrie et des formes, est un processus d'héritage (que j'adapte de celui de "décimation ultérieure" de Stephen Jay Gould, 1991) qui fait que des formes initialement complexes et concurrentes produisent, selon des processus encore mal connus, une forme héritée, nouvelle et simplifiée car à la fois transmise et transformée. C'est le processus de décimation, qui éradique certaines informations (qui deviennent de ce fait secondaires) et organise le tout à l'aide d'une information privilégiée parmi les informations en présence.

La formulation reste difficile à trouver. Je ne considère surtout pas que l'emploi de la notion de forme résultante ou héritée (et le parallèle avec la "forme survivante" chez Gould) signifierait qu'il y a eu sélection du candidat le plus apte, le plus fort, le plus capable ou prédestiné à opérer cette évolution. Ce serait rester dans un évolutionnisme quelque peu déterministe. Le processus de passage de la disparité initiale des formes à la situation de relative uniformité qui accompagne la lente et progressive auto-organisation doit faire l'objet des travaux des archéogéographes dans un avenir proche. Nous commençons à le percevoir dans la formation du dessin parcellaire par quartier, dans la formation de la centuriation comme forme pérenne, dans la fixation du plan des villes ayant été antiques, dans la carte du réseau des villages qui se stabilise au Moyen Âge, etc.

La forme héritée, c'est, en quelque sorte, une forme tout encombrée de mémoire, mais dont l'histoire n'est plus visible. Une forme que sa richesse même, une fois transformée, rend monotone,

Néanmoins, malgré cette difficulté de formulation, la thèse peut être exprimée. Les savants modernes ne (re)connaissent pas la disparité initiale car ils travaillent sur la forme héritée en pensant qu'il s'agit de la forme initiale ou, à tout le moins, de la forme représentative de la situation initiale. Ils ne retiennent pas le fait que la forme à partir de laquelle ils élaborent les objets historiques, est le produit d'un long travail de transformation d'une partie de l'information, et de survivance d'une partie seulement de cette information, différemment organisée. Ils le savent mais ne le retiennent pas, puisqu'ils pensent qu'un travail patient de critique des sources leur permettra de discerner, dans la forme héritée, l'objet initial. La bonne voie est celle qui conduit à distinguer le signal dans un bruit. Piégés, ensuite, par les collecteurs, qui sont eux-mêmes, en tant que concepts, des formes héritées et hypertrophiées, et par les deux principes du positivisme (dépendance dogmatique et succession historique), les savants modernes ne peuvent reconnaître la nature du processus, ni sa propre dynamique d'ensemble, ni son asynchronie locale. Autrement dit, pour un chercheur travaillant sur des époques prémodernes, le processus est une gêne, un

filtre dans la quête des objets d'origine. D'où la conception de la pratique régressive de l'histoire ou de l'archéologie, ce lent dépouillement des peaux successives que l'histoire aurait ajoutées à l'objet d'origine.

Cette thèse, particulièrement centrale dans la refondation des objets géographiques, suppose l'invention et l'articulation de plans distincts, ceux que je nomme héritage, émergence, projection, organisation ou mieux structuration, auto-organisation (ou autostructuration) dans la durée, représentation spéculaire. Sans ces concepts, nous ne pourrions pas comprendre et différencier les phénomènes de disparité, de diversité, de résilience, de transmission et de sélection.

Dans le travail historique traditionnel, on assiste à la restructuration ou réinterprétation spéculaire du passé par la forme héritée, et à une amplification ou paradigmatization de la forme du passé par le choix d'une forme héritée plutôt que d'une autre. C'est le processus de lecture moderne si bien décrit par Gould lorsqu'il parle de la "méthode du chausse-pied": il faut comprendre par cette métaphore la tendance à faire entrer de force les observations dans des théories préconçues, bref la constitution d'un collecteur. Dans nos domaines, c'est le dessin parcellaire par quartier, forme héritée produite par de longs siècles d'histoire, qui devient, de façon spéculaire, l'openfield identitaire dont les médiévistes vont se servir pour restructurer la réalité des formes agraires de la période médiévale. C'est encore la centuriation parvenue à son stade actuel, dont les antiquisants, "modernes" sans le savoir, vont exploiter la forme pour qualifier toutes les campagnes antiques, y compris celles qui n'ont jamais été centuriées, ce qui est un comble.

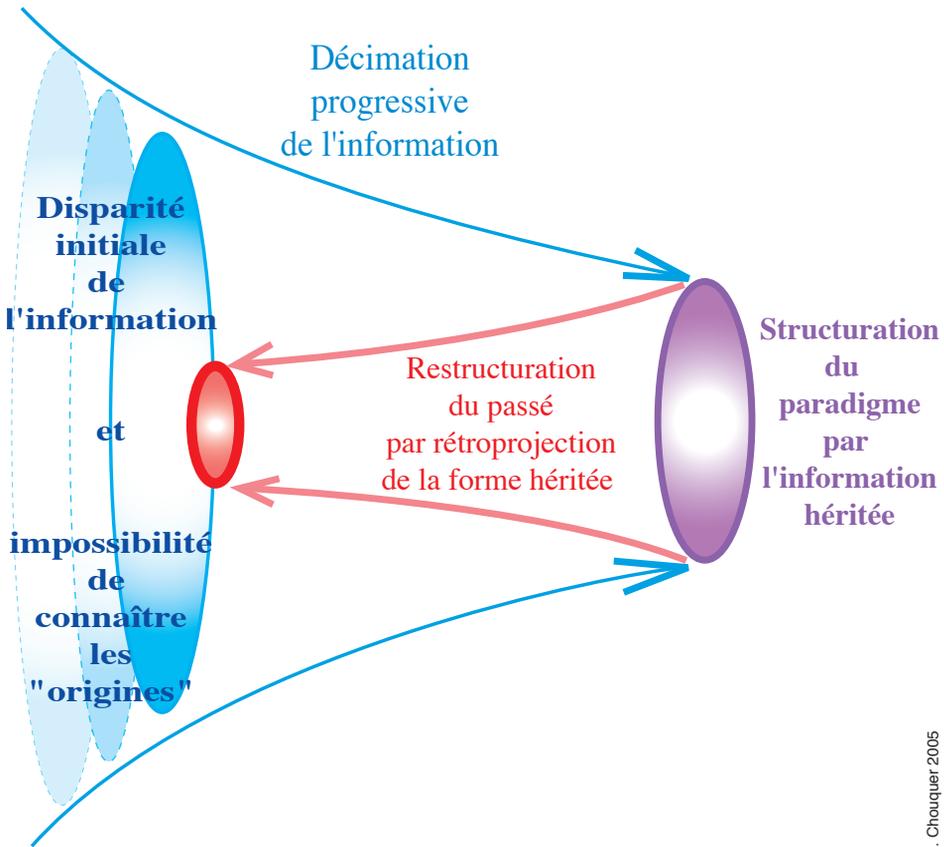
Le jeu se joue donc à la fois sur deux plans différents et que la pratique moderne associe parce qu'elle choisit de les confondre, le plan des formes et de l'histoire des objets paysagers, et le plan de la fabrique des objets d'historiens ou de géohistoriens.

On comprend que l'histoire des formes planimétriques, qui a déjà produit un premier cône de décimation en fabriquant des formes héritées, se trouve renforcée par la posture moderne de représentation historique qui rétroprojette ces formes héritées sur la diversité initiale pour la réinterpréter, ce qui réduit une fois de plus le champ d'investigation. À la décimation en tant que processus historique, il faut donc ajouter une espèce de rétro-décimation épistémologique par les commentateurs, le phénomène de décimation jouant cette fois au niveau des représentations savantes. Après le filtrage historiciste, qui, d'une forme auto-organisée produite par la dynamique en fait un chrono-type, le rétro-filtrage qui reporte ce chrono-type sur les phases passées comme explication. Le passé se trouve ainsi, non seulement modernisé, mais singulièrement réduit. Or l'effet de cette dernière réduction est, paradoxalement, une amplification des plus contestables puisqu'on va nommer du nom d'une seule des figures de la richesse initiale, la totalité des formes présumées de l'état ancien recherché.

Les objets sont doublement décalés: on n'a pas vu que ce qu'on croit être une forme chronotypée n'est qu'une forme héritée, c'est-à-dire transformée et transmise,

qui a prévalu sur les autres; ensuite on n'a pas vu que la rétroprojection, en réduisant le champ, provoque une surinterprétation, source de déformation historique. C'est la paradigmatation.

Le cycle de la connaissance moderne est donc le suivant: 1. niveau des matérialités: disparité initiale de l'information, décimation ultérieure de l'information sous l'effet de la transmission et création de la forme survivante; 2. niveau des représentations: paradigmatation rétroactive sous l'effet de l'épistémisation.



G. Chouquer 2005

► FIG. 31
Le cône de décimation de l'information initiale.

On observera que je suis insensiblement passé de la description de la dynamique des faits eux-mêmes (cône de la production de formes héritées) à l'appréciation du mode de connaissance de cette dynamique par les historiens et les archéologues (cône rétroprojeté). J'associe les plans que, d'ordinaire, on sépare. Le postulat est que les objets connaissent ce processus et que les historiens, eux aussi, l'appliquent ou le subissent.

Les raisons de l'impasse de la *Rückschreibungsmethode*

Sous ce nom concaténé, les spécialistes reconnaissent une école de géographie historique fameuse, celle qui a tenté une "méthode d'écriture à l'envers [de l'histoire]" à partir des plans parcellaires contemporains (Kippel 1961; Krenzlin et Reusch 1961; Marten 1969). L'idée était de remonter selon une méthode de type généalogique (on a parlé de *Korrespondenzmethode*), depuis la matrice cadastrale du XIXe siècle, et en passant par divers plans-terriers, aux unités originelles du parcellaire, autrement dit d'aller des *Gewanne* aux *Hufe*, *Gut*, *Erbe* et *Lehen* des terriers modernes et ensuite aux unités plus anciennes (*Blockgemengeflur* originelle). Cette méthode observe une extrême rigueur ce qui ne la met pas pour autant à l'abri des difficultés liées aux documents utilisés. Mais, malgré cela, elle ne peut guère reculer dans le temps, car le défaut de documentation interrompt vite l'entreprise. On espère pouvoir se situer à la genèse de telle ou telle forme parcellaire et lever le secret des grands quartiers, mais on ne peut le faire car on ne franchit jamais le XVIe s. faute de documents.

Comme l'observe Adriaan Verhulst (1995, 29): «Le point crucial de cette méthode est cependant l'hypothèse que les unités administratives en question correspondent à d'anciennes unités d'exploitation, morcelées depuis lors, mais ayant gardé, pour des raisons d'administration et de comptabilité, leur unité sur le plan fiscal».

Cette méthode s'avère un leurre pour les temps plus anciens que l'époque moderne. À côté d'aspects très instructifs, comment ne pas dire qu'une démarche réellement régressive se devrait aussi d'intégrer une échelle de transformation du phénomène lui-même, puisqu'on part de la propriété bourgeoise du XXe ou du XIXe s. et qu'on va devoir passer à des modes de possessions médiévaux qui n'ont rien à voir; puisqu'on traite les formes de l'occupation du sol selon des besoins et un niveau de population qui ne sont pas constants; puisqu'on passe, comme l'a bien vu A. Verhulst, du registre fiscal à celui de l'exploitation?

Mais on limiterait l'intérêt de la critique si on pensait que le seul handicap de la méthode est le défaut de documents plus anciens que les premiers terriers. Au contraire, il faut interroger la fixité de la posture, renverser les termes et dire que s'il n'y a pas de documents du genre de ceux qu'on trouve ensuite, c'est qu'on n'en a pas eu besoin et que le mode d'enregistrement, de dénomination, de perception de la terre était différent. C'est la discontinuité qui nous intéresse et la question de l'enchaînement historique des discontinuités.

En ne prenant pas en compte cette échelle de discontinuité, cette méthode rétroprojette sur le passé prémoderne un phénomène qu'elle ne peut observer que pour la période des XVIIe-XIXe s. et qui n'est propre qu'à cette période.

Réinvention de la diversité

Le schéma ne serait pas complet si je n'envisageais pas le sort de la disparité pendant le processus de décimation et d'installation de la forme héritée. Car la disparité ne disparaît pas définitivement, comme si l'histoire s'interrompait et cessait de produire de la différence, du conflit, de l'opposition, de la nouveauté, etc. Il nous appartient de repérer de nouvelles modalités et aussi de nouvelles phases d'installation de la disparité, et sans doute cela nous permettra-t-il de désigner des événements importants de l'histoire des milieux et des territoires, qui nous sont encore peu ou pas du tout perceptibles.

La nouveauté est constante, bien qu'à des degrés divers, et le mouvement l'emporte sur la fixité. La question épistémologique est donc de savoir comment la forme héritée absorbe les nouveautés, et comment elle le fait tout en s'installant comme forme dominante. Cette nouveauté, c'est le changement des modes d'occupation et d'exploitation du sol; c'est encore le changement des processus écologiques et géomorphologiques. Tout cela produit en permanence, mais avec des rythmes variables, de nouvelles hybridations.

En répondant par l'auto-organisation, on désigne le processus et on qualifie un mode non historiciste de dynamique. C'est affaire entendue. Mais on ne qualifie pas les objets pour autant. Comment les objets précis (une forme, le dessin parcellaire par exemple; une institution, l'État par exemple; une structure anthropologique, l'ensemble des noms d'un lieu par exemple) se forment-ils et évoluent-ils face à la nouveauté, et selon quelles logiques spatiotemporelles?

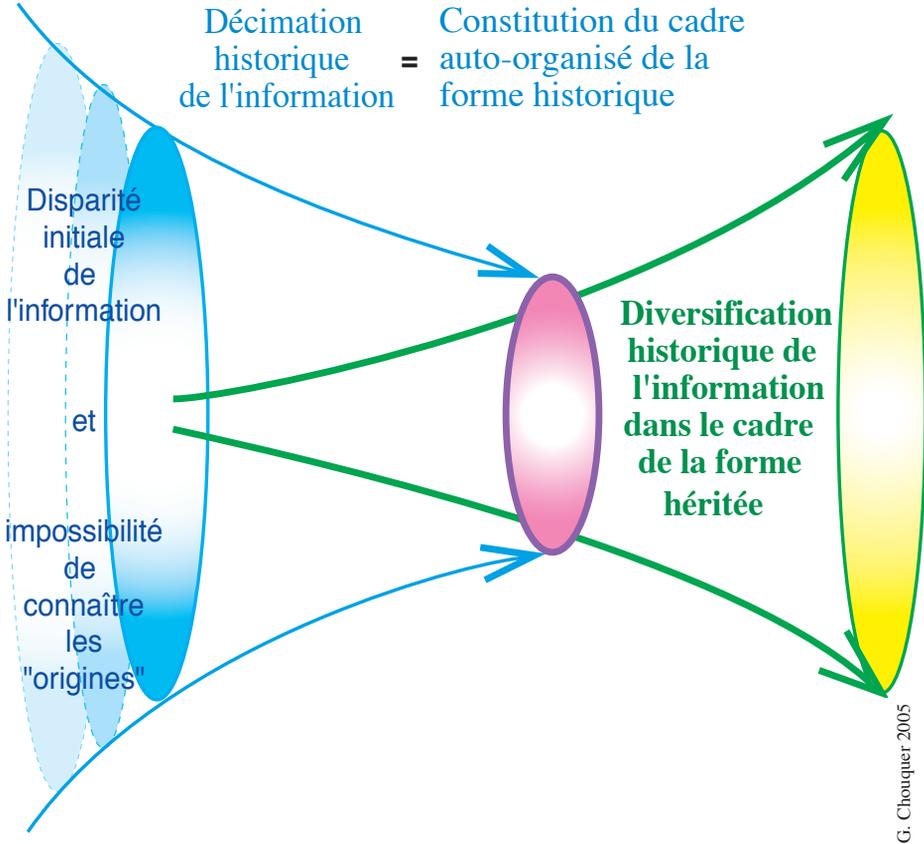
Un élément d'irréversibilité apparaît. Dès lors qu'une forme héritée est en place et organise la réalité ou une portion de celle-ci, elle absorbe la nouveauté et ne cesse de se construire par cette hybridation permanente. Elle se transforme et, ce faisant, se renforce dans la durée. Face à de nouvelles disparités, la forme héritée installée, en raison de sa capacité auto-organisatrice, ne disparaît pas dans une nouvelle compétition qui donnerait lieu à une nouvelle émergence, et donc au début d'un réel cycle nouveau. Ces cas de rupture existent, mais ils sont rares, et les désigner est important pour la compréhension de changements radicaux qui peuvent se produire. Mais, pour la grande majorité des espaces-temps, déjà organisés et mis en forme par un héritage, le processus est celui d'une intégration de la disparité nouvelle sous la forme, en quelque sorte "revue et corrigée", de la diversité. À quelque époque que cela se produise, c'est cela qui est l'essence même du processus de modernisation: l'intégration et la réduction de nouveautés radicales ressortissant du registre de la disparité, à l'état de "simples" formes de diversité. Or cela ne se produit pas que pour des structures intentionnelles, comme l'État, mais aussi pour des structures non intentionnelles, comme une forme. Un bassin-versant, avec son réseau hydrographique fortement hybridé, est capable, lui aussi, d'absorber la nouveauté dans le cadre de la diversité de sa métamorphose fluviale, et il faut des conditions particulièrement marquées pour qu'un point de rupture recrée les conditions d'une

nouvelle disparité (Bravard et Magny 2002; Carcaud *et al.* 2002). Il en va de même pour une structure planimétrique, dominée par les dynamiques de son réseau d'habitat et de ses trames viaires et parcellaires (Marchand 2000).

Dans les structures intentionnelles, le champ de la diversité est la réponse des agents du système à la nouveauté et à la disparité. On peut intituler "technologies sociales" les méthodes mises en œuvre pour élargir toujours un peu plus le champ de la diversité afin de n'avoir pas à aborder la question de fond de la nature de la disparité. Un bon exemple, que j'ai analysé dans le rapport que j'ai remis au Ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement en 2001, est celui des politiques publiques de l'État, par exemple les politiques publiques culturelles, qui sont fortement agies par ce souci de paraître répondre à une demande des populations, tout en quadrillant et intégrant cette nouveauté. Il se produit alors un double mouvement. Il y a bien, tout d'abord, une extension du champ des politiques ce qui montre que la forme héritée, ici l'État, n'est pas insensible au besoin de nouveauté et y répond par des politiques publiques de plus en plus nombreuses et diverses: on accroît toujours un peu plus le champ du patrimoine, on intègre les arts de la rue, les nouveaux genres musicaux. Il n'est jusqu'aux squats qu'on entend faire entrer dans une certaine norme en les labellisant. Mais cela se paie d'une réduction ou tentative de réduction de la disparité, d'un changement de nature de l'expression. D'où, dans les textes administratifs, un vocabulaire militant et interventionniste qui fait du territoire une terre de mission et des politiques publiques le moyen de la transformation de la nature de la disparité "étrangère" en diversité assimilable: stratégie, outils, vecteur, irriguer, essaimer, développer, intégrer, cadrer, efficacité, soutien, dynamisation, cibler, agir, "missionner", valoriser par maillage, structurer (Chouquer 2001, 64-71). L'ensemble constitue, développé dans la durée pluridécennale ou même pluriséculaire, un véritable processus auto-organisé, puisqu'on ne peut pas repérer "une" décision dont tout le reste pourrait être qualifié de conséquences de cette décision première.

Dans les structures non-intentionnelles, le phénomène est de même type. Soit une forme héritée, comme le dessin du parcellaire par quartier qui se fixe, croit-on, vers le milieu du Moyen Âge. Imaginons des nouveautés, dont certaines peuvent être radicales, comme un lotissement de colons ou un changement profond de destination d'un lieu. Soit la transformation efface la forme héritée, ne la laissant subsister qu'à l'état de lambeaux dont il faudra faire l'archéologie pour la reconnaître, et dans ce cas il y a réinvention d'une réelle disparité. Soit la transformation ne réussit pas à effacer la forme héritée, et c'est celle-ci qui dicte à la forme nouvelle son assiette, les éléments de sa morphologie, son périmètre, ou tout autre caractère morphologique. Dans ce cas, une fois que la nouveauté de la forme se sera estompée par affaiblissement de la cause sociale qui en explique l'initiative, le résultat obtenu montrera que c'est la forme héritée qui continue à structurer l'espace. La nouvelle forme, quoique de nature intentionnelle, aura été absorbée par transmission. Les observations archéologiques

montrent que le processus va très loin dans la finesse, avec des réinterprétations locales d'éléments antérieurs, jouant sur la gamme des potentialités.



► FIG. 32
Le double cône de décimation et de diversification de l'information historique.

La "transmission" désigne ce processus paradoxal de formation d'une forme héritée par décimation de la disparité initiale et son rôle dans la réinvention de la diversité. L'histoire des formes répond, fondamentalement, à un processus de longue durée résumé dans ce mot hybride, composé de transmission et de transformation. Nous disons que la construction des formes dans le temps est une auto-organisation. Cela veut dire que c'est parce qu'il y a des transformations incessantes des formes qu'il y a des transmissions (variables) et que le produit, obtenu par des transformations volontaires et conscientes correspondant aux faits sociaux, n'est pas initialement pensé en tant que tel. Les modalités de ces transmissions sont assez déroutantes. Les effets de recombinaison sur les objets sont également neufs.

La transformission théorise des éléments instables

Les travaux d'Augustin Berque et ceux de Philippe Descola ont une implication particulièrement forte dans la conception de la géographie, dont ils renouvellent les bases. Ils participent de ce vaste mouvement intellectuel de réévaluation de la géographicit , après une époque marquée par la domination, souvent exclusive, de l'historicité de l'être.

Peut-on proposer une théorisation située dans cette mouvance mais qui prenne, néanmoins, en compte la dynamique de ces espaces, que ces travaux n'envisagent pas parce que ce n'est pas leur propos? Le but de ce nouveau développement est de théoriser cette question de la dynamique à partir de situations réellement observées dans l'histoire de l'écoumène. Je m'appuie sur un transfert et une extension de la notion de trajection et de la théorie de la médiante à la compréhension des dynamiques historiques dont l'écoumène est le lieu à différentes échelles spatiotemporelles. En effet, dans l'épistémologie cartésienne qui oppose le sujet observant en position supérieure et l'objet observé en position inférieure, le rapport est constant et le sens de lecture unique. Les projets des sociétés sont toujours des projections pour transformer des objets, et l'histoire n'a pas d'autre but que l'étude de la succession de projets sans cesse nouveaux et le récit de la constitution d'un registre autonome, antinaturel par définition. Le passé, qui est une gêne pour la succession des projets, devient, au mieux, patrimoine, au pire, matière à raturer. Il y a également un effet de miroir et un rapport d'analogie entre les élites anciennes et leurs projets et les historiens actuels et leurs objets.

Or telle n'est pas la situation historique, sauf, en effet, pour cette catégorie d'objets qu'on classe à part dans la catégorie institutionnelle du patrimoine. Pour la grande masse des objets géographiques, il faut observer et admettre que leur place (ou statut) varie et que l'histoire de l'écoumène est la recherche des processus dynamiques et des mobilités existant entre des projets, des objets, des sujets et des formes. Un projet d'une société ancienne donnée, qui a donc été un "prédicat"   ce moment-là, change de place (ou de statut) avec le temps et devient, à une époque ultérieure, un "sujet", au sens de sujétion, c'est-à-dire un héritage, un risque, une chance, un potentiel inconnu, une contrainte, avec lequel ou avec laquelle il faudra compter. L'ancien projet intervient donc comme héritage dans la façon dont nous réalisons un nouveau projet. Il a changé de statut et de place dans la hiérarchie des "objets".

J'illustre souvent cette idée avec l'exemple suivant, dont le caractère imaginaire n'est là que pour aider à comprendre le processus dont il est question dans la médiante et la transformission.

Si nous étions habitants de la Gaule méridionale sous César ou les Triumvirs, nous ressentirions comme une violence faite à notre territoire le projet romain de diviser l'espace agraire par une centuriation pour y lotir des colons. Nous maudirions l'expropriation dont nous serions victimes,

et nous considérerions d'un œil vindicatif ces colons qui auraient été installés sur "nos" terres. Peut-être, comme les populations d'aujourd'hui, nous serions-nous constitués en association pour nous défendre contre cet aménagement drastique. Nous ferions certainement valoir la violence faite aux choses de la nature tout autant que la violence faite à nos biens personnels et collectifs.

Mais, vingt siècles plus tard et dans le même lieu, face à un projet de TGV, d'autoroute, ou de zone industrielle, pour nous défendre contre cette autre forme d'aménagement ressentie comme une violence faite aux lieux, nous utilisons la centuriation romaine comme argument. Comment, dirait-on, vous allez passer à travers la centuriation romaine, un héritage exceptionnel vieux de 2000 ans, et, ce faisant, éventrer des gisements, des *villae* ou des temples, recouper d'augustes voies romaines, etc.? L'autorité ne se rangerait pas à notre indignation: elle ne renoncerait pas à son projet et passerait quand même. Mais, consciente de la qualité de notre protestation, elle consentirait, fût-ce en pestant contre cette obligation devenue légale, des moyens financiers pour fouiller ce patrimoine avant sa destruction programmée.

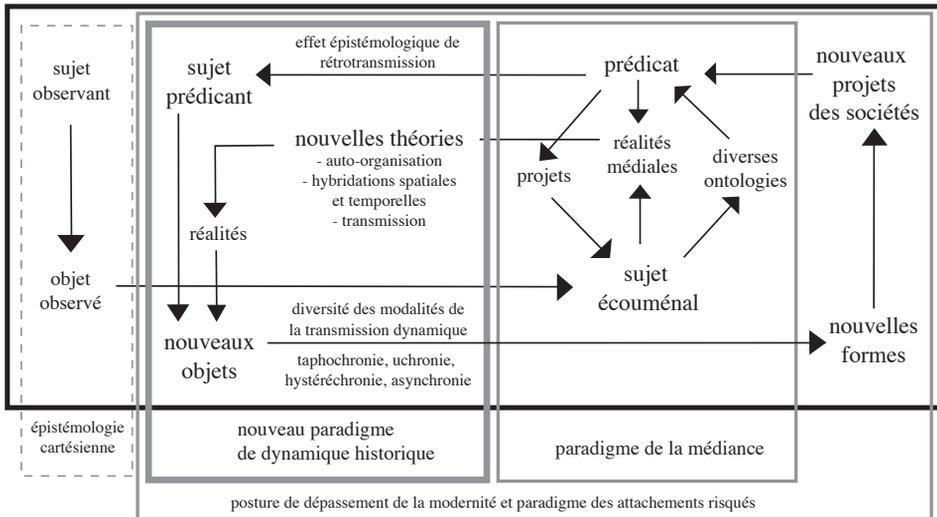
Dans ce cas, en vingt siècles, le même objet géographique, la centuriation, change radicalement de statut puisque de projet coercitif et colonial qu'il est d'abord, il devient patrimoine et argument contre de nouveaux aménagements. On comprend, au passage, que la modernité ait inventé les deux notions de "table rase" et d'utopie. Sinon, comment parvenir à se débarrasser des héritages et de leur encombrante mémoire pour faire du neuf?

Que signifie ce changement de statut? Du point de vue du vestige, l'objet est devenu un élément du milieu, d'aménagement il est devenu "écologie", puisqu'il fait la qualité du lieu et participe du lien au lieu. Parce qu'il a changé de valeur, en devenant richesse, il pose la question de l'impossibilité d'un jugement univoque.

Cette dynamique des choses de l'écoumène est également fondée sur une aporie bien connue, à savoir que c'est parce que les choses se transforment qu'il y a transmission, c'est parce qu'elles changent de statut qu'il y a permanence. C'est la raison pour laquelle je crée ce terme hybride pour ne pas réduire le puissant paradoxe qu'il contient. Cette notion peut constituer la base d'une théorisation de la dynamique des formes écouménales, sur la base de la mobilité et de l'instabilité des situations, sans réduire pour autant la connaissance des processus et des modalités de cette dynamique à un catalogue de types et de lois mécaniques. C'est, si l'on veut, une extension dans le temps du processus de trajectivité entre prédicats et sujétions formulé par Augustin Berque (2000).

Le paradigme est celui d'une transformation qui agit, interagit et est elle-même agie. La fonction réorganisatrice de ce paradigme est évidente, quoique complexe à mettre en œuvre en raison des habitudes disciplinaires. Dans la boucle suivante, reions le domaine des faits (en droit) et celui des disciplines qui en rendent compte (en italiques), en montrant que ce sont les dynamiques qui imposent les disciplines et pas l'inverse. En effet, des fonctions sociales anciennes prennent souvent la forme de projets – *laissant des documents écrits qu'étudieront des historiens, des sociologues ou des anthropologues* –, déterminent des formes planifiées, articulées à des héritages déjà en place – *dont les archéogéographes étudieront les formes sur des documents planimétriques* –, puis laissent des témoins enfouis ou visibles, connaissant des vicissitudes spatiotemporelles – *vestiges d'étude des archéologues et des géoarchéologues* –, témoins qui, par leurs transformations, deviennent des traces dynamiques produisant par interaction de nouvelles formes non planifiées – *objets de géographes* –, et supportant aussi de nouveaux modelés – *objets pour des ethnologues, ou des écologues du paysage*, etc.

UN NOUVEAU PARADIGME AUTOUR DE LA NOTION DE TRANSMISSION / TRANSFORMATION DYNAMIQUES



Un point de vue écouménel ou médial dynamique suppose l'adoption d'une autre posture épistémologique, dite réflexive. Ce point de vue conduit vers la définition d'objets nouveaux, à partir de la constatation des dynamiques issues de la relation constante existant entre les logiques de sujet (physique, historique) qui s'imposent aux sociétés, et les logiques de prédicat par lesquelles les sociétés modifient les réalités existantes. Un prédicat ancien devient, au temps $t+1$, un nouveau sujet à prendre en compte pour tout nouveau prédicat. En outre, il y a interférence entre le choix d'une épistémologie et la définition des objets.

► FIG. 33

Le nouveau paradigme: la transformission

La transformission est donc la modalité principale de production des objets géographiques. Je m'inscris ici en opposition avec la modalité que l'histoire et, dans une moindre mesure, la géographie historique (laquelle est plus soucieuse des permanences), ont portée comme paradigme organisateur de leur récit: selon ces disciplines, la constitution des objets était due à d'incessantes planifications, censée rendre compte des ruptures et justifier des seuils morphohistoriques, qualifiés de "révolutions". Ce qui supposait la notion de table rase comme acte de naissance des phases historiques identitaires, et, en totale contradiction, des fixités incroyables entre les formes des pavages (ex. la filiation du *fundus* antique dans la paroisse médiévale, puis dans la commune moderne).

La transformission est cette théorie que j'ai longtemps cherchée pour rendre compte d'un double mouvement désormais présenté comme caractéristique de la dynamique des formes. Mais ce processus constitue une espèce de "boîte noire", si l'on entend par là un écheveau dont on ne pourra jamais complètement déployer les liens et faire la cartographie exhaustive.

La «boîte noire» de l'espace-temps écrouménel

Notre écroumène est une construction paradoxale qui combine des héritages (ce qui est en place, plus ou moins ancien et transmis) et des interventions (ce qu'une société ou des personnes provoquent et qui est nouveau). Il est, désormais, évident que cette articulation produit, dans la durée, ce qu'il est convenu d'appeler un processus d'auto-organisation. Mais deux cas de figures théoriques doivent être envisagés.

Le premier est celui dans lequel l'intervention ne réussit pas à bousculer fondamentalement les situations en place. L'intervention est une création qui tente de produire un processus d'exo-organisation, puisqu'elle vient de l'extérieur du système de formes en place — lesquelles ont installé, depuis longtemps, une endo-organisation. L'auto-organisation produite verra se développer des formes dans lesquelles la production de contraintes est et reste supérieure aux choix nouveaux. L'environnement est plus résistant que la capacité des interventions sociales à produire du désordre (c'est-à-dire de la disparité). Cette résistance renforce, par effet cyclique, les logiques de sujet. Le système produit une forte néguentropie, pour reprendre le vocabulaire de la thermodynamique, souvent employé par Edgar Morin. De même, l'auto-organisation est productrice de conscience de soi, le système suscitant une prise de conscience de sa forte capacité à structurer l'espace dans la durée, sans changements majeurs. Cette résilience traduit un temps nommé $t + 1 > 2$, formule dans laquelle 1 désigne le temps-processus de la transmission et 2 celui de la transformation. C'est un endo- ou éco-systémisme, dans lequel le processus local l'emporte sur le processus étranger.

Le second est celui dans lequel l'intervention réussit à changer la situation héritée pour produire de nouvelles formes et une autre organisation de l'espace dans la durée. La base est une production de disparité ou de changement par rapport à

l'existant, c'est-à-dire une forte entropie. C'est souvent l'aspect que prennent les situations historiques d'émergence. On a compris qu'une telle transformation suppose un effet de seuil, une bifurcation, qui ne se juge pas seulement à l'intention (le projet intellectuel et technique), mais surtout aux résultats obtenus sur le terrain (la forme réellement produite et installée). L'auto-organisation qui en résultera avec le temps est d'une autre nature puisque la forme héritée qui se développera le sera sur la base des innovations. Elle ne sera pas la capacité de la forme en place à résister à la production de formes nouvelles, mais, inversement, la capacité de la forme nouvelle à intégrer les formes en place et toutes les formes ultérieurement produites. Non pas la résilience de la forme en place, mais la résilience acquise par la forme nouvelle. Le temps correspondant est $t + 2 > 1$, puisque le temps de la transformation l'emporte sur celui de la transmission, en ce sens que c'est lui qui prend en charge la transmission. L'espace-temps en question est un exo-systémisme. Notre observation est que la forme prise par ces exo-systémismes est celle d'une émergence qui propose des matériaux d'une grande diversité, dans lesquels le temps d'organisation fait le tri.

Or, il y a "boîte noire" parce que ces deux processus ne cessent d'alterner et d'interférer pour la production des formes planimétriques, agraires ou urbaines, au point que le récit de ces changements, en forme de chronique, est impossible. Dans la longue durée — celle du passage de la nature à l'écoumène, du néolithique à nos jours —, les formes connaissent plusieurs évolutions entre endo- et exo-systèmes (entre $t + 1 > 2$ et $t + 2 > 1$). Il y a également boîte noire parce qu'à cette alternance entre des logiques différentes, s'ajoute le rôle doublement auto-organisateur de la représentation. Non seulement la centuriation ou le dessin par quartiers mis en place à l'âge du Fer peuvent jouer le rôle d'un exo-système dans lequel se fera l'auto-organisation; mais la représentation qu'on s'en est donnée à la fin de l'époque moderne, à travers la qualification de formes héritées comme «la» centuriation ou «l'» openfield, ajoute un effet de surdétermination dans le choix. La formule devient, en quelque sorte, $t + 2 > (2 > 1)$.

On peut affiner encore plus l'analyse. Dans l'exemple de la centuriation, il y a eu deux phases majeures de représentation: celle initiée dès l'Antiquité avec l'œuvre gromatique flavio-antonine, puis celle des Modernes, lorsqu'ils ont qualifié le paysage antique à travers la forme héritée unique et uniforme de la centuriation (XIXe et XXe siècles surtout). Dans ce cas, la boîte noire est composée d'au moins deux strates de représentations: la représentation antique, déjà hystéréchronique, lorsque les arpenteurs doivent comprendre ce que leurs devanciers ont fait (souvent de un à quatre siècles avant eux) et posent la centuriation autant comme un objet déjà transmis que comme un objet contemporain d'eux-mêmes; la représentation moderne, lorsque les chercheurs surdéterminent la forme et le rôle de la centuriation pour expliquer le paysage antique.

L'histoire avait commencé avec des lieux dans lesquels il y avait eu, très tôt, une combinaison d'héritages et d'interventions. Elle se poursuit, après passage dans la boîte noire, avec un espace neutralisé, dans lequel il y a des objets qualifiés (c'est-à-dire nommés et représentés) par des sujets.

Voilà pour la globalité du processus. Comment le déployer pour le comprendre? C'est en donnant une dimension théorique aux six plans interagissants que j'ai définis et sur lesquels je reviendrai dans le chapitre 15.

Types dynamiques et différences régionales

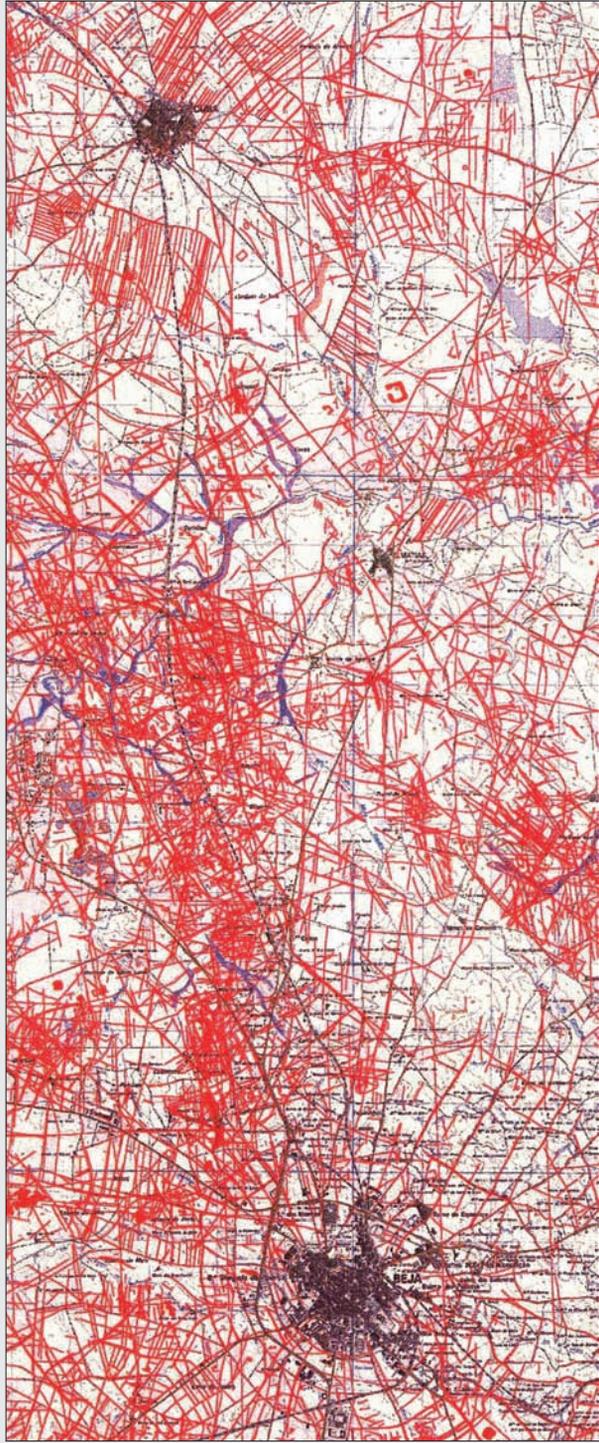
Le principe de la transmission et de l'auto-organisation étant désormais décrit au niveau global, on peut interroger les différences régionales. La lecture des travaux des archéogéographes conduit en effet à dire que le processus ne peut être décrit globalement comme si le fond de l'évolution des formes était partout le même. Le débat a été maladroitement posé par ceux qui ont cru qu'il fallait opposer planification et auto-organisation (Cursente et Mousnier 2005 et réponse Chouquer 2006; voir p. 294). N'importe quelle planification devient, dès lors qu'elle est réalisée dans l'espace agraire ou urbain, un objet qui s'auto-organise. Ce qui est en jeu, est autre chose. C'est le nombre et le poids respectif de ces interventions dans le schéma dynamique qu'on tente de proposer pour telle ou telle région.

En lisant les travaux de Ricardo Gonzalez Villaescusa sur l'Espagne (2002), la part des ruptures planifiées paraît plus grande que dans les diverses régions françaises, bien que les situations de transmission ne soient jamais complètement absentes. On pourrait ainsi comprendre que les centuriations, là où leur existence est incontestable, soient peu ou très peu visibles, parce que peu transmises. Les travaux de Cédric Lavigne sur la région de Beja, en Alentejo (Portugal), démontrent également une plus grande stratification que ce qu'on observe en France. Mais dans certaines régions italiennes, là où la centuriation reste fortement inscrite dans les formes, on doit admettre un schéma différent de celui du monde ibérique: les interventions postérieures se font dans le cadre des *agri centuriati* et, de ce fait, elles les renforcent, construisant la forme quadrillée dans la durée bimillénaire (voir ci-dessous chapitre 19). Le monde méditerranéen connaîtrait donc, selon un tableau des différences régionales qui reste encore à élaborer, une gamme de situations originales, entre exo- et endo-organisations.

En France, au contraire, la part de la transmission est plus grande, donnant des interférences de formes complexes et une impression d'évolution dans la durée sans grandes planifications réorganisatrices. L'archéologie préventive en apporte fréquemment la preuve, en montrant la récupération dynamique des potentialités antiques (surtout celles de l'âge du fer et du début de l'époque romaine) dans les constructions ultérieures. Mais, au sein de ce vaste ensemble qu'est la France, les dynamiques de l'ancienne Narbonnaise et celles des régions du centre du bassin parisien ou encore celles de l'Est et celles de l'Ouest diffèrent sensiblement.

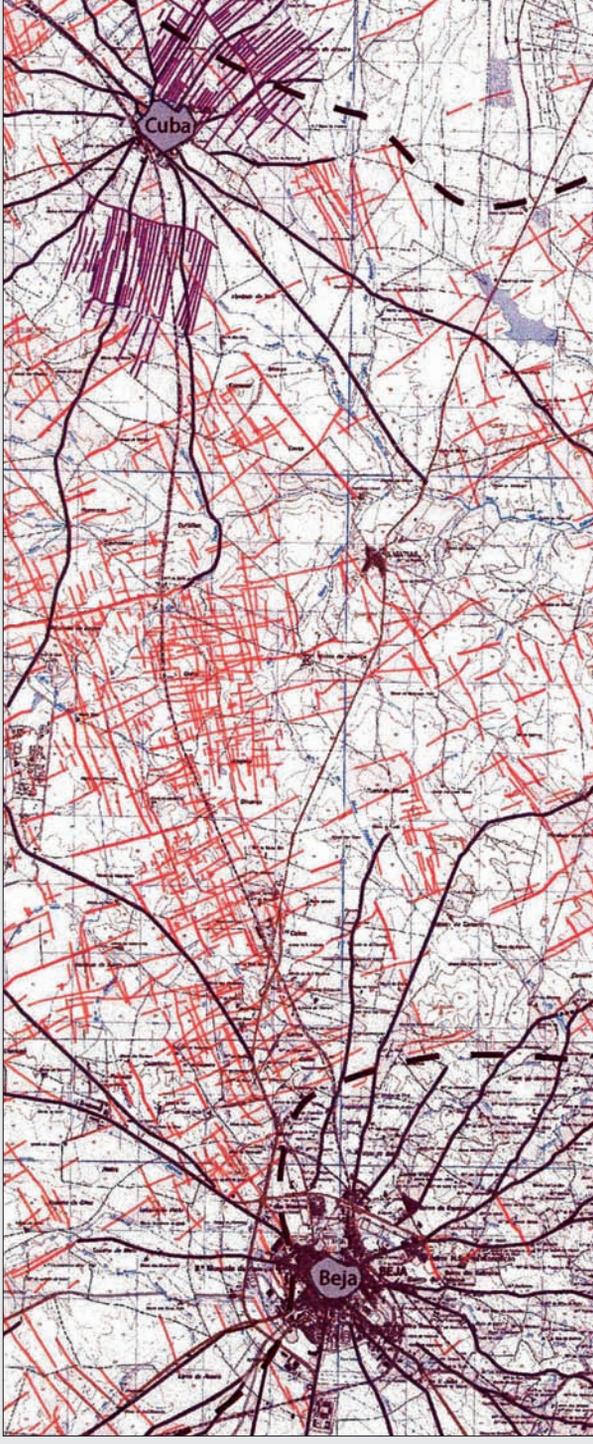
Les situations britannique, allemande, orientale ou nordique offriraient également de nouveaux cas de figure.

Ensuite, dans chaque ensemble régional, la mosaïque des types d'évolution ajoute une dimension asynchrone.



► FIG. 34

Région de Beja (Alentejo, Portugal). Beja est le site de l'ancienne colonie de *Pax Iulia*. Le relevé de photo-interprétation (à gauche) met en évidence une donnée nouvelle: la part considérable de l'information fossile, ce qui relativise beaucoup la possibilité de construire un schéma dynamique sur le seul paradigme de la transmission.



► FIG. 35

L'interprétation de droite, sur la base d'une sélection, cartographie quelques unes des trames ayant organisé l'espace dans la durée: la trame rouge pourrait être un vestige antique, peut-être préromain; les deux trames violettes autour de Cuba, au nord, sont médiévales (Documents inédits, Cédric Lavigne novembre 2006).

(Página deixada propositadamente em branco)

Chapitre 9

Des collectifs en lieu et place des collecteurs

L'idée de ce chapitre est que pour échapper à la politisation, entendue comme le recours à des collecteurs militants et à leurs explications déjà-là, il faut cosmopolitiser. Cosmopolitiser c'est remplacer ces collecteurs par des collectifs, c'est-à-dire remplacer une explication par le social déjà défini, par une explication du social, celui-ci étant à définir.

En présence de réalités anciennes, que chacun de nous, en sa spécialité, nomme et décrit, comment les élaborerons-nous? Dans la méthode actuelle, nous en faisons une interprétation sociale, parce que nous allons chercher dans des réservoirs immuables ("la" politique, "la" société, la stratification sociale, la différenciation, etc.) des éléments que nous comparons avec les "données" afin de les interpréter. Nous politisons, nous socialisons, bref, nous faisons franchir aux faits un saut estimé qualitatif dans un ordre supérieur de référents, afin de produire le discours. Dans la méthodologie cosmopolitique (Latour 2006), nous décidons d'ouvrir un collectif parce que nous ne savons pas quel est le problème à expliquer ni qui ou quoi va l'expliquer, ni comment cela se fera. Ce collectif a pour fonction de rassembler les êtres qui tissent entre eux des liens, humains et non-humains. On appellera alors "social" le produit des interactions, laissant aux acteurs eux-mêmes le soin de nous guider dans la définition et l'échelle spatiotemporelle du social.

Un exemple: la société rurale en Gaule du centre et du nord à la fin de l'âge du Fer

Imaginons que nous ayons à traiter de la société rurale gauloise à la fin de l'âge du Fer, par exemple dans la Gaule du centre et du nord, c'est-à-dire dans celle pour laquelle les travaux d'archéologie préventive ont apporté de nombreux dossiers. De

quoi devrait-on composer le collectif de rassemblement des êtres? Nous aurions avantage à passer d'une interprétation par les collecteurs, à une production du sens par mise en rapport des acteurs dans des collectifs.

Les paysans gaulois à l'image des collecteurs

Dans les ouvrages archéologiques sur les campagnes gauloises, les auteurs ordonnent généralement la matière selon une succession logique: l'occupation du sol, l'exploitation du milieu naturel, l'agriculture, l'élevage, la société, la vie quotidienne, les pratiques funéraires, les pratiques religieuses. On reconnaît là le plan de maints ouvrages classiques d'archéologie. Autrement dit, les auteurs mettent d'abord en place la carte des habitats et autres gisements, puis étudient les activités, et enfin les pratiques sociales. Les historiens pratiquent un peu différemment en séparant Romains et indigènes.

Le mode d'interprétation de la société rurale repose, le plus souvent, sur la taille des vestiges et la recherche des symboles du statut. L'idée est que, pour interpréter, il faut savoir sur quel symbole fiable se fonder. Parmi toute une série d'indicateurs archéologiques les archéologues choisissent principalement: la taille de la ferme, la typologie du fossé délimitant l'enclos d'habitat, car celui-ci est un «signe ostentatoire du marquage de la propriété»; la forme et la disposition de l'enclos en ce qu'elles peuvent permettre de reconnaître la présence ou non de main d'œuvre abondante; la présence de clefs de grande dimension, témoins de la propriété; la nature du mobilier archéologique, et sa plus ou moins grande différenciation, utile, pense-t-on, pour étudier la division en classes sociales; la consommation de viande.

Sur ces bases, les archéologues élaborent des typologies en niveaux ou rangs. On va ainsi des aristocrates aux petits fermiers. Dans certaines modélisations (Malrain *et al.* 2002), un schéma concentrique répartit les fermes de rang 2, 3 et 4 autour des fermes de rang 1, appelées demeures aristocratiques. La société paysanne gauloise est ainsi généralement présentée selon une «hiérarchie pyramidale» dominée par des aristocrates dont la grande ferme préfigure les *villae* gallo-romaines ultérieures. Ensuite, on cherche à apprécier la possibilité d'existence de la propriété privée par rapport à des hiérarchies faites de liens de dépendance.

Le calcul du territoire de ces unités est fait selon la méthode dites des polygones de Thyssen, qui consiste à dessiner des limites en choisissant de les faire passer exactement à mi-distance constante des points du réseau. On obtient ainsi un maillage qui est censé donner une image de la taille des propriétés... ou des exploitations. Mais, justement, on ne sait pas exactement ce qu'on figure et l'imprécision est fâcheuse, sans parler du fait que la distinction entre propriété et exploitation est moderne, puisque c'est celle du propriétaire bourgeois et urbain du XIXe ou du XXe s. donnant ses terres en fermage ou métayage à un exploitant puisqu'il n'est pas lui-même agriculteur. En outre, la connaissance sans cesse accrue de l'habitat groupé, villages agricoles et villages d'artisans, change la donne. Comment les intégrer à des

schémas qui postulent la cohérence de l'appropriation du sol autour de la ferme ou de l'habitat aristocratique?

Voilà donc nos Gaulois saisis par une première série de conventions déjà décidées, déjà rassemblées et déjà organisées en structure. À eux, donc, de se loger dans ces collecteurs déjà-là, sur la base de quelques principes rassemblés dans la figure suivante et qui tournent tous autour de la notion, contestable, de visibilité et de représentativité des artefacts archéologiques.



► FIG. 36
Les Gaulois à l'aune de la prétendue visibilité de l'archéologie

À cette conception du social, on peut formuler une objection principale. Pourquoi chercher le social dans des signes ou des symboles ou dans des hypothèses de répartition spatiale tempérée, et pourquoi le faire après avoir pris soin d'exclure de ce raisonnement beaucoup d'informations qui peuvent y participer et qui se trouvent rangées ailleurs? Pourquoi aller puiser dans des collecteurs "déjà-là" (implicites) des explications pour interpréter des formes? Le social, serait-ce donc de l'herméneutique, le dévoilement de symboles, une espèce de lecture d'objets qui seraient les justes reflets de ce qu'ils ont été?

C'est peut-être là l'essentiel: les informations qui pourraient être utiles voire centrales sont souvent placées dans des chapitres techniques, où elles sont les conditions de la chose, mais pas la chose elle-même. Au moment de parler du "social", on aura donc des paysans sans champs puisque les parcelles ressortissent de l'occupation du sol, des propriétaires sans propriétés puisque le mode d'appropriation n'est pas envisagé et est réglé par le recours à cette notion moderne (alors que les concepts clés de l'appropriation antique sont la *possessio* et l'*occupatio*), et ainsi de suite.

Une nouvelle série de collecteurs implicites peut être nommée. L'un concerne les présupposés liés à la propriété, un autre ceux liés à la stratification sociale, un autre pose le principe que les unités de propriété constituent un pavage, ce qui revient à passer du registre de l'exploitation à celui de l'appropriation et de ce dernier à celui de la territorialisation. Un peu comme si, de glissements en glissements, on faisait aujourd'hui une étude de l'exploitation agricole et de la propriété avec une carte des polygones de Thyssen fondée sur la carte des villages, hameaux et fermes isolées des campagnes d'après la série orange de l'IGN au 1/50 000e. Ces notions, qui ne sont pas mineures, ne sont pas discutées et fonctionnent ainsi comme du social déjà assemblé. Mieux, elles servent, dans le raisonnement, à relier des faits entre eux à donner du sens. Les typologies sont même créées pour permettre de mobiliser ces collecteurs.

Le raisonnement consiste à effectuer un classement des objets (points et unités de pavage) d'après leur taille et à interpréter cette hiérarchie par le recours à des notions modernes dont la pertinence pour l'époque laténienne n'est pas discutée. Les paysans gaulois sont ainsi à l'image des collecteurs élaborés par les chercheurs aux XIXe et XXe s. Ce sont des propriétaires hiérarchisés et leurs élites paraissent plus proches des notables ruraux d'une monarchie censitaire que des chefs gentilices des sociétés antiques, leurs paysans plus proches des petits propriétaires ou des paysans figurés sur les toiles des maîtres de Barbizon, que des divers dépendants des sociétés préromaines.

Puisque le processus est fixé d'avance (on va du simple vers le complexe) la démarche typologique conduit, par niveaux hiérarchiques, à des collecteurs encore plus vastes. Le premier niveau est de penser que les populations du passé disposent d'identités culturelles dont les objets archéologiques sont les reflets. Des types d'objets aux cultures archéologiques, le pas semble logique. Mais il enferme les indices dans des périodes closes, en en faisant des signes captifs. Un second niveau est le schéma diffusionniste qui est censé répondre à la question de la cause du phénomène. Pour l'Âge du Fer, le progrès vient de Rome, grâce à l'échange qui dynamise les sociétés locales et les fait évoluer. Nos paysans gaulois sont ainsi la périphérie d'un centre, une des auréoles d'un schéma d'économie-monde dont le centre est ailleurs.



► FIG. 37
Les Gaulois à l'aune de l'amplification théorique moderne

Les paysans gaulois issus des collectifs

Prenons la question selon une autre méthodologie, et composons des collectifs pouvant éventuellement produire du social. Ne nous cachons pas la difficulté. Non seulement il est difficile de changer de méthodologie par rapport à une forme de rationalité éprouvée et devenue transparente tellement elle paraît aller de soi, mais en outre nous agissons sur un stock d'informations très disparates, puisque nous devons travailler à partir de faits largement transmis et transformés. D'où un premier précepte, accepter que l'information parvenue jusqu'à nous ne représente pas obligatoirement le réel ancien, et que l'archéologie n'est pas le dévoilement du réel caché. Un second précepte sera d'accepter de ne pas nommer les réalités anciennes à expliquer par des équivalents modernes indiscutés. On ne parlera donc pas de propriété, sauf si un raisonnement exposé et argumenté le permettait. La question n'est pas de savoir de combien de terres tel fermier est propriétaire, elle est d'abord de se demander si la notion de propriété convient pour cette période. Et la réponse est le plus souvent négative. Si on ne le fait pas, le social est déjà-là, et il est un social moderne, inapproprié par définition.

Si, au contraire, nous ouvrons un collectif s'intéressant aux formes de l'appropriation du sol, dont nous espérons qu'il contribue à nous donner une image du social et à le faire sans que nous parlions à la place des acteurs, nous devons chercher les êtres qui le concernent. Pour cela, c'est dans l'ensemble des informations des ouvrages qu'il faut puiser et je retiens alors des faits pertinents qui n'ont pas été regroupés selon des collectifs, comme je le propose, mais classés différemment selon un mode positif par disciplines et par tiroirs.

Ailleurs que dans les chapitres sur la société, je note, en effet, des informations très intéressantes, quelquefois contradictoires:

- le terme latin d'*aedificium*, employé par César, dont on a longtemps pensé qu'il était l'équivalent gaulois du terme latin de *villa*, et qu'il désignait une réalité de même type, recouvre en fait des réalités diverses. Le sens donné au mot diffère et l'assimilation *aedificium* = grande ferme de l'aristocratie gauloise n'est pas solide.
- l'installation des habitats peut tenir compte d'un égal accès à une ressource, comme le dit l'exemple du village de Longueil-Sainte-Marie "l'Orméon", en montrant des maisons assez régulièrement alignées à une trentaine de mètres d'un chenal.
- entre la Tène moyenne et finale et le début de l'époque romaine (en dates habituelles: entre 200 et 0 av. J.-C. environ), les palynologues repèrent un changement important de l'organisation du sol: à la Tène moyenne et finale, l'enclos d'habitat est entouré par des prairies et les champs sont au-delà; au changement d'ère, la situation a muté et l'enclos est entouré d'abord par les champs, puis les prairies et enfin les bois. On a donc rapproché les champs, peut-être pour limiter les déplacements?
- dans le chapitre sur le milieu naturel, on cite le texte de César rapportant que la maison d'Ambiorix est entourée de bois selon l'usage général des Gaulois (BG, VI, 30), ce qui est contradictoire avec ce qui vient d'être dit.
- des changements dans les pratiques agricoles: l'usage de la faux à partir du second siècle av. J.-C., serait à mettre en lien avec la récolte d'herbe; l'abandon de la méture et la spécialisation des cultures.
- la diffusion des établissements ruraux sur des types différents de sols.
- la multiplicité des plans d'habitat et de parcelles et leur rapide succession vers la fin de l'âge du Fer. À ce titre, l'exemple du site aristocratique de Paule dans les Côtes-d'Armor, où un habitat fortifié puissant prend la suite d'une très grande ferme vers 300 av. J.-C., en respectant partiellement le plan de celle-ci, est très intéressant. Le site a fourni des statues originales, a révélé la pratique des banquets, et l'association de l'artisanat aux autres activités (citée d'après Buchsenschutz 2004, 90-92).
- l'existence de formes de planification agraire en Gaule, visible dans des ensembles comme la vallée de l'Ouche et des Tilles, ou les formes de la forêt de Haye en Lorraine, et la position intégrée de l'habitat par rapport à ces

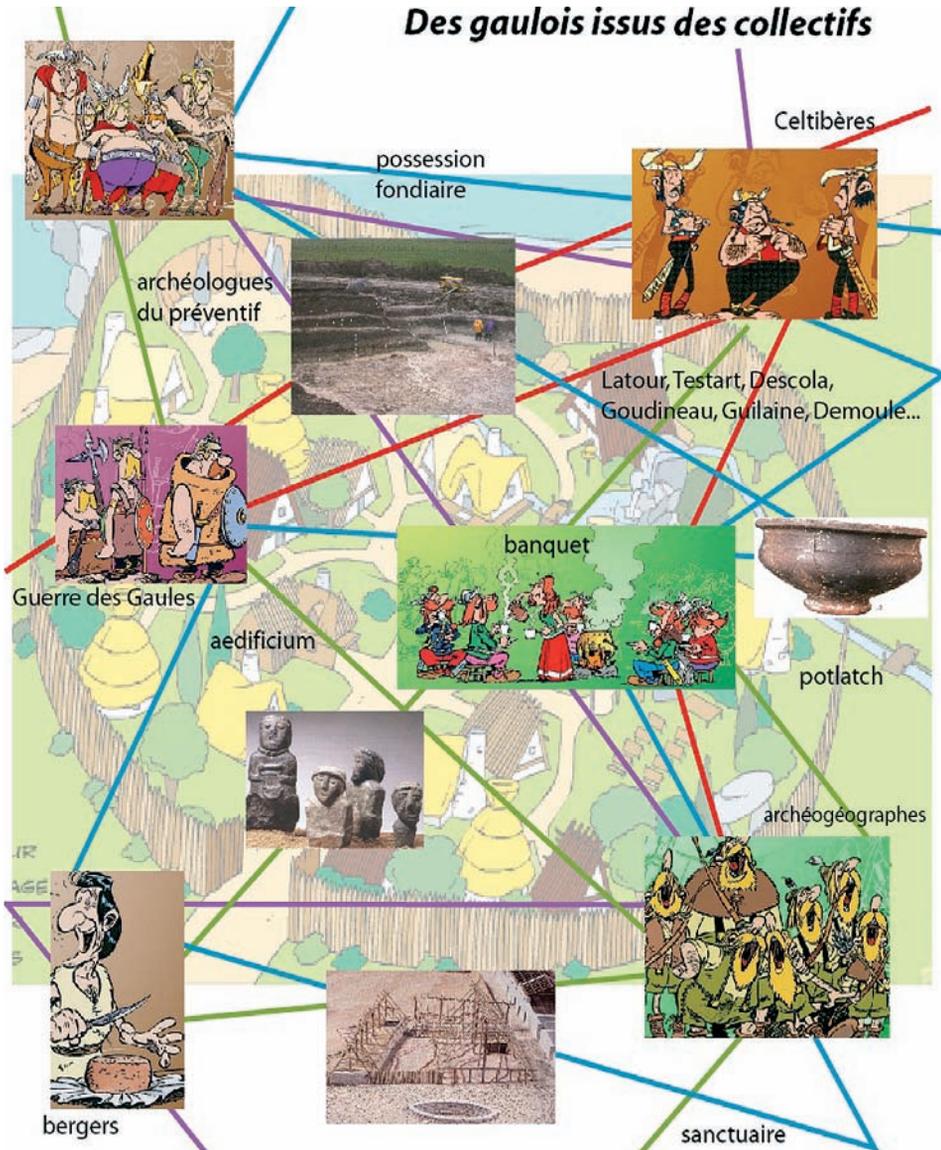
formes. Dans ces ensembles, ce n'est pas l'habitat qui polarise l'espace et dicte la forme des parcelles, mais l'inverse. Quelles réalités sociales ces espaces non polarisés produisent-ils?

- la discussion sur le statut des annexes rurales, et l'impossibilité, quelquefois, de faire la différence entre une très petite ferme et une annexe technique (grange, remise) d'une ferme plus grande. La question n'est pas secondaire car elle biaise tous les calculs faits sur les pavages territoriaux, les polygones de Thyssen, etc.
- le lien entre les habitats et les sépultures, ainsi qu'entre les habitats ruraux et les sanctuaires, qui peut suggérer des densités d'occupation et des modes d'appropriation et d'usage du sol.

Que retenir de cette liste donnée à titre d'exemple et qui n'est pas exhaustive? Que le social que disent les acteurs (j'appelle ainsi tous les faits mobilisés ci-dessus, pas seulement les êtres humains) est instable, évolutif, parce que lié à un processus de colonisation, avec mobilité des formes et des phases de l'occupation du sol. Tout cela ne prédispose pas à voir des occupations stables, des "droits" fixes et des hiérarchies pérennes, notamment sur le sol, mais sans doute des changements assez importants entre le début du second âge du Fer et le début de l'époque romaine. Que des tentatives d'organisation d'une occupation collective et planifiée sont là pour dire que le pouvoir sur le sol est régi par un principe d'indivisibilité, sans lequel ce mode serait compromis. Peut-on nommer ce mode d'appropriation du sol? Que des associations originales doivent être observées pour dire le social, comme celle qui unit certains habitats et la pratique des banquets, ou encore le lien entre habitat et fortification, etc.

Nous pouvons, dans ces conditions, associer des faits de nature différente et suggérer des liens faisant surgir une tout autre vision du social, un social non pas déjà dit, mais produit par ces associations. Dans cette association, les travaux d'un Christian Goudineau sur les échanges entre Gaulois et autres peuples, les fouilles des archéologues du préventif, les concepts d'un Philippe Descola, d'un Alain Testart ou d'un Bruno Latour, sont tous figurés comme des liens qu'on a choisi d'établir, et donc, qu'on peut discuter et changer si de nouveaux éléments apparaissent.

En fait nous devons alors envisager des questions importantes avant même de suggérer une forme d'appropriation, et surtout avant d'employer des termes ou expressions aussi lourds de sens que propriété, foncier, aristocratie foncière, etc. La société gauloise est-elle familiale ou lignagère? L'aristocratie est-elle formée de chefs de guerre, et ceux-ci sont-ils chargés de fonctions de régulation (police, par exemple) effectuées sur demande du groupe mais avec des moyens privés (suites guerrières), ou bien distinguerait-on les formes d'une société différente, avec service des armes obligatoire, sur la base de citoyens-possédants? Quelles sont les sources de l'esclavage, la guerre, la razzia ou bien la dette? Les grands banquets évoquent-ils



► FIG. 38

Les Gaulois à l'aune d'un collectif éprouvant les liens réels: illustration fictive évoquant des exemples de liens qu'il faudrait éprouver pour tracer un collectif de ce type.

des sociétés à potlatch, et dans ce cas quels seraient les dons ostentatoires qui en seraient le but, quelle en serait la réciprocité? On sait que les sociétés à dons ostentatoires du type potlatch sont l'antithèse des sociétés à grades et à

rangs: l'idée de classer les fermes gauloises en 4 rangs pour établir une hiérarchie sociale peut-elle être considérée comme une conclusion légitime et objective de l'observation, ou, au contraire, un usage intempestif d'une idée préconçue orientant dès lors l'interprétation vers une société à rangs et à grades?

La forme du rapport au sol est-il de type foncier, c'est-à-dire que la terre appartient à quelqu'un, groupe ou personne, indépendamment de ceux qui l'exploitent, et même indépendamment du fait de savoir si elle a jamais été mise en valeur? Ou bien l'appropriation se fait-elle par le travail? (Testart 2005, 27). Plus généralement encore, peut-il y avoir des formes de propriété foncière, c'est-à-dire d'appropriation privée de la terre sur le mode moderne que nous connaissons? Il me paraîtrait très risqué de considérer que le débat est clos et de verser tout uniment les sociétés de l'âge du fer dans ce cas et de considérer, par exemple, que les aristocraties y sont des aristocraties foncières.

Comment cosmopolitiser? Nouvelles démarches

En fait, l'approfondissement du moindre sujet sur les sociétés antiques et médiévales, bute de plus en plus sur l'incongruité des catégories modernes duales, rassemblées en gisements de ressources pour l'interprétation et baignant dans une téléologie permanente. Cette incongruité peut aussi provenir d'un effet pervers, une espèce d'interprétation moderne à la puissance deux. C'est le cas lorsque, voulant faire pièce aux lectures primitivistes des sociétés anciennes, on n'a de cesse de vouloir moderniser leur lecture afin de ne pas risquer de tomber dans ces errements. Mais on ne gagne rien à faire parler le roi arverne Bituitos comme l'actuel gouverneur de la Banque de France, sous prétexte de ne pas le ringardiser.

D'autres modes de réflexion peuvent donc être mis en œuvre, en raison des ouvertures qu'ils proposent et des effets heureux qu'on peut espérer de leurs transferts.

Revisiter les catégorisations

Retons sur l'exemple, parce qu'il n'est pas secondaire, de la classification de la "société" gauloise, et notamment du mode de raisonnement "social" qu'on peut tenir à propos des vestiges archéologiques et planimétriques de plus en plus nombreux qui la concernent.

Peut-on faire autre chose que de l'anachronisme méthodologique? Oui, à commencer par s'interroger sur le mode d'acquisition de la terre dans des sociétés anciennes. Puisqu'on récuse le classement entre propriétaires et non-propriétaires, comment procéder? Alain Testart vient de suggérer des pistes dans son récent essai de classification des sociétés (Testart 2005). Il est conduit à distinguer trois modes (et trois Mondes) différents, tout à fait concevables, selon moi, dans l'Antiquité:

- l’absence d’appropriation de la terre, c’est-à-dire des sociétés achématiques, sans richesse socialement utile (qu’il nomme Monde I).
- l’appropriation par le travail, de type africain, mode de “propriété” des sociétés dites primitives, celui dans lequel on perd la “propriété” dès qu’on cesse d’exploiter (Monde II).
- l’appropriation foncière (ou fundiaire, pour respecter le latin *fundus*) qui est une “propriété” attachée au fonds, à la terre, indépendamment de celui qui la travaille, distinction importante, puisqu’elle suggère que le social repose, dans nombre de cas, sur le lien existant entre le “titulaire” et “l’exploitant” (Monde III). On a reconnu là tous les systèmes qui se fondent sur la précarisation du lien à la terre par le biais de la *possessio* et qui produisent la rente au profit des élites (voir l’importance du *tributum* et du *vectigal* pour les classifications agraires dans l’Antiquité romaine). Bien entendu le faire-valoir direct entre dans cette catégorie, titulaire et exploitant étant la même personne.

Voilà trois mondes qui ne me paraissent pas si étanches et indépendants que la classification le laisse penser. Mais c’est principalement dans le cas du monde III, celui de l’appropriation foncière, qu’il convient de poursuivre la réflexion. C’est ce qui est tenté ci-dessous, malgré les difficultés et les limites de l’histoire comparée.

L’intérêt de l’histoire comparée

On peut recourir à un exemple de l’histoire agraire de Rome entre le Ve et le Ier s. av. J.-C., non pas pour trouver là des réponses toutes faites aux questions qui se posent en Gaule dans des termes différents, mais pour apprendre de cet exemple comment se posent les problèmes et combien le transfert de notions modernes est risqué.

Les travaux des historiens, des archéologues et des archéogéographes offrent, pour l’Italie centrale, un tableau renouvelé du rapport qu’on peut tenter d’établir entre le sol et la société (Capogrossi Colognesi 2002; Hermon 2002; Chouquer *et al.* 1987; Chouquer et Favory 2001). Ils ne sont pas exempts du risque d’interprétation moderne. Mais, surtout, ils montrent que les “sources” ne sont pas directes : l’histoire de cette haute période n’est connue que par l’exploitation identitaire et historique qu’en ont fait, déjà sous l’Antiquité, les Romains dans leurs actes et leurs écrits, conduisant à opérer une archéologie de la “source” particulièrement intéressante et difficile.

Le statut de la terre est débattu pour les périodes qui précèdent l’apparition de la notion d’*ager publicus* et celle de *possessio*. On devine une forme gentilice d’appropriation. La *gens* est un groupe agnatique (lien de parenté par les hommes) qui se forme autour d’un ancêtre commun, mythique ou réel. La cohésion est peut-être double, à la fois familiale et territoriale, ce que traduirait le mot *adfinis*. Les affins (dans la transcription française du mot latin *affinis*), ce seraient les parents

par alliance et les voisins. Mais les différences semblent importantes: parents, amis (*sodales*), clients, et les divers esclaves pour dettes (*nexi, addicti, iudicati*) composent un groupe élargi qui peut atteindre des milliers de personnes. On aimerait savoir si cet agrégat produit un social égalitaire ou non: les historiens penchent pour le communautarisme d'origine, mais le mythe de l'égalité primitive est tel, et les indices archéologiques d'interprétation trop malléables, pour qu'on puisse y souscrire sans hésitation. On pense que l'aristocratie émerge de la compétition entre les groupes familiaux, et que ce processus de différenciation est possible parce qu'existe déjà une spécialisation des tâches.

La mobilité caractérise ces situations: arrivée à Rome de clans nouveaux; départs de classes d'âge pour aller s'établir ailleurs lors de cérémonies dites du "printemps sacré" (*ver sacrum*), dans lesquelles on reconnaît un prototype de colonisation; présence diffuse d'un même groupe gentilice dans des sites différents. La première catégorie juridique dont on perçoit à peu près clairement la définition et le mode de formation est l'*occupatio*, à l'origine de l'*ager publicus*. C'est vers la fin du VIe s. et plus probablement au début du Ve qu'on trouve mention des premières colonies de Rome, à sa proximité. Mais le mouvement de codification s'étale dans le temps, jusqu'à la loi des XII Tables (milieu du Ve s. av. J.-C.). On croit comprendre qu'à l'occasion des premières formes romaines de colonisation et après la déclaration du sol conquis comme *ager publicus*, se dégagent trois types de terres: celles qu'on assigne individuellement aux colons, celles qu'on réserve à la collectivité civique, celles qu'on laisse à la libre occupation. Cette dernière peut-elle être considérée comme la part des groupes gentilices? Est-ce là l'origine de la question agraire romaine qui oppose ensuite les *possessores* aux colons? Mais, dans ce cas, on doit en conclure que, au-delà de l'*ager Romanus antiquus*, les membres de l'aristocratie romaine étaient invités à avoir l'usage du sol public, car il ne peut être approprié, mais pas le *dominium* sur les terres conquises? Alors que les colons de citoyenneté romaine, eux, pouvaient devenir titulaires de ce droit plein et entier sur le lot qui leur avait été assigné? Quel social ces réalités produisaient-elles?

L'intérêt de l'histoire romaine précoce, est de suggérer l'existence de liens qu'on est plus mal placé pour établir dans les situations non documentées par des textes. Par exemple, il faut s'interroger sur la nature et la profondeur des liens existant entre l'*ager compascuus* et la domination gentilice ancienne. L'*ager compascuus*, à Rome et autour de Rome, ce seraient les pâturages que les chefs gentilices auraient concédés à leurs clients pour qu'ils bénéficient d'un accès aux ressources. On a également envisagé que la colonisation des terres et le développement de la conquête territoriale de Rome soient liées à la maîtrise du réseau des grands chemins de transhumance (*tratturi*) de l'Italie centrale et méridionale, et que le développement de la conquête selon des axes routiers directifs, ait pu provoquer l'apparition de formes juridiques et administratives originales (*pagi* et *vici*).

La cartographie du social laténien, on le voit, est probablement impossible sans une connaissance minimale de la planimétrie. Inversement, l'exemple romain

démontre autre chose: la connaissance de celle-ci ne se satisfait pas de la seule cartographie des trames quadrillées des limitations, car celle-ci ne documente qu'une seule catégorie (certes immense avec l'expansion romaine), celle de cette portion de l'*ager publicus* qui est divisée pour être assignée.

L'hypothèse d'ensemble est que l'histoire agraire de Rome du VIe au Ier s. av. J.-C. semble dominée par l'héritage de la structure gentilice qu'on perçoit à l'époque royale et au début de la République, et le moteur principal, celui qui fabrique du social, c'est l'évolution du groupe gentilice. Les clients, parce qu'ils deviennent la souche des colons citoyens envoyés sur les terres conquises, gagnent en indépendance.

De tout ceci il ressort sans doute que la distribution des terres est un processus longtemps maîtrisé par les patriciens, que le statut de la possession de l'*ager publicus* issu de l'occupation est le statut principal, et que le *dominium* des colons sur leur lot, n'est, au moins au début du processus, qu'un statut second, en quelque sorte une concession des possédants à leurs anciens clients. Les plus anciennes divisions géométriques du sol remontent, au mieux de notre documentation, au milieu du IVe s., et toutes les tentatives pour identifier des réalisations de ce type à la fin du VIe et au Ve s sont des spéculations ne reposant sur aucune réalité planimétrique. En revanche, l'apparition de ce mode de division concerté est un événement, qui indique alors une transformation sociale sans doute importante.

Avec la catégorie dite du Monde III d'Alain Testart, on peut suggérer que les sociétés antiques à mode d'appropriation foncière ont pu être dominées par plusieurs modes d'accès à la terre, coexistants:

- l'indivision de l'usage du sol, mais dans le cadre gentilice: cas de l'*ager compascuus*;
- la possession, en principe précaire, de portions variables de l'*ager publicus*;
- le *dominium*, enfin, qui est une espèce de possession consolidée par l'usucapion, c'est-à-dire ce mode d'accès à la "propriété" qui joue pour les seuls citoyens romains dès lors qu'ils ont pris par usage (*usu capere*) un bien immeuble pendant deux ans.

Mais l'histoire romaine précoce nous montre également que les catégories pensées à très haute époque pour le territoire entourant immédiatement Rome, avec la compétition des clans gentilices, ne valent pas pour les terres conquises où d'autres modes s'imposent.

Si l'on appliquait à une carte archéologique des fermes et des *villae* romaines connues entre les VIe et IIe s. av. J.-C., des critères tels que la définition de la propriété selon la taille des bâtiments, la longueur du pêne de la clé, ou la profondeur du fossé, on voit la situation d'incommensurabilité que ce classement créerait par rapport à la nature des questions posées. Non pas que l'argument de la taille soit totalement irrecevable, on s'en doute. Mais il n'est pas organisateur des rapports, sauf à ne pas vouloir sortir d'un classement naïf entre gros, moyens et petits propriétaires.

Entrer de plain-pied dans la matérialité des choses

Le lecteur critique aura remarqué que j'ai fait jusqu'alors une réponse malgré tout assez traditionnelle: sans doute fondée, car j'ai rappelé quelques évidences, mais académique puisque j'ai globalement contesté les interprétations des archéologues en recourant à d'autres disciplines plus abstraites, l'anthropologie, l'histoire, le droit romain, etc. Comme si la nature de la matière était telle qu'elle doit toujours être interprétée par des faits supérieurs, établis par les hommes, en des actes intentionnels, sociaux et filtrés par des experts de la chose intellectuelle.

Il faut donc également ouvrir un autre registre pour composer le collectif de façon moins déterministe. La voie suggérée par les protohistoriens spécialistes de l'âge du Fer est très intéressante. Elle suppose de considérer que les gisements archéologiques correspondent à des investissements collectifs au profit de tel ou tel (un aristocrate ou un paysan pour une construction, un défunt pour un tumulus), dont on peut mesurer la dépense d'énergie collective (Tainter 1977). L'idée est de trouver les hiérarchies dans les collections elles-mêmes et non dans des logiques extérieures. Il faut ensuite chercher l'outil d'analyse qu'on appliquera à ces ensembles de composition discutée et dont on attend qu'ils rendent compte de structurations originales et produisent ainsi le social. C'est le cas des recherches de Laurent Olivier et de Bruno Wirtz sur les nécropoles de l'âge du Fer (Olivier et Wirtz 1993). Cet "objet" funéraire est choisi en raison de la bonne connaissance qu'on en a. Au terme de démonstrations d'une grande complexité, ils découvrent que la taille des aires funéraires n'est pas dépendante de la taille des communautés auxquelles elles appartiennent (alors qu'on est naturellement tenté de faire ce lien). En revanche, elle dépend de la place que les communautés occupent au sein d'une espèce de «géographie du pouvoir», continue et à toutes les échelles spatiales. Si l'idée est exacte, il y aurait donc un immense avantage à promouvoir une archéologie qui se donne pour objectif de décoder ces configurations, pour aborder la cartographie du social sur d'autres bases, c'est-à-dire à produire les groupements sociaux au lieu de les présumer.

Une recherche de ce genre doit être conduite sur les installations agricoles des deux âges du Fer. Ce qui permet, dès lors, de mieux formuler l'insatisfaction. Ce n'est pas le fait qu'on aille mesurer la profondeur du fossé qui enclot l'espace d'habitat qui, en soi, me gêne. C'est le présupposé que la logique de cette mesure soit une herméneutique, une interprétation en termes de signes, de reflets, d'ostentation. Je préférerais que la logique soit plus neutre, qu'elle dise les hiérarchies en elles-mêmes et qu'elle produise le social ancien au lieu de l'illustrer.

On dira peut-être que je détruis un social recourant un peu trop facilement à l'explication par le pouvoir et les élites, pour finir par donner à Laurent Olivier et Bruno Wirtz acte de leur «géographie du pouvoir». En apparence, peut-être, mais en réalité, non. C'est exactement la même chose que pour les centuriations. Pour

démontrer l'impérialisme romain (une réalité) on a jusqu'ici été peu regardant sur la qualité des centuriations et on a généreusement quadrillé le monde romain, au point qu'aujourd'hui il faut un peu faire la chasse aux intrus. Mais mon but n'est pas de passer à la trappe cet objet donné, même si trop de ses clones vieillissent mal. Mon but est de chercher à me libérer de la méthodologie coercitive qui a prévalu jusqu'ici, afin de mieux approcher les diverses réalités antiques. Les centuriations n'en sortiront que raffermies.

C'est la même chose pour l'âge du Fer. On peut éviter les modélisations closes (du type *cultures* ou *économie-monde*) au profit de procédures plus ouvertes qui nous diront le social. Le but n'étant pas de passer les princes hallstattiens ou les aristocrates terriens laténiens à la trappe au profit de sociétés indistinctes, mais de les connaître sur des bases libérées des présupposés du nationalisme méthodologique, en l'occurrence, deux ou trois de nos divinités, Rome, le *social* et Braudel, par exemple.

Chapitre 10

Local et global, autonome et déterminé

Où en sommes-nous de la question des échelles?

En deux siècles de recherches, nous avons franchi de très nettes étapes. Au temps du méthodisme et de la géographie historique, l'échelle des événements était chronique et ne concernait que les faits sociaux, puisque le cadre géographique était estimé intemporel, sans variations significatives, donc sans mouvement. Avec les plans étagés de Fernand Braudel, la construction des temporalités a été conçue sur l'idée d'une mise en relation de trois plans, inspirés de la hiérarchie emboîtée des cycles économiques de la thèse labrousienne, nommés structure, conjoncture et événement. Cette avancée a, cependant, rapidement été battue en brèche. C'est notamment à l'étage des structures quasi-immobiles, dans lesquelles on sait que Braudel rangeait le rapport à l'espace géographique, que les failles sont apparues. Nous en sommes, aujourd'hui, presque à la conception inverse, celle d'une forte mobilité des milieux, à un degré de fluidité de l'espace-temps physique qui étonnerait sans doute beaucoup Braudel.

Le «jeu d'échelle» a été proposé comme terrain de réflexion et de pratique pour sortir de cette aporie (Revel 1996; Barrué-Pastor et Bertrand 2000). Dans nos disciplines géohistoriques, on a commencé par rappeler que les échelles variaient avec les disciplines. Quand le géologue compte en millions ou centaines de milliers d'années, l'archéologue en milliers, l'historien compte avec des pas de temps beaucoup plus fins.

La *microstoria* / microhistoire a, de son côté, expérimenté l'échelle locale, réalisant des avancées décisives. Ses apports ont été au centre d'un séminaire de Jacques Revel, et ont donné lieu, en 1996, à la publication d'un recueil, justement nommé

«Jeux d'échelles». C'est, du texte de présentation de Jacques Revel qu'il faut partir, en raison de l'excellence des analyses de l'auteur (Revel 1996). Dans l'expérience de la microhistoire, on pense tout de suite à la taille des terrains observés, et l'échelle qui vient à l'esprit est cartographique. On est à grande échelle, celle de l'observation la plus fine des géographes. Mais, ce que relève Jacques Revel, la microhistoire ne se contente pas de ce changement d'échelle, elle change aussi d'objet, puisqu'elle délaisse la recherche des régularités amplifiables en lois pour privilégier l'indice, le signe, la trace, le vestige, et à partir de lui construire différemment l'objet.

La question du global et du local se trouve donc en lien avec une autre, bien plus grave que le choix d'une échelle, celle de la conception même de la géohistoire. La question reste, selon la formulation de J. Revel, celle des «caractères originaux de l'histoire sociale à la française: le privilège donné à l'étude des agrégats les plus massifs possibles» (Revel 1996, 17), en quoi il anticipe la notion de collecteurs hypertrophiés. Dans cette vision, l'indice n'a pas de sens, sauf s'il est, de niveau en niveau, relié à une amplification.

Les travaux les plus récents en géoarchéologie et en archéologie nous offrent-ils une perspective? Ces travaux postulent que les situations locales, celles qui sont dites à grande échelle, constituent une mosaïque de dispositifs spatiotemporels conduisant au constat de l'asynchronie de base. Ainsi, un double constat s'impose: 1. le local n'est pas l'illustration du global; 2. la résolution toujours plus fine des enregistrements et des études, en archéologie, en sciences paléonaturalistes, en morphologie planimétrique, ne débouche pas sur des séries homogènes, mais sur des situations variées, tant en raison des paramètres physiques qu'humains (Bravard 2002, 307). La haute résolution change les perspectives. Il convient, non pas de se méfier des généralisations, mais d'en réinterroger les modalités de production, lesquelles sont issues d'une épistémologie elle-même revisitée.

L'archéogéographie ne se satisfait pas de cette façon de lier la question des échelles à celle d'un choix entre la globalité des lois sociales et l'asynchronie dispersée des faits naturalistes et archéologiques. Parce que, dans chaque réflexion, on constate une difficulté.

La contradiction sociologique peut être exprimée ainsi. Durkheim pose un attendu particulièrement intéressant: «La première règle et la plus fondamentale est de considérer les faits sociaux comme des choses» (Durkheim 2005 [1937], p. 15). Cette première règle de la méthode sociologique a pour but de constituer la sociologie en science, et de détacher l'objet observé de l'observateur. On connaît le développement de cette idée chez Durkheim, lorsqu'il emprunte à Bacon les *praenotiones* ou idées préconçues par lesquelles nous finirions par concevoir les choses, à leur place et dans l'indifférence à leur réalité. Ces prénotions, ce sont des idées vulgaires, des substituts irrecevables, comme le sont par exemple les objets de l'alchimie par rapport à ceux de la chimie, ceux de l'astrologie par rapport à l'astronomie. Poussant la logique au plus haut point il écrit:

«Ce n'est pas seulement à la base de la science que se rencontrent ces notions vulgaires, mais on les retrouve à chaque instant dans la trame des raisonnements. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne savons pas avec certitude ce que c'est que l'État, la souveraineté, la liberté politique, la démocratie, le socialisme, le communisme, etc., la méthode voudrait donc que l'on s'interdît tout usage de ces concepts, tant qu'ils ne sont pas scientifiquement constitués. Et cependant les mots qui les expriment reviennent sans cesse dans les discussions des sociologues. [...] Dans les branches spéciales de la sociologie, ce caractère idéologique est encore plus accusé.»

(E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, éd. de 2005, PUF, p. 22-23)

Cette revendication d'autonomie pour les objets sociologiques peut favoriser la connaissance de lois que les historiens (de son époque, c'est-à-dire méthodistes) ne seraient pas capables de mettre au jour. On sait combien F. Simiand s'est emparé de cette idée pour dessiner le programme proposé à l'école historique (Simiand 1903). De préférence à l'idiographie, celle des situations locales et particulières, était suggéré la nomologie, celle des agrégats et des collecteurs, produisant des lois. Les idoles à abolir sont le politique (l'historien qui ne s'intéresse qu'aux institutions), l'individuel et le chronologique.

On est d'autant plus surpris, en rappelant ces fortes pensées, de l'aveuglement des sociologues et des historiens sur le principal de ces agrégats, la nation, et de leur cécité sur les effets de cette prénotation sur la fabrique des objets historiques. J'ai rappelé plus haut le texte dans lequel Durkheim liait rationalisme et idée nationale. Il est en contradiction assez violente avec la critique des prénotations. On réalise même que les historiens méthodistes, secoués par Simiand et Durkheim, auraient pu exploiter cet argument. Mais comme ils partageaient la même passion nationaliste, voire nationalitaire, cela ne leur vint pas à l'esprit.

Changeons d'époque et changeons d'échelle. L'asynchronie peut-elle être notre horizon? Lorsqu'on souhaite utiliser leurs résultats, nos collègues paléo-environmentalistes, géoarchéologues et géographes physiciens attirent l'attention sur la délicate représentativité des observations qu'ils sont conduits à faire. Selon eux la question du changement d'échelle n'est pas résolue. Par ce constat, ils entendent expliquer que, selon l'échelle, le bilan n'est pas le même.

«Le synchronisme, lorsqu'il est enregistré [par une série sédimentaire en milieu fluvial, par exemple], peut fort bien n'être que celui des forts impacts des actions anthropiques. (...) Cependant, la finesse croissante de la résolution des enregistrements conduit en réalité à l'asynchronisme d'un petit bassin à l'autre, les réponses environnementales ne pouvant pas être parfaitement similaires du fait des paramètres physiques et humains propres à chacun des bassins. (...) En d'autres termes, la finesse conduit

à l'asynchronisme alors que l'approximation facilite la recherche des synchronismes»

(Bravard et Magny 2002, 307-308).

Le risque serait de mal comprendre cette série d'observations et de penser que l'espace microlocal conduirait à plus d'exactitude que l'inévitable approximation obtenue sur des espaces plus larges. Nos collègues ne condamnent ni ne privilégient aucune échelle particulière, il faut le leur reconnaître. Cependant c'est rester en chemin que de constater que la question des échelles n'est pas résolue. Les échelles ne sont pas l'aboutissement de la recherche. Ce qui doit rester notre horizon, ce sont les objets.

Global et local: une affaire de mise à plat

Nos disciplines doivent agir, quotidiennement, à diverses échelles. La question de la relation entre les niveaux — micro, meso, macro, pour employer les préfixes habituels — est généralement résolue par le recours à une théorie de l'emboîtement qui va, dans les applications scientifiques, jusqu'à une théorie de la hiérarchie des plus rigides. Temps et espace sont conjugués, à ces différents niveaux. Un phénomène rapide se déroule sur de petits espaces, tandis qu'un phénomène lent se déroule sur de grands espaces. L'écologie du paysage, par exemple, recourt à cette théorie en exprimant une dépendance d'échelle pour décrire les phénomènes qu'elle étudie (Burel et Baudry 1999, p. 30-32 et 80-82).

Précisons le raisonnement, cette fois à propos des objets de la géographie historique et non pas ceux de l'écologie du paysage. Plus on descend vers le niveau microlocal, plus on évoque les interactions locales. Plus on évolue vers le niveau macroscopique, plus on évoque le contexte global. Or ces deux niveaux, chacun le sent bien, sont des impossibles. Rester à un niveau microlocal est impossible puisque, derrière chaque fait, on entrevoit bien les relations qu'il faut créer avec d'autres temps, d'autres lieux, d'autres formes d'existence (Latour 2006, 243). Il faut être bizarrement convaincu de la vertu autarcique, comme les personnages de Molière l'étaient de la vertu dormitive, pour penser qu'un niveau local peut s'expliquer en lui-même, sans lien avec l'extérieur, à quelque époque que ce soit. Les interactions sont tellement peu locales, que la notion d' "interactions locales" est une chimère. Mais se situer à un niveau global est également un impossible puisque, dès qu'on entend savoir ce qu'est ce fameux "cadre" ou "contexte", on reste dans une abstraction qui confine à l'inexistence et on se trouve renvoyé vers les réalités locales. Les sciences sociales errent, depuis longtemps déjà, entre ces deux pôles.

Une autre façon de procéder est de topographier les relations et d'aplatir, dans un schéma à deux dimensions, les ensembles. Pourquoi deux dimensions? Pour éviter que, par la troisième dimension, on ne soit tenté de recourir à la rhétorique du

dessus et du dessous, et donc de revenir à un structuralisme d'emboîtement qui est justement l'échec à combattre. B. Latour suggère ainsi de placer local et global côte à côte et d'intituler local ou micro, un site qui dispose de peu de connexions et global ou macro, un site relié au précédent et qui dispose de plus de connexions.

«“Macro” ne désigne plus un site plus large ou plus vaste dans lequel le niveau “micro” serait enchâssé comme une poupée russe, mais un autre lieu, tout aussi local, tout aussi “micro”, qui se trouve connecté à d'autres par un véhicule précis qui transporte un type précis de traces»

(Latour, 2006, p. 257).

Ainsi, un réseau global est local de part en part, comme l'écrivait déjà B. Latour dans son essai de 1991 (*Modernes*, p. 158: «même un réseau long demeure local en tous points»).

Voilà pourquoi le macro n'est pas un niveau supérieur, mais un niveau ajouté, sous la forme d'une autre connexion. C'est ce qu'on peut appeler un changement d'échelle relative dans la prise en compte des objets. Bruno Latour intitule cela: «localiser le global».

Dans nos pratiques, cela signifie qu'il faut déployer toute forme et non pas décider, au préalable, le type de forme que la carte (au sens métaphorique) doit enregistrer. C'est la politique qui a ajouté à l'espace sa hiérarchisation. Celle-ci est de l'ordre du projet, mais pas une essence a priori. Nous pouvons donc décider d'intituler local, le phénomène qui ne sera pas beaucoup relié, et global celui qui le sera bien plus. À côté de l'échelle numérique des cartographes, qui ouvre des fenêtres plus ou moins grandes sur l'espace géographique, il existe donc une échelle particulièrement importante, celle de la cartographie des connexions qui permet de dire, à chaque fois, ce qui sera nommé micro ou local, et ce qui sera nommé macro ou global. Cette échelle n'est pas fixée d'avance, et c'est le sens de cette belle formule de B. Latour: «le changement d'échelle est une prouesse qu'il faut laisser à l'acteur» (Latour p. 270).

Autrement dit, déduisons l'échelle d'un phénomène ou d'un fait historique de l'observation de ce que font les acteurs. Nous considérerons ainsi, dans notre transfert de cette notion en archéogéographie, que l'échelle du phénomène est le produit de la recherche et non le préalable. Ainsi, nous éviterons la structure pyramidale des temporalités de F. Braudel, tout autant que les jeux d'échelle plus récemment mis à l'honneur, si, dans chaque cas, il fallait faire avec des échelles préalables.

Comme le nombre de connexions que nous sommes capables de cartographier est limité, admettons que nous ne voyons qu'une partie de la réalité, et que, si nos instruments sont pertinents, nous la voyons assez bien. Le compte-rendu que nous ferons ne pourra pas être panoptique, mais seulement oligoptique (p. 264), parce que nous disposerons de vues parfaites mais étroites sur la totalité des liens.

Voici, maintenant, le mouvement inverse que Bruno Latour intitule: «redistribuer le local» (279 sq.). Comment le local est-il engendré? Certainement pas par des éléments qui viendraient d'une structure profonde ou d'un contexte global. Il n'existe aucune structure cachée, sous-jacente aux phénomènes. B. Latour propose d'appeler articulateurs ou localisateurs les effets de présence que certains lieux possèdent lorsqu'ils sont transportés en d'autres lieux. Il installe aussi des gabarits structurants qui circulent à travers des réseaux réparables. Par exemple, nos modèles de planification, repris de projets en projets, fonctionnent comme des gabarits structurants, alors qu'ils ne disent rien des contenus réels qui se produiront dans les formes qu'ils créent. On échappe ainsi au déterminisme.

Redistribuer le local, c'est aussi réévaluer notre compréhension des notions de simple et de complexe. Le local n'est pas le lieu où les choses seraient plus concrètes. Mais si nous avons tant de mal avec cette idée, c'est que nous ne voulons pas toucher à l'individu. On peut accepter de critiquer le contexte (le global), mais pas le local dans lequel nous voulons voir l'individuel (ou l'élémentaire).

Il faut donc déployer à nouveau. Aucune interaction locale n'est isotopique, ce qui veut dire que ce qui agit en un lieu donné à un moment donné provient de nombreux autres lieux, moments et "actants" hétérogènes. Aucune interaction n'est synchronique. Le temps est toujours plissé. Autrement dit, ce qui produit une forme géographique peut être l'interaction de phénomènes d'échelles incroyablement diverses, comme nos travaux en archéologie et archéogéographie le démontrent souvent, ou comme ceux d'Augustin Berque le disent aussi. Par exemple, nous sommes désormais fondés, après deux à trois décennies de travaux sur les trames viaires et parcellaires, à dire que les créations peuvent, plus ou moins consciemment, transmettre des héritages d'échelle fort différente.

Les interactions ne sont pas non plus synoptiques. Les interactions ne sont pas homogènes, puisque les relais qui assurent le déroulement de l'action n'ont jamais la même qualité matérielle tout au long du parcours. Par exemple, lorsque Hélène Noizet démontre que la transmission de l'urbain se fait par la médiation de paléochenaux, le médiateur est inattendu (Fig. 39).

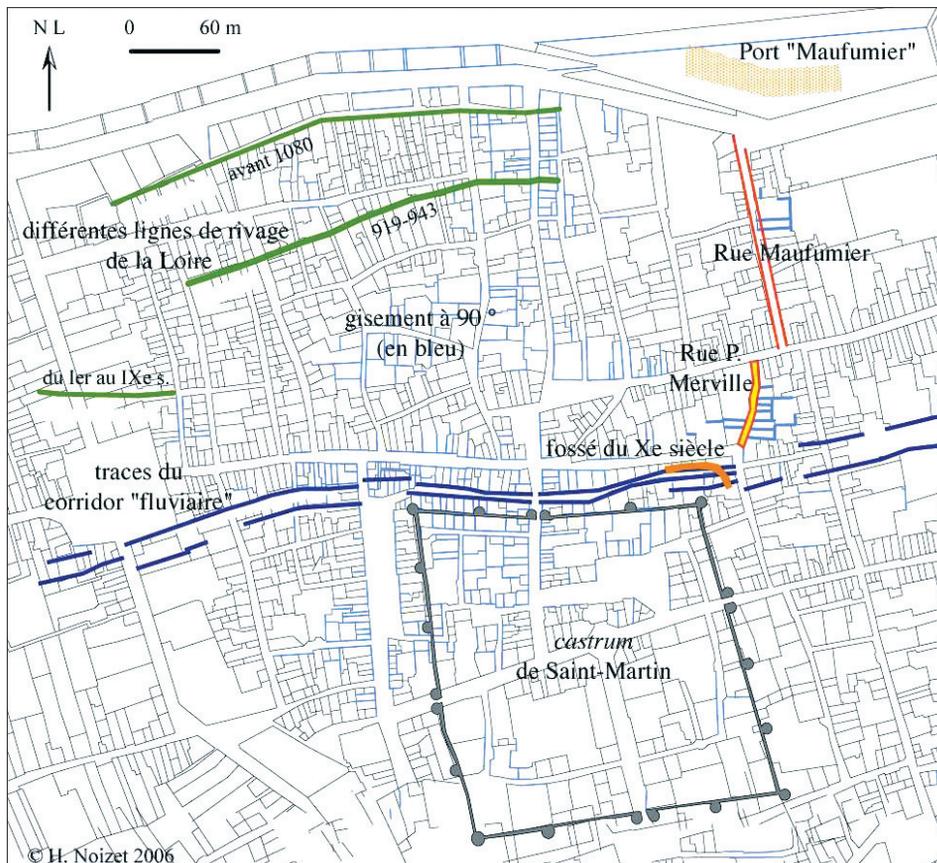
Voici un autre exemple, celui où Mélanie Foucault, étudiant le mode de transmission de l'information planimétrique sur la commune des Mailllys, met en évidence une succession de médiateurs ou transmetteurs qui ne respecte pas la progression attendue du naturel vers l'artificiel (Fig. 40 à 45).

Sur ces questions de mobilité et de médiation, on peut relire les travaux de Laurent Olivier en ce qu'il insiste sur la transformation dont les vestiges archéologiques sont le lieu, comme le sont ici les vestiges planimétriques.

Enfin, dans ce redéploiement du local, les interactions ne sont pas isobariques, puisque certains actants sont visibles, d'autres sans visibilité.

Il faut construire l'échelle, sans recours à ces deux concepts vides de sens que sont les interactions locales et la structure. La difficulté la plus grande est alors de réussir à mener une enquête en restant toujours au niveau des connexions et

du réseau, c'est-à-dire des associations, sans jamais recourir à la dialectique des relations d'échelle entre global et local, ni entre acteur et système, ni entre individuel et collectif, ni entre simple et complexe.



► FIG. 39

Tours (Indre-et-Loire). La cartographie des formes hybrides permet de comprendre des phénomènes de médiation spatio-temporels. Le but n'est pas d'observer qu'un village-rue de colonisation suit la forme d'une vallée, ou qu'un autre est installé sur la crête d'un interfluve dont il suit en quelque sorte l'arête. Ce niveau est élémentaire, peu informatif et n'est pas une découverte. Exprimé ainsi, il risquerait même de reconduire au déterminisme. Le but est de réaliser la part de transmission potentielle, comme Hélène Noizet le montre ici dans le cas de la ville de Tours, où les paléochenaux des anciennes "boires", repris par une forme urbaine, construisent le social. Ce qui est neuf, c'est de considérer que la nature (le chenal d'une ancienne rivière ou boire) est le médiateur dans différentes formes du social et de l'urbain. Ce qui est neuf, c'est de cartographier un collectif dans lequel on trouve une ville, des rivières, des moines, un égout (Maufumier), un gisement (un parcellaire d'une certaine orientation), un *castrum*, un plan cadastral napoléonien, etc. et de le faire pour lire le social.

Le corridor des Maillys et les relais de l'action dynamique

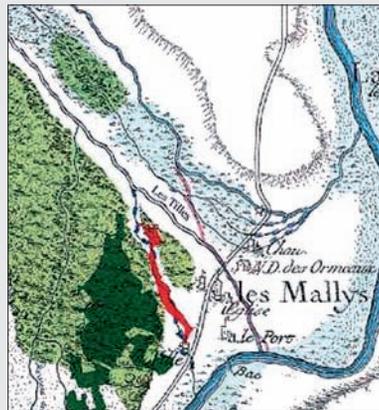
En étudiant un corridor sur la commune des Maillys, la compilation des informations orographiques, hydrographiques et planimétriques a montré une succession originale de formes et d'occupation qui constituent une métamorphose originale dans le temps. C'est, en quelque sorte, l'histoire d'un chenal tardiglaciaire qui se stabilise et devient, à la fin de la protohistoire et dans l'Antiquité gallo-romaine, un couloir de villages localisés dans le paléochenal maîtrisé, et reliés entre eux par une voie.



► FIG. 40

La carte archéologique de compilation esquisse la représentation d'une occupation intense, à partir d'une succession de «villages» installés dans le corridor fluvial.

Il faut ensuite attendre le XVIII^e s. pour disposer d'une autre image, celle de la carte de Cassini, qui montre que le lieu est le site d'un modeste bras de la rivière Tille. Il n'y a plus aucun habitat, et le milieu que reflète la carte du XVIII^e s. est humide et boisé. Ensuite, sur la première photographie de l'IGN, en 1940, le corridor a changé d'aspect. Il apparaît désormais sous la forme d'un boisement en ruban, encadré par des étendues de champs laniérés.



► FIG. 41

Extrait de la carte de Cassini (XVIII^e s.)



► FIG. 42

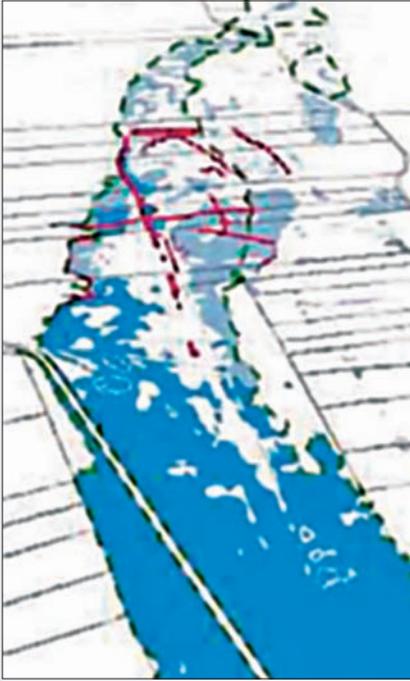
Extrait de la plus ancienne mission photographique verticale (1940, cliché IGN).



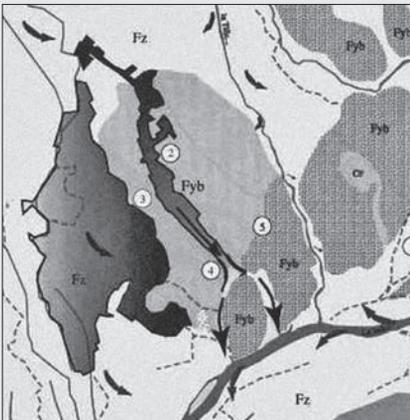
► FIG. 43

Cliché aérien de 1983 en période d'inondation.

Après le remembrement parcellaire de la seconde moitié du XXe s., le corridor a disparu, et a été remplacé par d'immenses champs transversaux, et plus rien dans la forme des parcelles ne témoigne de l'état ancien. Sauf que le site du corridor se remplit d'eau lors de crues importantes, parce que d'infimes microreliefs encore existants suffisent alors différencier l'ancien chenal de sa proximité. C'est ce que montre la photographie aérienne suivante, prise lors d'une période de pluies prolongées.



► FIG. 44
Interprétation du cliché aérien de 1983
(M. Foucault).



► FIG. 45
Relation des paléoformes avec les
connaissances géologiques (carte de
M. Foucault).

Cet exemple suscite d'intéressantes observations.

- la forme est le principal médiateur, puisque malgré des variations radicales de la fonction (rivière, village, bois, champs) la forme est presque toujours reconnaissable, d'une façon ou d'une autre.
- l'objet est souvent un hybride, de type fluvio-quelque chose: fluvio-parcellaire à l'âge du Fer; fluvio-végétal sur la photographie de 1940. Ce n'est que récemment, avec le tracé de champs géométriques indifférents au paléochenal que la forme n'est plus hybridée.
- la succession des phases n'est pas linéaire et ne nous fait pas aller du naturel vers l'artificiel, puisque les villages sont avant la rivière du XVIIIe s. et avant le bois de 1940.
- enfin, la connaissance de cette dynamique suggère des pistes pour préciser la carte géologique: elle explique, par exemple, un détail de la forme de la couche d'alluvions *Fyb*. Sans la connaissance du corridor paléofluvial, on ne comprend pas les deux interruptions de la couche *FyB* (indiquées ci-dessous par des flèches).

Global et local, ou les impossibles du nationalisme méthodologique

Suivons Ulrich Beck (2006, 56 et sv). Puisque la base de la Modernité est le nationalisme méthodologique, nous devons nous interroger sur la façon dont sont conçus les échelons supérieurs et inférieurs. Parce que nous avons eu longtemps et avons encore une conception territoriale de la société, via la nation et l'État, et que nous pensons que la société procède de ces entités (mes collecteurs du chapitre 5), nous ne pouvons pas penser aisément les échelons plus globaux, ni ceux plus locaux. Si nous voulons définir les échelons globaux, nous n'avons à notre disposition que le concept d'inter-national, qui respecte le national comme fondement. Or transformer le global en international revient à réduire les qualités de ce niveau à des types de relations pré-déterminées par l'échelon national.

Existe-t-il réellement un paysage rural "italien" (Sereni 1964), des caractères originaux "français" (Bloch 1932), une modalité "espagnole" de dynamique (Ariño Gil *et al.* 2004; Gonzalez Villaescusa 2004)? Il n'est pas difficile de douter que la cohérence de ces ensembles nationaux soit toujours au rendez-vous, au profit de disparités d'échelles plus grandes.

Mais, inversement, les niveaux inférieurs, le régional et même le local, posent le même type de problème. En raison de l'emboîtement des hiérarchies, on ne les conçoit pas autrement que comme des répliques, en plus petit, du national. On projette à leur niveau les mêmes frontières, les mêmes lois, les mêmes qualités qu'on prête au niveau national. C'est, d'ailleurs, ce qui rend la critique de la régionalisation par les pensées jacobines si difficilement recevables. Ces modes de pensée critique ne voient pas que l'échelon régional qu'ils condamnent reproduit exactement les mêmes caractéristiques que l'échelon nationalitaire. Et selon une pratique courante du nationalisme méthodologique, ces penseurs convoquent des métaphores pour faire passer le message: on parle ainsi de «nouveaux féodaux» pour évoquer la croissance des pouvoirs régionaux et locaux, alors qu'on pourrait tout autant parler de «nouveaux nationaux»!

Si global et local doivent être, eux aussi, dénationalisés, selon le terme que j'ai employé dans le chapitre 3, le programme de déconstruction et de recomposition des objets s'allonge encore un peu plus. Car c'est bien tout l'appareil conceptuel des sciences sociales qui se trouve concerné par cette perspective (Beck 2006). C'est bien l'ensemble des concepts majeurs qui gouvernent nos restitutions, nos réflexions et nos modélisations.

On sait, par exemple, l'usage que les historiens et les archéologues ont fait de la théorie d'Immanuel Wallerstein, dite de l'économie-monde. Celle-ci est fondée sur la distinction entre national et international. Elle transite en histoire par l'emploi qu'en fait F. Braudel dans sa magistrale somme sur l'époque moderne (Braudel 1979, tome 3, p. 12 et sv.). On la retrouve aussi bien chez les historiens de la monnaie antique que chez les archéologues protohistoriens. Chez Patrice Brun, par exemple, l'emploi du concept de division internationale du travail de Wallerstein est possible,

puisque l'archéologue a pris soin de mettre en place les notions qui le permettent: l'idée de la complexification sociale à l'âge du Fer et l'idée d'émergence des États. Stratification, différenciation, centralisation, relation centre-marges sont ainsi trop directement issus de la pensée moderne pour qu'on puisse se dispenser d'une discussion préalable à leur sujet. Quelle est la pertinence de ces concepts dans des situations tout à fait autres?

En histoire et en archéologie médiévales, le mouvement doit toucher la paroisse, la seigneurie, la châtelainie, la prévôté, le baillage, la principauté territoriale, pour prendre quelques exemples locaux ou régionaux. Par exemple, Robert Fossier résume bien les enjeux du débat autour de la qualification de la seigneurie médiévale: la nommera-t-on justicière, hautaine (comme le disent les historiens belges), politique, domestique, banale? (Fossier 1989 [1982], p. 401). Quand Georges Duby choisit ce dernier mot, insistant sur la puissance publique (le fameux «ban») et que Robert Boutruche le rejette, il manque, en fait, l'analyse, que nous pouvons faire aujourd'hui, des effets nationalitaires sur le concept médiéval.

Conclusion de la troisième partie

Cette troisième partie a donc suggéré de profonds changements quant aux fondements mêmes de nos pratiques et de nos classements. Autrement dit, elle a cherché à démontrer que l'ontologie naturaliste, qui est notre référent exclusif, ne convient pas ou ne convient pas seule à traiter les questions historiques. Comment l'archéogéographie, si elle ne veut pas devenir une spécialité naturaliste supplémentaire, peut-elle se situer en présence de ces vastes questions? La quatrième partie propose des bases pour la mise en place d'autres pratiques. Mais il faudra à tout instant rappeler que ce souci de ne pas devenir une spécialité de plus dans le panorama naturaliste, ne signifie pas que l'archéogéographie ambitionnerait de tout faire. Ce sera une vraie difficulté que de définir un domaine d'intervention spécialisé (par exemple l'analyse des planimétries, des formes géographiques), tout en réfléchissant aux relations avec d'autres domaines spécialisés. L'archéogéographie respecte la différence des autres disciplines, y compris celles dont elle conteste radicalement la base ontophilosophique et la prétention à organiser seules le monde. Elle demande seulement que les formes de la délibération soient discutées, que l'interdisciplinarité ne se traduise pas par une dépendance.

Quatrième Partie

DES PRATIQUES DIFFÉRENTES POUR L'INTERDISCIPLINARITÉ

Voici une nouvelle partie qui nous conduira du réexamen de la notion de sources à la définition des nouvelles spatiotemporalités.

Les documents ne sont pas des “sources”, comme nous le disons si unanimement, et seule une paresseuse habitude, venue du métier d'historien, autorise cet abus de langage. Il faut être d'un dualisme total pour penser que les documents sont des sources et que la relation entre la source et le chercheur est une relation objective et naturelle. Je suggérerai, là aussi, les notions de disparité, de diversité et de contingence documentaires, car nous vivons une situation d'émergence de la documentation et de création de nouvelles sources.

Chemin faisant, nous aurons découvert qu'il n'est pas envisageable de penser les mondes anciens avec la seule épistémologie issue de la modernité, ni avec l'ontologie naturaliste. Nous suivrons donc quelques maîtres pour penser la diversité et le tuilage des ontologies (P. Descola) et des épistémologies (D. Boullier). Puis, avec Bruno Latour, nous verrons qu'il faut cartographier le social et passer par une procédure parlementaire si on veut disposer d'objets résistants.

Forts de ces enseignements, je proposerai les bases pour concevoir les spatiotemporalités de l'écoumène. Il s'agit d'un outillage avec lequel il sera possible d'entreprendre l'écriture de cette autre histoire de l'écoumène que j'envisage.

(Página deixada propositadamente em branco)

Chapitre 11

Les “sources”, ça n'existe pas

Pas de sources, mais des documents

Ce chapitre, situé à l'interface du métier et de la réflexion épistémologique, propose l'abandon de la notion de «sources». On apprend aux jeunes chercheurs que le premier acte de la recherche est la qualification et le rassemblement de la “source” dont ils doivent ensuite tirer la matière de leurs digressions. On parle donc de sources écrites, lorsqu'elles viennent des dépôts d'archives, de sources archéologiques, lorsqu'elles viennent du sol, et de sources morphologiques, lorsqu'elles viennent des documents de représentation planimétrique. Il arrive même que le travail ait été fait par les hommes du passé eux-mêmes. Ainsi, un cartulaire est une compilation d'actes administratifs liés à la possession et à la gestion du sol, dont la matière a été rassemblée et organisée par une chancellerie abbatiale, épiscopale, princière ou municipale et poursuivi durant un certain temps. Considérer, a priori, que c'est une source, revient à neutraliser le choix opéré par les hommes qui l'ont créé, et à en subir, de fait, les effets éventuellement déformants. Au contraire, refuser de le nommer source, revient, en revanche, à placer la compréhension de la constitution du cartulaire au même niveau que la matière dont il parle, c'est-à-dire au niveau d'un fait historique. Et à discerner, ainsi, deux processus qui sont toujours imbriqués, le processus historique de qualification des faits, et le processus de formation des documents à partir desquels on désigne les objets. Et, concernant ce second point, il ne s'agit pas ici de la seule question, bien qu'elle soit intéressante et utile, qui consiste à faire la part entre des actes qui seraient vrais et d'autres qui seraient faux. Il s'agit, plus généralement de porter un regard attentif aux effets que la qualification

de source peut induire: refus de prendre en compte d'autres aspects de la réalité étudiée, risque de privilégier telle source par rapport aux autres, etc.

La qualification de la source et son élection de domicile au sein d'une discipline forment la base de la réduction scientifique. Or nous en constatons tous les jours les effets déprimants. On écrit un livre sur les paysans gaulois uniquement avec des sources archéologiques, non pas parce qu'il n'y en aurait pas d'autres, mais parce que les auteurs sont archéologues et pensent qu'un problème aussi vaste que les campagnes et les sociétés agraires gauloises peut être traité par une discipline, sans voir que pour se constituer en discipline, celle-ci a dû réduire son champ, ses objets, affiner ses protocoles jusqu'à les rendre microchirurgicaux. Or tout ceci, qui est bénéfique pour réaliser un acte archéologique spécialisé, devient d'une étroitesse rédhitoire lorsqu'il s'agit de qualifier des objets plus vastes. On a longtemps écrit l'histoire à l'aide d'une source unique, la source écrite, et on a critiqué cette monomanie. Pourquoi faut-il que les archéologues prorogent et étendent ce douteux privilège et tentent le saut improbable de passer d'une source qui n'en est justement pas une au tableau historique global?

Pour décrire ce problème, parce que ce n'est pas la simple “erreur” d'historiens ou d'archéologues moins attentifs que d'autres, il me semble qu'il faut abandonner la notion de source. Aucune société n'a jamais produit de source pouvant entrer telle quelle dans les catégories des historiens ou des archéologues ou de quelque chercheur que ce soit. Il n'existe donc pas de sources pour le social, l'économique, le géographique, le géologique, le politique, etc. parce que ces catégories sont impensées dans les termes où nous les pensons et les appliquons aux époques anciennes. Parce que penser ainsi, c'est instituer des catégories «déjà-là» qui sont un handicap pour l'historien. Même les sources dites naturalistes ou physiques entrent dans ce schéma. On peut se donner l'illusion de croire que le géologique ancien serait plus factuel et «donné» que le social ancien, mais c'est tout aussi inexact. Le géologique est une construction de matérialités.

En revanche, les sociétés anciennes laissent des traces qui révèlent des fluctuations majeures dans les associations dont se compose leur histoire. Le but de l'étude de la documentation doit donc être de repérer les discontinuités documentaires en ce qu'elles disent des changements dans les associations d'êtres.

Ainsi, nous opérons une transformation dans l'étude de l'espace-temps. Jusqu'ici on l'étudiait comme représentatif des groupes de pouvoir (les «élites») projetant leurs modèles dans l'espace neutralisé. Par les groupes, on expliquait les formes. Désormais on l'envisage comme le révélateur des regroupements d'êtres, humains et non-humains, et de leur mobilité. Par ces regroupements, nous tenterons de décrire le social.

Si une controverse, une tension, une discontinuité laissent beaucoup plus de traces que des situations stables, c'est donc aussi la stabilité qui doit être expliquée, autant que la rupture. Or la stabilité se laisse moins surprendre que les innovations. Par voie de conséquence, puisque c'est elle qui doit être expliquée, quels sont

les véhicules, les outils, les matériaux, les instruments capables de produire cette stabilité?

On aura reconnu, dans ce développement initial sur les “sources”, le transfert et l’adaptation à notre domaine de la première “source d’incertitude” de Bruno Latour (2006, 41-62).

Disparité, diversité et contingence documentaires

Je propose, cependant, d’adapter à la catégorie des documents la différence existant entre disparité et diversité (reprise de Gould 1991) en la transférant.

La *disparité des matérialités* correspond à la définition des différents niveaux d’inscription des réalités écouménales dans l’espace et le temps. Ce sont les formations géo-pédo-agrologiques, les sols et les paléosols (produits historiques étudiés notamment par les géoarchéologues, les pédologues, les géologues, les géomorphologues); les restes des anciens milieux végétaux et animaux (produits historiques étudiés par les paléonaturalistes ou paléo-écologues, dits encore “paléo-environmentalistes”); les restes matériels des activités et modes d’existence humains (produits historiques étudiés par les archéologues); les formes — en trames, en réseaux, en pavages — (produits historiques étudiés par les archéogéographes et les géographes); les représentations cartographiques (produits historiques étudiées par les historiens, les géographes et archéogéographes); enfin les textes de toutes natures (produits historiques étudiés par les historiens et par quelques spécialistes issus du rameau principal des historiens, tels les épigraphistes, les paléographes ou encore les diplomatistes).

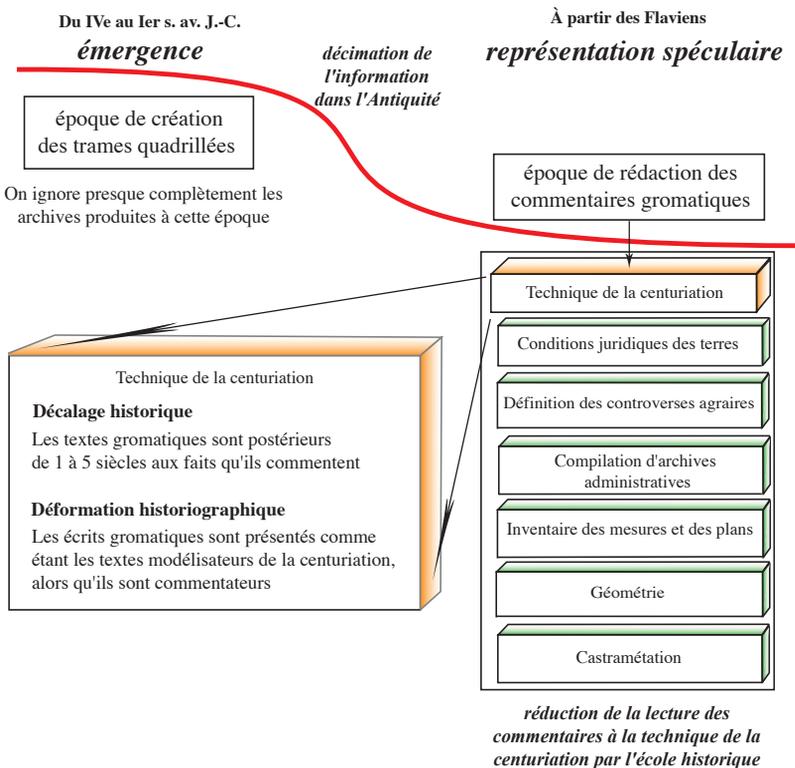
Cette disparité repose sur le principe de la non-interchangeabilité d’un niveau pour l’autre. Il est faux de croire que, parce qu’on n’aura pas de textes, on pourra suppléer cette absence par des vestiges archéologiques, et ainsi de suite. D’autre part cette disparité ne devrait impliquer aucun jugement de valeur, mais au contraire devrait induire des appréciations d’opportunité. Ainsi, il est inexact de dire que le haut Moyen Âge est “pauvre” en documents (sous-entendus écrits). C’est une période dont la structure documentaire est différente de celles qui l’encadrent, parce que marquée par une nouvelle disparité des productions écouménales, et, par conséquent, des traces qu’elle laisse.

La *diversité documentaire*, en revanche, correspond au niveau élevé de variété, obtenu, avec le temps, à l’intérieur d’une même catégorie documentaire, par exemple au sein de telle ou telle catégorie d’écrit, de la représentation cartographique de l’écoumène, ou de l’ensemble sédimentaire. Cette diversité est soit le produit des sociétés historiques elles-mêmes, soit le produit, plus récent, de l’étude historique de ces sociétés. Le traitement de cette diversité documentaire est principalement l’affaire d’une espèce de codicologie, c’est-à-dire un travail d’élaboration des

arborescences de plus en plus complexes qui organisent et diversifient les ensembles documentaires.

Enfin, la *contingence documentaire* décrit la variation de la structure documentaire et des documents dans le temps, à la fois la variation de la production des documents par les sociétés anciennes, et la variation de leur transformation en “sources” par les chercheurs qui les exploitent. Il y a contingence documentaire parce que la structure de la documentation change toujours, et que la forme que prend cette documentation est elle-même processus historique majeur. Mais, à l’intérieur même d’une période cohérente à définir, la contingence documentaire a du sens.

L’exemple des textes gromatiques est parlant. Alors qu’on ignore à peu près tout des archives produites au temps de la création des limitations centuriées servant aux assignations, entre le IV^e et le I^{er} s. av. J.-C., on dispose d’une série particulière de textes rédigés à partir des Flaviens, et qui sont des instructions en forme de commentaires des situations cadastrales antérieures afin de servir les projets de révision fiscale. L’apparition de ces textes, fortement décalés par rapport à certains aspects des réalités qu’ils décrivent, signale un fait de contingence documentaire.



► FIG. 46

Décimation de l'information cadastrale dans l'Antiquité et lecture rétroprojetée moderne.

À cela s'ajoute l'“erreur de perspective” des modernes qui ont été tentés d'y voir des textes modélisateurs alors qu'il s'agit de textes principalement commentateurs. Cet angle particulier a longtemps provoqué une marginalisation des contenus (exemple type des controverses agraires) au seul profit des techniques de la centuriation.

Mais le propos de l'historien tournerait court si, repérant le décalage, il ne développait pas la discontinuité documentaire en question. Si les textes sont “en retard” sur le phénomène, c'est donc que le même type de phénomène peut et même doit être étudié pour la période précédant les textes, à l'aide d'autres documents à définir, si possible. C'est aussi l'indice qu'il n'y a pas lieu de créer obligatoirement un lien de dépendance chronologique entre un fait et l'apparition de tel ou tel document qui le mentionne.

Trente ans de recherche ont modifié les sources!

J'applique ces notions à l'exercice historien lui-même. Ce qui s'est passé depuis trente ans montre que les “sources” ne sont pas stables, puisque leurs contenus changent. Le sens de la recherche historique est celui-ci: nous sommes, depuis peu, à nouveau passés d'une époque de diversité documentaire à l'intérieur d'un assez petit nombre de branches documentaires (ce qui était la situation à l'époque de l'histoire méthodiste et post-méthodiste), à une époque de disparité documentaire croissante (ouverte par les curiosités fécondes de l'école des Annales — M. Bloch et L. Febvre, bien entendu — et poursuivie, depuis, par l'archéologie, les disciplines du paléo-environnement et désormais par l'archéogéographie). Aujourd'hui, les grands embranchements documentaires de l'historien se sont multipliés et même redéployés, retrouvant une situation de disparité qui était la leur au moment même de la production des documents par les sociétés anciennes, et en leur sein une réelle diversité documentaire s'est également installée, attestant qu'en matière d'épistémologie de l'histoire, il s'est produit quelque chose de l'ordre de l'émergence au cours de la seconde moitié du XXe siècle.

Faut-il s'étonner que chacun éprouve les plus grandes difficultés à trouver le moyen d'opérer des synthèses face à la disparité retrouvée des documents? Faut-il s'en étonner lorsqu'on sait que les chercheurs qui savent élaborer des protocoles scientifiques très subtils pour des expérimentations scientifiques, sont totalement dépourvus de méthodologie dès qu'il s'agit d'aborder l'exercice de la controverse et celui de la synthèse?

Croit-on, ensuite, que ce phénomène majeur d'émergence documentaire puisse être sans influence sur les objets installés par l'histoire et la géographie historique?

Il y a donc académisme lorsque telle ou telle corporation ou fraction de corporation persiste à imposer la vision de sources non disparates mais seulement diversifiées au sein de quelques catégories privilégiées, les seules à être reconnues comme organisatrices. Ce point avait très bien été perçu par Claude et Georges

Bertrand, dans le texte introductif qu'ils avaient donné pour le manuel d'archéologie agraire coordonné par Jean Guilaine. Évoquant une archéologie d'échelle encore à inventer, ils écrivaient:

“L'archéologue doit passer par niveaux temporo-spatiaux successifs des quelques mètres carrés, voire centimètres carrés, de l'horizon archéologique à l'infini de l'horizon géographique. Il y rencontrera d'autres spécialistes, géographes, historiens, écologues, agronomes et surtout y inventera nécessairement d'autres formes d'archéologie. Il ne sera plus très loin de cette “archéologie des paysages”, elle aussi à construire, qui servira bientôt, entre le naturel et le social, de passage obligé pour les archéologies spécialisées...”

(Cl. et G. BERTRAND, La mémoire des terroirs, dans J. GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire*, Paris 1991, 17

Depuis cette date, l'archéologie (au sens disciplinaire) n'a pas vraiment fait la preuve de sa capacité à inventer l'archéologie d'échelle qui est ici espérée. Elle s'est, au contraire, un peu plus spécialisée dans une pratique préventive de l'accumulation (très productive au demeurant), au détriment de la réflexion sur son rôle et ses objets. L'archéologie des paysages n'existe toujours pas. Le terme “archéologie” n'est donc pas le meilleur et c'est une raison pour nous de lui préférer un terme composé, celui d'archéogéographie. Mais à ces nuances près, le texte cité reste en tous points remarquable. Il a exercé sur moi une influence certaine.

Je peux désormais exprimer la critique principale que j'adresse à la notion de “source”. Par le choix malheureux d'un mot (fixé avec ce sens au XVIIe s.) qui renvoie à l'origine — avec, en outre, une connotation naturaliste, puisque la source donne naissance à un cours d'eau —, la notion installe l'idée qu'il y a stabilité dans la typologie des gisements documentaires alors que ce n'est pas vrai. L'évolution de la recherche, sur plusieurs décennies, indique tout le contraire. Les fameuses sources ne cessent de changer, parce que leur construction par les chercheurs les font évoluer.

Comment créer une “source”?

La pratique documentaire des archéogéographes fournit quelques exemples de création consciente d'une source, à partir de documents variés.

Cartes de compilation

Voici un premier exemple: créer une source d'associations en compilant des informations sur une même portion d'espace. C'est l'exercice dont nous nommons le produit “carte compilée” dans notre jargon archéogéographique. Il s'agit de rapporter

à une même échelle et avec un figuré de même type des traces orohydrographiques et planimétriques que nous lisons dans des documents différents, afin de bénéficier de l'effet de mise à la même échelle. C'est donc une forme de réduction, à l'échelle cette fois, qui favorise la mise en corrélation d'informations que nous ne pourrions associer sans ce détour technique. Il y a bien création de la source, puisque ce qui va devenir le matériau du travail de relevé et d'interprétation des formes, résulte d'une élaboration. Si l'on me permet cette métaphore, nous fabriquons ainsi le cartulaire des formes, exactement comme un chartiste employé dans un *scriptorium* sélectionne et compile des actes pour former une source, voire fabrique des faux. La carte compilée des archéogéographes n'est pas plus une "source" de statut objectif que ne l'est le cartulaire. Elle est pure construction. Mais cette construction permet d'accéder à des informations sur le passé, et surtout permet des associations, en fonction de ce qu'on a mis dans le document.

Sandrine Robert a écrit, dans sa thèse et dans le *Traité d'archéogéographie* (Robert 2002 et 2007) des pages précises sur l'importance qu'il y a à compiler les formes soit à partir du plan cadastral napoléonien, soit à partir du cadastre actuel. Elle a montré l'effet historiciste relatif de la première pratique, alors que la "source" du passé est dans le présent.

Des objets indisciplinés

Il est temps de dire la remarque de fond que ce chapitre suggère: la transmission des objets dans le temps n'obéit pas aux découpages des champs de la connaissance et les objets s'avèrent particulièrement indisciplinés. Alors que le lieu est le même, alors aussi que la forme en plan est quelquefois la même, l'objet évolue et se transmet dans le temps grâce à des médiateurs inattendus. La forme et le lieu sont les mêmes, mais les sources qui en rendent compte, elles, ne le sont pas.

Hélène Noizet l'a démontré à propos des boires de la ville de Tours, dans un chapitre novateur, parmi d'autres, de sa thèse. Je lui ai demandé d'en tirer la matière d'un article dans lequel elle a décrit la transmission de la nature et du rural par la ville, dans une posture exactement inverse de la posture urbanistique courante, celle où le projet efface ou marginalise la nature et le rural (Noizet 2005). Cependant, le fait est bien connu des architectes et des urbanistes, dès lors qu'ils ne sont pas en posture de création, mais d'étude les tissus urbains. Il a donné lieu, chez eux, à de nombreuses observations très pertinentes (Rouleau 1975; Castex *et al.* 1980; Malfroy et Caniggia 1986; Panerai *et al.* 1999).

Revenons un instant sur la démonstration d'Hélène Noizet citée plus haut (p. 209). Elle a mis en évidence le fait que les boires, ou chenaux existant dans l'espace urbain de Tours, ont servi, via le dessin du parcellaire, de transmetteurs de la forme urbaine. Cela s'est réalisé par le biais d'hybridations originales. Or en les étudiant en regard de la documentation historique, archéologique et scripturaire, elle

Comment “s’exprime” une *villa* romaine

Sous ce titre accrocheur, il s’agit d’attirer l’attention sur les diverses formes que prend une même réalité ancienne.

Le premier cliché montre que la *villa* romaine de Molay s’exprime par la croissance différentielle des céréales. Là où subsistent des fondations, même réduites à un simple hérisson de base de mur, les blés jaunissent un peu plus tôt que les autres. Ce décalage dure quelques jours, au plus. Ensuite tout jaunit uniformément et le dessin disparaît. La seconde illustration montre que la forme de la *villa* a déterminé les contours d’une masse parcellaire dessinée dans le plan cadastral napoléonien. De même le chemin qui conduisait de la voie romaine à la *villa* est devenu un chemin pérenne.

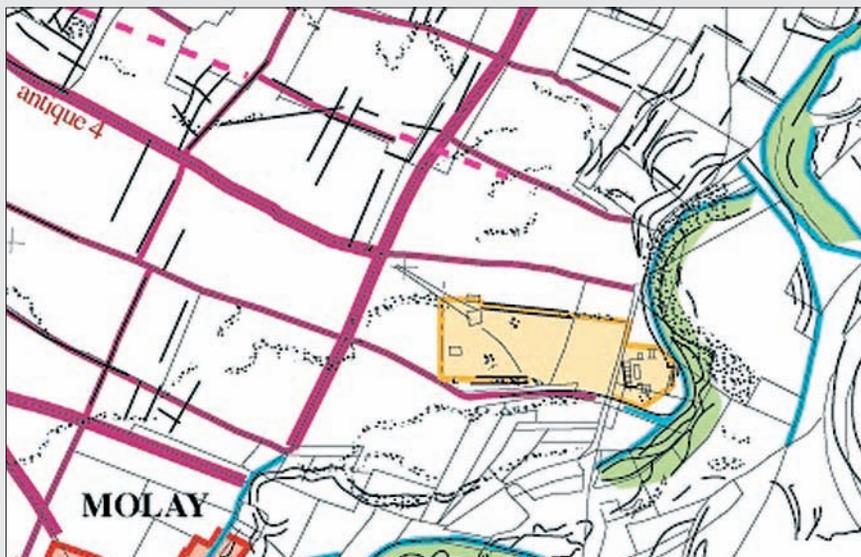
La prospection au sol donne une autre image du gisement: des zones d’extension des débris de tuiles, de moellons, de céramique, remontés par les labours profonds et dispersés par le hersage. La *villa* devient alors une série de taches à la surface du sol, très perceptible en prospection lors de temps pluvieux.

Enfin, une autre photographie aérienne montre le site de la *villa* par temps de pluie et de neige. On ne voit rien des vestiges antiques, mais les zones inondées entourent exactement le site et indiquent que le choix d’implantation a tenu compte d’un paléoméandre du Doubs.



► FIG. 47

Molay (Jura). Une partie des bâtiments d’une grande *villa* gauloise.



► FIG. 48

Molay (Jura). Insertion de la planimétrie de la *villa* gauloise dans un quartier parcellaire moderne.



► FIG. 49

Molay (Jura). En période de neige et d'inondation, le bâtiment de la *villa* gauloise est invisible, mais il est souligné par un méandre fossile.

a mis en évidence le fait que la logique vient du lieu, et non du type de “source”, et encore en fonction d'un partage entre social et naturel. Si elle avait traité les formes planimétriques en elles-mêmes, les éléments de paléogéographie physique en eux-mêmes et les faits sociaux également à part, elle n'aurait pas mis en évidence la logique de transmission et d'hybridation qui a été créatrice ici d'objets «urbains» naturels et ruraux. Les catégories sont piégeantes, qui obligent à des rapprochements de termes que l'épistémologie jusqu'ici maintient dans des domaines cloisonnés. C'est donc une pérégrination libre mais logique dans des documents que le dualisme sépare fortement qui lui a permis de découvrir des faits nouveaux. L'objet, en raison de son caractère hybride et pluriscalaire, a pris à défaut à la fois la notion de source (puisqu'il a fallu construire l'objet *corridor fluvial*, et parce que c'est lui qui est devenu la source d'une lecture sociale originale dans la façon de faire et de vivre la ville au Moyen Âge), et il a bousculé le rangement disciplinaire des informations.

Chapitre 12

L'historicité et le tuilage des épistémologies

Sous la conduite de Philippe Descola, nous mesurons combien le naturalisme, comme mode de connaissance, est loin de résumer les relations qu'on a pu avoir, dans le passé, avec le monde, combien il s'est donné une fonction rectrice et combien il est en décalage avec d'autres réalités que sa posture de partage lui interdisait de qualifier. Pour nous qui travaillons sur des matérialités produisant du social (la dynamique de l'espace), et qui le faisons pour des époques prémodernes, cet enseignement est une espèce de point de non-retour. Nous ne pouvons pas nous contenter de l'ontologie naturaliste, même si nous devons à tout instant en passer par elle pour l'invention de nos concepts et de nos instruments d'analyse. Nous devons explorer ces autres ontologies que sont l'animisme, le totémisme et, tout particulièrement, l'analogisme, si nous voulons comprendre un peu mieux les mondes sur lesquels nous travaillons.

L'objectif de ce chapitre est de réfléchir au caractère contingent du statut de la connaissance. Pour cela j'utiliserai la boussole des épistémologies de Dominique Boullier. Ensuite, dans une seconde partie, je tenterai de définir quel est le statut de l'espace-temps dans l'ontologie moderne, ce qui me permettra de dire pourquoi l'approche naturaliste est non seulement historique, mais faussée.

La boussole des épistémologies

On doit à Dominique Boullier la figure heuristique de la boussole des épistémologies (Boullier 2003). Il l'a conçue par rapport à la désorientation qui caractérise notre monde et notamment la réflexion politique. Mais le propos est plus général et la boussole est une aide précieuse en matière d'épistémologie tout court.

Trois postures ont organisé le monde, jusqu'à aujourd'hui (*Ibid.*, 18-19). Dans les sociétés traditionnelles, la recherche d'une autorité est la réponse à la question de la connaissance. Et chez les traditionalistes, actuellement, on retrouve cette nostalgie d'une autorité perdue. Mais, comme l'expose Dominique Boullier, il ne s'agit pas seulement de considérer ceux qui rêvent d'un retour à l'autoritarisme. Il y a également ceux chez qui l'affaiblissement de l'autorité est une perte douloureuse des repères et une réelle désorientation.

Chez les relativistes, la réponse est que tout se vaut, et que, par conséquent, le point de vue individuel est aussi et même plus légitime que le moindre des points de vue collectifs. De l'ouverture, de la déconstruction, de la tolérance dont ils peuvent se réclamer à juste titre, les relativistes peuvent passer, à l'extrême, à un relativisme absolu, à une situation sans conflits structurants, à un affranchissement de toutes les solidarités.

Enfin, chez les modernes, domine l'idée qu'il faut maintenir le cap du progrès, et donc s'engager dans une société des savants et des experts perpétuant et rénovant la société des élites, des délégués, des représentants. C'est ce qu'on peut quelquefois qualifier d'hypermmodernité ou de surmodernité. Mais la confrontation est devenue rude entre les certitudes des savants et des élites en général et les incertitudes des non-savants. En outre, lorsqu'un pouvoir politique fait le choix d'une société des experts, quelle place lui reste-t-il?

De ce constat bien connu, Dominique Boullier a déduit une formalisation particulièrement heureuse, qui situe les épistémologies par rapport à deux axes croisés: l'un décrit notre degré d'hybridation avec les réalités écrouménéales, physiques et historiques, depuis le détachement complet jusqu'à l'attachement voire l'osmose; l'autre décrit le statut de la connaissance, des certitudes aux incertitudes. Le croisement des deux axes détermine quatre quadrants qui correspondent à quatre états de l'épistémologie.

1. Le quadrant des attachements et des certitudes renvoie, par exemple, aux idéaux et aux statuts des sociétés d'Ancien Régime, dans lesquelles la connaissance est révélée, l'autorité voulue par Dieu, l'attachement au lieu de vie une situation ontologique indépassable (du moins pour l'écrasante majorité de la population, celle qui ne bouge pas, ou rarement). Dans ce quadrant, on est, on naît, on est là, parce qu'une autorité transcendante, nommée Dieu, l'a voulu. On est attaché au lieu, en raison de certitudes qui dépassent la personne. C'est le lieu qui donne une identité, bien plus que l'histoire. Si le statut global de la connaissance est celui de l'attachement et de la certitude, plusieurs ontologies peuvent s'en réclamer, et ce quadrant regroupe donc des postures, par ailleurs différentes, que sont l'animisme, le totémisme et l'analogisme.

2. Le quadrant des détachements et des certitudes indique le changement moderne par rapport à ces situations d'Ancien Régime. Les certitudes persistent, mais elles ont changé: ce sont des certitudes scientifiques, de celles qui peuvent se passer de l'hypothèse de Dieu, selon le fameux mot de Laplace. Car ce sont

des certitudes détachées, toutes abstraites, universelles, parce que fondées sur la recherche et la connaissance des lois de la nature. Instituée sur la rupture, cette épistémologie nie les héritages, préférant construire sur la «table rase». Elle se fonde sur le dualisme principal entre nature et culture, entre les non-humains et les humains et, sur cette base, développe une longue série d'oppositions duales structurantes: passé/présent, campagne/ville, centre/marges, etc. Puisqu'il y a rupture, il y a récit, celui d'un avant, puis d'un après qui dit les raisons qu'on a eues de changer. Ce mode de connaissance est ainsi inséparable d'une vision du développement historique par phases ou stades, dans une linéarité progressive.

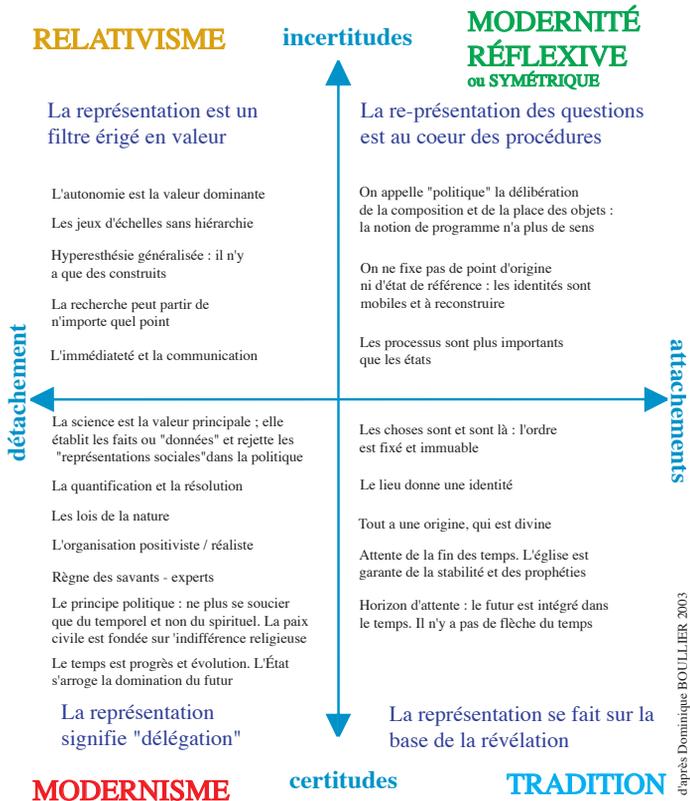
3. Le quadrant des détachements et des incertitudes renverse la situation précédente. Parce que le monde se trouble, se désorganise, les certitudes cèdent du terrain et les incertitudes s'installent. Il faut douter, déconstruire, relativiser, établir même, chez certains, une incertitude généralisée qui vienne combattre les certitudes des grands récits de l'époque moderne. Cette situation d'incertitude renforce la situation de détachement: comment s'attacher à quoi que ce soit, lorsque la situation des faits (lesquels ne sont que des construits), des statuts et des connaissances devient fluide, et ne peut plus être maîtrisée?

On a reconnu, jusque-là, le processus de production des trois grandes postures épistémologiques qui se sont partagées le monde. Reste à définir ce que pourrait être le quatrième quadrant.

4. C'est le quadrant des incertitudes et des attachements, dont on va voir qu'il s'agit plutôt de nouveaux attachements et non pas de réattachements à l'ancienne. Ce quadrant définit une épistémologie autrement moderne, dans laquelle on ne masque pas les hybridations de plus en plus nombreuses et complexes dont sont faites les réalités de notre écumène, et la situation d'incertitude issue de cette complexité. Traduits en termes scientifiques, nouveaux attachements à l'écumène et incertitudes reviennent à placer le débat sur l'intelligibilité du sens à construire à un niveau réévalué par rapport aux différents ordres que construisent les disciplines scientifiques. L'intérêt de la posture est de nous convier à susciter des objets nouveaux, c'est-à-dire des objets produits par une recombinaison des éléments qui les constituent.

Si l'on met en avant les attachements, ce n'est pas pour revenir, dans la pratique scientifique, aux attachements (avec les lieux, les groupes, les vérités, etc.) qui caractérisaient les anciens régimes — encore que cette attitude soit parfaitement légitime s'il s'agit, pour un historien, de retrouver le schéma ontoc cosmologique d'une société ancienne donnée —. Ce n'est pas pour limiter la pratique scientifique aux seuls outils du passé: on ne va pas s'interdire le SIG, le filtrage numérique ou le radiocarbone, sous prétexte qu'il s'agit d'étudier des sociétés qui ne connaissaient pas ces technologies. Et si on tente de revenir aux formes anciennes de l'attachement aux choses et aux lieux — par exemple dans les situations d'archéologie expérimentale qui cherchent à recréer les conditions les plus semblables à celles du passé —, on sait qu'on ne résoudra pas tout en procédant ainsi.

Dans ce quatrième quadrant, il s'agira de faire valoir l'idée que les ordres scientifiques ne doivent pas présupposer la composition du monde, et que le rôle des disciplines humaines et sociales, dans leur dimension dialogique et non pas dans leur part pratique de réduction scientifique, est précisément d'organiser le débat et la re-présentation des questions (sur cette notion de re-présentation, cf. Latour 1999). Il y a bien incertitude car à chaque instant un nouveau candidat frappe à la porte du collectif des éléments (faits et valeurs) devant composer une question. L'archéogéographie, en ce sens, ce n'est pas autre chose que le véhicule scientifique qui transporte aujourd'hui un grand nombre de candidats (chercheurs, idées, paradigmes, méthodes) et qui tente de les faire reconnaître — par des présentations successives et argumentées (les re-présentations) — comme interlocuteurs recevables et dignes d'écoute dans des débats majeurs: formes et contenus de la cité et de l'espace antiques; dynamiques spatiotemporelles de l'écoumène; validité des typologies pour qualifier l'histoire agraire; modernité anachronique des catégories d'analyse des espaces-temps prémodernes; etc.



► FIG. 50

La boussole des épistémologies (d'après Dominique Boullier).

C'est ici que la notion de diplomatie entre les épistémologies joue tout son rôle. Il ne faudrait pas déduire de cette présentation de Dominique Boullier sous forme de boussole, que la solution est un itinéraire obligé qui nous fait passer de l'un à l'autre quadrant, avec les classiques effets de rupture. Nous ne sommes pas condamnés à entrer dans le quatrième quadrant en éradiquant tout ce que nous avons appris des précédents.

Nous ne ferons jamais plus l'économie du premier quadrant pour restituer le schéma des représentations d'espace-temps qu'ont adopté les sociétés pré-modernes et les héritages qu'elles nous ont transmis, en termes d'identités et de cultures régionales par exemple. Nous pointerons même des formes prémodernes de connaissance dans nos attitudes actuelles, comme des survivances de temps et de lieux où on a pensé autrement. Philippe Descola dit le même chose, lorsqu'il fait remarquer que l'attachement que nous montrons à l'idée de Nation, ressortit du totémisme (Descola 2005).

Nous ne ferons jamais plus l'impasse sur les outils qui ont été créés par la science en fondant l'épistémologie moderne du second quadrant, et qu'elle continue à produire au quotidien. Nous avons tous les jours un peu plus besoin des mesures, des outils de quantification, des modélisations mathématiques de toutes sortes, des traitements d'images et autres méthodologies qui sont issues de la pratique scientifique.

Nous ne ferons pas non plus l'impasse sur ce que la déconstruction postmoderne nous a appris, sous le nom de relativisme et d'archéologie du savoir. Nous intégrerons, au contraire, la contingence des catégories, surtout et y compris des catégories qui se prétendent universelles.

Mais, pour autant, nous ne nous interdirons pas, sous prétexte de l'existence de ces héritages, de franchir une étape nouvelle, celle du quatrième quadrant. Nous recomposerons, autant de fois que nécessaire, les objets. Nous réécrivons, autant de fois qu'il est utile de le faire, le récit de l'histoire des formes et de ces liens complexes que les hommes ont tissés avec les réalités physiques de la nature pour construire l'écoumène.

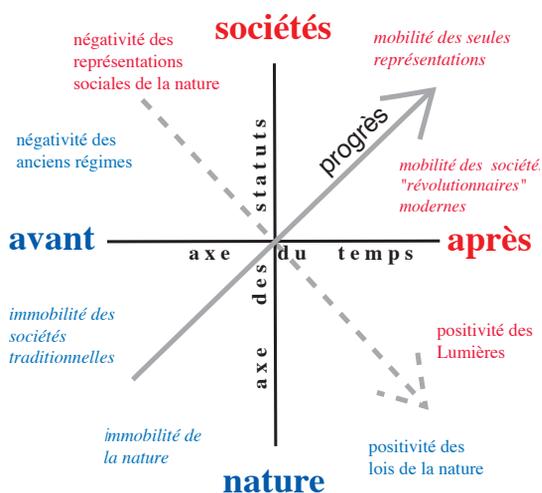
Notre modernité est donc symétrique ou réflexive, en ce sens qu'elle ne dicte pas un sens unilatéral à ce que doivent être les choses, les processus et le sens de l'histoire. Elle l'est en ce sens qu'elle «considère notre propre connaissance comme objet de connaissance» (Morin 2005, 61). Or, notre connaissance, c'est, à des degrés divers, l'ensemble des quatre quadrants de la boussole, et non pas un seul. Pour autant, dépasser la Modernité, ce n'est pas revenir aux "anciens régimes".

La contradiction profonde de la Modernité naturaliste

Dans l'élaboration du schéma anthropologique de l'espace-temps moderne et à travers les disciplines qui l'étudient ou le mettent en œuvre (histoire, archéologie, géographie, urbanisme, aménagement du territoire), se révèle une contradiction

entre une conception dynamique et une conception fixiste, contradiction qui est le paradoxe même de la Modernité. En tenant compte des conditions d'établissement de l'histoire comme discipline, — la plus ancienne des disciplines humaines —, celle qui raconte la nécessité de la rupture moderne par rapport aux temps sombres ou aux anciens régimes qui précèdent les Lumières, nous devrions étudier l'espace pour ce qu'il a été et dire les variations qui ont été les siennes. Mais, en vertu du partage constitutionnel entre nature et sociétés, on a longtemps pensé la division entre l'immobilité des lois de la nature et des choses naturelles et la mobilité des représentations et des constructions sociales. La mobilité est-elle donc une affaire de statut (comme nous l'enseigne la science lorsqu'elle isole les représentations), ou au contraire une affaire d'histoire?

Étudié selon cette vision du monde, l'espace-temps des sociétés prémodernes comme celui des sociétés modernes éclate. En effet, la mise en place de la boussole selon le point de vue de la Modernité naturaliste, c'est-à-dire en contractualisant, avec un axe du temps et un axe des statuts, cette nouvelle figure ne peut convenir qu'au prix de contradictions assez violentes. Sur l'axe du temps, elle définit un avant, temps négatif de l'immobilité des sociétés traditionnelles, et un après qui est celui, positif, de la mobilité des sociétés "révolutionnaires" et "scientifiques" modernes. Mais sur l'axe des statuts, elle pose la nature comme lieu positif des immobilités et des légalités scientifiques, et les sociétés comme lieu négatif des représentations et des mobilités qui contrarient l'émergence des lois. La boussole ne peut fonctionner car tantôt l'immobilité est signe négatif de rejet, par exemple lorsqu'elle marque les sociétés traditionnelles, religieuses, ayant un rapport fusionnel avec la nature, "sans histoire", tantôt elle est signe de progrès, lorsqu'elle décrit le monde froid, légal, mathématisé de la nature.



► FIG. 51

La contradiction de fond de l'espace-temps moderne.

En lisant cette nouvelle boussole, on s'y perd, car les valeurs sont contradictoires. Si l'on se place au début de la flèche du temps, dans l'immobilité des choses, on est obligé d'apparier la positivité des lois immobiles de la nature, et la négativité des sociétés premières ou des anciens régimes de toutes sortes. Si l'on se place au bout de la flèche, on apparie la positivité des Lumières et des révolutions et la négativité des représentations. La Modernité ne serait donc possible que si, en avançant sur l'axe du temps, on réussissait à inverser progressivement la disposition des valeurs le long de l'axe des statuts, ce qui est impossible.

On ne peut, en effet, objecter qu'il suffirait de présenter autrement les choses, par exemple en inversant les termes le long de l'axe des statuts. Certes, en plaçant la nature en haut et les représentations sociales en bas, on aurait du même côté les pôles positifs du même côté. Mais cela signifierait que le sens de l'évolution et du progrès le long de la flèche du temps serait le passage du positif vers le négatif, une fin de l'histoire, non pas seulement une fin des idéologies (qui s'en plaindraient), mais une fin du récit historique lui-même. Cela signifierait qu'on postule comme réalisable la fin des représentations, des énoncés, des médiations, bref qu'on envisage un panoptisme scientifique en lieu et place de la politique, de la délibération et du débat. Faut-il alors en venir à mettre l'après avant et l'avant après?

C'est ici que la contradiction se révèle. Car, à ce point, il faudrait choisir entre la valeur naturiciste (résoudre la contradiction en se passant de l'humain et du social) et la valeur historiciste (résoudre la contradiction en se détachant du naturel). C'est la contradiction de fond de la posture naturaliste qui explique le jeu dangereux des frères ennemis que sont le naturicisme et l'historicisme.

L'espace-temps historique est donc transformé par les conditions mêmes du processus d'épistémisation de l'histoire et de la géographie, du partage qui s'opère entre elles, et, en définitive, de la contradiction que la pratique scientifique induit dans la recherche historique.

C'est pourquoi le schéma anthropologique de l'utopie, (ré)inventé et surdéterminé par la Modernité, a offert des possibilités fixistes originales pour décrire et mettre de l'ordre dans l'espace, et est devenu source principale du schéma anthropologique au moyen duquel les chercheurs modernes ont élaboré bon nombre de leurs représentations, physiques ou humaines. Il répond à la contradiction initiale de la Modernité: pouvoir disposer d'un espace-temps qui soit à la fois un "progrès", donc un après, mais qui soit en même temps tellement légalisable qu'il puisse être étudié par les méthodes scientifiques.

Le schéma utopique est devenu, à travers toute une série de figures-relais, le fonds de commerce de la géographie historique comme de l'urbanisme. Rétroprojeté, il a évité d'avoir à aborder la difficile question des hybrides, de temps, d'espace, de milieu, etc.

Une dualité bloquante: ruptures et permanences

Ainsi, à propos du passé prémoderne, nous ne cessons, en réalité, d'errer entre deux termes contradictoires d'une alternative dans laquelle nous sommes enfermés par défaut d'explicitation de notre épistémologie.

Le premier (prétendu historique) est de penser en termes de rupture, comme le schéma téléologique de l'histoire — nouvelle discipline issue des Lumières — nous enjoint de le faire. Comment y échapper, d'ailleurs, puisque la période précédente est qualifiée d'Ancien Régime, et surtout de Moyen Âge ou encore de temps obscurs, et qu'à son propos il faut dévider la pelote de poncifs sur le retard, la non-technicité des gens de cette époque, leur incapacité géométrique, leur régression cartographique, leur cécité paysagère, etc, toutes expressions lues dans des ouvrages faisant autorité. Comment dès lors passer d'une époque à l'autre, si ce n'est sur le seul mode de la rupture fondatrice, dont le modèle est la philosophie des Lumières et son épisode révélateur la Révolution française? Les historiens et les archéologues ont ainsi multiplié le modèle de la rupture: la «révolution néolithique», la rupture de la conquête de la Gaule, celle des grandes invasions barbares, la révolution de l'an mil, les grandes découvertes, etc. Or la rupture n'est qu'une des modalités du processus historique. Elle ne raconte qu'une petite partie de l'histoire. Tout ne rompt pas, et le fait encore moins à date fixe.

J'ai démontré dans mon essai de 2000 que la vertu de ces épiphanies périodiques était d'asseoir l'idée qu'à chaque révolution devaient correspondre des formes propres dont on étudierait ensuite la genèse, la vie et la mort. L'histoire restait ainsi utopique: mais au lieu d'une seule et unique utopie ou paradigme, valable en quelque sorte pour toute l'histoire humaine, elle créait autant d'utopies ou de paradigmes successifs, par périodes. Ce mode d'historicité ne convient plus. Voilà pourquoi on peut le qualifier de «prétendu historique».

Le second terme (fixiste ou utopique), en apparence tout à fait contradictoire avec ce qui vient d'être dit, est de devoir rendre compte de la permanence des choses de l'écoumène, cette fois-ci à travers des concepts comme celui de civilisation agraire ou rurale «traditionnelle», ce qui conduit à cette autre pelote de poncifs qui ont pour nom folklore, ruralisme, éternel paysan, immobilisme des campagnes, filiation des territoires, «nuit des temps» et autres «racines». C'est ce que faisait Gaston Roupnel en essentialisant et en hypostasiant «la» campagne française, la transformant en une utopie fixiste. Là encore, une forme d'anthropologie ou d'ethnologie mal comprise peut être exploitée pour fonder ce type de discours.

On comprend que la difficulté se présente lorsqu'on ne réussit pas à sortir de ce choix, bien que les termes soient fallacieux, et que la réalité des dynamiques soit autre. L'ordre historique (comme l'ordre scientifique) est un ordre constitutionnel. Cette opposition est organisatrice de l'espace-temps moderne, à travers toute une série de variations qui vont de More et Descartes à Braudel. Il sépare et clôt deux mondes: celui des sociétés qui, bientôt devenues vibronnantes et hors sol, finissent par n'avoir

plus de point fixe pour amarrer leur mouvement (l'expression est reprise de Bernard Lepetit, 1996); celui de la nature et des choses anciennes, devenues natures mortes, qui n'en peuvent plus d'être passives et immobiles, contraignantes et handicapantes, et qui doivent devenir patrimoine pour se rappeler aux hommes. Bref, en arrière-plan de la permanence et de la mutation, la connotation de l'ordre et du désordre.

Mais l'organisation des périodes reste, s'agissant des formes, un curieux compromis. En promouvant l'Antiquité, mais pas le Moyen Âge, on avait l'alibi d'une dynamique, tout en sauvant l'idée négative d'un Moyen Âge ou d'un Ancien Régime, absolument nécessaires pour fonder la rupture. Alain Guerreau (2001, 37-39) à la suite de Reinhardt Koselleck, a écrit une page décisive sur le processus qui s'est joué autour des historiens Wolf et Niebuhr. Leur travail a, d'une part, engagé l'idée que les documents philologiques pouvaient rendre compte d'une société spécifique, la société antique, mais, d'autre part, il a creusé l'écart entre l'Antiquité qui se voyait octroyer le statut d'objet digne d'histoire, et un Moyen Âge moins digne d'être qualifié parce qu'on avait encore besoin qu'il soit le négatif des Lumières et de la Révolution pour justifier ce dernier événement.

En ce sens, et pour prendre un exemple, si les médiévistes ont longtemps résisté à l'idée que la planification géométrique existe au Moyen Âge, ce qui aurait été donner des campagnes médiévales un portrait qualifiant en imaginant les hommes de cette époque capables de projets et de techniques pour les réaliser, ce n'est évidemment pas par étroitesse d'esprit des chercheurs, on s'en doute, mais par diverses raisons issues de cette situation constitutionnelle ambiguë du Moyen Âge et du choix politique de la maintenir telle, y compris malgré les évidences. Mais c'est aussi, par exemple, le poids exorbitant qu'exerce toujours la centuriation antique en tant qu'objet qualifié qui décourage de faire la moindre recherche en ce sens. C'est pour cela que la planification médiévale ne peut émerger qu'au moment où ce monument antique lui-même est requalifié et évalué par le réexamen des textes des arpenteurs et de leurs réalisations de terrain, par la critique des méthodologies trop confiantes (Favory 1997). Mais cette résistance à l'idée d'une planification médiévale géométrique vient aussi d'un autre poncif, la vision linéaire de l'histoire des formes, dont le progrès ne peut aller que de la ville vers la campagne. L'objet architectural et urbain occulte le monde rural, devenu simple périphérie sauvage et inculte par rapport à un centre radieux. L'air de la ville rend libre, à tous les sens de l'expression! Le rural se voit assimilé à l'Ancien Régime et à la réprobation qui marque les "attachements" (pays, paysans, obscurantismes) pour les lieux. Il ne saurait être paré de qualités d'ordre et de géométrie, de rationalité et de cohérence métrologique, de sensibilité esthétique et paysagère, signes supérieurs de détachement, tout au moins de prise de distance.

Le Moyen Âge, comme le démontrent très justement Jacques Le Goff ou encore Alain Guerreau, est toujours cette période définie par des historiens modernes, ou par des historiens médiévistes qui ne préfèrent pas considérer la modernité de leur vision. Le Moyen Âge, dans notre domaine du moins, n'est pas encore médiéval: il reste constitutionnel!

(Página deixada propositadamente em branco)

Chapitre 13

Cartographier les réseaux pour dire le social

Deux métaphores empruntées à Bruno Latour peuvent nous permettre de repenser une méthodologie: celle du parlement et celle de la carte.

Le parlement des objets écrouvés

Ceux de mes collègues et les jeunes doctorants qui participent aux séminaires d'archéogéographie le savent bien. Dès qu'une instance, même marginale et éphémère, ouvre le débat entre des gens désireux de le pratiquer, chacun des participants éprouve un moment de bonheur. En archéogéographie, nous vivons la chose, depuis quelques années. Mais d'autres expériences plus importantes que la nôtre ont eu lieu dans le passé qui démontraient le même phénomène. On peut évoquer la discussion épistémologique dont la géographie a fait une de ses forces à partir des années 70, notamment avec le «groupe Dupont», ainsi nommé parce qu'il se réunissait et se réunit toujours à Avignon. La transformation de la discipline qui en est issue est assez prodigieuse. Ou encore songer à l'entreprise dite des «passeurs de frontière» entre sciences de l'homme et sciences de la nature, dont il est sorti un ouvrage éclairant (Jollivet (dir.)1992). Portée par un médiateur exigeant, le sociologue Marcel Jollivet, il n'est pas étonnant que l'entreprise ait été un succès du fait de la participation des géographes, habitués au débat, et d'écologues ouverts aux problématiques sociales (ex. Jean-Claude Lefeuvre, Françoise Burel et Jacques Baudry). C'est aussi le cas du séminaire sur les «Jeux d'échelles», animé par Jacques Revel (Revel (dir.) 1996). Dans l'ouvrage qui en est issu, la question des échelles et notamment de la microéchelle fait l'objet d'une discussion serrée du plus grand intérêt.

Le débat est plus difficile dans nos disciplines archéologiques et historiques. Il existe, mais il est, de fait, l'apanage d'un petit nombre de chercheurs parce que la majorité des professionnels n'y voit guère d'intérêt et le dit en réunion. La crainte est, semble-t-il, que le débat théorique ne conduise vers une philosophie de l'histoire. Mais l'envers de cette crainte louable n'est jamais dit. Ainsi il va de soi que le choix des objets historiques et archéologiques sous l'effet du nationalisme méthodologique et du dualisme n'est pas idéologique...

L'archéogéographie gardera l'axe de son propos si, tout en participant à l'œuvre collective d'écriture de l'histoire et de la mémoire, elle réussit à faire comprendre l'intérêt de la discussion autour des objets et de leur recomposition. Nous sommes ainsi demandeurs, non seulement de formes pour débattre, mais aussi de choix au terme des débats.

L'interdisciplinarité doit être pensée à différents niveaux: théories en présence; épistémologies en présence; méthodes mises en pratiques; définition des objets. Elle est logiquement impossible ou hautement improbable si les objets des uns et les objets des autres sont définis comme étant des objets à bords francs. Dans ces conditions, parce qu'il n'y a pas de prise, on ne voit pas comment associer. Tel est l'état le plus fréquent de l'interdisciplinarité: réunis sous un même collecteur hypertrophié, les chercheurs se tournent en fait le dos, en fonction du versant dualiste qu'ils ont choisi.

Nous progresserions dans ce domaine en développant l'idée d'un parlement des objets. Comme nous y invite Bruno Latour (1999), nous commencerions par élaborer la cartographie des objets à délibérer, afin de connaître les liens qui les réunissent à d'autres matérialités, à des idées, à des protocoles, à des généalogies de concepts, etc. Forts de cet état des lieux, et conscients qu'il ne s'agit plus de lieux communs mais de lieux disputés (c'est le sens de nos «objets en crise», *Etudes rurales* 2003), nous chercherions à établir la liste des nouveaux êtres, humains et non-humains, qui demandent à participer à la définition de l'objet. Nous répondrions ainsi à la question: combien sommes-nous, désormais? Puis nous délibérerions. C'est là que nous rencontrerions la question des théories et des épistémologies en présence. Mais la difficulté ne devait pas être insurmontable puisque nous ne posons pas l'idée que l'archéogéographie est une rupture par rapport à un prétendu monde antérieur condamnable et condamné, mais une recomposition d'éléments existants, eux-mêmes établis par diverses pratiques scientifiques. Au contraire, leur mise à plat permettrait de savoir comment les associer. On ne demande à personne d'abandonner ses protocoles et ses certitudes: on demande plus sobrement de savoir reconnaître le moment du passage des certitudes des objets réduits aux incertitudes des objets composés, amplification qui s'avère toujours délicate.

Cette deuxième phase transformerait les collecteurs usés dont la première instance a fait l'inventaire (les existants) en collectifs, ouverts à d'autres formes d'association (les nouveaux êtres).

Le point qui fait le plus débat est la question de la modalité de réouverture d'un collecteur devenu usé. Les sociologues des sciences proposent une procédure d'«ouverture de controverse». Ceci suppose un accord des participants pour le mettre en œuvre, ce qui n'est pas obligatoirement le cas. Notre pratique est encore trop marquée par la polémique, par la succession des attaques et des défenses, avec leur lot de verrouillages et de dérapages. Ainsi, déclaration de controverse est compris comme déclaration de guerre. En outre, l'expérience m'a appris que lorsque la tension devient vive, ce sont les doctorants qui en font les frais. Il ne reste alors qu'à attendre — une génération ou deux — que le rapport de forces devienne favorable aux idées nouvelles... Tout ceci est lourd, car l'opinion majoritaire fait retomber dans le dualisme une pratique qui posait comme principe d'y échapper! Le risque est quotidien.

Arrivé à ce point de l'exposé un exemple fera comprendre. Je choisis d'évoquer le travail épistémologique d'Henri Galinié sur Tours, en montrant qu'il s'agit d'une méthode d'esprit "latourien", même si mon collègue ne s'y réfère pas et n'emploie pas les termes que je vais employer. Il se propose de réfléchir au collecteur nommé «histoire de la ville de Tours», qui le laisse assez insatisfait, et suggère une méthodologie passant par la réunion d'un collectif. Son propos est de démontrer que la reconstitution de l'histoire de la ville selon un *continuum* est illusoire. Car, faisant l'énoncé de ce qu'on connaît, peu ou bien, il est conduit à décrire des ensembles documentés clos, disparates, fonctionnant à des échelles quelquefois incommensurables. Ces ensembles sont liés à l'apparition de documents. Il répond donc à la question de la première chambre du Parlement des choses: «combien sommes-nous? », en listant, pour Tours jusqu'au Xe s., 68 êtres distincts. Voici, à titre d'exemple, quelques-uns des 68 lots documentés qu'il a listés.

Organisation des lots d'information pour la ville de Tours jusqu'au X^e s.

1. L'absence de traces pour l'époque gauloise
2. L'implantation de la ville au début du I^{er} s.
3. La situation aux environs de 50
4. Le fleuve et la ville du Haut Empire
5. Les varennes et l'implantation urbaine
- [...]
15. Les rythmes de l'extension urbaine
16. L'enceinte réduite du Bas Empire: le *castrum*
17. L'occupation à l'intérieur du *castrum* aux IV^e et V^e s.
- [...]
38. La voie de Tours à Poitiers

39. Marmoutier et la *domus ecclesiae* sur la rive droite
 40. Quelques habitants de la cité aux VI^e et VII^e s.
 41. *Urbs* et *vicus* au VII^e s.
 [...]

 63. Les souscripteurs d'actes au X^e s.
 64. Terres arables, prés et vignes de la varenne
 65. Le *claustrum* de la cathédrale
 66. La résidence comtale au X^e s.
 67. Les terrains libres de la cité au X^e s.
 68. Rues et lieux-dits de Châteauneuf au X^e s.
 Source: H. Galinié, 2000, p. 65-67.

Ce qui apparaît, ce sont les incompatibilités documentaires, parce que la réalité observable se montre de façon très aléatoire. Pour cette période haute, à la documentation difficile, on doit conclure à l'existence de lacunes profondes dans l'espace et le temps. Face à cette situation, il est tentant d'aller chercher dans des collecteurs extérieurs les informations en creux qui manquent ici et de lier le tout par l'importation de ces éléments étrangers au lieu et au temps propres de Tours. On a reconnu là la méthodologie courante.

Ne peut-on, comme le suggère Henri Galinié, procéder autrement? «L'objectif est de n'avoir plus à se référer à autre chose que ce fonds constitué pour raisonner» (p. 67). Dans ce cas, on fera surgir le sens, c'est-à-dire le social, des acteurs eux-mêmes. Dans ce cas, les discontinuités ne seront pas systématiquement mises sur le compte de la rareté des documents, encore que ce problème majeur se pose à tout instant pour ces hautes époques, mais seront aussi envisagées pour ce qu'elles peuvent nous apprendre sur la dynamique de l'espace urbain. Entre lacune et bifurcation, entre effet taphonomique et signification historique, le choix sera envisageable, sinon aisé.

Il reste alors à définir un second et un troisième temps, celui des procédures à mettre en place pour admettre de nouveaux êtres dans le collectif, et celui de la réitération du processus. En effet, une composition d'objets n'est jamais définitive. On peut avoir à recommencer le processus, selon des rythmes variables, quelquefois assez rapides. Il faut donc concevoir les instances de délibération qui rouvriront le collectif pour admettre et réordonner. Bruno Latour appelle cela «re-présenter» le problème à la discussion et à la délibération, car de nouveaux êtres sont apparus et la hiérarchie entre les existants a besoin d'être modifiée.

Le parlement scientifique fonctionne donc avec trois "chambres", si l'on garde la métaphore politique: inventaire des existants; admission des nouveaux êtres pour définir de nouveaux objets; réitération du processus par re-présentation.

Des sciences à protocoles, mais une Science (souvent) sans procédures

D'où l'importance de bien situer protocoles et procédures.

J'assistais, il y a quelques jours, à une intéressante série d'exposés dans mon équipe de recherche. Une collègue palynologue, Chantal Leroyer, commentait des courbes palynologiques du Bassin parisien faisant apparaître le moment où se repéraient des taxons révélateurs de l'agriculture. Une autre, Dorothee Drucker, étudiait non pas les pollens, mais les animaux et, à travers eux, ce qu'ils mangent, grâce aux isotopes stables. Comme une girafe mange des feuilles différemment exposées que celle que mange un animal court sur pattes, il s'ensuit qu'on ne repère pas les mêmes isotopes. Fabuleux, comme toujours! Mais, d'une spécialiste à l'autre, les résultats étaient différents donc discutables. Il s'ensuivit une discussion sur la canopée, une autre sur la prééminence des enregistrements de fonds de vallées, avant que ne vint la question de la calibration des dates. Et l'on apprit que ce problème de datation est devenu majeur, parce que plusieurs tableaux de référence coexistent désormais. L'animatrice du débat, Anne Bridault, nous expliqua qu'elle procédait elle-même, pour ses propres travaux, à cet immense travail, sauf à risquer des décalages de plusieurs dizaines, certaines voire milliers d'années pour des époques hautes à très hautes.

Autrement dit, cette petite et énigmatique mention qui prolonge la date d'un événement paléo-environnemental «cal BP» est un problème en attente de délibération, un vrai problème que la collectivité des spécialistes ne sait pas, pour l'instant, organiser, car il ne s'agit plus de protocoles mais de procédures. Et les solutions sont, pour l'instant, individuelles.

Un autre problème aurait pu être soulevé. Dans notre équipe, en effet, Philippe Fajon et moi-même nous interrogeons, dans nos articles respectifs, sur l'importance des transformations de l'agriculture et des campagnes à l'âge du Fer. Nous sommes d'accord pour suivre les travaux des archéologues et situer au second âge du Fer cette émergence, en nous fondant sur les observations et les datations des archéologues. Mais les travaux dont nous écoutons l'exposé nous invitaient, parmi d'autres que nous connaissons également, à «remonter» la chronologie du démarrage des campagnes. Or, en écoutant ces exposés, il nous revenait à la mémoire, la questions suivante: dans un fond de fossé que fouille l'archéologue, si, par chance il trouve du matériel, celui-ci ne témoigne-t-il pas uniquement de la dernière phase d'utilisation du fossé, et non pas de toute la durée d'occupation? Voici donc un autre forum de débat qui s'ouvre, à côté du forum sur la calibration, celui de la fiabilité des datations des vestiges archéologiques. Immense problème pour qui connaît un peu le monde de l'archéologie. On le constate, la demande de procédures s'établit à de nombreux niveaux et elle retentit sur des enchaînements de liens qui appellent, à chaque fois, l'ouverture de nouveaux forums, l'établissement de nouvelles instances procédurales. Dans l'exemple retenu, la construction des objets s'en ressent fortement. Sans ennuyer le lecteur avec des détails, encore moins des démonstrations, il doit savoir que l'"enjeu", comme nous aimons à dire, est 1. la qualification du premier âge du

Fer, qui de princier et de commercial à l'échelle de l'économie-monde qu'il est, se rééquilibre en période agraire majeure et méconnue; 2. la qualification du second âge du Fer, et surtout de la fin de cette période (que nous appelons La Tène finale) dont il reste à savoir si elle est la phase majeure d'émergence (opinion actuelle), ou déjà celle d'un début d'organisation sur une base émergente plus ancienne (question à débattre).

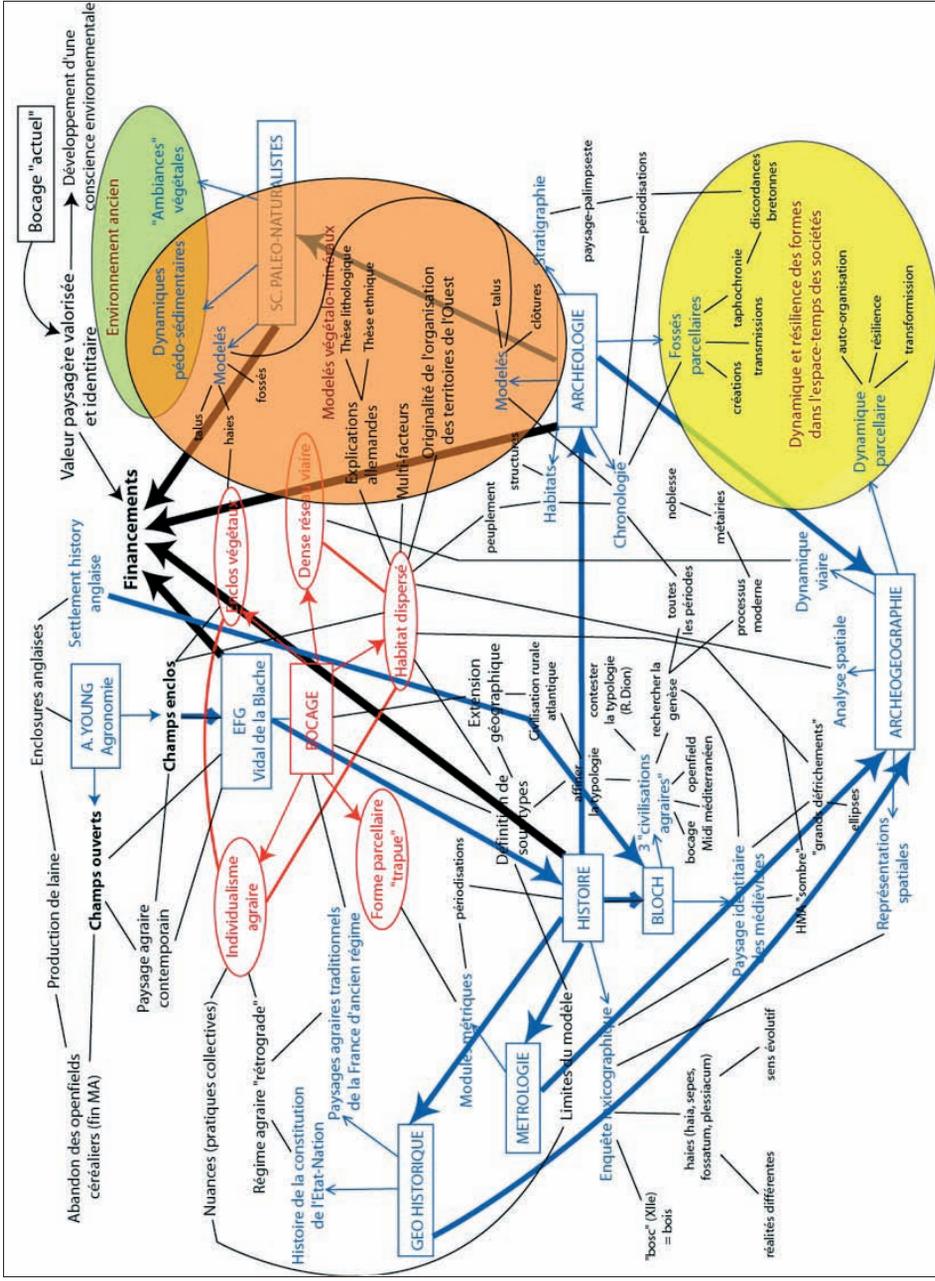
Comment se fait, malgré tout, le débat autour des objets? Le plus souvent, par un article individuel, qui tranche, dérange, agace, et qu'on met en attente jusqu'à ce qu'une génération nouvelle, parce qu'elle a d'autres vues, le trouve, elle, (presque) banal. Mais quelquefois aussi par un véritable forum, comme ceux dont je souhaite la multiplication. Pensons à l'exemple des connaissances sur le climat entre 500 avant et 500 après J.-C., qui a fait l'objet d'une table ronde en mars 1992, rapidement publiée dans les *Nouvelles de l'Archéologie* (Richard et Magny (éd.) 1992).

Pour éviter que la mise en procédures des objets reste une démarche individuelle ou celle d'une école, je suggère qu'on développe la pratique de ces séminaires dont le but ne serait pas de juxtaposer les résultats et les points de vue (les colloques le font à outrance), mais de fixer des repères sur ce qui fait l'accord et ce qui doit être changé. Nous avons donc, pour l'instant, un parlement incomplet: on y trouve des chambres spécialisées pour les débats en commissions disciplinaires, mais pas encore l'instance principale de délibération en séance plénière.

La “cartographie” des réseaux d'acteurs

Dans ce nouveau développement, j'emploie le mot cartographie au sens quasi-métaphorique, et non pas au sens technique que j'ai déjà exploité dans un chapitre précédent. La cartographie, c'est la projection sous la forme d'un “à-plat” d'un écheveau de liens entre les êtres.

J'emprunte à Magali Watteaux l'exemple suivant, par lequel elle a cartographié le réseau des acteurs et des liens qui forme le «bocage». Cet objet — en fait un collecteur — compacte au moins trois objets différents qu'il fallait séparer: 1. une association historique d'habitats, de parcellaires, de modelés (talus, haies), d'apparition tardive (fin du Moyen Âge et époque moderne) et transformée en type agraire par Marc Bloch et Roger Dion; 2. une représentation spéculaire de l'histoire du paysage qui exporte cette formation sur des époques où elle n'est pas attestée, ce qui va dans le sens d'une pérennité du bocage; 3. enfin des objets archéogéographiques tels que le parcellaire, l'habitat, le réseau viaire, dont les dynamiques sur le temps long ne sont pas strictement parallèles. Ajoutons qu'il compacte ensuite l'usage qui en est fait dans des oppositions sommaires et identitaires, lorsque les géographes historiens chargent la dichotomie entre l'openfield et le bocage de valeurs diverses, reflétant des questions contemporaines. De même, lorsque les défenseurs du bocage le promeuvent comme



▶ FIG. 52 La cartographie des liens du collecteur «bocage», élaborée par Magali Watteaux, des premières définitions d'Arthur Young aux reformulations actuelles par l'archéogéographie.

un objet fort pour faire passer des objectifs environnementaux, ils se situent dans cette même perspective, en ce sens qu'ils récupèrent une tradition identitaire en l'étendant au-delà du raisonnable. Les objectifs sont sans doute excellents et légitimes, les arguments, eux, n'en sont pas moins une manipulation car le bocage n'a pas la fixité ni l'ancienneté qu'on lui donne.

Il y a plusieurs façons de procéder. Une modalité qui m'a beaucoup intéressé est celle de la moderniste Annie Antoine qui a entrepris une "archéologie" des bocages de l'ouest, en donnant à ce mot le double sens d'archéologie du savoir et d'archéologie tout court (Antoine 2000). Venant d'une historienne, en outre travaillant sur une époque réputée sans archéologie, la démarche m'est apparue fondamentalement juste en ce qu'elle sortait le bocage du collecteur "type agraire immanent" pour le restituer comme objet d'histoire et d'épistémologie (voir mon compte rendu dans *Études rurales* 2003, p. 321-323).

Magali Watteaux a choisi une autre méthode. Elle a patiemment dressé la carte d'un grand nombre de ces liens. Son schéma, dont il n'est pas injurieux de dire qu'il est quasiment illisible, a précisément pour but d'inventorier tous les éléments du collecteur, et de tenter une cartographie des liens établis avec le temps. D'où son extrême confusion et sa richesse.

Afin de rendre plus claire la carte précédente, Magali Watteaux a ensuite dressé un schéma dynamique montrant le processus historique de formation de l'objet "bocage", inspiré du schéma des cônes emboîtés que j'ai présenté ci-dessus.

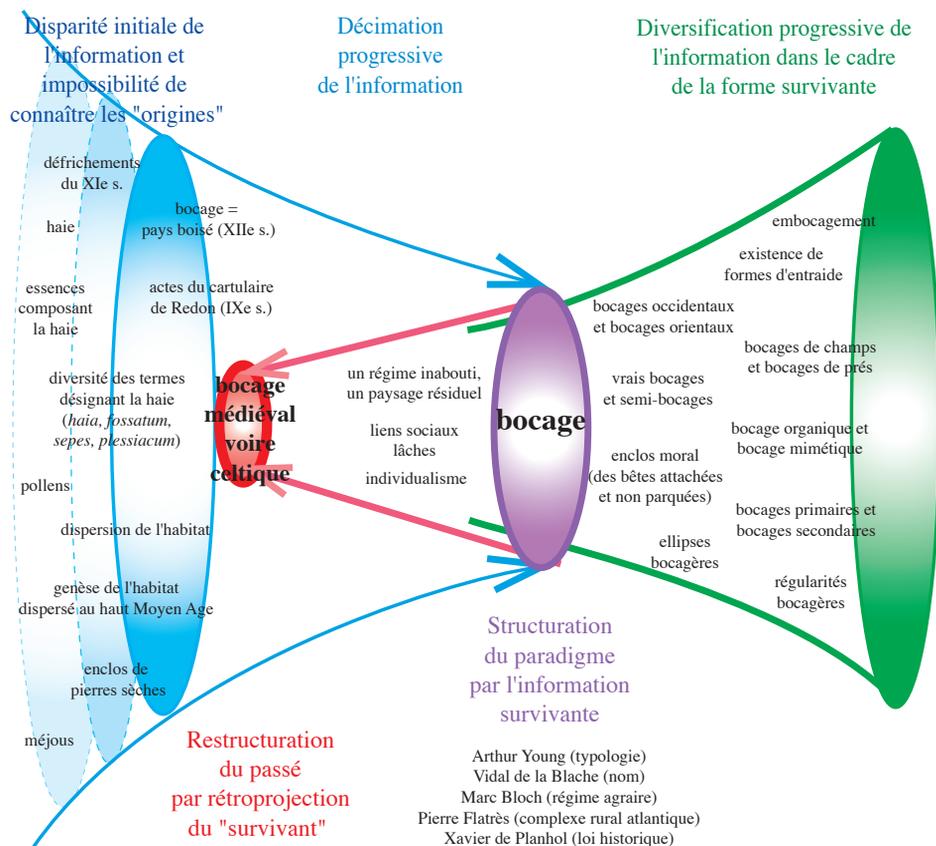
Pour aboutir à la notion de bocage et à son installation comme objet en géographie et en histoire agraire, il faut se rappeler que les chercheurs ignoraient la disparité de l'information paléopaysagère. Celle-ci était grande, mais très fort aussi était le désir de concaténation des éléments disparates pour constituer un type identitaire en quelque sorte opposable à l'openfield classique. C'est ainsi que, sans controverse scientifique, on annexa au bocage divers faits qui sont rassemblés dans la partie gauche du schéma suivant: des haies, des noms, des actes issus de cartulaires, des lambeaux forestiers, des limites, etc. Ensuite, par une décimation radicale de cette disparité, on aboutit à la notion de bocage, exprimée par Arthur Young dès le XVIIIe s., puis formalisée par les géographes et les historiens. On sait qu'on rétroprojeta alors sur le passé prémoderne ce "bocage" devenu type agraire, en en faisant le modèle des campagnes médiévales de l'ouest, et, pire encore, en pensant qu'il s'agissait d'un paysage d'origine celtique. On se souvient, néanmoins, du scepticisme avec lequel Marc Bloch avait rendu compte de ces hypothèses, n'étant pas dupe de la prétendue ancienneté du bocage.

La paradigmatization fut néanmoins acquise puisque Young fixa le type, Vidal de la Blache installa le nom, M. Bloch historicisa le type en régime agraire, P. Flatré amplifia le régime en définissant un complexe rural atlantique, et que X. de Planhol finit par édicter la loi historique des bocages.

Néanmoins, les chercheurs ne manquèrent pas d'observer les nombreuses situations de diversité, celles auxquelles ils étaient confrontés. En bons modernes

ils savaient à la fois regrouper dans un collecteur hypertrophié des ensembles qui n'auraient pas dû l'être, mais aussi repérer et décrire toutes les diversifications du prétendu type. C'est ce qui nous vaut une liste assez riche de qualificatifs, regroupés, cette fois, dans la partie droite du schéma et constituant autant de variantes le plus souvent sur un mode dual (bocages réguliers ou irréguliers; primaires ou secondaires; organiques ou mimétiques...).

On voit la difficulté. Si le concept de bocage ne peut rendre compte de cette diversité, au point qu'il faut en subdiviser la typologie, pourquoi avoir néanmoins eu recours à cette essentialisation.



► FIG. 53
Le double cône du collecteur «bocage».

Quel est l'intérêt de ces cartographies? En mettant au jour les liens établis, certains forts, d'autres nettement plus faibles, la carte dessine en creux tout ce qui n'a pas été abordé, que ce soit par méconnaissance, par manque de temps, par défaut de documents, par désintérêt aussi, etc. C'est ce que Bruno Latour appelle

le «plasma» (2006, 348 sq.). Le plasma n'est pas le collecteur auquel on ira puiser pour combler les vides. Il est un ensemble de questions qu'on aurait pu ou dû se poser et qui ne l'ont pas été. Il est aussi toutes celles qu'on ne pourra jamais poser, pour diverses raisons qu'on peut ou non exprimer.

Les procédures, c'est de la proximité, les protocoles, du très lointain

Mais, justement, quelles questions, quels objets, quels éléments? Pour composer le monde des objets, il vaut mieux savoir de quoi on doit parler dans le parlement des objets. Le bon sens scientifique le dit d'une formule simple et éclairante: «un pollen ne fait pas un bocage». Autrement dit, ce dont on ne discutera pas dans telle ou telle chambre du parlement, ce sont des protocoles scientifiques raffinés par lesquels des scientifiques très spécialisés font de la palynologie, parce que ce niveau requiert une spécialisation que très peu possèdent. S'il doit y avoir discussion sur ces méthodes, ce sera entre spécialistes, dans une espèce de micro-parlement. En revanche, le parlement sera le lieu de discussion de l'amplification proposée. Ces informations issues des pollens peuvent-elles être nommées bocage et si on le fait quel sens donne-t-on à ce terme, quels véhicules emprunte-t-on? Ici, la définition de l'objet auquel se rattachent les pollens étudiés exige le recours à plusieurs spécialistes et l'élaboration est collective.

Peut-on donner une expression théorique à cette idée?

La première base suggérée pour la réarticulation des plans que les pratiques disciplinaires ont disjointes est la définition d'un autre schéma anthropologique que celui que la modernité a élaboré et progressivement rigidifié. Partons, une fois encore, d'une réflexion récente de Bruno Latour sur la notion de proche et de lointain (2004).

Les modernes ont fondé leur vision du monde sur une opposition de valeur entre un centre légal, doté de toutes les qualités d'ordre et de géométrie, lieu de la connaissance scientifique, et des marges lointaines, lieux de la réprobation et des irrégularités, de la superstition et des croyances. En installant la science au cœur du centre, en valorisant cette partie de la nature qui s'exprime par des lois, et en dévalorisant cette autre partie de la nature qui n'entre pas dans ce cadre légal et hiérarchisé, les intellectuels modernes ont fixé des limites difficiles à dépasser. Parmi celles-ci, je retiens cette cloison étanche qui entoure le centre, pour protéger l'empire de la raison et de la connaissance des influences pernicieuses des opinions, des affects, des croyances, des compromis et des tensions de toutes sortes, inévitablement logés dans les marges réprouvées. Dans cette représentation, la nature et la science qui en parle ce serait donc le proche; au contraire, le surnaturel ou l'au-delà du naturel, donc les croyances, ce serait le lointain.

Bruno Latour montre qu'un autre schéma doit être préféré (Latour 2004). C'est celui qui change les termes de cette dialectique du proche et du lointain, en revenant sur le malentendu fondamental de la pratique scientifique, malentendu que le sens

commun peut d'ailleurs constater tous les jours. La science, en effet, ne s'occupe pas du centre de la cité, elle ignore volontiers ce "proche" qui, prétend-elle, la perturbe. Elle ne s'intéresse qu'au lointain, c'est-à-dire à ce qui est loin de l'expérience vécue, dans les dimensions de l'infiniment petit et celle de l'infiniment grand qui sont devenues ses horizons de prédilection, ceux où se créent les grands paradigmes scientifiques dont certains sont repris dans cette étude. Le malentendu moderne ou la "comédie des erreurs" (Latour 2004, 48), c'est de croire que la science s'intéresse à la connaissance de la nature, alors que la religion, la magie et autres pratiques irrationnelles tireraient vers la croyance dans le surnaturel, c'est-à-dire ce qui est au-delà de la nature. La raison serait ainsi plus au centre que la foi: la science connaîtrait les lois de la nature, tandis que la religion et la politique nous demanderaient de croire aux incertitudes et aux inconnues du surnaturel ou de l'humain. Voilà une de ces représentations en forme d'illusion d'optique dont la modernité a le secret.

Il faut inverser et réfléchir au sens de cette inversion.

"Difficile de le contester: celui qui veut accéder au lointain, mieux vaut qu'il se fie aux véhicules scientifiques. Imaginez la quantité d'instruments, de modèles, de théorèmes, de procédures, de machines qu'il faut emboîter les uns dans les autres pour tracer la distribution des galaxies dans l'univers, la succession des gènes sur le chromosome d'une souris ou le schéma d'une centrale nucléaire. Impossible de limiter les sciences à la connaissance du direct, de l'immédiat, de ce qui tombe sous le sens. Mais il est plus impossible encore de chercher à atteindre le caché, le dissimulé, le très grand ou le très petit, le très faible ou le très puissant, par des preuves, des raisonnements, des véhicules, des instruments qui ne seraient pas indiscutables. Plus on veut saisir l'inaccessible, plus l'emboîtement des preuves doit être robuste. Oui, bien sûr, les sciences sont pleines de trous, traversées d'énigmes, rongées par des paradoxes insurmontables, agitées par des querelles, mais le seul moyen d'y porter remède c'est de prolonger leur emprise, et non pas d'abandonner le mouvement ordinaire de la raison en changeant brutalement de véhicule. Là où les lumières de la connaissance échouent provisoirement, à quoi servirait le secours venu des obscurités de la croyance? "

(Latour, 2004, 49-50).

Ainsi, malgré leurs trous, leurs querelles et leurs paradoxes, les sciences restent irremplaçables sur ce terrain en raison de leurs protocoles qui constituent de solides emboîtements de preuves. Voilà donc défini le monde des sciences, leur univers, celui du lointain, de l'inaccessible qu'elles rendent tous les jours un peu plus accessible et présent, un peu moins étranger et étrange qu'il paraît aux non-spécialistes. Et pour reprendre la formule de Latour, «si on veut les imiter [dans leur capacité à dire l'invisible], alors qu'on fasse au moins aussi bien qu'elles» (*ibid.*, p. 42).

Dès lors, qui s'occupera du proche? La religion, les connaissances de la Tradition? Évidemment pas. La question est donc celle-ci: qui, par exemple en matière de recherche, devra contribuer à la définition du monde commun, qui dira la nature des attachements toujours plus complexes que nous avons avec nous-mêmes, avec les lieux, avec nos passés et nos avenir?

En quoi sommes-nous concernés par ce débat? Nombre de chercheurs en archéologie, en sciences naturalistes, en archéologie spatiale, etc., explorent les infiniment grands et les infiniment petits de nos objets, les infiniment complexes aussi, qui penché sur d'insondables microrestes, qui comptabilisant d'immenses séries statistiques, qui empilant les calques dans un vaste système de traitement de l'information géographique. Mais, de tous ces protocoles et machineries absolument nécessaires, il ne sort jamais d'objets historiquement autosuffisants, pas plus que de problématiques tout habillées, à partir desquelles on pourrait directement faire le récit du monde. Il faut, pour cela, des élaborations plus proches. Du pollen au bocage, il y a le saut du lointain (l'infiniment petit, le très complexe, ce qui a besoin d'une instrumentation) au proche (l'objet spatio-temporel de référence issu d'une élaboration).

On sent bien que, dans ce saut, la science expérimentale ne s'implique pas, car elle ne peut s'embarrasser de ces difficultés que sont pour elles les opinions, les représentations, bref, tous les actes de la diplomatie complexe, souvent cahotante, que les hommes tentent d'avoir avec leur écoumène. Il nous faut donc, à puissance égale avec le cercle du lointain et des sciences de la terre, de l'univers et de la mesure, élaborer un cercle proche qui ne soit pas un enfer, celui de la politique et de la délibération, mais qui soit aussi celui des disciplines de la re-présentation et de la diplomatie, c'est-à-dire qui rende présents et proches ces temps et ces espaces avec lesquels nous vivons au quotidien ou avec lesquels les populations passées ont vécu de même. Parce que force est de constater que, dans notre expérience de l'écoumène, y compris l'expérience historique, nous ne vivons que peu avec l'espace-temps de l'infiniment grand ou de l'infiniment petit, avec l'expérimentation et la mathématisation, lorsqu'on n'est pas soi-même chercheur de ces disciplines. Alors que nous vivons avec des représentations essentielles pour nous, sur le monde, son évolution, sur le temps, sur le passé, sur les lieux, sur la nature, sur l'histoire, sur le présent, sur le paysage, sur l'environnement, etc.

Si nous acceptons les termes de cette dialectique du proche et du lointain, alors nous pourrions comprendre que nous avons intérêt à cultiver et à associer des épistémologies différentes, et non pas les opposer. Pour passer du cercle du lointain au cercle du proche, nous passerons, sans qu'il y ait une contradiction insoluble, d'une nécessaire épistémologie moderne, à base de réduction et de légalisation, à une non moins nécessaire épistémologie réflexive, fondée sur la connaissance des attachements et des incertitudes et sensible à la qualité des nombreuses procédures de délibération à mettre en œuvre. Nous ferons le chemin inverse pour passer du cercle du proche au cercle du lointain.

L'archéogéographie, comme géographie, touche à l'un et l'autre cercle, mais sans doute plus au second. Au cercle du lointain, celui de l'expérimentation scientifique innovante, elle appartient par l'ensemble de ses protocoles fins, par exemple ceux que nous mettons en œuvre pour faire de la métrologie historique, ou encore pour conduire les sciences du paléo-environnement à travers un fantastique éventail de techniques et de méthodes d'un grand raffinement, dans l'exploitation de l'infiniment quelque chose. Il s'agit là de toute cette partie de la connaissance paléo-écouménale qui se fait par des expérimentations, se définit par des protocoles. Dans ces aspects de leur savoir, il est légitime que les archéogéographes se posent la question des principes en termes de lois, de hiérarchie, éventuellement même selon des logiques autosimilaires.

En revanche, l'archéogéographie appartient au cercle du proche dans sa capacité à délibérer les objets, à les réunir dans les méta-objets, à dire leur organisation dynamique dans les associations et les conflits de formes proposant les bases des récits. Comme la géographie historique, qui s'est jadis constituée en horizon métahistorique dans son ambition à réaliser un récit de la constitution de l'État-nation des origines à nos jours, l'archéogéographie peut se constituer en horizon métadisciplinaire (donc de proximité!) pour recomposer les objets, mais cette fois en toute indépendance par rapport aux périodisations qui marquent les spécialités académiques actuellement enseignées en histoire, en archéologie ou en géographie historique (en revanche, en toute dépendance par rapport aux nouvelles catégories qu'elle crée et qui seront, n'en doutons pas, productrices d'effets indésirables).

Mais on répond encore presque toujours aux questions du proche par des affirmations du lointain. Savoir, par exemple, si l'openfield est un objet légitime de la médiévisique n'est pas affaire de protocoles. Or l'époque est ambiguë dans sa façon d'articuler les protocoles aux objets, les objets aux récits. Par exemple, les protocoles scientifiques sont convoqués pour dire à quelle variété de blé correspond le pollen présent dans tel horizon sédimentaire, ou bien si l'on constate la présence de sphérolithes permettant de dire qu'il y a eu fumure du champ, etc. Après ces observations, qui sont de l'ordre du micron (cercle de la connaissance savante très éloignée de l'expérience phénoménologique) et qui intéressent un point incroyablement restreint de l'espace, on passe, tout à fait brutalement selon moi, à l'openfield conceptuel des historiens, sans étudier tous les liens qu'il faut créer, de lointain en proche, pour le faire. Par quelles médiations passe-t-on de l'infiniment petit du microscope (cercle du lointain) à l'infiniment complexe des associations et des conflits de formes qui finissent pas désigner un objet d'expérience (cercle du proche)? Sont, par exemple, négligées les formes planimétriques, qui sont pourtant les médiateurs principaux de l'affaire, sous le prétexte que leur étude est de l'ordre de l'évidence et ne requiert aucune préparation réelle et que les typologies des géographes et les typonologies des historiens ont réglé le problème une fois pour toutes. Restent voilés les liens que la définition de l'objet entretient avec telle ou telle représentation sociale forte. Or c'est là que la faiblesse surgit: malgré les protocoles

de la science expérimentale — bien malgré eux doit-on dire car ils ne sont pas fautifs en eux-mêmes mais par ce qu'on leur fait dire au-delà de ce qu'ils disent —, les liens ne tiennent pas. Ils sont forcés. Très vite on découvre que ce qui fait le lien ce n'est rien d'autre qu'un artifice, par exemple la représentation nécessaire de médiévistes attachés à ce que leur Moyen Âge soit spécifique et qu'il dispose de sa forme agraire typonchronologique, ou encore la représentation d'un espace géométrique, pavé de bonnes proportions, qui tient lieu d'espace tout court, etc.

Très souvent, aujourd'hui, les protocoles sont embarqués comme preuves dans des questions qui ne sont pas ou pas uniquement de l'ordre de la démonstration scientifique mais du débat sur la qualité des objets et leur organisation en récit. On assiste donc à cette contradiction profonde que les sciences qui devraient, par leurs découvertes bien réelles, bousculer les certitudes des récits de la géographie historique, concourent exactement à l'inverse à renforcer encore un peu plus les anciens paradigmes.

C'est, en ce moment précis, l'une des roueries de l'académisme.

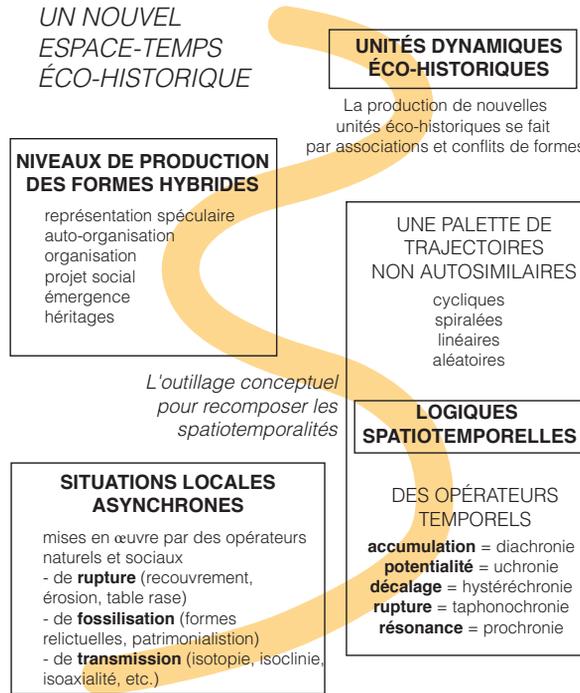
Chapitre 14

Des bases pour concevoir l'espace-temps

Le moment est venu de résumer les acquis et de proposer des bases pour concevoir l'espace-temps. Les acquis, tout d'abord.

1. Les temporalités ne s'étagent pas selon un gradient de mobilité, avec des quasi-immobilités à la base et des mobilités au sommet.
2. Les spatialités et les temporalités n'obéissent pas, *in fine*, à une théorie de la hiérarchie. Cette théorie peut convenir à certains objets, mais il importe de dire lesquels. En tout état de cause, il ne s'agit pas de la théorie générale d'organisation des spatiotemporalités.
3. Les temporalités ne sont pas un libre jeu d'échelles, si on avait le projet de signifier par cette expression que les sociétés seraient entièrement libres de composer, comme elles l'entendent, leur menu temporel dans une carte des possibilités.
4. Les formes, comme les matérialités, sont dotées de temporalités propres qui ne sont pas typonchronologiques et historicistes. Par conséquent, les périodisations, nées d'une vision très idéologique de l'histoire, ne peuvent être employées pour qualifier globalement les séquences.
5. Enfin il n'y a plus lieu de penser les temporalités et les spatialités chacune séparément, alors qu'il s'agit du premier niveau d'hybridation, le plus fondamental pour notre objet d'étude. Le temps ne domine pas l'espace et les lieux. Cette domination est un effet conjoint de la modernité nationaliste et de la structure disciplinaire.

Ce chapitre et le suivant explorent désormais les pistes possibles pour concevoir autrement l'espace-temps historique. L'idée est que pour cosmopolitiser, il faut disposer d'outils qui ne nous reconduisent pas d'office dans les chemins du naturalisme, de l'historicisme et du nationalisme méthodologiques. Le tableau suivant les présente de façon sommaire.



► FIG. 54

Schématisation des propositions de l'archéogéographie pour concevoir l'espace-temps écohistorique.

Logiques, opérateurs et trajectoires composant l'asynchronie de base

Les situations locales, celles qui sont dites à grande échelle, constituent une mosaïque de dispositifs spatiotemporels conduisant au constat de l'asynchronie de base. Autrefois, on cherchait dans les exemples locaux l'illustration des modalités ou régularités plus générales, que la réflexion avait posées par ailleurs. L'infiniment petit de l'espace-temps historique, du moins ce que nous pouvons appeler ainsi, à savoir l'espace local et microlocal, devait offrir, en réduction, la figure du cas global.

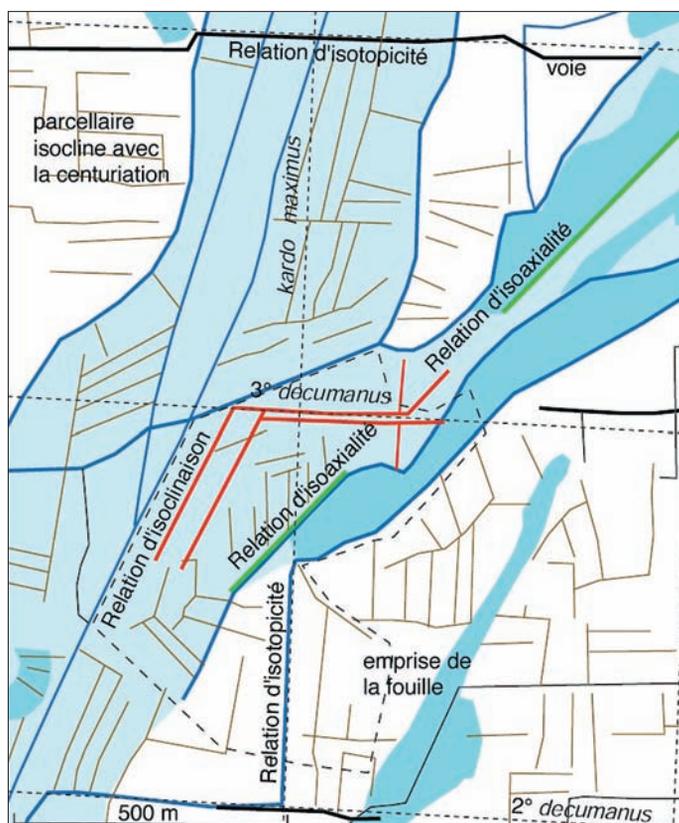
Aujourd'hui, un double constat s'impose: 1. le local n'est pas l'illustration du global; 2. la résolution toujours plus fine des enregistrements et des études, en archéologie, en sciences paléonaturalistes, en morphologie planimétrique, ne débouchent pas sur des séries homogènes, mais sur des situations variées, tant en raison des paramètres physiques qu'humains (Bravard 2002, 307).

Le propos consiste donc à évaluer les processus théoriques de médiance et de transmission à l'échelon local et microlocal, afin de comprendre comment se définit une dynamique.

Un exemple archéogéographique: la fouille des Bartras à Bollène

Ce nouvel exemple est pris dans la plaine du Tricastin, et sans habitat antique actuellement connu à proximité du lieu d'observation. Il concerne des structures morphologiques et matérielles banales: chemins, parcelles, cours d'eau.

La série de sondages et de fouilles au lieu-dit "les Bartras" à Bollène (Vaucluse) a attiré l'attention des archéogéographes en raison de la richesse de ses enseignements. Le plan général des réseaux fossoyés a été publié par Jean-François Berger et Cécile Jung (*Les Formes du paysage*, t. 2, planche XII hors texte). On découvre: 1. un réseau de fossés d'irrigation antiques formant une baïonnette et dont un tronçon de près de 400 mètres suit exactement le tracé théorique du 3^e *decumanus dextra decumanum* de la centuriation romaine d'Orange B; 2. qu'il n'y a, à l'emplacement du passage du *kardo maximus* antique, absolument aucune trace archéologique sur 300 mètres environ; 3. l'existence de fossés de drainage post-antiques dont certains sont en concordance avec les limites du plan cadastral napoléonien.



► FIG. 55

Bollène (les Bartras). Asynchronie des formes sur le lieu d'un aménagement agraire lié à la limitation cadastrale B d'Orange.

En complément de la description pédosédimentaire des géoarchéologues, les attendus archéogéographiques sont les suivants.

1. Si l'on attendait des sondages et des fouilles une image de la centuriation romaine d'Orange B, dont il convient de rappeler qu'elle est historiquement certaine et topographiquement bien "calée", on est déçu. L'objet antique échappe à l'observation. On ne voit donc aucun point de départ, aucune trace de ce qu'on peut imaginer d'un arpentage initial (bornes, jalons) ou de sa matérialisation sur le terrain (chemin empierrés, fossés longeant le chemin, par exemple). Le fait que le *kardo maximus* antique ne laisse aucune empreinte est totalement déroutant. Selon les textes des *gromatici veteres*, on aurait pu s'attendre à trouver un des chemins les plus larges de tout le système viare créé par la centuriation, par exemple un chemin de 30 pieds. Ce n'est pas le cas.
2. Ce qu'on voit, c'est un aménagement agraire antique, mais de date inconnue. Il se pourrait que cet aménagement ait un temps de décalage plus ou moins important par rapport à la date de l'initiative politique d'établir ici des colons de la I^{le} légion *Gallica* (laquelle remonte, on le sait, à 36 ou 35 av. J.-C.). Rien n'interdirait qu'il s'agisse d'un aménagement agraire du I^{er} siècle après J.-C., voire plus.
3. La forme de cet aménagement n'est pas compréhensible si on reste au niveau de l'emprise ayant provoqué la fouille, sans prendre en compte l'espace voisin. J'ai donc, dans ma figure, restitué celui-ci par une analyse des formes et des paléoformes. Il se trouve que ce lieu n'est pas neutre, puisqu'il correspond à la confluence de deux paléovallées, dont on ne voit plus les rivières, mais dont le parcellaire a conservé la forme héritée sous l'aspect de larges lits majeurs, bien plus puissants que ceux que produiraient les modestes ruisseaux ou fossés rectifiés qui les traversent aujourd'hui. Ainsi, l'aménagement antique est un réseau qui conduit l'eau d'une paléovallée à l'autre, d'où sa forme en baïonnette. On peut penser qu'il captait, dans l'Antiquité romaine, un des ruisseaux qui empruntent ces vastes corridors, déjà réduits à l'état de paléovallées.
4. Si l'on voulait néanmoins se placer dans une optique de "reconstitution" de la centuriation, il faudrait disposer d'une information plus riche et plus variée qui fait, ici, défaut. Pour passer des paléoformes fluviales aux vallées elles-mêmes et savoir, par exemple, quel type de cours d'eau coulait ici à telle époque, il faudrait disposer de nouvelles analyses géoarchéologiques, dont il est illusoire de penser qu'elles répondraient exactement à la question sans soulever de nouveaux liens. Pour retrouver l'empreinte de la centuriation romaine dans la forme, il faudrait préférer — ce travail a été réalisé il y a longtemps — le positionnement d'une grille sur une carte au 1/25 000^e pour en saisir l'extension, avoir recours à l'archive épigraphique (si elle existe) pour dater le projet politique plutôt qu'à la fouille qui n'évoque — mais c'est déjà

beaucoup! — que la vie agraire. Pour reconstituer le travail des arpenteurs, il faudrait disposer d'archives sur la réalisation pratique de l'arpentage et de bornes et jalons par exemple, mais elles n'existent pas. On retrouverait, dans ce cas, les témoins laissés par les *mensores* pour tracer les *rigores* (lignes d'arpentage), avant que ceux-ci ne deviennent – ou non – des *limites* matérialisés (chemins, fossés). Pour conduire cette reconstitution à bien, il faudrait, en outre, connaître la part de l'érosion ultérieure et celle des effets de la dynamique agraire sur la forme du parcellaire antique.

5. La formation du parcellaire moderne et contemporain associe les héritages des paléovallées et ceux de la centuriation, sur la base de plusieurs principes: maintien d'une ligne à la même place et selon la même orientation (isotopie de la forme); maintien de l'orientation mais avec déplacement latéral (isoclinie); prolongement exact d'une ligne antique par une ligne moderne (isoaxialité); matérialisation postérieure d'un potentiel ancien, peu ou pas visible (transmission uchronique ou hystéréchronique). C'est ainsi que le *kardo maximus*, qui n'existe pas en tant que matérialité antique visible par l'archéologie, existe en tant qu'héritage visible par l'archéogéographie, selon un processus assez déconcertant, puisqu'il s'agit d'une limite cadastrale moderne: le *kardo maximus* aurait attendu ici de 15 à 17 siècles avant d'être réalisé.

La conclusion s'impose: on ne voit pas, ni par la fouille, ni par l'observation des formes, la centuriation initiale. Ce qu'on voit c'est ce que cette centuriation est devenue, ou plutôt la part d'elle-même qui a été transmise et qui a été hybridée avec d'autres réalités dans cette petite portion d'écoumène.

En outre, dans le cas de l'emprise de fouille, chaque cas microlocal, chaque ligne étudiée, est un cas spécifique. La rupture, la continuité, l'isoclinie, l'isotopie, l'ensevelissement sédimentaire, la mise à nu, etc., aucune de ces modalités ne peut représenter la dynamique de l'ensemble. L'asynchronie est bien le niveau de base de l'information archéogéographique.

Le double processus de transmission et de transformation

Les formes connaissent un double processus permanent et le plus souvent de rythme discontinu, qui associe transmission et transformation. Le lien entre les deux notions est celui-ci: c'est le processus de transformation qui est générateur de la transmission. On l'énonce par le principe d'auto-organisation et par la notion de résilience des formes. C'est aussi la raison pour laquelle la spatiotemporalité des choses de l'écoumène diffère de celle des institutions et des faits sociaux.

Ce qu'on observe en fouille, ce ne sont donc pas des témoins directs d'une période du passé, mais des vestiges qui signent des processus divers. Le premier est un processus d'empreinte puisqu'on n'observe pas la trace de l'activité mais

l'empreinte laissée par celle-ci. C'est le cas du fossé parcellaire, qui s'avère l'un des plus délicats vestiges qui soient lorsqu'il s'agit de l'interpréter. Alain Ferdière a dressé un bilan technique de ces difficultés dans les actes du colloque d'Orléans (1997, p. 81-87).

Un second processus est celui de transformation: les traces laissées dans le sol ne se conservent pas telles quelles, elles se transforment et c'est le résultat de ce changement qu'on voit. Les vestiges sont érodés, transportés, autrement répartis ou distribués qu'ils l'étaient à l'origine. Plus encore, ils sont recomposés dans des ensembles différents, et ceci plusieurs fois. Ce que les cartographies — c'est-à-dire les formes transmises, observables sur les documents planimétriques — permettent de lire, c'est toujours autre chose que les formes directement produites à des époques antérieures. Le processus de transmission joue, dès lors que les habitants ou les sociétés interviennent dans l'espace et organisent la matière par changements successifs.

Peu à peu, au moins pour nombre de régions françaises, se dégage d'un ensemble de dossiers archéogéographiques et archéologiques bien documentés l'idée d'une transmission, partielle et transformée, des formes originelles dans les formes héritées. Dire cela ne signifie pas qu'on pose la pérennité des formes comme le seul processus possible et qu'on refuse, notamment, les processus inverses de rupture et de mobilité. Il s'agit au contraire de conjuguer des méthodes permettant d'apprécier aussi bien l'une que l'autre. On sait, par exemple, que les impressions de pérennité ou de mobilité sont dépendantes des échelles auxquelles on travaille: à très grande échelle, celle du gisement ou de son site, on sera plus enclin à mettre en avant la mobilité; à très petite échelle, lorsqu'on perçoit bien plus les cadres généraux du paysage que leurs détails morphologiques, une relative apparence d'inertie s'impose. Cependant les notions d'inertie et de permanence ne conviennent plus.

Des concepts pour dire les dynamiques locales: isoclinie/anisoclinie, isotopie/anisotropie, isoaxialité/anisoaxialité

Comment les formes se transmettent-elles? En lieu et place des anciennes lois d'inertie ou de persistance du plan (analysées dans la thèse de Sandrine Robert, 2003), dont les attendus doivent être réévalués, il est opportun de proposer la connaissance des diverses modalités de la transmission dynamique. Ces modalités font découvrir le fait qu'un processus dynamique est toujours spatial et temporel et qu'il n'y a pas le temps d'un côté, l'espace de l'autre.

La recherche se fonde aujourd'hui très largement sur la relation d'une forme à l'autre. Qu'on cherche à mettre en évidence des ruptures ou au contraire des permanences dans l'évolution, c'est le passage qui est au centre des préoccupations.

Parmi les plus puissantes régularités dont les formes sont l'objet, la transmission de l'orientation est la plus importante. Ce principe, connu et mis en œuvre depuis longtemps, peut, aujourd'hui, être nommé selon un concept de base simple, l'isoclinie et son contraire, l'anisoclinie. L'isoclinie — principe d'isoclinie ou encore effet d'isoclinaison — est le principe de transmission qui caractérise, partiellement, la dynamique d'une forme observée en plan, la forme nouvelle pouvant garder trace de l'orientation ancienne, même si le détail de ses limites a plus ou moins varié. C'est ainsi que, dans les régions qui ont connu, dans le passé, une forme parcellaire donnée, quadrillée ou autre, le parcellaire hérité peut en conserver la trace sous l'aspect d'une direction privilégiée qui marque encore le parcellaire contemporain, malgré la masse des changements de détail subis par le parcellaire.

Longtemps pressentie, cette idée a fondé les recherches morphologiques sur l'organisation des campagnes de la Gaule romaine, et a conduit à développer des procédures de recherches automatiques des orientations dominantes dans le parcellaire. C'est ainsi que, du filtrage optique des années 70 au filtrage numérique actuel, mais aussi par des analyses plus classiques, à vue, toute une recherche a exploré cette idée et montré son intérêt. Mais il faut rappeler qu'avant les travaux du groupe de Besançon, et parce qu'on était dans une phase de modélisation de la technique de filtrage et non de modélisation de la recherche sur les paysages, on n'avait mis en œuvre le filtrage optique que sur des exemples qui étaient à ce point évidents qu'il n'y avait pas besoin du traitement pour trouver la structure (centuriations de Tunisie du nord ou d'Italie par exemple), parce que leurs formes intermédiaires étaient déjà visibles par le simple examen cartographique. Une autre chose fut de l'appliquer et de le faire admettre à des régions où la structure cadastrale antique n'était pas évidente. Le filtrage optique ou numérique est une technique adaptée à la prise en compte des héritages dans les parcellaires, parce que l'opération technique de filtrage porte sur la forme héritée. Le cliché filtré ne donne jamais la forme antique recherchée, mais indique que l'orientation dominante peut traduire une forte transmission de celle-ci. En revanche, elle ne convient pas si la région n'a pas connu cette dynamique de transmission.

En outre, le résultat du filtrage, en faisant observer une régularité, peut renvoyer aussi bien à une forme auto-organisée qu'à une forme planifiée. Les développements récents de la recherche montrent que des réseaux quadrillés auto-organisés, notamment ceux qui ne sont pas issus d'une planification à l'origine de la trame, jouent, de même, un rôle considérable dans la genèse des formes agraires. L'isoclinie s'applique à ces paysages, même si les réseaux n'ont pas la périodicité métrologique des centuriations, et si leur genèse reste très mal connue.

Dans le cas de ces réseaux, le principe de permanence peut jouer sur plusieurs orientations, lesquelles sont contenues dès l'origine dans la forme cohérente du parcellaire. On est donc dans une situation fondée sur le même principe mais en plus complexe.

On dénommera anisoclinie la situation de rupture de l'évolution des formes qui se constate lorsqu'une orientation nouvelle, sans rapport avec la précédente, perturbe le dessin parcellaire et interdit la transmission de la première orientation connue.

Le concept d'isotopie — ou principe d'isotopie — est un corollaire de l'isoclinie. On désignera par ce terme le fait que nombre de limites d'un paysage, physiques ou planimétriques, se pérennisent au même emplacement, ou avec des déplacements sans réelle portée à l'échelle envisagée (ex: un fossé qui se déplace latéralement de deux ou trois mètres par rapport à l'axe d'un fossé précédent).

En moyenne vallée du Rhône, on doit à l'opération "fossés" conduite sur le TGV Méditerranée des informations précieuses à la fois sur le plan qualitatif et statistique, pour démontrer la mise en œuvre de ce principe. Dans 70 % des cas étudiés, c'est-à-dire de fossés recoupés et analysés dans le sud de la plaine de Valence et dans la plaine du Tricastin, il a été constaté une permanence de la limite, sous les diverses formes qu'elle a pu revêtir depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

Le site de Pierrelatte, "les Malalones", décrit au chapitre 2, montre comment se fait la pérennité de l'emplacement de la limite, malgré les colmatages successifs des fossés, la nappe de sols limono-argileux brun-noir caractéristiques de milieux humides qui scelle son emplacement, le recreusement à quatre reprises du fossé limite, et malgré la transformation actuelle de la limite en rideau d'arbres brise-vent. Comme les fossés comblés — aujourd'hui scellés par des formations sableuses correspondant à des crues post-médiévales — sont indétectables sur les clichés aériens en raison de la parenté entre le sédiment de remplissage avec le sédiment encaissant, seule la limite actuelle traduit en plan la pérennité. Ici, la transmission est à la fois isotope et isocline.

Si, au contraire, on peut mettre en évidence une mutation significative des limites, on parlera alors d'anisotopie. Mon expérience de l'insertion des plans de fouilles de parcellaires anciens dans le plan cadastral napoléonien et du rapport de l'un à l'autre m'a souvent permis d'observer que dans des régions où se réalisait une certaine inertie en raison d'une forte isoclinie des limites, la variation de leur dessin local était forte. Une situation courante est donc celle qui associe isoclinie et anisotopie.

La transmission, processus longtemps inconcevable

En 1990, lors de ma toute première collaboration de "morphologue" avec une équipe d'archéologues, celle chargée de l'autoroute A 39 entre Dijon et Dole, la question fut posée de savoir comment traiter le matériau de la photo-interprétation. J'apportais à l'équipe des relevés de gisements archéologiques et de limites parcellaires découverts lors de mes missions à basse altitude et sur les vues IGN, redressés sur des fonds au 1/5000e ou au 1/2500e environ. Leur profusion était presque gênante et suscitait

l'expectative. Allait-on réellement diriger les sondages et les décapages à la pelle mécanique à partir de tels relevés? Quelle fiabilité devait-on leur accorder?

Afin de progresser sur ce dernier point, il fut décidé de consacrer un peu de temps à les comparer au dessin du plan cadastral napoléonien, avant toute investigation de terrain. L'attendu était le suivant: si la comparaison montrait que les relevés de photo-interprétation cartographiaient surtout des limites correspondant aux limites actives du début du XIX^e siècle, disparues lors des remembrements des années 1970, on estimerait l'apport de mes cartes plutôt faible. Dans le cas inverse, on leur accorderait un plus grand poids.

Ce présupposé mérite qu'on s'y attarde. En procédant de la sorte, les archéologues se situent dans la perspective d'une histoire séquencée et stratifiée de l'occupation du sol. Si une limite correspond à une limite relevée sur le plan cadastral napoléonien, elle est donc présumée récente et seulement récente. L'opération de vérification par comparaison avait donc, inconsciemment, pour but d'échapper à l'idée même de transmission, encore inconcevable à cette époque.

C'est la seconde hypothèse qui se dégage, puisqu'au terme de trois mois de travail cartographique détaillé, une proportion quasi nulle ou très faible de limites fossiles relevées en photo-interprétation s'avéra correspondre à des limites de l'ancien cadastre (communes de Genlis, Izier, Magny-sur-Tille). Y avait-il donc rupture et non transmission? Non, car la constatation d'une forte pérennité des orientations entre la phase antique et le dessin parcellaire du plan napoléonien fut amplement démontrée. On était donc dans une situation de forte isoclinie, à l'échelle microrégionale, conjuguée à une forte anisotropie à l'échelle locale et surtout microlocale qui expliquait qu'on ne trouve qu'un tout petit nombre de filiations directes entre limites anciennes et limites cadastrales modernes. Il y avait permanence de l'orientation mais mutation de détail de presque toutes les limites de parcelles et même de certaines voies.

L'isoaxialité complète ce dispositif descriptif, en ressortissant au même principe général de transmission de l'orientation. On désigne ainsi le fait que deux éléments, l'un ancien et disparu, l'autre encore visible dans les formes planimétriques, sont situés dans le même axe ou le même alignement, formant une ligne qui prend du sens. Il s'agit d'une forme de transmission qui se constate en plan, dans la mise en alignement d'informations complètement disjointes dans le temps.

Les morphogènes et le style parcellaire hérité

En passant de l'échelon microlocal, celui de l'emprise de fouille ou du plan cadastral détaillé, à l'échelon local, on peut faire l'observation suivante. La forme planimétrique s'organise en un nombre infini de microsecteurs différenciés construisant, localement, l'asynchronie morphologique de base. Ainsi, contrairement aux

anciennes habitudes de la géographie historique et de la géographie agraire qui n'hésitaient pas à effectuer des typologies de formes à petite ou très petite échelle, ce qui revenait à unifier à petite échelle ce qui était divers à plus grande échelle, nous constatons, dans beaucoup d'exemples, une grande variation de détail.

Pour rendre à cette réalité toute sa dynamique, deux concepts sont nécessaires.

Sous le terme de morphogènes, François Favory a exprimé la classe des linéaments paysagers qui exercent une influence persistante sur les formes, bien au-delà de leur époque de création et de fonctionnement. Ils sont au cœur du processus de transmission tout en étant sources de mobilité. Un exemple permettra de comprendre leur rôle.

Soit un axe antique, mis en place dans une organisation ancienne donnée, sous la forme d'un chemin ou d'une forte limite. Des limites parcellaires isoclines prennent appui sur cet axe. Lorsque disparaît l'organisation juridique et fiscale qui sous-tend la forme en question, l'axe reste néanmoins une réalité du paysage rural, mais (on est toujours sur un exemple) les fossés parcellaires qui lui sont adjacents sont abandonnés (retour à la friche, au pré ou au bois de tout ou partie du sol). Bien plus tard, le secteur est réoccupé et de nouveaux fossés sont creusés en prenant appui sur le même axe pérennisé, respectant ainsi l'orientation d'origine d'une organisation qui n'a plus d'existence. À aucun moment, les paysans qui ont creusé ces fossés n'ont eu conscience qu'ils contribuaient ainsi à transmettre un élément de la planimétrie ancienne. La forme obtenue est un parcellaire récent, orienté comme le parcellaire antique mais évidemment sans rapport avec lui. L'axe a ainsi joué un rôle déterminant, transmetteur, et constitue un morphogène du nouveau paysage, assurant la pérennité d'une orientation d'origine antique dans le parcellaire qui ne l'est pas.

Il est évident que des éléments paysagers d'origine orohydrographiques peuvent jouer un tel rôle morphogénétique. C'est le cas de lignes successives de rivages, enserrées dans la terre ferme après avancée de la côte, et qui constituent des axes forts qui ne disparaissent pas du parcellaire. L'analyse archéogéographique du littoral de Fréjus, entre la ville antique et le rivage actuel, a donné des exemples particulièrement nets de ces formes "physiques" fossiles: traits de rivage, cordons littoraux, lagunes, graus. C'est aussi le cas de limites déterminées par un cône de déjection, les méandres d'une rivière, un contact géologique de surface, etc. Ces éléments d'origine naturelle qui déterminent la forme du parcellaire dans la longue durée, suscitent des formes parcellaires régulières, des rythmes qu'il faut interpréter, des discordances du dessin qu'il faut déchiffrer.

La notion de style parcellaire hérité évoque, par la cartographie de détail, la différence de style du dessin parcellaire traduisant des héritages complexes dont la variation est forte, y compris à l'échelon local. Il ne s'agit pas d'aboutir à un classement typologique des formes permettant d'écrire un chapitre de morpho-

histoire. Il s'agit de constater la dynamique d'un ensemble de différences formelles qui rendent compte des héritages dont les paysages sont porteurs.

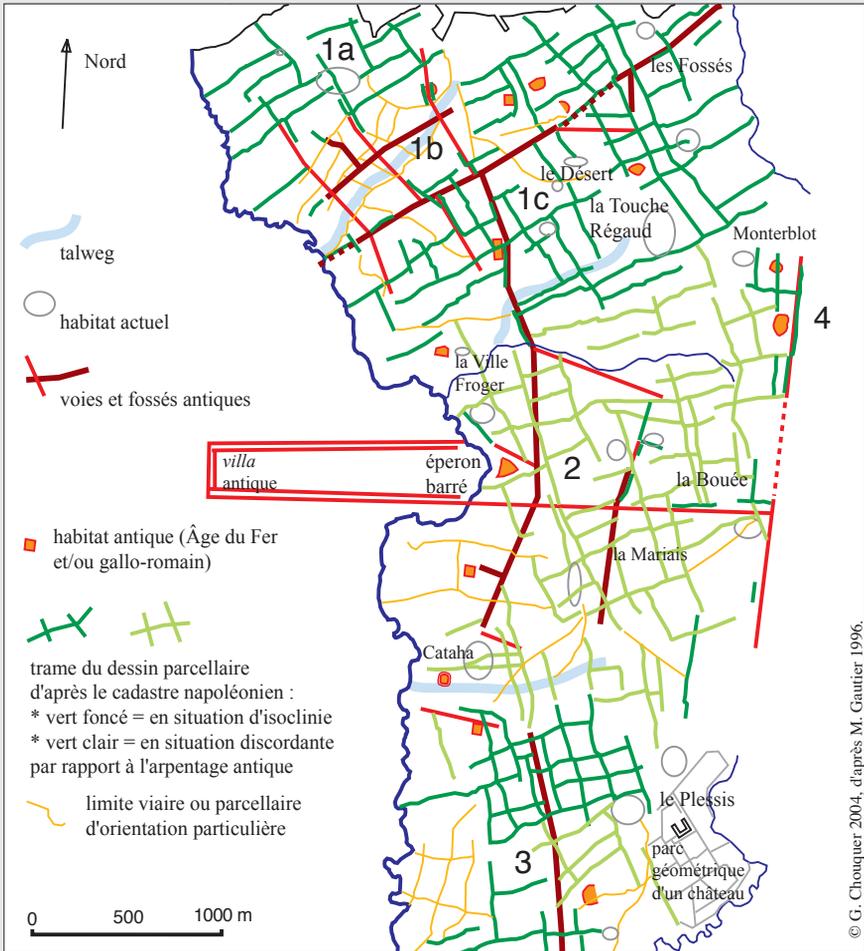
Cette notion a été formalisée à partir d'observations de différences de morphologie parcellaire, exprimées en plan et dans une même région du Jura, qui s'expliquaient par des oppositions de dynamique.

Dans le Finage jurassien, on remarque, en effet, que la forme parcellaire de part et d'autre de la voie antique, est différente, alors que le régime agraire actuel est identique. Elle renvoie d'un côté à des formes variables, polygonales ou en bandes fortement liées à la circulation superficielle de l'eau; de l'autre à des parcelles en quartiers géométriques subdivisés en lanières, correspondant à une zone sèche, où la division géométrique — que l'on sait, par l'accumulation des dossiers archéologiques, être d'origine antique — s'est transmise sous la forme de grandes unités semblables. Sur le plan cadastral napoléonien et sur les plus anciennes missions aériennes antérieures aux années 70, l'opposition, d'origine antique, de style parcellaire reste encore forte, et renvoie à des états antérieurs aux ramifications complexes, ainsi qu'à des modalités différentes de dynamique dans la durée.

L'explication la plus évidente réside dans ce qui s'est passé à l'est de la plaine, entre la voie antique et le Doubs. Dans cette partie de la plaine, l'époque romaine a correspondu à un aménagement volontaire de l'espace local: achèvement du colmatage des paléochenaux, tracé de voies et de fossés géométriques pour diviser l'espace, installation d'unités productives espacées. Mais, ce qui est plus important, c'est de constater que cet aménagement a provoqué une évolution spécifique de cette partie de la plaine, en l'ancrant dans une géométrie dont elle ne s'est plus ensuite départie. De ce fait, l'opposition des morphologies est devenue saisissante, sans doute appuyée par l'effet de la durée et des changements de mode d'occupation.

La formation du parcellaire sur la rive gauche de l'Yvel (M. Watteaux)

Le dossier de Mauron-Yvel, dans le Morbihan, réalisé par Maurice Gautier (1996) et analysé par Magali Watteaux (2005) permet de comprendre la dynamique des discordances et des concordances à petite échelle. Pour la commodité du propos, la surface étudiée a été divisée en zone 1 au nord, zone 2 au centre et zone 3 au sud. Le fond de carte est constitué du relevé du plan cadastral napoléonien. L'archéologue y a repéré des voies antiques et des fossés rectilignes associés (marron et rouge) qui constituent plus des lignes directrices du parcellaire que le «parcellaire» lui-même.



© G. Chouquer 2004, d'après M. Gautier 1996.

► FIG. 56

Vallée de l'Yvel (Morbihan). Asynchronie zonale de la dynamique.

Dans la partie septentrionale du secteur étudié, le passage de la voie antique Quimper-Rennes crée une influence majeure. À ces lignes directrices sont associés des enclos d'habitats antiques, en conformité ou en discordance (l'habitat situé le plus au nord est recoupé par un fossé) par rapport au réseau. Cette carte montre surtout un fait majeur: le dessin du parcellaire enregistré par le cadastre napoléonien est organisé sur une trame quadrillée souple (en vert foncé et vert clair sur la figure), d'orientation assez constante sur toute la surface étudiée, et associée à quelques exceptions morphologiques (orange).

Cependant, l'observation met en évidence un style zonal différent. On relève une nette influence de l'antique (marron) sur le moderne en zones 1 et 3 et une zone 2 en situation très originale. Elle est en effet une zone de discordance à peu près complète entre les formes antiques et les formes modernes. Mais c'est le parcellaire antique qui change d'orientation par rapport à la zone 1, alors que le parcellaire moderne conserve pratiquement la même orientation. L'hypothèse rendant le mieux compte de l'originalité de cette zone 2 est celle des effets géométriques particuliers dus à un aménagement agraire lié à une *villa*.

Ainsi, alors qu'il y a une nette discordance, il est possible de dire que la zone 2 (héritée) est isocline avec le parcellaire antique des zones voisines (1 et 3) en quelque sorte par leur intermédiaire.

Globalement on peut donc résumer ainsi. Dans l'Antiquité, trois zones différemment orientées, les zones 1 et 3 étant d'orientation voisine; au XIXe s., une seule trame isocline, comme si les zones 1 et 3 avaient absorbé la zone centrale 2 pour se rejoindre. L'effet résultant est celui d'une trame unique, souple, d'orientation régulière du nord au sud. Mais le processus ayant présidé à cet effet n'est pas le même.

C'est un très bel exemple d'auto-organisation des formes qui se fait ici par "transmission", c'est-à-dire à la fois transformation (d'autant plus nette qu'il y a une discordance locale en zone 2) et par transmission (visible cette fois à l'échelle plus globale de tout l'interfluve étudié, et pas seulement de la seule zone 2). Bien entendu, la transmission des formes à moyenne ou petite échelle, n'empêche pas qu'à très grande échelle, celle du plan des habitats de l'Âge du Fer, on constate des discordances locales. C'est, en effet, dans l'étude et l'approfondissement des combinatoires locales que la question d'une transmission ou d'une rupture entre les formes anciennes et les formes récentes doit être appréciée. Il ne s'agit pas de défendre l'idée d'un fixisme des formes et d'une pérennisation *ne varietur* (Lavigne 2003: 181).

Ainsi, lorsqu'on change d'échelle, on trouve des concordances, et ce même dans des régions «bocagères». Il est donc probable que cette région va se rapprocher du modèle qui émerge ailleurs en France, celui d'une forte création parcellaire antique au sens large (protohistoire et antiquité romaine), suivie d'une longue phase de résilience des formes, avec une transformation et une transmission variables et des changements de modèles dont le dernier en date est l'intense embocagement qui marque surtout l'époque moderne et contemporaine.

Stratigraphie et transmission: il n'y a pas de contradiction

Un retour sur la coupe de Pierrelatte, si souvent exploitée en raison de son caractère emblématique (voir chapitre 2), est désormais nécessaire.

Les géoarchéologues font une lecture stratigraphique fine. Ils proposent une élaboration à partir de laquelle nous pouvons travailler. Si l'on tente une lecture "historiciste" de cette coupe, on cherchera alors à dater au plus près chaque incision et chaque colmatage, et à les rapporter à des événements historiques, naturels ou sociaux, censés les expliquer. On peut dès lors isoler une phase si l'on est spécialiste de telle ou telle période. Dans ce cas, le phénomène global complexe que révèle la coupe, à savoir la transmission sur deux millénaires, est estimé anecdotique, secondaire, peut-être même le fruit d'un hasard local. C'est, alors, un phénomène négligé. Dans ce cas, il y a contradiction, mais la contradiction ne se situe pas entre stratigraphie et transmission, mais entre le constat de la transmission et le fait d'avoir interprété cette coupe en termes historicistes. C'est parce que les différents états, recensés par les géoarchéologues, sont coupés de l'ensemble des informations spatiotemporelles qui leur donnent du sens qu'il y a contradiction. C'est une contradiction qui n'est pas dans la nature des choses, mais qui vient de la façon dont on travaille.

La lecture stratigraphique s'attache, en fait, à interpréter des processus de dépôts à partir de la lecture des états arrêtés ou achevés de ces mêmes processus, lesquels se rapportent à un ou plusieurs systèmes de production des formes. La stratification, en tant que résultat, rend compte de processus qui ont eu lieu et qui paraissent, en l'état, n'avoir pas connu de transformation et de transmission ultérieures. Mais on ne sait rien et on ne saura jamais rien de ce qui n'a pas été déposé, de ce qui a été évacué sous une forme ou sous une autre, par exemple ce qui a été enlevé par diverses formes d'érosion. On lit des états stabilisés qui ne sont que des moments de processus dynamiques.

Mais si l'on fait de la nature stratigraphique de l'information une autre lecture, associée par exemple à la lecture en plan, laquelle est insensible aux effets de périodisations closes, il n'y a plus de contradiction. Dans ce cas, il faut considérer une telle coupe de la façon suivante. La globalité de l'information, c'est-à-dire la liaison entre la première incision antique et la forme géographique actuelle exprimée par le plan ou la carte, signe la transmission. Au contraire, la succession des incisions et des comblements montre les aléas d'une histoire complexe, de nombreuses vicissitudes dont certaines sont des bifurcations majeures: elle signe donc la transformation historique dont ce lieu a été l'objet, et la stratigraphie devient l'outil privilégié de cette observation. Ou du moins, de la partie conservée et accessible de cette information historique. Entre chronique historique des événements et transmission de la mémoire, l'interprétation de ce lieu est donc obligatoirement paradoxale, puisque c'est grâce à la succession des transformations historiques enregistrées par la stratigraphie, qu'il y a une transmission bimillénaire de la forme. Le paradoxe, c'est la situation de transmission.

Nouvelles logiques spatiotemporelles: approche empirico-théorique

L'usage, dans les disciplines traditionnelles, est de comptabiliser et d'étudier séparément les échelles de temps et les échelles d'espace. Nous proposons une réévaluation de cette idée en démontrant que l'observation des processus impose de les associer. Il convient d'équilibrer une approche stratigraphique (temps) et une approche planimétrique (espace) des vestiges et des dynamiques.

D'autre part, nous utilisons couramment des notions de "temps" qui font appel à la notion de "scansion" ou à celle de temps "repères". Nous organisons ce temps en séquences, sur la base desquelles nous analysons les phénomènes. Le passage d'une séquence à l'autre devient, dans cette organisation, un fait majeur, lourd d'évolutions et de symboles.

Notre temps coutumier, en histoire comme dans les sciences de la nature, est le temps de la montre et du calendrier. Il est de nature chronologique, soit chronohistorique si ce sont des faits de société qui déterminent les dates et les séquences de ce déroulement, soit géochronologique ou chronoécologique, si ce sont des faits de nature qui jouent ce rôle. En histoire, nous pratiquons des regroupements en périodes, fondés sur la communauté des structures politiques, économiques et sociales qui caractérisent les phases de l'histoire de l'Europe; c'est une espèce de temps séquentiel que nos manuels nous ont appris à répartir en quatre périodes fondamentales.

Mais d'autres types de séquences sont possibles, de nature géochronologique, et variables selon l'échelle à laquelle on effectue les mesures: temps géologique où on compte en millions d'années et en "ères"; temps climatologique du quaternaire, où on compte en dizaines ou centaines de milliers d'années et en "glaciations"; temps écologique de l'Holocène récent où on compte en centaines d'années, et où les repères sont les catastrophes naturelles dont le sol ou l'homme peuvent garder la trace ou avoir le souvenir. Ces comptabilisations ouvrent sur les échelles d'espace et de temps qui sont devenues familières aux chercheurs depuis la formalisation des plans étagés de Fernand Braudel (1958). On sait que, depuis cette époque, la perspective est désormais de faire jouer ces échelles pour découvrir des phénomènes intéressants, étape nécessaire dans la production d'un autre savoir.

Mais à côté du temps chronologique familier de l'historien, on a vu précédemment qu'il faut introduire une notion différente, celle de non-linéarité. À partir de là, on peut relativiser, dans le domaine des formes, l'ordre né de l'histoire, et, en acceptant l'idée que l'histoire d'un système est, par exemple, un mélange de déterminisme et d'évolution statistique, le présenter comme une des variantes de ce qui aurait pu arriver. Le développement des sociétés, étudié à travers leur rapport à l'espace, ne serait donc pas inscrit d'avance, en raison du développement obligatoirement causal des faits. Il ne produirait pas des effets sur les formes qui auraient tous été prévus d'avance.

L'intérêt de cette approche — pour nous qui travaillons sur la compréhension des évolutions dans la longue durée de phénomènes articulés entre eux — est de nous donner à réfléchir sur la conception d'un temps, ou plutôt d'une temporalité, qui ne serait pas uniquement linéaire, déterminée, progressive, mais bien plus soumise à d'autres modes dont nous commençons à découvrir l'application en sciences humaines. Voilà pourquoi, à côté de la synchronie et de la diachronie habituelles de l'historien, notre but est de suggérer d'autres modalités essentielles pour décrire les dynamiques écouménales.

Un mot pour dire la potentialité: uchronie

J'emprunte le terme et la notion à Charles Renouvier. Cet auteur fit paraître en 1857, et réédita en 1876, l'ouvrage suivant: *Uchronie (L'utopie dans l'histoire), esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*. Il s'agit, comme le raconte l'avant-propos de l'éditeur (p. 10), «de l'histoire d'un certain moyen âge occidental que l'auteur fait commencer vers le premier siècle de notre ère et finir dès le quatrième, puis d'une certaine histoire moderne occidentale qui s'étend du cinquième au neuvième. Mais cette histoire mêlée de faits réels et d'événements imaginaires, est en somme pure fantaisie; et la conclusion de ce livre singulier s'éloigne on ne peut plus de la triste vérité. L'écrivain compose une uchronie, utopie des temps passés. Il écrit une histoire, non telle qu'elle fut, mais telle qu'elle aurait pu être, à ce qu'il croit, et il ne nous avertit ni de ses erreurs volontaires, ni de son but.»

L'auteur n'y est jamais nommé, sinon sous la forme neutre (un moine de l'ordre des Frères Prêcheurs), et un récit de l'histoire du manuscrit enveloppe d'une couche de mystère le récit uchronique lui-même.

«Le latin n'est rien, la paléographie n'est rien ici; la pensée est tout», avertit encore l'avant-propos (p.19), soulignant le caractère insolite du genre et la liberté d'un auteur qui fait peu de cas des antiquités en elles-mêmes, ce qui est l'exact opposé de la technicité actuelle des métiers d'historien et d'archéologue.

Le récit du livre est subversif, car il suppose que le Christianisme aurait pu ne pas triompher dans l'Occident, et entreprend de raconter «la réelle possibilité que la suite des événements, depuis l'empereur Nerva jusqu'à l'empereur Charlemagne, eût été radicalement différente de ce qu'elle a été par le fait» (avant-propos, p. 15). Une bifurcation importante du récit se produit dans le troisième tableau, à partir de la fin du règne de Marc Aurèle, lorsque l'auteur imagine complètement une autre histoire que l'histoire réelle: Maternus, chef d'esclaves révoltés, devient censeur rural, chargé de la direction du cadastre, de l'enregistrement des baux et rentes constituées entre esclaves et maîtres, et de la surveillance des droits d'affranchissement légal. Diverses réformes conduisent alors au rétablissement de la République.

C'est au moment où il décrit cette bifurcation que l'auteur indique, dans une rapide note de bas de page, le concept visionnaire de son ouvrage:

“La plupart des traits de ce tableau sont historiques, en totalité ou en partie. Quelques-uns sont altérés, comme ils doivent l’être en conséquence des faits contingents que l’auteur de l’Uchronie a introduits de son chef à la fin du règne de Marc-Aurèle. Tout changement grave apporté à un moment quelconque de l’histoire a des ondulations qui modifient les événements subséquents et les transforment de proche en proche, jusqu’à les rendre méconnaissables. L’Uchronie n’est autre chose que l’esquisse d’un choix entre les transformations possibles.”

(Ch. Renouvier, *Uchronie*, *op. cit.*, 145)

On comparera cette dernière phrase avec celle d’Ilya Prigogine et Isabelle Stengers:

“On appelle bifurcation le point critique à partir duquel un nouvel état devient possible. [...]

La définition d’un nouvel état, au-delà du seuil d’instabilité, n’est plus intemporelle. Pour en rendre compte, il ne suffit plus d’évoquer la composition chimique et les conditions aux limites. En effet, que le système soit dans *cet* état singulier n’en est plus déductible, d’autres états lui étaient également accessibles. La seule explication est donc historique, ou génétique: il faut décrire le chemin qui constitue le passé du système, énumérer les bifurcations traversées et la succession des fluctuations qui ont décidé de l’histoire réelle parmi toutes les histoires possibles.

Nous sommes amenés à employer, pour décrire de façon consistante les systèmes physico-chimiques les plus simples, un complexe de notions qui, jusqu’ici, semblait réservé aux phénomènes biologiques, sociaux et culturels: les notions d’histoire, de structure et d’activité fonctionnelle s’imposent en même temps pour décrire l’ordre par fluctuation, l’ordre dont le non-équilibre constitue une source.”

(Ilya PRIGOGINE et Isabelle STENGERS, *La nouvelle alliance. Métamorphose de la science*, Essais, Gallimard, rééd. 1986, p. 229-231).

Je propose de dénommer uchronie, une modalité spatio-temporelle de transmission des faits écroulés anciens, qui se constate lorsqu’une structure imprime dans le sol une forme, laissant une trace, qui elle-même devient un potentiel que des faits (tout aménagement et toute transformation de l’espace) ultérieurs peuvent faire rejouer. Ainsi, la même conjoncture historique, agissant sur/dans un espace-temps différencié, rencontre ou non des potentialités existantes et explique que des dynamiques différenciées se mettent en place, produisant des cas de réactivation du potentiel, à côté des cas d’oubli qui sont évoqués ailleurs (voir taphochronie). Dans les milieux, la modalité uchronique s’exprime géométriquement par l’isotopie, l’isoaxialité et l’isoclinie des formes. Elle provoque des situations de transmission dynamique modélisée à partir de la coupe de Pierrelatte.

Il existe donc, dans cet emploi du terme uchronie, une différence avec la conception de Charles Renouvier. Parce qu'il se situe dans une évocation chronologique de l'histoire, le philosophe applique la bifurcation uchronique à un récit de type linéaire et suivi, et, dès lors, — comme les notes et avertissements de l'édition nous en informent dans un jeu de dupes assez subtil entre le texte et les didascalies —, cela ne fonctionne pas ou plus. Charles Renouvier nous fait passer de l'histoire à une espèce d'utopie des temps passés, une uchronie. On a, depuis, retenu ce sens et l'uchronie désigne couramment un récit de temps imaginaire, participant en outre à cette tendance schizophrénique caractéristique de l'utopie, en ce sens qu'elle est une crise de la temporalisation historique, avec, dit-on, du temps «destructuré, dégradé, comportant des hiatus, des bifurcations (le temps du jeu utopique, avec ses possibles latéraux, est par définition un temps "bifurqué")...» (Joseph Gabel, dans *Encyclopædia Universalis* (1985), sv *Utopie*, 18, 548).

La notion proposée ici diffère en ce sens qu'elle porte sur des éléments transmis, qui n'ont pas vocation à être ordonnés dans un récit, donc dans une temporalité linéaire, parce qu'ils sont le résultat de dynamiques hétérogènes, de tris et, mieux encore, de transformissions développées dans l'espace-temps. La notion d'uchronie, comme modalité spatio-temporelle, démontre au contraire que les formes ne sont finalement pas autre chose que des réservoirs de potentialités futures, c'est-à-dire des présents qui ne deviennent pas uniquement du passé, mais qui sont aussi des futurs en attente d'advenue, et qui rétroactivement sont aussi des présents réordonnant les passés (effet du double cône évoqué p. 175). Dans ce cas, il n'est pas besoin d'inventer une bifurcation imaginaire pour rendre rétrospectivement sensible le fait qu'il aurait pu y avoir d'autres histoires que celle qui a réellement eu lieu. Il faut, au contraire, observer, comptabiliser et décrire les situations de réactivation dans la transformation des situations en attente. En ce sens l'uchronie n'est pas l'antithèse de la temporalité linéaire. Elle restitue la spatiotemporalité linéaire comme une des modalités possibles dans une gamme variée, probablement la plus immédiate. Elle en constitue ainsi la possibilité même, en enrichissant son contenu, notamment par la conception d'une série de temporalités linéaires parallèles et asynchrones (qu'on peut appeler des *scénarios*, comme le propose Joëlle Burnouf, ce que je développe ci-dessous), aboutissant aux situations d'hystérechronie, dont les paysages sont si coutumiers. Mais ce faisant, elle est une critique de cette forme de liaison absolutiste qui a conduit les historiens à concevoir une temporalité unique, totalement privée de toute spatialité écouménale.

Un mot pour dire le décalage: hystérechronie

La notion de décalage a été perçue depuis longtemps. Déjà en 1971 François Furet écrivait: «Le concept de "Renaissance", par exemple, est sans doute pertinent par rapport à bien des indicateurs d'histoire culturelle, mais dénué de sens par rapport aux données de la productivité agricole» (Furet 1971). Mais c'est aux géographes que

nous empruntons la notion d'*hysteresis*, ou temps de réponse, en l'adaptant aux formes. En matière de dynamiques de l'espace, des lieux et des environnements, le temps de latence ou hystérésis morphologique désigne le temps de réponse variable qui brouille les chronologies. Les géographes et les naturalistes ont formalisé cette notion avec le concept d'*hystérésis écologique*, lorsqu'un phénomène étant éteint, ses effets continuent à se faire sentir longtemps après, et même à se développer en raison d'un effet d'inertie.

Il n'en va pas autrement avec les structures paysagères d'origine anthropique. Comme le rappelle François Favory (1997), il existe, par exemple, un temps de latence entre la décision d'implanter un cadre centurié sur le sol, qui se traduit d'abord par des repères d'arpentage assez légers, et la lente réification de cette matrice sous la forme de chemins, de fossés, de champs, œuvre de générations de paysans. On peut donc parler d'hystérésis morphologique, ou de temps de réponse des formes. Ce concept est utile pour faire la distinction, comme dans l'exemple de la centuriation, entre une bifurcation et un seuil morphologiques. La bifurcation sera la décision d'implanter une centuriation. Dans ce cas, c'est une donnée historique ressortissant des niveaux politiques et administratifs. Le seuil morphologique, en revanche, ce sera la réification de cette donnée dans la structure agraire, et le jeu d'influences qu'elle exerce désormais sur le paysage. Il n'y aura seuil morphologique que lorsque la centuriation en question sera devenue la forme héritée et qu'elle auto-organisera la dynamique des transformations ultérieures.

Un mot pour dire la mise en résonance: la prochronie

Laurent Olivier suggère d'ajouter à cette liste des spatiotemporalités celle de prochronie, qu'il emprunte à Blaise Cendrars (Olivier 2005, 120). Dans ses mémoires romancées, cet auteur évoque la capacité de certains événements éloignés dans l'espace ou dans le temps, à entrer en communication (Cendrars 1945 [2002]). Par exemple, certaines expériences de l'existence humaine peuvent conduire à réactiver soudainement des événements particuliers du passé, qui entrent alors en résonance avec les expériences présentes par leur capacité prophétique. Or les phénomènes archéologiques polycycliques favorisent ces mises en résonance qui rappellent des séquences du passé, tout en étant autre chose. La notion de prochronie affine la gamme des spatiotemporalités, fournissant ainsi des outils différenciés pour travailler sur les diverses dimensions du temps.

Un mot pour dire la rupture: taphochronie

Dans cette notion, les paléo-naturalistes mettent l'étude des conditions d'enfouissement des vestiges (d'où l'emploi du terme grec *taphos*, sépulture). Dans une étude de grande valeur heuristique, Cécile Jung et Jean-François Berger ont montré que les photointerprètes ne peuvent plus ne pas tenir compte de deux critères interdépendants lorsqu'ils analysent des clichés pour y lire des traces fossiles: la

nature géopédologique du sol et la puissance du recouvrement (Berger et Jung 1996, 99 et sv). Ils attirent l'attention sur la notion de taphonomie qui propose les explications de tels phénomènes.

Ils contribuent ainsi à transférer au domaine géoarchéologique une notion qui a été utilisée pour la première fois par des archéozoologues, dès 1940. À cette époque, I. A. Efremov proposait de faire de la taphonomie, dont il créait le terme, une nouvelle dimension d'étude de la paléontologie. Les géoarchéologues étendent le sens à des microrégions entières et définissent les processus qui contribuent à créer une conservation inégale des vestiges: troncatures, sapements, défonçages, bioturbations, recouvrements.

La taphonomie, telle que la pensent et la pratiquent les géoarchéologues, apparaît comme une très précieuse technique d'appréciation de la dynamique spatio-temporelle. Les chercheurs soulignent ainsi l'instabilité de milieux qu'on pensait stables, sous l'effet de l'action naturelle ou humaine. On comprend aisément comment la connaissance de ces modifications du milieu, quelquefois importantes, peut changer l'appréciation d'une occupation du sol. Une troncature ou un recouvrement peuvent créer une absence d'information et donner l'impression d'un vide d'occupation pour telle ou telle période, alors que ce sont des mobilités du milieu qui expliquent cet effacement. Nos cartographies de parcelles ou de formes fossiles ne peuvent plus être lues comme si l'acte de lecture et d'interprétation reposait sur un postulat de transparence de l'information.

La notion de taphonomie peut donc être étendue, dans le sens suivant: que, de connaissance des conditions d'enfouissement ou d'érosion des occupations, on en fasse aussi une connaissance et une évaluation du rôle dynamique des discontinuités. L'idée est de ne pas réduire seulement la taphonomie à une connaissance technique utile à la reconstitution historique des phases, au demeurant essentielle, mais d'en faire l'un des véhicules introductifs à une réflexion sur les discontinuités de l'occupation du sol. Car l'enjeu permanent est bien de faire une archéologie de notre savoir, une critique permanente de l'élaboration de nos "données", une évaluation des conditions dans lesquelles nous proposons telle ou telle interprétation. Or cette évaluation n'est pas uniquement technique.

L'asynchronie de base et les chronologies relatives

L'asynchronie des situations remet en cause la pratique des chronologies relatives établies à trop grande échelle.

Comme j'ai abordé cette question dès mon essai de 2000, puis dans le *Traité d'archéogéographie*, je ne l'expose pas ici en détail. Les deux maîtres en la matière sont Max Guy et Bernard Liger. Leur recherche se place dans une tentative très intéressante d'inventer un langage morphologique, associant les outils de la numérisation des documents (ex. les images satellitaires) et des possibilités de calcul

de l'informatique. Autrement dit, leur recherche pose l'attendu qu'il existerait un mode de formalisation des éléments d'une planimétrie qui pourrait mettre en évidence, par l'algorithme, les dynamiques des formes. Mais l'un et l'autre ont buté sur le rangement des objets: Max Guy dans des planifications antiques un peu trop sommairement convoquées pour expliquer les formes; Bernard Liger dans des extrapolations sur les planifications celtiques infondées dans le lieu où il croit les avoir découvertes. C'est le mode de raisonnement qui est en jeu.

Critiquer une certaine façon de faire de la morphologie régressive

Parce qu'il ne dispose pas de documents planimétriques contemporains des formes qu'il reconstitue, le chercheur doit utiliser des documents plus récents, résolument plus récents même, dans lesquels on lui affirme que gisent, préservées comme des reliques ou, le plus souvent masquées comme les figures énigmatiques d'une image d'Epinal, les informations qui l'intéressent. Comme ces enfants qui doivent chercher la figure du vent joufflu dans l'image, en la retournant jusqu'à ce que la forme d'un nuage leur devienne explicite et leur montre un visage aux joues pleines, de même nous sommes à la recherche, dans l'image aérienne et sa traduction cartographique, des formes cachées plus anciennes.

Il nous faut donc remonter le temps chronologique, et jouer avec le temps morphologique interne, afin de tenter d'exhumer la forme que nous croyons être celle des paysages que nous recherchons, en quelque sorte trier dans la masse des faits linéaires et de surface, ceux qu'on pense pouvoir recomposer en une structure cohérente, conforme au modèle qu'on connaît ou qu'on s'est donné. On a fait de cette analyse récurrente (récurrent au sens de retour en arrière, et non à celui de retour périodique ou répétition) ou régressive, la caractéristique principale de cette recherche.

Cette démarche pose quelques problèmes. D'abord elle suppose la linéarité, or l'histoire des formes n'est pas linéaire et en plus, pour deux lieux voisins, l'histoire n'est pas la même, malgré la succession d'événements fondateurs identiques qui paraissent les réunir dans une histoire commune. Ensuite, l'impossibilité où l'on est de trier réellement rend illusoire la pratique récurrente dès lors qu'on s'extrait des catégories très fortement modélisées. La chronologie relative ne peut s'exercer que si on dispose d'une succession de formes typo-chronologiques. Si, d'aventure le quadrillage, la bande, la forme polarisée et radiale, l'habitat dispersé et l'habitat groupé étaient de toutes les époques, comment s'y prendrait-on?

Ainsi, dans la reconstitution d'une centuriation, chacun sait qu'on pourra, éventuellement, atteindre le niveau du carroyage des axes de la limitation, si les vestiges le permettent en mettant en évidence une périodicité caractéristique, par exemple en nombre d'axes restitués et en longueur cumulée. En revanche on ne peut atteindre le parcellaire antique par la seule analyse formelle, car on ne saura jamais au préalable: 1/ si le parcellaire antique était partout isocline avec le réseau,

ce qui n'est pas une obligation; 2/ si telle ou telle limite isocline actuelle est ou n'est pas isotope et peut donc entrer valablement dans une reconstitution, car la limite peut rester parallèle à l'ancienne mais s'être déplacée. Les analyses de parcellaire liées à des centuriations sont donc le plus souvent très difficiles, voire décevantes, en tout état de cause à manier avec la plus extrême prudence.

Il faut donc refuser de retourner le sens de cette notion pour en faire une loi du paysage, refuser de donner à la récurrence la moindre valeur mécaniste, comme si tout était dans l'image et qu'il n'y ait qu'à l'extraire, en déconstruisant le processus qui a été celui de la formation du paysage. C'est l'illusion d'une transparence de la morphologie. Où seraient les bifurcations, les choix de trajectoires dont il a été question plus haut, la réalisation ou non de potentialités inscrites dans les formes, si la déconstruction se fondait sur des règles mécaniques? Où serait le contingent, s'il n'y avait qu'à compter, déduire, et enchaîner.

La récurrence n'est donc pour moi, qu'une obligation documentaire. Mais elle n'est que cela, qu'un itinéraire de recherche que nous sommes obligés d'emprunter, en en mesurant de plus en plus les risques. Elle n'est pas un principe d'histoire des paysages, une clé de lecture universelle de leurs formes, ni un opérateur fiable pour leur investigation. Or c'est ce qu'on en a fait, par excès de confiance.

Dans son étude morphologique de la région de Beaugency et Patay, couvrant deux feuilles au 1/50 000e, Bernard Liger se fonde sur une série de tris graphiques et numériques qui lui permet de trier les réseaux rectangulaires, triangulaires, et à l'intérieur de ceux-ci, les réseaux à grandes mailles et ceux à petite maille. Il observe que, dans le cas des réseaux triangulaires, ceux qui unissent au plus court les villages, hameaux et écarts (médiévaux et modernes par conséquent), la multiplication de ces liaisons provoque obligatoirement la création de carrefours inoccupés, lesquels exercent à leur tour une attraction pour le choix de nouveaux sites d'habitat à une époque ultérieure.

Il aboutit à une modélisation lui permettant de mettre en évidence quatre sous-ensembles principaux, antérieurs au XVIII^e s. et aux transformations modernes et contemporaines du paysage:

- un réseau à grande mailles polygonales, souvent triangulaires, reliant directement les centres de peuplement maintenant importants mais éloignés. Ce réseau serait «probablement protohistorique».
- plusieurs réseaux à mailles rectangulaires construits à partir des bords de la Loire et qui seraient probablement protohistoriques.
- un réseau à mailles carrées de 740 m résultant d'un remodelage, sous l'empire romain, du réseau précédent.
- enfin «un réseau étoilé à petites mailles, admettant pour nœuds la quasi-totalité des villages et qui a dû se développer progressivement depuis le haut Moyen Age».

Dans le fond, la chronologie relative de Bernard Liger est fondée et rendue possible par l'existence de deux termes chronologiques, l'un de métrologie historique: 740 m est une mesure qui renvoie, selon lui, à l'époque romaine; l'autre de morphologie historique: les villages et hameaux sont médiévaux. À cela s'ajoute un critère habituel de sélection (et qui se présume) selon lequel le réseau à mailles rectangulaires est plus ancien que le réseau à mailles triangulaires, car les villages et hameaux se sont adaptés à la trame carroyée de base et non l'inverse.

La théorie des tyPOCHRONOLOGIES et des chronologies relatives fait donc une place importante à la liaison entre les habitats, au rôle du chemin entre ces habitats — rôle variable donc — et, surtout, au lien direct qui existerait entre une situation politico-juridique et une forme. B. Liger écrit:

«Dans de telles situations, l'indépendance des réseaux illustre l'étroitesse des rapports entre le pouvoir politique, entendu de large façon, et le dessin du paysage, par l'intermédiaire d'un outillage juridique plus ou moins contraignant. Il y a, dans cette constatation, l'une des clés d'interprétation du paysage.

Une fonction [la fonction spécifique attachée à chaque réseau] n'est satisfaite que dans une situation politico-juridique adéquate. Je me suis donc attaché à établir un ensemble de relations entre situations générales, fonctions et tracés de réseaux. On devine l'existence d'un déterminisme rigoureux dont l'actuel dessin de réseau global traduit les effets ultimes.»

(B. LIGER, *Les parcellaires et réseaux routiers en Beauce de Mer à Patay*, thèse de 3e cycle, Tours 1974, p. 76 et 90).

En se situant dans une optique différente, et surtout pour les formes non planifiées qui sont majoritaires, il paraît nécessaire de revoir et de limiter la pratique des chronologies relatives telles qu'on les met en œuvre couramment et, d'ailleurs, quelquefois très schématiquement. Il faut y renoncer dès qu'on quitte un ensemble clos, à l'intérieur duquel elles sont concevables. En effet, si le principe des chronologies relatives peut paraître acceptable dans le cas de rapports simples d'éléments remarquables, tombant sous le sens (ex: le village-rue local assis sur une longue route rectiligne échappant au contexte local ne peut que lui être postérieur), autant son application à des rapports complexes d'éléments paysagers ordinaires appartenant à des ensembles différents peut prêter à discussion.

C'est, évidemment, le principe de transformission qui est en jeu. La chronologie relative, exercice réalisé, sur la carte ou le plan, en deux dimensions euclidiennes (longueur et largeur) dans le but d'en retrouver une troisième (le temps) ignore la dimension de la transmission et, par conséquent, les phénomènes d'isoclinie, d'isotopie et d'isoaxialité, eux-mêmes fondés sur les temporalités diachronique et uchronique du paysage. Dans ces conditions, raisonner sur des linéaments dont on ignore le "poids" éventuel, la charge historique potentielle, est erroné. Cette ligne b

appuyée sur cette autre a est donc contemporaine ou plus jeune; mais si, d'aventure, la ligne b transmet une limite parcellaire antique enfouie b' , à travers une histoire riche de colmatages et creusements successifs du fossé, la chronologie relative ne pourrait être exprimée que par le biais suivant: $b' > a > b$. La seule analyse de la forme en plan ne permet pas de le savoir.

La situation pourrait être encore plus difficile à exprimer. Imaginons que la ligne a soit une ancienne voie gauloise, reconvertie par le temps en route Nationale, et que la ligne b' soit une limite antique appuyée sur cette voie: dans ces conditions il nous faudrait créer une variable a' et écrire: $a' > b' > a > b$. On voit que pour exprimer correctement une chronologie relative d'éléments non remarquables, il faudrait pouvoir disposer de suffisamment de points de datation de sorte qu'il ne s'agirait plus alors de chronologies relatives établies à la vue du plan, mais finalement d'investigations archéologiques conduisant à des chronologies absolues. Imagine-t-on la complexité des relations si on raisonnait sur une dizaine ou une vingtaine d'éléments? Puis sur la totalité des lignes composant un paysage entier?

L'analyse morphologique semble répondre à la critique puisqu'elle propose des raisonnements du type suivant: si dans les branches d'un réseau étoilé issu d'un village médiéval, on observe un ou plusieurs tronçons rectilignes en discordance avec le tracé normal de l'étoile de voies, on peut considérer que ces tronçons sont les résidus d'un agencement antérieur. C'est la preuve qu'il y a possibilité de discerner les superpositions, sans fouilles ou sondages, puisque sous le chemin ou la route médiévale et moderne, on pressent l'axe antique.

On ne pourrait raisonner ainsi que si l'histoire des formes du paysage était une succession de formes parfaites, toutes planifiées selon un modèle précis, lui-même différent de celui qui le précède et de celui qui le suit, de façon à ce que le niveau d'individualité soit d'une grande évidence. On ne pourrait en outre développer ce raisonnement que si l'on pouvait montrer que la structure s'impose à la pratique de l'espace, et que les sociétés rurales sont sans influence sur leur cadre de vie et de travail. Or la vie rurale s'inscrit en faux contre cet immobilisme, avec ses multiples retouches et exceptions locales qui sont autant de facteurs d'évolution, contraires au modèle présumé.

En fait, exercée sur des linéaments courants du paysage pour lesquels on ne dispose pas de repères chronologiques précis, les chronologies relatives historicistes sont tout simplement impossibles à formuler étant donné la richesse potentielle des relations contenues dans le paysage et pour une très grande part, invisibles. Les tenter, c'est vouloir recomposer linéairement une histoire qui ne l'a pas été, et donner le même cadre à des situations locales qui ont diverses trajectoires. La chronologie relative ignore les bifurcations de l'histoire des systèmes, car seulement développée dans le plan, elle ignore, par exemple, l'histoire du sédiment, ses accrétions et ses érosions.

Jusqu'ici, en quelque sorte, on a voulu conjuguer deux dimensions de l'espace en plan (longueur et largeur ou longitude et latitude) pour en retrouver une troisième,

le temps. Il vaut mieux conjuguer ces trois dimensions pour retrouver la complexité des histoires qui font le paysage.

Sans doute doit-on, comme le constate Max Guy, dans une opinion lucide et pessimiste (Guy 1996), mettre en cause le cloisonnement des disciplines, qui ne favorise pas la pénétration, dans les sciences humaines, d'applications qui sont opératoires ailleurs, en géologie, géophysique ou océanologie et plus généralement dans le monde de l'industrie. Un approfondissement des travaux sur ce point serait précieux.

Concluons. Ces essais de création d'un langage morphologique autonome, par l'axiomatique et le calcul statistique, ont présenté une avancée intéressante. Mais parce que les chercheurs n'ont pas su s'affranchir du contexte interprétatif du nationalisme et de l'historicisme méthodologiques, les bases de ces axiomatiques ne sont pas toutes recevables. Leurs travaux se sont alors plus ou moins vite rangés dans les boîtes classées de la géographie historique. Ils n'ont pas inventés d'objets nouveaux, réintroduisant des planifications hasardeuses pour expliquer ce qu'ils observaient. Le passage des formes aux objets historiques reste la vraie difficulté.

(Página deixada propositadamente em branco)

Chapitre 15

Les outils pour associer le spatial et le temporel

On ne peut plus raisonner en phases historiques traditionnelles qui n'ont pas de sens pour les matérialités et les formes dont se compose l'écoumène. En outre, la représentation des matérialités est constitutive de la chose et le bon rapport à poser est une relation de médiance historique. La notion de période historique habituelle ne convient pas car c'est autant d'espace que de temps qu'il s'agit. Il faut donc définir des spatiotemporalités dont la mise en œuvre n'est pas obligatoirement cohérente. Désormais, dans notre domaine, l'idée selon laquelle une période définit le même processus simultané (partout la même chose et dans la même chronologie) doit être réévaluée et fortement nuancée.

La construction des spatiotemporalités historiques de l'écoumène est un processus lui-même complexe qu'il faut décrire. Je propose l'élaboration suivante.

Le chapitre précédent a permis d'expliquer comment, à la base, dans les situations les plus locales, généralement asynchroniques, nous observons s'il y a ou non transmission, et quelles sont les modalités spatiales (an/isotopie, an/isoclinie, an/isoaxialité; recouvrement, érosion, table rase), que cette transmission ou cette rupture soient d'origine naturelle, humaine, ou hybridée. Par ailleurs, nous définissons la situation globale dans laquelle se trouvent les différents lieux dans la durée, le gradient allant de la fixité ou inertie des situations anciennes, à la disparition avec le temps de toutes les formes anciennes (taphochronie) avec toutes sortes d'états intermédiaires. Ces logiques sont agies dans le cadre de trajectoires non autosimilaires qui prennent des formes cycliques, spiralées, stochastiques, linéaires aussi.

Arrivés à ce point, on ne peut cependant se satisfaire de ces outils, bien que très utiles pour décrire les processus, parce qu'ils ne disent pas les formes de la périodisation archéogéographique. En effet, comment avancer dans la construction de spatiotemporalités affinées, sans lesquelles l'organisation du récit serait d'une

monotonie très grande, ou même impossible? C'est ici qu'il faut faire intervenir de nouvelles modalités.

La voie pour construire les concepts de l'espace-temps écouménal est de déployer les implicites contenus dans les deux notions théoriques. En effet, la trajectivité (Berque 2000) suppose divers sujets et divers prédicats. Je propose donc plusieurs niveaux fondamentaux de production des formes: un état d'héritages, un processus d'émergence (ou d'initiative), un processus de projet ou de modélisation, un processus d'organisation, un autre d'auto-organisation dans la longue ou la très longue durée, enfin un processus de dénomination ou de représentation. Tous sont agissants et interagissants.

C'est l'articulation de ces plans qui crée, à tous moments, des situations de production de formes écouménales historiques qu'on pourra dès lors nommer "unités dynamiques écouménales". En effet, on ne se résoudra pas à les appeler périodes ou époques en raison du caractère déterministe pris par ces termes dans la représentation moderne du temps. Ces unités sont définies par des associations et des conflits de production de formes, entre logiques et niveaux spatiotemporels.

L'intérêt de cette proposition est de tenter d'échapper à la production d'un récit global qui ne serait que la synthèse compilatoire des récits particuliers en cours de refonte.

Un préalable: la continuité non linéaire de l'espace-temps

J'emprunte le développement qui suit à la thèse de Sandrine Robert, en l'adaptant au propos. Chez les morphologues, les archéologues et les géographes des structures agraires, le remembrement a toujours été présenté comme une rupture forte introduisant un clivage entre le passé et le présent en milieu rural. L'utilisation d'un document plus ancien garantissait donc une meilleure restitution de la planimétrie historique. Il permettait de faire gagner un cran dans la régressivité, puisqu'on était censé retourner à un état mieux conservé du paysage. Dans cette conception, la recherche ne portait pas sur le paysage actuel — le temps $t0$ — mais sur une phase passée souvent très ancienne (protohistoire, époque romaine, moyen Âge) — le temps $t-n$ —. Or les cartes et les photographies aériennes, choisies comme source pour leur qualité géométrique et leur détail, parce qu'elles ne remontaient guère qu'à une cinquantaine d'années pour les clichés, ou un à deux siècles pour les cartes et les plans, ne permettaient donc de s'approcher d'un état ancien qu'au stade de $t-1$, et non pas de $t-n$ dont elles étaient encore très éloignées. Le chercheur pensait alors pouvoir réduire cette difficulté en extrayant du dessin du parcellaire tout le découpage foncier intérieur à la masse parcellaire de référence, estimé moderne. Il pensait ainsi se situer entre $t-1$ et $t-n$.

La principale limite de ce mode de raisonnement régressif est de considérer le paysage comme un élément empilé qu'il suffirait d'"éplucher" pour retourner à

un état ancien. Dans cette stratification, la phase située entre $t0$ et $t-1$ était estimée correspondre à une rupture. Or les évolutions récentes ont conduit notre équipe à réintroduire l'espace contemporain, celui situé entre $t0$ et $t-1$, dans l'approche régressive. Ces nécessités, ce sont les apports de l'archéologie préventive, qui ont brouillé les catégories en faisant ressortir la complexité des paysages, mais aussi la rencontre avec les nécessités de gestion qui ont conduit à mélanger le temps de l'historien avec celui de l'aménageur dans la "carte compilée".

L'idée de compilation procède de deux traditions: elle est issue à la fois de la tradition culturaliste en milieu urbain (Choay 1965, 21 *sq.*, pour la définition du courant culturaliste), et de la recherche géohistorique. Une tradition de report des vestiges antiques et médiévaux sur des plans contemporains existait depuis le XIXe siècle, surtout en milieu urbain (Paris dès 1839, Besançon vers 1848, etc.). Elle était souvent le fait d'érudits locaux.

Mais, à la même époque on produisait aussi des cartes archéologiques réalisées dans un but de reconstitution historique. On reportait des données archéologiques sur un fond de plan contemporain, mais on ne conservait de celui-ci que les éléments supposés pérennes: rivières, grandes voies supposées antiques, forêts, limites régionales. Là où la pratique de la compilation introduisait une potentialité dynamique et favorisait le souci de gestion patrimoniale, la pratique archéologique introduisait au contraire du détachement, et, en définitive, du déterminisme et du fixisme. Elle procédait, et procède encore en grande partie, d'une conception linéaire du temps et d'une vision régressive, selon laquelle on pouvait retourner en arrière dans le bon ordre des choses. Dans cette conception, le temps de référence n'est pas l'état actuel mais l'état ancien recherché ($t-n$).

La réévaluation de cette vision du temps par la pratique de la compilation, nous a conduit à rétablir la continuité temporelle, mais dans une version non linéaire, et à télescoper les temps en cartointerprétation. Nous ne trions plus entre des éléments fossiles et des éléments encore actifs, comme le recommandent certains photointerprètes; nous ne trions plus entre des éléments réputés anciens et d'autres réputés récents et qui seraient de moindre valeur; nous ne trions plus, enfin, entre des éléments datés (de valeur) et des éléments non datés (sans valeur). Nous rétablissons donc la continuité spatiotemporelle en prenant en compte la complexité du présent, et nous savons aujourd'hui combien cette idée est importante puisque nous pouvons décrire des modalités d'héritage et les théoriser. Il n'y a aucune raison de penser que la transmission qui se serait produite de $t-n$ à $t-1$ (par exemple de l'Antiquité au plan cadastral napoléonien) aurait ensuite été grippée entre $t-1$ et $t0$ (du plan napoléonien à nous).

Mais la continuité ainsi réévaluée n'est absolument pas linéaire. Elle n'est pas une série de causes et d'effets qui s'enchaîneraient selon un mécanisme historique permettant de déduire, par le raisonnement, l'état ancien de l'observation actuelle. Si $t-n$ est présent dans $t0$, comme il peut l'être dans $t-1$, cette idée ne nous dit

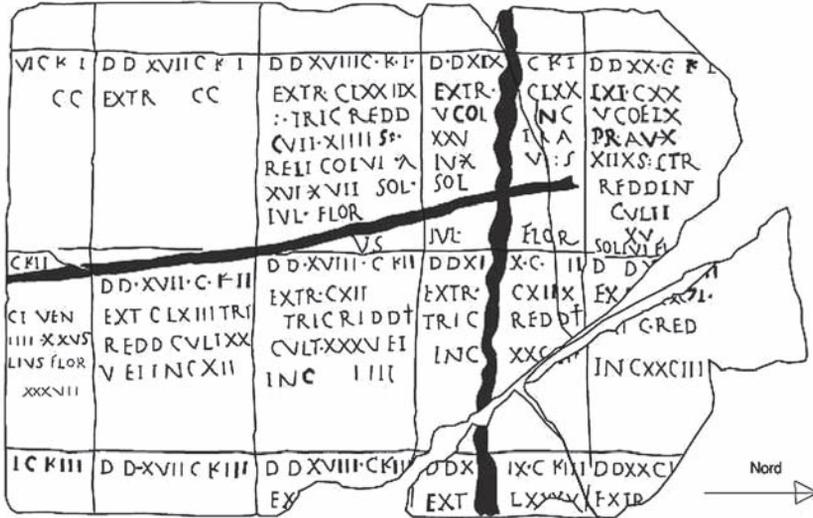
pas comment il est présent et selon quelles trajectoires et quelles modalités la transmission a pu avoir lieu.

Une construction consciente des représentations scientifiques

Cet autre préalable est essentiel. Nous avons dit que la modernité est indépassable, c'est-à-dire que tout en observant le fait que les outils de la science et de la culture européenne de l'époque moderne sont inadaptés à la production de connaissances sur l'état prémoderne, nous n'avons pas d'autres moyens de procéder que d'en passer par là. Cette aporie pourrait susciter le défaitisme («dans ces conditions, à quoi bon ergoter...»). Nous sommes plusieurs à préférer, au contraire, construire consciemment les représentations scientifiques, en parfaite connaissance de cause.

Voici un exemple excellent: l'élaboration d'un raisonnement pour créer une "source", la carte des sols dans l'Antiquité dans la plaine du Tricastin. On le doit à Thierry Odier (un archéologue), François Favory (un historien faisant ici oeuvre d'archéogéographe) et Marie-Pierre Zannier (une latiniste), avec le concours de Jean-François Berger (un géoarchéologue spécialiste du sédiment). Il s'agit de la construction volontaire d'un échafaudage de représentations. Le projet est une des nombreuses issues particulièrement heureuses du programme *Archaeomedes*. Or c'est une des entreprises scientifiques les plus inventives qu'il nous ait été donné de connaître ces dernières années. Sans entrer dans le détail de la démonstration (on la trouvera dans Berger, Favory *et al.* 1997; Favory 2004), je souhaite valoriser les aspects épistémologiques novateurs.

Dans le courant des années 80, Thierry Odier s'interrogea sur la relation qui pouvait et même devait exister entre le tarif de location des terres publiques mentionné sur le plan cadastral d'Orange en 77 (celui qui a été évoqué ci-dessus p. 91-97) et les qualités édaphiques.

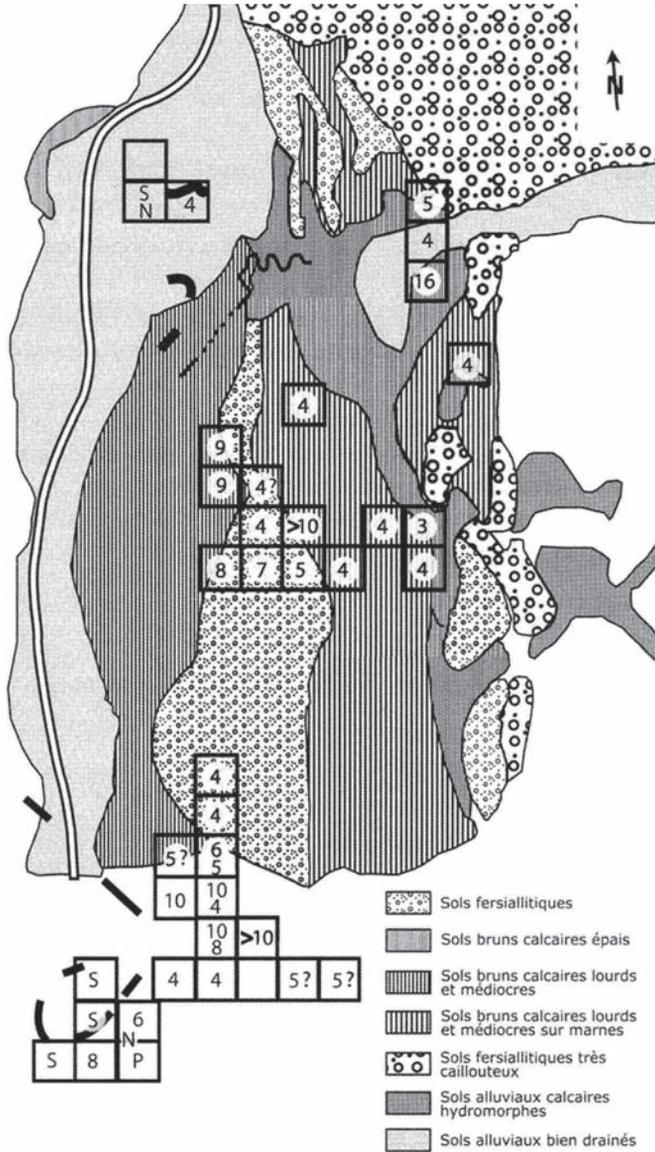


bande sans inscription correspondant au <i>kardo maximus</i> de la centuriation et de largeur exagérée				
en deçà du <i>kardo</i> 1 200	À droite du <i>decumanus</i> 17 - en deçà du <i>kardo</i> 1 Extraits du sol tributaire 200	À droite du <i>decumanus</i> 18 - en deçà du <i>kardo</i> 1 Extraits du sol tributaire 178 1/4 ; rendus aux Tricastins, cultivés 14 1/4 ; laissés à la colonie 7. (prix) 16 as. Julius Florus a payé 7 deniers	À droite du <i>decumanus</i> 19 - en deçà du <i>kardo</i> 1 Extraits du sol tributaire 175 ; à la colonie, incultes 25 ; (prix) 4 as ; Julius Florus a payé 6 deniers et 4 as	À droite du <i>decumanus</i> 20 - en deçà du <i>kardo</i> 1 Extraits du sol tributaire 125 ; à la colonie 60 ; (prix) 5 as ; 18 deniers 12 as ; rendues aux Tricastins, incultes, 15. Julius Florus a payé
en deçà du <i>kardo</i> 2	À droite du <i>decumanus</i> 17 - en deçà du <i>kardo</i> 2 vendus 4 as 15 deniers Julius Florus 37	À droite du <i>decumanus</i> 18 - en deçà du <i>kardo</i> 2 Extraits du sol tributaire 112 ; rendus aux Tricastins, cultivés 25, et incultes 53.	À droite du <i>decumanus</i> 19 - en deçà du <i>kardo</i> 2 Extraits du sol tributaire 118 ; rendus aux Tricastins, incultes 82.	À droite du <i>decumanus</i> 20 - en deçà du <i>kardo</i> 2 Extraits du sol tributaire 116 ; rendus aux Tricastins, incultes 84
en deçà du <i>kardo</i> 3	À droite du <i>decumanus</i> 17 - en deçà du <i>kardo</i> 3	À droite du <i>decumanus</i> 18 - en deçà du <i>kardo</i> 3	À droite du <i>decumanus</i> 19 - en deçà du <i>kardo</i> 3 Extraits du sol tributaire 85	À droite du <i>decumanus</i> 20 - en deçà du <i>kardo</i> 3

Extraits du sol tributaire = exprimé en nombre de jugères, il s'agit des terres assignées individuellement aux colons et qui ne doivent pas le tribut - Laissés à la colonie = les terres publiques concédées à la colonie, et qu'elle afferme à des preneurs du droit vectigalien (également exprimé en jugères) - Julius Florus a payé tant = le nom du preneur et le montant du vectigal - Rendues aux Tricastins = les terres dont on n'a pas eu besoin et qu'on restitue à la population indigène, incultes ou cultivées.

► FIG. 57

Extrait du plan cadastral de 77 apr. J.-C., établi par l'administration de Vespasien pour restituer la bonne perception des taxes sur les terres publiques revenant à la *res publica* des (descendants des) colons d'Orange. Dans les terres dites «laissées à la colonie» et que celle-ci loue, le tarif de location est indiqué, probablement selon la qualité du sol.



► FIG. 58

Projection des centuries romaines comportant des indications de la valeur des sols (en as par jugère) dans le cadre d'un contrat d'affermage des terres publiques, sur la carte pédologique de la plaine et des collines du Tricastin établie par M. Bornand de l'INRA. La zone couverte va de Donzère, au nord, à la limite départementale de la Drôme avec le Vaucluse.

Sur la base d'une cartographie soigneuse, il suggéra un lien entre ces tarifs vieux de 1900 ans et la carte des sols établie par M. Bornand et publiée en 1972 par l'INRA. En effet, des corrélations intéressantes apparaissaient immédiatement.

Cependant, faire ces rapprochements présupposait un élément délicat: la stabilité de la carte des sols sur 2000 ans. Or était-il seulement pensable que les sols aient conservé les mêmes qualités sur un aussi long temps, alors que l'histoire du lieu pouvait être faite d'exploitations intensives, d'abandons, d'érosion, de sédimentation?

Cette question fut l'objet d'une nouvelle phase de l'étude. La première piste fut de se demander quelle était la grille de lecture des sols par les agronomes latins du I^{er} siècle afin de répondre, plus tard, à la question: avait-on fait, dans l'Antiquité, le lien entre les sols estimés excellents et les hauts tarifs? Il fallait donc trouver un classement antique et le comprendre. Mais quels agronomes du I^{er} siècle? Non pas ceux qui avaient pu, éventuellement, apprécier les sols du Tricastin: ceux-là, s'ils avaient jamais existé, n'avaient laissé aucune archive. Donc on aurait recours aux seuls agronomes ayant laissé des écrits généraux ne s'appliquant pas spécialement au Tricastin: Columelle, et surtout Pline l'Ancien chez lequel on trouve des listes de qualités de sols. On chercherait à préciser le sens des termes et expressions des auteurs antiques.

À partir de ce travail, il serait alors possible de tenter de répondre à une seconde question: pouvait-on faire des rapprochements typologiques entre les classes de sols définies par les auteurs antiques et les classes définies par le pédologue moderne? Par exemple la *terra nigra* de Pline renvoie-t-elle à ce que le pédologue actuel appelle des podzols? le *pullum solum* ("sol noir") renvoie-t-il à des rendzines, ou à des terres volcaniques, ou à des sols alluviaux? et ainsi de suite.

Ces correspondances une fois établies ou laissées partiellement en suspens, la question suivante serait de savoir si la carte de Michel Bornand renvoyait bien à la situation d'il y a deux millénaires, ou bien s'il y avait eu des modifications substantielles des sols pouvant infirmer l'emploi de la carte actuelle dans l'expertise des tarifs de location du I^{er} siècle, même si la carte actuelle avait été traduite dans les termes approchants de Pline. C'est ici qu'il fallut entrer dans la connaissance de la dynamique, plage de sol par plage de sol, et non pas globalement, pour tenir compte d'une très probable asynchronie des évolutions locales.

Malgré l'absence de détails techniques concernant cette expérience, le lecteur devine que chaque question a ouvert des fenêtres de perplexité considérables, même si les chercheurs ont choisi d'arrêter, à un moment de leur étude, quelques conclusions. Par exemple, la définition des gradients d'évolution des sols depuis deux mille ans est une difficulté importante, tout aussi grande que de dire le sens des mots et des expressions de Pline.

L'intérêt s'est donc déplacé de façon significative. Loin d'avancer sur le terrain antique à l'aide de certitudes modernes, les chercheurs ont été conduits à inverser leur démarche: ils ont utilisé des outils et des protocoles scientifiques pour produire

de l'incertitude ou des certitudes très relatives. Ils ont dû expertiser leurs propres méthodes, parce que ce qui était suggéré, c'était l'analyse du mode de construction des connaissances modernes, afin de savoir si elles étaient ou non compatibles, ou transférables à l'Antiquité. Le passé changeait alors subtilement de statut: d'objet extérieur, sur lequel des spécialistes certains de leurs outils se pencheraient avec intérêt, le passé antique devenait médium agissant sur la construction des savoirs modernes eux-mêmes et, en quelque sorte, les expertisant. Le passé antique, pour être atteint et compris, invitait les chercheurs à dire, au préalable, comment il avait été lui-même transformé et transmis dans la durée, aussi bien sur le terrain que dans les représentations scientifiques de ces réalités de terrain (de Pline à Bornand). Modernité incontournable, donc, mais malgré tout dépassée... puisque l'espoir de reconstitution historique ne pouvait se réaliser que par la connaissance préalable de la transmission des mots et des choses.

Il convient de retenir de cette expérience l'idée que la reconstitution des spatiotemporalités et leur organisation en unités écouménales d'un type nouveau, passe par un examen attentif des modes d'articulation de plusieurs plans complexes, touchant aussi bien aux matérialités elles-mêmes, à la mémoire et à la représentation.

Les niveaux de réalisation des formes écouménales

Les nouvelles spatiotemporalités historiques n'ont pas de rapports obligés avec les "périodes" historiques et archéologiques. Ce sont des modalités plus que des périodes, des tendances lourdes qui peuvent soit s'opposer, soit se compléter et se superposer dans l'espace et le temps. Elles ne sont pas définies par un début et une fin, et sont largement tuilées entre elles. C'est leur association ou leur conflit qui produit les véritables périodes.

Une spatiotemporalité d'héritage

Toute production de formes est un processus en rapport avec un état donné antérieur qui constitue d'une certaine façon un déterminisme, mais dont nous savons que nous ne le connaissons jamais, ou jamais complètement ou jamais correctement, pour pouvoir dire ce que la situation nouvelle emprunte et ce qu'elle initie réellement. En ce sens le déterminisme est un processus qui existe mais que notre incapacité à le connaître rend plus ou moins indescriptible.

Ces héritages renvoient à des passés divers, plus ou moins anciens et constituent, ensemble, une mémoire, donc un principe d'ancienneté. Certains sont physiques et peuvent entrer dans la définition holocénique des naturalistes. Ils n'en sont pas moins marqués par la mobilité des situations, comme dans les processus dits de

métamorphose fluviale ou de pédogenèse. D'autres héritages sont historiques, dus aux sociétés et à leur action sur l'écoumène.

Le propre des situations d'héritages est, à chaque fois, d'être des situations perturbées, parce que les dynamiques interviennent sous diverses formes et recomposent les éléments de ces passés dans des scènes nouvelles. L'héritage n'est donc pas unique, uniforme et permanent, comme un passé patrimonial fixé une fois pour toutes.

En revanche c'est l'espoir de nos sociétés récentes que de vouloir tenter de figer la mémoire et les héritages naturels et sociaux, en des compositions qui s'imposeraient à l'identique à chaque étape de la réalisation des formes. C'est là qu'il y a une hypertrophie de nos sociétés post-modernes, incapables qu'elles sont de penser la mobilité et le changement autrement que dans la cristallisation des passés et des mémoires physiques et sociales. En fait, parce que les situations leur échappent en partie et que la mobilité s'installe malgré tout, cette hypertrophie des héritages est à la fois une réalité (un prédicat agissant sur l'état du monde) mais aussi une pure représentation, c'est-à-dire la croyance que c'est ce que nous faisons, alors que ce n'est pas exactement le cas.

La façon dont une société se représente ses héritages est un fondement de la connaissance sur cette période elle-même. Les situations d'héritage vont avec les représentations qui les désignent. Elles sont un matériau à partir duquel les sociétés trient et réordonnent.

Une spatiotemporalité d'émergence

Cette spatiotemporalité définit les modalités particulières de médiance des sociétés qui sont confrontées à la nécessité de créer des formes, à la suite d'un événement majeur, telle que la prise de possession d'un sol, ou en raison de nécessités économiques conduisant à des changements. Elles initient la transformation de la nature, de l'espace, des milieux, en écoumène toujours plus hybridé et font émerger des modes d'occupation et d'organisation constituant des bifurcations originales et souvent lourdes dans les trajectoires historiques.

Ce qui est nouveau, c'est la modalité de cette émergence. On vient de l'idée selon laquelle la prise de possession d'un espace par une société se traduit par la projection d'une forme modélisée, qui aurait donc été pure au moment de son installation, surtout si le processus est issu d'une éradication de l'existant (idée la table rase), et qui ensuite se serait dégradée. Cette idée participe d'une vision téléologique et évolutionniste des sociétés. L'histoire est alors la complication, l'érosion, la dégradation, le désordre, que de nouvelles interventions créent dans la forme initiale.

Or ce sont d'autres réalités que nous avons de plus en plus l'opportunité d'observer, par l'analyse des formes comme par l'enquête archéologique. Les sociétés qui connaissent une phase d'émergence produisent beaucoup de formes,

comme en rafale, assez irrespectueuses les unes par rapport aux autres, comme si le principe d'émergence ne pouvait être contraint. C'est ainsi que des orientations de quartiers urbains, comme de parcelles ruraux, sont installées en quelques décennies ou quelques siècles, dans des chevauchements et des concurrences que les fouilles d'archéologie préventive ou les analyses de parcelles montrent souvent fort bien (très nombreuses références archéologiques et morphologiques). Il y a donc des essais et des repentirs multiples, des projections répétées, mais aussi des évolutions dans le sens de la géométrie. On voit, par exemple, des fermes indigènes dont on reconfigure les enclos et redistribue l'espace en quelques décennies; des agglomérations dont on change plusieurs fois d'esquisses de plan; des parcelles dont on change plusieurs fois d'orientation. Ce temps, de durée variable, signe un processus original qui se résout lorsque les formes entrent dans une phase, beaucoup plus longue, d'organisation et d'auto-organisation.

Les concepts parallèles de différence, de percolation et de front pionnier sont au cœur de cette modalité. J'emploie ici la notion de front pionnier au sens où les géographes l'emploient et telle que les archéologues du projet *Archaeomedes* l'ont exploitée dans leurs travaux sur la dynamique de l'habitat dans la longue durée. Dans ces travaux, ils ont bien mis en évidence la part des héritages, à chaque nouvelle étape du processus décrit. Je ne l'emploie pas dans le sens où les historiens, fidèles au modèle colonial, l'ont employée (ou critiquée). Chez eux, la notion de front pionnier renvoie à une éradication de l'existant, selon le modèle de la conquête de l'Ouest américain. C'est le modèle qui habite les travaux de Charles Higounet sur la colonisation en Allemagne centrale et orientale. L'émergence, ce n'est pas la même chose que le projet planifié éradicateur. C'est la situation de compétition et de désordre qui se constate dans les fronts pionniers.

L'émergence ne signifie pas non plus la naissance ou l'origine. Il ne s'agit pas de rechercher le début d'un processus, la toute première inscription. Les situations de projection se produisent dans des milieux existants, donc proposant des sujétions à la création. De plus en plus on découvre que les arpenteurs chargés d'un projet de colonisation ne réalisent pas sur le sol la forme parfaite de leur épure, mais composent avec les contraintes en place. Rares, sans doute, sont les cas où l'arpenteur intervient dans un milieu vide et crée de toutes pièces la forme, dans toute sa radicalité. Mais, même dans des milieux sans planimétrie préalable, l'arpenteur compose au moins avec les héritages physiques.

Une spatiotemporalité de projet ou de planification

C'est, apparemment, la mieux connue, puisque les historiens ont fréquemment réduit la réalité ancienne à la somme des projets que les élites ont développés pour organiser l'espace commun. Le projet peut être défini comme étant une représentation, ou un ensemble cohérent de représentations, proposant une mise en formes de

l'espace-temps. Cependant, l'aspect morphologique et planimétrique des projets est souvent la part ambiguë de l'étude.

En effet, pour les raisons que j'ai longuement développées dans les premiers chapitres d'un autre ouvrage (*Traité d'archéogéographie*, à paraître), c'est une notion qui s'installe avec difficulté: réduite à l'urbanisme, la planification peine à exister dans le domaine agraire. Aucun terme spécifique moderne ne convient d'ailleurs vraiment pour qualifier un processus historique majeur et constant, mais dont les modalités ont été changeantes. On peut délaisser rapidement une expression comme «aménagement du territoire», qui renvoie beaucoup trop à nos modernes préoccupations et aux conflits entre centre et reste du territoire. Mais le terme de «planification» a pris aussi des sens variés, et il est souvent compris par les géographes comme la répartition dans le temps de projets d'aménagement. En précisant qu'on parle de planification agraire, on définit assez clairement le champ d'étude, mais les géographes ruralistes eux-mêmes hésitent puisque René Lebeau parle d'«aménagement agraire», avec un sens plus large que celui de division du sol par des formes régulières. «Division du sol» est plus juste, mais n'est jamais employé. Projet n'est pas un terme de géographie rurale, puisque les géographes ne parlent que de «projet urbain». Quant à «modèle», il a un spectre bien trop large pour convenir.

On en vient à cette situation curieuse que l'histoire des projets de division du sol agraire doit non seulement définir son vocabulaire, mais en outre installer l'objet même de ses recherches.

La définition des six niveaux de réalisation des formes déplace quelque peu la distinction que propose Françoise Choay dans son étude sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme (Choay 1980 [1996: p. 23-25]). Elle observe que pour la bonne compréhension du projet instaurateur il ne faut pas l'étudier à travers ce que les réalisations effectives en ont fait, car il y a un monde entre l'œuvre bâtie et l'œuvre écrite, que ce soit chez Alberti, Ledoux ou Le Corbusier. Le projet n'est donc pas, selon elle, objet d'historien, mais plutôt de sémiologue. Ce détachement n'a pas de sens pour les époques prémodernes, puisque ni pour l'époque médiévale, ni pour l'Antiquité, nous ne possédons le moindre texte instaurateur. Il nous faut donc bien en passer par une archéologie du projet à travers sa réalisation dans des formes, à une reconstruction de sa nature. Par là, nous rejoignons, une fois de plus, le fond du propos archéogéographique: constater que nous n'étudions rien d'autre que ce que les choses sont devenues et pas ou très rarement ce qu'elles ont été à un moment d'origine.

La planification agraire, en elle-même, n'a de sens que rapportée aux autres niveaux de production des formes. Justement, parce que Françoise Choay nous l'a appris, ce n'est qu'à partir de l'époque moderne que des auteurs (Alberti et More) ont choisi d'instaurer en catégorie autonome des projets régulateurs et modélisateurs, indépendamment de ce qu'on pourrait en faire après eux (architecture et urbanisme), ou même dans l'impossibilité totale d'en faire quelque chose de valable (l'utopie). Nous n'avons donc aucune raison d'isoler, comme genre, le projet ou le modèle de division.

Questions de terminologie

Quelques suggestions peuvent aider à fixer les notions. Les définitions sont fondées sur les réalités anciennes (lorsque la notion et le mot existent) et sur l'état de la réflexion (Moatti 1994; Chouquer et Favory 2001; Gonzalez Villaescusa 2002 et 2005; Lavigne 2002; Roth-Congès 2005; Abbé 2006). Elles tiennent compte des tuilages possibles entre notions. Il ne s'agit pas de déterminer des objets à bords nets, mais de donner ou de rappeler des concepts ou des notions permettant un minimum de langage commun.

Planification = toute organisation concertée d'une activité sociale, à différentes échelles. Certaines planifications supposent une transformation du dessin parcellaire, d'autres non. Certaines constituent des aménagements au sens actuel, en ce qu'elles transforment les milieux géographiques de façon sensible.

Aménagement = toute transformation volontaire d'un milieu pour répondre à une fonction sociale: irrigation (Berger et Jung 1996), drainage, grands travaux, canaux et hydraulique diverses (Leveau 1993; 2001), assèchement d'étangs (Abbé 2006 qui préfère ce concept à celui de planification pour les petits étangs qu'il étudie, ce qui n'empêche pas une division parcellaire nouvelle), routes, parcellaires.

Division = toute forme géométrique nouvellement installée pour permettre une assignation de terres à des colons, ou encore le dessin d'un nouveau parcellaire. Dans le cas de l'assignation à l'époque antique, la division est un processus qui suppose un projet politique (lieu choisi, nombre et taille des lots, etc.), un projet technique (modèle de division et d'assignation qu'on va appliquer en fonction des ordres reçus), la désignation d'un responsable de l'opération (par exemple l'*auctor divisionis* et *adsignationis* des assignations romaines), enfin une opération pratique d'arpentage pour tracer au sol la limite des lots. Plusieurs modélisations sont disponibles pour l'Antiquité et le Moyen Âge (travaux anciens de Plinio Fraccaro, Ferdinando Castagnoli, Pierluigi Tozzi, Raymond Chevallier, Max Guy; bibliographie détaillée dans *Les Formes du paysage*, 3 tomes, Paris 1996-1997; Chouquer et Favory 1991; Lavigne 2002).

Recensement fiscal = toute opération ayant pour but de dresser des listes et /ou des cartes de terres et de contribuables soumis à l'impôt.

Là encore ce type d'enquête cadastrale suppose différents niveaux ou actes: une vérification des confins sur le terrain (*determinatio*, *finitio*, *inspectio*, etc.); l'établissement d'une liste de «domaines» ou de circonscriptions servant de base (ex. *separatio fundorum*).

Cadastre = ensemble des documents servant à garantir l'enregistrement et la fiscalisation de la terre. Dans les sociétés récentes à propriété foncière, le cadastre comprend généralement une matrice, un plan parcellaire et un registre des mutations.

Parcellaire = forme ou dessin planimétrique obtenu sur le terrain par l'agencement des limites cadastrales et agraires diverses.

Une spatiotemporalité d'organisation

Avec cette nouvelle modalité, plusieurs changements majeurs apparaissent constitutifs de notre monde commun actuel, parce qu'il s'agit du processus d'organisation de l'écoumène dans la durée.

Le premier changement est la représentation consciente qu'il existe un écoumène, autrement dit que les lieux ne sont pas limités à l'horizon visible, mais qu'il existe d'autres mondes. Que le processus de représentation de l'écoumène n'ait d'abord concerné, pour nos régions, que la Méditerranée, le Moyen-Orient et l'Europe et ne se soit étendu au reste du monde que dans le cours ou la fin du "Moyen Âge", ne change pas la définition. Ce qui compte, c'est l'organisation de ces représentations par des "disciplines" qui en rendent compte. En ce sens l'apparition de la chorographie est le fait majeur, car on ne décrit et n'organise que ce dont on a conscience.

Le second changement est que les formes planimétriques passent de l'état d'îles de peuplement et d'occupation à l'état de continent. Ce processus de continentalisation est créateur de résilience des formes planimétriques. On passe alors de la phase d'émergence riche en initiatives contrariées, à la phase de structuration dans la durée. C'est alors que les formes acquièrent, non pas l'inertie qu'on s'est plu à leur trouver jadis, mais la permanence dans le changement.

La troisième évolution est que les lieux entrent dans une ère planimétrique par la création d'un répertoire de formes, principalement hybridées, qui progressivement dessinent la terre des hommes. Voies et corridors, parcellaires et trames, habitats et nécropoles, etc... deviennent les figures d'installation dans la durée. L'archéogéographie tente une recomposition de ce répertoire, à travers une relecture critique des objets. Les voies de cette recomposition sont la critique de l'abus des représentations géométriques, la prise en compte des hybrides, la prise en compte des matérialités.

Le quatrième changement est que les lieux ne connaissent plus désormais une histoire identique (si tant est que c'était le cas auparavant). Dans cette modalité, des lieux connaissent des bifurcations majeures, notamment en raison des motifs ou géogrammes (le mot vient d'Augustin Berque) que les sociétés y développent: aménagements, bonifications, lotissements, planifications, création d'aménités. Mais ces bifurcations, inégalement réparties à la surface des terres habitées, ne dessinent pas une histoire égale pour tous les lieux. Majeures pour certains lieux qu'elles déterminent de façon irréversible, elles peuvent être plus discrètes pour d'autres. Cette diversité de trajectoires rend de plus en plus incertaine l'écriture d'une histoire par chapitres cohérents. Une forme d'asynchronie globale doit être pensée pour rendre compte des choses.

Une spatiotemporalité de représentation

Il y a un niveau de réalisation ou de production de formes chaque fois que les représentations sont organisées, non pas seulement pour “représenter” l’espace géographique et les réalités qu’il renferme, ce qui est prendre le terme au premier sens, mais aussi et surtout pour engager, plus ou moins consciemment, une mise en ordre et une mise en système de ces représentations, afin de produire du sens et de nouvelles réalités géographiques. C’est un processus de “modernisation” des représentations, un système pour mettre en cohérence des représentations.

Plusieurs exemples historiques sont bien connus. Les représentations de l’espace-temps sont de tous les temps, évidentes depuis les plus anciennes gravures rupestres qui signent la représentation que des populations protohistoriques se faisaient de leur espace. L’Antiquité en produit de multiples, et, par exemple, invente même des dispositifs intellectuels tout à fait comparables, dans l’esprit, à ce que nous appelons des anamorphoses. L’espace-temps moderne ne crée donc pas les représentations de l’espace et l’histoire enregistre des représentations variées, aussi anciennes que les émergences et les organisations de formes matérielles.

Mais les moments où ces représentations sont organisées en systèmes cohérents restent des moments particuliers. Leur histoire est encore à écrire.

Je l’ai assez largement fait pour l’époque moderne, dans toute la première partie du tome 1 du *Traité d’archéogéographie*, en décrivant les représentations spécifiques de l’espace-temps. Je l’envisage aussi pour l’époque romaine. À certains moments de l’histoire de l’organisation de l’écoumène, ces potentialités sont intellectuellement exploitées et donnent naissance à une vision qui organise, pour un temps, le monde. Cette spatiotemporalité connaît, à l’époque romaine par exemple, ou encore à l’époque moderne, un phénomène de libération des potentialités. Le moment où s’opère cette “décompensation”, pour emprunter un terme médical, c’est-à-dire le moment où ce potentiel devient producteur d’effets organisateurs, est délicat à fixer. Par exemple, pour l’époque moderne, il varie selon le thème proposé: précoce pour le paysage et l’utopie, il l’est moins pour d’autres figures de la modernité.

Ce processus est donc à la fois un lieu — la Rome antique, l’Europe occidentale moderne par exemple — autant qu’une phase de création du schéma des représentations. C’est, à chaque fois, le moment où se créent des figures essentielles qui ont pour but de systématiser ce que le processus d’émergence a créé et ce que le processus d’organisation et d’auto-organisation a installé dans la durée.

Un niveau d’auto-organisation dans la longue durée

L’auto-organisation ne s’oppose pas à la planification, elle n’est pas une forme spontanée d’évolution par rapport une forme qui serait intentionnelle. On appellera de ce mot le processus d’évolution qui, au moyen des multiples interventions individuelles et collectives se déroulant dans la longue durée, rigidifie progressivement et installe de façon pérenne une forme devenue structure de la planimétrie. L’auto-organisation, c’est

donc la reconnaissance de la part déterminante, quoique imprévue et discontinue, que des héritages imposent à des projets de transformation, y compris lorsque l'influence s'exerce des siècles ou des millénaires plus tard. L'auto-organisation c'est alors la description du résultat produit par ces processus, dont la répétition dans l'espace et le temps provoque des effets de structure parvenus jusqu'à nous. On sait qu'un des apports de l'archéogéographie est d'avoir montré que le dessin parcellaire par quartier médiéval et moderne, et encore pour partie actuel, est l'héritier, par auto-organisation, d'une émergence et d'une organisation de l'espace agraire qui est laténienne. On sait encore qu'un autre apport de l'archéogéographie est d'avoir décrit comment les centuriations romaines sont le produit de vingt siècles de construction auto-organisée. Autrement dit, une planification agraire incontestable ne se construit que dans le temps, et peut très bien s'auto-construire dans la très longue durée pluri-millénaire, et finir par produire une forme résultante à caractère pérenne (mais pas fixe et immobile!) dont plus personne n'a conscience des lointaines origines.

L'auto-organisation est donc un processus majeur de production du social. Elle n'est pas l'exact opposé du social, comme veulent encore le voir certains historiens, marqués par les héritages durkheimien ou marxiste, et restés attachés à la dualité entre nature inerte et passive et sociétés mobiles et actives. Elle est ce qui produit le social. Elle permet de comprendre les situations de décalages (hystéréchroniques) existant entre des formes et des fonctions. L'auto-organisation est un acteur (acteur lui-même issu des actes de multiples acteurs réels intervenant dans l'espace au cours du temps) qui produit une échelle particulière et jusqu'ici inconnue, par la faute de périodisations mutilantes.

Un même lieu, plusieurs temporalités

L'exemple de Montours me permettra de réfléchir et d'exposer ce qu'on peut entendre par architecture des spatiotemporalités. Pour le résumer d'une phrase, on peut dire qu'en un même lieu, la complexité des dynamiques suppose le recours à plusieurs spatiotemporalités.

On connaît les exceptionnelles découvertes de Montours en Bretagne, aux lieudits Le Teilleul et Louvaquint, à savoir des créations parcellaires du haut Moyen Âge (Catteddu 2001). C'est d'une nouveauté assez grande, compte tenu de l'opinion qui prévaut sur l'absence de parcellaire fixe au haut Moyen Âge. Ce qui a été trouvé, c'est un parcellaire créé au haut Moyen Âge et qui reprend, en le transformant en parcelle, un enclos de la fin de l'âge du Fer. Ensuite ce parcellaire altomédiéval devient le cadre de l'évolution ultérieure: le parcellaire noté sur le plan cadastral napoléonien est différent, mais son orientation est la même (dossier repris et exposé dans Lavigne 2003).

Un premier niveau de valorisation de cette information serait de dire: «Vous voyez bien que le haut Moyen Âge n'est pas cette période barbare et informe que

les médiévistes se sont, pendant longtemps, plu à décrire; vous voyez bien que c'est une période où on sait créer, parcelliser, organiser la planimétrie, etc». Ce raisonnement, qui est évident et qu'il faut en effet rappeler en raison de la force de l'opinion négative sur le haut Moyen Âge, est cependant limité. Il continue à se situer dans le nationalisme et le dualisme méthodologiques puisqu'il intègre ce sentiment de culpabilité qui a réussi à dévaloriser le Moyen Âge.

Une approche différente peut être suggérée. La planimétrie de Montours n'est pas uniquement un fait "médiéval", mais aussi un phénomène spatiotemporel complexe. Il faut franchir un pas de plus et dire que ce qui se passe à Montours, c'est, par la nature même de l'information en question (l'émergence de la planimétrie), la même chose que ce qui se produit nettement plus tôt dans d'autres lieux ou régions. C'est le seuil de percolation qui fait qu'un jour, dans des conditions historiques qu'on peut essayer de comprendre et dans les conditions d'observation qui sont celles de l'archéologie, ce qui était point dans l'espace (l'enclos laténien de Louvaquint) devient potentiel spatialisé et produit du parcellaire, de la voirie, des formes d'hybridation diverses dont la fouille a donné un compte-rendu très intéressant. Cette fouille, parce qu'elle appartient au processus spatiotemporel d'émergence, est donc "antique", par prochronie, puisque ce processus se joue, pour l'essentiel dans la Protohistoire, surtout à la fin de celle-ci et au tout début de l'époque romaine. Le caractère prochronique est ici dû au fait que la fouille de Montours est une espèce de résonance de ce qui se produit dans l'Antiquité. Médiévale, et même altomédiévale, par sa chronologie et son rapport à des réalités sociales de son temps, la planimétrie de Montours est également antique par prochronie. Il en irait différemment si un jour on pouvait démontrer que le cas n'est pas isolé, mais s'insère dans une série nombreuse: dans ce cas l'émergence ne serait pas un écho tardif d'une phénomène s'étant déroulé ailleurs plusieurs siècles avant, mais un nouveau phénomène spécifique.

Ensuite, en observant le plan des fouilles et mieux encore en créant un document nouveau, à savoir une carte du parcellaire (tirée par exemple du plan cadastral napoléonien et des photographies aériennes) dans laquelle on aurait incrusté le plan des parcellaires fouillés, une autre chose apparaîtrait. On verrait comment le parcellaire créé bien après la phase altomédiévale, fournit le cadre d'explication d'un phénomène de longue durée, un processus multiséculaire qui est la dynamique des formes et dans lequel s'insère le parcellaire du haut Moyen Âge de Montours. C'est ce que le plan de fouille montre déjà excellemment en mettant en regard le parcellaire altomédiéval et le parcellaire de l'époque moderne. Cette information n'est alors pas seulement médiévale, mais elle appartient aussi à une temporalité moderne et contemporaine, puisqu'elle informe un processus qui se poursuit sous d'autres formes et sur un millénaire. La planimétrie altomédiévale est liée à son devenir par le détail des situations de transmission que le plan de fouille constate.

Dans ces conditions, une interprétation qui se contenterait de chercher, dans la phase chronologique de la fouille (IXe-Xe s.), des événements culturels censés interpréter les faits observés, passerait à côté d'une grande partie de l'intérêt du

gisement. Certes le parcellaire fouillé est altomédiéval: il faut même expliquer, si possible, ce qui se passe à ce moment particulier et qui provoque la percolation à l'origine du développement du tissu parcellaire. Cela peut être la création d'un habitat voisin qui sera extérieur à l'emprise de la fouille, un défrichement, la mise en culture d'un pâturage, ou encore une décision d'augmenter la superficie cultivée, ou d'autres «causes». Il y a une conjoncture encore inconnue, mais celle-ci est probablement locale, indécélable (sauf hasard qui serait miraculeux) dans le moindre texte et sans doute sans relations évidentes avec les grands événements historiques de l'époque. L'événement est donc bien local, au sens latourien, parce que c'est un réseau qui présente d'assez faibles connexions avec les autres réalités du moment.

Or, si on réduisait l'information de Montours à cela, on serait devant un exemple de réduction historiciste, une attitude d'historiens-boutiquiers: c'est dans ma période, pas dans la vôtre. On aurait fait de l'épistémologie, c'est-à-dire qu'on aurait coupé les liens qui relient ce fait à d'autres faits et l'enrichissent.

Ce gisement ne cesse de nous apporter de la connaissance: les fouilles témoignent du fait que le processus d'émergence et d'organisation de la planimétrie est de longue durée, localement s'entend (de La Tène au haut Moyen Âge), qu'il s'insère dans un mouvement global d'émergence de la planimétrie qui a pu avoir lieu, ailleurs, dès l'âge du Bronze, à la Tène, à l'époque romaine. Il est la preuve de la dilatation historique du processus, qui a pu attendre, dans ce lieu de Bretagne, très tard avant de se mettre en place, alors qu'ailleurs (exemple de Tatihou dans le Calvados), c'est, si l'on me permet cette simplicité du langage, plié dès l'âge du Bronze!

Le parcellaire de Montours ressortit donc de plusieurs spatiotemporalités particulièrement importantes, celle de l'émergence «antique», celle de l'organisation dans la durée «médiévale et moderne», celle de la transformation processuelle des choses qui transmettent le passé, et, évidemment, de chronologies matérielles et culturelles datées du haut Moyen Âge, qui sont un élément de l'architecture de spatiotemporalités à construire. Mais retenons que cette fouille fournit ici (et pour ce lieu précis) un élément chronologique, les IXe-Xe s. principalement, et non pas un témoin d'une phase chronoculturelle, le haut Moyen Âge.

Ce schéma spatiotemporel, déjà esquissé par Cédric Lavigne dans son article d'*Etudes Rurales* de 2003 (p. 165, 2e colonne), doit être développé et théorisé: il n'y a pas de formes spécifiques médiévales ou altomédiévales, chronotypologiques, mais des étapes dans des processus. Ce qui est nouveau c'est de devoir travailler avec plusieurs spatiotemporalités, d'imaginer des temps dilatés, des temps-processus et non pas uniquement des temps culturels. Et à propos de ces derniers, ce qui est en jeu c'est un renversement: quelle place doit-on désormais leur réserver, quelle est leur légitimité?

Intentionnel et auto-organisé.

Dans un ouvrage récent qu'ils dirigent, *Les territoires du médiéviste*, [2005], Benoît Cursente et Mireille Mousnier écrivent:

«Il est vrai que l'air du temps pousse à privilégier aujourd'hui l'auto-organisation comme processus d'évolution dominant les formes paysagères. Nous renvoyons ici à la brillante théorisation des principes de cette «paléogéographie» (sic) que Gérard Chouquer a livrée par ailleurs [renvoi à Études rurales 2003]. On se trouve donc en présence de deux approches et de deux visions: d'un côté un espace auto-organisé indépendamment de la volonté et de la conscience des habitants; de l'autre côté un espace organisé par les différents pouvoirs conjointement avec l'ensemble des acteurs sociaux. Il est clair que notre ouvrage se situe dans cette seconde mouvance, tout en veillant à laisser grandes ouvertes les voies du dialogue scientifique.»

La question de l'intentionnalité et de la conscience historique est au coeur de l'interrogation des historiens. Mais cette présentation, en forme d'opposition dialectique, n'est pas fondée. Les archéogéographes pratiquent un va-et-vient constant entre les différentes approches. Pour mettre les dynamiques de l'espace au centre de leur propos, ils n'en sont pas moins historiens, et ils n'ont aucun état d'âme à envisager la projection sur le sol de modèles issus des élites sociales et des pouvoirs. Simplement, ils essaient de faire la différence entre réaliser ce genre d'études dans la connaissance de la complexité des dynamiques, et verser dans l'historicisme.

L'opposition suggérée ne correspond pas à la réalité des situations historiques. Qu'est-ce que l'auto-organisation, sinon une modalité de la dynamique qui fait qu'une intentionnalité sociale donnée, traduite dans l'espace, peut exercer un effet organisateur bien après que les conditions sociales qui lui ont donné naissance ont totalement disparu? Je ne surprendrai pas les médiévistes en leur disant, par exemple, que la trame des villages français, née de dispositifs fondamentalement médiévaux (mais aussi sur des héritages antiques difficiles à apprécier), exerce encore aujourd'hui, en tant que trame, des effets organisateurs sur nos communications, nos formes d'occupation du sol, nos regroupements territoriaux. Pour autant, aucune des maisons composant lesdits villages ne date de leur période de fondation, ni même n'est à l'emplacement des toutes premières maisons. Il se trouve donc que toute forme, planifiée ou non, inscrite dans un espace, connaît ce processus, sauf quand elle est arasée ou définitivement scellée par un recouvrement sédimentaire important. Dès lors, pourquoi devrait-on refuser de chercher à qualifier le régime d'historicité de ce genre de réseau ou de trame fonctionnant dans la durée, y compris la longue ou la très longue durée?

Mais c'est encore rester à la surface des problèmes. Pourquoi, dès qu'il faut qualifier une dynamique, devrait-on se contenter de recourir à deux et seulement deux modalités: l'intentionnalité des pouvoirs agissant pour conformer l'espace; l'auto-organisation non intentionnelle? Pourquoi faudrait-il en rester à une position épistémologique qui n'a pas

bougé depuis un siècle, opposant d'un côté organicisme et fixisme (l'auto-organisation spontanée) et, de l'autre, culturalisme et historicisme (l'intentionnalité sociale)?

Pour desserrer ce nœud, les archéogéographes proposent les six plans interactifs définis dans ce chapitre. Ceux-ci produisent les dynamiques spatiotemporelles, par associations et conflits de formes et dans des modalités et des niveaux à décrire à chaque fois. Le récit historique ne devrait plus consister à faire la synthèse, à niveau égal et constant, entre le sédiment, les faits sociaux, les formes, le végétal, les matériaux archéologiques, les idées, etc., ce qui correspond aux catégories actuelles du rangement et même s'il faut en passer par là pour établir les matérialités. La synthèse n'est pas réductible à une espèce d'unique Système d'Information Géographique, dans lequel chaque plan serait documenté à l'égal des autres, puisque ce qu'il importe de connaître, ce sont précisément les variations du rapport entre les plans, c'est-à-dire les discontinuités. L'auto-organisation, ainsi définie et articulée à d'autres plans, n'apparaît pas comme le nouveau moteur de la dynamique qu'il faudrait employer pour remplacer le vieux moteur de l'historicisme. Il n'y a pas à créer une relation face-à-face. L'auto-organisation est un des six processus qui concourent à créer la dynamique, pas moins, pas plus.

(Página deixada propositadamente em branco)

Cinquième partie

VERS QUELLE HISTOIRE DE L'ÉCOUMÈNE?

Dans cette ultime partie, mon propos est prospectif. Je tente, ici, une série de réponses possibles devant une difficulté majeure que j'ai ressentie depuis quelques années, c'est-à-dire l'inadaptation des grandes synthèses auxquelles on continue à recourir (M. Bloch, E. Sereni, G. Duby et A. Wallon, J. R. Pitte, F. Braudel), et, dans le même temps, la difficulté qu'on rencontre dès qu'il s'agit de passer soi-même à l'exercice, du moins si l'on espère faire du neuf. La raison est que trop peu d'objets géohistoriques ont été, jusqu'ici, recomposés, et que les paradigmes qui les organiseraient n'apparaissent qu'avec peine. Nous sommes dans une espèce de préhistoire de la recomposition. Je vais, néanmoins, lancer quelques pistes, tout en sachant que je suis de moins en moins sur un terrain stable.

Pour cela, il est prudent de s'inscrire dans la perspective panoramique définie par Bruno Latour (2006, 256-278). Ce n'est faire insulte à personne que de dire l'impossibilité actuelle d'établir la synthèse des synthèses, et même de reconnaître, à l'opposé de ce que faisaient les maîtres de jadis, que l'exercice est assez vain, étant donné le petit nombre de connexions que chacun de nous est capable d'envisager. Mais j'estime utile de faire avancer les idées au moyen d'un panorama personnel et réfutable qui dépasse les ouvrages "oligooptiques" («vues parfaites mais étroites» dit Latour pour les définir) que j'ai jusqu'ici produits (comme celui sur l'Arpentage romain, dont je doute, pour reprendre ses qualificatifs, qu'il soit *parfait*, mais dont je sais combien il est *étroit*).

Une caractéristique ne doit pas être perdue de vue: la situation d'émergence documentaire qui nous fait retrouver une situation de disparité des informations, ce qui n'était pas le cas il y a seulement soixante ans. Les perspectives nouvelles existent.

Un tel projet, fait de scénarios composites, suppose une réflexion sur le contenu d'une notion encore sans contenus, la dynamique des dynamiques. J'y consacrerai un premier chapitre. Ensuite, dans un second chapitre de cette partie, l'exercice

passera par les plis et les défaillances du paysage, afin de rendre compte de la mémoire et des héritages.

En réduisant le champ à ce que je connais le moins mal, il me sera alors possible d'exprimer les interrogations à partir desquelles j'envisage de rédiger, un jour prochain, un panorama de l'histoire de la planimétrie et de la production des formes. J'en dessinerai quelques contours pour deux à trois millénaires, dans les derniers chapitres de ce livre.

Chapitre 16

La dynamique des dynamiques

Voilà l'exposé du premier effet réorganisateur de l'archéogéographie: reconnaître que nous travaillons dans la longue durée plurimillénaire et que nous étudions des objets changeants. Nos habitudes disciplinaires nous ont appris à faire l'histoire du paysage, de l'environnement, de la ville, du climat, etc, en nommant d'un même mot le phénomène à étudier quelle qu'en soit l'époque. Si l'on peut accepter la commodité de cet usage extensif des termes, de ce lissage étendu à toute la durée, très vite l'emploi d'une représentation unique gêne l'expression juste. Mais puisque la situation est telle, c'est par le rappel des récits en cours d'élaboration et de rénovation qu'il convient de commencer. Je proposerai alors la notion de *dynamique des dynamiques* en la définissant sur trois plans: la transformation de ces récits parallèles et cloisonnés en scénarios articulés, la reconnaissance du caractère changeant et discontinu de l'objet d'étude, ce qui implique de ne pas rester dans une seule dynamique et, enfin, la compréhension de la dynamique des ontologies ou schèmes du monde.

Plusieurs entreprises parallèles définissent les bases d'une archéogéographie de sens large

L'individualisation et la multiplication des récits parallèles est le signe de la mobilité, de l'approfondissement et de l'évolution des savoirs. En même temps leur nombre explique, sans qu'il soit nécessaire de développer longuement ce point, que la synthèse historique soit devenue un exercice quasiment impossible. Les connaissances sont loin d'être stabilisées et la liste des récits est elle-même toujours ouverte. Cette liste s'établit comme suit.

Histoire de la morphogénèse hydrosédimentaire pendant l'holocène, histoire des paléo-environnements et histoire du climat

Ces récits naturalistes sont liés parce que les archives du ciel sont, pour l'essentiel, dans le sol. Ils reposent sur le travail des géoarchéologues et celui des paléo-environmentalistes, lesquels mettent en avant des concepts comme la métamorphose fluviale (Bravard et Salvador 1999), l'anthropocène (Crutzen 2002; Pastre *et al.* 2003), l'asynchronie des situations locales (Bravard et Magny 2002).

Leur temporalité est fondamentalement cyclique (Magny et Richard 1992; Berger 2003), et leur conception très nettement réductionniste dans la mesure où l'homme est considéré comme un élément perturbant des systèmes d'observations naturalistes, et donc que son action doit être repoussée le plus tard possible pour permettre des comparaisons à niveau constant. Enfin le lien avec les préoccupations sociales actuelles donne souvent un caractère téléologique à ce type de recherches, ce qui gêne régulièrement les historiens et les archéologues, inquiets de ce qu'ils présentent comme un effet d'actualisme.

Les avancées de ces travaux sont considérables, par la somme des observations réalisées comme par l'audace de certaines hypothèses.

La dynamique de la biodiversité animale et végétale

Voici un récit émergent, issu de la paléontologie et de l'écologie, celui de la dynamique historique de la biodiversité animale et végétale. C'est l'histoire du monde du vivant, une histoire qui peut être racontée, bien qu'elle ne soit pas linéaire. Généralement abordée en trois niveaux — les gènes, les espèces et les écosystèmes — l'histoire de la diversité biologique fait intervenir d'innombrables acteurs qui se croisent et s'influencent.

L'expression des résultats des analyses et des protocoles complexes que ces travaux mettent en œuvre est généralement faite sur une base chronologique. En revanche, l'expression spatiale des résultats est ce qui pose encore le plus de difficultés (Delhon *et al.* 2003, que je suis, pour l'essentiel, dans la suite de ce paragraphe). Les chercheurs sont partagés entre diverses attitudes, qui répondent chacune à un aspect de la difficulté. L'une est de réfléchir dans le cadre d'une théorie insulaire, en recherchant et même en recréant l'isolat qui permettrait le mieux de rendre compte d'une composition écologique d'origine, à la fois la plus variée possible et la moins transformée par le temps. Mais cela revient à postuler un état d'origine idéal et diversifié qui n'aurait ensuite connu que la dégradation, par métissage. Une autre est de tenter une spatialisation à partir de référents géographiques de base, ce qui revient à se fonder sur les caractéristiques physiques des milieux, celles du passé si on les connaît, celles d'aujourd'hui par défaut. Ainsi, en présence de taxons d'aulnes, de peupliers et de saules, on cherchera le milieu géographique qui pourrait accueillir cette ripisylve, et ainsi de suite. Une dernière attitude est de se fonder sur

une méthode de géographie spatiale ou spatialiste, et de reconstituer un milieu à partir de la projection d'un modèle de terroir centré sur un habitat.

Les représentations proposées ne peuvent guère être que des schémas et non des cartographies. Dès lors il faut interroger tous les attendus: pertinence de la loi du moindre effort? validité d'une évolution historique qui prétendrait que pour les époques plus récentes l'exploitation des terroirs peut être faite sur de plus grandes distances? légitimité du schéma concentrique d'organisation? plausibilité du schéma d'évolution linéaire depuis l'état d'origine référent jusqu'à l'état "dégradé" actuel?

Histoire des interactions sociétés/milieus

Fondé sur les connaissances des récits précédents, les travaux qui se donnent pour objectif d'étudier les interactions entre les sociétés et les milieux sont producteurs d'un nouveau récit particulièrement important, distinct des récits précédents. En effet, ce qui caractérise cette histoire émergente, c'est la part déterminante qu'y prennent les sciences sociales. J'en ai rappelé les termes et les publications dans l'encart de la page 65-66.

Les auteurs mettent principalement en avant les concepts de résilience et d'anthroposystème.

Tout récemment, une tentative de synthèse a été proposée sous la forme d'une histoire de l'environnement européen (Delort et Walter 2001). Malgré le rôle pionnier des auteurs et l'excellence de leurs intentions, l'entreprise, selon moi, tourne court puisque les cadres restent ceux du nationalisme et du naturalisme méthodologiques, et que les auteurs se sont placés en dehors des débats et des avancées des divers programmes environnementaux ainsi que des résultats de l'archéologie préventive. J'ai relevé, dans mon compte-rendu de cet ouvrage (*Études rurales* 2003), les diverses impasses qui reconduisent le propos vers les objets académiques de la géographie historique et de la géohistoire. L'entreprise était donc intéressante mais prématurée.

Ce nouveau récit doit donc explorer de façon inventive et résolue les voies de la science des anthroposystèmes, récemment élaborée. Elle aura alors à répondre à une difficulté intellectuelle qui me paraît fondamentale: peut-on articuler une théorie des scénarios, qui suppose une histoire contrefactuelle et aléatoire, à l'emploi d'un outil qui a été conçu sur une base structuraliste, sans retomber dans les étages braudéliens, les emboîtements du local dans le global, la théorie de la hiérarchie, etc.

L'archéologie du champ

Je ne fais ici que citer ici ce nouveau domaine d'étude, hybride d'archéologie, de pédologie et d'agronomie, car j'y reviendrai un peu plus longuement dans le chapitre 18.

L'histoire des systèmes agraires

L'agronomie a récemment produit une synthèse thématique (Marcel Mazoyer et Laurence Roudart 1997). C'est une modélisation par grands ensembles organisés en récit progressif, à l'échelle de l'histoire et du monde entier. Ce travail pose l'attendu historiciste selon lequel l'histoire des agricultures peut être expliquée par la succession de modèles, procédant chacun d'une révolution justifiée par un ou plusieurs changements décisifs. Presque tous les chapitres du livre portent d'ailleurs ce mot, de la révolution néolithique jusqu'à la deuxième révolution agricole des Temps Modernes.

Ce n'est donc pas véritablement une histoire, malgré le titre, mais la présentation d'une dizaine de systèmes agraires différents, dont l'apparition successive répond à une scansion historique. L'hypothèse des auteurs est que les systèmes agraires identifiés correspondent à des phases majeures représentatives de périodes données. Mais les règles de la composition des différents systèmes entre eux et dans le temps ne sont pas exposées. Dès lors, et les auteurs n'en sont pas dupes, la présentation de ces systèmes agraires entre souvent en contradiction avec la variabilité locale des situations réelles. L'archéologue qui utiliserait ce livre pour interpréter directement ses données s'en rendrait immédiatement compte. Autrement dit, c'est une chronotypologie, avec tous les avantages didactiques qu'on peut imaginer, mais aussi avec tous les inconvénients du genre.

La dynamique des réseaux d'habitat

Ce récit de l'occupation du sol est issu des grands *surveys* ou prospections systématiques qui ont eu lieu dans différentes régions européennes. Les publications du projet *Archaeomedes* ont, en effet, proposé une théorisation de la dynamique d'un réseau d'habitat grâce à une collaboration entre archéologues et géographes (Durand-Dastès *et al.* 1998). J'y ai déjà plus d'une fois fait allusion dans cet ouvrage et j'y reviendrai encore dans l'avant-dernier chapitre.

Son apport principal est de montrer que l'habitat forme un réseau dynamique sur le long terme dont les méthodes d'étude peuvent, en effet, bénéficier des avancées de la géographie spatiale ou spatialiste. Ce récit a été le premier à introduire, dans nos domaines, le concept d'auto-organisation dans la durée. Dans cette enquête sur la dynamique des réseaux de l'habitat de la France méridionale, les chercheurs ont ainsi été conduits à définir une période nouvelle. Il s'agit d'un gros millénaire qui court de la fin de l'âge du Fer jusqu'au-delà de l'an Mil. La cohérence de cette période pour l'archéogéographie s'affirme de plus en plus.

La dynamique des formes planimétriques

Voies, habitats et parcellaires sont au coeur d'un nouveau récit en cours d'élaboration qui repose sur les acquis de l'archéogéographie planimétrique. Fondé

sur la rénovation de l'étude des formes, telles qu'elles peuvent être compilées à partir de documents très variés, ce récit met en œuvre la dynamique auto-organisée des trames planimétriques dans la durée, ainsi que la distinction entre formes, flux et fonctions. Les chercheurs se préoccupent aussi de la refonte de l'étude des formes de planification et de division agraires, ce chapitre ayant toujours constitué un noyau dur de la recherche et l'élément le plus débattu en raison du risque de surinterprétation. Les avancées les plus récentes, en ce domaine, sont la réévaluation des dynamiques des centuriations antiques (voir ci-dessous chapitre 19 et 20), et la définition des caractères spécifiques des morphologies planifiées médiévales et modernes (Lavigne 2002; 2005; 2006; Gonzalez Villaescusa 2002 pour les réseaux irrigués médiévaux et modernes).

Le nouveau récit cadastral et fiscal

La réévaluation des textes et des pratiques des arpenteurs antiques, la découverte du rôle des arpenteurs médiévaux, ainsi que la recherche, plus habituelle, sur les questions fiscales, foncières et foncières, produisent les bases d'un nouveau récit. Ici, l'ampleur de la documentation "en attente" surprend.

Tout d'abord la documentation grammatique et juridique antique! Depuis une vingtaine d'années, les travaux autour des désormais fameux commentaires des arpenteurs antiques ont permis une vision entièrement neuve (synthèse des travaux et bibliographie dans Chouquer et Favory 2001).

Mais les chercheurs qui travaillent sur les périodes médiévales et modernes ne sont pas en reste et le récit cadastral et fiscal se renouvelle tout autant (Antoine 2000; Terriers et plans-terriers 2002; Portet 2004; Abbé 2006).

La représentation de leur espace par les sociétés anciennes

Ce champ de recherches est couvert par des synthèses élaborés dans le cadre de l'histoire périodisée, ce qui est pure logique puisqu'il s'agit de percevoir et de restituer la représentation momentanée d'une société ou, le plus souvent, d'une élite sociale donnée. L'inventaire du monde de Claude Nicolle, insiste, par exemple, sur le moment augustéen, tandis que les travaux de Claudia Moatti, notamment ceux sur "la Raison de Rome", montrent le poids des deux derniers siècles de la République pour la constitution du schéma des représentations. Pour le Moyen Âge, depuis les travaux de Georges Duby et Jacques Le Goff, ceux d'Alain Guerreau sur la représentation de l'espace médiéval sont fondamentaux.

Le riche courant d'étude de la cartographie, antique et médiévale, contribue à cette avancée (on pourra débiter une recherche en partant des travaux de Christian Jacob; de ceux de Pol Troussat et de Pascal Arnaud pour l'Antiquité; de Patrick Gautier Dalché et de Nathalie Bouloux pour le Moyen Âge). Mais, comme je l'ai rappelé ci-dessus, ce sont les travaux des modernistes qui sont les plus nombreux.

La question que pose cette dimension de la recherche tient à sa conception d'ensemble. Peut-on, aussi aisément que cela, nommer "représentations" à la mode moderne, les schémas anciens? Peut-on, toujours de façon moderne, scinder ces prétendues représentations des réalités qu'elles sont censées nommer? J'y reviens ci-dessous à propos des schèmes du monde.

Un récit de la constitution des territoires

Ce domaine est, probablement, celui qui accuse le plus de pesanteur. La raison est qu'il s'agit du terrain de prédilection du nationalisme méthodologique et que la géographie historique a longtemps défendu un récit linéaire et monolithique du territoire dont on s'extrait difficilement. Aujourd'hui, chacun voyant l'entité territoriale qui correspond le mieux à ses thématiques, nous sommes en présence de réalités intéressantes mais incommensurables dont on ne sait pas toujours comment il faut les articuler. Du bassin-versant à la cité en passant par les aires d'approvisionnement, la paroisse et les polygones, l'information s'enrichit sans jamais se rencontrer.

Des récits parallèles aux scénarios

Ces différents récits se fondent sur des conceptions différentes des spatiotemporalités, et c'est ce qui rend quasiment impossible une espèce de synthèse des synthèses, si, d'aventure, quelqu'un était tenté par l'exercice. Les unes sont structuralistes, dans lesquelles l'espace et le temps sont mesurés et emboîtés dans des unités plus vastes et forment une hiérarchie des échelles (temps "braudélien" des agronomes; temps cyclique des climatologues et géoarchéologues; temps périodisé des historiens travaillant sur les planifications ou sur les représentations de l'espace-temps). D'autres sont non causales, ouvertes aux bifurcations et à l'imprévisible ainsi qu'à la différences des rythmes au sein d'un même ensemble (spatiotemporalités de l'étude des trames et des réseaux des archéogéographes).

Puisque les récits se constituent de façon parallèle et cloisonnée, puisqu'ils élaborent des objets à bords francs qu'on ne voit pas comment associer parce que, le plus souvent, tout ce qui aurait permis de faire des liens a été gommé, seule une modalité contrefactuelle ou uchronique peut permettre d'avancer et de sortir de la panne interdisciplinaire. On commencera par remplacer le concept d'interdisciplinarité par celui d'association, afin de ne pas être obligatoirement tenu par les objets fabriqués par les disciplines. En effet, on peut avoir à associer non pas des objets institués, mais aussi tel élément, tel regroupement, etc.

La notion de scénarios est celle qui peut nous permettre de sortir de la situation de récits qui ne se rencontrent jamais. On peut lui assigner deux modalités ou objectifs.

Un même problème dynamique peut cheminer de façon apparemment décousue, en passant d'un récit à l'autre, sur la base de discontinuités plus ou moins fortes. Nous croyons réussir à enserrer des questions dans des voies bordées de limites franches, et nous ne voyons pas aisément la pérégrination. On appellera alors scénario l'exposé du cheminement proposé parmi les itinéraires possibles. Cet attendu suggère le refus de la juxtaposition des documentations à niveau constant, comme seule forme de résolution d'un problème.

Voici le second objectif. La caractérisation d'une dynamique peut aboutir à plus d'une "histoire" possible. L'idée est que connaissant le résultat (l'expression est simplificatrice, j'en conviens), et sachant que les vestiges ne nous parviennent jamais que dans un état transformé par rapport à leur état d'origine, nous pouvons suggérer plusieurs cheminements possibles, entre lesquels il sera peut-être un jour, ou même il ne sera jamais possible de choisir. L'écriture de ces autres scénarios est une des façons de répondre à la forte asynchronie qui caractérise les lieux. On en verra un exemple ci-dessous avec les différents récits d'évolution des formes centuriées que nous pouvons commencer à écrire, avec des variations non seulement régionales, mais aussi locales. Face au récit monolithique de la dégradation de la forme antique parfaite, récit historiciste bien connu et dominant, nous proposons désormais d'autres scénarios, dont celui, inverse, de la réalisation auto-organisationnelle de la forme centuriée dans la longue durée. Entre ces deux pôles, toute une gamme de situations variées existe.

La double perspective est constante

Quel que soit le récit que l'on envisage de produire, nous ne pouvons échapper à l'effet de la double perspective. J'appelle ainsi le double plan permanent de la recherche.

1. Nous produisons, pour chacun des récits, une connaissance objective, résolument initiée dans le présent avec les mots et les concepts du présent, dans le but d'établir une compréhension des dynamiques. Cette connaissance est directement liée à l'échafaudage disciplinaire, lui-même plus ou moins stable.
2. Nous produisons également, une connaissance relative qui se donne pour but de tenter de comprendre le mode de relation que les sociétés ont pu avoir dans le passé avec leurs milieux, ce qui nous place dans la difficulté extrême de devoir affronter les situations sans noms (lorsque nous n'avons aucun témoin écrit de la façon dont tel ou tel groupe nommait les choses), et celle tout aussi difficile de devoir affronter la question du sens des mots (pour les groupes ou sociétés ayant laissé des mots et des concepts).

Aujourd'hui, les difficultés de ce second plan font qu'on a tendance à se limiter au premier, en estimant qu'il peut offrir des informations indiscutables par accumulation des connaissances. Parce que le plan anthropologique nous échappe, et parce qu'il constitue une véritable aporie, on peut être tenté de dire: laissons ces spéculations de côté et faisons «comme si» le plan scientifique suffisait.

La perspective naturaliste: la connaissance par l'éloignement

Comme le font les sciences à protocoles, on doit, évidemment, poursuivre, le projet de faire une histoire du climat, des rivières, des sédiments, de l'érosion, de la végétation et même des animaux, des parcelles et autres morphologies, par le développement de recherches fondées sur la mesure physico-chimique, la métrologie historique et la statistique. On peut admettre d'appeler positive la connaissance qui en découle. Cette recherche offre des pistes pour restituer des milieux et des planimétries. Elle propose une connaissance qui ne peut s'exprimer qu'à l'aide du vocabulaire contemporain, celui des sciences, même si de précieux essais de vulgarisation tentent la traduction dans des termes plus communs. Mais il y aurait un peu de bluff à ne pas qualifier explicitement la nature de cette connaissance.

Un exemple permet de l'illustrer. Nous pouvons savoir aujourd'hui, avec une présomption de fiabilité non négligeable, qu'elle était la position du *Jet Stream* il y a 3000 ans, c'est-à-dire au Bronze final, au dessus de l'Europe, du Proche et du Moyen-Orient (je n'entre pas dans le détail de la démonstration, mais elle existe, par exemple chez Berger 2003). Exemple fabuleux et raffiné de la puissance d'un raisonnement scientifique! Sans la réduction scientifique, sans ses protocoles, sans la «fonction rectrice» du dualisme, sans la connaissance positive, les spécialistes n'y seraient pas parvenus. Dont acte. Mais qui ne voit l'originalité de cette posture? D'abord, nous transférons ainsi au passé des réalités modernes (l'invention de l'aérojet n'a qu'une soixantaine d'années, c'est donc une réalité qui était inconnue des hommes de l'âge du Bronze) et nous pratiquons avec les populations anciennes le même décalage que celui qui se constate, encore aujourd'hui, avec l'homme de la rue. En effet, au café du commerce, personne ne dit: tiens l'aérojet connaît une évolution de trajectoire; alors que tout le monde dit: le climat change et la température monte. Bien entendu, l'élaboration de cette réalité pour l'Âge du Bronze peut ouvrir sur de très précieuses connaissances pour définir le climat de cette période et rejoindre ainsi, des préoccupations qui ont été, elles, bien réelles pour les populations en question. Les sciences à protocoles sont un remarquable véhicule pour aller vers des réalités anciennes.

Cependant, souhaitons-nous faire une histoire objective de la nature? Dans ce cas qui ne voit que les sciences à protocoles ne peuvent la faire que dans les termes de notre connaissance, c'est-à-dire en tournant inévitablement/volontairement le dos aux sociétés du passé, en s'éloignant le plus possible d'elles, puisqu'il leur faut des moyens d'une incroyable sophistication? De la même façon que la science éprouve

d'énormes difficultés à dialoguer avec la société actuelle — elle qui pense souvent avoir «la» réponse aux problèmes, alors qu'elle fournit des matériaux de plus en plus complexes et raffinés devant entrer dans la composition des objets et non pas les réponses attendues —, de même elle éprouve d'énormes difficultés à entrer en contact avec les hommes de l'âge du Bronze.

On peut faire, et très bien, une écologie scientifique des époques anciennes, on fait bien peu, et en tous cas très difficilement, une écologie politique de ces mêmes sociétés.

Les sciences à protocoles sont logiquement placées en situation de naturalisme, c'est-à-dire de dualisme fondamental, et, dans cette posture qui garantit leurs succès, elle ne peuvent faire de l'homme qu'une variable des systèmes qu'elles proposent. C'est la raison pour laquelle l'anthroposystème, qui est un structuralisme piloté par les protocoles, laisse l'archéogéographe insatisfait. Ce que les savants pensent être un outil neutre, objectif, de connaissance, nous le voyons comme une représentation de l'écoumène, comme la forme datée et contingente d'une relation. Et dans cet anthroposystème, malgré le préfixe *anthro*, nous n'y reconnaissons qu'imparfaitement l'homme. Parce que l'anthroposystème n'a été négocié qu'entre des savants naturalistes et des savants humanistes adhérant à la même ontologie dualiste. Il est constitutionnel, mais peu écologique.

Revenons à l'exemple. Si nous voulons savoir ce que les populations du Bronze final pensaient du ciel, des nuages, de la pluie, du rôle de l'humidité sur la végétation et la nature et de la vie en général, et les nombreuses conséquences qu'elles en tiraient quant à leur organisation et leur pratique du monde, comment elles intégraient les changements, bref leur cosmologie et son évolution, — ce qui est vraiment faire leur histoire, et pas la nôtre — nous avons alors besoin de savoir avec quelles catégories penser tout cela, car les catégories savantes les plus pointues deviennent soudain décalées, presque dérisoires en raison même de leur extravagant luxe de protocoles et de statistiques. C'est leur positivité même qui dicte immédiatement leur limite. Certes, des sciences paléonaturalistes nous diront des choses sensées et subtiles sur les évolutions végétales et animales et leur signification, sur les dynamiques paléosédimentaires, sur la modification du régime des pluies, etc., mais nous n'en tirerons pas, pour autant toute la connaissance objective sur la représentation du monde par la collectivité concernée. Or pourquoi trouverait-on normal et bienvenu de passer du temps à définir et expérimenter les protocoles scientifiques, fondés sur le naturalisme, alors qu'on en passerait si peu, dans la pratique, à définir les protocoles d'étude des représentations, comme s'il allait de soi que toutes les sociétés anciennes partagent les mêmes distinctions que nous? À commencer par celle qui oppose, de façon universelle, la nature et la culture, les milieux et les sociétés?

Le propos des sciences naturalistes ne peut être le propos organisateur, car il est le propos d'une connaissance du lointain et non du proche, si l'on prend la métaphore de Bruno Latour (2003), en science confinée et non en science de plein air, si l'on choisit celle de Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthe (2001),

des îlots de réduction et non des continents de savoirs reliés, si l'on choisit celle que j'ai employée dans le chapitre 7. Il fait avec les hommes du Bronze exactement la même chose qu'il fait avec nous, aujourd'hui. Il s'en éloigne. J'ai dit le danger de cette posture: quand il s'agit d'interpréter, des savants naturalistes d'un incroyable raffinement scientifique dans leur confinement, n'hésitent pas à recourir à des idées ou des paradigmes académiques, et procèdent alors quelquefois avec une simplification intellectuelle dont on pourrait donner certains exemples. L'historicisme ne leur fait pas peur.

Disons-le autrement: en maintenant fermement la fonction rectrice du dualisme moderne, les sciences à protocoles laissent entendre qu'elles n'envisagent pas aisément le dialogue, qu'elles ne veulent pas voir briser le monopole du spécialiste.

La perspective archéogéographique: un objet changeant

De quoi fera-t-on l'histoire? Certainement pas d'un objet unique, car c'est alors se situer dans un certain confinement, même si l'on tente une forme de synthèse. Si vous faites l'histoire du paysage, que ce soit dans sa version naturaliste, ou dans sa version culturaliste, vous ne ferez jamais que l'amplification d'une série circonscrite de représentations scientifiques ou esthétiques. Or ce n'est pas de cela dont il est question. Notre objet, c'est le processus de transformation de la nature physique en écoumène habitée, occupée, exploitée, aménagée, et la complexité des étapes, des dynamiques, des représentations par lesquelles il a fallu en passer pour parvenir là où nous sommes.

C'est, à l'évidence, de l'écoumène dont il est question, plus précisément encore de son processus de formation et de transformation dans la durée et des diverses conceptions par lesquelles passe cette mutation: écoumène antique articulé sur le couple *topos/chora*, *orbis terrarum* médiéval, multiples facettes du phénomène de regroupement des hommes (phénomène de *congregatio*), *paysage* tardo-médiéval et renaissant, *utopie* insulaire moderne, *nature* moderne, interprétation nationale du *territoire*, *pays* géographique, *aménagement du territoire*, *environnement* contemporains, *paysage hyperesthésique* actuel, *représentation scientifique* naturaliste enfin. Malgré l'évidence du terme chez les géographes, malgré les usages sociaux actuels très riches, il ne peut s'agir d'écrire une «histoire du paysage», comme si le paysage était une réalité constante, alors qu'il n'est qu'une des façons de dire l'écoumène. Sinon, c'est rester moderne et continuer à dire une chose et à en faire une autre.

Ni E. Sereni, ni F. Braudel, ni G. Duby et A. Wallon, ni J.-R. Pitte, malgré les grands mérites de leurs travaux, n'ont fait avancer la question de la terminologie. En proposant un cadre national (le paysage rural italien de Sereni, le paysage français de Pitte; l'identité de la France, chez Braudel; la «France» rurale *versus* la «France» urbaine chez Duby et Wallon), ils ont placé l'histoire des formes dans le moule du territoire national et même, pour Braudel, nationalitaire. Cette référence ne peut être l'axe d'un ouvrage. Qu'une étude, comme l'a fait François Walter avec ses

«figures paysagères de la nation», démontre l'usage du paysage dans la construction nationale et identitaire est une chose. C'est une réalité, comme le sont l'apparition et la généralisation de concepts comme environnement, ville, etc. Mais ce n'est pas le chapeau sous lequel on peut situer l'ensemble des développements.

Des raisons plus épistémologiques me conduisent aussi à éviter, dans les descriptions savantes, le terme de "paysage" en raison de l'usage inapproprié qu'en font les disciplines naturalistes, selon le processus de tension naturaliste forte que j'ai décrit au chapitre 4 et que je viens de rappeler ci-dessus. Nos collègues écologues du paysage ont eu une excellente intention en voulant désigner leur discipline par une association de termes marquant leur ouverture sur des problématiques sociales. Dont acte. Mais, traduisant le terme anglais *landscape*, ils n'ont pas choisi, selon moi, le meilleur mot: paysage désigne, malgré tout, une représentation datée, un mode de relation entre des réalités écouménales et une société parmi d'autres. Ce qu'ils font, c'est une écologie géographique, et le mot de géographie eut dû suffire, car il porte en lui la dimension humaine. Ce choix est révélateur, à la fois pour dire le malaise de la géographie, et pour rappeler que l'écologie géographique est née dans le sillage des lois environnementales de 1976, et qu'elle pouvait trouver opportun d'employer un mot alors porteur..., mais curieusement pas celui d'environnement, celui de paysage. Si l'on rappelle que paysage désigne, en écologie du paysage, un échelon intermédiaire entre le biome et le biotope, on ajoute un degré de plus à la confusion.

Cette réflexion de fond m'a été très utile pour arrêter le choix d'archéogéographie. Nous aussi, nous ne faisons pas l'archéologie du paysage (cela ne veut rien dire de faire l'archéologie d'une représentation sociale moderne comme si c'était un objet matériel, sauf si on prenait le terme archéologie au sens que lui donne Michel Foucault et qu'on fasse l'archéologie de la notion de paysage), mais bien une archéologie géographique. Il n'y a pas d'autre raison pour avoir choisi l'intitulé «archéogéographie».

Concluons ce point: à faire l'histoire d'un objet donné (la nature, le paysage, etc.) on risque tout simplement de pérenniser les grands collecteurs hypertrophiés et à s'interdire de sortir du nationalisme, du naturalisme et de l'historicisme méthodologiques.

Identifier des échelles jusqu'ici inconnues: la dynamique des dynamiques

L'exemple de la recherche sur l'hydrosystème de la Loire me permettra de qualifier un changement majeur que nous sommes en train de vivre et de formaliser, à savoir la possibilité d'accéder à la connaissance de la dynamique des dynamiques.

Dans ses ouvrages classiques de géographie historique sur la Loire, Roger Dion avait attribué à Henri II Plantagenêt la construction des levées qui bordent le cours de la Loire et protègent les habitats installés dans le lit majeur des crues. Les travaux de Joëlle Burnouf et Brigitte Maillard ont établi qu'il y a deux phases dans l'élaboration

des levées. La première est celle des turcies, jusqu'au XVI^e s., la seconde celle des levées, plus importantes et plus synoptiques, édifiées et entretenues jusqu'au XIX^e s. La reprise du dossier des textes médiévaux par Elisabeth Zadora Rio (2004) la conduit à faire valoir des documents nouveaux, à en proposer une lecture plus subtile et à conclure que les aménagements qui bordent la Loire sont très vraisemblablement une construction progressive et qu'il n'y a pas à chercher un promoteur unique ni à concevoir un aménagement pharaonique. Les communautés, les seigneurs et les abbayes riveraines prennent en charge l'édification de *turcies*, attestées avant le règne d'Henri II. Cette prise en charge est locale. C'est probablement le choc de ces initiatives locales qui a provoqué les interventions des souverains, et l'évolution vers des solutions plus complètes, ce que seront les levées de la Loire.

À ce niveau, les études historiques permettent d'établir une dynamique pluriséculaire, tout en rénovant le schéma traditionnellement accepté, celui d'une édification carolingienne puis royale des levées, parce qu'on était convaincu, jadis, que de tels ouvrages ne pouvaient être édifiés que par un pouvoir fort.

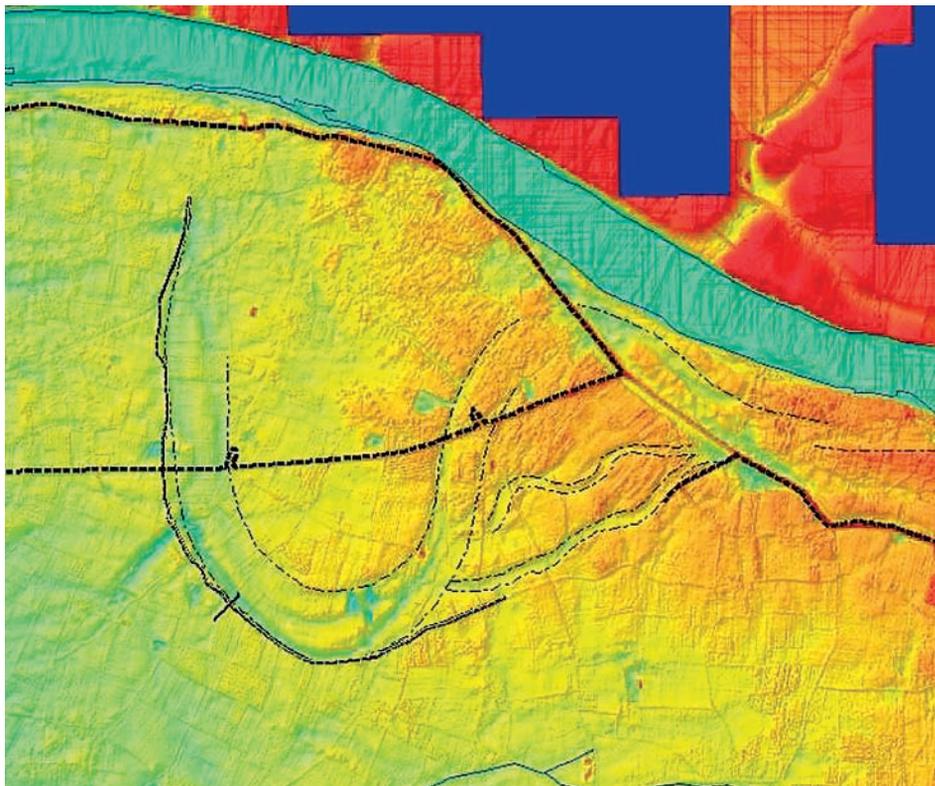
Cependant, les travaux de la "zone atelier Loire" permettent de passer à une autre échelle et de connaître, cette fois la dynamique d'ensemble des dynamiques périodisées comme celle qu'on vient d'observer pour la seconde moitié du Moyen Âge et l'époque moderne. Trois niveaux peuvent être établis. Celui de la métamorphose d'ensemble, qui est d'origine climatique et de durée plurimillénaire (à l'échelle du tardiglaciaire). Celui du temps de réactivation de l'hydrosystème dans son ensemble, à la fin du néolithique, qui est probablement un temps principalement climatique mais déjà social. C'est un temps créateur de paléformes qui entrent dans la composition des héritages. Enfin celui de la période historique qui est celui de l'artificialisation du fleuve. Ce dernier temps voit la multiplication des hybridations entre le fleuve et les sociétés (ex. des habitats installés dans le lit majeur). Il est donc celui de la multiplication des opportunités de risques.

À ces mémoires historiques s'en ajoute une autre, l'oubli progressif des mutations, donc la perte des savoirs acquis par l'expérience du fleuve qu'ont pu avoir les sociétés anciennes. Cette perte de mémoire se trouve brusquement mise en cause lors des changements contemporains parce qu'on découvre que des explications de court terme ne suffisent pas. Le meilleur exemple est celui de l'incision du fleuve et de l'érosion de son lit qu'on a tendance à expliquer par l'exploitation des granulats. Les travaux sur la dynamique de long terme tendent à prouver que l'explication principale est d'ordre pluricentenaire voire plurimillénaire et qu'il faut la chercher dans la "cartographie" (au propre comme au figuré) des différentes mémoires du fleuve. Ce sont les divers registres d'artificialisation du fleuve depuis plus de mille ans qui sont la cause principale des érosions actuelles. Les granulats ne font sans doute que précipiter un peu plus une dynamique déjà largement engagée.

La dynamique des schèmes

Un espace-temps principalement analogique

Les populations des périodes prémodernes, et ce jusqu'au XVIIIe s., ne conçoivent pas l'espace (naturel, rural, agraire, etc.) comme nous le faisons, notamment depuis que l'ontologie naturaliste moderne a imposé son dualisme.



► FIG. 59

Le val de Loire à l'est d'Orléans. Les aménagements les plus anciens (médiévaux et modernes) sont les mieux en phase avec les paléofformes, parce qu'ils sont fondés sur une connaissance du fleuve et de ses aléas (défluviations). En revanche les levées plus récentes, les plus géométriques, négligent cette expérience du fleuve et provoquent une artificialisation directement productrice de risques.

Par exemple, elles ne font pas de distinction radicale entre la ville et la campagne. Elles ne disposent pas d'un principe d'universation (c'est-à-dire d'une abstraction qui unit les formes en une forme essentielle à vocation civique). Elles n'ont pas une approche disciplinaire au sens où nous l'avons: par exemple parler "du" parcellaire ou "de l'"habitat n'a pas de sens pour l'Antiquité ou le Moyen Âge, alors que ce sont des catégories d'étude que nous employons quotidiennement dans nos travaux

scientifiques. Les gens de ces périodes ne forment pas plus des «sociétés», concept moderne, mais juxtaposent ou imbriquent des communautés. La propriété et le droit sont des notions inconnues dans les termes où nous les entendons actuellement. Je pourrais continuer longtemps cette énumération.

Voilà où je veux en venir. Le mode principal de logique était de type analogique, avec des raisonnements se fondant sur des correspondances que les intellectuels explorent par toute une série de concepts: la consonnance, l'association (*societas* = sens que le mot "société" possède avant la Modernité), le concert, la proportion ou *ratio* (qu'évidemment les modernes traduisent par la raison, dans un sens quasi cartésien, ce qui est un contresens), la similitude, la conjonction, la convenance, la sympathie, l'émulation. Par exemple, pour désigner une «parcelle» (le mot n'existe pas), point n'est besoin de se référer à un système universel, mais il suffit de nommer les fonds jouxtant le sien, par *convenientia*.

Certaines de ces notions sont fondamentales dans la production des lieux. On devrait aboutir à déplier ces chaînes de logiques qui sont créatrices des espaces anciens.

Or ce n'est pas ce à quoi nous assistons. Nous allons vers une naturalisation glacée de l'espace antique et médiéval. Bien entendu, il faut des outils scientifiques, avec leurs langages, pour mesurer, calibrer, dater, pondérer, etc. Et le développement de ces protocoles est absolument nécessaire. Mais ensuite, où se trouve le lieu où l'on discute le passage de ces formalisations à la reconstitution des espaces, paysages et territoires du passé? Pourquoi escamote-t-on cette étape et se satisfait-on d'une zone d'ombre, comme si les concepts scientifiques étaient universels?

Composer les ontologies entre elles

Il en va des ontologies et des cosmologies comme des systèmes agraires de la théorie agronomique: ils ne peuvent être rigoureusement répartis en une succession historique qui ferait passer, comme par des stades obligés, de l'animisme et du totémisme premiers, à l'analogisme médian et au naturalisme sommital ou terminal. Penser ainsi, ce serait un effet supplémentaire de notre vision naturaliste et dualiste moderne et cela viendrait clore le processus, car après le naturalisme, plus rien ne serait possible.

Les quatre dispositions fondamentales de l'être, comme les nomme Philippe Descola, ce sont des schèmes qui sont à la fois majoritaires ici où là, et tuilés. Par exemple, dans notre univers actuel fortement dualiste et naturaliste, nous continuons néanmoins à pratiquer des formes de totémisme (Descola prend l'exemple du culte de la Nation comme totem), d'animisme (lorsque nous parons à notre chat), et d'analogisme (lorsque nous calquons nombre d'aspects de notre expérience quotidienne du monde sur des rapports et des similitudes que la science ne retient pas pour pertinentes). On peut donc inverser l'interrogation et se demander si telle ou telle société antique ou médiévale n'aurait pas connu, par exemple, des traits de

naturalisme. On pourrait en faire le constat lorsqu'une société conçoit et organise quelque chose qui s'apparente à l'État des sociétés modernes, ou quand elle dispose de représentations fortement détachées des matérialités, comme le paysage ou l'utopie.

Mais l'exemple du paysage montre toute la difficulté du procédé. Comme l'expose l'encart suivant, il n'est pas aisé de faire la part d'une éventuelle modernité de la société romaine aristocratique en matière de paysage. Deux histoires sont possibles. Si l'on suit Augustin Berque, la société romaine n'a pas accédé à la Modernité paysagère car elle n'a pas franchi le pas de la désignation de la représentation. Si l'on suit Alain Roger, c'est au contraire le cas et on peut alors concevoir un processus de modernisation de la société romaine. Pour donner mon sentiment sur cette épineuse question, je suggère qu'on la reprenne un jour au moyen des catégories anthropologiques de P. Descola, dans une vision plus complète de la relation que l'élite romaine avait avec son milieu. Car on observera que le débat entre Berque et Roger est biaisé par leur opinion commune que le paysage c'est de la représentation moderne alors que l'environnement serait un objet neutre et de tout temps (contradiction). Il l'est aussi par la dévalorisation de l'époque médiévale chez Alain Roger, et par l'absence de réflexion sur l'analogisme des sociétés antiques.

L'aristocratie romaine a-t-elle connu des traits de "modernité" paysagère?

Augustin Berque ne pense pas que la société romaine, par exemple, ait pu être une société à paysage, car elle ne disposait, selon lui, que de quatre des cinq conditions qu'il reconnaît comme nécessaires. Il lui manquait le mot lui-même qui aurait pu désigner l'objet. Mais comme les gens avaient obligatoirement un rapport, au moins visuel, avec ce que nous nommons paysage, il en vient à inventer la notion de "proto-paysage", «ce proto-paysage, c'est le rapport visuel qui existe nécessairement entre les êtres humains et leur environnement» (Berque 2000, 39).

Reprenant la question, Alain Roger (1997) trouve ce classement radical et plaide pour l'admission de la Rome aristocratique dans les sociétés à paysage ou à représentation paysagère, préférant réserver sa vigilance au Moyen Âge, période de «cécité» paysagère. Certains de ses arguments ne manquent pas d'intérêt, pas moins que son idée d'une espèce d'échelle de Richter du paysage, ce qui reviendrait à utiliser les critères de Berque non pas comme simultanés (tout ou rien), mais comme des degrés pour classer des sociétés, de non paysagères à paysagères en passant par divers degrés proto-paysagers.

L'anthropologique et l'historique: l'exemple des communautés médiévales

J'emprunte à une recherche particulièrement neuve et féconde, celle sur la fabrique et la spatialisation des communautés médiévales (Morsel 2003), les idées qui suivent.

À partir d'un seuil délicat à fixer et sans doute variable (entre le Xe et le XIIIe s.), un mouvement de grande ampleur se produit qui vise à encadrer les populations dans des structures qui n'existaient pas auparavant: le village, la seigneurie, la paroisse. On ne comprend bien le phénomène que si on se libère de plusieurs attitudes anhistoriques. La première est celle qui a consisté à mettre en avant le caractère naturel et intemporel de la communauté, alors qu'il s'agit d'un phénomène historique. La seconde est celle qui a voulu trouver une origine lointaine à ces communautés, les rattachant à de prétendues situations ontologiques chez tel ou tel peuple (les guildes allemandes ayant leur origine chez les Celtes ou les Germains). La troisième est celle qui a voulu trouver dans les formes la projection automatique de l'idée de communauté: on a ainsi longtemps confondu l'habitat groupé avec la communauté, le village avec la *congregatio hominum*.

Or il s'agit bien d'un phénomène spatial produisant du social, celui de polarisation de l'espace social autour des églises, des cimetières, des châteaux. Ce qui change, à cette époque, c'est le sens de la notion d'"habiter". C'est une mise en réseau de personnes, d'unités d'occupation, et de lieux, qui revient à placer la dimension spatiale au premier plan. L'*incastellamento* ou l'*encellulement* ne peuvent être lus, ce qui a été le cas jusqu'ici, de façon substantialiste, mais de façon sociale. Au départ, il faut y voir le changement dans le mode d'appropriation du finage: en le nommant, en le zonant, on se l'approprie d'une façon nouvelle (cf. Zerner 1993, pour le schéma conceptuel concentrique qui a prévalu dans l'estime des possessions par les communautés du Comtat Venaissin au début du XVe s.). Il n'est ainsi pas nécessaire qu'il y ait des pratiques agricoles collectives. La communauté médiévale se construit avec des unités indépendantes, et le rapport aux lieux dit la nature du rapport entre les hommes.

Si je commente correctement l'analyse de Joseph Morsel, c'est donc par une cartographie des réseaux mis en œuvre qu'on pourrait le mieux rendre compte de la production de la communauté médiévale, et non pas par une cartographie essentialiste et intégrative, ce qui a été le cas jusqu'ici de façon dogmatique. Encore une fois, les formes géographiques n'obéissent pas de façon mécanique aux formes sociales, et une forme sociale peut être une forme spatiale sans pour autant que cela signifie la transformation physique des planimétries.

La nouveauté serait que tous les rapports sociaux se spatialisent. L'identification au lieu ne concerne pas uniquement les dépendants, mais aussi les puissants, à commencer par le roi, qui "des Francs" devient "de France" (au XIIIe s.). Cette évolution est inversement proportionnelle à l'organisation parentale, et l'on peut dire qu'un mode de production (le rapport au lieu) se substitue à un autre (la parenté). La question posée

est donc celle de la “déparentalisation” de la société médiévale et la construction de nouveaux rapports sociaux. L'inversion est celle-ci: avant ce changement, les droits sur le sol dérivait des rapports de la parenté; après ce changement, les rapports au sol sont euphémisés par des rapports à l'espace auxquels tous les rapports sociaux sont soumis.

Cette analyse suggère immédiatement des corrélations. Comment ne pas voir le possible enchaînement de questions majeures: par exemple, la fixation d'un nouveau mode de désignation de la terre fiscale, avec la genèse de la notion de parcelle et son insertion dans le quartier de culture; ou encore, la fixation des noms des lieux du terroir (ce qu'on appelle aujourd'hui des microtoponymes), dont l'existence paraît inconcevable avant cette évolution. Mais la reprise du double mouvement des divisions du sol pour l'assignation des terres et de l'enregistrement pour la fiscalité devrait jouer un rôle considérable dans l'évaluation de ce nouveau rapport au sol. L'idée est que les niveaux foncier et fiscal sont devenus les médiateurs de ce rapport au lieu, et les meilleurs agents de la désintégration de la forme précédente du lien de parenté.

(Página deixada propositadamente em branco)

Chapitre 17

Déplier la mémoire des formes

Voici, dans ce nouveau chapitre, le second effet réorganisateur que suggère la pratique archéogéographique: déplier la mémoire des formes, le faire à partir du présent, et proposer ainsi un nouvel équilibre du récit panoramique. Dans le chapitre précédent, le propos réorganisateur parlait de la mise à plat des différents récits en cours et observait que, ce qui nous manque, c'est de connaître et de savoir comment découvrir la dynamique des dynamiques.

J'apporte ici une autre proposition de réponse. En dépliant la mémoire des formes, en faisant jouer les niveaux de production préalablement définis, je suggère que dans les plis et les défaillances des organisations paysagères se cachent la mémoire et les éléments de récits possibles. Ceux-ci portent sur la réévaluation des héritages et de leur poids respectif, sur leur rôle dans la production de processus contrefactuels. Ils ouvrent sur le rééquilibrage de l'histoire des formes paysagères. Comme toujours, le point de départ est dans le présent.

Plis, défaillances et scénarios

Mais comment éviter les deux pièges habituels et qui sont à ce point prégnants qu'on ne les connaît plus? L'un, la prétendue visibilité de principe des formes qui autoriserait leur déploiement à rebours; l'autre, la posture du récitant.

Pour faire comprendre ces difficultés, on peut s'éloigner un peu de nos disciplines pour se demander si le genre historique, par posture, n'interdit pas l'action et ne se trouve pas ainsi en grande difficulté lorsqu'il s'agit de la restituer. Imaginons une pièce de théâtre qui fonctionnerait comme fonctionne le genre historique ou le genre archéologique. On verrait se lever le rideau, se mettre en place un décor, des accessoires, des personnages, puis l'action débiter. Mais alors, au lieu que les

personnages s'expriment et que se produise quelque chose d'inattendu, issu du *jeu* des *acteurs* eux-mêmes, on verrait un savant commentateur s'approcher sur le devant de la scène et *parler seul au nom des acteurs* dans un dialogue insensé dont il ferait les questions et les réponses:

«— [...] Voici qu'un troisième personnage, accompagné d'une femme et suivi de plusieurs autres hommes rejoint les deux personnages qui étaient déjà en scène au moment où l'un s'apprêtait à frapper l'autre de son épée. Le nouvel arrivant, — appelons-le Trivelin — vêtu fort simplement mais fort décevant, paraît s'adresser à celui qui est soumis et finit par lui donner l'épée que portait l'autre.

Que signifie ce geste? Que peuvent-ils bien se dire? Quelle confusion dans les rapports sociaux semble se dessiner à la suite de cette interposition? On pouvait penser, avant cette arrivée, que les deux hommes de la scène précédente étaient, l'un le propriétaire — nous l'avons nommé Iphicrate —, l'autre l'employé — c'est notre Arlequin — et que nous étions en présence **d'une scène des plus classiques comme le théâtre en fournit de nombreux exemples**. Mais cette disposition peut être avantageusement **réinterprétée** par ce geste, dont la **lisibilité** est patente. **L'hypothèse la plus plausible** ne serait-elle pas que Trivelin, probablement au courant de l'histoire d'Arlequin, a su reconnaître en lui un autre que ce qu'il est (un seigneur? un prince?) et, en lui rendant son épée, l'a restitué dans sa dignité, et dans sa position supérieure par rapport à Iphicrate?

— Mais voici que Trivelin s'adresse à cette femme que nous avons nommée Cléanthis, puis le voilà qui fait un long discours qui affecte beaucoup nos deux hommes. Observez comme il montre le rivage, les maisons, les arbres. Que peut-il bien leur dire?

Se pourrait-il qu'il rende au prince le gouvernement de cette terre? Le **symbole** que représente l'épée étant clair, et sa **typologie nous renvoyant nettement** à des séries d'armes tardomédiévales, l'on peut **affirmer sans risque de se tromper lourdement** que la scène est une inféodation. C'est bien de **pouvoir** dont il s'agit, de pouvoir sur la terre et sur les hommes.

— etc.»

(parodie de *l'Île des Esclaves* de Marivaux, scène II)

À travers cette parodie, j'entends souligner une transformation possible du rôle de l'historien des paysages. Au lieu d'être le *commentateur* unique de l'action dont il restitue le sens, parlant au nom des acteurs, en outre dans une espèce d'indifférence de fait à ce qu'ils font, il pourrait s'assigner le rôle de metteur en scène des êtres de toutes sortes qui sont présents sur le plateau (le collectif), et qui produisent l'action.

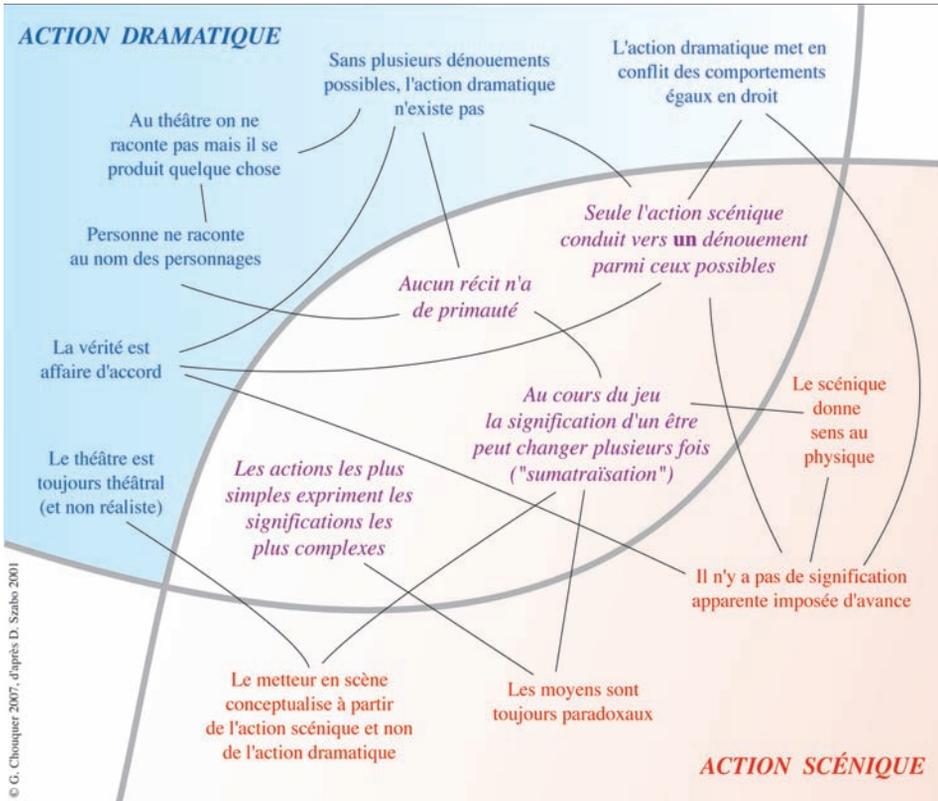
La théorie théâtrale nous offre précisément des attendus épistémologiques d'un grand intérêt pour ce travail (Szabo 2001). Elle nous apprend que l'action dramatique

n'est pas racontable, mais qu'elle est le résultat de l'interaction des êtres. Personne, au théâtre, ne raconte au nom des personnages, car ceux-ci agissent. Elle nous apprend que l'action dramatique n'a pas lieu si l'action est déjà écrite, si le récit est le dévoilement attendu d'un dénouement unique, si le spectateur n'a pas la possibilité d'imaginer plusieurs dénouements possibles entre lesquels le metteur en scène choisira celui qui a sa préférence. Elle nous indique, et ce point est important pour comprendre la nature de ce que peut être une théorie des scénarios, que l'action dramatique met en conflit des comportements en quelque sorte «égaux en droit» et qu'on ne saurait ranger, au préalable dans l'équivalent de ce que je nomme des collecteurs. En effet, si les valeurs sont instituées par l'auteur, si leur sens est décidé, si les hiérarchies sont posées d'avance, l'action dramatique est vide et ce sont les référents qui jouent la pièce.

Mais l'action dramatique a besoin de l'action scénique pour devenir agissante. Cette action est celle qui affecte un sens à chaque moment évolutif aux êtres, humains et non-humains, qui sont présents sur le plateau. Aucune signification n'est posée à l'avance. La table placée là peut être une simple table ou bien figurer la pièce dans laquelle elle est censée se trouver, voire le château entier. À chaque entrée d'un personnage, à chaque situation nouvelle, à chaque événement, le réseau des relations entre les êtres change, peu ou beaucoup, selon un processus de pan-personnification que Denis Szabo a choisi d'appeler "sumatraïsation" (explications dans Szabo 2001, p. 205-209). Et les moyens scéniques sont toujours paradoxaux, interdisant une lisibilité apparente des actes. Le très complexe s'exprime par le plus simple; pour suggérer le silence, il faut placer un bruit (un goutte-à-goutte, un pas, etc.); pour suggérer l'obscurité, il faut une bougie ou un rayon lumineux.

Or c'est là que je souhaite en venir: un metteur en scène averti ne puise pas dans l'action dramatique le sens de l'action et son issue, mais la déduit de l'action scénique dont il organise les éléments et les relations. Il conceptualise à partir de l'action qui se produit sur scène. Disons-le autrement: il ne recourt pas à d'éventuels collecteurs que l'auteur a pu indiquer dans sa pièce, mais compose un collectif — l'espace scénique — indépendamment de tous autres liens avec l'extérieur.

Plis et défaillance des formes paysagères doivent donc être compris non comme les signes dont le dévoilement serait assuré, mais comme une espèce de physique produite par une action scénique passée qui n'est pas connue. Ainsi la question n'est plus: voyant ces formes, quel est le récit dont elles sont la projection. Elle devient: à partir de ce pli ou de cette défaillance du paysage, quel(s) scénario(s) pouvons-nous proposer qui pourrai(en)t permettre d'en rendre compte.



► FIG. 60
Les bases de l'action scénique paradoxale au théâtre (d'après D. Szabo).

Cette archéologie des plis de la mémoire du paysage (Olivier 2004, p. 138-142) pose l'attendu que chaque nouvel épisode de la construction des formes porte sa part de réemploi (un terme d'archéologue) des dépôts antérieurs. On ne bâtit pas le neuf sur l'ancien, mais en partie avec lui, souvent avec des éléments "invisibles" de celui-ci. L'effet est que l'identité des formes et des territoires se constitue autant dans la durée que dans le projet. À l'identité du projet, renvoyant à un modèle préalablement conçu, et qui peut être daté si la documentation le permet, s'ajoute une identité acquise. Celle-ci ne s'affirme que dans le temps, qu'après coup. Si nombre des interventions passées ne sont accessibles que par l'effet de transformission (p. 55-80), la posture de reconstitution historique strictement circonscrite à la période se trouve singulièrement contredite. On peut même penser qu'elle ne peut plus avoir la prétention d'être le point de vue organisateur, en dépit des habitudes, des apparences et des traditions historiennes.

Cette archéologie de la mémoire des formes conduit vers des questions nouvelles que notre spécialisation ne nous aide pas à concevoir et à formuler. En quoi des

formes résultantes issues du processus de transformission deviennent-elles des survivances, c'est-à-dire des éléments directement ou indirectement actifs dans de nouvelles compositions des formes? En quoi les défaillances des formes visibles, c'est-à-dire les décalages constatés entre les fonctions actuelles et les formes héritées, renseignent-elles sur les plis de la mémoire? Comment les analyser puisque l'espoir d'un déploiement mécanique de ces relations froissées par le temps est à peu près vain? Comment fonctionnent les réitérations, les intermittences, mais aussi les occultations définitives? Quels scénarios imaginer pour rendre à l'histoire son aspect contrefactuel, oblitéré par la bonne conscience causale de l'historicisme?

L'archéogéographie apporte déjà quelques réponses. Elle établit que l'un des plis les plus importants qu'il lui soit donné de défroisser concerne le poids déterminant des héritages antiques dans la formation des organisations et des structures des paysages. Ensuite elle démontre que les autres périodes, depuis l'Antiquité tardive, remplissent une fonction médiatrice, à côté de leur fonction créatrice, elle-même en cours de réévaluation.

À terme, c'est vers un nouveau rythme et de nouvelles modalités du récit global que nous sommes invités à aller.

Histoire et mémoire

Les différences existant entre histoire et mémoire ne peuvent être minimisées. On ne devra pas se cacher la difficulté et même l'irréductibilité relative des deux volets du propos, c'est-à-dire reconstitution phasée d'un côté et dynamique de long terme d'un autre. L'étude des modalités de la transmission présente un réel effet de désordre dans les catégories actuelles d'ordonnancement, celles qui gouvernent encore les matériaux, bien que chacun en connaisse et en dise souvent les limites et l'impropriété. La transmission, c'est la mise en œuvre de temporalités longues et, loin d'être contraire au «social» des historiens et des sociologues, c'est du social qui adopte de nouveaux véhicules.

Les modalités de la transmission

Sandrine Robert a consacré une partie de ses recherches à cette question centrale (Robert 2003). On ne considère plus, aujourd'hui, que la transmission des formes se fasse obligatoirement par la fixité d'un élément planimétrique dans l'espace-temps.

Pour en rendre compte, diverses explications étaient traditionnellement données. Toutes cherchaient, avec plus ou moins d'imagination, à préserver un lien matériel constant entre la forme initiale et la forme résultante, parce qu'on voulait ou on espérait suivre la généalogie de la mémoire. On parlait de *loi de persistance du plan*, comme pour souligner en creux l'absence de toute discontinuité. Les limites foncières passaient

pour durcir la structure et en faciliter la transmission. Les contraintes techniques et économiques liées au champ et aux pratiques culturelles créaient de l'inertie. Si l'on peut citer des exemples justifiant ces explications, les travaux archéogéographiques ont suggéré d'autres voies.

La principale est sans doute le sort de la situation de disparité qui caractérise l'Antiquité. Cette période, préromaine et romaine, nous apparaît aujourd'hui comme marqué par une pluralité de formes et même des situations de compétition entre formes qui diversifient les cas de transmission. En conséquence, la notion de persistance du plan paraît formulée en termes beaucoup trop généraux pour pouvoir être retenue. Une autre voie est le constat de la discontinuité. Comme je l'ai amplement souligné tout au long de cet essai, il n'est pas nécessaire que la continuité soit là pour que la transmission s'opère.

À la suite des travaux de Sandrine Robert, l'inscription des formes dans leurs réseaux géographiques ouvrent de nouvelles perspectives.

La transmission dérange les catégories

Lors du colloque d'écologie du paysage de Rennes, en novembre 2006, deux communications ont présenté des analyses très intéressantes. À l'emplacement de vestiges archéologiques abandonnés, dans des lieux redevenus prés et landes dans un cas, forêt dans l'autre, les spécialistes ont noté que la composition végétale observable aujourd'hui, était à chaque fois spécifique, différente de ce qu'elle était aux alentours, et que la seule explication de cette diversité était les effets de long terme de la présence du vestige. Les modifications du milieu étaient encore déterminantes, 2000 ou 2500 ans plus tard.

Le fait avait été signalé il y a quelques années, notamment par l'équipe de l'INRA de Nancy (Dupouey *et al.* 2002).

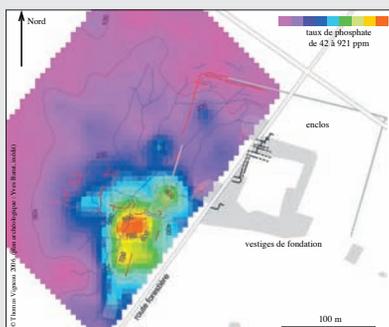
Sous la forêt, la mémoire des champs et des ensembles écologiques

Des recherches récentes mettent en évidence le passé agricole antique (âge du Fer et époque romaine) de certaines forêts actuelles (Georges-Leroy *et al.* 2003; Goguey *et al.* 2002; Laffite *et al.* 2002). Certains travaux révèlent à cet égard que l'utilisation ancienne des sols à des fins agricoles transforme durablement la structure et la dynamique des systèmes écologiques «hérités» (Dupouey *et al.* 2002a). Ainsi, sur d'anciennes trames parcellaires antiques abandonnées au cours du II^e siècle de notre ère et vraisemblablement reconquises par la forêt après leur désaffectation, l'activité biologique des sols, ainsi que la composition floristique de la végétation forestière, reste influencée par des pratiques de fertilisation et des transferts de fertilité liés à leur mise en valeur au cours de l'Antiquité. Pour expliquer l'origine de ces effets rémanents sur deux mille ans, on a proposé l'hypothèse suivante: la forêt jouerait le rôle de «couvercle»

et les éléments minéraux (calcium et phosphore) ne seraient pas perdus mais recyclés et restitués à la litière, assurant la pérennité de la formation écologique locale.

En suggérant que d'anciennes pratiques agraires peuvent toujours exercer, du fait de cette fermeture des cycles biogéochimiques, une action structurante sur les systèmes écologiques actuels, ces recherches conduisent en définitive à envisager l'idée que «le naturel ne revient pas au galop» après l'abandon d'anciens terroirs agricoles au profit d'espaces forestiers. Elles montrent, s'il en était besoin, que les forêts actuelles constituent au sein du paysage des «lieux de mémoire» — entendons par là des espaces où le *social* se transmet au travers de l'*écologique* — qui méritent, à ce titre, d'être davantage investis par la recherche scientifique dans le domaine de l'archéogéographie. Si l'on ajoute à cela le fait que la forêt a doublé en surface depuis l'époque moderne, et que la sylviculture a contribué à réduire la diversité des peuplements forestiers, on admettra volontiers que la forêt n'est pas «le dernier territoire sauvage».

(Thomas Vigneau)



► FIG. 61

La villa de la Mare aux Buis constitue l'un des établissements antiques les plus étendus et les mieux documentés de la forêt de Rambouillet. Le degré de conservation des structures archéologiques (bâtiments résidentiels, cour agricole et probables structures annexes) exclut l'hypothèse de labours postérieurs à l'abandon définitif du site et suggère une rupture de l'affectation des sols marquée par la mise en place d'une forêt à partir du III^e siècle de notre ère. Le développement sur le site d'espèces végétales nitrophiles associées à des humus actifs sur le plan biologique a justifié la mise en œuvre d'analyses pédochimiques systématiques effectuées au niveau de l'horizon organo-minéral du sol (entre 3 et 10 cm de profondeur depuis la surface, selon le type d'humus). La variabilité spatiale des taux de phosphore assimilable suggère que la disponibilité actuelle du sol en phosphore est largement conditionnée par des phénomènes liés à l'occupation antique du site. La cartographie des taux de phosphore montre des effets de seuil et permet en particulier d'isoler une forme rectangulaire d'environ 1,3 ha correspondant aux valeurs supérieures à 200 ppm et où les taux atteignent des valeurs comparables à celles qui sont mesurées sur des terres actuellement cultivées. Ce secteur correspond par ailleurs à des sols hydromorphes, vraisemblablement soumis à des tassements par le passé, ce qui peut suggérer l'hypothèse d'une aire de stabulation.

Lorsqu'on aménage, c'est-à-dire lorsqu'on transforme un milieu par des artifices variés, on le fait pour longtemps, pour une durée allant bien au delà de la phase d'exploitation de l'artifice. Les vestiges peuvent être transitoires, disparaître et la «nature» leur succéder, mais les transformations qu'ils ont provoquées, elles, restent actives dans le très long terme.

Ainsi, lors des discussions qui ont suivi ces communications, il est apparu qu'une composition floristique pouvait être considérée comme un médium spatiotemporel valable, un transmetteur d'information dans la durée. Les archéologues peuvent faire une exploitation juste mais, *a minima* de cette information, par exemple s'ils utilisent ce critère pour repérer des gisements archéologiques. Mais on sent bien que l'enjeu dépasse celui de l'amélioration des protocoles d'établissement de la carte archéologique. C'est la place considérable de la notion de transmission qui est en jeu.

Les exemples du Finage jurassien et des Maillys, cités plus haut, évoquent le même effet de long terme.

La transmission, c'est du social qui prend souvent un véhicule inhabituel

Si ces exemples archéologiques m'intéressent autant, c'est parce qu'ils offrent une piste possible pour expliquer les transmissions sociales, au cœur de l'archéogéographie. Reprenons une nouvelle fois l'exemple de la coupe de Pierrelatte, citée p. 62. On se demande comment il se fait que, plusieurs siècles après un abandon et malgré des strates d'accrétion sédimentaire qui ont occulté les états anciens, il y ait reprise de la même limite, dans une forme d'occupation absolument nouvelle. Diverses hypothèses ont été explorées, dans les registres matériels et immatériels (Robert 2003). Parmi celles-ci, les compositions écologiques paraissent une des modalités possibles. Parce que les milieux ont été transformés, les anciens fossés comblés se lisent encore par la présence d'associations végétales pérennes. Produit par le social, par un état donné du social, l'écologique est donc le lien entre les formations sociales, le véhicule de la transmission et de la recomposition du social dans des durées variables, le véhicule du changement d'échelle temporelle et même spatiale.

Je suggère l'idée que l'articulation entre la connaissance de la transmission des formes planimétriques par l'archéogéographie et celle des effets écologiques à long terme par l'écologie du paysage est une des voies prometteuses de la recherche. Si on cartographie les changements de forme des parcellaires et qu'on cartographie de même les changements et les permanences dans la composition des groupements d'espèces, on devrait pouvoir découvrir des dynamiques intéressantes.

Entre nature et sociétés: une frontière toujours plus mouvante

Cet exemple suggère, parmi d'autres indices, un bouleversement encore plus marqué. Celui de la frontière dessinée entre nature et sociétés et dont le caractère apparaît toujours plus mouvant.

Cette réflexion sera conduite à partir de l'exemple des formes physiques et sociales de la plaine dijonnaise, autour de Genlis (Côte-d'Or).



► FIG. 62

Ce cliché IGN explicite a été saturé afin de mieux faire ressortir les couleurs des différentes bandes de sols. Les limites et les qualités de celle-ci ont été rajoutées à partir de la carte pédologique (éd. de 1976 par J. Chrétien). La voie Traversaine est une ancienne voie gauloise qui passe au centre de la «bande d'Izier», plage géologique et pédologique originale de forme très régulière. La voie et la bande servent d'épine dorsale à la disposition d'ensemble des formations superficielles.

Dans cette plaine, une originale disposition des formations géologiques et des formations pédologiques en bandes très régulières crée un zonage longitudinal que les photographies aériennes et les cartes enregistrent fidèlement. Le repérage et le traitement sur le cliché des sols les plus hydromorphes permet de restituer l'emprise

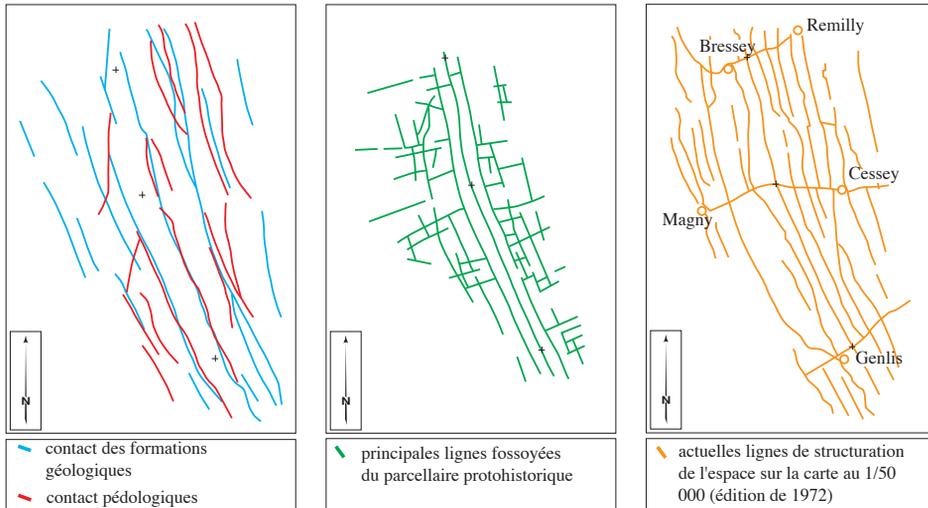
approximative de l'ancien marais des Tilles, une formation fluctuante qui a occupé à certaines époques les sols les plus bas de part et d'autre de la bande d'Izier. Ce marais asséché offre l'image de sols superficiels, parcourus de paléochenaux très visibles sur la vue aérienne.

J'ai ensuite effectué des relevés à l'échelle de toute la microrégion des plaines de la Tille et de l'Ouche, autour de Genlis. En mixant (première figure du montage ci-dessous, fig. 64) les limites de zones géologiques et les limites de zones pédologiques, on définit une espèce de forme globale préalable des sols alluviaux. Le sol le plus remarquable est celui qui constitue une bande centrale, dite bande d'Izier.



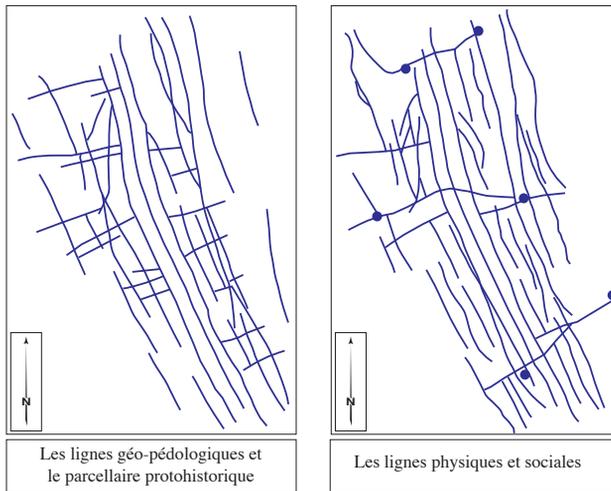
► FIG. 63

Traitement de l'image pour mettre en valeur l'ancien marais des Tilles, de part et d'autre de la bande d'Izier (paléochenaux et sols hydromorphes en bleu)



**ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE L'ESPACE PARADIGMATIQUE
(relevés cartographiques)**

5 Km



(comparaisons)

© G. Chauquer 2001 - C. Lavigne del.

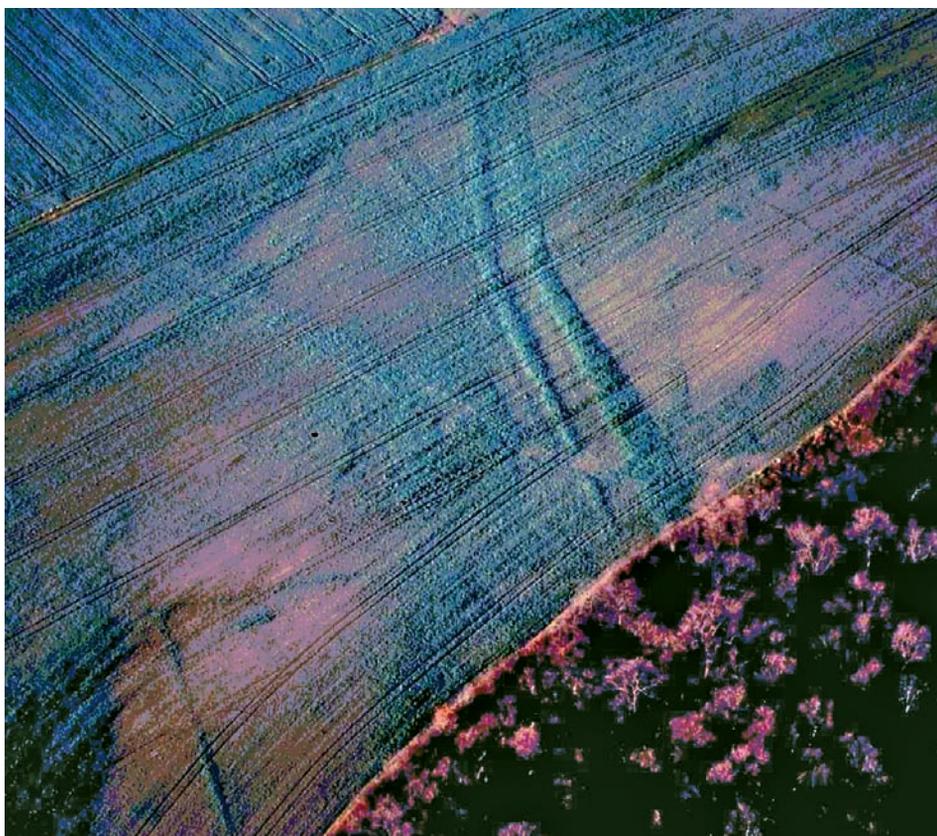
► FIG. 64

Commensurabilité des formes physiques et sociales, anciennes et actuelles, dans la plaine de l'Ouche et des Tilles.

Le relevé des parcellaires fossiles datant, en gros, de l'Antiquité préromaine et romaine (fig. 64, deuxième carte) montre que ceux-ci sont structurés à partir de cette bande centrale, parce qu'elle est le site d'une voie gauloise localement nommée "voie Traversaine" sur laquelle on a appuyé les grandes divisions agraires.

L'organisation de la planimétrie dans la seconde moitié du XX^e siècle (fig. 64, troisième carte) réifie encore un peu plus cette division longitudinale, donnant l'impression d'un déterminisme très fort qui, des formations de l'holocène jusqu'aux divisions actuelles, va en se renforçant. En réalité la progression des trois cartes décrit un phénomène d'auto-organisation de longue durée que je traduis par la notion de commensurabilité des formes physiques et sociales, et que je cartographie par les cartes 4 (mixage des formes physiques et protohistoriques) et 5 (mixage des formes physiques et actuelles).

Mais cette approche, classique et certainement juste en partie, ne me convainc pas complètement car les situations archéologiques de ce secteur nous ont appris que le social était assez souvent "sous" le physique, dans un entrelacement des formes assez "renversant" (exemples de vestiges de l'âge du Fer recoupés par des paléochenaux plus récents).



► FIG. 65

Izquier – Voie et enclos protohistorique, recoupés par des formations superficielles plus récentes (fouille H. Dartevielle immédiatement au sud de ce site).



► FIG. 66

Genlis – Grand enclos carré (ferme indigène?) et parcellaire de l'âge du Fer, à proximité d'une enceinte vraisemblablement médiévale, et traces de paléochenaux d'âge varié.

Il faut en conclure que la construction de la nature est un processus qui s'est poursuivi, au moins depuis le néolithique et l'âge du Bronze, sous influence sociale pendant trois à quatre millénaires. Comme il est démontré que l'occupation du sol affecte les formations superficielles en les chargeant d'une forme originale de mémoire, on peut penser que la construction des plages de sol peut fort bien répondre à un effet social autant qu'à un déterminisme physique.

À titre d'hypothèse, j'envisage que l'histoire de cette zone a pu être marquée par deux événements sociaux qui ont définitivement influencé la conformation des sols les plus superficiels (les alluvions récentes de la carte géologique et les formations édaphiques hydromorphes de la plaine alluviale):

- l'occupation modulable (parce qu'il y a eu des occupations et des abandons) des zones basses du marais des Tilles rend compte des inversions constatées lorsque le naturel est au-dessus du social;
- la construction de la planimétrie, dès la Protohistoire, crée des effets de barrière qui conditionnent définitivement la conformation des unités de sols et probablement leur nature géo-pédologique. Par exemple, de part et d'autre de la voie Traversaine (voie gauloise), le choix d'installer deux bandes latérales vides d'occupation détermine une évolution différente des sols par rapport aux zones voisines fortement occupées.

On peut donc poser comme hypothèse, dans les scénarios possibles dont cette plaine a été le lieu, que la régularité géométrique de la disposition des formations géopédologiques de surface pourrait donc être le produit de la co-évolution physique/social et non pas un donné préalable.

C'est également ce que j'ai demandé à Mélanie Foucault d'envisager dans son étude de l'espace de confluence des Maillys (voir ci-dessus p. 210-212). Elle a formulé de même des annotations utiles sur l'interaction de l'occupation des sols et les formes géopédologiques les plus superficielles. De son observation comme de la mienne, on doit conclure que la construction des cartes géologiques (pour les formations superficielles, évidemment) et pédologiques doit aussi passer par le social. Cette mise à plat et cette relativisation de la frontière, jusqu'ici définie, entre nature et sociétés, fait avancer la connaissance.

Chapitre 18

Réévaluer l'espace des sociétés antiques

Les scénarios que nous devons prochainement et collectivement produire apparaissent de plus en plus marqués par un rééquilibrage du poids des périodes. J'en évoque, dans les trois chapitres ultimes de cet essai, quelques aspects.

Si la phase antique, au sens large (protohistoire et Antiquité romaine), est celle de la projection de nombreuses formes qui continentalisent l'espace, si la disparité est initiale et que la suite de l'histoire est, pour rester à un niveau très général, une décimation progressive des formes, malgré des interventions planifiées encore repérables, l'équilibre se déplace au profit de l'Antiquité (chapitre 18). Disons-le sommairement. L'Âge du Fer vient d'entrer comme un candidat très sérieux dans le récit global d'histoire des formes planimétriques. La genèse des planimétries n'est plus médiévale, pas même exclusivement romaine puisque les centuriations sont un chapitre spécifique dans ce vaste mouvement de développement de la planimétrie, de l'occupation et de l'exploitation du sol qui touche toutes les sociétés antiques.

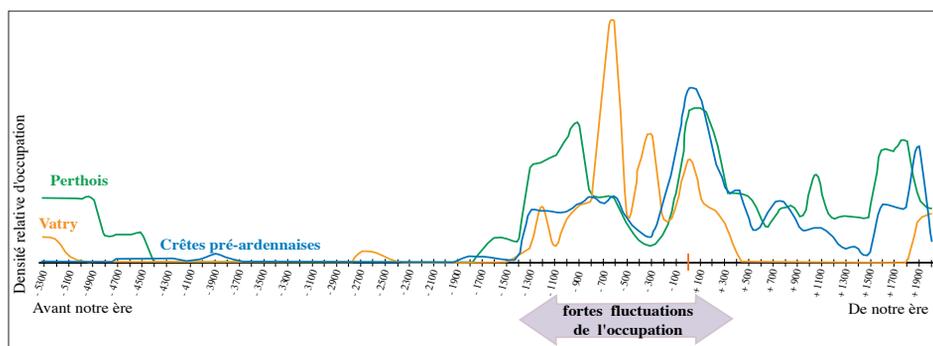
Dès lors, et c'est un événement majeur pour l'histoire des formes planimétriques, les époques médiévales et modernes apparaissent différemment (chapitre 19 et 20). Elles ne sont plus (en dehors de cas de planifications avérés évoqués dans le chapitre 20) le temps de la genèse, mais surtout celui de la "transformission" de la planimétrie héritée sur la base d'une auto-organisation. La diversité des formes de l'occupation du sol, parce que celles-ci créent des transformations renouvelées, provoque une transmission marquée des orientations et des formes antiques. Les centuriations antiques — mais la démonstration est plus nette en Italie qu'en France ou dans la péninsule Ibérique — sont autant des constructions médiévales et modernes que des survivances antiques. Nous comprenons mieux que les diagrammes chronologiques des archéologues montrent souvent un "trou" de l'information pour le Moyen Âge. L'explication n'est pas uniquement à chercher dans des causes externes (par exemple un optimum climatique bien pratique pour expliquer qu'il n'y a plus besoin de parcelles fossoyées). Elle est à chercher dans la dynamique du parcellaire lui-même.

L'émergence: aujourd'hui, «tout se joue à l'âge du Fer»

Il ne s'agit pas d'un effet de balancier qui consisterait à prendre le contre-pied de l'idée ancienne d'impérialisme romain, comme si après une phase d'historiographie moderne et nationaliste marquée par la valorisation de la colonisation, on devait dire le symétrique et tout mettre sur le compte de processus endogènes. Il s'agit de comprendre la dynamique d'ensemble des sociétés dites protohistoriques, et de mesurer les héritages considérables qu'ils lèguent à la phase romaine. Il s'agit aussi de faire pièce au concept ambigu de romanisation en raison de son effet téléologique.

«Tout se joue à l'âge du Fer»: bien évidemment, c'est une simple formule pour dire que l'émergence de la planimétrie est plus ancienne qu'on ne le pense.

Le principal processus de l'histoire de la transformation de la Terre en écoumène depuis 3000 ans est la production d'un tissu d'hybridations entre les réalités du relief, des fleuves et rivières, des végétaux, de l'habitat animal, des voies, des parcelles, des habitats et des territoires humains. Il s'agit de l'émergence et de la diffusion de la planimétrie rurale, c'est-à-dire un processus original de création de voies, d'habitats et de parcelles selon un rythme et avec des formes jusqu'ici inconnues. En Gaule, la chronologie suggérée par les fouilles d'enclos et de fossés parcelaires imbriqués et superposés n'aide pas à la compréhension du phénomène. Tout semble, en effet, se passer au second Âge du Fer, pour le plus grand nombre de cas. Cette effervescence succède souvent à du vide archéologique et est très souvent suivie par un vide de l'information archéologique encore plus troublant. Se passerait-il quelque chose de spécifique à cette période que les autres périodes ne connaîtraient pas sous cette forme et avec cette intensité?



► FIG. 67

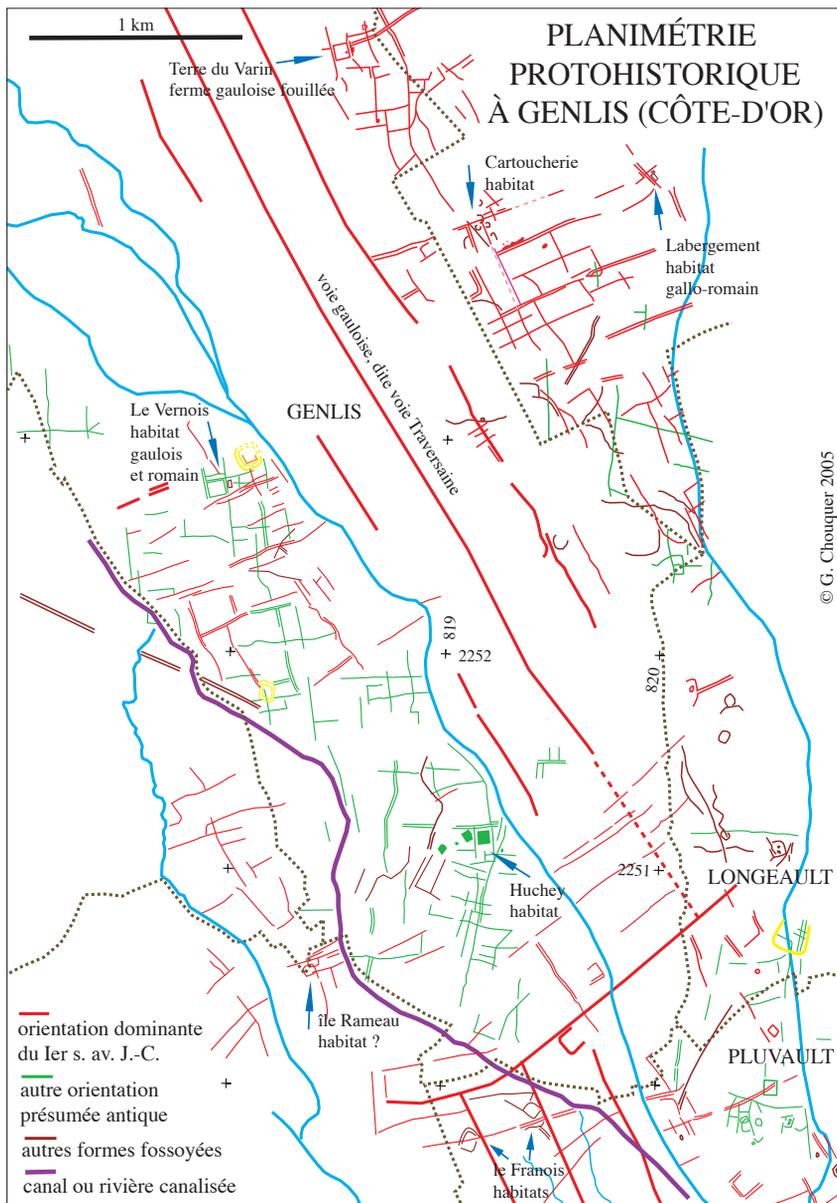
Variation de l'occupation du sol dans trois "fenêtres" micro-régionales ou locales en Champagne, d'après les observations de l'archéologie préventive. Les auteurs comptabilisent des habitats et les rapportent à la surface pour estimer la densité relative d'occupation. Ce schéma attire l'attention sur la phase d'émergence de la fin de l'âge du Bronze et plus encore des deux âges du Fer, phase marquée par de fortes fluctuations de l'occupation du sol. (Travaux de l'Action Collective de Recherche «La plaine crayeuse champenoise et ses marges», redessiné d'après la figure publiée dans *les Nouvelles de l'Archéologie*, n° 104-105, 2006, p. 70).

Le phénomène concerne aussi les parcellaires, avec une chronologie peut-être moins ouverte que celle des habitats. Il se trouve que les spécialistes de la centuriation romaine, dans leurs travaux de reconnaissance morphologique, ont traité d'un sujet semblable et pour la même période que celle qui est ici évoquée pour la Gaule. On observe — du IV^e au I^{er} s. av. J.-C. en Italie, aux II^e-I^{er} s. av. J.-C. en Gaule Narbonnaise — une situation cadastrale originale qui conduit l'autorité romaine à multiplier les opérations d'arpentage, au point que certains lieux connaissent deux et même trois ou quatre quadrillages imbriqués et superposés. Cette situation est une énigme pour nous qui ne concevons l'enregistrement cadastral des lieux qu'au moyen d'un référencement unique ayant précisément pour but d'unifier la localisation.

D'où une première idée: ce qui se passe en Gaule en milieu indigène est exactement du même type que ce qui se passe, de façon simultanée, dans les régions déjà entrées dans la domination de Rome. Voilà pourquoi il est opportun de développer une approche comparée.

Lorsque nous avons découvert ces réalités romaines complexes pour la Gaule méridionale et l'Italie (dans les années 70-80), le scepticisme s'est installé et il a fallu longtemps pour qu'on examine le dossier d'évidences morphologiques. On doutait de la validité d'une information venant d'une interprétation de documents actuels, cartes et photographies aériennes, et non de fouilles archéologiques extensives, et de reconstitutions reposant surtout sur des éléments planimétriques actuels. On n'a pas remarqué, cependant, que certaines observations étaient constituées de traces fossiles, renvoyant à des états révolus de la planimétrie agraire, ce qui permettait d'envisager différemment la question de la fiabilité du relevé. On n'a pas remarqué, de même, que certains relevés de traces fossiles (le parcellaire de la vallée de l'Ouche et des Tilles entre Dijon et Saint-Jean-de-Losne) décrivaient l'extension et la superposition de formes autres que la centuriation, ce qui suggérait que les régions gauloises avaient pu connaître le même phénomène que les régions romaines.

Depuis, la situation a beaucoup changé avec l'apport décisif de l'archéologie, en Italie et en France. Le phénomène d'émergence et celui de superposition rapide de trames et de formes est désormais avéré dans un nombre toujours grandissant de fouilles, principalement en France du centre et du Nord, tandis que les trames centuriées de Gaule méridionale connaissent aussi une forme de "validation" archéologique. En Italie, des observations semblables sont également publiées.



► FIG. 68

Cette carte est un report de traces archéologiques observées par une photo-interprétation exhaustive et de nombreuses campagnes de prospections aériennes à basse altitude effectuées entre 1978 et 1992. Sa compilation montre l'enchevêtrement de formes parcellaires et d'habitat dont certaines peuvent être précisément datées. On a par exemple fouillé la ferme de Terre du Varin et proposé une occupation de la fin du I^{er} et du I^{er} s. av. J.-C. (Conche 1994). La qualité gauloise de la voie Traversaine a été établie. L'existence de deux orientations principales qui se contraient évoque les fortes fluctuations de l'occupation notées dans le schéma précédent portant sur la Champagne.

La seconde idée est celle-ci: il est possible de dire que l'archéologie préventive, surtout française, vient, en quelques années, d'étayer le dossier d'un fait — la superposition des planimétries — que les archéogéographes avaient établi sur une base morphologique, deux décennies auparavant. Ce fait, c'est ce que les géographes appellent une situation de "front pionnier". Lors de la prise de possession étendue d'un territoire (mais qu'y avait-il avant?), il se produit souvent une espèce de compétition avec des projets successifs, ce qui conduit les occupants à changer souvent de formes. Ce n'est qu'ensuite, et cette fois dans la durée, voire la longue durée, que la stabilisation des formes s'effectue et que la voirie et le parcellaire s'installent avec une (toute relative) pérennité. Quant à l'habitat, les premières études d'un réseau dans la longue durée ont démontré que la stabilisation est longue à venir, se faisant par des étapes de sélection assez nombreuses. Ainsi, pour aller de l'habitat de l'Âge du Fer à celui des XIe-XIIIe s., il faut en passer par plusieurs phases de regroupement sélectif, avant la fixation de la carte des villages médiévaux dont nous avons hérité.

Une hybridation majeure: les grandes tendances

Mais il ne s'agit pas là de faire le tableau de la mise en place de voies, de l'habitat et du parcellaire (planimétrie *stricto sensu*), en les distinguant des éléments naturels: végétaux, animaux, roches et hydrographie. Il s'agit au contraire de montrer que ce qui émerge est la formation, absolument décisive, d'une hybridation majeure. Cette hybridation exerce des effets de très longue durée. Le rapport à la nature évolue et fixe une échelle originale, celle d'une hybridation très poussée avec les formes physiques, à un degré qu'on ne pratiquera plus guère ensuite, sauf peut-être au début de l'optimum médiéval.

La question de l'eau est centrale

Au début de la période considérée, par exemple, vers le passage des IVe-IIIe s. av. J.-C., les géoarchéologues décrivent, au moins pour les régions que j'examine, un changement majeur qui fait passer de la crise hydrosédimentaire hallstattienne à l'optimum de stabilité laténien. Tiendrait-on la "cause" de cette rupture dans les formes de l'occupation du sol? L'hypothèse est tentante, mais, là encore, voici une façon habituelle de se faire piéger par l'apparente logique des raisonnements.

L'optimum laténien n'est pas la cause de la diffusion de l'habitat et de la multiplication des routes et des parcellaires qui marquent le second âge du Fer et les débuts de l'époque romaine, mais plutôt la condition de cette diffusion. L'habitat n'était pas inconnu à la période précédente, mais il était différemment réparti. En outre, les logiques de diffusion de l'habitat se poursuivront alors qu'une nouvelle crise hydrosédimentaire se produit vers le changement d'ère. On ne peut donc pas lier les deux niveaux dans une causalité déterministe.

La relation à créer entre les élaborations géoarchéologiques (holocène) et les élaborations morphologiques (d'émergence et d'organisation) serait à rechercher et à définir dans la voie suivante. Les changements de régime hydrologiques fournissent le potentiel d'une création de formes, en permettant désormais l'occupation des basses plaines alluviales et des pentes, en raison de la stabilité retrouvée et de l'atténuation de l'érosion. On peut sans doute mieux occuper les plaines, mais celles-ci sont marquées par les héritages hydromorphologiques de la phase précédente et, partout, les nouveaux occupants créent les formes nouvelles en composant avec des chenaux en cours de colmatage, avec des formes existantes, en respectant des contraintes (les logiques de sujet, chères à Augustin Berque), quelquefois aussi en nivelant et en éradiquant. La recherche sur les formes du second Âge du Fer devrait donc porter à la fois sur le respect et la prise en compte de ces réalités physiques fortement marquées dans le paysage et aussi sur les moyens d'aménagement mis en œuvre pour s'en affranchir, avec les risques que ce choix comporte (fig. 69). Le dessin viaire et parcellaire, la carte de l'habitat, les logiques de colonisation et d'occupation en seront ainsi dépendantes, sans que l'évolution du milieu physique soit la cause du phénomène. La modalité d'organisation tire ainsi parti des logiques de sujet sédimentaires, transformant des potentialités en formes (hybridations dans le temps des processus), et des formes naturelles en formes écouménales (hybridations sociophysiques).

Autrement dit, nous disposons d'une piste pour la recherche des formes agraires laténiennes dans les plaines et les vallées alluviales. Nous devons être attentifs aux formes en corridors, aux paléochenaux inscrits dans les parcellaires, aux dessins isoclines issus de l'extension latérale de ces formes. C'est dans ces éléments que peuvent se trouver des éléments recherchés. Je propose d'en faire un des scénarios de l'histoire à écrire.

On comprend mieux, aujourd'hui, comment la très forte occupation du sol qui caractérise les IV^e-I^{er} siècles av. J.-C., avec les nuances régionales qui s'imposent, est une cause directe de la "crise hydrosédimentaire antique" des géoarchéologues, même si elle n'est pas la seule et même si le déclenchement de cette crise est un changement physique, d'ordre climatique. On voit bien également comment d'héritages en héritages, le fonctionnement de ces différentes mémoires (sédimentaire, parcellaire, d'habitat, etc.) affecte les trajectoires ultérieures, interdisant d'y voir la simple répétition de cycles antérieurs, mais au contraire des combinaisons absolument nouvelles, parce qu'héritées en partie! Ces héritages mêlent, en des combinaisons originales et variables, les modalités de l'héritage sédimentaire, de l'émergence des planimétries et, progressivement, de leur représentation. C'est le paradoxe des associations et des conflits de formes à l'œuvre, et, en même temps, c'est un mouvement pluriséculaire qui se développe, brouillant les périodisations trop tranchées des histoires particulières.



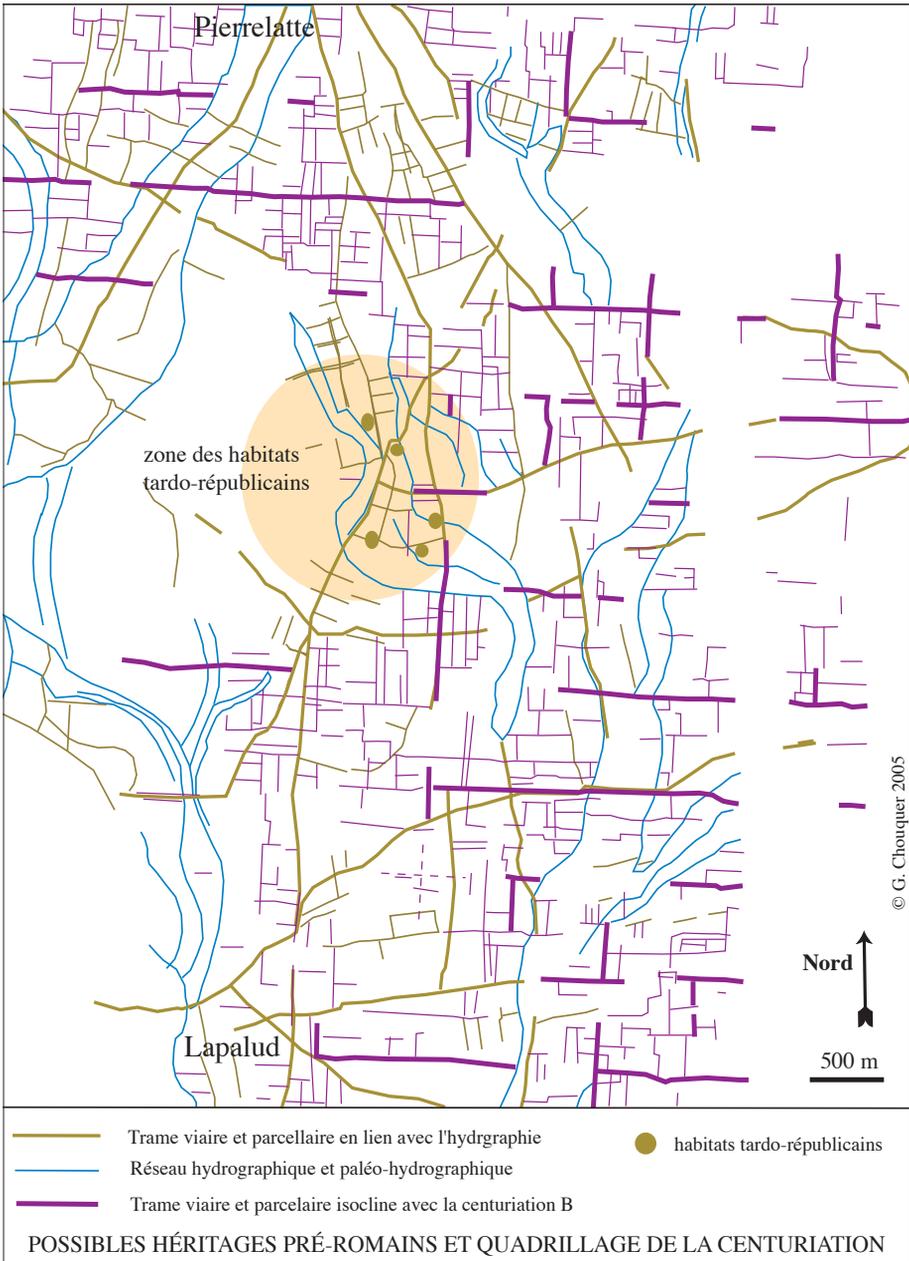
► FIG. 69

Pierrelatte (Drôme). Carte des formes viaires et parcellaires en lien avec les tracés des paléochenaux, dans cette partie de la plaine tricastine qui a été parcourue par l'eau au Tardiglaciaire. On peut faire un rapprochement entre ces formes et des habitats du 1^{er} s. av. J.-C. qui sont, dans l'état actuel des connaissances, les plus anciens connus pour la fin de la protohistoire.

Mais il faut aller plus loin et se demander selon quel concept on peut présenter et raconter la phase particulière qui se déroule dans les derniers siècles de l'Âge du Fer. C'est ici que la logique de percolation facilite la description des faits que l'observation empirique établit (par les prospections, les fouilles, les analyses de formes planimétriques). Il se produit un processus de diffusion à une grande partie de l'espace des formes de connexion, en quelques décennies quelquefois, diffusion d'autant plus favorisée qu'elle s'appuie sur des outils intellectuels et techniques adaptés comme ceux que mettent en œuvre les arpenteurs romains. Cette diffusion est marquée par la création — quelquefois brutale, souvent complexe, voire désordonnée — de formes d'habitat et de division du sol qui ne sont pas alors encore bien hiérarchisées en trames et réseaux, et qui constituent un seuil de percolation pour la diffusion des formes dans l'espace géographique antique. C'est le moment où, dans d'assez nombreuses régions de plaine, on passe d'une occupation en îles à une occupation continentalisée. Les formes de cette percolation sont soit planifiées, lorsqu'on peut mettre en avant une trame cohérente et métrologique, soit spontanées, lorsqu'elle se réalise par la diffusion de l'occupation et la réaction de formes qui peu à peu se rejoignent. J'ai suggéré la notion de connecteur géométrique pour rendre compte du rôle que des habitats laténiens ont pu avoir, lorsqu'on les a créés sur des interfluves et que le parcellaire qu'ils ont produit a permis de relier la ferme aux corridors hydroparcellaires voisins. J'en donne ici une illustration dans la plaine du Tricastin : le réseau romain réalise la connexion entre des corridors longitudinaux (fig. 70).

La logique de percolation ou encore théorie des différences (d'après Dauphiné 2003, 36-37; c'est aussi ce que les chercheurs du programme *Archaeomedes* intitulent "logique de front pionnier") décrit parfaitement cette phase novatrice pendant laquelle les différences s'accroissent, créant des inégalités spatio-temporelles entre les différents milieux, créatrices à leur tour d'héritages.

C'est ici qu'il faudra porter attention aux effets induits de cette importante mutation des milieux sur une durée assez longue. Les sociétés de l'époque peuvent avoir assez fondamentalement changé leur rapport à l'eau, à la côte, au fleuve, aux plaines alluviales. De nouvelles initiatives ont pu encourager les installations dans des zones jusque-là délaissées. Des politiques d'aménagement ont été possibles. La codification juridique (par exemple celle des "Controverses agraires") a évolué sur la question de la relation à l'eau et le premier siècle de notre ère aura été, par exemple, une période de fixation de la jurisprudence sur l'eau (œuvre de *Cassius Longinus*, transmise par le Digeste et par les textes grammatiques). Il n'est pas inexact de dire que les transformations du second âge du Fer, italien et gaulois, en raison même des choix faits et aussi de la part de transmission de formes préalables, créent le potentiel des "crises" futures lorsque de nouvelles conditions économiques produisent leurs effets sur des occupations devenues diversifiées.



► FIG. 70

Pierrelatte (Drôme). Dans la mise en oeuvre du quadrillage romain, on peut penser que les agriculteurs ont privilégié la réalisation des liens transversaux, puisque les cheneaux, qui sont ici orientés du nord vers le sud, assurent la fluidité des circulations dans un sens. Un autre scénario, pas contradictoire avec le précédent, est de penser que la dynamique médiévale et surtout moderne de ce réseau hybride est tout autant responsable de la forme observée que l'aménagement romain.

Dès lors une série de représentations nouvelles est venue remplacer la vision traditionnelle, en quelques siècles. Je l'étudierai à partir du corpus gromatique, mais on sait aussi que la société romaine se donne une représentation quasiment paysagère, qu'elle inverse son rapport au marais et à la forêt par la création de la représentation adaptée (celle des *agri deserti*), ce qui signifie que sa conception globale de l'espace-temps change.

Le champ pour recomposer les campagnes...

Avec ce titre, il s'agit d'attirer l'attention sur l'importance de la recherche qu'on regroupe d'ordinaire sous l'intitulé d'archéologie agraire et dont Jean Guilaine a coordonné les premières expressions en France (Guilaine 1991). Je ne fais pas ici principalement référence aux analyses encore marquées par la convention — installée par les travaux de la génération des années 1930 (M. Bloch, R. Dion) — selon laquelle c'est à partir du Moyen Âge qu'il faut se placer pour organiser la matière. Considérer que le Moyen Âge est central pour la définition des paysages ruraux et qu'ensuite il n'y a qu'à chercher, en amont les origines, en aval la dégradation, est la principale impasse méthodologique que cet essai (et principalement dans ce chapitre) souhaite périmier. Je fais, en revanche, allusion au véritable renversement opéré par l'archéologie agraire, celui de l'archéologie des unités, des modelés et des fonctions du sol, à travers l'enquête portant sur le champ, les rideaux, les terrasses, les fossés, les trous de plantation et qui associe, par une analyse à plusieurs échelles, la cartographie des traces fossiles et leur fouille.

“L'archéologie du champ”, pour reprendre le titre d'une contribution particulièrement importante de Philippe Boissinot et Jacques-Élie Brochier (1997), a mieux que tout contribué à fonder le changement de la perspective historique et à installer de nouveaux objets: la plantation fossile, la trame de fossés, le modelé disparu des terrasses.

Cette archéologie est marquée par deux apports, contradictoires en apparence. À l'échelle de la fouille, c'est l'indépendance du phénomène, fondée sur la relative imprécision des datations archéologiques, sur le rythme propre des faits agraires, sur l'impossibilité d'élaborer un parallèle direct avec des faits sociaux, notamment fiscaux et cadastraux. Cette discontinuité est une des vraies richesses dues à l'archéologie agraire de ces dernières années, car elle fait ainsi la preuve de sa capacité à construire un discours et à proposer des objets sans la référence au nationalisme méthodologique et à ses paradigmes enchevêtrés.

De ce point de vue, rien ne m'a plus appris que la discontinuité (relative) entre les travaux de Philippe Boissinot et les miens sur la plaine du Tricastin. Parce qu'il fouillait, avec Karine Roger, une *villa* viticole et surtout des vignes du I^{er} siècle, dans un lieu pour lequel on possède des fragments du plan cadastral romain de 77 apr. J.-C. nous avons, au moins sur le papier, fondé de légitimes espoirs d'articulation entre nos observations. Nous avons, au contraire, abouti à l'idée que plus on raffinaient la connaissance respective, plus on montrait leur spécificité. Cette idée, particulièrement

importante, est la même que celle que notre collègue médiéviste exprime lorsqu'elle parle du village des historiens et du village des archéologues (Zadora Rio 1995): c'est-à-dire deux réalités apparemment liées, mais que l'observation ne réussit pas à relier autrement que par un artifice, le concept (celui de village dans le cas médiéval, celui de parcellaire centurié dans le cas antique).

Dans le cas du Tricastin, la fouille mettait au jour la monoculture de la vigne, l'incertitude de la définition de la limite parcellaire (laquelle se repère plus souvent par une interruption dans les rangées de vignes que par une matérialité propre à la limite), la fluctuation (légère tout de même!) de l'orientation antique là où on s'attendait à trouver la rigidité de la grille cadastrale et quelques traces du cadre centurié (sépulture faisant bornage, fossés encadrant un *decumanus*, mais pas de *kardo* visible). L'étude des documents cadastraux mettait en évidence, pour le même lieu, l'existence de terres jadis assignées à des colons, transmises à leurs héritiers, libres de taxes, et recensées dans le cadre d'une centuriation, sans la moindre référence au réel agronomique et social, parce que ce n'était pas l'objet du document affiché à Orange sous un portique. Mais il convient de préciser que le même document fiscal propose un rapport avec des catégories agronomiques pour les terres publiques en adjudication, sous la forme d'un tarif tenant compte des qualités des sols. Cependant, il se trouve que dans la zone fouillée par Ph. Boissinot et K. Roger, on se situe en pleine zone assignée.

Le second apport est la contribution particulièrement importante de cette archéologie à la question de la reconstitution d'ensemble des objets. Les enquêtes sur les traces fossiles ont, à chaque fois, rencontré des modelés et des aménagements fossiles renvoyant à la phase d'émergence laténienne et romaine, et beaucoup plus rarement des traces agraires médiévales et modernes. Ce fait doit être pris en compte dans le balancement général de la connaissance.

Voilà pourquoi l'un des espoirs de rénovation les plus sérieux tient au développement de ce secteur de recherches et à son institutionnalisation.

L'occupation et la division sont un mouvement de fond des sociétés dites Protohistoriques

D'où l'idée suivante: les notions latines d'*occupatio et de division/assignatio* pourraient être les concepts qui permettent de nommer ce mouvement de front pionnier pour l'époque laténienne. Autrement dit, il existe des mots anciens, avérés au moins pour la langue latine et l'histoire romaine, qui rendent compte d'un phénomène majeur de l'histoire du sol, dont nous avons des aperçus par l'archéologie et l'archéogéographie. Les autres sociétés laténiennes ont sans doute connu les mêmes phénomènes, bien qu'on ne sache pas les termes par lesquels elles les ont désignés.

Exemples de fouilles de modelés agraires antiques en France

Lapalud, les Girardes (Vaucluse)

Fouille d'une ferme viticole et de plusieurs grandes parcelles de vigne du I^{er} s. apr. J.-C. (Boissinot et Roger 2003)

Marseille, Saint-Jean-du-désert (Bouches du Rhône)

fouille de plusieurs champs de vignes datant des IV^e-II^e s. av. J.-C. (Boissinot 2003).

Gardanne, Avon (Bouches-du-Rhône)

Traces agraires du haut Empire, plantations (Boissinot 2003).

Ventabren, Les Bosques (Bouches-du-Rhône)

Traces de tranchées de plantations antiques, en deux secteurs (Boissinot 2003).

Ventabren, Château-Blanc (Bouches-du-Rhône)

Vignoble antique, probablement du haut Empire (Boissinot 2003).

Alleins (Bouches-du-Rhône)

Traces agraires antiques (Boissinot 2003)

Vernègues (Bouches-du-Rhône)

Traces de plantations en rapport avec un parcellaire fossile (Boissinot 2003)

Nîmes (Gard)

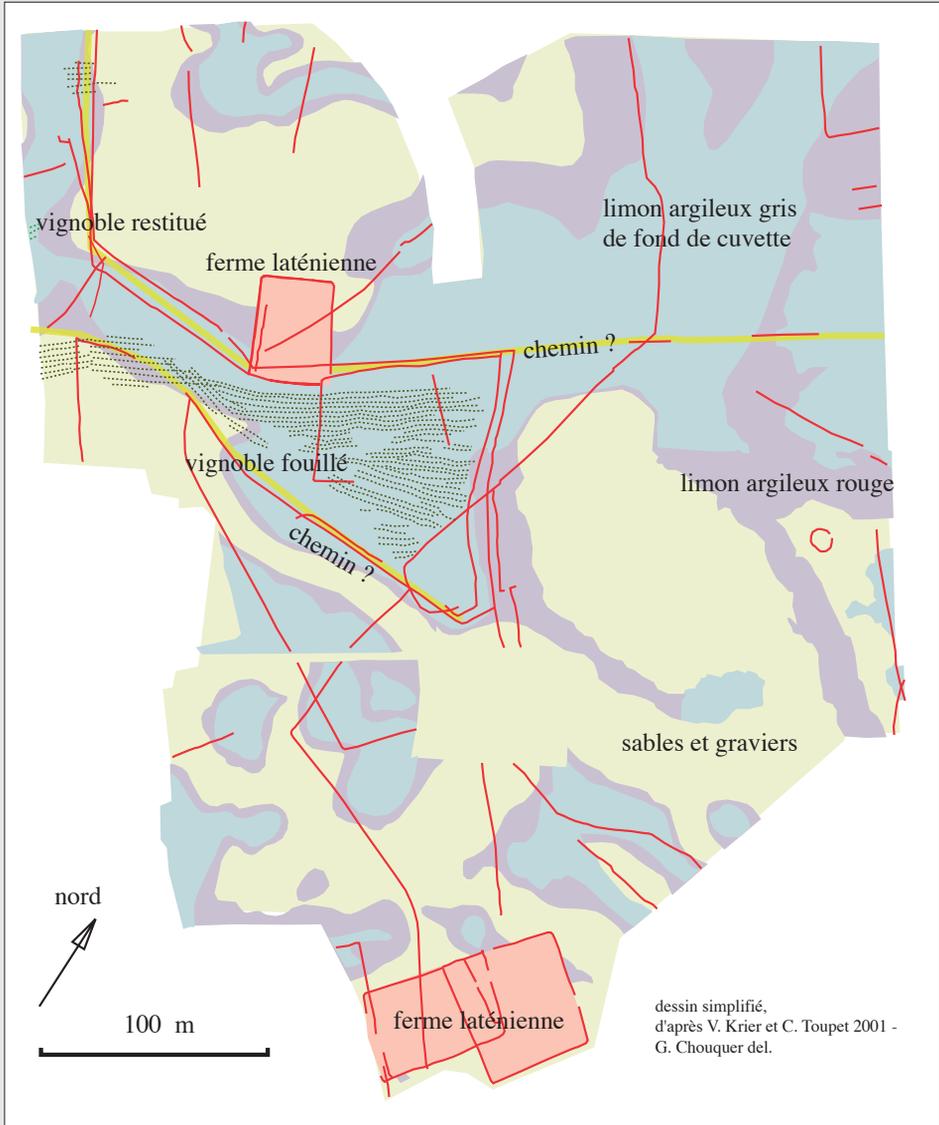
Fouille et études de terrasses antiques; vignobles antiques (Monteil 1999; Monteil *et al.* 1999)

Clermont l'Hérault (Hérault)

Champs de vignes et parcellaire antique (Boissinot 2003).

Bruyères-sur-Oise (Val d'Oise)

Vignoble gallo-romain dans un secteur parcellisé à l'âge du Fer (Toupet et Lemaître 2003)



► FIG. 71

Bruyères-sur-Oise (Val-d'Oise). Parcellaires, fermes laténiennes et vignobles gallo-romains.

On connaît bien la division et l'assignation. L'*occupatio*, en revanche, c'est la prise de possession d'un territoire qu'on déclare, plus ou moins fictivement, vacant, qu'on qualifie de «public» et qu'on occupe ensuite sous des formes diverses. Rome, au temps de la République, y pratique par exemple l'adjudication de biens ou de revenus à des associations de publicains (ex. des terres de pâturage) ou encore la mise à disposition de terres pour une occupation spontanée, c'est-à-dire laissée à la libre initiative de qui veut s'en emparer, sous réserve du paiement du *vectigal*. Cette dernière modalité donne naissance à l'*ager occupatorius* proprement dit, qui se différencie alors de l'*ager divisus et adsignatus* des colons citoyens lorsque l'*occupatio*, catégorie technique des arpenteurs romains, devient une vraie catégorie juridique. La différence entre les deux portant sur l'existence ou non d'une garantie publique par le plan cadastral, garantie offerte dans l'*ager divisus et adsignatus*, pas dans l'*ager occupatorius*.

Suggérons, donc, une comparaison et un transfert. Les sociétés laténiennes (et sans doute aussi hallstattiennes) connaissent des formes de mobilité bien avérées par les textes et l'archéologie, elles partiquent la conquête des territoires, la fondation d'habitats, la planification agraire par division. Elles pratiquent aussi une forme équivalente à l'*occupatio* romaine

Rome participe au mouvement

Rappelons d'abord un fait troublant. Le plus ancien exemple actuellement connu de planification agraire avec division systématique concerne les landes du Dartmoor, en Cornouailles, et remonterait aux XVIIe-XIVe s. av. J.-C., à une époque où Rome n'existe même pas! Le caractère pour l'instant isolé de cette somptueuse découverte nuit, cependant, à sa prise en compte. Nous ignorons l'extension que ce phénomène a pu avoir. Mais l'évolution des connaissances pour la France est très rapide. Par exemple, l'archéologie préventive française nous a fait connaître des villages de l'âge du Bronze comme à Vandières ou à Bouy en Meurthe-et-Moselle, ou encore des parcellaires comme en Normandie, où deux publications récentes ont attiré l'attention sur ces divisions précoces. L'une concerne les vestiges trouvés sur l'île de Tatihou dans la Manche (Marcigny et Ghesquière 2003a), l'autre des vestiges du Bronze Ancien mis au jour à Bernières-sur-Mer dans le Calvados (Marcigny et Ghesquière 2003b).

Pour nous situer un millénaire plus tard ou presque (un millénaire!) il faut insister sur le changement de perspective. Il y a peu encore, on mettait le changement sur le compte de l'influence que Rome avait exercée sur les cultures périphériques. Aujourd'hui, je range la Rome d'avant les guerres puniques dans le lot des sociétés émergentes de l'âge du Fer. Et, ensuite, je suggère qu'on ne confonde pas deux choses dont ni l'une ni l'autre ne doivent être minimisées en raison de l'autre terme: 1. le phénomène global d'émergence de la planimétrie agraire; 2. la conquête romaine

de l'espace méditerranéen et périméditerranéen. Ce n'est pas le second, bien qu'il s'agisse d'un phénomène historique majeur, qui est la cause du premier. Par voie de conséquence, la superposition rapide des formes d'occupation du sol autour d'une ferme laténienne est de même nature (mais pas de même ampleur, évidemment) que la superposition de plusieurs centuriations romaines dans un territoire de Gaule Narbonnaise. Rome, en un certain sens, participe au mouvement!

Paradoxalement nous entrons dans une phase de la recherche où nous connaissons et apprécions bien mieux les planifications romaines, mais aussi où nous savons combien elles sont loin de rendre compte de tous les paysages antiques. Nous sommes sur le point de fermer le débat sur le degré de diffusion des centuriations dans le monde romain, qui avait beaucoup retenu l'attention dans les années 70-90. Pourquoi? parce que nous situons les planifications romaines dans un ensemble de modalités colonisatrices qui concernent toutes les communautés de l'âge du Fer, et non plus en opposition avec elles. Nous fermons le débat parce que nous réunissons et rouvrons un collectif différent, en admettant de nouveaux candidats qui, jusqu'ici, étaient ignorés, à savoir la grande quantité d'habitats et de parcelles de l'âge du Fer.

Les mots clés de cette période sont donc: émergence, disparité, compétition, puis stabilisation. Il nous reste à écrire le chapitre des relations avec la nature, le chapitre des modalités de transformation de la nature, leur caractère réversible ou au contraire irréversible. Nous commençons à savoir que cette période est très fortement productrice d'hybrides, qui conserveront leur caractère à travers le déroulement du temps.

Formes et territoires

Dans le même temps, et sur la même lancée, nous découvrons que le rapport existant entre les formes planimétriques et les territoires antiques ne répond pas à une logique de causalité directe. Il faut découpler des notions qui ont été liées abusivement. On a laissé s'installer, derrière le concept central de «cité antique», une vision autosimilaire des rapports qui constitue aujourd'hui un blocage pour la compréhension des réalités. Le territoire de la cité antique a été conçu selon des modes de pensée issus du nationalisme méthodologique, avec une conception rigide et tranchée de la frontière, de la continuité du sol, de l'emboîtement des circonscriptions qui ne correspond pas aux réalités observées. Ni les territoires, ni les mesures n'ont, dans l'Antiquité, cette homogénéité qu'on a voulu leur prêter, pour mieux flétrir ensuite le désordre médiéval.

Au contraire, les formes planifiées indiquent, dans nombre de cas, les incertitudes du territoire, la fluctuation de la frontière, la respiration assez considérable des marges, l'incertitude de la possession et les vicissitudes de l'occupation. Il faudra du temps, pendant l'Antiquité, pour que la logique s'inverse et que la forme agraire en vienne à caractériser le territoire et prenne alors place dans l'espace colonial comme miroir

et métaphore de celui-ci. Cela c'est, le plus souvent, une vue de l'esprit. C'est la *pulcherrima ratio* (l'expression est d'Hygin Gromatique, un spécialiste romain de l'arpentage), un rêve d'esthète que l'arpenteur antique ne peut que rarement réaliser.

Les meilleurs dossiers ne nous conduisent pas vers ce genre de situations abstraites et idéales, bien au contraire.

- la planification agraire des vallées de la Tille et de l'Ouche, entre Dijon et la Saône (voir fig. 68 ci-dessus), correspond à une zone disputée entre Éduens, Séquanes et Lingons, avec le témoignage formel des conquêtes séquanes au-delà de la Saône. Ce réseau peut donc traduire une occupation de tel ou tel peuple, dans une circonstance qui nous échappe faute de documents.
- à Mérida (Espagne méridionale), et si l'on suit les textes antiques, les formes se rencontrent aux marges du territoire, là où on installe les colons comme des bornes et où on constitue des *praefecturae* pour installer les vétérans (Le Roux 1999 pour des réflexions très intéressantes sur ce cas d'école).
- le dossier d'Orange (Vaucluse) est du même type. La localisation des trois *perticae* ne s'accommode pas d'une carte des cités, ni d'une hiérarchie entre elles en fonction de leurs statuts. La forme, pourrait-on dire, inverse le territoire, c'est-à-dire qu'elle perturbe ce que la définition du territoire et de ses frontières tente par ailleurs d'établir. Il y a deux logiques à l'œuvre, qui ont dû assez souvent être contradictoires. Donc deux scénarios.
- dans quelques cités, en Italie et en Gaule, l'existence d'une limitation romaine avérée avant toute définition du statut colonial de la cité en principe correspondante doit conduire à une réflexion différente. Il y a ainsi longtemps que je suppose que la centuriation dite de Béziers B, qui est jusqu'ici présentée comme "précoloniale", ce qui ne veut rien dire car les fondateurs ne pouvaient pas imaginer les fondations Césarotriumvirales, gagnerait peut-être à être lue en fonction des marges du territoire narbonnais. Et là, la parenté d'orientation (entre Béziers B et une centuriation de Narbonne) peut être un indice du rapprochement. Cette centuriation biterroise pourrait n'être qu'un *ager sumptus ex vicino territorio* constitué au profit des colons de Narbonne. Cette hypothèse est un scénario au moins aussi recevable que le précédent. Plusieurs histoires sont possibles et doivent être envisagées.

Au travail...!

Chapitre 19

«Mille ans» d'évolutions capitales

Au lieu de la révolution de l'an mille, l'évolution de 1000 ans

Qu'est-ce qui fait la spécificité des espaces-temps antiques et médiévaux, de ces mille ans ou à peine plus qui vont de la fin de l'âge du fer à la féodalité? L'intérêt de ce qui se passe en ce moment dans diverses disciplines, c'est d'avoir repéré et installé les questions sensibles qui sont susceptibles, à terme, de faire évoluer les connaissances et les cadres du rangement. Selon moi, on n'avancera pas tant qu'on ne donnera pas à cette large scansion une visibilité qui n'existe pas encore, parce que la "période" est doublement écartelée, entre des phases (âge du Fer, époque romaine, haut Moyen Âge) et entre des disciplines (archéologie, histoire, paléo-environnement).

Ces mille ans, c'est une phase assez complexe d'organisation et de passage de la disparité conquérante et passablement désorganisatrice des sociétés de l'âge du Fer à la recherche d'une stabilité organisatrice. Or ce processus a été gêné, bouleversé, redistribué et même occulté par des événements incessants et perturbants, qui l'ont étendu dans le temps et dans l'espace de façon nouvelle. Les questions tournent toutes autour de la prise en compte et la gestion de la mobilité et de la fluidité des situations dans l'espace-temps:

- comment gérer des territoires alors que l'histoire a installé des disparités et des inégalités majeures, et que des systèmes dont la logique était forte en période d'émergence (à l'âge du Fer; pendant la République romaine) perdent du sens en quelques siècles au point de devenir décalés?
- comment gérer la nature, alors qu'on a produit des hybridations complexes et qu'on ne sait pas que sans gestion permanente de ces systèmes hybrides

complexes, les progrès produisent des effets plus dramatiques que dans les zones où il n'y en a pas...?

- comment gérer les hommes dans l'espace-temps quand le rapport à la citoyenneté change et quand les formes d'attachement au lieu évoluent?

Or pour traiter de ces questions, notre documentation nous propose quelques pistes.

La question des centuriations ouvre sur la diversité régionale des dynamiques

Il faut régionaliser l'étude des centuriations romaines. Par cette idée, il s'agit de dire pourquoi la question des centuriations est centrale pour la compréhension des dynamiques. Jusqu'ici, la centuriation a été envisagée comme un objet d'histoire romaine et même comme un objet emblématique de cette histoire. Elle parle pour toutes les morphologies agraires de l'Antiquité. Or non seulement ce n'est pas exact, mais cette façon de voir hypothèque l'appréciation des dynamiques et donne une idée fautive de ce qui suit.

Bien entendu, il est important de mieux comprendre le phénomène et donc de développer tout ce qui peut favoriser sa connaissance: édition et commentaires des corpus techniques; évaluation critique des travaux de morphologie. Mais il faut aussi apprendre à l'équilibrer, car en l'isolant, on commettrait une erreur de focale. On ferait passer la partie pour le tout.

Tel est le cas de la majeure partie des études qui portent aussi bien sur les textes que sur les formes planimétriques. Dans les textes comme dans les formes, on interprète à la lumière de la grille et le reste n'a pas la place qui conviendrait.

Pourquoi régionaliser? Parce qu'il faut souligner que les histoires ne sont pas identiques et donc que les héritages sont divers aussi. Nous avons à éviter de nous situer dans une posture dualiste en forme de piège: soit durcir à l'excès la normativité du modèle là où il n'y a pas lieu de le faire; soit le rendre transparent par inconsistance. Or on peut produire de l'ordre et de la norme sans pour autant quadriller l'espace agraire en entier.

L'exemple de la péninsule Ibérique me servira de support pour réfléchir. Voilà un espace où la domination romaine s'exerce avec force, très tôt et où, malheureusement, les centuriations ne sont ni nombreuses ni évidentes. On dispose d'excellents bilans, très intéressants, mais encore insuffisamment critiques à mon sens (Arino-Gil *et al.* 1994; Arino-Gil *et al.* 2004). Je crois même qu'il est temps d'inverser l'attitude courante qui, depuis une trentaine d'années, s'efforce de chercher des limitations classiques avec des succès très relatifs. En dehors d'Elche, de Valence, et de deux ou trois autres exemples ici ou là, force est de dire qu'on ne voit pas, sur les cartes et les relevés qu'on nous présente, les fameuses centuriations! Même à Mérida, exemple parfaitement attesté par un dossier de textes absolument exceptionnel,

et où on sait que plusieurs assignations ont eu lieu, on ne les voit pas toutes. Par exemple, on aimerait trouver les traces des centuriations des *praefecturae* qui ont été constituées aux marges du territoire éméritain. À *Pax Iulia* (Beja, Portugal méridional), mêmes difficultés, même propositions hypothétiques. Il y a donc un fait d'histoire à relever et d'autres directions à envisager :

- effectuer des photo-interprétations à plus grande échelle;
- rechercher la trace éventuelle de formes indigènes qui ont pu occuper l'espace;
- travailler sur la transmission de la morphologie agraire et sur l'érosion des traces éventuelles de centuriation.

C'est à ce prix qu'on pourra, à terme, mieux évaluer la pertinence du cas ibérique, et de ses propres variantes régionales et microrégionales. Mais les archéogéographes doivent se rappeler par exemple que les solutions romaines y ont été souples, au moins jusqu'à l'époque césaro-triumvirale, et que «pour la péninsule ibérique, du moins jusqu'à Pompée, il vaut mieux abandonner le schéma *colonia* + *centuriatio* ou *centuriatio* + *colonia*» (M. J. Pena 1994, p. 335). Des textes explicites (prenant la forme de traités entre Rome et le peuple local) disent que la terre a été laissée aux indigènes. Ensuite il faut rappeler que les arpenteurs romains eux-mêmes nous invitent à cette souplesse des solutions. Hygin rapporte que sous le nom homonymique de *centuria*, il avait rencontré, en Espagne, des mesures pérégrines qu'il devait évaluer en jugères. Il y aurait donc possibilité de trouver des planifications quadrillées (ibères? romaines?) qui n'emprunteraient pas leur norme au système romain. C'est tout l'intérêt de la tentative de R. Gonzalez Villaescusa, de chercher un module agraire original dans tel espace d'un peuple ibérique de la côte orientale (Gonzalez Villaescusa 2002). Ailleurs, les a-t-on cherchées?

La situation de la Gaule Narbonnaise n'est pas moins originale, avec des cas d'imbrications de trames romaines, agissant sur un substrat inconnu, et qui n'ont pourtant pas laissé une marque forte dans la planimétrie agraire héritée, si ce n'est sous la forme d'une pulvérisation de limites parcellaires isoclines. Mais de centurries aisément reconnaissables, on n'en trouve guère plus qu'en Espagne (quelques rares secteurs à Valence, au sud de Pierrelatte, près de Béziers). J'ajoute que rien de décisif n'a été identifié en Gaule chevelue, malgré un grand nombre de tentatives dont j'ai fait la critique dans mon essai précédent, critique qui englobait mes propres productions (Chouquer 2000). Quelle différence avec les cas italiens, de Campanie, de Vénétie, d'Emilie et de Romagne, où les quadrillages semblent comme figés dans une immobilité apparente qui traverse le temps, mais où il est désormais pressenti (et partiellement prouvé) qu'ils sont l'objet d'une longue construction auto-organisée (Marchand 2003; Brigand 2007).

Il y a donc, selon moi, à généraliser la conclusion de M. J. Pena à l'ensemble du dossier des centuriations romaines et à considérer que cette forme de planification ne peut absolument pas parler pour toute la morphologie agraire antique, y compris

dans des zones où la domination romaine a été forte. Il y a lieu de distinguer les aires régionales antiques et de mettre en évidence la différence des histoires à partir de situations antiques inégales.

La question du territoire et du rapport aux lieux est également centrale

Notre vision de l'histoire de l'écoumène est encore dominée par un paradigme explicite, celui de la chute de Rome et de la transition vers le Moyen Âge. Nous avons donc tendance à imaginer, à la mode chronotypologique, un après différent de l'avant. Autrement dit, il faut que cela bascule et même que tout bascule. Eh bien, non!

Une recherche émergente permet de poser la question sur des bases différentes. Si les centuriations ne sont pas le mode exclusif et même pas le mode majoritaire de l'organisation du sol, comment se règlent les problèmes d'administration, de gestion écouménale, de prise en compte de la dynamique, dès l'Antiquité et quelle influence cela a-t-il sur la suite de l'histoire? Je vais par conséquent m'intéresser à un aspect documenté, celui de la gestion du territoire local dans des régions qui n'ont jamais été centuriées, et poser les questions suivantes: comment organisait-on la fiscalité (*tributum* et *vectigal*), comment regroupait-on les hommes et les terres? Il s'agit de mettre en évidence l'existence de circonscriptions et montrer ainsi que le Moyen Âge n'émerge pas de l'éradication d'un ordre ancien et de formes devenues obsolètes.

Il y a quelques années, j'ai contribué à rassembler une idée qui se faisait jour dans la recherche de façon prudente, celle d'une création volontaire du corpus gromatique à l'époque flavienne. Or le corpus rassemble une grande part de textes plus tardifs sur lesquels la recherche porte actuellement son attention.

Le deuxième volet de cette réévaluation pourrait être le suivant. À côté de la limitation, c'est-à-dire du quadrillage de l'espace par une trame de lignes perpendiculaires, il existe dans les sociétés antiques d'autres modes de référencement de la base "fondiaire", dont un mode par pavage de circonscriptions. Or, voilà l'idée, le corpus gromatique raconte la juxtaposition des modes de localisation de la terre fiscale puis la part prépondérante de ce système par pavage. On trouve cela dans les sections dites tardives du corpus. Les indices de cette évolution sont nombreux et je les décrirai dans un article ou un ouvrage détaillé à venir. En voici les principaux exemples:

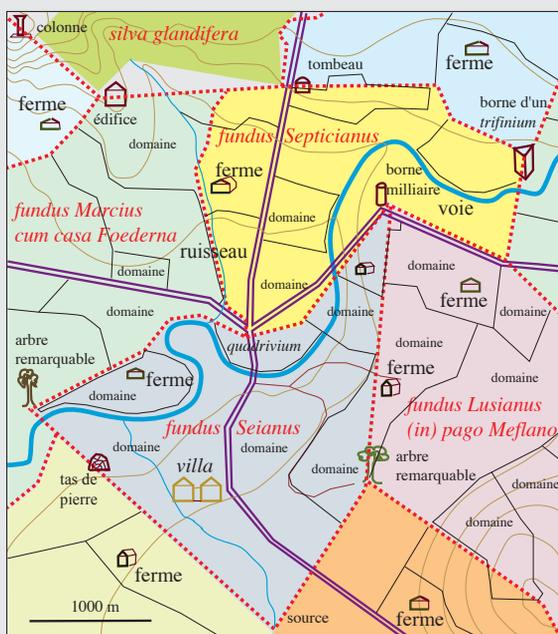
- l'évolution du sens du mot *limes*: dans les œuvres des I^{er}-II^e s., le mot qualifie, de façon majoritaire, les axes de la limitation quadrillée; dans les textes plus tardifs, il signifie principalement les segments de droite par lesquels on peut définir les confins d'un domaine ou d'une circonscription nommée *fundus*, *casa* ou *possessio*;

La désignation des confins des territoires dans les procédures gromatiques

Pour désigner les confins d'un territoire, l'arpenteur utilise plusieurs systèmes complémentaires:

- le premier est de qualifier cet espace au moyen d'une typologie fondée sur l'analogie existant entre sa forme globale et une lettre latine ou grecque. C'est ainsi qu'un domaine triangulaire sera désigné par la lettre delta, un domaine ayant un côté courbe par la lettre P, un autre en forme coudée par la lettre gamma, etc. C'est ce qui donne naissance à des répertoires analogiques appelés *casae litterarum*, «maisons des lettres», ce qu'il faut comprendre comme: domaines ou circonscriptions référées à des lettres.

Ensuite, il faut décrire tous les segments qui forment, une fois mis bout à bout, le périmètre du territoire. Chacun de ces segments s'intitule *limes finalis*, et il ne s'agit pas des *limes* d'un quadrillage. Divers systèmes sont utilisés pour les décrire:



► FIG. 72

Dans l'exemple fictif ci-dessus, le *fundus Seianus* serait de type *delta*, le *fundus Septicianus* de type *gamma*.

- Le premier élément est la longueur du segment ou la distance existant entre les deux bornes qui marquent son début et sa fin (*pedatura* = sa mesure en pied). Pour cela, on place au début de la ligne une borne sur laquelle on grave une lettre

ou un couple de lettres, chaque lettre désignant une longueur entre deux bornes. Par exemple A signifie 250 pieds, B 350, etc. jusqu'à Z, 1900 pieds (chez Latinus Togatus, 309 La).

- Le second élément est une indication sur la forme, la fonction, la nature de la ligne faisant limite. D'où le recours à d'autres lettres, figures ou signes, qui font l'objet de catalogues originaux. Par exemple, «si la borne ou la pierre naturelle a une tête de veau sculptée, elle indique des cours d'eau qui sourdent de deux monts et le long desquels descendent des lignes de confins» (Latinus, 309, 9-11 La).
- le troisième élément est une indication de l'orientation du *limes finalis*. Le système est sommaire et s'apparente à une rose des vents. L'arpenteur dit si le *limes* se dirige vers l'aiglon (nord), le soleil levant (l'est), la sixième heure (milieu de la journée ou midi), la douzième heure (couchant ou ouest). Il le complète en précisant si le *limes* est montagneux ou maritime, c'est-à-dire s'il se dirige vers la montagne ou vers la mer, etc.

Bien entendu, ce mode de désignation du *limes* n'est pas strictement réservé aux régions sans limitations quadrillées: les auteurs de l'Antiquité tardive l'emploient aussi pour les régions divisées par la centuriation. Les IVe et Ve s. sont le temps de la coexistence entre les systèmes de référence.

- l'évolution du sens du mot *assignare*: dans les textes tardifs, on assigne des frontières à des unités, et non plus des terres à des colons.
- la part grandissante qu'occupent les descriptions de bornage vernaculaire par rapport au bornage des limitations géométriques;
- la perte de sens du système de mesures agraires romain: au Ve-VIe s. dans le monde byzantin, on ne sait plus combien vaut un *jugerum*.

Voilà le sens de la forte activité cadastrale que les textes des IVe-Ve s manifestent. On connaît bien ces textes grâce aux travaux de Jean Peyras, d'Anne Roth-Cogès, de Jean-Yves Guillaumin, enfin de François Favory. Il faut dégager le sens de ce qui se produit alors: la prise en compte de la pluralité des systèmes d'enregistrement de la terre et le développement des systèmes vernaculaires. Ce qui se produit, c'est la résilience à l'œuvre, c'est le passage d'un monde antique marqué par la pluralité et la juxtaposition des systèmes à un autre où on cherche quel pourrait être le mode d'unification. Celui-ci pourrait être le pavage par circonscriptions. Autrement dit un mode très ancien, existant en concurrence avec d'autres, devient le mode dominant à partir du moment où les autres modes perdent du terrain.

La situation administrative des Ier et IIe s. est en effet caractérisée par la diversité des situations cadastrales. On trouve:

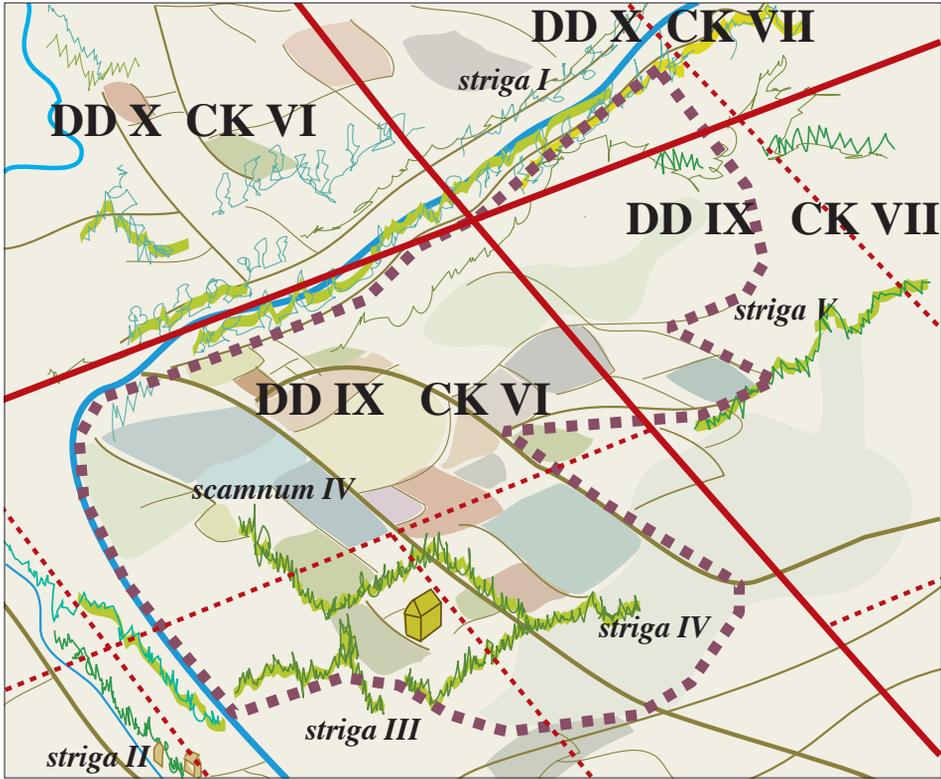
- des régions marquées par des héritages complexes de l'âge du Fer, parce qu'il y a eu plusieurs phases de découpage de la terre, entrant en concurrence;

- des régions où l'histoire a produit une imbrication de plusieurs limitations romaines;
- des régions où l'histoire a produit le remplacement d'un parcellaire indigène par une limitation romaine;
- des régions où on a découpé le sol selon une limitation quadrillée, mais en employant des mesures autres que le système métrologique romain fondé sur l'*actus quadratus* et le *jugerum*;
- des régions où on n'a jamais changé la forme du parcellaire local, ni ses mesures, mais où, pour des raisons de localisation de la terre fiscale, on a développé un bornage de référence appuyé sur un quadrillage fictif de *limites*, simplement marqués au sol par des bornes (ex. *quadratura* d'Hygin gromatique);



► FIG. 73

Dans l'exemple fictif ci-dessus, à gauche, on a développé sur une planimétrie existante un carroyage d'axes dessinant des *quadrae*, elles-mêmes subdivisées en *scamna* et *strigae*.



► FIG. 74

Le détail montre que le domaine limité par un tireté est enregistré par *quadra* et par *scamnum* et *striga*.

- des régions où il n'y a jamais eu de limitations d'aucune sorte, et où on a organisé le recensement sur la base d'un pavage de circonscriptions, à base de domaines (?), nommées selon les cas: *pagi*, *possessiones*, *praedia*, *fundi*, *casae*, etc.

Dans ce dernier cas, lorsque le vocabulaire recoupe des mots du vocabulaire agronomique (*fundus*, par exemple, est un terme que Varron ou Columelle emploient dans un sens domanial), la question reste posée entre les spécialistes de savoir si c'est le grand domaine qui devient la circonscription, ou si le terme *fundus* prend alors un sens fiscal particulier, indépendant des formes de l'appropriation du sol.

Comment passe-t-on de ces situations opposées, à une situation que nous croyons plus homogène, avec un seul système de référence, celui des circonscriptions? Et quel et le rôle de tout ceci dans la genèse des circonscriptions altomédiévales? Voilà un enjeu de la recherche à venir.

La question de l'hybridation des dynamiques est majeure

En deux cycles qui paraissent assez bien établis aujourd'hui, nos collègues géoarchéologues pensent pouvoir décrire deux enchaînements de même type faisant se succéder un mode d'occupation ouvert, en tension avec le milieu, puis un mode différent d'occupation, résultat de la crise du mode précédent et recherchant les formes de la stabilité. Le premier de ces cycles est celui qui marque la fin de l'Antiquité, avec une phase 1 du haut-Empire et une réponse à la crise lors d'une phase 2 qui couvre les IV^e et V^e s. Le second alterne une phase 1 de pression aux VI^e et VII^e s. principalement et une phase 2 de stabilisation et de réponse à la crise précédente qui s'étale des VII^e-VIII^e au XI^e-XII^e s. Ces cycles sont le temps des changements des formes de l'occupation, aussi bien en milieu agraire qu'urbain. Les phases 2 des cycles, ce sont les temps des terres noires.

Les terres noires ne sont ni urbaines ni rurales, elles sont le résultat du changement et elles expriment la recherche d'un nouvel équilibre. Ce qui les caractérise, c'est leur position stratigraphique, aussi bien dans les espaces urbains que ceux restés agraires, au-dessus des abandons. Elles ne sont pas une désertion, mais la forme que prend l'occupation après un changement important marqué par une rupture spectaculaire du mode d'occupation. Elles ne sont donc pas le signe de la crise, mais la réponse à la crise.

En milieu agraire, et dans les plaines du sud-est de la France, un horizon brun foncé à brun-noir, épais, à forte structuration prismatique dans les bas-fonds, prend toujours la succession d'établissements ruinés et désertés et de trames de fossés parcellaires abandonnés et comblés. C'est sur les alluvions qui les recouvrent qu'il se développe. Cet horizon est le lieu d'une lente pédogenèse qui dure plusieurs siècles. Les terres noires de ces régions correspondent à un temps de stabilité, de lente accumulation sédimentaire (rompant avec la sédimentation plus forte de la phase Ve-VII^e s.), et à un mode mixte de l'exploitation du sol, avec une reprise de la prairie, de la forêt, par rapport à l'époque antique où l'intensité de l'exploitation agricole (céréales et vignes) avait créé un fort déséquilibre.

En ville, les terres noires se situent sur les niveaux de démolition. On les trouve souvent sur les rues elles-mêmes, la rue n'étant pas forcément abandonnée, mais différemment rechargée de matériaux grossiers qui assurent ainsi la transmission de la fonction viaire jusqu'aux niveaux médiévaux du XI^e s. (Beauvais, Paris). Comme le relève Quentin Borderie, dans un mémoire inédit, «les terres noires [urbaines] sont les témoins d'un changement du mode d'occupation du sol et de l'espace dans la manière dont il produit la sédimentation urbaine, sans présupposer de la perdurabilité ni du changement de la fonction de cet espace ».

Ces terres noires sont le produit de l'Antiquité, et les conditions de la fabrique principale du Moyen Âge. Il faut dire pourquoi. D'abord, à cause de la perte des repères planimétriques, au cours de ces phases 2, phénomène qu'on ne sait pas encore apprécier à sa juste valeur. Le comblement des fossés contribue à brouiller les pistes.

Il désorganise les circulations de l'eau en surface. Il brouille les repères cadastraux. Il intervient de façon sélective dans la transmission de la durée des formes hérités, éradiquant quelquefois toute mémoire, favorisant ailleurs cette transmission.

Cette perte des références spatiales est lourde:

- elle désorganise le cadastre et la fiscalité, obligeant à recourir à d'autres modes de connaissance là où l'on avait l'habitude de recourir à la médiation du plan et des archives cadastrales, et lorsqu'on pouvait administrer à distance, par la vertu de codifications à peu près stables, parce que les professionnels savaient convertir des réalités locales en système (géométrique, métrologique, pondéral, monétaire, etc) romain. La situation nouvelle les oblige à effectuer de plus fréquentes opérations de terrain s'ils veulent maintenir la connaissance des possessions, à multiplier les tables de correspondances pour saisir des réalités mouvantes. Des concepts nouveaux ou revisités entrent dans leur univers et leurs pratiques: système des confins (*ratio finitimam*), définition des domaines (*separatio fundorum*).
- elle crée des représentations nouvelles, favorisant l'apparition d'un discours catastrophiste: c'est le temps où le repli qu'imposent les nouvelles conditions rend la sauvagerie plus intolérable encore qu'avant; celui où la désertion des terres, par ailleurs phénomène bien réel que les historiens et les archéologues s'emploient à évaluer, devient le lieu commun de la description des nouvelles conditions de la vie. Dans ces représentations, le *paganus*, par une analogie courante, se voit assimilé à cette représentation du recul.
- elle change le mode de l'occupation et les activités. Il faudra, un jour prochain, faire le bilan de la mobilité exceptionnelle de l'habitat rural, et même de la transformation également forte de l'habitat urbain.

Le Moyen Âge n'aurait pas été ce qu'il est si ces profonds changements n'avaient pas créé des conditions tout à fait exceptionnelles qui ne reproduisent aucun phénomène connu antérieurement. Ces conditions sont:

- le bouleversement qu'a représenté l'émergence antique et la pression très forte qui s'est exercée sur les milieux;
- la mobilité de l'habitat qui caractérise l'ensemble de la période et qui est une réponse à la crise des aptitudes des lieux.
- l'importance de la pédogenèse de la phase VIIe-XIe s. qui prépare le potentiel de futures ré-occupations de l'espace agraire.

La dynamique de l'habitat donne sa respiration à l'espace-temps antique et médiéval.

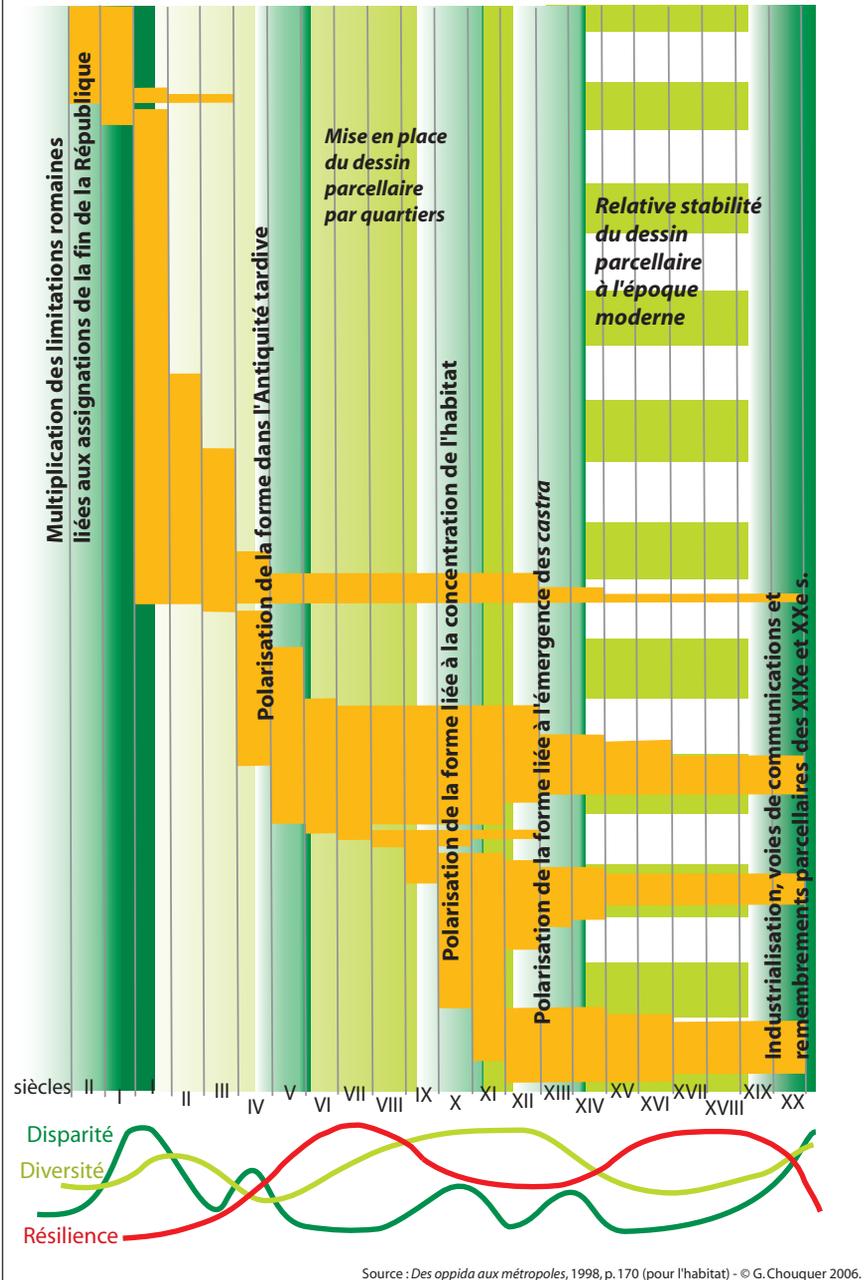
L'importance des mille ans («mille ans», c'est une facilité rhétorique, bien sûr!) dont je cherche à caractériser la nature réside enfin dans la dynamique de l'habitat. Entre l'émergence antique qui se produit à l'âge du Fer et la carte de l'habitat villageois médiéval nettement plus stabilisé du XIIIe s., que se passe-t-il? Il se passe que l'habitat a formé un réseau et que la dynamique de ce réseau est une lente auto-organisation d'ensemble, rythmée par les sélections, transmissions et créations qui se produisent entre le haut-Empire et l'époque féodale. Les travaux des groupes d'archéologues qui ont participé au projet *Archaeomedes* ont abouti à une modélisation fort intéressante, appliquée au cas lunellois, repris dans la figure suivante (fig. 75).

Dans cette figure, la part empruntée à ce programme est en orange. La création et la disparition des habitats est un processus qu'il faut envisager dans la durée. C'est au XIIe s. que la carte des villages et hameaux languedociens est fixée. Or cet habitat du XIIe est constitué (si on lit par exemple la colonne XIIe du graphique orange) d'héritages du Ier s apr. J.-C., puis des IVe, Ve, très peu des VIe-VIIIe s., beaucoup des Xe-XIe s., mais sans que cette dernière phase puisse passer pour "la" période de création de l'habitat: les $\frac{3}{4}$ des habitats du XIIe sont des héritages d'habitats antérieurs au XIe.s. Difficile d'y voir une franche "révolution".

Ensuite, j'ai tenté de représenter sur la même figure la relation entre cette dynamique fondamentale de l'habitat et la dynamique du parcellaire. En vert foncé, j'identifie les phases créatives, en soulignant le rôle plus organisateur de la phase antique par rapport aux phases de l'Antiquité tardive ou de l'an Mil. En vert clair, j'ai tenté de figurer le long mouvement d'auto-organisation qui produit la trame viaire et parcellaire caractéristique de ces régions: si l'habitat se polarise de plus en plus, en plusieurs phases de sélection, le parcellaire ne change pas complètement et la trame reste quadrillée, même si on ne reconnaît plus les centuriations antiques. Ces régions sont un bon exemple de la formation de terroirs radioquadrillés, qui sont la morphologie résultante de cette double dynamique de l'habitat et du parcellaire.

Le schéma cherche à figurer le fait qu'entre le Ier et le XIIe s. il y a des changements qui favorisent la transformission de la planimétrie, alors que la période suivante XIIe-XXe s. est marquée par plus de stabilité des grandes formes, aussi bien l'habitat que le parcellaire. La disparité initiale tend ainsi à se réduire, la résilience à augmenter et la diversité des changements de détail s'intègre de plus en plus dans la structure du réseau.

En orange : date d'apparition et durée de vie des établissements du Lunellois
 En vert foncé : estimation des périodes d'initiative parcellaire créant de la disparité
 En vert clair : évolution par résilience du parcellaire intégrant/produisant de la diversité



Source : Des oppida aux métropoles, 1998, p. 170 (pour l'habitat) - © G. Chouquer 2006.

► FIG. 75

Spatiotemporalités de l'habitat et du parcellaire en Lunellois.

La fin d'un paradigme: la «naissance du village au Moyen Âge»

Nous sommes tous d'accord sur la fin du processus: à partir du XIe-XIIe s., la forme dominante, voire quasi-unique de l'habitat, dans une grande partie de l'Europe, est le village ou le hameau. Nous ne le sommes pas sur la façon dont cela advient. Depuis les travaux de Robert Fossier, on a défendu l'idée d'une naissance du village vers l'an mil, notamment la période 930-1080, et ce fait serait même une des caractéristiques de la thèse plus globale de l'encellulement (Fossier 1982, 1990; Fossier et Chapelot 1980).

Deux raisons de fond conduisent les archéogéographes à abandonner cette thèse de la «naissance» du village en l'an mil (Watteaux 2003).

La première est que la forme «village» est connue depuis la protohistoire et qu'elle ne disparaît jamais, même si sa place est variable et si, à certaines époques antiques, elle est éclipsée par d'autres formes d'habitats, plus dominantes. De ce point de vue, l'apport de l'archéologie préventive est considérable: la découverte de plusieurs centaines de villages du haut Moyen Âge (bilan par Edith Peytremann 2003) ne permet plus d'opposer une période sans village à une autre qui connaîtrait cette forme.

La seconde est que l'objet ne peut pas être le village (réalité en outre polymorphe), mais le réseau d'habitat. Le village des XIe-XIIIe s. forme la dernière mutation d'un réseau d'habitat, processus de longue durée commencé dès le haut Empire, et qui a connu plusieurs étapes. Ce qui se passe à cette époque, c'est la dernière étape de compétition entre des habitats (d'où un ultime phénomène de regroupement, autour du château dans le sud de l'Europe (*incastellamento*); de façon plus variée autour de l'église, du cimetière ou du château dans l'Europe du nord-ouest). L'originalité de la période, c'est la stabilisation de la carte de l'habitat après un millénaire de mutations. Cette stabilisation ne signifie pas, on s'en doute, que l'objet village soit le même, au XIIIe, que ce qu'il était au VIIe ou au IVe s.

Dans l'expression de «naissance du village au Moyen Âge», le village est conçu comme un collecteur. Nous préférons assembler le collectif de «l'habitat» et y verser toute une série de formes, notamment villageoises, et comprendre sa dynamique.

Les mille ans de ce long millénaire (Ier-XIIe s.) ont donc une signification pour l'archéogéographe, alors que l'historien et l'archéologue les scindent en périodes et en cultures fort tranchées, ce qui n'est pas illégitime sur d'autres plans. Cette recomposition ne doit pas être réduite. L'archéogéographe doit affirmer la force de la temporalité qu'il met en avant, sans prétendre dicter aux autres disciplines leurs phasages, et vice versa.

(Página deixada propositadamente em branco)

Chapitre 20

Les dynamiques médiévales

Temps de résilience et temps de réinvention, transmetteur et créateur, tel nous apparaît le “Moyen Âge” de l’espace agraire, un temps qui commence vers le XIIe et le XIIIe s. et ne s’achève qu’en pleine époque moderne, en raison des caractères nouveaux que prend alors l’espace.

L’espace médiéval: un transmetteur

Le nouveau visage que nous suggérons pour qualifier le Moyen Âge agraire est un composé fait de plusieurs dynamiques différentes. Il est différent de la doxa actuelle des médiévistes. Il y a un changement important parce que je ne considère pas que, du XIe-XIIe jusqu’au XIXe s., la dynamique de l’habitat et celle du parcellaire soient les «caractères originaux» à mettre en avant. Les changements principaux ont eu lieu dans le millénaire précédent. En faisant basculer l’essentiel de la formation de l’habitat et du parcellaire dans le millénaire préféodal, cela revient à s’inscrire inévitablement en rupture par rapport à Marc Bloch. Pour deux raisons: parce qu’il fait émerger certaines formes de dynamiques au moment où je les vois se calmer et surtout changer de nature; parce qu’il ne connaît pas les planifications médiévales (le grand absent de son livre) et passe ainsi à côté d’une des véritables originalités de la morphologie médiévale.

Mais il faut une expression plus exacte de ce désaccord pour rendre justice à l’intelligence de ce maître. En effet, Marc Bloch avait bien senti qu’en choisissant de traiter de l’histoire rurale française, il s’agissait d’une convention et qu’il cherchait ainsi les origines d’une situation dont il voyait surtout le point d’aboutissement dans la France contemporaine. Il s’agissait pour lui d’une «convention admissible, pourvu qu’elle ne s’ignore pas elle-même» (*Caractères*, éd. 1988, p. 47). Chapeau bas!

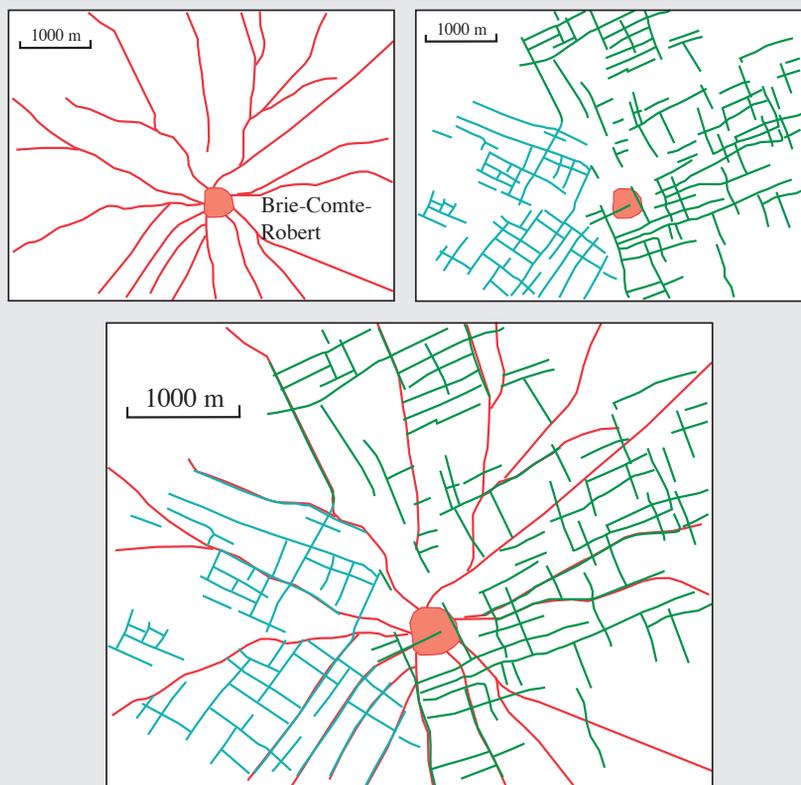
Le basculement peut alors être formulé ainsi, par un triple déplacement. Le premier recentrement est de dire, fidèle à l'intuition de Bloch lui-même, que l'openfield et le bocage dont il a fait des types agraires caractérisés et originaux du Moyen Âge sont le point d'aboutissement et non de départ. Ils n'existent pas au Moyen Âge dans la forme qu'on leur donne et les termes de bocage et d'openfield, dans le sens de morphologies agraires, peuvent être évités désormais. Les premières études de référence pour situer cette problématique se trouvent dans *Études rurales*, avec l'article de Cédric Lavigne sur l'openfield, et celui de Magali Watteaux sur le bocage.

Le second recentrement est de dire que le dessin parcellaire par quartier qui est la forme de la planimétrie agraire du Moyen Âge féodal est le résultat d'un mouvement de reprise de la division parcellaire dans lequel se côtoient des formes nouvelles et des formes issues de potentialités antiques. La chronologie du phénomène est impossible à décrire. Mais la part de transmission est grande: le parcellaire transmet, semble-t-il, plus de formes et d'orientations antiques que l'habitat. Parce qu'une trame évolue différemment qu'un réseau.

Les terroirs radioquadrillés

Tout le monde convient qu'il faut abandonner l'idée que la forme des terroirs médiévaux serait une forme radioconcentrique née d'un remodelage général du parcellaire autour du village, du château et de l'église. Si des exemples de cette forme existent, souvent très spectaculaires, ils sont l'exception et non la règle. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé à Magali Watteaux de formuler les termes de la recomposition de l'objet (Watteaux 2003) à partir des pistes que j'avais exposées dans mon précédent essai (Chouquer 2000). Elle a observé que la polarisation de l'habitat créait logiquement un réseau radial de voies. En revanche, le parcellaire, appuyé sur le dessin des quartiers ou masses parcellaires, transmet le plus souvent l'ordonnance antique quadrillée, que l'héritage soit celui du quadrillage intentionnel d'une centuriation ou d'une division indigène planifiée, ou, le plus souvent, celui d'un quadrillage souple, régulé par auto-organisation.

C'est ce que montre le cas emblématique de Brie-Comte-Robert, qui a été retenu parce qu'il a figuré, jadis, dans une liste des terroirs circulaires bien conservés. En fait, il s'agit d'une forme radioquadrillée.



► FIG. 76
Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne). Une planimétrie radioquadrillée.

La question qui se pose est la nature du modelé de ce dessin parcellaire. L'opinion la plus sérieuse étant qu'il mêle, de façon très locale et non pas par typologies régionales, des espaces ouverts, clos, boisés, mixtes selon des cartographies encore très difficiles à établir. La haie et le bois forment avec l'ouvert des champagnes des hybridations originales et évolutives qui ne permettent pas de classer définitivement tel ou tel paysage dans une catégorie typologique rigide.

Tous les paléo-environmentalistes et les géoarchéologues s'entendent pour discerner un optimum, quelquefois nommé «petit optimum climatique médiéval», et qui permet aux établissements de bénéficier de conditions de stabilité nouvelles. Il y a sans doute un lien à faire entre la stabilité de l'activité des fleuves et rivières, et la fixation durable des villages jusque dans le lit majeur des cours d'eau. Mais les chronologies parallèles sont encore un peu imprécises pour qu'on puisse affirmer que l'établissement des sites, lors de la dernière phase du regroupement des habitats,

sous l'égide du *castrum* ou de l'église, soit directement la conséquence de cette stabilisation. En outre, il y a des cas exceptionnels, comme Montours où la création parcellaire est plus ancienne.

En revanche les terres peuvent être réoccupées et mises en valeur, les fossés de drainage peuvent être creusés, le dessin parcellaire peut se fixer. Il est maintenant établi que la fixation de cette trame des planimétries reprend des potentialités fort anciennement inscrites dans le sol. C'est l'apport principal des observations de Jean-François Berger et Cécile Jung dans la plaine du Tricastin. Les incisions médiévales sont décisives car, en reprenant les emplacements et les orientations des fossés antiques comblés, oubliés, et peut-être même partiellement ou complètement indiscernables, elles fixent un trait millénaire: la construction du dessin parcellaire par quartier par "transformission" du parcellaire antique, et ceci quels que soient la morphologie et le régime agraires, selon les distinctions habituelles. C'est ce que nous a appris la coupe de Pierrelatte, les Malalones.

Les médiévistes et l'openfield

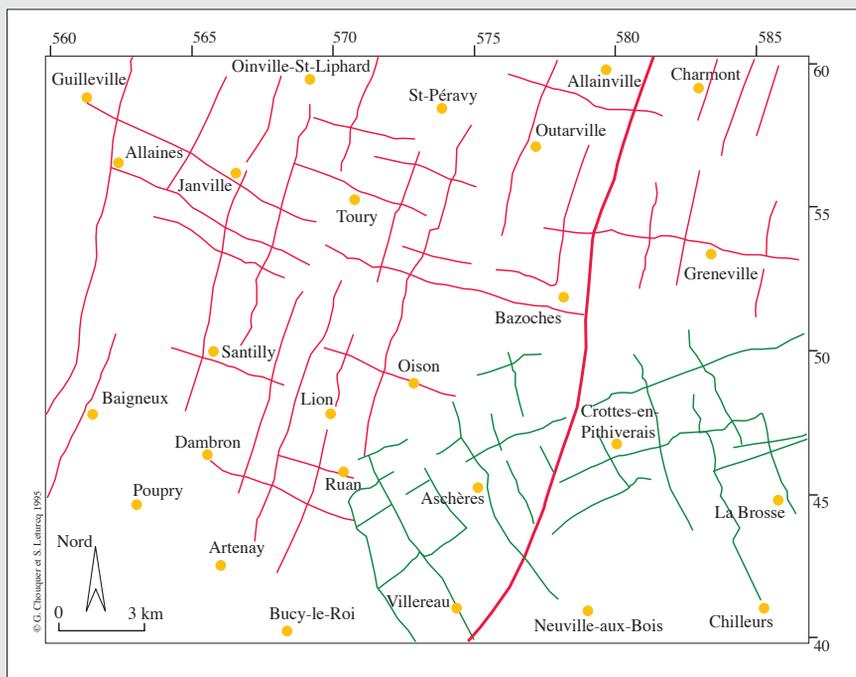
Le délitement récent de cet objet est intéressant à observer.

En 1988, un historien médiéviste, André Derville, publie un article saisissant dans lequel il démontre que les textes ne permettent pas de parler d'assolement pour la France du Nord au Moyen Âge. Il remet ainsi en question un des fondements principaux du régime agraire coercitif imaginé pour faire fonctionner les campagnes de champs ouverts, l'autre étant le couple polarisation de l'habitat / dispersion des parcelles dans le terroir. Il y eut peut-être un assolement triennal avec soles cohérentes dans le cadre des domaines ou des seigneuries du haut Moyen Âge, mais certainement pas dans le cadre des communautés villageoises entières, organisées par paroisses. Pour voir cette forme, il faut attendre les XVIIe et XVIIIe s.

Un jeune médiéviste, Samuel Leturcq, s'est courageusement affronté au problème de la genèse de l'openfield dans les années 1990-début 2000. Ses travaux ont apporté deux idées importantes:

- dans son DEA, soutenu à Tours en 1994, Monique Bourin et Elisabeth Zadora Rio lui avaient demandé d'explorer la question de la genèse de l'openfield. Cette question intriguait les médiévistes depuis longtemps et l'état des opinions était que l'openfield correspondait à une planification propre au Moyen Âge, dont on peinait, cependant, à définir la date. En suggérant à Samuel Leturcq d'étudier la commune de Lion-en-Beauce, on pensait pouvoir bénéficier de l'articulation avec les informations issues d'une opération de prospection archéologique exhaustive liée à une autoroute. Les conclusions du jeune chercheur, qu'il a rassemblées pour le colloque d'Orléans (Leturcq 1996), montraient bien la difficulté de la question: on ne pouvait pas saisir la genèse de l'openfield, et on était même redirigé vers d'autres objets, incommensurables avec la forme même du discours de l'histoire médiévale. Par

exemple, la structure du parcellaire de Lion-en-Beauce prenait place dans une trame résiliente qui n'était pas une création médiévale, mais le produit de la transformission d'un état antique, et qui donc échappait aux catégories de la médiévisitque. D'autre part, la dynamique du réseau d'habitat ne permettait pas de dater l'openfield. En revanche, le modeste village-rue de Lion pouvait correspondre à une planification médiévale locale, mais sans qu'on puisse faire le lien avec l'ensemble du parcellaire dans lequel ce village s'insère. Maigre bilan du point de vue de la médiévisitque, énorme avancée du point de vue de l'archéogéographie.



► FIG. 77
Beauce. Structuration supralocale de la planimétrie.

– dans sa thèse et ses récentes publications (Leturcq 2003), Samuel Leturcq opta pour une tout autre perspective. Il choisit une «approche géographique» de l'openfield, et fonda son travail sur des documents modernes, en parlant cette fois des openfields médiévaux et modernes. Par ce violent coup de barre chronologique (du haut Moyen âge au XVIIe s.), Samuel Leturcq montrait qu'il tenait compte des impasses de la question des racines, genèse et autres spéculations des médiévisitques sur l'origine de l'openfield. Il qualifiait alors l'openfield et le bocage de concepts mous, relevait les problématiques inadaptées, justifiait le choix de la longue durée non circonscrite

au Moyen Âge officiel, et réalisait une excellente étude d'un openfield beauceron moderne (sur la commune de Toury, au nord de Lion-en-Beauce).

Un autre médiéviste non moins courageux, Cédric Lavigne, a exprimé l'ensemble du paradigme que ces recherches supposent (Lavigne 2003). Il a dressé la nouvelle cartographie des liens, en distinguant un objet auto-organisé dans la longue durée, et un objet planifié médiéval original. Cette reconfiguration des éléments composant l'objet fait qu'on n'a plus besoin de l'openfield. C'est un concept artificiel.

L'idée centrale est que l'openfield n'est pas une planification, encore moins "la" planification caractéristique de la mise en place des paysages agraires médiévaux. Cette idée suggère deux pistes nouvelles:

- concernant l'openfield, l'apport de l'archéologie s'avère peu décisif pour deux raisons. En plaçant la question de la datation au coeur de l'enquête, les archéologues font comme si l'objet lui-même était solide, ce qui n'est pas le cas. Ensuite, cet apport s'accompagne d'une absence d'analyse des formes qui, là encore, pose problème. On fait comme si l'analyse des formes qui avait abouti à la typologie des années 30 (M. Bloch et R. Dion) était définitivement acquise. Ce n'est pas le cas.
- la planification médiévale existe, et il faut la trouver. Dans le cas des terroirs d'openfield très étendus du type Beauce, Champagne ou plaine d'Alsace, il est désormais avéré que la planification (dont on peut dire les caractéristiques morphologiques) est une incrustation de formes nouvelles dans une trame plus ancienne. Ce qu'on nomme openfield (mais il vaudrait mieux changer de terme), c'est le résultat moderne et contemporain de l'évolution de ces planimétries agraires complexes qui mêlent des héritages antiques transformés et des planifications médiévales ponctuelles.

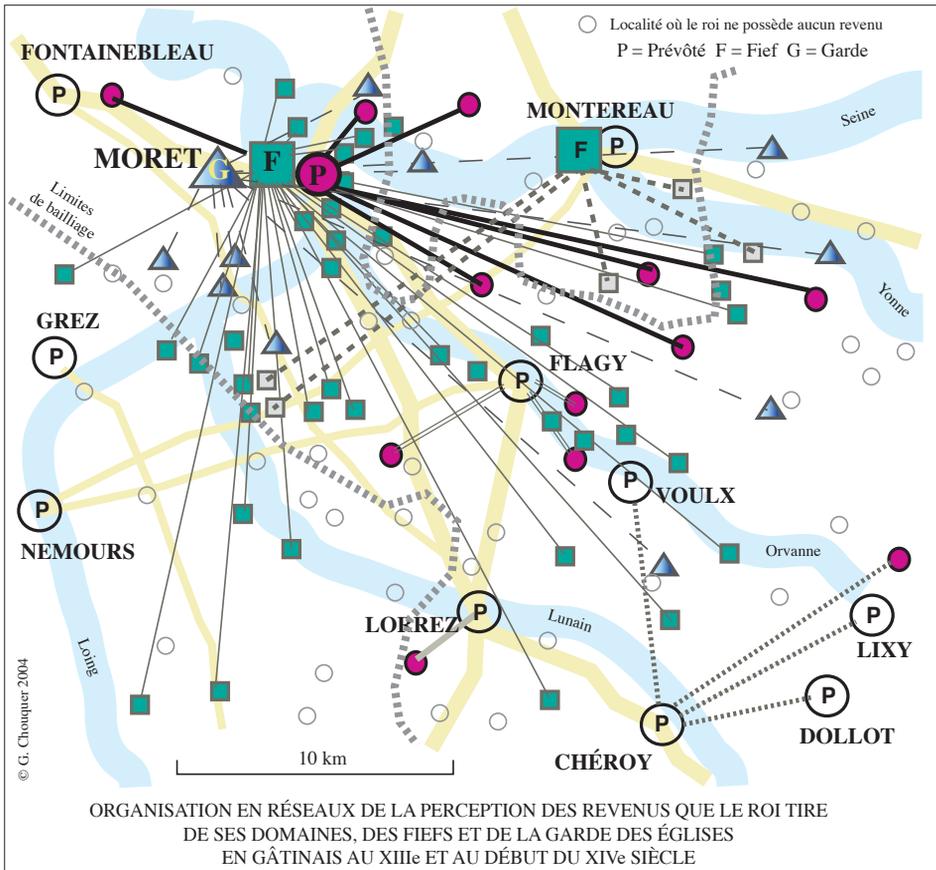
Le troisième recentrement est de dire que le Moyen Âge, celui postérieur à l'an Mil et même au XIe s. est créateur d'un mouvement original et d'une forme spécifique de planification qui n'a rien à voir avec la réification du dessin parcellaire par quartier ordinaire, même si, ici et là, les formes sont juxtaposées ou imbriquées. J'y reviens dans la dernière partie de ce chapitre.

La création de territoires intéressants

Une autre dynamique médiévale est la compétition entre un mode de chaînage par réseaux qui est créateur de certaines réalités territoriales, et un mode de regroupement par le pôle, qui crée un autre type de réalités. Les modalités d'émergence des territoires médiévaux sont inconnues, et ne se résument pas à la mise en place de cette réalité, évidemment majeure, qu'est la paroisse, et encore moins à la définition de celle-ci comme un échelon dans une hiérarchie. Comme

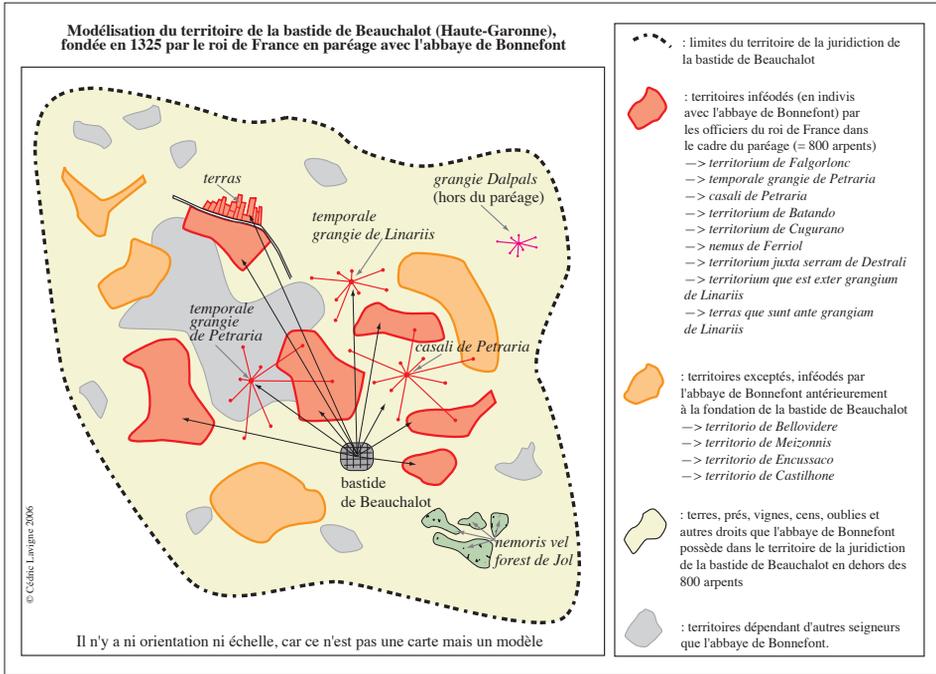
pour les espaces antiques, nous avons à faire face à des notions nouvelles, telles que les territoires intéressants.

Deux figures serviront d'illustration. La première montre comment on peut traiter différemment l'information sur le «domaine royal» en proposant une archéogéographie des réseaux royaux qui rende mieux compte du caractère propre de cet objet. Le traiter comme réseau et même comme réseau de réseaux empêche d'en faire le support d'une vision nationalitaire, celle des historiens pour lesquels le domaine royal a vocation, à terme, à englober la totalité du territoire français!



► FIG. 78
Un exemple de réseau de réseaux: les domaines des rois de France au XIVe s. dans la région de Moret-sur-Loing.

Un second exemple emprunté aux travaux récents et inédits de Cédric Lavigne, tente de modéliser l'interpénétration des espaces, des trames et des réseaux dans la constitution d'un territoire médiéval.



► FIG. 79

Modélisation du territoire de la bastide de Beauchalot (Haute-Garonne). Dans cette modélisation, qui n'est pas une carte (notamment parce que la plupart des entités ne peuvent être localisées et délimitées), l'objectif de la représentation est de faire prendre conscience de l'intersection des espaces et territoires au Moyen Âge dans un cas bien documenté.

De nouveaux modèles pour la planification

Le changement de paradigme

Dans la vision traditionnelle des modes de relation entre projets et pouvoirs, la réalisation de planifications va de pair avec l'affirmation de pouvoirs forts, en raison de la quantité du travail nécessaire, de la capacité mobilisatrice que cela suppose, de la compétence technique et de la pensée de système (c'est-à-dire de projet) qui doit prévaloir à travers la réalisation. Ce modèle s'appuie sur les travaux des antiquisants, qui, à travers les centuriations et les grands aménagements hydrauliques, peuvent décrire des opérations d'envergure ayant quelquefois laissé des traces lisibles dans les morphologies héritées. Un lien privilégié est donc fait entre pouvoir fort et grands aménagements.

À une telle aune, le Moyen Âge a longtemps paru comme une phase d'incompatibilité puisqu'il s'agit d'une période caractérisée par l'émiettement du pouvoir, l'intrication des seigneuries, la limitation des espaces d'action des

communautés. Lu comme une somme d'espaces locaux non corrélés, l'espace médiéval apparaissait, par définition, comme le contre-exemple.

Les travaux des médiévistes apportent aujourd'hui une somme appréciable d'études pour suggérer un vrai changement de ce paradigme. Le mot paradigme convient puisqu'il s'agit bien là d'une conception qu'on a projetée sur l'ensemble du Moyen Âge, réputé peu technique, peu centralisé, peu capable d'opérations d'envergures. La refonte porte sur plusieurs aspects.

1. Le premier est la démonstration de l'existence de planifications dont le schéma n'obéit pas à celui qui vient d'être rappelé, mais qui témoignent néanmoins d'opérations d'envergure. C'est autour des aménagements hydrauliques qu'il a été le mieux observé. Le processus est le suivant (Zadora Rio 2004 pour un exposé d'ensemble). Des communautés voisines, confrontées à un problème de gestion des milieux, initient, chacune dans le cadre du territoire dont elles ont la maîtrise, des solutions techniques. Les agents sont soit des communautés paysannes, soit des abbayes. Ces initiatives perturbent le fonctionnement du milieu (par exemple lorsque des communautés d'aval, par leurs mises en polder des sols, gênent l'écoulement et engorgent les terres des communautés d'amont), ce qui provoque les réactions des communautés lésées, leur association, et génère des conflits d'usage. C'est alors, et si les circonstances sont favorables, que des pouvoirs royaux ou princiers profitent des conflits pour arbitrer et établir leur autorité. Ce n'est qu'en fin de parcours que l'autorité dite "centrale" intervient.

De tels schémas ont été observés dans le marais poitevin, en Roussillon, aux Pays-Bas, en Languedoc, et sans doute aussi dans le cas emblématique des levées de la Loire.

Les implications de ce schéma nouveau sont très riches. Enumérons-les, en rappelant qu'il s'agit de l'hydraulique:

- le Moyen Âge n'est pas le parent pauvre des sociétés à planifications;
- la planification lue dans les formes renvoie à l'état final et peut donc induire en erreur si on était tenté d'interpréter les formes comme dérivant d'un acte unilatéral;
- l'étalement dans le temps de l'action planificatrice suppose la constitution d'une mémoire de type médial, et la transmission de savoirs à la fois écroulés (mode d'action sur les milieux) et techniques (choix techniques d'aménagement).
- ces formes permettent ainsi de faire surgir le social, dans le respect des conditions particulières des fragmentations et des pavages médiévaux.

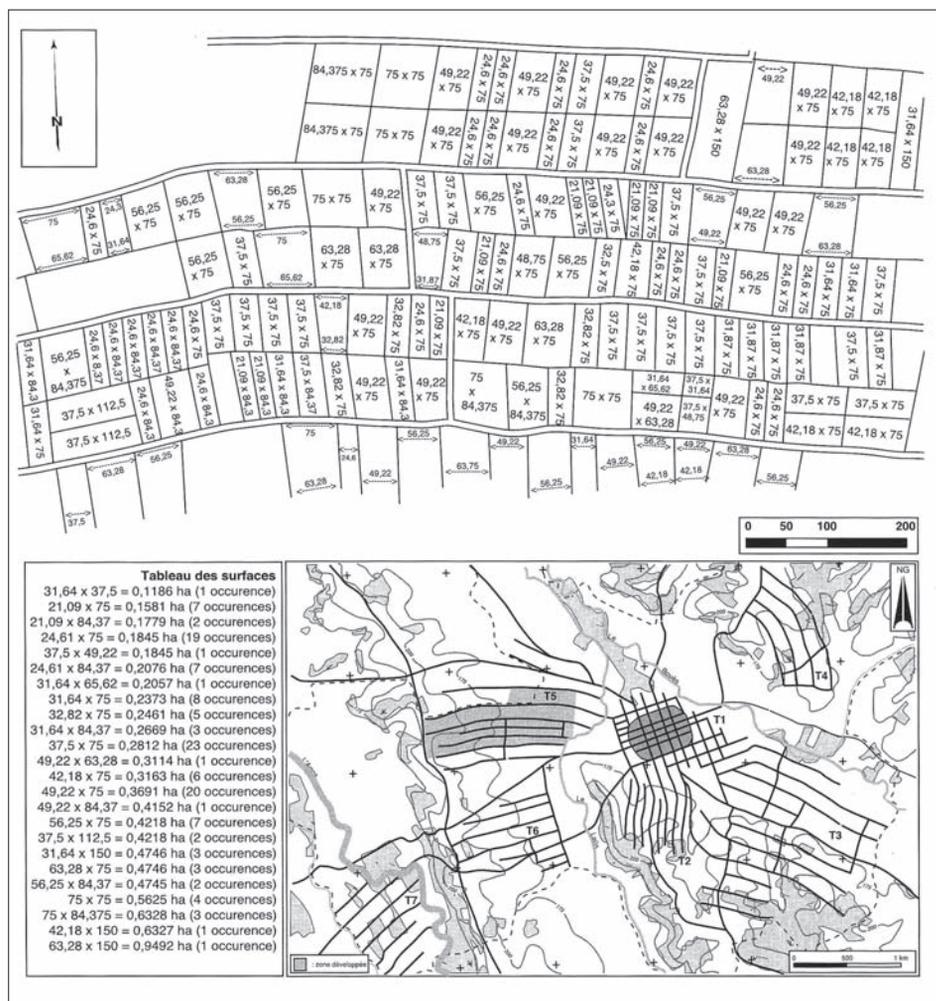
Dans ce domaine, les travaux de Ricardo Gonzalez Villaescusa sur les espaces irrigués méditerranéens (2002) me semblent décisifs, parce qu'ils ajoutent la touche d'analyse morphologique qui manque à plusieurs des travaux précédemment cités. Il a bien montré que les exemples médiévaux qu'il a étudiés dans la huerta de Valence,

appartenait à ce type. Travaillant sur les réseaux d'*acequias*, dont on sait combien ils sont déterminés par la pente, il a nommé "régularité organique" cette modalité qui consiste à situer la planification géométrique en quelque sorte "au bout" des réseaux hiérarchiques ainsi constitués, et mis en œuvre lieu par lieu et non pas planifiés par des trames d'ensemble comme c'est le cas dans les espaces antiques. C'est l'élaboration cartographique qui attire l'attention sur le puissant effet de réseau, sur la résilience de longue durée du système, et sur les héritages très lourds qu'une telle modalité provoque dans les paysages.

Selon moi, R. Gonzalez Villaescusa vient de donner le concept d'ensemble qui pourrait réunir ces divers exemples, malgré leurs spécificités et leurs échelles. Aux archéogéographes, archéologues et historiens d'en débattre.

C'est un cas un peu différent et fort intéressant que vient d'étudier Jean-Loup Abbé, dans un travail sur la conquête des étangs languedociens entre le XIIe et le XVe s. (Abbé 2006). Ici, point de régularité organique, en raison de l'isolement topographique de ces petits bassins endoréiques. Les solutions d'aménagement après assèchement sont locales et non reliées entre elles, ni-même reliées à d'autres formes parcellaires et paysagères environnantes. Les dossiers qu'étudie J.-L. Abbé ont donc la particularité d'être, bien malgré lui, de faible ampleur (au plus un millier d'hectares), sans morphologie stéréotypée, sans métrologie commune apparemment aussi. Or l'auteur montre bien qu'il s'agit néanmoins de planifications, conduites avec un projet, des acteurs professionnels, des règles techniques, des seigneurs et des bourgeois, de la main d'œuvre et des finances. Le temps fort de ces entreprises semble être la phase 1240-1300. Jean-Loup Abbé en fait ressortir toute l'originalité historique, écrivant ainsi un chapitre nouveau et complémentaire du riche dossier sur les aménagements hydrauliques médiévaux.

2. Changeons d'échelle. Le second aspect de la refonte du paradigme porte sur un fait majeur, la reprise d'une modalité de colonisation agraire dans les divers pays de l'Europe médiévale, qui ne porte pas uniquement sur quelques milieux spécifiques et de faible ampleur, mais, cette fois, sur des espaces considérables. Cette dynamique produit un modèle de planification agraire dont la morphologie très caractéristique a été définie par Cédric Lavigne (2002; 2005 et plusieurs travaux encore inédits), et dont l'étude de la diffusion géographique commence à peine. Ce modèle de division des terres pour l'assignation et quelquefois aussi pour la gestion fiscale paraît d'une ampleur réelle.



► FIG. 80

Marciac (Gers). Division en damier et en bandes des secteurs assignés de la bastide. En haut, détail et métrologie de la trame T5. En bas, disposition des trames divisées dans le territoire (Document Cédric Lavigne).

Là encore, la découverte prend à revers les habitudes:

- Les planifications ne devaient concerner, pensait-on, que les marges de l'Europe féodale, les zones de conquête ou de reconquête. Or on les a aussi trouvées au cœur des vieilles monarchies féodales.
- Les divisions mises en œuvre s'avèrent contraires à l'idée, bien établie mais inexacte, de la régression des pratiques d'arpentage au Moyen Âge, et que la découverte du double traité de Bertran Boysset datant du début du XVe s. semblait prouver: ce dernier était, en effet, lu comme l'indice de la renaissance

de l'arpentage après une longue éclipse. Or tel n'est pas le cas. B. Boyssset témoigne de la permanence de la pratique de l'arpentage et du bornage des terres courantes, mais son œuvre n'a rien à voir avec le découpage des terres pour l'assignation.

- Il est inutile d'engluer les planifications médiévales dans une problématique d'imitation de l'Antiquité. On peut être encouragé dans cette voie, il est vrai, par la fièvre de copie des manuscrits géométriques qui s'est emparée des intellectuels entre l'époque carolingienne et le XIII^e s. Or les arpenteurs du Moyen Âge, lorsqu'ils ont dessiné leurs divisions afin de lotir des terres à des colons, ne se sont jamais inspirés du modèle de la centuriation. Ce n'est pas ce qu'ils avaient cherché dans ces manuscrits.

La modélisation de la division des terres aux fins d'assignation a été faite à partir des cas aquitain (Lavigne 2002). Il s'avère que les arpenteurs de ces différentes régions ont, avec des nuances qu'il convient de ne pas oublier, employé un mode assez uniforme de découpage de la terre en bandes parallèles, droites ou sinueuses, mais toujours périodiques.

Pour la Gascogne, la découverte la plus étonnante est celle d'un système de mesures assez compliqué, reposant sur trois séries commensurables de mesures, mais néanmoins différentes, et, ensuite, sur une estimation en arpent des lots ainsi définis par ces séries chiffrées. Bref, l'analogie fonctionne ici comme dans d'autres domaines de la représentation médiévale, et malgré le raffinement de la mesure, on ne va pas jusqu'à une simplification en un système unique.

Que de chemin parcouru depuis le temps, pas si lointain, où les formes médiévales étaient incomprises et où le tropisme de la centuriation bloquait tout dans les pays méditerranéens, celui de l'openfield agissant de même dans les pays de l'Europe du centre et du nord. C'est l'époque où, dans les centuriations espagnoles, se glissaient beaucoup d'intrus. En Italie du sud, l'observation de la planification médiévale de Mola di Bari, était encore dénommée «une centuriation anormale» (Ruta 1990). J'avais, en 1987, publié dans *Archéologie Médiévale*, un article où j'attirais l'attention des médiévistes sur l'intérêt de formes planifiées en Italie du Nord. Cédric Lavigne a transformé ces intuitions en programme de recherche. Il en évalue la diffusion, en effectuant des travaux dans diverses régions: Normandie, région de Murcie (Espagne), région de Vérone (Italie), région de Beja (Portugal). Le développement de son travail l'a conduit à effectuer des évolutions intéressantes par rapport à son essai initial. Par exemple, de façon assez parallèle avec les travaux que je conduis sur les questions d'estimation de la valeur fiscale des terres dans l'Antiquité (voir le chapitre 19), il a analysé des dossiers dans lesquels la question de la géométrie fiscale peut être posée de façon neuve. Il n'est pas impossible qu'au Moyen Âge on ait envisagé des formes planifiées abstraites pour évaluer et mémoriser la capacité fiscale, comme on l'a fait dans l'Antiquité avec l'*ager vectigalis*. Mais, dans ce cas, les formes n'ont rien à voir.

Centuriations et planifications médiévales en Italie du nord

En Italie du Nord, la problématique est un peu différente et contribue à diversifier l'étude des formes. Exploitant l'idée archéogéographique que nous avons établie (Marchand 2000 et 2003; Chouquer 2000) selon laquelle les centuriations se construisent dans le temps et non pas se dégradent, j'ai engagé la reprise des observations que j'avais faites au début des années 80 sur ces bases nouvelles.

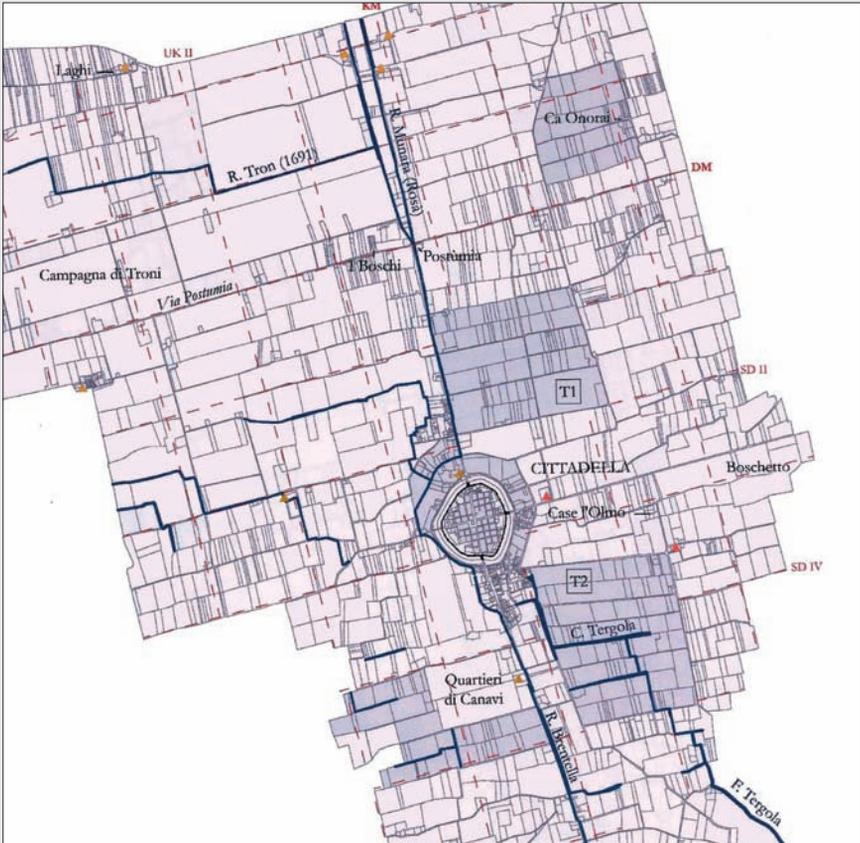


► FIG. 81

Castelguelfo di Bologna (Italie du nord). Autour de la fondation médiévale, un parcellaire planifié en bandes. Le tout forme un grand fuseau, longeant le Sillaro, et séparant deux ensembles marqués par l'héritage de la centuriation.

C'est le programme que j'ai initialement défini pour la thèse de Robin Brigand, en accord avec François Favory qui en assure la direction, en lui proposant de travailler sur la construction bimillénaire des *agri centuriati* de Vénétie, et en attirant son attention sur les insertions de planifications médiévales et modernes au sein de ces formes centuriées, sur le rôle probable des grandes propriétés terriennes de l'aristocratie vénétienne dont les villas médiévales puis palladiennes forment la face visible. En appliquant la méthodologie et la modélisation de C. Lavigne, il a commencé à identifier et à étudier des formes originales et à enrichir le catalogue désormais abondant des initiatives médiévales et modernes. Ses premiers travaux démontrent le rôle majeur de la gestion sociale de l'eau dans la construction des formes.

Sa thèse commence donc à démontrer que le rapport à l'eau passe aussi par la planification morphologique et que les formes sont, malgré tout, indicatrices, lorsqu'il y a lieu.



► FIG. 82

Cittadella (Vénétie). Dans la forme héritée de la centuriation antique, on repère des trames (T1 et T2 et d'autres désignées par le microtoponyme) qui correspondent aux insertions d'assignations médiévales. Certaines sont isoclines avec la centuriation, d'autres discordantes. Les paramètres de distinction entre formes héritées et formes médiévales planifiées sont la disposition en bandes et la métrologie. (Document Robin Brigand)

Un modèle quasi millénaire

Qu'en retenir? Le Moyen Âge initie, à partir du XIIe s. environ et au cœur des vieilles monarchies européennes d'abord, une forme originale de planification agraire qui rompt avec les modes antiques. Pourquoi? Parce qu'elle est adaptée à la dynamique progressive de regroupement (achevé) de l'habitat, et qu'elle est pensée, désormais, dans le cadre des territoires villageois en train de connaître eux-mêmes un processus d'émergence. La planification médiévale est, d'une certaine façon, fille de la paroisse et de la *congregatio hominum*, si l'on veut à tout prix une formule-choc qui permette de situer la nature du phénomène. Voilà une piste pour reprendre,

sur d'autres bases, la question délicate du rapport existant entre l'encellulement, en tant que concept social (Fossier 1982), et la morphologie agraire, en évitant les approximations des terroirs circulaires et des formes radioconcentriques.

Cependant, il faut bien voir qu'on est bien dans un problème de statut des connaissances et de rangement des idées. Jusqu'ici on nous dit: observez combien les openfields et les bocages sont prégnants sur les représentations planimétriques et combien ils sont en discordance avec les phases antérieures. Donc, qualifions ces formes de grande planification médiévale, faisons de l'openfield la marque de fabrique du Moyen Âge et cherchons-en la date. Encellulons le tout pour permettre l'enchâssement de ces réalités agraires dans des cadres territoriaux comme la paroisse, la seigneurie et la châtellenie.

De notre côté, nous observons des choses différentes: 1. que les trames parcellaires s'appuient sur des morphologies antérieures qu'elles réinterprètent et assument, même si des discordances existent localement, et qu'elles dépassent le cadre local (voir la figure de Samuel Leturcq ci-dessus, fig. 77). 2. que les planifications médiévales existent et qu'elles ont une tout autre allure que les openfields, alors qu'elles respectent le cadre local. Nous proposons donc le renversement suivant: les formes auto-organisées sont insensibles au cadre local circonscrit, tandis que les formes planifiées, de création médiévales, elles, le respectent bien mieux.

Quand on sait que les centuriations romaines sont des trames largement supralocales, on voit qu'il n'y a pas à confondre. Que s'est-il donc passé de fondamental pour que les arpenteurs médiévaux ne pratiquent pas les grandes trames quadrillées qui leur auraient facilité la tâche? Le regroupement des hommes. Le changement fondamental dans le mode d'habiter: l'uniformisation (relative) que représente le village, parvenu au terme du cycle de sélection/concentration de l'habitat qui avait débuté dès l'Empire romain. Ensuite, l'émiettement du mode de la possession.

Alors, oui, parce que les dynamiques ne sont pas linéaires, disons que le modèle de la planification médiévale est, finalement, issu de l'auto-organisation du réseau d'habitat qui a fini par produire le village, la paroisse et la châtellenie.

Il se trouve que la destinée de ce modèle de planification sera grande, puisqu'on le trouve employé dans des contextes fort variés, allant de l'Europe de l'ouest à l'Europe du sud et de l'est, puis à l'Amérique latine et du nord. Dans le cas de colonisations massives, l'extension de ce modèle pose tout de suite problème, car il y a contradiction entre le fait de cadrer la planification agraire au territoire d'une communauté agraire, et la nécessité de colonisation à plus vaste échelle. D'où ces solutions curieuses dont l'Allemagne, l'Autriche, la Tchéquie, l'Espagne, portent la marque dans leurs paysages: colonisations en rubans de villages à la suite, finissant par former des tapis importants, sans que jamais, cependant, on ait songé à une solution à l'antique, c'est-à-dire procédant d'un unique quadrillage général.



► FIG. 83

Fains (Calvados). Dans cette illustration, au coeur d'un parcellaire irrégulier, on repère quelques bandes planifiées qui indiquent soit le plan ambitieux d'une villeneuve qui a échoué, soit le début d'une division agraire. Mais l'aspect bocager ajoute une touche d'exotisme et nous invite, sous cet apparent hybride, à discerner deux objets distincts: la dynamique de la morphologie parcellaire; la dynamique des modelés. Ce n'est pas parce que nous voyons aujourd'hui une régularité embocagée, qu'il faut la penser d'origine!

Cependant je pose l'hypothèse que c'est un modèle régional et qu'on ne peut l'utiliser, comme on l'a fait en France du nord et en Angleterre, pour tenter de retrouver de prétendues longues lanières initiales qui auraient à peu près partout existé dans les terroirs d'openfield.

Les caractéristiques formelles de ces divisions sont assez nettes pour qu'on puisse, à vue, en repérer les applications, sur des photographies aériennes, des plans cadastraux ou des images de satellite. Sous réserve, bien entendu, qu'on soit dans un cas de lotissement. Or en travaillant sur d'autres aires, européennes et extra-européennes, j'ai pu mesurer la diffusion de ce modèle et sa faible évolution typologique. C'est toujours celui qu'on emploie en Europe pour des lotissements modernes (les fondations carolines d'Espagne du sud), pour des remembrements (Rouvres-en-Plaine, près de Dijon, au début du XVIIIe s.) ou des défrichements. Ensuite, on le repère dans les formes de la colonisation nord-américaine (dans les 13 colonies), ou encore dans des exemples de colonisation autour des réductions



► FIG. 84

Tchéquie, entre Karlovy Vary et Konice. Dans une zone désertée, l'image de satellite retravaillée permet de retrouver la morphologie en bande caractéristique de terroirs de colonisation médiévale. La juxtaposition des trames finit par donner l'image d'un tout planifié, ce qui est la particularité de nombreuses régions de l'Europe centrale. Mais il n'y a aucun principe géométrique commun, supavillageois ou supraparoissial, comme dans les planifications antiques.

jésuites du Paraguay, du Brésil et de l'Argentine, comme dans des villages neufs de la colonisation intérieure du Nordeste brésilien, jusque dans le Minas Geiras.

À chaque fois, le mode principal est le lien d'un terroir avec un village, et le fait que la partie divisée ne couvre pas tout le territoire villageois, ou encore qu'elle est organisée en plusieurs trames. Seules les réductions jésuites évoluent vers le quadrillage, mais sans déroger aux caractères que je viens de nommer.

Ce modèle médiéval ne sera rompu qu'avec la mise en oeuvre d'un nouveau modèle de division de l'espace, dont le township américain donne la forme. Il s'agira alors d'une forme pleinement moderne, parce qu'elle est déduite d'un géoréférencement universel, étendu à l'ensemble du globe.

En guise de “conclusion”: des ouvertures

Bien entendu, il ne saurait y avoir de conclusion, puisque beaucoup de choses commencent et d'autres se poursuivent. Il n'y a donc, en fin d'ouvrage, que des ouvertures.

Nous réalisons que le récit historique de l'histoire des paysages, que le genre géohistorique lui-même, a partie très étroitement liée avec la Modernité dualiste.

Nous avons cru, parce que c'est ainsi qu'on nous a appris le métier, que cette forme de géographie historique ou de géohistoire, découlant de la discipline-mère qu'est l'histoire, était la discipline englobante qui allait, toujours dans une position de surplomb, faire le récit de la contingence, dire les vicissitudes. Mais, parce que cette façon de faire l'a été sur une base dualiste et a créé des objets marqués par ce partage, elle s'avère bien en peine d'entrer dans la compréhension des sociétés non duales, non naturalistes. Elle n'entre que superficiellement, par exemple, dans l'analogisme des sociétés antiques, médiévales et modernes (au sens historien, c'est-à-dire antérieures à la Révolution française). Il y a donc crise parce qu'on ne peut pas faire, pour l'instant, l'histoire de l'espace des sociétés prémodernes autrement que de façon moderne.

Dans ces conditions, il y a crise, et celle-ci est forte puisqu'on assiste à un possible renversement des termes: l'histoire géographique (j'appelle ainsi non seulement la discipline géohistorienne, stricto sensu, mais aussi l'archéologie et l'histoire de l'environnement), en tant que posture historiciste et dualiste, est elle-même issue de cette contingence qu'elle prétend dominer et mettre en récit. Elle est englobée et non englobante.

Pourquoi peut-on dire cela? Parce que les trois piliers de la Modernité historique sont en train de céder: le naturalisme méthodologique, dont les dualismes ont la particularité de travestir la nature des réalités prémodernes; le nationalisme méthodologique qui cède du terrain devant un cosmopolitisme méthodologique qui fonctionne par collectifs et non plus par collecteurs; enfin l'historicisme méthodologique, parce que nous ne voulons plus écrire l'histoire en termes de ruptures révolutionnaires, quand ces ruptures nous imposent de toujours renvoyer les passés dans des temps obscurs, quand ces ruptures nous imposent de toujours créer des moyen âge de toutes sortes pour justifier de sauts révolutionnaires inutilement amplifiés.

J'invite donc mes collègues spécialistes des espaces, milieux et territoires des sociétés du passé à affronter cette profonde déstabilisation, à l'aborder avec confiance car nous ne sommes pas sans arguments, sans méthodes, sans connaissances et sans fonctions dans la société actuelle en recomposition. À condition d'ouvrir nos pratiques à d'autres formes de périodisations, à d'autres concepts et à la pratique généralisée d'une archéologie du savoir.

C'est ce que je fais en tentant de construire cette *archéogéographie des paysages*.

Orientation bibliographique

Introduction

La réflexion dont cet essai tente le propos a été marquée par les travaux de l'école de sociologie des sciences.

Beck 2001 = Ulrich BECK, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, coll. Alto, éd. Aubier, Paris 2001 (première édition en langue allemande Frankfurt-am-Main 1986).

Beck 2006 = Ulrich BECK, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme?*, coll. Alto, éd. Aubier, Paris 2006 (première édition en allemand en 2004).

Boullier 2003 = Dominique BOULLIER, *Déboussolés de tous les pays...! Une boussole écodémocrate pour rénover la gauche et l'écologie politique*, Éd. Cosmopolitiques, Paris 2003, 226 p.

Callon, Lascoumes, Barthe 2001 = Michel CALLON, Pierre LASCOURMES, Yannick BARTHE, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, ed. du Seuil, Paris 2001.

Cosmopolitiques n° 1 (2002) = *La nature n'est plus ce qu'elle était*, dossier coord. par Jean-François COLLIN, Cosmopolitiques, Cahiers théoriques pour l'écologie politique, éd. de l'Aube/Cosmopolitiques, 2002.

Latour 1994 — Bruno LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, Paris 1994.

Latour 1999 — Bruno LATOUR, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, La Découverte, Paris 1999.

Latour 2001 — Bruno LATOUR, *L'espoir de Pandore. Pour une vision réaliste de l'activité scientifique*, La Découverte, Paris 2001.

Latour 2002 — Bruno LATOUR, Cosmopolitiques, quels chantiers?!, dans *Cosmopolitiques, Cahiers théoriques pour l'écologie politique*, n° 1, *La nature n'est plus ce qu'elle était*, éd. de l'aube/cosmopolitiques 2002, 15-26.

Latour 2003 = Bruno LATOUR, *La sociologie des sciences est-elle de gauche?*, dans *Multitudes*, 2003, <http://multitudes.samizdat.net/>.

Latour 2004 = Bruno LATOUR, Science et Raison: une comédie des erreurs, dans *Cosmopolitiques*, 6, *Faut-il croire?*, éd. de l'Aube/Cosmopolitiques, 2004, p. 48-53.

Latour 2006 = Bruno LATOUR, *Changer de société ~ Refaire de la sociologie*, éd. La découverte, Paris 2006.

Pestre 2003 = Dominique PESTRE, *Science, argent et politique. Un essai d'interprétation*, coll. Sciences en question, INRA éditions, Paris 2003, 202 p.

Prigogine et Stengers 1986 = Ilya PRIGOGINE et Isabelle STENGERS, *La nouvelle alliance. Métamorphose de la science*, Gallimard, coll. folio/essais, ed. de 1986.

Stengers 1993 = Isabelle STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, coll. Champs, Flammarion, Paris 1993, 226 p.

J'ai trouvé beaucoup de pistes de réflexion dans les travaux des chercheurs qui s'interrogent sur le statut de l'histoire, de l'archéologie, de la géographie et de leurs objets respectifs.

Berque 2000 — Augustin BERQUE, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, coll. Mappemonde, Ed. Belin, Paris 2000.

Berthelot (dir.) 2001 = Jean-Michel BERTHELOT (dir.), *Épistémologie des sciences sociales*, Puf, 598 p.

Bertrand 1975 = Georges BERTRAND, Pour une histoire écologique de la France rurale – L'impossible tableau géographique, dans G. Duby et A. Wallon (dir.), *Histoire de la France rurale*, I, Ed. du Seuil, Paris 1975, 34-113.

Bertrand 1991 = Georges et Claude BERTRAND, La mémoire des terroirs, dans J. GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire*, Armand Colin, Paris 1991, 11-17.

Constructions identitaires 2002 = Armelle BONIS, Anick COUDART, Serge CLEUZIOU (éd.), «Constructions identitaires dans les sociétés passées et présentes, Projet du réseau des MSH», *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 90, 4e trimestre 2002, p. 5-30.

Dosse 1987 = François DOSSE, *L'histoire en miettes. Des «Annales» à la «nouvelle histoire»*, Ed. La Découverte, Paris 1987.

Fabiani 2006 = Jean-Louis FABIANI, À quoi sert la notion de discipline?, dans Jean BOUTIER, Jean-Claude PASSERON et Jacques REVEL (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline?*, coll. Enquête, éd. de l'EHESS, Paris 2006, p. 11-34.

Gentelle 1995 = Pierre GENTELLE, «Géographie et archéologie», dans Bailly, Ferras et Pumain (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, ed. Economica, Paris 1995, p. 203-215.

Goudineau 1998 = Christian GOUDINEAU, *Regards sur la Gaule*, éd. Errance, Paris 1998, 382 p.

Hartog 2003 = François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Seuil, Paris 2003, 274 p.

Koselleck 1990 = Reinhart KOSELLECK, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris 1990 (traduction de l'édition originale en allemand, parue à Francfort en 1979).

Koselleck 1997 = Reinhart KOSELLECK, *L'expérience de l'histoire*, Gallimard/Le Seuil, Paris 1997 (traduction de textes de l'auteur datant de 1975 et 1997).

Le Goff 1988 = Jacques LE GOFF, *Histoire et mémoire*, folio Histoire, Paris 1988.

Lézy 2000 = Emmanuel LÉZY, *Guyane, Guyanes. Une géographie «sauvage» de l'Orénoque à l'Amazone*, coll. mappemonde, Ed. Belin, Paris 2000.

Revel 1996 = Jacques REVEL (dir), *Jeux d'échelles, La micro-analyse à l'expérience*, Gallimard et Le Seuil, Paris 1996.

Revel 2001 = Jacques REVEL, *Les sciences historiques*, dans Berthelot (dir.) 2001, p. 21-76.

Roncayolo 1986 = Marcel RONCAYOLO, Le paysage du savant, dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, II, La Nation, Ed. Gallimard, Paris 1986, p. 487-528.

Staszack 2001 = Jean-François Staszack, *La géographie*, dans Berthelot (dir.) 2001, p. 77-114.

Les travaux des anthropologues et des philosophes sont fondamentaux. J'ai eu recours aux travaux suivants.

Descola 2005 = Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, ed. Gallimard, Paris 2005, 641 p.
 Foucault 1966 = Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris 1966, 402 p.
 Foucault 1969 = Michel FOUCAULT, *L'archéologie du savoir*, nrf, Gallimard, Paris 1969, 288 p.
 Couston 2005 = Frédéric COUSTON, *L'écologisme est-il un humanisme?*, L'Harmattan, Paris 2005, 294 p.

Lévi-Strauss 1958 = Claude LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Paris 1958.

Lévi-Strauss 1973 [1996] = Claude LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale deux*, ed. Plon, Paris 1973 (rééd. 1996), 452 p.

Morin 1977-2004 = Edgar MORIN, *La méthode*, 6 tomes, coll. Points, Ed. du Seuil, Paris, 1977, 1980, 1986, 1991, 2001, 2004.

Morin 2005 = Edgar MORIN, *Introduction à la pensée complexe*, coll. Points, Ed. du Seuil, Paris 2005, 162 p.

Les synthèses sur l'histoire agraire, celle des campagnes, des paysages et du territoire.

Bloch 1931 = Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Oslo, 1931.

Braudel 1986 = Fernand BRAUDEL, *L'identité de la France*, 3 vol., Paris 1986.

De Planhol 1988 = Xavier DE PLANHOL, *Géographie historique de la France*, Fayard, Paris 1988, 646 p.

Dion 1934 = Roger DION, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Tours 1934.

Duby et Wallon (dir) 1975-1976 = Georges DUBY et Armand WALLON (dir), *Histoire de la France rurale*, 4 tomes, Paris 1975-1976.

Pitte 1980, rééd. 2000 et 2002 = Jean-Robert PITTE, *Histoire du paysage français. De la préhistoire à nos jours*, Tallandier, Paris 1980, 446 p.

Trochet 1997 = Jean-René TROCHET, *La géographie historique de la France*, coll. Que sais-je? Presses Universitaires de France, Paris 1997.

Références étrangères

Agri Centuriati 2004, 2005 = *Agri Centuriati, An International Journal of Landscape Archaeology*, Pise-Rome, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2 vol. parus, I-2004, 244 p.; II-2005, 200 p.

Ariño-Gil et al. 2004 = Enrique ARINO-GIL, Josep M. GURT I ESPARRAGUERA, Josep M. PALET MARTINEZ, *El pasado presente. Arqueología de los paisajes en la Hispania romana*, Ed. Universidad de Salamanca, 2004, 236 p.

Aston 1985 = Michael ASTON, *Interpreting the Landscape. Landscape Archaeology in Local Studies*, ed. Batsford, Londres 1985, 168 p.

Bowen et Fowler (ed) 1978 = H. C. BOWEN et P. J. FOWLER (ed), *Early Land Allotment*, British Archaeological Reports, British Series n° 48, 1978, 210 p.

Bradford 1957 = John BRADFORD, *Ancient Landscapes. Studies in field Archaeology*, G. Bell and sons, Londres 1957, 298 p.

Carlsen (éd.) 1994 = Jesper CARLSEN (éd.), *Landuse in the roman Empire*, Analecta Romana Instituti Danici, suppl. XXII, L'Erma di Breitschneider, Rome 1994, 192 p.

Ceraudo et Piccarreta 2004 = Giuseppe CERAUDO et Fabio PICCARRETA (dir.), *Archeologia Aerea, Studi di Aerotopografia Archeologica*, I, Roma 2004.

Denecke and Shaw 1988: Dietrich DENECKE et Gareth SHAW (ed), *Urban historical geography. Recent progress in Britain and Germany*, Cambridge university Press 1988, 412 p.

Interventi 1995 = *Interventi di bonifica agraria nell'Italia romana*, Atlante tematico di topografia antica, 4-1995, 252 p.

Lopes 2003 = M. Conceição LOPES, *A cidade romana de Beje. Percursos e debates acerca da "civitas" de Pax Iulia*, Faculté des Lettres, Coimbra 2003, 392 p.

Palet i Martinez 1994 = Josep Maria PALET i MARTINEZ, *Estudi territorial del Pla de Barcelona. Estructuracio i evolucio del territori entre l'època iberoromana i l'altmedieval, segles II-I aC — X-XI dC*, Barcelona 1994, 220 p.

Sereni 1964 = Emilio SERENI, *Histoire du paysage rural italien*, Julliard, Paris 1964.

Whimster 1989 = Rowan WHIMSTER, *The emerging Past. Air Photography and the Buried Landscape*, Royal Commission on the Historical Monuments of England, Londres 1989, 102 p.

Les principales publications d'archéogéographie, ou qui fondent le propos de l'archéogéographie se trouvent en premier lieu dans deux dossiers de la revue *Études rurales*.

«Objets en crise, objets recomposés», dans *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, 341 p.

«Nouveaux chapitres d'histoire du paysage», dans *Études Rurales*, juillet-décembre 2005, n° 175-176, p. 9-128.

On ajoutera les publications suivantes:

Chouquer 2000 = Gérard CHOUQUER, *L'étude des paysages, Essais sur leurs formes et leur histoire*, Ed. Errance, Paris 2000.

Chouquer 2003a = Gérard CHOUQUER, Crise et recomposition des objets: les enjeux de l'archéogéographie, *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, p. 13-31.

Chouquer 2003b = Gérard CHOUQUER, L'espace des sociétés antiques, entre projet et expérience, *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, p. 69-92.

Chouquer 2003c = Gérard CHOUQUER, «Les formes des paysages médiévaux. Déclaration d'ouverture de controverse», dans R. NOËL, I. PAQUAY et J.-P. SOSSON (éd.), *Au-delà de l'écrit. Les hommes et leurs vécus au Moyen Âge à la lumière des sciences et des techniques. Nouvelles perspectives*, éd. Typologie des sources du Moyen Âge occidental, hors-série, Louvain-la-Neuve 2003, p. 149-177.

Chouquer (dir.) 1996a = Gérard CHOUQUER (éd.), *Les formes du paysage, tome 1 Etudes sur les parcelaires*, éditions Errance, Paris 1996

Chouquer (dir.) 1996b = Gérard CHOUQUER (éd.), *Les formes du paysage, tome 2 – Archéologie des parcelaires*, éditions Errance, Paris 1996

Chouquer (dir.) 1997 = Gérard CHOUQUER (éd.), *Les formes du paysage, tome 3 – L'analyse des systèmes spatiaux*, éditions Errance, Paris 1997

Conceição Lopes 2003 = Maria da CONCEIÇÃO LOPES, Réflexions sur le modèle de la cité antique: l'exemple de Pax Iulia (Beja, Portugal), *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, p. 55-68.

Gonzalez Villaescusa 1996 = Ricardo GONZALEZ VILLAESCUSA, Centuriations, alqueias et pueblas: éléments pour la compréhension du paysage valencien, dans GHOUQUER G. (dir), *Les formes du paysage*, tome 2, Ed. Errance, p. 155-165.

Gonzalez Villaescusa 2002 = Ricardo GONZALEZ VILLAESCUSA, *Las formas de los paisajes mediterraneos, (Ensayos sobre las formas, funciones y epistemología parcelarias: estudios comparativos en medios mediterraneos entre la antigüedad y epoca moderna)*, Universidad de Jaén, 2002, 514 p.

Lavigne 2002 = Cécid LAVIGNE, *Essai sur la planification agraire au Moyen Age, Les paysages neufs de la Gascogne médiévale (XIIIe-XIVe siècles)*, Ausonius-Publications, scripta varia 5, diffusion De Boccard, Bordeaux 2002, 302 p.

Lavigne 2003a = Cédric LAVIGNE, De nouveaux objets d'histoire agraire pour en finir avec le bocage et l'openfield, dans «Objets en crise, objets recomposés; transmissions et transformations des espaces historiques. Enjeux et contours de l'archéogéographie», *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, p. 133-186.

Marchand 2000 = Claire MARCHAND, *Recherches sur les réseaux de formes. Processus dynamiques des paysages du Sénonais occidental*, thèse, Université de Tours, novembre 2000, 2 vol.

Paysages Découverts, Histoire, géographie et archéologie du territoire en Suisse romande, trois volumes parus, I, 1989, 188 p.; II, 1993, 240 p.; III, 1998, 112 p.

Robert 2003 = Sandrine ROBERT, *L'analyse morphologique des paysages entre archéologie, urbanisme et aménagement du territoire. Exemples d'études de formes urbaines et rurales dans le Val d'Oise*, thèse de l'Université de Paris I, 3 vol. Paris 2003.

Vion 1989 = Éric VION, L'analyse archéologique des réseaux routiers: une rupture méthodologique, des réponses nouvelles, dans *Paysages Découverts*, I, 1989, 67-99.

Wateaux 2003a = Magali WATTEAUX, Le plan radio-quadrillé des terroirs non planifiés. *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, 187-214.

Watteaux 2003b = Magali WATTEAUX, À propos de la "naissance du village au Moyen Âge": la fin d'un paradigme?, *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, 307-318.

Watteaux 2004 = Magali WATTEAUX, Sous le bocage, le parcellaire..., *Études rurales*, juillet-décembre 2005, n° 175-176, p. 53-80.

Chapitre 1 - Géographicité et écoumène

Bailly et Ferras 1997 = Antoine BAILLY et Robert FERRAS, *Éléments d'épistémologie de la géographie*, Armand Colin, Paris 1997.

Berque 1990 = Augustin BERQUE, *Médiances, de milieux en paysages*, Ed. GIP Reclus, Montpellier 1990.

Besse 2001 = Jean-Marc BESSE, Cartographier, construire, inventer. Notes pour une épistémologie de la démarche de projet, dans *Les Carnets du paysage*, n° 7, automne 2001, p. 126-145.

Chamussy 1997 = Henry CHAMUSSY, Le Groupe Dupont ou les enfants du paradigme, dans Rémy KNAFOU (dir.) *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science*, Ed. Belin, Paris 1997, 134-144.

Daubigny 1983 = Alain DAUBIGNEY, Microtoponymie, archéologie et forêts anciennes de Saint-Aubin. Données pour une archéologie du paysage du Finage (Jura), dans *Revue Archéologique de l'Est*, n° XXXIV, fasc. 3-4, juillet-décembre 1983, n° 133-134, p. 221-246.

Daubigny 1985 = Alain DAUBIGNEY, «Microtoponymie et archéologie du paysage: le cas de Tavaux (Jura)», *Travaux de la Société d'émulation du Jura*, Lons-le-Saunier 1985, p. 15-47.

Daubigny et Richard 1986 = Alain DAUBIGNEY et Hervé RICHARD, «Palynologie et données historiques, archéologiques et microtoponymiques: essai de corrélation», dans *Hommes et Terres du Nord, Actes du colloque «Du pollen au cadastre»*, Lille 1986, 2-3, p. 98-101.

Dauphiné 2003 = André DAUPHINÉ, *Les théories de la complexité chez les géographes*, éd. Anthropos, Paris 2003, 250 p.

Débat 2004 = «Débat: la géographie postmoderne», dans *L'Espace géographique*, 2004-1, p. 1-60.

Grandjean, Grataloup et Lévy 1997 = Pernelle GRANDJEAN, Christian GRATALOUP et Jacques LÉVY, Les géographes sont-ils lus par d'autres qu'eux-mêmes?, dans Rémy Knafou, *L'état de la géographie*, coll. Mappemonde, Ed. Belin, Paris 1997, p. 237-245.

Jollivet (dir.) 1992 = Marcel JOLLIVET (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société, Les passeurs de frontières*, CNRS, Paris 1992.

Rothé 2001 = Marie-Pierre ROTHÉ, *Le Jura (39)*, coll. «Carte archéologique de la Gaule», Paris 2001, 840 p.

Scheibling 1994 = Jacques SCHEIBLING, *Qu'est-ce que la géographie?*, Ed. Hachette, Paris 1994.

Dictionnaire et encyclopédies

Bailly, Ferras et Pumain (dir.) 1995 = Antoine BAILLY, Robert FERRAS et Denise PUMAIN (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, ed. Economica, Paris 1995, 1168 p.

Brunet *et al.* 1992 = Roger BRUNET (dir.), R. FERRAS et H. THÉRY, *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, GIP Reclus, La Documentation Française 1992, 522 p.

Lévy et Lussault (dir.) 2003 = Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, éd. Belin, Paris 2003, 1036 p.

Chapitre 2 – Des origines ou des héritages?

Divers

Bloch 1993 = Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou le Métier d'historien*, nouvelle édition, Paris 1993.

Brunet 1974 (1995) = Roger BRUNET, Analyse des paysages et sémiologie. Éléments pour un débat, repris dans A. ROGER (dir.), *La théorie du paysage*, Champ Vallon 1995, p. 7-20.

Haït 2006 = Jean-François HAÏT, Le dernier voyage des princes scythes, dans *Le journal du CNRS*, n° 200, septembre 2006, p. 10.

Redon (dir) 1996 = Odile REDON (dir.), *Savoir des lieux. Géographies en histoire*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis 1996, 128 p.

Sur l'émergence de la notion d'héritage en archéologie environnementale et sur celles d'anthroposystème et d'hydrosystème

Bravard 1989 = Jean-Paul BRAVARD, La métamorphose des rivières des Alpes françaises à la fin du Moyen Âge et à l'époque moderne, *Bulletin de la Société géographique de Lyon*, 4, p. 191-196.

Bravard 1992 = Jan-Paul BRAVARD, Approche du changement fluvial dans le bassin du Rhône (XIVe-XIXe siècle), dans R. DELORT, C. BECK (dir.), *Histoire de l'environnement et des phénomènes naturels*, actes du programme scientifique et du colloque de mars 1991, CNRS Éditions, p. 97-103

Bravard 1997 = Jean-Paul BRAVARD, Géoarchéologie des vallées alluviales de Rhône-Alpes depuis le Tardiglaciaire, dans J.-P. Bravard, M. Prestreau (dir.), 1997, p. 177-201.

Bravard et Prestreau 1997 = Jean-Paul BRAVARD et Michel PRESTREAU, *Dynamique du paysage: entretiens de géoarchéologie* (Lyon 1995), coll. Documents Archéologiques en Rhône-Alpes, n° 15, Lyon 1997.

Bravard et Magny (dir.) 2002 = Jean-Paul BRAVARD et Michel MAGNY (dir.), *Les fleuves ont une histoire. Paléo-environnement des rivières et des lacs français depuis 15000 ans*, éd. Errance, Paris 2002.

Burnouf 2003 = Joëlle BURNOUF, La nature des médiévistes, dans «Objets en crise, objets recomposés», *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, p. 215-226.

Burnouf et Carcaud 2000 = Joëlle BURNOUF et Nathalie CARCAUD, L'homme et les vallées: les vals de Loire de Tours à Angers, dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 107, n° 1, 2000, p. 7-22.

Burnouf et Garcin 2003 = Joëlle BURNOUF et Manuel GARCIN, Évolution dans le long terme d'un anthroposystème, *Rapport d'activités 2002-2003 de la zone Atelier Bassin Versant de la Loire*, inédit, Orléans 2003, 73 p.

Burnouf et Leveau 2004 = Joëlle BURNOUF et Philippe LEVEAU (dir.), *Fleuves et marais, une histoire au croisement de la nature et de la culture*, ed. du CTHS, Paris 2004, 496 p.

Burnouf, Bravard et Chouquer (éd.) 1997 = Joëlle BURNOUF, Jean-Paul BRAVARD, Gérard CHOUQUER (éd.), *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes, XVIIe Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Ed. APDCA, Sophia-Antipolis 1997.

Burnouf et al. (éd.) 2003 = Joëlle BURNOUF, Tatiana MUXART, Bruno VILLALBA, Franck-Dominique VIVIEN (éd.), *Des milieux et des hommes: fragments d'histoires croisées*, éd. Elsevier, Paris 2003, 216 p.

Garcin et al. 2006 = Manuel GARCIN, Nathalie CARCAUD, Emmanuelle GAUTIER, Joëlle BURNOUF, Cyril CASTANET, Nicolas FOUILLET, Impacts des héritages sur un hydrosystème: l'exemple des levées en Loire moyenne et océanique, dans *L'érosion, entre société, climat et paléoenvironnement, Table ronde en l'honneur du professeur Neboit-Guilhot*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2006, p. 225-236.

Lévêque et Van der Leeuw (éd.) 2003 = Christian LÉVÊQUE et Sander VAN DER LEEUW (éd.), *Quelles natures voulons? Pour une approche socio-écologique du champ de l'environnement*, ed. Elsevier, Paris 2003, 330 p.

Van der Leeuw (éd.) 1995 = Sander VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation de l'environnement, XVe Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Ed. APDCA, Sophia-Antipolis 1995.

Concernant la réévaluation de l'étude de la dynamique des centuriations

Berger et Jung 1996 = Jean-François BERGER et Cécile JUNG, Fonction, évolution et "taphonomie" des parcellaires en moyenne vallée du Rhône. Un exemple d'approche intégrée en archéomorphologie et en géoarchéologie, dans G. CHOUQUER (dir.), *Les formes du paysage*, tome 2, Errance, Paris 1996, p. 95-112.

Choay 1999 [1992] = Françoise CHOAY, *L'allégorie du patrimoine*, Seuil, Paris 1999 [1ère éd. 1992], 288 p.

Chouquer 2000 = Gérard CHOUQUER, «Le parcellaire dans le temps et l'espace, Bref essai d'épistémologie», *Études Rurales*, janvier-juin 2000, n° 153-154, p. 39-57.

Marchand 2003 = Claire MARCHAND, Des centuriations plus belles que jamais? Proposition d'un modèle dynamique d'organisation des formes, dans *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, p. 93-114.

Intentionnel et auto-organisé; la planification médiévale; bocages et openfields

Cursente et Mousnier 2005 = Benoît CURSENTE et Mireille MOUSNIER (dir.), *Les territoires du médiéviste*, Presses Universitaires de Rennes, 2005 (introduction, p. 7-21).

Chouquer 2006 = Gérard CHOUQUER, «Quels territoires pour les médiévistes de demain?», dans *Études Rurales*, n° 177, janvier-juin 2006, p. 181-188.

Derville 1988 = André DERVILLE, L'assolement triennal dans la France du Nord au Moyen Âge, *Revue historique*, n° 280, 1988, p. 337-376.

Toubert 1998 = Pierre TOUBERT, Histoire de l'occupation du sol et archéologie des terroirs médiévaux: la référence allemande, *Journal des Savants*, janv.-juin 1998, p. 55-77.

Sur le temps des formes planimétriques et le temps des matériaux archéologiques

Olivier 2001 = Laurent OLIVIER, Temps de l'histoire et temporalités des matériaux archéologiques: à propos de la nature chronologique des vestiges matériels, dans *Antiquités Nationales*, 33, 2001, p. 189-201.

Olivier 2004, *Des vestiges*, mémoire d'habilitation, Université de Paris I-Sorbonne, 286 p.

Robert 2003a = Sandrine ROBERT, Comment les formes du passé se transmettent-elles?, dans *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, p. 115-132.

Chapitre 3 – «Dénationaliser» ce qui l'a été sans raison

Positions de la sociologie

Durkheim 1955 (1913-1914) = Émile DURKHEIM, *Pragmatisme et sociologie, Cours inédit prononcé en 1913-1914*, Vrin, Paris 1955, 212 p.

Simiand 1903 = François SIMIAND, Méthode historique et science sociale, dans *Revue de Synthèse historique*, 1903 (rééd. dans Marina CEDRONIO (ed), *Méthode historique et science sociale*, éd. Archives contemporaines, Paris 1987).

Simiand 1909 = François SIMIAND, Géographie humaine et sociologie, dans *L'Année sociologique*, 1906 (rééd. dans Marina CEDRONIO (ed), *Méthode historique et science sociale*, éd. Archives contemporaines, Paris 1987).

Analyses des effets nationalistes et identitaires

Boissinot 2005 = Philippe BOISSINOT, Sur la plage emmêlés: Celtes, Ligures, Grecs et Ibères dans la confrontation des textes et de l'archéologie, dans Ph. BOISSINOT et P. ROUILLARD (coord.), «Lire les territoires des sociétés anciennes», dans *Mélanges de la Casa de Velazquez*, nouvelle série, 35-2, p. 13-43.

D'Anna et Binder 1998 = A. D'ANNA et D. BINDER (dir.), *Production et identité culturelle, actualité de la recherche*, APDCA, Antibes 1998, 479 p.

Fondrillon *et al.* 2005 = Mélanie FONDRILLON, David GERMINET, Amélie LAURENT, Emmanuel MAROT, Véronique MARTHON, Nicolas POIRIER, Marilyne SALIN, Aborder la question de l'identité en archéologie.: bilan bibliographique et réflexions dans des thèses en cours, *Les Petits cahiers d'Anatole*, n° 18, octobre 2005, http://citeres.univ-tours.fr/doc/lat/pecada/pecada_18.pdf

Franques 2004 = Béatrice FRANQUES, «L'invention de la sédentarité rurale. Les fondements idéologiques du mythe de l'exode rural en France», [espacetemps.net/document 566.html](http://espacetemps.net/document/566.html)

Goudineau 2002 = Christian GOUDINEAU, *Par Toutatis, que reste-t-il de la Gaule?*, Le Seuil, Paris 2002, 177 p.

Guerreau 2001 = Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Age au XX^e siècle?*, éd. du Seuil, Paris 2001, 352 p.

Lewuillon 2003 = Serge LEWUILLON, L'improbable météore: histoire rurale et archéologie agraire, dans *Revue archéologique de l'Ouest*, supplément n° 10, 2003, p. 403-418.

Renfrew et Bahn 2000 = Colin RENFREW et P.G. BAHN, *Archaeology, theories, methods and practice*, ed. Thames and Hudson, New York, 640 p.

Simon 1996 = A. SIMON, *Vercingétorix, héros républicain*, ed. Ramsay, Paris 1996, 265 p.

Sur la géographie historique, en plus des titres cités dans la bibliographie de l'introduction

Bergevin 1992 = Jean BERGEVIN, *Déterminisme et géographie. Hérodote, Strabon, Albert-le-Grand et Sébastien Münster*, Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1992, 204 p.

Chartier 1997 = Roger CHARTIER, La ligne Saint-Malo-Genève, dans Pierre NORA (dir) 1997, p. 2817-2850).

Fierro-Domenech 1986 = A. FIERRO-DOMENECH, *Le pré carré: Géographie historique de la France*, Ed. R. Laffont, Paris 1986.

Nora (dir.) 1997 = Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, 3 tomes, coll. Quarto, ed. Gallimard, Paris 1997, 4762 p. [réédition des ouvrages parus en 1984, 1986 et 1992].

Trochet 1993 = Jean-René TROCHET, *Aux origines de la France rurale. Outils, pays et paysages*, CNRS Editions, Paris 1993, 170 p.

Trochet 1997 = Jean-René TROCHET, *La géographie historique de la France*, coll. Que sais-je? Presses Universitaires de France, Paris 1997.

Sur la *res publica* antique et l'exemple de la colonisation romaine d'Orange

Bertrand J.-M. 1991 — Jean-Marie BERTRAND, Territoire donné, territoire attribué: note sur la pratique de l'attribution dans le monde impérial de Rome, *Cahiers du Centre G. Glotz*, II, 1991, p. 125-164.

Chouquer et Favory 2001 = Gérard CHOUQUER et François FAVORY, *L'arpentage romain. Histoire des textes, Droit, Techniques*, Ed. Errance, Paris 2001.

Leveau 1993 = Philippe LEVEAU, «Territorium urbis. Le territoire de la cité romaine et ses divisions: du vocabulaire aux réalités administratives», *Revue des Études Anciennes*, n° 95, 1993, 3-4, p. 459-471.

Piganiol 1962 = André PIGANOL, *Les documents cadastraux de la colonie romaine d'Orange*, XVIe suppl. à Gallia, Paris 1962.

Divers

Gau-Cabée 2006 = Caroline GAU-CABÉE, *Droits d'usage et code civil. L'invention d'un hybride juridique*, coll. Bibliothèque de Droit Privé tome 450, ed. L.G.D.J., 566 p.

Leroi-Gourhan 1964 = André LEROI-GOURHAN, *Techniques et langages*, Paris 1964.

Leroi-Gourhan 1965 = André LEROI-GOURHAN, Le geste et la parole, dans *La Mémoire, les rythmes*, Paris 1965.

Chapitre 4 – Un processus ambigu: naturaliser

Sur l'archéologie et son épistémologie, en plus des travaux de Laurent Olivier cités au chapitre 2.

Boissinot 1990 = Philippe BOISSINOT, La Maison brûlée. Document et écriture archéologique, *AGONE*, automne 1990, 1, p. 29-49.

Chouquer 2000b = Gérard CHOUQUER, L'environnement, une référence scientifique et juridique pour l'archéologie, *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 80, 2e trimestre 2000, p. 51-53.

Chouquer 2004 (2006) = Gérard CHOUQUER, Le paysage et l'environnement seraient-ils en train de changer l'archéologie?, *Revue Archéologique du Loiret*, n° 29, 2004 (2006), p. 95-98.

Demoule 2002 = J.-P. DEMOULE *et al.*, *Guide des méthodes de l'archéologie*, coll. Repère, La Découverte, Paris 2002, 302 p.

Djindjian 1991 = François DJINDJIAN, *Méthodes pour l'archéologie*, coll. U, Armand Colin, Paris 1991, 408 p.

Pontier *et al.* 1996 = J.-M. PONTIER, J.-C. RICCI, J. BOURDON, *Droit de la culture*, précis Dalloz, Paris 1996 (2e éd).

Schnapp 1993 = Alain SCHNAPP, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Ed. Carré, Paris 1993, 512 p.

Sur l'exemple du paysage

Briffaud 1998 = Serge BRIFFAUD, De l' "invention" du paysage. Pour une lecture critique des discours contemporains sur l'émergence d'une sensibilité paysagère en Europe, *Compar(a)ison* 2, 1998, p. 35-55.

Cauquelin 2000 = Anne CAUQUELIN, *L'invention du paysage*, coll. Quadrige, puf, Paris 2000, 180 p.

Chouquer 2002 = Gérard CHOUQUER, À propos d'un contresens partiel sur «pays» et «paysage» dans le Court Traité du Paysage d'Alain Roger, *Etudes Rurales*, janvier-juin 2002, n° 161-162, p. 275-288.

Dagognet 1999 = François DAGOGNET, Ne refusons pas le changement, dans PONS (dir.), *Le Paysage: sauvegarde et création*, Paris 1999, 19-30.

Girardin 1777 [1979] = René-Louis de GIRARDIN, *De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'agréable à l'utile*, première éd. 1777; rééd. 1979.

Lassus 1999 = Bernard LASSUS, Autour des valeurs paysagères, dans P. POULLAOUËC-GONIDEC, M. GARIÉPY, B. LASSUS (eds), *Le paysage, territoire d'intentions*, Paris-Montréal 1999, L'Hamattan.

Le Dantec 1996 = Jean-Pierre LE DANTEC, *Jardins et paysages*, coll. Textes essentiels, Larousse, Paris 1996.

Roger 2001 = Alain ROGER, La sensibilité paysagère, de l'anesthésie à l'obesthésie, dans *Politiques publiques et paysages*, Actes du séminaire d'Albi, (mars 2000), Cemagref, Paris 2001, 93-102.

Roger (éd.) 1995 = Alain ROGER (éd.), *La théorie du paysage en France*, Paris 1995.

Roger 1997 = Alain ROGER, *Court traité du paysage*, nrf, Gallimard, Paris 1997.

Roncayolo 1986 = Marcel RONCAYOLO, Le paysage du savant, dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, II, La Nation, Ed. Gallimard, Paris 1986, 487-528.

Chapitre 5 – Les collecteurs

La nation

Delumeau 1973 = Jean DELUMEAU, *La civilisation de la Renaissance*, Paris 1973.

Garnier 2005 = Guillaume GARNIER, *État, économie, territoire en Allemagne. L'espace dans le caméralisme et l'économie politique, 1740-1820*, Éd. de l'EHESS, Paris 2005, 436 p.

Olivier 2003 = Laurent OLIVIER, Peuples, «cultures» et manifestations archéologiques de l'âge du Fer. Gustav Kossina, Gordon Childe et nous, dans *Revue Archéologique de l'Est*, 20e suppl. *Habitats, mobiliers et groupes régionaux à l'âge du Fer*, actes du 20e colloque de l'Association Française pour l'Etude de l'Âge du Fer, 2003, p. 231-239.

Olivier 2003a = Laurent OLIVIER, Tombes princières et principautés celtiques. La place de Vix dans la recherche européenne sur les centres de pouvoir du premier âge du Fer, dans *Autour de la Dame de Vix, Celtes, Grecs et Étrusques*, catalogue de l'exposition du Musée du Châtillonais, Châtillon-sur-Seine, 2003, p. 11-25.

Pujol 1991 = Florence PUJOL, L'élaboration de l'image symbolique de la bastide, *Annales du Midi*, 103 (1991), p. 345-367.

Schaub 2005 = Jean-Frédéric SCHAUB, «La notion d'État moderne est-elle utile? Remarques sur les blocages de la démarche comparatiste en histoire», dans *Cahiers du Monde russe*, 46/1-2, janvier-juin 2005, p. 51-64.

Thiesse 1999 = Anne-Marie THIESSE, *La création des identités nationales*, éd. du Seuil, Paris, 385 p.

Walter 2004 = François WALTER, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16e-20e siècle)*, ed. EHESS, Paris 2004, 528 p.

Werner 1994 = M. WERNER, La Germanie de Tacite et l'originalité allemande, *Le Débat*, n° 78, 1994, p. 42-61.

La nature. Aux titres cités dans l'introduction, ajouter les titres suivants.

Hervieu et Viard 1996 = Bertrand HERVIEU et Jean VIARD, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, éd. de l'aube, 1996, 162 p.

Hervieu-Léger et Hervieu 1979 = Danièle HERVIEU-LÉGER et Bertrand HERVIEU, *Le retour à la nature. «Au fond de la forêt... l'État»*, Paris 1979, rééd. aux ed. de l'aube, 2005.

Larrère et Larrère 1997 = Catherine LARRÈRE et Raphaël LARRÈRE, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, coll. Alto Aubier, Paris 1997, 356 p.

Ost 2003 (1995) = François OST, *La nature hors la loi. L'écologie à l'épreuve du droit*, La Découverte, Paris 2003 (1ère éd. 1995), 352 p.

Le social

Ouzouliás 2005 = Pierre OUZOULIAS, *L'économie agraire de la Gaule: aperçus historiographiques et perspectives archéologiques*, thèse de l'Université de Franche-Comté, 2 vol. décembre 2005.

Chapitre 6 – Le nationalisme méthodologique, entre positivité et militance

Cerdá 1867 = Ildefonso CERDÁ, *Teoría general de la Urbanización*, Madrid 1867; trad. française: *La Théorie générale de l'urbanisation, présentée et adaptée par A. Lopez de Aberasturi*, Paris, Le Seuil 1979.

Choay 1996 [1980] = Françoise CHOAY, *La règle et le modèle. Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Seuil, Paris 1996 [1ère éd. 1980], 386 p.

Choay 1999 [1992] = Françoise CHOAY, *L'allégorie du patrimoine*, Seuil, Paris 1999 [1ère éd. 1992], 288 p.

L'exemple des terres noires

Galinié 2000 = Henri GALINIÉ, *Ville, espace urbain et archéologie*, coll. Sciences de la ville n° 16, Maison des Sciences de la ville, de l'urbanisme et des paysages, Université de Tours 2000, 130 p.

Galinié 2004 = Henri GALINIÉ, L'expression terres noires, un concept d'attente, http://www.univ-tours.fr/lat/pdf/F2_15.pdf

Sur le temps, les périodes, les stades, la réduction de l'espace au temps (les références à Max Guy et Bernard Liger se trouvent au chapitre 14).

Steward 1955 = H. STEWARD, *Theory of culture change*, 1955.

Testart 2005 = Alain TESTART, *Éléments de classification des sociétés*, éd. Errance, Paris 2005, 162 p.

Vidler 1995 = Anthony VIDLER, *L'espace des Lumières. Architecture et philosophie de Ledoux à Fourier*, éd. Picard, Paris 1995, 328 p.

L'exemple de la *ratio* antique; approches normatives de l'espace antique.

Castillo Pascual 1996 = Maria José CASTILLO PASCUAL, *Espacio en orden. El modelo gramático-romano de ordenación del territorio*, Université de La Rioja, Logroño 1996.

Clavel-Lévêque 2005 = Monique CLAVEL-LÉVÊQUE, Le territoire colonial: image et métaphore de l'Empire, dans *Dialogues d'Histoire Ancienne*, supplément 1, 2005, pp. 251-264.

Clavel-Lévêque et al. 2004 = Monique CLAVEL-LÉVÊQUE, Danièle CONSO, Antonio GONZALÈS, Nature et fonction des *limites* dans les textes grammatiques, dans *De la terre au ciel, Paysages et cadastres antiques, tome II*, Presses Universitaires de Franche-Comté 2004, pp. 121-144.

Moatti 1997 = Claudia MOATTI, *La raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République*, Seuil, Paris 1997, 480 p.

Nicolet 1988 = Claude NICOLET, *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, éd. Fayard, Paris 1988, 346 p.

Chapitre 7 – Les “nouveaux” collecteurs hypertrophiés: l'exemple de l'environnement

Les références principales sont citées en Introduction.

Abélès et al. (dir) 2000 = Marc ABÉLÈS, Lionel CHARLES, Henri-Pierre JEUDY, Bernard KALAORA (dir.), *L'environnement en perspective. Contextes et représentations de l'environnement*, L'Harmattan, Paris 2000, 266 p.

Beck et Delort 1993 = Corinne BECK et Robert DELORT (éd.), *Pour une histoire de l'environnement*, CNRS Editions, Paris 1993.

Bertrand Cl. et G. 2002 = Claude et Georges BERTRAND, *Une géographie traversière. L'environnement à travers territoires et temporalités*, éd. Arguments, 316 p. [recueil de 23 textes des auteurs, de 1968 A 2002].

Burel et Baudry 1999 = Françoise BUREL et Jacques BAUDRY, *Écologie du paysage. Concepts, méthodes et applications*, Ed. Tec et Doc, Paris 1999.

Charles 2001 = Lionel CHARLES, Du milieu à l'environnement, dans *L'environnement question sociale* 2001, 21-28.

Chassez le naturel 2001 = *Chassez le naturel... Ecologisme, naturalisme et constructivisme*, Revue du MAUSS, n° 17, premier semestre 2001, La Découverte, 450 p.

Chouquer 2000 = Gérard CHOUQUER, L'environnement, une référence scientifique et juridique pour l'archéologie, *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 80, 2e trimestre 2000, p. 51-53.

Chouquer 2001 = Gérard CHOUQUER, Nature, environnement et paysage au carrefour des théories, *Études Rurales*, janvier-juin 2001, 157-158, p. 235-252.

Descola 2000 = Philippe DESCOLA, L'anthropologie et la question de la nature, dans Abélès et al. (dir) 2000, 61-83.

Environnement 2001 = *L'environnement, question sociale, Dix ans de recherche pour le ministère de l'Environnement*, ouvrage collectif, Odile Jacob, Paris 2001, 308 p. [29 articles].

Fabiani 2001 = Jean-Louis FABIANI, L'amour de la nature, dans *L'environnement 2001*, 39-47.

Jollivet (éd.) 1992 = Marcel JOLLIVET (dir), *Sciences de la nature, sciences de la société, Les passeurs de frontières*, CNRS, Paris 1992.

Leveau et Provansal 1993 = Philippe LEVEAU et Mireille PROVANSAL, *Archéologie et environnement: de la Sainte-Victoire aux Alpilles*, Univ. de Provence, Travaux du Centre Camille Jullian, n° 14, Aix-en-Provence 1993.

Lévêque 2001 = Christian LÉVÊQUE, *Écologie. De l'écosystème à la biosphère*, Dunod, Paris 2001, 504 p.

Mathieu et Jollivet 1989 = Nicole MATHIEU et Marcel JOLLIVET (dir), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, ARF Editions, L'Harmattan, Paris 1989.

Muxart et al. (éd.) 2003 = Tatiana MUXART, Franck-Dominique VIVIEN, Bruno VILLALBA, Joëlle BURNOUF (éd.), *Des milieux et des hommes: fragments d'histoires croisées*, Elsevier, 2003, 218 p.

Sperber 2000 = Dan SPERBER, La contagion des représentations, dans *L'environnement en perspective 2000*, p. 37-48.

Van der Leeuw (éd.) 1995 = Sander VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation de l'environnement, XVe Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Ed. APDCA, Sophia-Antipolis 1995.

Van der Leeuw et Thiébault (éd.) 1999 = Sander van der LEEUW et Stéphanie THIÉBAULT (éd.), Environnement et archéologie, Dossier dans *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 78, 4e trimestre 1999, p. 5-35.

Van der Leeuw et al. (éd.) 2003 = Sander van der LEEUW, François FAVORY, Jean-Luc FICHES (éd.), *Archéologie et systèmes socio-environnementaux. Études multiscalaires sur la vallée du Rhône dans le programme Archaeomedes*, CNRS Editions, 2003, 510 p.

Veyret 2001 [2004] = Yvette VEYRET, *Géo-environnement*, éd. Armand Colin 2001 (rééd. 2004), 194 p.

Les théories et les isolats

Chouquer 2007 = Gérard CHOUQUER, «Le privilège d'insularité. Libres réflexions sur l'espace et le temps de l'Utopie moderne», *Actes du colloque Claude Nicolas Ledoux (Arc-et-Senans 2006)*, à paraître en 2007 aux éditions de la MSH de Besançon.

Mac Athur et Wilson 1967 = R.H. MAC ARTHUR et E.O. WILSON, *The theory of island biogeography*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey 1967.

Von Thünen 1826 = Johann Heinrich von THÜNEN, *Der isolierte Staat in Beziehung auf Landwirtschaft une Nationalökonomie*, Berlin, 1e éd. 1826; rééd. 1875; (traductions françaises partielles; trad. anglaise en 1966).

Chapitre 8 – Dialectique de la disparité et de la diversité: la transformission

Carcaud et al. 2002 = Nathalie CARCAUD, Manuel GARCIN, Lionel VISSET, Johannes MUSCH, Joëlle BURNOUF, «Nouvelle lecture de l'évolution des paysages fluviaux de l'Holocène dans le bassin de la Loire Moyenne», dans Bravard et Magny (ed) 2002, p. 71-84.

Chouquer 2001 = Gérard CHOUQUER, *Dynamique des paysages et politiques d'aménagement*, rapport de recherches inédit remis au Ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement, CNRS, Tours 2001, 154 p.

Géomètre 2000 = Gérard CHOUQUER (éd.), «L'archéologie des paysages au service de l'aménagement», dans *Géomètre*, Le mensuel des Géomètres-Experts français, n° 5 mai 2000, p. 33-49.

Gould 1991 = Stephen Jay GOULD, *La vie est belle. Les surprises de l'évolution*, ed. du Seuil, Paris 1991 (traduction française de l'ouvrage paru en 1989).

Références du tableau des intitulés de disciplines (voir aussi en introduction)

Banning 2002 = E. B. BANNING, *Archaeological Survey*, coll. Manuals in Archaeological Method, Theory and Technique, ed. Kluwer Academic/Plenum Publishers, New York 2002, 274 p.

Barisano *et al.* 1984 = Emilio BARISANO, Etienne BARTHOLOMÉ, Bruno MARCOLONGO, *Téledétection et archéologie: interprétation de données télédéteectées corrélée avec des aspects physiographiques et archéologiques dans la plaine vénitienne occidentale*, Notes et monographies techniques du CRA, n° 14, Paris CNRS 1984, 52 p.

Berriman 1957 = A.E. BERRIMAN, *Historical metrology*, Londres et New York 1957, 224 p.

Berty et Legrand 1886-1897 = Adolphe BERTY et Henri LEGRAND, *Histoire générale de Paris. Topographie historique du Vieux Paris*, Paris, 1886-1897, 6 vol.

Bidault *et al.* 1991 = Michel BIDAULT, Hervé RICHARD, Nelly BOTELLA, Georges LAMBERT, Catherine LAVIER, Frédéric GUIBAL, Karen LUNDSTROM-BAUDAIS, Michel MAGNY, *Chrono-écologie et paléoclimatologie du Jura au IVème millénaire avant J-C (Environnement naturel des sites palafittiques)*, Rapport, 1991.

Borie *et al.* 1984 = Alain BORIE, Pierre MICHELONI, Piere PINON, *Forme et déformation des objets architecturaux et urbains*, École nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris 1984, 202 p.

Bradford 1957 = John BRADFORD, *Ancient Landscapes, Studies in Field Archaeology*, Bell and sons, Londre 1957, 298 p.

Bravard et Prestreau 1997 = Jean-Paul BRAVARD et Michel PRESTREAU, *Dynamique du paysage. Entretiens de géoarchéologie*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes n° 15, Lyon 1997, 284 p.

Brown 1997 = A. G. BROWN, *Alluvial geoarchaeology*, coll. Cambridge Manuals in Archaeology, Cambridge Univerity Press, 1997, 380 p.

Buchsenschutz (éd.) 1982 = Olivier BUCHSENSCHUTZ (éd.), *Archéologie du terroir. Ruptures et continuité dans l'occupation des sols*, actes du colloque de Châteauroux, 1982.

Castagnoli 1957 = Ferdinando CASTAGNOLI, «Topographia di Roma antica», *Enciclopedia classica*, 3, 10, Turin 1957.

Ceraudo 1999 = Giuseppe CERAUDO, *Introduzione all'aerofotogrammetria applicata all'archeologia*, coll. Sintesi 1, ed. il grande Blu, Ponza 1999, 130 p.

Chaix et Ménéiel 1996 = L. CHAIX et P. MÉNIEL, *Éléments d'archéozoologie*. Paris, 1996, Errance.

Chevallier (éd.) 1963 = Raymond CHEVALLIER (éd.), *Actes du colloque international d'archéologie aérienne*, EPHE, Paris 1963, 2 vol.

Chevallier 1966 = Raymond CHEVALLIER, La photo-interprétation archéologique, dans *Photo-interprétation*, 1966-1, p. 43-62.

Chevallier (éd.) 1978 = Raymond CHEVALLIER (éd.), *Archéologie du paysage*, Actes du colloque de Paris, ENS (mai 1977), Caesarodunum, 1978, 2 tomes.

Chouquer 1989 = Gérard CHOUQUER, *Cours d'archéomorphologie*, Besançon 1989, 3 fascicules (inédit).

Colardelle 1996 (dir.) = Michel COLARDELLE (dir.), *L'homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés occidentales*, ed. Errance, Paris 1996, 260p.

Dassié 1978 = Jacques DASSIÉ, *Manuel d'archéologie aérienne*, ed. Technip, Paris 1978, 354 p.

Dauzat 1939 = Albert DAUZAT, *La toponymie française*, Paris 1939.

De Geer 1912 = G. DE GEER, «A geochronology of the last 12 000 years», *Comptes-rendus du XI^e congrès international de géologie*, Stockholm, 1910, p. 241-258.

De Meulemeester 1998 = Johnny DE MEULEMEESTER, *Archéologie du peuplement au Moyen Âge. Une approche archéologie de la société médiévale*, ed. du Septentrion, 1998.

Dion 1949 = Roger DION, La géographie humaine rétrospective, dans *Cahiers internationaux de sociologie*, t. VI, 1949.

Dubois 1991 = Jean-Jacques DUBOIS, «L'approche de la biogéographie historique: concepts, méthodes, limites à l'interface de la phytodynamique et de l'histoire forestière» dans *Colloques phytosociologiques XX*, Bailleul 1991.

Dufajř et al. 2005 = Bruno DUFAY, B. BOISSAVIT-CAMUS, G. DJAMENT, H. GALINIÉ, C. GRATALOUP, C. GUILLLOTEAU, X. RODIER, «Chrono-chorématique urbaine: figurer l'espace / temps des villes», dans *Temps et espaces de l'homme en société, analyses et modèles spatiaux en archéologie*, Tours 2005, p. 67-79.

Environmental Archaeology, The journal of human palaeoecology, depuis 1998, 13 volumes parus, Maney Publishing.

Ferdrière et Zadora Rio 1982 = Alain FERDIÈRE et Élisabeth ZADORA RIO, *La prospection archéologique. Paysage et peuplement*, Documents d'Archéologie Française, Paris 1986, 180 p.

Foley 1981 = R. FOLEY, A Model of Regional Archaeological Structure, dans *Proceedings of the Prehistoric Society*, 1981, n° 47, p. 1-17.

Fossier 1982 (1989) = Robert FOSSIER, *Enfance de l'Europe. Aspects économiques et sociaux, 1/ L'homme et son espace*, Nouvelle Clio, PUF, Paris 1982 (rééd. 1989), 612 p.

Furon, 1941 = R. FURON, *La Paléogéographie. Essai sur l'évolution des continents et des océans*, Paris 1941, 530 p., 136 fig.

Garnier et al. 1989 = Bernard GARNIER, Jean-Claude HOCQUET et Denis WORONOFF, *Introduction à la métrologie historique*, ed. Economica, Paris 1989.

Grataloup 1996 = Christian GRATALOUP, *Lieux d'histoire: essai de géohistoire systématique*, Éd Reclus, Paris 1996, 200 p.

Guilaine (dir) 1991 = Jean GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire. A la croisée des sciences de l'homme et de la nature*, Armand Colin, Paris 1991.

Higounet 1961 = Charles HIGOUNET, Géohistoire, dans *L'histoire et ses méthodes*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris 1961.

Higounet 1985 = Charles HIGOUNET, L'histoire géographique, dans *Encyclopaedia Universalis*, tome 9, p. 363-364 (sv Histoire).

Hocquet 1995 = Jean-Claude HOCQUET, *La métrologie historique*, coll. que sais-je?, PUF, Paris 1995, 128 p.

Krenzlin et Reusch 1961 = A. KRENZLIN et L. REUSCH, *Die Entstehung der Gewannflur nach Untersuchungen im nördlichen Unterfranken*, Francfort 1961.

Leroyer et al. 1999 = Chantal LEROYER, Philippe MARINVAL, Jean-Marie PERNAUD, L'archéobotanique: évolutions et tendances, dans *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 78, 1999, p. 13-15.

Loyer 1998 = François LOYER, *Rapport*, Commission nationale de l'Inventaire, texte sur internet.

Magny 1995 = Michel MAGNY, *Une histoire du climat, des derniers mammoths au siècle de l'automobile*, Errance, Paris 1995.

Marquette 1982 = Jean-Bernard MARQUETTE, Jacques GARDELLES, Jean-Claude LASSERRE, *Atlas historique des villes de France, 1. Bazadais-Landes*, Bordeaux 1982

Marten 1969 = H.-R. MARTEN, *Die Entwicklung der Kulturlandschaft im alten Amt Aerzen des Landkreises Hameln-Pyrmont*, Göttingen 1969.

Merlin 1988 = Pierre MERLIN (ed), *Morphologie urbaine et parcellaire*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis 1988, 294 p.

Noyé 1988 (éd.) = Guilaine NOYÉ (éd.), *Castrum 2. Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens. Les méthodes et l'apport de l'archéologie extensive* (Actes de la rencontre de Paris, 12-15 novembre 1984), Rome-Madrid, 1988.

Paysages Découverts, Histoire, géographie et archéologie du territoire en Suisse romande, trois volumes parus, I, 1989, 188 p.; II, 1993, 240 p.; III, 1998, 112 p.

Pomerol 1973, 1975 = Ch. POMEROL, *Stratigraphie et Paléogéographie. I, Ere Cénozoïque*, Paris 1973, Doin éd.; *Stratigraphie et Paléogéographie. II, Ere Mésozoïque*, Doin éd. Paris 1975; (avec C. BABIN), *Stratigraphie et Paléogéographie. III, Ere Paléozoïque*, Doin éd, Paris 1975.

Rippel 1961 = J.K. RIPPEL, Eine statistische Methode zur Untersuchung von Flur- und Orstenwicklung, dans *Geografiska Annaler*, 43, 1961, p. 252-263.

Rodier et Galinié 2006 = Xavier RODIER et Henri GALINIÉ, Figurer l'espace/temps de Tours pré-industriel: essai de chrono-chorématique urbaine, *Mappemonde*, n° 83, 3-2006.

Théry 1990 = Hervé THÉRY, «Chronochorèmes et paléochorèmes: la dimension temporelle dans la modélisation graphique», dans Y. ANDRÉ, A. BAILLY, M. CLARY, R. FERRAS, J.-P. GUÉRIN, *Modèles graphiques et représentations spatiales*. Paris/Montpellier: Anthropos/Reclus, p. 41-61.

Verhulst 1995 = Adriaan VERHULST, *Le paysage rural: les structures parcellaires de l'Europe du Nord-Ouest*, coll. «Typologie des sources du Moyen Âge occidental», fasc. 73, Brepols, Turnhout 1995.

Vincent 1937 = Auguste VINCENT, *Toponymie de la France*, Bruxelles 1937.

Wilson 1975 = D. R. WILSON, *Aerial reconnaissance for archaeology*, Council for British Archaeology, Research Report n° 12, Londres 1975, 158 p.

Références du point de débat avec Philippe Leveau

Leveau et al. 1993 = Philippe LEVEAU, Pierr SILLIERES, Jean-Pierre VALLAT, *Campagnes de la Méditerranée romaine*, Hachette, Paris 1993, 320 p.

Leveau 2005 = Philippe LEVEAU, L'archéologie du paysage et l'Antiquité classique, dans *Agri Centuriati*, II, 2005, p. 9-24.

Encart sur les différences régionales

Lavigne 2006 (inédit) = Cédric LAVIGNE, «Espace das sociedades antigas: dinamica das paisagens da região de Pax Iulia (Beja)», rapport dans le cadre du projet européen, novembre 2006, 52 p. et 79 planches.

Chapitre 9 – Des collectifs en lieu et place des collecteurs

L'exemple de la société rurale en Gaule du centre et du nord à la fin de l'âge du Fer. Dans une bibliographie immense, je retiens les ouvrages et articles suivants.

Audouze et Buchsenschutz 1989 = Françoise AUDOUZE et Olivier BUCHSENSCHUTZ, *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique*, Bibliothèque d'archéologie, Hachette, Paris 1989, 366 p.

Bayard et Collart (éd.) 1996 — Didier BAYARD et Jean-Luc COLLART (éd.), *De la ferme indigène à la villa romaine. La romanisation des campagnes de la Gaule*, n° spécial de la Revue Archéologique de Picardie, 11, Amiens 1996, 338 p.

Brun 1993 = Patrice BRUN, La complexification sociale en Europe moyenne pendant l'Âge du Fer: essai de modélisation, dans A. DAUBIGNEY (éd), *Fonctionnement social de l'Âge du Fer. Opérateurs et hypothèses pour la France*, Lons-le-Saunier 1993, p. 275-289.

Buchsenschutz 2004 = Olivier BUCHSENSCHUTZ, *Les Celtes de l'Âge du Fer dans la moitié nord de la France*, ed. la maison des roches, Paris 2004, 128 p.

Buchsenschutz et Ménéiel (éd.) 1994 = Olivier BUCHSENSCHUTZ et Patrice MÉNIEL (éd.), *Les installations agricoles de l'Âge du Fer en Île-de-France*, Presses de l'ENS, Paris, 306 p.

Fajon et Lepert 2000 = Philippe FAJON et Thierry LEPERT, Mutation agricole à la fin de l'âge du Fer, dans Marion et Blancquaert (éd), p. 427-443.

Le Glay 1975 = Marcel LE GLAY, La Gaule romanisée, dans Duby, G. et A. Wallon, *Histoire de la France rurale*, tome 1, Paris, Seuil, p. 191-285.

Malrain, Matteredne et Ménéiel 2002 = François MALRAIN, Véronique MATTERNE et Patrice MÉNIEL, *Les paysans gaulois (IIIe siècle – 52 av. av. J.-C.)*, éd. Errance, Paris, 242 p.

Marion et Blancquaert (éd.) 2000 = Stéphane MARION et Gertrude BLANCQUAERT (éd.), *Les installations agricoles de l'Âge du Fer en France septentrionale*, ed de l'ENS, Paris, 530 p.

Comment cosmopolitiser? Le recours à l'histoire comparée; l'archéologie des assemblages et des processus; la modélisation du changement.

Olivier et Wirtz 1993 = Laurent OLIVIER et Bruno WIRTZ, Pareto chez les protos: trois petits essais d'archéologie iconoclaste, dans A. DUBIGNEY (dir), *Fonctionnement social de l'Âge du Fer*, actes de la table ronde de Lons-le-Saunier (1990), Lons-le-Saunier 1993, p. 131-176.

Olivier, Wirtz et Triboulot 2002 = Laurent OLIVIER, Bruno WIRTZ, Bertrand TRIBOULOT, Assemblages funéraires et territoires dans le domaine hallstattien occidental, dans Dominique GARCIA et Florence VERDIN (dir.), *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*, Errance 2002, p. 338-362.

Tainter 1977 = Joseph TAINTER, «Modeling Change in prehistoric social System», dans L. R. Binford (dir.), *For Theory Building in Archaeology*, New York 1977, p. 327-351.

Chapitre 10 – Local et global, autonome et déterminé

La question des échelles; les jeux d'échelles

Abélès 1996 = Marc ABÉLÈS, Le rationalisme à l'épreuve de l'analyse, dans Jacques Revel (dir), *Jeux d'échelles, La micro-analyse à l'expérience*, Gallimard et Le Seuil, Paris 1996, p. 95-111.

Barrué-Pastor et Bertrand 2000 = Monique BARRUÉ-PASTOR et Georges BERTRAND (éd.), *Les temps de l'environnement*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse 2000.

Braudel 1958 = Fernand BRAUDEL, Histoire et sciences sociales. La longue durée, *Annales E. S. C.*, n°4, octobre-décembre 1958, p. 725-753; repris dans *Ecrits sur l'histoire*, Flammarion, Paris 1969, 41-83.

Braudel 1979 = Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*, (notamment le tome 3, *Le temps du monde*), Armand Colin, Paris 1979.

Durkheim 2005 = E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, ed. de 2005, puf (première édition en 1937).

Lepetit 1996 = Bernard LEPETIT, De l'échelle en histoire, dans Jacques Revel (dir), *Jeux d'échelles, La micro-analyse à l'expérience*, Gallimard et Le Seuil, Paris 1996, p. 71-94.

Revel 1996 = Jacques REVEL, Micro-analyse et construction du social, dans Jacques REVEL (dir), *Jeux d'échelles, La micro-analyse à l'expérience*, Gallimard et Le Seuil, Paris 1996, p. 15-36.

Global et local: une mise à plat

Meyer *et al.* 2000 = E. MEYER, S. WICHEREK et J.-P. PEULVAST, La gestion des rus en terres de grande culture, au fil de l'eau et du temps. Exemple du bassin-versant du ru de Senneville (Bassin parisien), dans S. Wicherek (éd.), *L'eau, de la cellule au paysage*, Paris 2000, Elsevier, p. 341-360.

Noizet 2005 = Hélène NOIZET, La transmission de la «nature» et du «rural» dans la ville: le cas de Tours, dans *Études rurales*, juillet-décembre 2005, p. 109-128.

Pinoteau 2003 = Caroline PINOTEAU, Changer la carte, c'est changer l'objet, dans *Études rurales* juillet-décembre 2003, 167-168, p. 247-262.

Pinoteau et Di Pietro 2003 = Caroline PINOTEAU et Francesca di PIETRO, Association de formes et de dynamiques dans le bassin-versant de l'Aubrière (Indre-et-Loire), dans *Études rurales* juillet-décembre 2003, 167-168, p. 263-284.

Encart sur l'exemple de la commune des Maillys

Chouquer 1983 = Gérard CHOUQUER, La genèse des paysages du Centre-est de la Gaule, dans *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 9, 1983, p. 113-140.

Foucault 2003 = Mélanie FOUCAULT, Dynamique d'un corridor «fluvial» sur la commune des Maillys (Côte-d'Or), dans *Études rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168, p. 227-246.

Chapitre 11 – Les “sources”, ça n'existe pas

Sources ou documents? La référence constante de ce chapitre est l'*Apologie* de Marc Bloch, ouvrage déjà cité au chapitre 2.

Arnoux et Brunel 1994 = Mathieu ARNOUX et Ghislain BRUNEL, Réflexions sur les sources médiévales de l'histoire des campagnes. De l'intérêt de publier les sources, de les critiquer et de les lire, dans *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 1, 1er semestre 1994, p. 11-35.

Bertrand 1991 = Georges et Claude BERTRAND, La mémoire des terroirs, dans J. Guilaine (dir), *Pour une archéologie agraire*, Armand Colin, Paris 1991, p. 11-17.

Chouquer et Lopes 2002 = Gérard CHOUQUER, et Maria Conceição LOPES, La délibération des faits, et la vérité en histoire des formes du paysage, in *Revista de História de Ideias, «História e Verdade(s)»*, 23, 2002, pp. 255-284.

Morphologie urbaine

Castex *et al.* 1980 = J. CASTEX, P. CELESTE et Ph. PANERAI, *Lecture d'une ville: Versailles*, Le Moniteur, Paris 1980.

Malfroy et Caniggia 1986 = Sylvain MALFROY et Gianfranco CANIGGIA, *L'approche morphologique de la ville et du territoire*, éd. de l'ETH, Zürich 1986, 400 p.

Paneraï *et al.* 1999 = Philippe PANERAI, Marcelle DEMORGON et Jean-Charles DEPAULE, *Analyse urbaine*, éd. Parenthèses, Marseille 1999, 192 p.

Rouleau 1975 = Bernard ROULEAU, *Le tracé des rues de Paris*, éd. du CNRS, Paris 1975.

Chapitre 12 – L'historicité et le tuilage des épistémologies

La bibliographie de ce chapitre est celle de l'introduction. Ajouter:

Débat 2004 = Débat: la géographie postmoderne, dans *L'Espace géographique*, 2004-1, p. 1-60.

Gardin 2001 = Jean-Claude GARDIN, *Modèles et récits*, dans Jean-Michel Berthelot (dir.), *Épistémologie des sciences sociales*, Puf, Paris 2001, p. 407-454.

Staszack 2001 = Jean-François Staszack, *La géographie*, dans Berthelot (dir.) 2001, p. 77-114.

Szabo 2001 = Denis SZABO, *Traité de mise en scène. Méthode des actions scéniques paradoxales*, L'Harmattan, Paris 2001, 236 p.

Veyne 1996 = Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, coll. Points, Ed. du Seuil, rééd. 1996.

Volle et Ferras 1990 = Jean-Paul VOLLE et Robert FERRAS, Refuser le centre, travailler à la marge..., dans B. Kayser (dir.), *Géographie. Entre espace et développement*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse 1990, p. 261-265.

Chapitre 13 – Cartographier les réseaux pour dire le social

La bibliographie de ce chapitre est celle de l'introduction

Antoine 2002 = Annie ANTOINE, *Le paysage de l'historien. Archéologie des bocages de l'Ouest de la France à l'époque moderne*, Presses Universitaires de Rennes, 2002, 344 p.

Galinié 2000 = Henri GALINIÉ, *Ville, espace urbain et archéologie*, coll. Sciences de la ville n° 16, Maison des Sciences de la ville, de l'urbanisme et des paysages, Université de Tours 2000, 130 p.

Richard et Magny 1992 (dir.) = Hervé RICHARD et Michel MAGNY (dir.), Le climat à la fin de l'Âge du Fer et dans l'Antiquité, dans *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 50, hiver 1992, p. 5-60.

Chapitre 14 – Des bases pour concevoir l'espace-temps

L'exemple des Bartras à Bollène; la datation des parcellaires

Berger et Jung 1996 = Jean-François BERGER et Cécile JUNG, Fonction, évolution et "taphonomie" des parcellaires en moyenne vallée du Rhône. Un exemple d'approche intégrée en archéomorphologie et en géoarchéologie, dans G. Chouquer (dir.), *Les formes du paysage*, tome 2, Errance, Paris 1996, 95-112.

Ferdière 1997 = Alain FERDIÈRE, Stratégie de fouille des parcellaires en archéologie préventive, dans G. Chouquer (dir.), *Les formes du paysage*, tome 2, *Archéologie des parcellaires*, actes du colloque d'Orléans (1996), Errance, Paris 1997, p. 81-87.

Divers

Cendrars 1945 = Blaise CENDRARS, *L'homme foudroyé. Le Sans-Nom*, ed. Denoël, Paris 1945 (rééd. 2002).

Furet 1971 = François FURET, L'histoire quantitative et la construction du fait historique, dans *Annales, E.S.C.*, 1971.

Gabel 1985 = Joseph GABEL, s. v. Utopie, dans *Encyclopedia Universalis* (1985), tome 18, 548

Renouvier 1857 (rééd. 1876; 1988) = Charles RENOUVIER, *L'Uchronie (L'utopie dans l'histoire)*, Arthème Fayard, coll. Corpus des œuvres de philosophie en langue française, Paris 1988, 474 p.

Les chronologies relatives

Guy et Passelac 1991 = Max GUY et Michel PASSELAC, Prospection aérienne et télédétection des structures de parcellaires, dans Jean Guilaine (dir.), *Pour une archéologie agraire. A la croisée des sciences de l'homme et de la nature*, Armand Colin, Paris 1991, p. 103-129.

Liger 1974 = Bernard LIGER, *Les parcellaires et réseaux routiers en Beauce de Mer à Patay*, thèse de 3e cycle, Tours 1974.

Chapitre 15 – Les outils pour associer le spatial et le temporel

Choay 1965 = Françoise CHOAY, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Le Seuil, 1965, 458 p.

Choay 1996 [1980] = Françoise CHOAY, *La règle et le modèle. Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Seuil, Paris 1996 [1ère éd. 1980], 386 p.

L'exemple de la construction d'une source: la pédologie du Tricastin antique

Berger *et al.* 1997 = Jean-François BERGER, François FAVORY, Thierry ODIOT, Marie-Pierre ZANNIER, Pédologie et agrologie antique dans le Tricastin central (Drôme-Vaucluse), d'après les textes agronomiques et épigraphiques latins et les données géoarchéologiques, dans J. Burnouf *et al.* (éd.), *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes, Actes des XVIIe Rencontres d'Antibes*, Sophia-Antipolis 1997, p. 127-154.

Favory 2004 = François FAVORY, L'évaluation des compétences agrologiques des sols dans l'agronomie latine au Ier siècle après J.-C.: Columelle, Plin l'ancien et le cadastre B d'Orange, dans M. Clavel-Lévêque et E. Hermon, *Espaces intégrés et ressources naturelles dans l'empire romain*, actes du colloque de l'Université laval, Québec (2003), Presses Universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 95-118.

Odiot 1994 = Thierry ODIOT, Habitats, sols et cadastres dans le Tricastin, dans François Favory et Jean-Luc Fiches (éd.), *Les campagnes de la France méditerranéenne dans l'Antiquité et le Moyen Âge*, coll. Documents d'Archéologie Française, n° 42, p. 73-107.

Sur Montours

Catteddu 2001 (éd.) = Isabelle CATTEDDU (éd.), *Les habitats carolingiens de Montours et La Chapelle-Saint-Aubert (Ille-et-Vilaine)*, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris 2001, 235 p.

Encart sur la terminologie de la planification

Abbé 2006 = Jean-Loup ABBÉ, *À la conquête des étangs. L'aménagement de l'espace en Languedoc méditerranéen (XIIe-XVe siècle)*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 332 p.

Leveau 1993 = Philippe LEVEAU, Mentalité économique et grands travaux: le drainage du lac Fucin. Aux origines d'un modèle, *Annales ESC*, janvier-février 1993, n° 1, p. 3-16.

Leveau 2001 = Philippe LEVEAU, La paludification des plaines littorales de la France méditerranéenne. Héritage antique et évolution du milieu, dans *Castrum 7, Zônes côtières littorales dans le monde méditerranéen au Moyen Âge: défense, peuplement, mise en valeur*, Rome-Madrid 2001, p. 51-76.

Moatti 1993 = Claude MOATTI, *Archives et partage de la terre dans le monde romain (IIe s. av.-Ier siècle après J.-C.)*, coll. de l'École Française de Rome n° 173, Rome 1993.

Roth-Congès 2005 = Anne ROTH-CONGÈS, Nature et authenticité des Casae litterarum d'après l'analyse de leur vocabulaire, dans *Les vocabulaires techniques des arpenteurs romains*, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006, p. 71-124.

Chapitre 16 – La dynamique des dynamiques

Berger 2003 = Jean-François BERGER, Les étapes de la morphogenèse holocène dans le sud de la France, dans Van der Leeuw, Favory et Fiches (éd) 2003, p. 87-167.

Bravard et Salvador 1999 = Jean-Paul BRAVARD et Pierre-Gil SALVADOR, Géomorphologie et sédimentologie des plaines alluviales, dans *La géologie, les sciences de la terre*, coll. Archéologiques, ed. Errance, Paris 1999, 57-92.

Burnouf et Maillard 2003 = Joëlle BURNOUF et Brigitte MAILLARD, Les sociétés et la confluence du Cher avec la Loire à la fin du Moyen Âge et à l'époque moderne, dans J.-G. Petit et A.-L. Sanguin (dir), *Les fleuves de France Atlantique. Identités, espaces, représentations, mémoires*, L'Harmattan, Paris 2003, p. 41-56.

Chouquer et Favory 2001 = Gérard CHOUQUER et François FAVORY, *L'arpentage romain. Histoire des textes, Droit, Techniques*, Ed. Errance, Paris 2001.

Crutzen 2002 = P. Y. CRUTZEN, «Anthropocene», In Ted Munn (ed), *Encyclopedia of Global Environmental Change*, Vol. 1, John Wiley & Sons 2002.

Delhon et al. 2003 = Claire DELHON, Fanny MOUTARDE, Margareta TENGBERG, Stéphanie THIÉBAULT, Perceptions et représentations de l'espace à travers les analyses archéobotaniques, dans *Études rurales*, juillet-décembre 2003, n°167-168, p. 285-294.

Delort et Walter 2001 = Robert DELORT et François WALTER, *Histoire de l'environnement européen*, PUF, Paris 2001, 354 p.

Dupouey et al 2002 = J.-L. DUPOUEY, E. DAMBRINE, J.-D. LAFFITE, C. MOARES, Irreversible impact of past land use on forest soils and biodiversity, dans *Ecology*, 83 (11), 2002, p. 2978-2984.

Durand-Dastès et al. 1998 = François DURAND-DASTÈS, François FAVORY, Jean-Luc FICHES, Hélène MATHIAN, Denise PUMAIN, Claude RAYNAUD, Lena SANDERS, Sander VAN DER LEEUW, *Archaeomedes. Des oppida aux métropoles. Archéologues et géographes en vallée du Rhône*, ed. Economica, Paris 1998, 284 p.

Mazoyer et Roudart 1997 = Marcel MAZOYER et Laurence ROUDART, *Histoire des agricultures du monde, du néolithique à la crise contemporaine*, Ed du Seuil, Paris 1997.

Morsel 2003 = Joseph MORSEL, *Les logiques communautaires entre logiques spatiales et logiques catégorielles (XIIe-XVe siècles)*, 14 p., <http://lamop.univ-paris1.fr/W3/Logiquescommunautaires.pdf>

Pastre et al. 2003 = Jean-François PASTRE et six autres chercheurs, Quinze mille ans d'environnement dans le Bassin Parisien (France): mémoires sédimentaires des fonds de vallée, dans T. Muxart et al.(éd.), *Des milieux et des hommes: fragments d'histoires croisées*, Elsevier, Paris 2003, p. 43-55.

Portet 2004 = Pierre PORTET, *Bertrand Boysset, la vie et les œuvres techniques d'un arpenteur médiéval (v. 1355-v. 1416)*, Paris 2004, 2 tomes, 327 et 275 p.

Terriers et plans-terriers 2002 = Ghislain BRUNEL, Olivier GUYOTJEANNIN, Jean-Marc MORICEAU, (éd.), *Terriers et plans-terriers du XIIIe au XVIIIe siècle*, Paris 2002, 468 p.

Zadora Rio 2004 = Élisabeth ZADORA RIO, Aménagements hydrauliques et inférences socio-politiques: études de cas au Moyen Âge, dans J. Burnouf et Ph. Leveau, *Fleuves et marais, une histoire au croisement de la nature et de la culture*, ed. du CTHS, Paris 2004, p. 387-393.

Zerner 1993 = Monique ZERNER, *Le cadastre, le pouvoir et la terre. Le Comtat Venaissin pontifical au début du XVe siècle*, coll. de l'École Française de Rome, n° 174, Paris-Rome 1993, 702 p.

Chapitre 17 – Déplier la mémoire des formes

Sur les formes agraires de l'espace des Tilles et de l'Ouche

Chouquer 1996 = G. CHOUQUER (avec la collaboration de 12 archéologues), La morphologie agraire et les paysages de la plaine des Tilles et de l'Ouche (Côte-d'Or), dans G. Chouquer (dir), *Les formes du paysage, I*, Errance, Paris 1996, p. 32-48.

Chouquer 2002 = G. CHOUQUER, Les paysages de la Saône, entre ordre et intelligibilité, dans J.-P. BRAVARD, J. COMBIER et N. COMMERCION (dir), *La Saône, axe de civilisation*, Presses Universitaires de Lyon, 2002, p. 79-88.

Sous la forêt

Corvol 1992 = Andrée CORVOL, La forêt. dans P. NORA (dir.). *Les lieux de mémoire, vol. III: les France, t. 1: conflits et partages*. Paris: Gallimard, p. 672-737. (coll. Bibliothèques illustrées des Histoires).

Dupouey *et al.* 2002a = J.-L. DUPOUEY, E. DAMBRINE, J.-D. LAFFITE, C. MORAES, Irreversible impact of past land use on forest soils and biodiversity. *Ecology*, 83 (11), 2002, p. 2978-2984.

Dupouey *et al.* 2002b = J.-L. DUPOUEY, D. SCIAMA, W. KOERNER, E. DAMBRINE, J.-C. RAMEAU, La végétation des forêts anciennes. *Revue Forestière Française*, 54 (6), 2002, p. 521-532.

Georges-Leroy *et al.* 2003 = M. GEORGES-LEROY, E. DAMBRINE, J.-L. DUPOUEY, J.-L. et J.-D. LAFFITE, Habitats gallo-romains et structures agraires fossiles du plateau de la côte bajocienne (Meurthe et Moselle et Vosges). État de la question, dans F. Favory (ed), *Actualités de la recherche en Histoire et archéologie agraires*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Besançon 2003, p. 173-180.

Goguey *et al.* 2002 = R. GOGUEY, J. BÉNARD, R. COLLOT, L. PAULIN, L. POPOVITCH, P. BARRAL, A. RAPIN, Un finage protohistorique et gallo-romain dans les forêts communales du châillonnais (rive droite de la Digeanne, Côte-d'Or): bilan de quatre années de prospection. *Revue Archéologique de l'Est*, 51 (173), années 2001-2002, p. 117-214.

Koerner *et al.* 2000 = W. KOERNER, B. CINIOTTI, J.-H. JUSSY, M. BENOÎT, Évolution des surfaces boisées en France depuis le début du XIXe siècle: identification et localisation des boisements des territoires agricoles abandonnés. *Revue Forestière Française*, 52 (3), 2000, p. 249-269.

Laffite *et al.* 2002 = J.-D. LAFFITE, E. DAMBRINE, J.-L. DUPOUEY, M. GEORGES-LEROY, Le parcellaire gallo-romain de la forêt domaniale de Saint-Amond à Favières (Meurthe-et-Moselle). Relevé et étude du parcellaire du «Grand Rincharde». *Revue Archéologique de l'Est*, 51 (173), années 2001-2002, p. 645-476.

Vigneau 2007 = Thomas VIGNEAU, Biodiversité et archéologie: une étude interdisciplinaire en forêt de Rambouillet (Yvelines, France), dans *La mémoire des forêts. Forêt, archéologie et environnement*. Actes du colloque Sylva 2004, Velaine-en-Haye, 14-16 décembre 2004. p. 132-141 (à paraître en 2007).

Vigneau 2007a = Thomas VIGNEAU, Espace archéologique et milieu forestier: approches phyto-écologique et biogéochimique appliquées à l'étude de deux occupations antiques de la forêt de Rambouillet (Yvelines), dans *Paysage et environnement: de la reconstitution du passé aux modèles prospectifs*. Actes du colloque du Réseau Thématique Pluridisciplinaire, Chilhac, 27-30 septembre 2006. Besançon: Presses Universitaires Franc-comtoises.

Chapitre 18 – Réévaluer l'espace des sociétés antiques

Sur l'émergence de la planimétrie agraire à l'âge du Fer et au début de l'Empire romain.

Actualités 2003 = *Actualité de la recherche en Histoire et Archéologie agraires*, Actes du colloque Ager V de Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2003, série environnement et archéologie, 376 p.

Agache 1978 = Roger AGACHE, *La Somme préromaine et romaine, d'après les prospections à basse altitude*, Société des Antiquaires de Picardie, Amiens 1978, 520 p.

Boissinot 2003 = Philippe BOISSINOT, Métrologie de l'arboriculture antique dans le Midi de la France, dans F. FAVORY (dir), *Métrologie antique et médiévale*, Actes de la table ronde d'Avignon (1998), Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2003, p. 37-57.

Boissinot et Brochier 1997 = Philippe BOISSINOT et Jacques-Élie BROCHIER, Pour une archéologie du champ, dans G. Chouquer (dir), *Les formes du paysage*, tome 3, ed. Errance, Paris 1997, p. 35-56.

Boissinot et Roger 2003 = Philippe BOISSINOT et Karine ROGER, L'ensemble viticole des Girardes (Lapalud, Vaucluse), dans *Actualités 2003*, p. 225-238.

Bowen et Fowler (éd) 1978 = H.C. BOWEN et P.J. FOWLER (ed), *Early land allotments*, British Archaeological Reports British Series n° 48, Londres 1978, 212 p.

Buchsenschutz et Méniel (éd.) 1994 = Olivier BUCHSENSCHUTZ et Patrie MÉNIEL (éd.), *Les installations agricoles de l'Âge du Fer en Île-de-France*, Presses de l'ENS, Paris 1994, 306 p.

Équilibres et ruptures 2002 = H. RICHARD et A. VIGNOT, *Équilibres et ruptures dans les écosystèmes depuis 20 000 ans en Europe de l'Ouest*, Actes du colloque de Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2002.

Gautier et al. 1996 = M. GAUTIER, P. NAAS, G. LEROUX, Archéologie des paysages agraires armoricains. Éléments pour une nouvelle approche, dans G. Chouquer (dir), *Les formes du paysage*, tome 2, *Archéologie des parcelles*, Ed. Errance, Paris 1996, 45-56.

Guilaine 1991 (dir.) = Jean GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire*, Armand Colin, Paris 1991.

Jorda et Jung 2002 = Christophe JORDA et Cécile JUNG, Ruptures et mutations dans la basse plaine du Lez depuis le Chasséen. Une approche interdisciplinaire entre morphogenèse et peuplement. La fouille archéologique de Port Ariane (Lattes, Hérault, France), dans *Équilibres et ruptures 2002*, p. 191-203.

Leroux et al. 1999 = G. LEROUX, M. GAUTIER, J.-C. MEURET, P. NAAS, *Enclos gaulois et gallo-romains en Armorique*, Documents Archéologiques de l'Ouest, Rennes 1999, 338 p.

Sauvage et al. 2003 = Laurent SAUVAGE, Laurent VIDAL, Hervé POMARÈDES, Martial MONTEIL, Marc CÉLIÉ, Archéologie de l'espace rural à Nîmes (Gard). Bilan et perspectives d'une décennie de recherches de terrain, dans *Actualités 2003*, p. 97-103.

Monteil 1999 = Martial MONTEIL, *Nîmes antique et sa proche campagne: Étude de topographie urbaine et périurbaine (fin VIe av. J.-C./VIe s. apr. J.-C.)*, Lattes 1999, 528 p.

Monteil et al. 1999 = Martial MONTEIL, S. BARBERAN, M. PISKORZ, L. VIDAL, Culture de la vigne et traces de plantation des IIe-Ier s. av. J.-C. dans la proche campagne de Nîmes (Gard), dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1999, tome 32, p. 67-123.

Toupet et Lemaître 2003 = Christophe TOUPET et Pascal LEMAÎTRE, Une plantation de vignes gallo-romaine, dans le nord de la Gaule, à Bruyères-sur-Oise (Val-d'Oise), dans *Actualités 2003*, p. 209-223.

Vidal et Petitot 2003 = Laurent VIDAL et Hervé PETITOT, Pour une archéologie de la limite et du bornage. Données antiques de la Gaule Narbonnaise, dans *Actualités 2003*, p. 79-96.

Fouilles archéologiques

Berger *et al.* 2003 = J.-F. BERGER, R. ROYET, J. ARGANT, V. FOREST, Une villa gallo-romaine en milieu humide: «Le Vernai» à Saint-Romain-de-Jelionas (Isère), dans F. Favory (éd.), *Actualités de la recherche en Histoire et archéologie agraires*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Besançon 2003, p. 157-172.

Carpentier 2001 = V. CARPENTIER, Le site du Mesnil à Plomb, à travers 2000 ans d'occupation dans la campagne de l'Avranchin, dans *Archéopages*, n° 3, mars 2001, p. 20-25.

Carpentier *et al.* 2004 = V. CARPENTIER, H. LEPAUMIER, C. MARCIGNY, L'évolution d'un terroir du Néolithique au Moyen Âge à Évreux (Eure), dans *Archéopages* 14, novembre 2004, p. 24-33.

Chanson *et al.* 2002 = K. CHANSON, L. LE GAILLARD, L. PAEZ-REZENDE, Images de la romanisation d'un établissement agricole de la plaine de Caen entre les IV-IIIe s. av. et le IIIe s. apr. J.-C.: Fleury-sur-Orne, dans *Archéopages*, n° 6, mars 2002, p. 4-9.

Conche 1994 = F. CONCHE, Occupation du sol protohistorique et gallo-romaine à Genlis (Côte-d'Or), *Revue Archéologique de l'Est*, CNRS Editions, 45, 1994, 1, p. 91-115.

Coquidé et Vermeulen 1999 = C. COQUIDÉ et C. VERMEULEN, Évolution d'une zone d'habitat rural du Ier s. av. J.-C. au IIIe s. apr. J.-C.: Chassieu-Genas «L'Épine» (Rhône), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 32, 1999, p. 197-244.

Courbot-Dewerd 2003 = C. COURBOT-DEWERDT, L'évolution des campagnes du Nord-Ouest de la Gaule (Ier siècle av. J.-C. – IIe siècle ap. J.-C.), dans Favory, F. (ed), *Actualités de la recherche en Histoire et archéologie agraires*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Besançon 2003, 135-142.

Delétang 1999 (éd.) = Henri DELÉTANG (éd.), *L'archéologie aérienne en France. Le passé vu du ciel*, Ed. Errance, Paris 1999, 176 p.

Desrayaud 2005a = Gilles DESRAYAUD, *Ville-Nouvelle de Sénart (77), Moissy-Cramayel, Parc d'activités de Chanteloup*, Rapport de fouille, DRAC Ile-de-France, Saint-Denis.

Desrayaud 2005b = Gilles DESRAYAUD, *Ville-Nouvelle de Marne-la-Vallée, Seine-et-Marne, Communes de Jossigny et Serris, le Parc de la Motte-Les Collinières, Moissy-Cramayel*, Rapport de fouille, DRAC Ile-de-France, Saint-Denis 2005.

Devals 2002 = Christophe DEVALS, Un exemple de l'organisation du paysage à l'époque carolingienne en Poitou: Champ Rossignol (Deux-Sèvres), dans *Archéopages*, n° 8, novembre 2002, p. 12-21;

Devals 2004 = Christophe DEVALS, Guérande, un site remarquable en haute Bretagne (Loire Atlantique), dans *Archéopages* 13, juillet 2004, p. 6-17.

Di Biasi *et al.* 1999 = L. DI BIASI, M. DE MARCO, M. FELLAK, E. FODDAI, Elementi e linee ricostruttive di un paesaggio agrario del suburbio di Roma, dans *Campagna e paesaggio nell'Italia antica*, Atlante tematico di topografia antica, 8, 1999, p. 95-114.

Mangin *et al.* 2000 = M. MANGIN, J.-L. COURTADON, P. FLUZIN, E. LACLOS, *Villages, forges et parcelles aux Sources de la Seine. L'agglomération antique de Blessy-Salmaise (Côte-d'Or)*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Besançon 2000, 517 p.

Marcigny 2002 = Cyril MARCIGNY, Nohant, La Bergerie, dans *Archéopages*, n° 6, mars 2002, p. 37-38.

Marcigny et Ghesquière 2003a = Cyril MARCIGNY et Emmanuel GHESQUIÈRE, *L'île de Tatihou (Manche) à l'âge du Bronze. Habitats et occupation du sol*, DAF n° 96, ed. de la MSH, Paris 2003, 194 p.

Marcigny et Ghesquière 2003b = Cyril MARCIGNY et Emmanuel GHESQUIÈRE, Parcelles et nécropoles de l'âge du Bronze ancien à Bernières-sur-mer (Calvados), *Bulletin de la société préhistorique française*, t. 100, 2003, 1, p. 117-134.

Maréchal 2003 = Denis MARÉCHAL, Fossés, pendages et micro-topographie: études de cas sur des sites de La Tène moyenne / finale et du Haut Empire dans la moyenne vallée de l'Oise (Oise),

dans F. Favory (éd), *Actualités de la recherche en Histoire et archéologie agraires*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Besançon 2003, 105-114.

Ortalli 1995 = Jacopo ORTALLI, «Bonifiche e regolamentazioni idriche nelle pianura emiliana tra l'età del ferro e la tarde antichità», dans *Interventi di bonifica agraria nell'Italia romana*, Atlante tematico di topografia antica, 4, 1995, p. 59-86.

Palmer 1984 = R. PALMER, *Danebury. An iron Age hillfort in Hampshire. An aerial photographic interpretation of its environs*, RCHME, supplementary series n° 6, Londres 1984.

Peltre et Bruant 1991 = J. PELTRE et P. BRUANT, Terroirs fossiles méconnus en Lorraine, dans *Le pays lorrain*, 1991, p. 51-55.

Pétry 1977 = F. PETRY, Structures agraires archaïques en milieu gallo-romain (la culture des sommets vosgiens), dans *Bulletin des antiquités luxembourgeoises*, 8, 1977, p. 117-158.

Quérel 2003 = P. QUÉREL, Le parc scientifique de la Haute Borne à Villeneuve-d'Ascq (Nord), dans *Archéopages* 9, 2003, p. 6-11.

Royet 2004 = Robert ROYET, La gestion d'un milieu humide: le site du Vernai et le marais du Grand Plan à Saint-Romain-de-Jelionas (Isère), de La Tène au Haut Moyen-Âge, dans J. Burnouf et Ph. Leveau (dir.), *Fleuves et marais, une histoire au croisement de la nature et de la culture*, ed. du CTHS, 2004, Paris 2004, p. 253-281.

Toupet 2004 = Christophe TOUPET, Vers une géométrie des enclos quadrangulaires celtiques à partir du cas des enclos de Bruyères-sur-Oise (Val-d'Oise), dans *Bulletin archéologique du Vexin français*, 2004, n° 36, p. 5-19.

Divers

Capogrossi Colognesi 2002 = Luigi CAPOGROSSI COLOGNESI, *Persistenza e innovazione nelle strutture territoriali dell'Italia romana. Ambiguità di una interpretazione storiografica e dei suoi modelli*, Jovene editore, Naples 2002, 312 p.

Dauphiné 2003 = André DAUPHINÉ, *Les théories de la complexité chez les géographes*, éd. Anthropos, Paris 2003, 250 p.

Gabba et Pasquinucci 1979 = Emilio GABBA et Marinella PASQUINUCCI, *Strutture agrarie e allevamento transumante nell'Italia romana (III-I sec. a. C.)*, Giardini editore, Pisa 1979, 204 p.

Le Roux 1999 = Patrick LE ROUX, «Le territoire de la colonie auguste de Mérida», dans *Économie et territoire en Lusitanie romaine*, Casa de Velazquez, Madrid 1999, p. 263-276.

Maganzani 1997 = Lauretta MAGANZANI, *Gli agrimensori nel processo privato romano*, Pontifica Università Lateranense, Mursia, Roma 1997, 272 p.

Chapitre 19 – «Mille ans» d'évolutions capitales

Ariño-Gil *et al.* 1994 = Enrique ARIÑO-GIL, Josep M. GURT, Manuel A. MARTIN-BUENO, Les cadastres romains d'Hispanie: état actuel de la recherche, dans P. N. Doukellis et L. G. Mendoni (éd.), *Structures rurales et Sociétés antiques*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Paris 1994, 309-328.

Pena 1994 = Maria-José PENA, Importance et rôle de la terre dans la première période de la présence romaine dans la péninsule ibérique, dans P. N. Doukellis et L. G. Mendoni (éd.), *Structures rurales et Sociétés antiques*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Paris 1994, 329-337.

Sur les transformations de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge.

Borderie 2006 = Quentin BORDERIE, *Les «terres noires» urbaines*, Mémoire de Master d'archéologie, Paris I-Sorbonne, 2 vol. 2006.

Peyras 1995-2006 = On trouvera les traductions de textes d'arpentage et les commentaires de Jean Peyras dans une rubrique de la revue *Dialogues d'Histoire Ancienne* intitulée *Écrits d'arpentage et hauts fonctionnaires géomètres de l'Antiquité tardive*: n° 21-2 (1995, p. 149-204); 25-1 (1999, p. 192-211); 28-1 (2002, p. 138-151); 29-1 (2003, p. 160-176); 30-1 (2004, p. 166-182); 31-1 (2005, p. 150-171); 32-1 (2006, p. 143-154).

La fin d'un paradigme: la «naissance du village au Moyen Âge». Voir la bibliographie de l'introduction pour les travaux de Magali Watteaux.

Fossier 1990 = Robert FOSSIER, La naissance du village, dans R. DELORT (ed), *La France de l'an Mil*, Paris Le Seuil 1990, p. 162-168.

Fossier et Chapelot 1980 = Robert FOSSIER et Jean CHAPELOT, *Le village et la maison au Moyen Âge*, Hachette, Paris 1980.

Peytremann 2003 = Edith PEYTREMANN, *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IVe au XIIe siècle*, 2 volumes, 895 pages, mémoires de l'AFAM, St Germain-en-Laye 2003.

Raynaud 2003 = Claude RAYNAUD, De l'archéologie à la géographie historique: le système de peuplement de l'Âge du Fer au Moyen Âge, dans *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne, Hommages à Guy Barruol*, 35e suppl. à la RAN.

Zadora Rio 2003 = Elisabeth ZADORA RIO, L'archéologie de l'habitat rural et la pesanteur des paradigmes, dans *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 92, 2003, p. 6-8.

Chapitre 20 – Les dynamiques médiévales

Bloch 1929 = Marc Bloch, "Les plans parcellaires", *Annales d'histoire économique et sociale*, 1929, p. 60-70, p. 225-231, p. 390-398.

Bloch 1930 = Marc Bloch, "Les plans parcellaires: l'avion au service de l'histoire agraire", *Annales d'histoire économique et sociale*, II, 1930, p. 557-558

Burnouf, Bravard et Chouquer (éd.) 1997 = Joëlle BURNOUF, Jean-Paul BRAVARD, Gérard CHOUQUER (éd.), *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes, XVIIe Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Ed. APDCA, Sophia-Antipolis 1997.

Chouquer 2003c = Gérard CHOUQUER, «Les formes des paysages médiévaux. Déclaration d'ouverture de controverse», dans R. NOËL, I. PAQUAY et J.-P. SOSSON (éd.), *Au-delà de l'écrit. Les hommes et leurs vécus au Moyen Âge à la lumière des sciences et des techniques. Nouvelles perspectives*, éd. Typologie des sources du Moyen Âge occidental, hors-série, Louvain-la-Neuve 2003, p. 149-177.

Cursente et Mousnier (dir) 2005 = Benoît CURSENTE et Mireille MOUSNIER (dir), *Les territoires du médiéviste*, Presses Universitaires de Rennes, 462 p.

Delaplace (éd.) 2005 = Christine DELAPLACE (éd.), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale. IVe-IXe siècle*, Actes du colloque international de Toulouse (mars 2003), éd. Errance 2005, 258 p.

Fossier 1993 = Robert FOSSIER, Seigneurs et seigneuries au Moyen Âge, dans *Seigneurs et seigneuries au Moyen Âge*, Actes du 117e congrès des Sociétés savantes, éd. du CTHS, Paris 1993, p. 9-20.

Fossier 1995 = Robert FOSSIER, *Villages et villageois au Moyen Age*, Ed. Christian, Paris, 1995, 163 p.

Fossier 2002 (éd.) = Robert FOSSIER, (éd.), *L'espace rural au Moyen Age: Portugal, Espagne, France (XIIe-XIVe siècle)*, *Mélanges en l'honneur de Robert Durand*, Presses Universitaires de Rennes, 2002.

Guerreau 1996 = Alain GUERREAU, «Quelques caractères de l'espace féodal européen», dans N. Bulst, R. Decimon, A. Guerreau (éd), *L'État ou le Roi. Les fondations de la modernité monarchique en France (XIVe-XVIIe siècles)*, Paris 1996, p. 85-101.

Lavigne 1997 = Cédric LAVIGNE – Parcelles de fondation et parcelles de formation à l'époque médiévale en Gascogne. Clefs de lecture et problèmes d'interprétation dans Gérard CHOUQUER (dir.) 1997. p. 149-159.

Lavigne 2003 = Cédric LAVIGNE, «La contribution de l'étude des parcelles médiévales de colonisation à la modélisation des formes planifiées historiques», dans *Actes du colloque AGER 5, Actualités de la recherche en histoire et archéologie agraires (Besançon, 19-20 septembre 2000)*, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté, Besançon 2003.

Leturcq 2003 = Samuel LETURCQ, «Pour une meilleure compréhension des openfields médiévaux et modernes: une approche géographique des territoires agraires», dans *Actualité de la recherche en Histoire et Archéologie agraires*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Besançon 2003, p. 25-31.

Maine 1971 = Henry S. MAINE, *Village communities in the East and West*, Londres 1871 [trad. française dans: H. S. MAINE, *Études sur l'histoire du droit*, Paris 1889].

Seebohm 1883 = Frederic SEEBOHM, *The English Village Community. An Essay in Economic History*, Londres 1883.